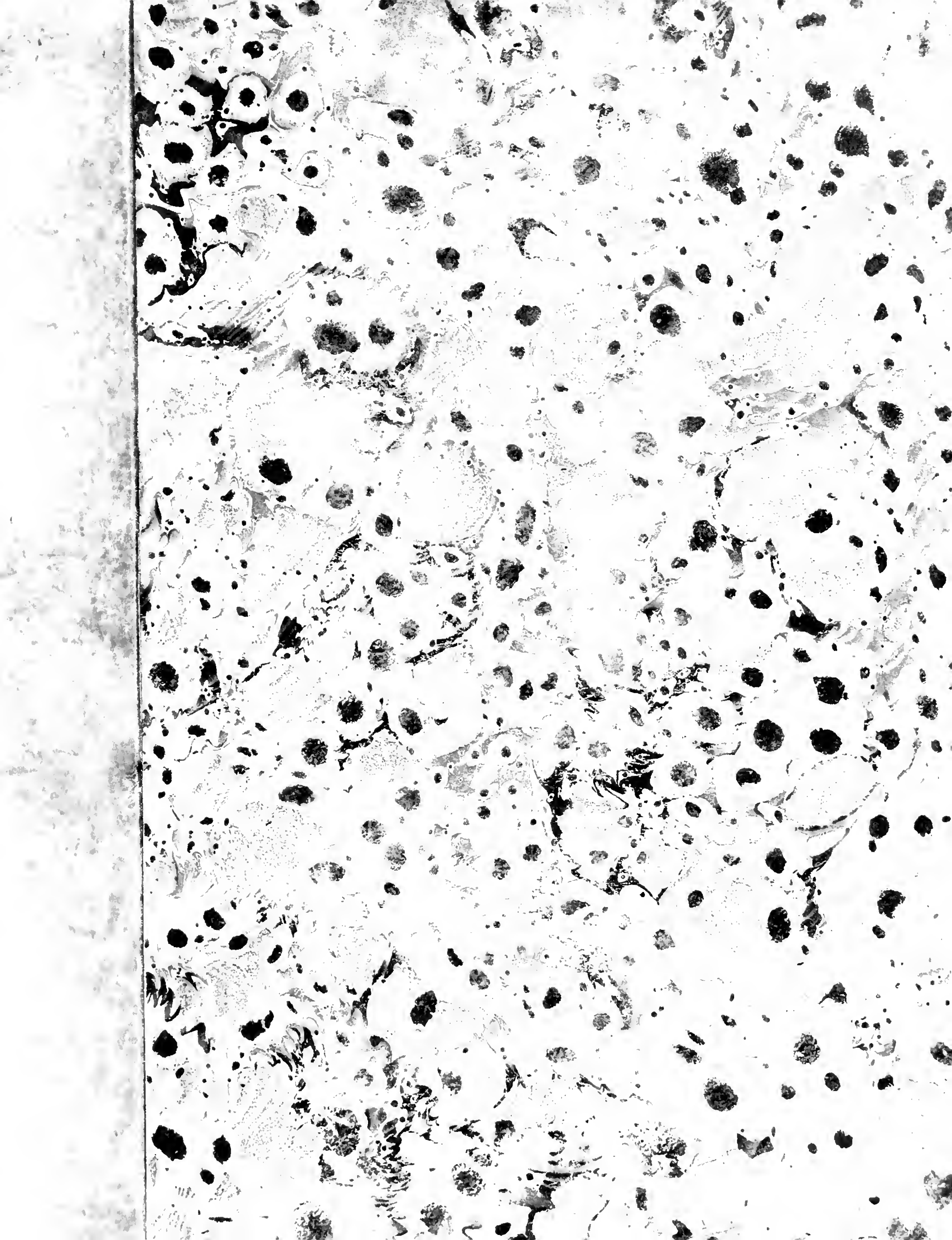
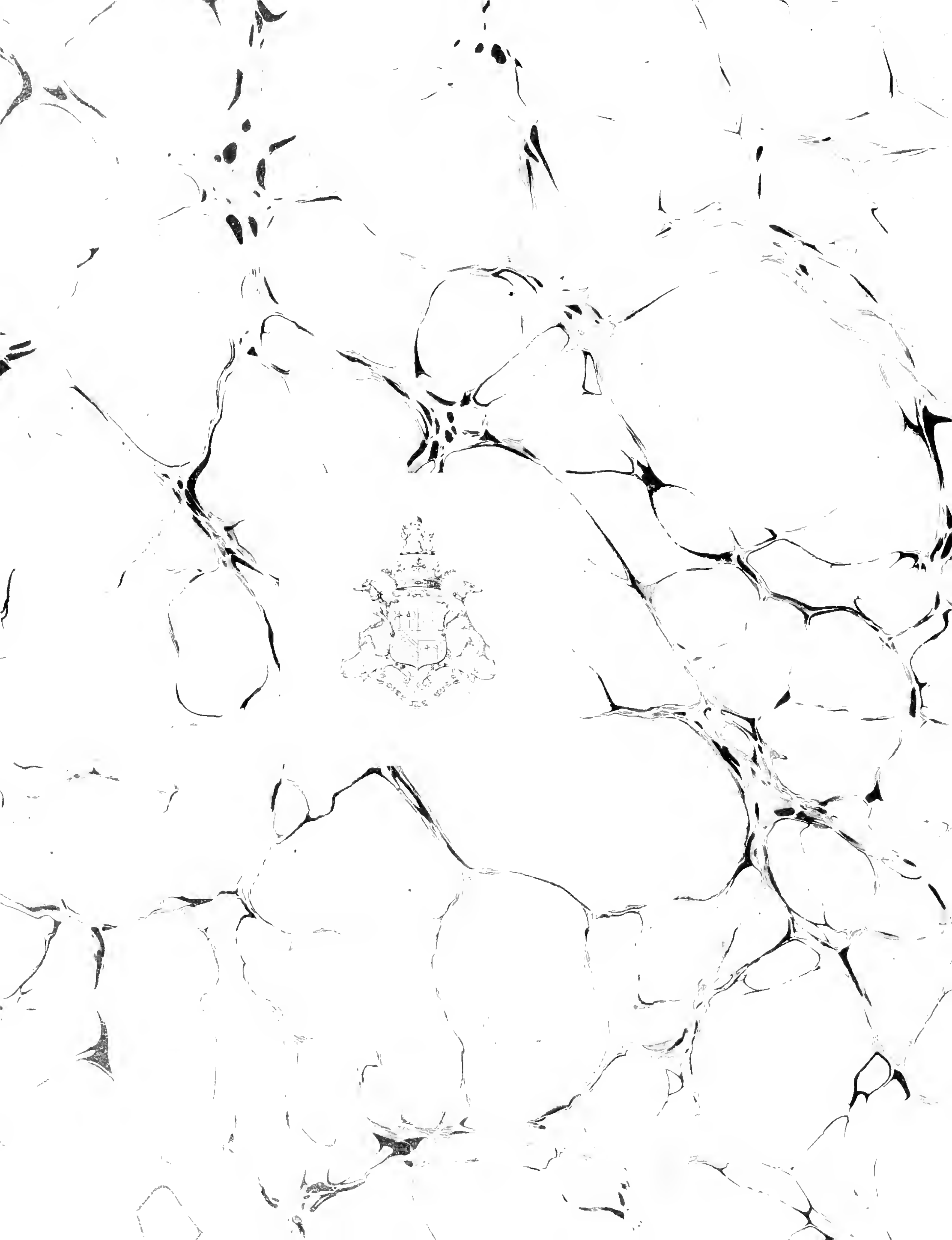






MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PREMIÈRE SÉRIE

V

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DE

L'INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE

SUJETS DIVERS D'ÉRUDITION

TOME V



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LVII

PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DES

MÉMOIRES CONTENUS DANS LA PREMIÈRE PARTIE

DU TOME V DE LA PREMIÈRE SÉRIE

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

ÉTUDES

RELATIVES

A L'ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX DES ÎLES BRITANNIQUES

AU MOMENT DE L'INVASION SAXONNE,

PAR M. VARIN.

VUE GÉNÉRALE DU SUJET.

Les îles Britanniques, au moment où y pénétrèrent les Anglo-Saxons (450), étaient habitées par les Bretons, que Rome et le Christ avaient conquis à la civilisation; par les Pictes et par les Scots, dont l'indépendance se retranchait derrière les ténèbres du paganisme et de la barbarie. Les Scots formaient la principale population de l'Irlande, et avaient colonisé les côtes occidentales de la Calédonie. Les Pictes occupaient, du nord au sud et à l'est, la plus grande partie de cette dernière presqu'île. Les Bretons, qui longtemps avaient possédé tout ce qui, dans la Grande-Bretagne, n'était pas la Calé-

donie, disputaient alors aux Pictes et aux Scots la portion de territoire qui s'étend, au sud de l'ancienne Calédonie, entre le golfe de Solway et les golfes de la Clyde et du Forth. C'est à dater du ve siècle seulement, que l'envahissement de ce territoire par les deux peuples barbares transforma d'anciennes hostilités de voisinage en une lutte acharnée; et c'est au milieu des hostilités dont cette lutte remplit la première moitié du ve siècle, que l'on place ordinairement l'apparition du christianisme chez les agresseurs.

Cette apparition, on le voit, précède immédiatement l'arrivée des Anglo-Saxons. Lors donc que ceux-ci envahirent une partie du sol breton, ils se trouvèrent en contact avec trois populations, dont l'une était depuis longtemps initiée au Christ, dont les autres entendaient ce nom pour la première fois. Un siècle et demi s'écoula (450-600), pendant lequel fut consommée la conversion des Scots et des Pictes, mais sans que les Anglo-Saxons entendissent eux-mêmes proclamer la *bonne nouvelle;* et lorsque ceux-ci l'entendirent, ce ne fut par l'organe d'aucune des trois populations qui les environnaient. Loin de là, quand Rome la leur eut apportée des extrémités de l'Europe, une lutte parut s'engager entre le christianisme insulaire et les apôtres venus du continent, lutte fort vive et plus opiniâtre de la part des Bretons, un peu moins vive et surtout moins opiniâtre de la part des Pictes et des Scots.

Cette lutte occupe une place importante dans l'histoire politique et religieuse des deux îles. Mais comme, par ses antécédents, elle touchait aux origines des peuples qui l'ont soutenue, et que, par son mobile, elle semblait servir elle-même d'antécédent aux entreprises novatrices des trois derniers siècles, il s'est trouvé que l'amour-propre érudit, en débattant les questions d'origines nationales, et l'amour-propre théologique, en poursuivant la réforme religieuse, ont redoublé les ténèbres qui déjà se trouvaient répandues et sur les faits antérieurs, mais connexes à cette lutte, et sur le caractère, soit de ces faits, soit de cette lutte elle-même. Ce sont ces ténèbres que nous voulons entreprendre de dissiper. Heureusement, pour cela,

nous n'aurons pas à débattre, dans toute leur étendue, les thèses de critique et de controverse qui ont accumulé autour de ces questions tant de volumes et d'obscurité. Notre sujet circonscrit nos recherches. Dans les origines politiques et religieuses des trois peuples qui occupaient les îles Britanniques avant l'arrivée des Anglo-Saxons, nous n'avons à étudier que les points d'où peut jaillir, directement ou indirectement, quelque jour sur le principe et sur le caractère de la lutte soutenue par ces peuples contre les apôtres des Anglo-Saxons. Ainsi restreintes, nos recherches auront encore à s'exercer sur un terrain plus étendu qu'on ne serait tenté de le supposer au premier abord.

En ce qui concerne les Bretons, comme chez eux l'Évangile pénètre à une époque de calme politique, et qu'il est accepté avant que ce calme ait disparu, nous n'avons à nous préoccuper que de la question religieuse, et, dans cette question, que de savoir, par les développements connus du christianisme en Bretagne, quel caractère avaient dû lui imprimer, dès l'origine, ses prédicateurs ignorés.

Pour les Pictes et pour les Scots, au contraire, les difficultés sont complexes. Et d'abord, chez ces peuples, l'obscurité des origines politiques rejaillit sur les origines religieuses; elle provient surtout d'un point que des prétentions rivales ont enveloppé d'épaisses ténèbres dans l'histoire des Scots calédoniens. Par une singulière fatalité, entre les trois anciennes populations des îles Britanniques, la seule qui ait conservé son nom jusqu'à nos jours est celle dont l'existence paraît le plus longtemps problématique sur le sol qui, de ce nom, s'appelle encore l'Écosse. Les autres, dont le nom est éteint sur l'emplacement qu'elles occupent encore, se sont en quelque sorte entendues pour amoindrir l'importance et pour obscurcir l'origine d'une rivale que le temps semble avoir épargnée. Les Irlandais, dont cette population privilégiée est une colonie, réclament, comme leur appartenant, les premiers exploits de leur colonie; et, afin de les mieux déposséder, ils retardent de plusieurs siècles son établissement sur les côtes britanniques. Les Pictes, aux dépens de qui, dans l'ori-

gine, a dû s'opérer cet établissement, oublient qu'autrefois les Scots ont été tantôt leurs rivaux, et tantôt leurs complices, pour se persuader que, depuis, ceux-ci ne sont point devenus leurs maîtres. Ils en font une poignée d'aventuriers perdus dans un recoin de la Calédonie, et s'attribuent à eux-mêmes toute prépondérance à l'intérieur et toute extension à l'extérieur de cette presqu'île. Enfin les Bretons s'unissent aux Pictes pour disputer aux Scots, dans l'histoire, le terrain que jadis les Scots, unis aux Pictes, leur disputaient les armes à la main. Ils nient que jamais la race écossaise se soit établie sur le sol breton entre la Clyde et le Solway. Et ce n'est pas tout; ils n'y laissent établir les Pictes eux-mêmes que longtemps après l'invasion saxonne; de sorte que, dans l'état actuel de la question, il est impossible d'indiquer la position précise des Pictes et des Scots, principalement dans la Grande-Bretagne, de la fin du IVe siècle au milieu du Ve, c'est-à-dire durant la période et dans les lieux mêmes où l'on place ordinairement les premières tentatives de conversion dont ils furent l'objet.

Puis, comme s'il ne suffisait pas de tant d'obscurités jetées par les événements politiques sur les origines religieuses des Scots et des Pictes, celles-ci ont leurs ténèbres particulières qu'elles doivent toujours, soit à l'antagonisme des deux peuples calédoniens, soit aux prétentions de l'Irlande et de la Bretagne. Ainsi les Pictes et les Scots, en se disputant la presqu'île que leur contestent les Bretons, revendiquent, chacun pour soi, les apôtres qui l'ont évangélisée. L'Irlande, de son côté, tente de s'approprier, dans le domaine de l'histoire ecclésiastique, comme elle l'essaye dans celui de l'histoire civile, des faits qui se sont accomplis au sein de sa colonie. Enfin la Bretagne, qui, pendant le VIe et le VIIe siècle, c'est-à-dire lorsque déjà les Pictes et les Scots des deux îles avaient reçu de Rome les premières notions de l'Évangile, est parvenue à exercer la plus grande influence religieuse même sur cette partie des deux îles qu'elle n'avait su ni convertir, ni soumettre à sa suprématie politique; la Bretagne, dis-je, a imprimé au christianisme de ses prosélytes momentanés un second

caractère au travers duquel il est difficile et cependant utile de découvrir les traces du premier.

De ces faits, il résulte que, pour asseoir les origines du christianisme dans les régions que les Pictes et les Scots prétendent avoir occupées, on en est réduit à chercher d'abord si ces peuples occupaient réellement ces régions au moment où le christianisme y pénètre, avant d'établir quand, comment et combien de fois ils ont été évangélisés. Cela nous force donc, en ce qui les concerne, à discuter quelques questions préalables, avant de rechercher quel était le caractère de leurs doctrines religieuses au moment où ils se trouvent en contact avec les Anglo-Saxons.

Ces questions, nous en réduirons le nombre aux deux plus essentielles, et nous chercherons seulement à déterminer : 1° l'époque précise des invasions durant lesquelles ou à la suite desquelles les Pictes et les Scots des deux îles qui en sont les auteurs reçoivent les lumières du christianisme ; 2° l'étendue de terrain que ces peuples occupent en Bretagne à l'issue de leurs invasions.

L'étude des modifications que subissent ensuite les doctrines religieuses des néophytes irlandais et calédoniens se rattachera naturellement à l'examen que nous ferons du christianisme breton, qui leur communique ses tendances; cette étude et cet examen composeront la seconde partie de nos recherches. La première sera exclusivement consacrée aux discussions préalables que nous venons d'indiquer.

PREMIÈRE PARTIE.

EXAMEN DE QUELQUES POINTS DE CHRONOLOGIE ET DE GÉOGRAPHIE QUI DOIVENT ÊTRE PRÉALABLEMENT FIXÉS.

État de la science sur les points traités dans la première partie.

L'étude des faits que nous nous proposons d'examiner rend indispensable celle des travaux dont ils ont été l'objet; mais

ces travaux tiennent à un ensemble sur lequel il est impossible de ne pas jeter un coup d'œil général avant d'en détacher les parties qui, seules, se rapportent à nos recherches.

C'est à la dernière moitié du XVIe siècle que remontent les trois principales écoles qui se sont occupées des antiquités des Scots et des Pictes. Chacune d'elles s'y produisit avec une érudition bien différente. L'Irlande fut représentée par l'obscur Stanihurst[1] qui, bien qu'Anglais d'origine et peu bienveillant pour sa seconde patrie, ne sut pas démêler ce qu'avaient d'excessif les prétentions de celle-ci. Deux années avant Stanihurst, l'Écossais Buchanan[2] avait mis une érudition peu scrupuleuse au service des fables révolutionnaires glissées par une noblesse rebelle dans les antiquités de la Calédonie, pour y créer des antécédents à ses projets régicides[3]. Enfin, deux années après Stanihurst, Camden[4], quoiqu'il essayât de greffer le rameau

[1] Richard Stanihurst, *De rebus hibernicis lib. IV, nunc primum in lucem editi.* Antverp. 1584, in-4°. — Cf. *De vita S. Patricii, Hiberniæ apostoli*, lib. II. Antverp. 1587; in-12.

[2] George Buchanan, *Rerum scoticarum historia.* Edinb. 1582; in-fol.

[3] Cf. Innes, *A critical Essay on the ancient inhabitants of the Northern parts of Britain, or Scotland;* la première section du livre second, t. I, p. 172-395; t. II, p. 756, et le *Journal des Sçavans*, de 1764, mai, p. 284-287 : « Ce fut sur les prétendues découvertes historiques de Boëce que Buchanan bâtit son pernicieux libelle *De jure regni apud Scotos*, dont la doctrine est si injurieuse à toutes les têtes couronnées, et plus particulièrement à tous les souverains héréditaires. Aussi, ne fut-ce qu'après avoir composé ce libelle coupable, entrepris pour justifier et animer la rébellion contre la reine Marie Stuart [sa bienfaitrice; cf. Bayle, v° *Buchanan;* Niceron, *Mémoires*, t. VII, p. 224], que Buchanan s'avisa de composer son *Histoire*, et toujours sur les mêmes matériaux, mais arrangés d'une manière beaucoup plus ingénieuse, plus vraisemblable, et ornée de tous les agréments d'un beau style et d'une pure latinité. » (*Ibid.* p. 287.)

[4] William Camden, *Britannia, sive florentissimorum regnorum Angliæ, Scotiæ, Hiberniæ et insularum adjacentium ex intima antiquitate chorographica descriptio;* Lond. 1586, in-8. Nous nous servons de la 1re édition publiée in-fol. et avec des cartes, en 1607, lorsque nous n'avons pas recours à la belle édition de Richard Gough; Lond. 1789-1790, 3 vol. in-fol.

des Pictes sur la souche bretonne[5], avait ouvert pour l'école anglaise l'ère de la véritable critique. Ses erreurs, et elles sont rares, étaient encore des erreurs savantes.

Au XVIIe siècle, Langhorne[6], Stilling Fleet[7], William Lloyd[8] suivirent Camden dans la voie qu'il avait si heureusement ouverte à ses compatriotes; mais aucun d'eux n'apporta d'innovation notable dans la question des Pictes et des Scots. En Irlande, au contraire, un Anglais, qui, cette fois, aimait sa nouvelle patrie et lui portait toutes les lumières de l'ancienne, Ussering[9], dégageant pour toujours l'histoire des Scots de ses origines les plus fabuleuses, fonda la savante école indigène qui produisit, dès ce siècle même, les Ware[10] et les O'Flaherty[11]. Cette école, toutefois, par une espèce de réaction que stimulaient d'ailleurs son patriotisme et l'adhésion de l'école

[5] William Camden, *Britannia, sive florent.* etc. p. 83 : « .... Quod Picti ipsi Britanni fuerint videor probare posse ex « Pictorum moribus, nomine et sermone, « quibus optime cum Britannis convenisse « videbimus. »

[6] Daniel Langhorne, *Elenchus antiquitatum; Albionensium, Britannorum, Scotorum, Danorum, Anglo-Saxonum et origines et gesta ad annum 449*; Lond. 1673, in-8°. (Cf. ejusdem, *Introduction to the history of England;* Lond. 1676, in-8°; *Chronicon regum Anglorum ab Hengisto ad Heptarchiæ finem;* Lond. 1679, in-8°.)

[7] Edward Stilling Fleet, *Origines britannicæ; or Antiquities of the British Churches, with a preface in vindication of the Bishop of S. Asaph [William Lloyd], against Sir George Mackensie;* Lond. 1685, in-fol. — Nous nous servons de l'édition de Londres, 1837, in-8°.

[8] William Lloyd, *Historical account of Church government, as it was in Great Britain and Ireland, when they first received the christian religion;* Lond. 1684, in-8°.

[9] James Usher, *Britannicarum ecclesiarum antiquitates et primordia;* 1639, Dublin, in-4°. — Nous nous servons de l'édition de Londres, 1687, in-fol.

[10] James Ware, *De Hibernia et antiquitatibus ejus disquisitiones, in quibus præter ea quæ de Hibernia antiqua explicantur, mores et consuetudines Hibernorum tam veterum quam mediorum temporum explicantur;* Lond. 1654, in-4°. (Conf. ejusdem, *Commentarium de præsulibus Hiberniæ, a prima gentis Hiberniæ ad fidem christianam conversione ad nostra usque tempora;* Dubl. 1665, in-fol.) — Nous nous servons de l'édition des œuvres de Ware publiée à Dublin par Walter Harris; 1764, 2 vol. in-fol.

[11] Roderic O'Flaherty, *Ogygia, seu rerum hibernicarum chronologia;* Lond. 1685, in-4°.

anglaise, ne se contenta point d'attaquer les origines douteuses communes à tous les Scots; elle nia en partie les origines vraiment historiques des Scots calédoniens, pour retrancher, au profit de l'Irlande, deux siècles à l'existence de ceux-ci[12]. L'Écosse, incapable encore de réfuter l'anachronisme scientifique de ses voisins, eut du moins le bon esprit d'attaquer ses propres rêveries par des essais de critique louables, quoique incomplets[13]. Dans ce siècle de la grande érudition, les Robert Gordon[14] et les Sibbald[15] renoncèrent enfin aux plus compromises d'entre les fables qu'avait adoptées Buchanan; mais Sibbald lui-même aida sir Georges Mackenzie et James Dalrymple à maintenir ou à modifier les moins extravagantes devant les critiques des autres écoles insulaires[16].

[12] « Some English and Irish antiquaries, « as Usher, Bishop Lloyd, Stilling Fleet, « O'Flaherty, etc. have, in their great zeal « against the antiquity of the Scots in « North Britain, past the first colony of « old Scots .... about the year 258.... in « oblivion: and represented the second « colony in the year 503, as the first settlement. » (Pinkerton's *an Inquiry*, t. II, p. 60.)

[13] *Idem, ibid.* t. I, introduct. p. XLVI.

[14] « Depuis les écrits d'Usserius, de l'évêque de St Asaph [William Lloyd], et du docteur Stilling Fleet, les écrivains écossais ont bien voulu que les Scots irlandais partageassent avec ceux d'Albanie l'honneur des exploits militaires de la nation scotique contre les Bretons et l'empire romain, mais seulement en qualité d'auxiliaires des Scots albaniens. Les trois sçavans que nous venons de nommer, et les écrivains irlandais qui ont suivi les anciennes annales de leur pays, ne sont pas si complaisants à l'égard des Scots albaniens, auxquels ils n'accordent pas la moindre part dans la guerre dont il s'agit. » (*Journal des Sçavans*, juin 1764, p. 413.)

[15] Pinkerton's *Inquiry*, introd. p. XLVIII.

[16] « Sir George Mackenzie [of Rose-« haugh], king's advocate for Scotland, in « an odd fit of scribling chivalry, thought « it a duty of his office to defend the en-« chanted castle of old fable; and, with the « assistance of Sir Robert Sibbald and Sir « James Dalrymple, published his *Defence « of the antiquity of the royal line of Scot-« land* [*in answer to William Lloyd*], in two « parts, [Lond.] 1685, 1686 [in-4°]. » (*Ibid.* p. XLIX.) — Les fables que sir Mackenzie défend sont celles qui favorisent les prétentions de la maison royale d'Écosse à la plus haute antiquité; les opinions erronées qu'il modifie sont principalement (cf. *Journal des Sçav.* mai 1764, p. 290) celles qui se rapportent à l'origine même des Scots, qu'il fait passer d'Irlande en Bretagne, où il les confond avec les Calé-

Le XVIIIe siècle ouvrit enfin pour l'Écosse cette période d'études sérieuses dans laquelle étaient entrées l'Irlande depuis cent ans, l'Angleterre depuis deux siècles. Et d'abord, tandis que les anciennes erreurs expiraient de faiblesse dans l'érudition d'Abercrombie[17], les nouvelles erreurs qui se produisirent sous le patronage d'un second Mackenzie (le docteur) et d'un second Gordon (Alexandre)[18], furent du moins de nature à soulever de sérieux débats. Ces deux antiquaires proclamaient hardiment que l'Écosse est la patrie des Scots et l'Irlande une de ses colonies[19]; puis, à leur suite, venait Innes qui fut à la

doniens. (*Defence of the ant. of the roy.* etc.) — Dalrymple publia en 1705 : *Collections concerning scotish history preceding the year 1153*; Edinb. 1705, in-8°. « A modest, useful, industrious writer, though a poor antiquary. » (Pinkerton's *Inquiry*, intr. p. LII.)

[17] Patrick Abercrombie's *Martial atchievements of the scotish nation*; 1711-1715, 2 vol. in-fol.

[18] Sir George Mackenzie's *Lives of the scotish writers*; Edinb. 1708-1711-1722, 3 vol. in-fol. — Alexander Gordon, *Itinerarium septentrionale, or a Journey through most of the countries of Scotland, and those in the north of England*; Lond. 1726, in-fol. *Additions and corrections by way of supplements*; Lond. 1732, in-fol.

[19] « To confirm this conjecture of the peopling of Ireland from the North of Britain, etc. » (Mackenzie's *Lives*, t. I, pref. p. IV-VIII. — Cf. Gordon's *Itinerarium*.) L'auteur du mémoire inséré dans le *Journal des Sçavans* (1764, août, p. 550) attribue « l'invention de ce nouveau système des antiquités tant écossaises qu'irlandaises » à David Malcolm, ministre presbytérien du village de Duddingston, en Écosse, qui l'a développé, en 1739, dans un ouvrage intitulé : *Collection of letters, in which the imperfection of learning, even among christians, and a remedy for it, are hinted; the usefulness of the Celtic is instanced, in illustrating the antiquities of the British Isles, in painting out the errors of Mr Innes, and the most ancient people and language some elements of which are set down*, etc. Edinb. 1739, in-8°. Le savant anonyme n'ignorait pas, sans doute, les travaux du docteur Mackenzie et d'A. Gordon (cf. *ibid.* mai 1764, p. 291, ou cependant sir Mackenzie nous paraît confondu avec le docteur son homonyme); mais le système de ceux-ci était le même qu'avaient adopté les Macpherson, contre lesquels est dirigé le mémoire du *Journal des Sçavans*; or, Malcolm était l'ami des Macpherson (*ibid.* p. 554); en lui attribuant l'invention du système de ses amis, l'anonyme semble insinuer que ce système est le résultat d'un complot patriotique ou Malcolm aurait apporté son érudition, les Macpherson leur poésie. Si ce complot eût existé, la bonne foi des Écossais en serait devenue suspecte à juste titre. S'il n'a jamais existé, celle du critique irlandais n'en reçoit elle point quelque atteinte?

fois l'Usher et le Camden de la Calédonie[20]. Ce savant homme eut même sur ses devanciers le double avantage de profiter des travaux accumulés depuis les leurs, et de pouvoir apporter dans les siens les meilleures traditions de l'école française au sein de laquelle il vivait à Paris[21]. Aussi replaça-t-il l'histoire de sa patrie sur ses véritables bases; et il l'y aurait fixée pour jamais, avec les Anderson[22] et les Ruddiman[23], ses successeurs, si, d'une part, il ne s'était montré un peu trop favorable pour les Pictes au détriment des Scots[24], et si, d'une autre part, l'amour-propre des Scots n'en eût appelé au savoir des Malcolm[25], des Maitland et des Goodvall[26], ainsi qu'à la poétique des deux Macpherson[27] pour ramener, durant la seconde partie du XVIII[e] siècle, l'histoire de leur pays un peu au-dessous du point où elle se trouvait vers le début de la première, dans les ouvrages du docteur Mackenzie et d'Alex. Gordon. Comme

[20] Voir plus haut, p. 6.

[21] « *Innes's* invaluable *Essay*.... forms a « grand epoch in our antiquities... He was « indeed educated in the french school, « being a priest of the scotish college at « Paris. » (Pinkerton's *Inquiry*, t. I, introd. p. LV.) — « .... Feu M. Innes, Écossais de « nation, et supérieur du collége des Écos « sais à Paris. » (*Journal des Sçavans*, 1764, mai, 281.)

[22] James Anderson, *Selectus diplomatum et numismatum Scotiæ thesaurus*, Edinb. 1739, in-fol.

[23] Thomas Ruddiman, *Answer to Rev. G. Logan's late treatise on constitution of Scotland*; Edinb. 1747, in-8°.—Voir aussi la préface qu'il a mise en tête du *Selectus diplomatum* d'Anderson.

[24] « Depuis les écrits d'Usserius et de quelques autres sçavans, tant anglois qu'irlandois, qui ont diminué les antiquités prétendues d'Écosse [des Scots] de plus de huit cens ans, les historiens écossois, pour se dédommager d'une si grande perte, se sont avisés de s'enter sur les Pictes, qu'ils ont transformés en Calédoniens, pour se faire une antiquité qui ne pût être contestée..... ç'a été le systeme de M. Innes. » (*Journ. des Sçav.* août 1764, p. 549.)

[25] Voir plus haut, p. 9, n. 19.

[26] William Maitland, *History and antiquties of Scotland*; Lond. 1757, 2 vol. in-fol. — Walter Goodel, *ad Historiam Scotorum introductio*, en tête de son édition de Tordun; Edinb. 1737-1759, 2 vol. in-fol.

[27] James Macpherson, dans sa preface d'Ossian; Lond. 1762, in-4°. — D[r] John Macpherson's *Dissertations on the Caledonians*; Lond. 1768, vol. in-4°, avec une préface de son frère James.

ceux-ci, en effet, Malcolm, Maitland, Goodall et les Macpherson voulurent faire redescendre l'Irlande au rang de colonie.

Ces prétentions, deux fois renouvelées, le furent avec un succès bien différent. Lorsqu'elles se produisirent, l'école irlandaise, déviant des opinions trop rigoureuses d'Usserius sur l'époque tardive de l'établissement des Scots en Calédonie, était à demi poussée par Kennedy[28], cet autre élève de la science française[29], dans la voie des concessions où bientôt Innes, cette fois complétement impartial, devait entraîner la critique avec une incontestable autorité. Ce mouvement ne fut point ralenti par les entreprises du docteur Mackenzie et d'Alex. Gordon, qui passèrent à peu près inaperçues[30] en Irlande. En vain Dermod O'Connor sembla protester contre une conciliation en publiant les travaux de Keating, qui avait écrit sous l'influence du siècle précédent[31]. Toland[32], Winne[33] et même un second O'Connor (Charles)[34] furent unanimes pour modifier, avec Innes

[28] Matthew Kennedy, *Chronological, genealogical and historical Dissertations on the royal family of the Stuarts, beginning vith Milesius*; Paris, 1705, in-fol. (Cf. *Journal des Sçavans* de 1706, p. 430.)

[29] On sait que Kennedy, exilé à la suite des Stuarts, séjournait en France. Mais dans le titre même de l'ouvrage indiqué par la note précédente, il se montre aussi libéral envers les Irlandais qu'il se montre juste, dans son ouvrage, envers les Écossais; il faut bien avouer que cette libéralité n'est pas le fait des enseignements de l'érudition française.

[30] Tellement inaperçues que le collaborateur irlandais du *Journal des Sçavans* de 1764 ou les ignore lui-même, ou les croit tellement ignorées du monde érudit, qu'il attribue leur système à David Malcolm. (Voir plus haut, p. 9, n. 19.)

[31] Geoffrey Keating, *General history of Ireland*; London, 1723, in-fol. — Voir, toutefois, le jugement que porte de cette publication Charles O'Connor, *Dissertations on the hist. of Ireland*, préface, p. x : « The history given in english under « Keating's name, is the grossest imposi- « tion that has been ever yet obtruded on « learned age. »

[32] John Toland, *Nazarenus, or Jewish, Gentile and Mahometan christianity*; Lond. 1718, in-8°.

[33] J. H. Winne, *History of Ireland from the earliest accounts to the present time*; Lond. 1650, in-8°.

[34] Charles O'Connor, *Dissertations on the history of Scotland*, à la suite des *Dissertations on the history of Ireland*; Dubl. 1766, in-8°.

et Kennedy ce qu'avaient de trop absolu les restrictions d'Usserius[35]. Mais Charles O'Connor, tout en s'écartant de celui-ci sur quelques points essentiels, donna le signal de la réaction contre les Macpherson, qui bouleversaient jusque dans leur base les antiquités de l'Irlande; et lorsque le système entier des deux frères se fut produit au jour, le second O'Connor publia, comme l'avait fait le premier, un ouvrage inédit de l'école irlandaise, celui d'O'Flaherty[36], qui ramenait plus que jamais cette école aux traditions du siècle précédent.

En Angleterre, la marche des esprits fut la même. L'inappréciable érudition de Smith[37] se montra favorable à l'Écosse vers le commencement du XVIIIe siècle, et même avant Smith, le Breton Édouard Lhwyd avait produit l'ouvrage dont s'était inspiré le docteur Mackenzie[38] pour créer le système que les Macpherson devaient restaurer à si grand bruit[39]. Mais bientôt

[35] Cf. O'Connor's *Dissert. on the hist. of Scotland*, p. 6. — Tout en modifiant Usserius, O'Connor semble s'appuyer de son autorité. Mais il suffit de comparer ce que dit Usserius (*Primord.* p. 319-321) avec le passage d'O'Connor que nous venons d'indiquer, pour s'assurer que le premier n'admet, jusqu'en 503, que des incursions, de la part des Scots, sur les côtes de la Grande-Bretagne, tandis que le second y place une de leurs colonies dès le milieu du IIIe siècle. — Une note du second Charles O'Connor (*Rer. hibern. script.* t. I, proleg. part. I, p. lxix) fait parfaitement ressortir cette différence essentielle entre l'opinion de son aïeul, qu'il adopte, et celle d'Usserius.

[36] O'Flaherty's *Ogygia vindicated against sir Georges Mackenzie,* first published from the mss. by C. O'Connor, Dubl. 1775, in-8°.

[37] *Historiæ ecclesiasticæ gentis Anglorum, libri V; auctore S. et V. Bœda, presbytero et anglo-saxone, una cum reliquis ejus operibus historicis in unum volumen collectis,* cura et sudio Johannis Smith, S. T. G. et ecclesiæ Dunelmensis non ita pridem canonici, edente Georgio Smith, 1722, 1 vol. in-fol. — Ce volume n'existait dans aucune des bibliothèques publiques de Paris. La sollicitude éclairée de MM. Naudet et Mignet a bien voulu le faire rechercher en Angleterre et le placer dans la Bibliothèque impériale et dans celle de l'Institut.

[38] Edward Lhwyd, *Archæologia britannica;* Oxf. 1707, in-fol.

[39] Pinkerton (*Inquiry,* t. II, p. 52) résume, avec plus de clarté que de modération, l'histoire des développpements de ce système : « The origin of the opinion « *that the old Scots proceeded to Ireland from* « *North Britain,* may well be supposed Cel« tic, that is in the inverse ratio of reason,

la réaction était venue du point même où s'était rencontré un premier auxiliaire. Whitaker, le défenseur des origines bretonnes, attaqua vivement l'opinion de son devancier, Lhwyd, adoptée et développée par les poétiques éditeurs d'Ossian [40]. De rudes coups furent, presque en même temps, portés à ceux-ci par une main fraternelle, par celle de l'Écossais Pinkerton [41], qui revendiqua la Calédonie pour ses Pictes avec une violence que n'avaient pas mise Charles O'Connor à maintenir les droits de l'Irlande, ni même Whitaker à faire prévaloir l'autorité des traditions bretonnes. Le défenseur des Pictes n'était au fond que celui d'Innes, dont il adoptait le système [42].

« and is accordingly to be first found in « Lloyd's [Lhwyd] *Archæologia*, printed in « 1707, though only in general terms con- « cerning the progress of the Guydhil, or « Gaël, from Britain to Ireland. Dr Mac- « kenzie, in the preface to his scotish wri- « ters, published in 1708, greedily pur- « sued this scent; and, like a young hound, « yelped much, but caught no prey. Gor- « don followed in a most impudent and « lying section of his *Itinerarium septentrio- « nale*, 1726..... Yet Innes, whose book « was published in 1739, seems to have « looked in this new opinion as beneath « notice; for he says nothing of it. This fa- « vourite plant of ignorance still thrived, « and assumed fresh vigour, in Maitland's « *History of Scotland*, 1757; and in Goo- « dal's *Introduction to fordum*, 1759. And « lastly the two Macphersons have dunged « it afresh, in recent publications. In vain « did Robertson and Hume testify against « it : a new plan of investigating antiqui- « ties was introduced for Scotland exclusi- « vely, etc. .. »

40 John Whitaker, *The genuine History of the Britons asserted in a full and candid refutation of Mr Macpherson's introduction to the History of Great Britain and Ireland*; Lond. 1772, in-8°. Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage important dans aucune des bibliothèques publiques de Paris.

41 John Pinkerton's *An Inquiry into the history of Scotland preceding the reign of Malcolm III or the year 1056, including the authentic history of that period*; Lond. 1789, 2 vol. in-8°. — Nous nous servons de l'édition de 1794.

42 Pour le fond de leur système, cependant, Pinkerton diffère d'Innes en un point essentiel qui est indiqué par celui-là dans le passage suivant : « Innes it not how- « ever without faults, of which a radical « one is the imagination that the Piks were « of one race with the Welch, and used the « welch language; in which the author was « misled by Camden and by Lloyd [Lhwyd] « (*Inquiry*, introd. p. LV). » — On sait que Pinkerton donne aux Pictes une origine germanique. (*Inq.* t. I, p. 103-419.) Son système n'est guère, d'ailleurs, à ce qu'il nous semble, que le développement d'une page d'O'Connor (*Dissert. on the hist. of Scotland*, p. 15).

Comme cet éminent critique, il vint d'ailleurs puiser aux sources de l'érudition française[43]; mais, plus passionnée, son érudition fut moins sûre. Elle eut, toutefois, un résultat inappréciable, celui de reconstituer dans sa patrie l'école d'Innes, au moment où les O'Connor ramenaient l'Irlande aux disciples d'Usserius, où Whitaker faisait prévaloir en Angleterre jusqu'aux erreurs de Camden.

C'est à l'issue de cette chaude mêlée, où succombent les Macpherson, que s'ouvre le XIXe siècle. Au premier coup d'œil, toutes les écoles y semblent désorganisées. Ainsi, Turner, l'historien des Anglo-Saxons, se jette dans les rêveries bretonnes de Whitaker[44]. Un Écossais, le savant Chalmers, se range pour la première fois au système professé par Usserius sur les origines de ses compatriotes[45], système contre lequel il est vrai Low proteste bientôt[46]. Le troisième O'Connor, petit-fils du second[47], adopte en Irlande cette opinion, plus favorable à l'Écosse, qu'avait émise Kennedy et qu'Innes avait fondée[48].

[43] Cf. *Inquiry*, t. I, appendix, p. 471-487. — Voici, d'ailleurs, l'opinion peu patriotique qu'exprime Pinkerton lui-même sur l'érudition insulaire comparée à l'érudition du continent : « On the continent, « an antiquary is a man who examines an- « cient matters upon ancient authorities, « and solid reasoning. In Britain, an anti- « quary is a visionary who details superfi- « cial dreams to the public, upon no an- « cient authority at all, and upon the most « silly and irrational ratiocination. » (*Inquiry*, t. II, p. 30.)

[44] Sharon Turner, *The History of the Anglo-Saxons, from their first appearance above the Elbe to the death of Egbert;* Lond. 1799, in-8°. — Cf. ejusdem, *Vindication of the genuineness of the ancients british poems of Aneurin, Taliesin, Llywarch-Hen and Merdhin, with specimens of the poems;* Lond. 1803. Pour ces deux ouvrages, nous nous servirons de l'édition de 1828, en 3 vol. in-8°, qui les réunit.

[45] George Chalmers, *Caledonia, or an Account historical and topographical of North Britain, from the most ancient to the present times, with a dictionary of places, chronographical and philological;* Lond. 1807-1824, 3 vol. in-4°. Nous nous servons de l'édition de 1810-1824, 3 vol. in-4°.

[46] Low, *History of Scotland*, 1826, in-8°.

[47] *Rer. hibern. script.* t. I, proleg. partie Ire, p. 126, n. 2; t. II, introd. p. VI, p. 90 n.; p. 126, n.; t. III, testim. p. IX. — Pour la généalogie de cette famille, cf. *ibid.* t. III, p. XI.

[48] Charles O'Connor, *Rerum hibernicarum script.* 1814-1826, 4 vol. in-4°. Cette

Mais, quand on ne s'arrête plus à cette première vue un peu superficielle, et lorsque, au lieu de tenir compte seulement des plus anciennes origines de l'Écosse, on embrasse d'un coup d'œil l'histoire antique des deux îles, il est facile de voir sous quelles influences marche désormais la science dans ces contrées. C'est l'autorité de Camden, dont Smith a continué l'érudition et Whitaker les erreurs, ce sont les travaux d'Usserius et de ses disciples, restitués par la famille O'Connor, enfin c'est le système d'Innes remis en lumière par Pinkerton qui dominent tous les travaux contemporains et que les plus habiles cherchent à concilier. Mais, il faut bien l'avouer, des trois écoles, c'est l'école irlandaise qui compte le plus grand nombre de partisans.

Depuis le grand siècle de l'érudition, le continent est resté trop étranger au débat qui préoccupe si vivement nos voisins d'outre-mer. Mabillon [49], Pagi [50], Tillemont [51], les Bollan-

rare collection serait inappréciable, si son auteur y avait apporté un peu plus de méthode et un peu moins de partialité en faveur de l'école irlandaise. On dirait que cette école tient à mériter en masse les reproches trop vifs, mais fondés en partie, que Pinkerton adresse à son chef le plus éminent : « In whole [Usher's] work « there is a most remarkable defects of « understanding. All authorities are quite « alike to him. Tacitus and Hector Boe- « cius, Beda and Geoffrey of Montmouth; « historians and fabulists; writters of the « first century and of seventeenth; are all « jumbled together in uniform confusion, « are all quoted with equal attention and « confidence. If one were desired to men- « tion a work capable of shewing that an « author may be vastly and profoundly « learned without possessing common jud- « gement, Usher's *Antiquitates britannica- « rum ecclesiarum* might be produced as an « instance. Yet is this work precious as a « common-place book, for he gives all that « all have said upon his subject: and, had « his judgement equalled his learning and « diligence, he would have been the most « valuable antiquary that the british islands « ever produced. » (*Inquiry*, part. III, ch. 1, t. I, p. 106.)

[49] Dom Jean Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*; Paris, 1703-1739, 6 vol. in-fol. t. I, p. 206.

[50] Le P. Antoine Pagi, *Critica historico-chronologica in universos annales ecclesiasticos.... Cardinalis Baronii*; Antuer. 1705, 4 vol. in-fol. (T. II, ann. 421, § 14; 422, § 13; 446, § 2.)

[51] Le Nain de Tillemont, *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné*

distes[52] en ont touché évidemment quelques points; mais, loin de concilier les écoles rivales, ces savants hommes ne se sont même pas conciliés entre eux. L'exact Tillemont semble s'être le plus approché du vrai. Au XVIIIe siècle, Pezron[53] et Pelloutier[54], avec toute l'école celtique, n'ont effleuré que de fort loin ces questions. Schoepflin, qui en aborde quelques-unes plus directement, le fait trop brièvement. Un inconnu, d'origine étrangère, M. de C., a fait accepter au Journal des savants[56] un mémoire assez étendu, fort curieux, mais trop évidemment écrit sous l'influence des prétentions irlandaises. De nos jours enfin, l'heureuse découverte qu'a faite M. Walckenaer du manuscrit de Dicuil[57], les savantes annotations de M. Letronne sur le texte du géographe irlandais[58], et les notes, trop rares, de Saint-Martin, semées au-dessous du

durant les six premiers siècles de l'Église; Paris, 1720-1738, 6 vol. in-4°, t. V, p. 183; t. VI, p. 459-464. — Tillemont semble guidé, dans tout ce qu'il dit sur les antiquités britanniques, par le sentiment qui lui dicte cette réflexion, après avoir parlé du mur de Sévère : « Nous nous sommes étendu insensiblement sur un sujet qui le mérite assez peu et dont il faut laisser la discussion à ceux du pays. » (*Histoire des empereurs*, tome III, p. 464.)

[52] *Acta sanctorum :* x febr. *vita S. Trumwini;* XVII martii, *vita S. Patricii, passim* et la plupart des vies des saints irlandais, écossais et bretons.

[53] Paul Pezron, *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois;* Paris, 1703, in-12, p. 329.

[54] Simon Pelloutier, *Histoire des Celtes*, 1740-1750, 2 vol. in-4°, et mieux l'édition de Chiniac, 1771, 2 vol. in-4°, t. I, p. 25, 94, etc. (Cf. Dom Martin, *Hist. des Gaules;* Paris, 1752, 2 vol. in-4°, t. I, p. 158.)

[55] Jean Daniel Schoepflin, *Vindiciæ celticæ;* Strasb. 1756 et 1760, in-4. — Voir la traduction de cet ouvrage et la réponse qu'y fit Pelloutier dans l'*Hist. des Celtes*, 1771, t. I, p. 473-628.

[56] *Journal des Sçavans* de 1764, mai, p. 277; juin, vol. I, p. 353; vol. II, p. 408; août 1764, p. 537; sept. p. 604; décembre, vol. II, p. 845.

[57] Dicuili *Liber de mensura orbis terræ ex duobus codd. mss. Biblioth. imper. nunc primum in lucem editis a* C. A. Walckenaer; Paris, 1807, in-8°.

[58] M. A. Letronne, *Recherches géographiques et critiques sur le livre* De mensura orbis terræ, *composé en Irlande, au commencement du IXe siècle, par Dicuil, suivies du texte restitué;* Paris, 1814, in-8°.

texte de Lebeau[59], protestent seules contre l'oubli dans lequel l'érudition française a longtemps laissé les antiquités britanniques. Cet oubli constitue une lacune que nous n'avons point la prétention de combler en entier, mais dans laquelle se place naturellement la triple recherche que nécessite l'état d'incertitude où l'ancien conflit et la récente confusion des écoles insulaires laissent encore différentes parties de notre sujet. La première de ces recherches, on se le rappelle, doit avoir pour but de déterminer l'époque précise des invasions durant lesquelles, ou à la suite desquelles les Scots et les Pictes reçoivent les lumières du christianisme.

CHAPITRE PREMIER.

CHRONOLOGIE DES INVASIONS DES PICTES ET DES SCOTS.

Aperçu des invasions et de leur chronologie.

C'est vers la fin du IIIe siècle que, pour la première fois, Porphyre[1] donne le nom de Scots aux peuples qui jusqu'alors étaient plus particulièrement connus sous le nom d'Hibernois[2].

[59] M. Saint-Martin, *Histoire du Bas-Empire, par Lebeau; nouvelle édition revue entièrement, corrigée et augmentée d'après les historiens orientaux*.... continuée par M. Brosset jeune [depuis le livre LXXI, tom XIII, pag. 249]; Paris, 1824-1836, 21 vol. in-8°.

[1] « Neque enim Britannia [inquit Porphyrius] fertilis provincia tyrannorum, « et *Scotticæ gentes*, omnesque usque ad « Oceanum per circuitum barbaræ nationes Moysen prophetasque cognoverunt. » (Porphyrius, *apud* S. Hieronymum, *Epistola* 43, ad Ctesiphontem, edente D. Martiano; Paris, 1693-1706, t. IV, p. 481.) On sait que Porphyre, né en 233, est mort en 305. (Cf. Holstenium in *Dissertatione de scriptis Porphyrii*, p. .... 15?) Pinkerton se trompe donc lorsqu'il avance que les Scots sont mentionnés pour la première fois en 360, par Ammien Marcellin, *Inquiry*, t. I, p. 116; t. II, p. 223.

[2] Nous regardons, on le voit, comme entièrement démontrée cette opinion de l'école irlandaise, qui fait des Scots une colonie d'Hibernois originaires de l'Irlande. (Cf. Usser. *Primord.* c. XV et XVI; O'Flaherty, *Ogygia*, part. III, c. LXIII, p. 322; cf. p. 464, etc., Innes, *Essay*, book II, sect. 1, ch. I et II, t. Ier, p. 167-196; Pinkerton, *Inquiry*, part. IV, ch. Ier t. II, p. 3; Chalmers, *Caledonia*, book II,

C'est vers la même époque (296) qu'Eumène révèle le nom des Pictes, dès lors substitué à celui des Calédoniens[3]. Mais c'est en 306 seulement que ceux-ci dirigent, sous leur nouvelle dénomination, contre la Bretagne romaine, la première attaque dont parle l'histoire[4]; et c'est en 342 seulement que les Scots sont adjoints par l'antiquité aux déprédations des Pictes. En 306[5], les uns furent repoussés par Constance (Chlore)[6]. En 343, les uns et les autres le furent par celui de ses petits-fils qui portait son nom[7]. En 360, une troisième invasion inquiéta la famille flavienne[8]. Julien, qui en était le dernier représentant, dépêcha des Gaules en Bretagne Lupicin pour repousser les Barbares[9]. Enfin, Valentinien vit deux fois l'empire affligé par leurs courses. En 364, elles effrayèrent le début de son

ch. VI, t. I, p. 272, n. empruntée aux lettres de Camden, p. 360 de l'édition de 1691; O'Connor, *Rer. hibern. script.* t. I, prol. part. I, p. 14, 60-70, 75-77, 84, 87, 103-105, etc.)

[3] En révélant ce nom, toutefois, Eumène l'applique aux Calédoniens contemporains de César : « Natio [Britannica] « etiam tunc rudis, et solis Britanni *Pictis* « modo et Hibernis adsueti hostibus, ad« huc seminudi facile romanis armis si« gnisque cesserunt. » (Eumen. *Panegyr. Constantio Cæsar.* c. II; Regent's edition [Valpy]; Lond. 1828, 4 vol. in-8°, t. III, p. 1291. Cf. Pinkerton's *Inquiry*, t. I, p. 108, sur les variantes de ce passage.)

[4] Neque enim ille [Constantius, pater « Constantini I], tot tantisque rebus gestis, « non dico Caledonum aliorumque *Picto*« *rum*, silvas et paludes, sed nec Hiber« niam proximam.... dignatur acquirere. » (Eumen. *Panegyr. Constantin. Aug.* c. VII. T. III, p. 1352.) Cf. *Anonymum* Ammiano a Valesio subjunctum; Paris, 1681, p. 659: « Post victoriam autem *Pictorum*, Constan« tius... Eboraci mortuus est. »

[5] « Consulatu Constantii decimo, tertio « que Juliani [360], in Britanniis, cum *Sco*« *torum Pictorumque*, gentium ferarum « excursus, rupta quiete condicta, loca *limi*« *tibus vicina* vastarent, et implicaret for« mido provincias, præteritarum cladium « congerie fessas, hiemem agens apud Pa« risios Cæsar,.... verebatur ire subsidio « transmarinis ut retulimus ante fecisse « Constantem. » [Ann. Christ. 343.] (Cf. Amm. Marcell. lib. XX, c. 1, p. 233, et *ibid.* Henr. Valesii, notam *b*.)

[6] *Anonym. Amm. subj.* plus haut, note 4.

[7] Voir, Banduri, *Numismata*, Paris, 1718, 2 vol. in-fol. t. II, p. 368-394, différentes médailles de Constance qui peuvent se rapporter à cette victoire; Amm. Marcell. *loc. cit.* et Libanium, *Orat. III*, Βασιλικός, edent. F. Morello, Paris, 1627, 2 vol. in-fol. t. II, p. 140.

[8] Voir note 5.

[9] Amm. Marcell. *loc. cit.* c. IX, p. 254.

règne[10]. De 367 à 369, elles fournirent au père du grand Théodose l'occasion d'ajouter en Bretagne, aux anciennes possessions romaines, une cinquième province, qui prit le nom de *Valentia*[11].

La critique a parfaitement déterminé l'époque de ces cinq invasions, dont nous avons d'ailleurs à nous occuper d'autant moins qu'elles n'ont aucune relation avec l'établissement du christianisme chez les peuples qui les exécutaient. Mais, à la fin du IVe siècle et au commencement du Ve, l'histoire en signale plusieurs autres sur lesquelles la critique est loin d'être unanime. Les historiens classiques du continent en indiquent trois et le docteur Gildas en mentionne trois dont les unes ne se rattachent que fort indirectement à notre sujet, dont les autres, au contraire, y rentrent forcément.

En ce qui concerne les premières, il nous suffira de rappeler que le faux Prosper place en 382 une apparition des Pictes dont le tyran Maxime aurait triomphé[12]; que Claudien parle dans six de ses poëmes des victoires dont Rome aurait été redevable aux mesures prises contre ces peuples par Stilicon, vers 398[13]; et qu'enfin Zosime décrit les ravages qui, après 407,

[10] « Picti Saxonesque, et Scotti et Attacotti Britannos ærumnis vexavere continuis. » (Amm. Marcell. lib. XXVI, c. IV, p. 452.)

[11] Amm. Marcell. l. XXVII, c. VIII, p. 493; l. XXVIII, c. III, p. 523... « Recuperatam provinciam [Theodosius] quæ in ditionem concesserat hostium, ita reddiderat statim pristino, ut eodem referente, et rectorem haberet legitimum, et *Valentia* deinde vocaretur arbitrio principis velut ovantis. » (Cf. Claudian. *De IV consulatu Honorii*, v, 30 (voir plus bas, n. 13) et Symmach. *Epist. XXII*, lib. X : Redactum ad paludes suas Scotum loquar?) (Pacati, *Panegyr.* c. V, p. 1562.)

[12] « Maximus tyrannus in Britannia... incursantes Pictos et Scotos strenue superavit. » (Pseudo-Prosper, p. 210, ad calcem *Oper. S. Prosperi Aquitani*; 1711, in-fol.; Labbe, *Nova Bibliotheca manuscript. libr.* 2 vol. in-fol. t. I, p. 56). Notez que la proclamation de Maxime est de 283. (Cf. Tillemont, *Emper.* t. V, p. 177.)

[13] Claudii Claudian. *Opera*, edent N. L. Artaud, 1824, 3 vol. in-8°; *De III Honorii consulatu*, v. 54, t. I, p. 235; *De IV Honorii consulatu*, v. 30, t. I, p. 259; *De bello getico*, v. 416, t. II, p. 75; *In Eutropium*, lib. I, v. 393, t. I, p. 532; *Epithalam. Palladii*, v. 90, t. II, p. 178; *De laudib. Stilichon.* lib. II, v. 250, t. I, p. 681.

forcèrent la Bretagne à se séparer de l'empire [14], ravages qu'il attribue à des hordes germaines venues du continent, mais auxquels ont dû prendre part, d'après l'opinion la mieux fondée, les populations insulaires hostiles aux Bretons [15].

Quant aux trois invasions décrites par Gildas, à la triple intervention sollicitée par la Bretagne afin de les repousser, et à la triple retraite, soit des légions, soit des barbares, que signale cet auteur, elles ont entraîné la critique à un assez grand nombre de dissidences chronologiques dont nous croyons indispensable d'offrir préalablement le tableau, en ne tenant compte toutefois que des opinions les plus graves, émises aux différentes époques et dans les différentes écoles sur lesquelles nous venons de jeter un rapide coup d'œil. Dans ce tableau cependant, aux dates adoptées par les maîtres de la science, nous ajouterons celles dont nous chercherons ensuite à établir nous-même la probabilité.

[14] Zosimi lib. VI, c. v, edit. Bekker, Bonn. 1837, in-8°, p. 322.

[15] Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. V, p. 585.

	ÉCOLE ANGLAISE.				ÉCOLE IRLANDAISE.		ÉCOLE ÉCOSSAISE.				ÉCOLE FRANÇAISE.			NOUS.
	XVIe SIÈCLE.	XVIIe SIÈCLE.	XVIIIe SIÈCLE.	XIXe SIÈCLE.	XVIIe SIÈCLE.	XIXe SIÈCLE.	XVIIIe SIÈCLE.		XIXe SIÈCLE.		XVIIe SIÈCLE.		XIXe SIÈCLE.	
	Camden.	Stilling fleet.	Smith.	Turner	Usher.	R. O'Connor	Innes.	Pinkerton.	Chalmers.	Low.	Pagi.	Tillemont.	St Martin.	
1re période d'invasion..	vers 410. p. 60.	vers 386. p. 297, 301, 303.	vers 388. p. 671.	388. I, 169.	393, 422. p. 310, 315.	383 et 388 [16]. I, pr. I, 84; II, 108, 115.	vers 403. I, 22 et II, 654.	409. I, 59.	398. I, 195.	395. p. 48.	vers 410. An. 421, § 14.	vers 383. vers 410. V, 183 et VI, 459.	383. IV, 239.	411.
1re intervention.	vers 418. p. 60, 652.	Entre 388 et 407. p. 304.	416. p. 26, 50, 673.	399. I, 172.	422. p. 313, 515.	397. I, pr. II. 112, 116.	420, 421, 422. I, 22, 24; II, 660.	421. *Ibid.*	vers 398. *Ibid.*	418. p. 48.	421. *Ibid.*	vers 421. VI, 461.	421. V, 473.	417.
1re retraite (des légions).	vers 419. p. 60, 652.	avant 407. p. 304.	416. p. 50, 673.	402. I, 174.	vers 424. p. 314, 515.	403. *Ibid.*	vers 421. I, 22.	vers 421. *Ibid.*	vers 407? *Ibid.*	vers 419. p. 49.	vers 421. An. 422, § 13.	vers 421. VI, 461.	vers 421. V, 476.	418.
2e période d'invasion...	vers 420. p. 60.	vers 411? voir p. 305.	vers 416. p. 50.	vers 405. *Ibid.*	425. *Ibid.*	404-406. I, pr. I, 86; II, 117.	vers 422. I, 23.	vers 422. *Ibid.*	vers 407. *Ibid.*	420. p. 49.	vers 422. *Ibid.*	vers 422. VI, 461.	vers 421. V, 476.	419.
2e intervention....	vers 420. p. 60, 652.	vers 431. p. 305.	417. p. 50, 673.	vers 405. *Ibid.*	425. *Ibid.*	vers 425. I, pr. I, 87.	426. I, 23.	426. *Ibid.*	vers 422. *Ibid.*	422. p. 50.	422. *Ibid.*	423. VI, 461.	vers 422. V, 476.	420.
2e retraite (des légions)	422. p. 60.	vers 432? voir p. 305.	419. p. 26.	406. I, 177.	426. *Ibid.*	426. *Ibid*, 85.	vers 426. I, 28.	416. *Ibid.*	vers 424. *Ibid.*	vers 424 p. 50.	vers 422. *Ibid.*	431. VI, 462.	vers 423. V, 476.	423.
3e période d'invasion..	vers 424. 60, 77, 91.	vers 433? voir p. 305.	vers 419. p. 50.	409. I, 180.	431. p. 318, 516.	426. *Ibid.* 87.	vers 426. I, 32, 94.	426. I, 91, 321.	vers 444. I, 196.	vers 424. p. 60.	vers 423. *Ibid.*	431. VI, 462.	vers 423. V, 477.	423.
3e intervention (refusée).	vers 424. p. 77, 95.	446. p. 308.	445. p. 51.	446? I, 194.	446. p. 198, 319, 518.	445. *Ibid*	vers 446. II, 664.	446. I, 321.	446. *Ibid.*	446. p. 60.	446. An. 446, § 2.	446. VI, 463.	446. VI, 154.	446.
3e retraite (des Barbares)	vers 424. Cf. 77 et 95.	vers 447. p. 309.	446. p. 51.		447. p. 319, 581, 518.		vers 449. I, 94.	vers 447. *Ibid.*	vers 447. *Ibid.*	vers 447. p. 63.		vers 446. VI, 464.	vers 446. VI, 221.	447.

[16] Le D^r O'Connor signale, d'après les chroniques irlandaises, plusieurs autres invasions que celles dont il est question dans Gildas, et cherche à les faire concorder avec les auteurs impériaux. Ainsi, il place en 382, sous Maxime, une invasion conduite par Niall, le grand roi d'Hibernie, et une autre l'année suivante, en 383, après le départ de Maxime (*Rer. hib. script.* t. I, proleg. part. II, p. 108). Il met, en 393, une autre irruption de Niall que peut-être Chrysanthus, vicaire romain en Bretagne, a repoussée (*ibid.* cf. p. 112 et 116), et une autre encore, effectuée en 396, que Stilicon aurait châtiée (*ibid.*). Mais lui-même ne compte que trois invasions principales qu'il place, la première en 383, tantôt en 388, la seconde de 404 à 406, la troisième en 426 (*ibid.* part. I, p. 87; voir, en outre, les passages indiqués dans le tableau). Pour se retrouver dans le labyrinthe de contradictions où paraît le jeter cette multiplicité d'invasions qu'admet O'Connor, il faut se rappeler notamment ce passage de la première partie de ses prolégomènes (p. 87). «Beda..... *vastationum* tempora nusquam indicat, sed tantum *legationum*. Nusquam asserit *primam legationem* missam fuisse ob *primam vastationem*, vel ob *secundam*. Imo vero vastationes *universarias* fuisse declarat, et ipsam primam legationem ob *plures vastationes* missam fuisse testatur.»

Ce tableau n'offre qu'une seule date assez généralement adoptée, c'est l'avant-dernière, celle de 446, qui, d'après le texte de Gildas, formel sur ce point unique de chronologie, marque l'extrême limite des relations de Rome avec la Bretagne. La date par laquelle s'ouvre le tableau, celle qui marque le début des invasions dont cet auteur transmet le souvenir, est de toutes la plus affectée de variations. La manière dont la posent les différentes écoles et dont celles-ci répartissent, entre cette limite mobile et la limite fixe de 446, les dates secondaires, constitue trois systèmes principaux de classification pour les faits relatifs aux trois invasions de Gildas.

Le plus ancien, celui de Camden, adopté et rectifié dans l'une de ses deux limites par Tillemont, Pagi, Innes et Pinkerton, c'est-à-dire par les critiques les plus éminents de l'école française[17] et de l'école écossaise, place ces trois invasions entre 410 et 446, après toutes celles dont parlent les historiens de l'empire. Le second système est celui qui compte le plus de partisans, et qui en compte dans toutes les écoles. Il doit son origine à l'obscurité du texte de Gildas, qui a induit en erreur, au moyen âge, à peu près tous ceux qui l'ont suivi, et qui, dans les temps modernes, a fait tomber Usserius en deux opinions contradictoires, comme le remarque fort bien son compatriote O'Connor[18], opinions dont l'une se confond avec celle de Camden, dont l'autre a rallié l'adhésion d'Alford[19], de Smith, d'O'Connor lui-même, de Chalmers, de Low et de Saint-Mar-

[17] Remarquons toutefois que Tillemont se contredit comme Usserius, et que dans toute cette question il hésite et rapporte les opinions des autres sans se proposer de les modifier par les siennes.

[18] « Florentio [Wigorniensi] qui primam vastationem refert ad annum 393 « adhæret Usserius. Ego Gildæ rationibus « adhæreo. Usserius nec cum seipso constat « nec cum Gilda. » — *Aliquando bonus dormitat Homerus.* (O'Connor, *Rer. hib. script.* t. I, prol. part Ire, p. 84, n.)

[19] Michel Alford, *alias* Griffith, *Annal. eccles. britan.* Leod. 1663, 3 vol. in fol. ann. 393, t. I, p. 487; ann. 400, § 1, p. 491; ann. 401, §§ 3 et 4, p. 501;

tin. Dans ce second système, entre les invasions de Gildas, se trouvent intercalées celles que mentionnent Tiro Prosper, Claudien et Zosime. Enfin, une troisième opinion, dont Turner se trouve à la fois l'auteur et l'unique soutien, confond les invasions de Gildas avec celles qu'indiquent les écrivains dont nous venons de rappeler le nom.

Ce dernier système est, non-seulement le plus spécieux au premier coup d'œil; mais il est le seul qui repose sur un texte positif. Il paraît concilier Gildas et les écrivains impériaux, et s'appuie d'anciens documents miraculeusement conservés jusqu'au XIVe siècle, sans que personne en ait fait usage, recueillis alors par Richard de Cirencester[20], disparus depuis et miraculeusement retrouvés à Copenhague, vers 1747, par un antiquaire anglais, Charles Bertram[21], dans le manuscrit de Richard, qui avait également disparu[22]. Le double avantage

ann. 406, §§ 1 et 2, p. 504; ann. 414, §§ 1 et 2, p. 511; ann. 420, § 2, p. 516; ann. 421, p. 517; ann. 422, §§ 3-18, p. 519-525, etc.; ann. 446, p. 562, etc.

[20] Ricardi monachi Westmonasteriensis *Commentarioli geographici De situ Britanniæ et stationum quas Romani ipsi in ea insula ædificaverunt.* (Stukeley, *Itinerarium curiosum*, centur. II, p. 79-168; Bertram, *Scriptores tres*, p. 1-60 et 145-176). « Our author (Richard of Cirencester's) « name first appears on the Chamberlain's « liste of the monks of Westminster, by « the name *Circestre* in 1355.... 1400 he « was in the abbey infirmary, and died in « that or the next year... » (Stukeley, *ibid.* p. 110.)

[21] Charles Bertram, *Britannicarum gentium historiæ antiquæ scriptores tres*, Ricardus coriniensis, Gildas badonicus, Nennius banchoriensis. Haun. 1757, in-8°. Voir l'histoire de cette découverte dans l'*Itinerarium* de Stukeley, cent. II, p. 113. — Jusque dans le titre choisi par Bertram pour sa publication il y a, comme on le voit, une réminiscence des triades bretonnes : « Continet illud opusculum, *trigam* « scriptorum, etc. » (*Præf.*) — Bertram était l'ami particulier du bibliothécaire en chef de Copenhague : « He was Mr Bertram's « great friend and patron. » (*Ibid.*) Il avait une main fort habile pour écrire : « He ha- « ving an excellent hand in drawings. » (*Ibid.* p. 114.) Il avait pris lui-même la copie et le *fac-simile* du manuscrit et de la carte qui l'accompagnait, etc. (*Ibid.*)

[22] .... « Ricardi opusculum, quod inter curiosa alia bene multa, *miro modo* « mihi in manus venit... » (Bertram, *Script. tres*, *præf.* I.) Tout en avouant le merveilleux de sa découverte, Bertram ne cherche pas moins à lui donner une origine

qu'offre au premier aspect le système de Turner n'a pu cependant nous décider à l'adopter; car si les défauts en sont peu apparents d'abord, ils se révèlent bientôt à un examen plus attentif. Ainsi, Turner ne concilie Gildas avec les écrivains de l'empire qu'en acceptant une moitié seulement de ces assertions. D'après lui, les trois invasions dont parle cet auteur se lient bien à l'usurpation de Maxime, aux mesures prises par Stilicon, à l'affranchissement de la Bretagne après 407[23]. Mais tout ce que rapporte l'écrivain breton des misères de sa patrie, à dater de cette dernière époque jusqu'en 447, ne constitue qu'une plaintive déclamation avec laquelle l'histoire n'a rien de commun[24]. « Lorsque le témoignage de Gildas, dit Turner, est appuyé ou éclairci par celui des autres écrivains on peut

plausible : « Quantum, quæso, damnum monumentis nostris attulit monasteriorum « sub regimine Henrici VIII subversio, mo« nachis ejectis, bonisque ipsorum et libris « publice venditis! Facile intelligitur op« tima monumenta a peregrinis empta « fuisse, cum, si *famæ receptæ et invete« ratæ* credere liceat, unus Polydorus Vir« gilius quæstor tunc apud nos pontificius « navem istis spoliis onustam a Ponte Ro« fensi Romam miserit, plurimaque ma« nuscripta Angliæ, in privatorum manus et « obscuros terræ angulos pervenisse, etc.... » (Bertram, *Script. tres, ibid.*) L'ingénieux éditeur va, d'ailleurs, au-devant de toutes les objections : « Ricardus tamen ad infi« mam historicorum mediæ ætatis classem « est referendus. Longe melioris ævi mul« tos pannos purpuræ, et fragmenta egre« gia continet, quæ singula *frustra alibi « quæsiveris*, omnia vero antiquariis nostris « sunt utilissima.... » (*Ibid.*) Aussi les antiquaires bretons se sont-ils gardés de révoquer en doute l'authenticité de cette découverte. « Whitaker, dit M. Lehuërou, dans le savant précis qu'il a donné sur les origines bretonnes (*Diction.* d'Ogée, 1843, p. 54), fait observer que, partout où Richard n'est point soutenu par les documents romains dont il s'est aidé dans cette circonstance, il ne se montre ni plus judicieux ni moins ignorant que la plupart de ses contemporains. C'est un puissant argument en faveur de l'authenticité des détails qu'il nous donne comme puisés à ces sources. » Whitaker en donne une autre preuve (*History of Manchester*, t. I, p. 3?) : « All the embodied antiqua« rians of the fourteenth and three suc« ceeding centuries could not have forget « so learned a detail of Roman antiquities. » Cette fois nous sommes complétement de l'avis de Whitaker.

[23] Turner, *History of the Anglo-Saxons?* t. I, 168-180.

[24] « That querelous declamation has « usurped the place of history. (*Ibid.* p. 181.)

l'accepter; mais il contient tant d'ignorance et d'exagération que, seul, il faut le rejeter[25]. » Or, Gildas est non-seulement contemporain de la plupart des faits qu'il rapporte; il écrit, de plus, sur le théâtre même où ces faits se sont accomplis. Loin de le sacrifier à des auteurs qui se trouvaient éloignés de ce théâtre, nous pensons que, avant tout, la critique doit chercher à concilier avec le sien le texte de ces derniers, et c'est ce que nous tenterons bientôt.

En le faisant, toutefois, nous ne pourrons que nous mettre et mettre Gildas en contradiction avec Richard de Cirencester, ce principal appui de Turner. Mais disons-le tout de suite, Richard ne peut être une autorité suffisante aux yeux de personne; aux nôtres, ce n'est pas même une autorité. Sa chronique n'est pour nous qu'une supercherie savante du XVIIIe siècle, supercherie heureuse, respectée à l'envi par toutes les écoles insulaires, quoique Pinkerton semble s'étonner que la critique ne s'en soit point encore occupée[26]. Ce faux historique serait, à notre avis, l'un des sujets les plus intéressants auxquels pourrait s'attaquer l'érudition française, toute désintéressée dans la question qu'il soulève, et peut-être y reviendrons-nous un jour. Mais il faudrait, pour le traiter, tout un ouvrage, et nous ne pouvons employer ici que peu de lignes à ébranler, dans les limites de nos recherches actuelles, l'autorité dont jouit la prétendue découverte de Bertram.

Nous nous bornons donc à deux remarques principales. La première, c'est que, depuis Camden, les partisans des origines

[25] Turner, *Hist. of the Anglo-Sax.* I, 182.

[26] « ....Though this work be almost mi- « raculous for the age, yet its authenticity « has not been questioned, and appears un- « questionable; nevertheless, as being so « late a work, it must be used with much « caution. » (*Inquiry*, t. I, p. 12.) « ... To « trust an author of the fourteenth century, « for so great an affair, seems rash, etc. » (*Ibid.* p. 211. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, t. V, p. 474, n. où Saint-Martin cite Richard et lui paraît assez favorable.)

bretonnes, après avoir sacrifié ce qu'elles avaient d'évidemment fabuleux, cherchaient à sauver ce qu'elles avaient de vraisemblable, mais sans pouvoir leur donner d'autre appui que leur vraisemblance même, au milieu du silence absolu gardé à leur égard par tous les écrivains de l'antiquité. Or, l'œuvre de Richard offre, précisément sur les points que l'école bretonne voulait sauver du naufrage, une solution empruntée à de prétendus documents qu'aurait laissés un certain général romain, dont le nom demeure inconnu, mais dont le témoignage constituerait enfin un fondement antique aux origines bretonnes[27].

La seconde de nos remarques ne porte que sur un détail; mais ce détail nous semble mériter une sérieuse attention. Richard, en parlant du monastère de Bangor et de la destruction de ce saint asile, dit qu'il fut renversé par suite des disputes que souleva Augustin, l'apôtre des Anglo-Saxons : *in contentione Augustini eversum*[28]. Un chroniqueur fabuleux du XIIe siècle,

[27] « He [Richard] himself gives us no other light in the case, than that it was « compiled *ex fragmentis* quibusdam *a duce* quodam *romano consignatis, et posteritati relictis* (Ricard. corin. lib. I, cap. VII, « ap. *Script. tres*, p. 35), which I am per« suaded is no other than Agricola under « Domitian. » (Stukeley, *Itinerarium*, c. II, p. 113.) « The chapter [VI, of Richard] is very long; but as to the matter of it, it « is an invaluable curiosity to the inquirers « into roman Britain. He gives us an exact « and copious chorography of the whole is« land; its boundaries, rivers, mountains, promontories, roads, nations, cities, and towns, in the times of the Romans. It is accompanied with an accurate map of *faciei romanæ*, as the author terms it. « He gives us more than a hundred na« mes of cities, road, people, and the like: « which till now were absolutely unknown « to us ..... We have reason to believe, he copied some memoirs wrote even in Roman times, etc. (*Ib.* p. 114.) I need add no « more, than if Camden and Burton, Gale « and Horsley, had lad Richard's.... work, « there had been nothing left for others to « do in this argument. » (*Ibid.* p. 116.) — Richard n'offre pas moins de ressources pour les antiquités bretonnes que pour les antiquités romaines. (Voir le parti qu'en a tiré M. Lehuërou dans ses *Origines celtiques*, *Diction.* d'Ogée, 1840, t. I, p. 54.)

[28] « Ad fluvium Devain primo siti erant « Carnabii, quibus habitatæ fuerunt Be« nonæ, Etocetum, Banchorium, monas« terium totius insulæ celeberrimum, quo« diu contentione Augustini eversum, non « postea resurrexit.... » (Ric. corin. lib. I, c. VI, § 27, ap. *Script. tres*, p. 24.)

Geoffroy de Montmouth, parle, il est vrai, d'Augustin à peu près comme le fait Richard[29], et contrairement à la manière dont en parlent tous les historiens qui ont precédé ou suivi ces deux écrivains. Mais Geoffroy, né dans le pays de Galles[30], vivait à une époque où les Bretons n'avaient point encore pardonné à Rome la conversion de leurs oppresseurs. Il se porte l'interprète des rancunes nationales, et pour cela il avait un motif tout particulier. Il était évêque de Saint-Asaph[31], c'est-à-dire du diocèse breton le plus éloigné des Anglo-Saxons et dans lequel se trouvaient les ruines mêmes de Bangor[32]. Richard, au contraire, était né en Angleterre, quoique assez près de Montmouth[33], à une époque où les Bretons se trouvaient complétement ralliés à l'Église romaine[34]. Moine bénédictin, il avait prononcé ses vœux à Westminster[35], c'est-à-dire à Londres, dont le siége épiscopal avait été fondé par saint Augustin lui-même[36]. Enfin, il ne s'était éloigné du séjour de son choix que

[29] *De gestis regum Britann.* lib. VIII, c. IV, ex ædib. Ascens. 1517, fol. XCIII. On sait que Geoffroy est le premier écrivain chez qui se trouve cette imputation mensongère qui attribue à saint Augustin le massacre des moines de Bangor.

[30] Leland, *ap.* Turner, *Bibliotheca britannico-hibernica*, 1748, in-fol. p. 305; Cave, *Script. ecclesiastic. historia litteraria;* Oxon. 1743, t. II, p. 229. — Cf. Oudin, *De script. eccles. antiq.* t. II, p. 1409; Fabricius, *Bibl. medii ævi*, t. III, p. 10.

[31] Francis Godwin, *De præsulibus Angliæ*, edent. Richardson, 1743, in-fol. p. 633; Wharton, *Anglia sacra*

[32] Gough's Camden, t. II, p. 422, col. 2; p. 429, col. 1 et 2; *A map of North Wales;* dom Vaissette, *Geogr. hist.* t. Ier, p. 87.

[33] On sait que Cirencester n'est séparé de Monmouth que par la longueur du Gloucestershire. (Cf. John Speed, *Theatr. imper. M. britann.* 1616, in-fol. p. 47.)

[34] Girald le Cambrien, contemporain de Geoffroy, et placé comme lui sur l'un des siéges épiscopaux du pays de Galles (S. David), dont il défendit les droits contre l'archevêque de Cantorbéry, successeur d'Augustin, affirme, dans sa Description de la Cambrie (*Anglica, Cambrica et scripta ex Bibl. Camdeni;* Francof. 1602, in-fol. p. 891), que les Bretons du pays de Galles: « Præ omni peregrino labore Romam « peregre libentius eundo, devotis menti- « bus Apostolorum limina propensius ado- « rant. » Girald vivait deux siècles avant Richard.

[35] Stukeley, *Itinerarium*, cent. II, p. 110, 111.

[36] Stev. Bed. *Hist. eccl.* l. II, c. III, § 95, p. 104.

pour accomplir un pèlerinage à Rome, où l'entraînait sa piété, non moins que son amour de la science[37]. Or, nous le demandons, est-il probable que le cénobite anglo-saxon, que le pèlerin fervent ait parlé en termes injurieux de l'apôtre romain, auquel ses compatriotes étaient redevables de la foi, et qu'il l'ait nommé sans faire précéder son nom de cette épithète de bienheureux, *divus*, dont il le prive ici, mais qu'il lui donne ailleurs[38]? Cette omission concourt avec l'inculpation dirigée contre Augustin à nous faire soupçonner dans l'œuvre de Richard une œuvre du dernier siècle, et derrière sa plume celle d'un anglican.

Mais fussions-nous dans l'erreur à ce sujet, et l'œuvre du moine de Westminster fût-elle authentique, son autorité serait insuffisante; ceux mêmes qui l'ont produite au jour reconnaissent, comme nous, que son auteur apporte perpétuellement (et selon nous systématiquement) l'ignorance du XIVe siècle au milieu des documents plus exacts que lui a légués un autre âge[39]. Il ne transcrit ceux-ci qu'en les dépravant par des fautes grossières; et, d'ailleurs, en parlant des invasions dont il s'agit, il ne fait que reproduire le texte de Gildas et de Bède[40]. Il y ajoute

[37] Stukeley, *Itinerarium*, p. 111, où se trouve le texte de la permission que l'abbé William de Colcestre donne à Richard pour se rendre à Rome : « Willelmus, abbas « monasterii B. Petri Westmonasterii juxta « London; *apostolicæ sedi immediate subjecti* « ... cum dilectus..... Ricardus de Circen- « cestia cum instancia nobis humiliter sup- « plicaverit quatenus eidem limina Aposto- « lorum et alia loca sacra in urbe Romana « ..... visitandi licenciam concedere digna- « remur; non prædicti patris.... devotionem « considerantes, etc..... »

[38] Ailleurs, en effet, le faux Richard, se rappelant mieux quel avait été le langage du véritable, écrit : « Cantio..... sepultus « est D. Augustinus, Anglorum apostolus. » (Lib. I, c. VI, § 5, ap. *Script. tres*, p. 17.) Dans sa table, Bertram fait également précéder le nom d'*Augustinus* de l'épithète de *divus*; mais, chose singulière, cette table ne renvoie qu'à la page du texte où se trouve également cette épithète, nullement à cet endroit où l'épithète est omise et où la destruction de Bangor est attribuée aux querelles soulevées par l'apôtre anglo-saxon.

[39] Voir plus haut, p. 11, n. 31.

[40] Cf. Ricard. corin. lib. II, c. 1, ap *Script. tres*, p. 53-55; J. Stevens. Gild. § 13-21,

des dates, il est vrai[41]; mais il n'en indique pas l'origine, et, comme ces dates ne sont données par aucun des chroniqueurs qui depuis Bède ont copié Gildas, elles doivent appartenir exclusivement à celui qui les énonce. Aussi, Richard paraît éprouver le besoin de les légitimer, et, pour cela, il en rapproche habilement un des passages de Claudien relatifs à Stilicon[42]. Mais cette habileté même, jointe à l'innovation chronologique de Richard, confirme nos doutes sur l'authenticité de son manuscrit[43]. Le moyen âge copiait beaucoup et n'innovait guère. Un moine du XIVe siècle, qui eût trouvé d'un côté une chronologie adoptée par Bède et suivie par tous les chroniqueurs, eût-il trouvé de l'autre une chronologie meilleure, n'eût pas été assez éclairé pour choisir. Il se serait rangé à l'avis du plus grand nombre; ou si, par impossible, il eût préféré suivre un guide isolé, il se serait du moins excusé en alléguant l'autorité de celui-ci. Mais se mettre en contradiction avec ceux-là mêmes qu'il copie, sans en donner de motifs, c'est ce que n'eût jamais fait Richard de Cirencester. Laissons donc sans scrupule, et

p. 19-26; J. Stevenson's Bed. *Hist. eccles.* Lond. 1838, in-8°, lib. I, c. XII, § 28-31.

[41] Il place la mort de Maxime et la première infestation des Pictes en 385; le premier secours imploré et obtenu de Rome en 396; le deuxième secours en 400; la défection de la Bretagne en 411; la demande du troisième secours en 446. (Ric. corin. lib. II, c. 1, ap. *Script. tres*, p. 53.)

[42] Il dit, en parlant du mur élevé après la seconde intervention romaine, qui n'a point de date chez Gildas : « Id Stilichontis « erat opus, ut ex his Claudiani versibus « constat : »

Me quoque vicinis pereuntem gentibus, inquit,
Munivit Stilicho, etc.

(Lib. II, c. 1, p. 54.)

[43] Nous devons avouer, toutefois, que l'editeur de Richard n'est pas de l'avis que nous émettons ici. Il dit, à propos de différences semblables à celles que nous venons de signaler : « Unde Ricardus noster « has correctiones hauserit nisi ex scholiis « *quibusdam* Cæsaris, Solini, Bedæ, etc « conjecturatu perquam difficile, etc.. ... (*Notæ in Ricard.* p. 170.) Pour nous, qui, afin de sortir d'embarras, ne croyons point devoir improviser de scoliastes, nous nous contenterons de dire, comme Bertram le fait ailleurs : « Qui monachus noster in « hunc mirum computum inciderit, non « video, cum nunquam simile quid invenerim. » (*Ibid.* p. 165.)

pour n'y plus revenir, le système de Turner et l'autorité sur laquelle il repose.

Le second système, celui dont nous attribuons le succès à l'influence d'Usserius, tient, en apparence, plus d'état de Gildas que ne le fait Turner. Mais au fond il rend son autorité fort suspecte. D'après Usserius, en effet, et d'après ceux qui l'ont suivi, il faut placer entre les invasions de Gildas, non-seulement d'autres invasions dont celui-ci n'aurait point parlé, mais des faits importants qui contredisent ce qu'il avance. Ainsi, d'après Gildas, la première attaque des Pictes et des Scots est le résultat de l'évacuation définitive de la Bretagne par les troupes romaines[44]. Mais si cette attaque est de 388, ainsi que le veut en général l'école irlandaise, et si elle est précédée de l'évacuation des troupes romaines, comme le veut Gildas, celui-ci se trouve en opposition avec Claudien, dont le texte signale en Bretagne la présence d'une légion que Stilicon y fait séjourner jusque vers 402[45], et avec Zosime, qui, vers 407, fait élire, également dans la Bretagne, trois usurpateurs par la milice romaine[46]. Le second système, on le voit, tout en admettant le témoignage de Gildas, lui est plus défavorable que le premier. Turner, en effet, se contente de décliner en son propre nom l'autorité de l'historien breton. L'école d'Usserius infirme les assertions de Gildas en les faisant contredire par des autorités contemporaines. Ce seul motif, indépendamment de ceux que nous indiquerons plus tard, suffirait pour nous éloigner de cette école.

Le troisième système, au contraire, celui qu'a indiqué Cam

[44] Gildas, *De excidio Britanniæ*, edent. Joseph. Stevenson, Lond. 1838, in-8°, § 14, p. 20.

[45] Venit et extremis legio prætenta Britannis, etc. (Claudiani Oper. *De bello getico*, v. 416, t. II, p. 75.) Cf. Usser. *Britann. eccl. antiq.* p. 310.

[46] Zosim. lib. VI, c. II, p. 318.

den, et qu'ont suivi les Innes et les Pagi[47], repose, à nos yeux, sur la base la plus rationnelle. Il concilie Gildas et les écrivains impériaux. Mais ce n'est point seulement par cette donnée générale qu'il doit rallier les adhésions. L'étude scrupuleuse des textes est en sa faveur. Cette étude, il est vrai, n'a point encore été soumise à une critique suffisamment approfondie, ou, du moins, ne se trouve consignée nulle part dans tous ses détails. Ainsi, Camden, qui a dû s'y livrer, n'en indique que les résultats, et c'est à son laconisme qu'il faut attribuer, sans doute, les erreurs secondaires où sont tombés ceux-là mêmes qui ont suivi ses principales indications chronologiques. Le travail qu'avait dû faire ce savant homme, nous allons entreprendre de le recommencer, en le complétant par les découvertes, assez rares d'ailleurs, que depuis lors a faites la science.

Choix de nos autorités.

Si notre tentative est suivie de succès, les questions soulevées par le texte de Gildas recevront, comme définitive, la solution qu'avait déjà proposée l'érudition du XVIe siècle. Tous nos efforts sur ce point vont tendre, par conséquent, à rétrograder de trois cents ans. Ils seront d'ailleurs dirigés, non pas seulement vers les résultats, mais d'après la méthode de

[47] En se reportant à notre tableau, on s'apercevra facilement, toutefois, que si Innes, Pinkerton, Pagi, Tillemont, presque toujours d'accord entre eux, le sont avec Camden sur le système général d'après lequel ils groupent les faits relatifs aux invasions, tous s'éloignent cependant de ce dernier pour les détails. Mais partout où il se trouve quelque désaccord entre ces savants hommes, c'est du côte de Camden, sauf une exception, que nous paraît être la verité. Camden, trompé par une autorité bretonne à laquelle il attache plus d'importance qu'il ne le fait ordinairement, place la démarche des insulaires vers Aëtius et l'invasion suprême qui la suit de près vers l'année 424. (*Britannia*, p. 95; cf. Gough's Camden, t. I, p. CIII. Pagi a savamment rectifié cette erreur. (*Critica*, ann. 435, § 37, t. II, p. 267.) Sur tous les autres points, nous espérons prouver que l'opinion la plus probable est celle de l'antiquaire anglais.

Camden. Nous aurons grand soin de puiser, comme il l'a fait le plus souvent[48], aux véritables sources, à celles qui découlent ou qui dérivent de l'antiquité. On concevra, dès lors, que nous tenions peu de compte des chroniques irlandaises, écossaises ou bretonnes postérieures aux écrivains de l'empire[49]. C'est en voulant concilier, comme s'ils avaient la même valeur, les documents légués à l'histoire par Rome ou par la Bretagne romaine avec ceux dont nous a gratifiés le génie national des deux îles que, depuis Camden, les différentes écoles sont arrivées à des résultats si divers. Les écrivains de l'empire étant trop laconiques et Gildas trop obscur[50] pour se passer d'interprétation, cette interprétation toutes l'ont recherchée dans les chroniques et dans les traditions du moyen âge; mais, comme chroniques et traditions ont été dictées par le patriotisme de l'une des deux îles, et que l'antagonisme de celles-ci s'y est formulé en assertions contradictoires, chaque école, s'appuyant des écrivains de sa nation, a pu interpréter d'une manière différente l'obscurité ou la brièveté des témoignages de l'antiquité.

Les difficultés qu'offraient ces témoignages ont ainsi reçu des solutions multiples, qui s'excluent réciproquement, et sur lesquelles toutefois il ne serait point possible de se prononcer en persévérant dans la même voie. Heureusement la saine critique en indique une plus naturelle; elle signale Gildas, auteur contemporain et témoin oculaire à la fois, comme le plus im-

[48] « Rem integram ad antiquitatis senatum refero. » (*Britannia*, p. 4.)

[49] Nous n'éprouvons même point la tentation que semble parfois éprouver Camden : « Diu me sustinui ne in hanc arenam descenderem et cum aliis fabulas admirando, suaviter ineptirem. » (*Britann.* p. 85.)

[50] « Gildas s'exprime en termes si généraux et si ambigus qu'il est réellement *impossible*, après lui, de rien préciser. » (Saint-Martin, dans ses notes sur l'*Hist. du Bas-Empire*, t. V, p. 475.) Cela est du moins fort *difficile*, sinon *impossible*.

portant de la période que nous étudions, et veut que, pour l'interpréter, on le compare aux autres historiens qui, sans être témoins des faits dont il s'occupe, en ont été contemporains, avant de recourir aux écrivains qui n'en ont été ni contemporains, ni témoins. Si d'une première comparaison jaillit la lumière, la seconde devient inutile, ou du moins ne peut servir qu'à faire descendre jusqu'à ceux-ci, nullement à faire remonter jusqu'à ceux-là le commentaire et les rectifications relatifs aux faits sur lesquels chacun d'eux s'est prononcé. Aussi croyons-nous devoir, avant tout, étudier le texte même de Gildas, pour le comparer ensuite à celui de ses devanciers ou de ses contemporains. Parmi ses successeurs, cependant, il en est un que son origine anglo-saxonne avait soustrait à l'influence des écoles exclusivement insulaires, que sa science rattachait aux traditions romaines, et dont le texte offre un résumé critique, bien que parfois erroné, des documents de l'antiquité. C'est le vénérable Bède, le premier en date et en savoir des auteurs non contemporains dont on doive peser le témoignage; aussi, sans prétendre le concilier en tout avec les textes sur lesquels s'appuient ses gloses, nous pensons que nos études demeureraient incomplètes, si nous ne prouvions que le vénérable historien a compris, comme nous le faisons, les passages essentiels de ses prédécesseurs. Mais Bède, Gildas et les écrivains de l'Empire, une fois conciliés, nous n'aurons recours aux écrivains subséquents que dans les cas bien rares où nous y réduirait le silence absolu des premiers.

Le rôle principal qu'assignent à Gildas, dans nos Recherches, son origine, son antiquité, et l'emploi continuel que nous aurons à faire, non-seulement de son texte, mais des variantes qu'y ont introduites les copistes, exige que nous indiquions, au moins en quelques mots, les principales éditions et les

principaux manuscrits de son opuscule. Cet opuscule[51] se compose de deux parties, dont l'une contient l'*Histoire* de la Bretagne[52], dont l'autre, sous le titre de *Lettre*[53], expose les griefs de Gildas contre les rois et le clergé bretons. On a fait de l'opuscule entier quatre éditions principales. La première est de 1525[54]; elle a été donnée par l'Italien Polydore Virgile, qui avoue, dans la préface, avoir fait quelques corrections au texte de son auteur[55]. Ce texte, il l'a d'ailleurs établi d'après deux manuscrits dont on ignore la valeur, et qui sont perdus[56]. La seconde édition est de 1568[57]; le second éditeur était John Josselin, secrétaire de l'évêque anglican Parker. Josselin s'est également servi de deux manuscrits[58], depuis également perdus[59], dont l'un était assez récent, dont l'autre eût été le plus

[51] *De excidio Britanniæ*, edent. Joseph. Stevenson; Lond. 1838, in-8.

[52] *Historia*, §§ 1-26; *ibid.* p. 11-35.

[53] *Epistola*, §§ 27-110; *ibid.* p. 36-118.

[54] « Opus novum. Gildas, britannus monachus, cui Sapientis cognomentum est inditum, de calamitate, excidio et conquestu Britanniæ, quam Angliam nunc vocant, auctor vetustus a multis diu desideratus et nuper in gratiam D. Cuthberti Tonstulli Londiniensis episcopi, formulis excusus. » Lond. 1525.

[55] « Ipse... ut oratio [Gildæ] per hyperbaton passim obscurata, planior fieret, uno vel altero loco verbum longius positum magis perapposite locandum curavi. »

[56] « We are not informed of what antiquity were the copies which Vergil... employed.....; the manuscripts used by Polydore are not now known to exist. » (J. Stevenson's Gildas, *pref.* p. XIX.)

[57] « Gildæ cui cognomentum est Sapientis, de excidio et conquestu Britanniæ et flebili castigatione, in reges, principes et sacerdotes epistola, vetustissimorum exemplariorum auxilio non solum a mendis plurimis vindicata, sed etiam accessione eorum quæ in prima editione a Polydoro Virgilio resecata erant, multipliciter aucta. » Lond. 1568.

[58] « Incidi nuper in duos veteres codices Gildæ Britonis, quorum alter literarum notis valde peregrinis et ab usu nostro jamdiu alienis, quippe amplius sexcentis hinc annis scriptus, ad bibliothecam Augustiniensem Cantuariæ olim pertinuit; alter quidem multo recentior et scriptura non æque diligenti, qui tamen minimum ab illo altero discrepat, fuit olim Glastoniensis cœnobii, ut jam est cujusdam generosi jurisperiti cautioni solius et prius »

[59] « The manuscripts, of which the existence is known, do not correspond with Josselin's description. » (J. Stevenson's Gildas, *pref.* XX.

ancien de tous, puisque, selon Josselin, il remontait au xe siècle. Nous ne ferons usage qu'à titre de renseignement de ces deux premières éditions, dont on ne peut plus contrôler suffisamment l'exactitude. En 1691, Th. Gale en donna une troisième[60], dans laquelle il suivit ou signala les leçons des précédentes, mais en se conformant, surtout pour la première partie, au texte d'un manuscrit qui la contient exclusivement[61], et dont nous invoquerons souvent l'autorité; pour la seconde, au texte d'un manuscrit de la bibliothèque Cotonienne, dont nous aurons peu à nous occuper[62]. Le premier était la propriété, et probablement l'œuvre des moines de Durham; il appartient aujourd'hui à la bibliothèque de l'université de Cambridge, et se trouve le plus ancien de ceux que signale maintenant la bibliographie de Gildas[63]. Transcrit, au XIIIe siècle, par un copiste lettré, il offre généralement des leçons assez exactes; il contient, en outre, deux sortes de commentaires, dus au copiste même ou à quelques-uns de ses contemporains[64]. Ce sont d'abord des gloses marginales en assez grand nombre, puis une série de vingt titres de chapitres destinés à résumer, à développer, et même à rectifier tout ce que renferment les vingt-six paragraphes historiques de Gildas[65]. Le copiste ne s'était pas aperçu, sans doute, que l'auteur lui-même, dans sa

[60] Apud *Historiæ Britannicæ, Saxonicæ, Anglo-Danicæ Scriptores* XV. Oxon. 1691, 2 vol. in-fol. Gildæ Sapientis, *De excidio Britanniæ, liber querulus, ex antiquissimo ms. codice Cantobrigiensi*, t. I, p. 3-39.

[61] Cf. J. Stevenson's Gildas, *pref.* p. XVI et XXI.

[62] Gale's *Script.* XV, t. I, p. 17.

[63] « A manuscript of the thirteenth century, belonging to the public library of « the university of Cambridge (F. f. i. 27) « once, apparently, the property of the « monk of Durham, if not transcribed in « that monastery. » (J. Stevenson's Gildas, *pref.* p. XVI.)

[64] « Its margins which have suffered by « the knife of the binder, contain numerous glosses... . Prefixed are the arguments for the different books into which « the work has been somewhat injudiciously « divided. » (J. Stevenson's Gild. *pref.* XVI.)

[65] J. Stevenson's Gildas, p. 5-8

préface, dresse, avec brièveté et précision, les titres de ces vingt-six paragraphes[66], que Gale a fort heureusement rétablis, en indiquant toutefois les vingt divisions sous lesquelles ils se trouvent confondus dans le manuscrit. Enfin, un dernier éditeur, M. Stevenson, a profité, en 1838, des travaux de ses devanciers et d'un manuscrit du XIVe ou du XVe siècle, primitivement complet[67], qui paraît leur être demeuré inconnu. Ceci, du moins, semble résulter de la notice bibliographique dont M. Stevenson a fait précéder son Gildas[68]. Mais, en comparant les variantes que le nouvel éditeur réunit dans ses notes, il nous semble que la leçon de Polydore Virgile, celle de Josselin, et même la seconde partie de celle de Gale, sont bien souvent conformes au second manuscrit de M. Stevenson; et comme Gale, pour la deuxième partie de Gildas, a fait usage d'un manuscrit qui existait dans la bibliothèque Cotonienne, et qui paraît ne plus s'y trouver, puisque M. Stevenson n'en fait aucune mention, nous ne serions pas éloigné de regarder le second manuscrit de celui-ci comme l'un de ceux dont se sont servis les trois premiers éditeurs. Nous verrons aussi plus tard qu'Usserius emploie, dans ses citations de Gildas, un texte qui, sur des points fort importants, est identique à celui du manuscrit de M. Stevenson. Quoi qu'il en soit, ce second manuscrit a donné pour la nouvelle édition quelques variantes assez heureuses[69]; mais il est généralement moins correct que le premier,

[66] Stevenson's Gild. p. 4, et mieux Gale's *Script xv*, t. I, p. 6.

[67] A manuscript of the end of the fourteenth, or commencement of the fifteenth century, also deposited in the public library at Cambridge (D. d. i. 17)... Unfortunately wants the whole of the preface, and a small portion of the beginning of the work... It contains both the *Historia*, and the *Epistola Gildæ*. » (J. Stevenson's Gild. *pref.* p. XVI.)

[68] *Préface*, § 2, p. XVI et p. XXI. « Gale seems to have been unacquainted with the second manuscript upon our list, which probably had not then been added to the university library. »

[69] « Although agreeing closely with the earlier manuscript, upon the whole, it

avec lequel, d'ailleurs, il se trouve réuni dans la bibliothèque de Cambridge. Les deux éditions les plus récentes, et surtout les deux manuscrits qui leur servent de base, sont les autorités auxquelles nous nous adresserons le plus volontiers.

Cela posé, abordons enfin la discussion d'après laquelle nous espérons fixer la chronologie de l'infestation continuelle des Pictes et des Scots sur la terre des Bretons.

PREMIÈRE SECTION.

LIMITES DE L'INFESTATION CONTINUELLE DONT LA CHRONOLOGIE EST DOUTEUSE.

§ 1. Témoignage de Gildas.

Ce que nous avons à déterminer avant tout et surtout, c'est le point de départ de Gildas; car en cela gît la principale difficulté. Ce point de départ, tout le monde est d'accord pour le placer après l'usurpation de Maxime en Bretagne (383); mais suit-il immédiatement la proclamation ou la mort de ce tyran (388)? Suit-il, au contraire, la proclamation ou la mort de trois autres tyrans, Marc, Gratien, Constantin, proclamés tous trois, en 407, par la milice romaine de Bretagne, et dont le dernier ne succombe qu'à la fin de 411 [1]? Nous obtiendrons une première lueur sur ce point, en cherchant à préciser ce que Gildas entend par les invasions, ou plutôt par l'infestation (c'est le terme dont il se sert) que subissent les Bretons de la part des Scots et des Pictes. Dans l'auteur insulaire, cette infestation n'a point le même caractère que les invasions dont parlent les écrivains du continent. Ainsi, quoiqu'elle soit pos-

« sometimes varies for the better and af-« fords the means of correcting the errors « of its predecessor. » (J. Stevenson's Gild. *pref.* p. XVII.)

[1] Sur l'époque de la mort de Constantin, le dernier des trois tyrans proclamés, en 407, par les légions de la Grande-Bretagne, voir Tillemont (*Hist. des emper.* t. V, p. 606), qui la fixe à la mi-septembre de l'an 411.

térieure au moins à cinq de celles-ci[2], même en la faisant remonter à Maxime, Gildas, lorsqu'elle débute, dit qu'elle sévit pour la première fois, *primum*[3]. De plus, les invasions que mentionnent Ammien Marcellin, Claudien, Zosime, sont intermittentes; elles se succèdent à des époques inégales et assez éloignées : nous avons pu les compter une à une. Mais lorsque, en 446, s'arrête l'infestation de Gildas, après avoir longtemps sévi, cet auteur dit qu'elle cesse pour la première fois, *primum*[4]. Les ravages des Pictes et des Scots, dans Gildas, constituent donc une infestation continuelle : tout son langage le prouve. Au début de ces ravages, il annonce que la Bretagne va gémir *pendant de longues années*[5]. Lorsqu'ils sont suspendus, il remarque que les barbares avaient opprimé la Bretagne *pendant de longues années*[6]. Cette infestation subit sans doute quelques fluctuations, mais jamais de relâche; elle a des périodes plus désastreuses pour les Bretons abandonnés à leurs propres forces, périodes auxquelles Gildas donne le nom de première, de seconde, de troisième dévastation[7]. Elle en a de moins funestes, quoique toujours remplies d'hostilités, lorsque, par deux fois, une légion romaine intervient contre les barbares, et procure à la Bretagne ce que Gildas appelle une première

[2] Les invasions de 306, de 343, de 360, de 364, de 367; voir plus haut, p. 18 et 19.

[3] J. Stevenson's Gild. § 14, p. 21. — Usserius a dit, avec la plus rare justesse : « Illud *primum* non de prima infestatione « simpliciter posse accipi, quæ ex Ammiano « Marcellino et aliis jam producta sunt sa« tis evincunt ; sed de calcatione, hoc est « infestatione simul ac dirissima depres« sime, ut in verbis proxime sequentibus « sese Gildas explicat. » (*Antiquit.* p. 309.) O'Connor (*Rer. hibern. script.* t. I, proleg. part. I, p. 108) copie à peu près cette phrase d'Usserius en se l'appropriant.

[4] J. Stevenson's Gild. § 21, p. 27.

[5] « Multos stupet gemetque per annos. » (*Ibid.* § 14).

[6] « Inimicis per multos annos in terra « agentibus. » (*Ibid.* § 20, p. 26.)

[7] « De prima vastatione... de secunda « vastatione... de tertia vastatione. » (*Ibid.* p. 4.)

et une seconde vengeance[8]. Deux fois, en effet, les Pictes et les Scots sont repoussés des provinces romaines[9]; mais deux fois ils y reparaissent[10], et l'intervalle qui sépare leur retraite de leur retour a été deux fois employé à dresser une muraille pour arrêter leurs ravages[11]. Ainsi, dans Gildas, aucune solution de continuité, sinon celle que font supposer, chaque année, les rigueurs de l'hiver. Il est donc impossible, sans méconnaître l'autorité de cet historien, d'intercaler entre le début et la fin de l'infestation dont il parle, ces trois invasions intermittentes, que suivent des relâches plus ou moins longs après la catastrophe de Maxime (388-396)[12], après l'intervention de Stilicon (398-402)[13], après le retour des légions qui doivent proclamer trois tyrans en Bretagne (407-411)[14]. Dès lors il devient évident qu'une infestation continuellement exercée, dont on connaît l'extrême le plus rapproché, celui de 446, doit être postérieure aux invasions dont la recrudescence intermittente est de 383 ou de 388, et que, par conséquent, son extrême le plus reculé ne peut être antérieur à 407, époque où l'histoire indique le dernier relâche dont jouisse la Bretagne après ces invasions.

Comment donc toute l'école d'Usserius s'y est-elle trompée? C'est que, d'un côté, le texte de Gildas est fort obscur, et que, de l'autre, cette école ne l'a pas suivi d'après le meilleur manuscrit, dont cependant Usserius, nous le verrons bientôt, avait eu connaissance. Ce texte, nous allons en reproduire et en traduire, d'après ce manuscrit, deux paragraphes dans lesquels la mort de Maxime, rapprochée, par une construction

[8] « De defensione... de secunda ultione. » (J. Stev. Gild. p. 4.)

[9] *Ibid.* §§ 15 et 17, p. 21 et 22.

[10] *Ibid.* §§ 16 et 19, p. 22 et 24.

[11] *Ibid.* §§ 15 et 18, p. 22 et 24.

[12] Voir plus haut, p. 37.

[13] *Ibid.*

[14] *Ibid.*

vicieuse, des hostilités qui ouvrent l'infestation, a donné lieu au rapprochement chronologique qui, selon nous, constitue l'anachronisme contre lequel nous protestons [15].

« Les tyrans, dit Gildas, multipliant leurs rejetons, qui bientôt pullulent en une immense forêt, l'île ne conserve plus de romain que le nom, rejette les mœurs et les lois [de l'empire], et envoie dans les Gaules, accompagné d'une foule de satellites, Maxime, cette racine de sa triste fécondité. Celui-ci. . . . . rallie cette province à son criminel empire; projetant l'une de ses ailes sur l'Espagne, l'autre sur l'Italie, il fait de Trèves le siége de son pouvoir..., et parvient, dans sa fureur insensée, à ravir deux empereurs légitimes, l'un à Rome, l'autre à la vie. . . . Mais bientôt sa tête tombe dans Aquilée.

« Depuis lors, la Bretagne est évacuée de tout ce qui porte les armes, de toute provision de guerre et de ses cruels gouverneurs. [Déjà] dépouillée d'une nombreuse jeunesse, qui,

[15] § 13. « Tandem tyrannorum virgultis « crescentibus, et in immanem sylvam jam « jamque erumpentibus, insula nomen « romanum, nec tamen mores legesque « tenens, quin potius abjiciens, germen « suæ plantationis amarissimæ ad Gallias, « magna comitante satellitum caterva, in« super etiam imperatoris insignibus, quæ « nec decenter usquam gessit, nec legi« time, sed ritu tyrannico, et tumultuante « initiatum milite, Maximum mittit. Huic « callida primum arte potius quam vir« tute, finitimos quosque pagos, vel pro« vincias, contra romanum statum, per « retia perjurii mendaciique sui, facino« roso regno adnectens, et unam alarum « ad Hispaniam, alteram ad Italiam exten« dens, et thronum iniquissimi imperii « apud Treveros statuens, tanta insania in « dominos debacchatus est, ut duos impe« ratores legitimos, unum Roma, alium « religiosissima vita repelleret. Nec mora, « tam fertilibus vallatus audaciis, apud « Aquileiam urbem capite nefando cædi« tur, qui decorata totius orbis capita regni « quodammodo cervicibus dejecerat. »

§ 14. « Exin Britannia, omni armato milite, militaribusque copiis, *ac* recto« ribus *linquitur* immanibus. Ingenti ju« ventute spoliata [quæ] comitata vestigiis « supradicti tyranni, domum nunquam « ultra rediit et omnis belli usus ignara « penitus, duabus primum gentibus trans« marinis vehementer sævis, Scotorum a « circione, Pictorum ab aquilone, calca« bilis, multos stupet gemetque per an« nos. » (J. Stevens. Gild. p. 19-21.)

après avoir accompagné les pas de Maxime, ne revint jamais dans cette contrée, et profondément ignorante des usages de la guerre, elle est terrassée pour la première fois, et gémit stupéfaite, pour de longues années, sous les horribles cruautés de deux nations transmarines, venues, les Scots du Circion [nord-ouest], et les Pictes de l'Aquilon [nord-est]. »

Ce passage demande des explications de deux espèces. Nous avons à justifier, avant tout, la manière dont nous en interprétons quelques mots, puis à rechercher, dans l'ensemble du texte, quel sens y attachait Gildas. Commençons par notre traduction : elle n'a besoin d'être défendue que sur deux points. Gildas dit, en parlant de Maxime, qu'il est le germe, *germen*, d'une plantation amère. Nous prenons le mot de *germen* dans le sens de racine, *radix;* mais il a souvent celui de rejeton, *surculus*. Heureusement Gildas lui-même légitime notre interprétation; en parlant de l'arrivée des Saxons en Bretagne, il fait usage d'une répétition dans laquelle il emploie *germen* et *radix* comme synonymes : *Inde germen iniquitatis, radix amaritudinis*[16].

Nous traduisons ensuite cette phrase : *Britannia omni armato milite.... ac rectoribus linquitur immanibus, ingenti juventute spoliata* .., comme si les membres en étaient réellement liés au moyen de la particule *ac*, qui ne se rencontre toutefois ni dans l'édition de Gale[17], ni dans le texte de Stevenson. Or le sens qu'autorise la présence de cette particule fait pécher grossièrement Gildas contre la grammaire, en rendant les mots *armato*

[16] « Inde *germen* iniquitatis, *radix* amaritudinis, virulenta plantatio, nostris « condigna meritis, in nostro cespite, ferocibus palmitibus pampinisque, pullulabat. » (J. Stevens. Gild. § 23, p. 31.) Cf. « Amarissimum quoddam de vita Sodomorum in cordis sui infructuosa bono « semini gleba, *surculamen* incredulitatis « et insipientiæ plantaverat. » (J. Stevenson's Gild. § 28, p. 38.)

[17] *Script. xv*. Gildas, § 11, t. I, p. 12

milite complément indirect du verbe passif *linquitur*. Il faudrait *AB armato milite*. En supprimant, au contraire, la malencontreuse conjonction, on pourrait traduire : « La Bretagne, dépouillée de sa milice et de sa jeunesse, est abandonnée à des gouverneurs cruels. » Mais d'abord cette traduction supposerait une construction plus grossière que la faute de grammaire qu'il s'agirait d'éviter. Il faudrait que le participe *spoliata*, qui a déjà un complément dans ces mots, *ingenti juventute*, enjambât rétrogressivement, pour en réclamer un second, par-dessus la phrase principale, *rectoribus linquitur immanibus*[18]. Cette construction forcée et le sens qui en résulterait ne nuiraient pas d'ailleurs d'une manière sensible à l'interprétation générale que nous essayerons tout à l'heure du texte de Gildas ; et nous pourrions nous résigner à l'adopter, si nous n'avions des motifs suffisants pour maintenir notre leçon. En effet, la conjonction *ac*, qui ne se rencontre ni dans l'édition de Gale, ni dans le texte de Stevenson, se trouve dans le plus ancien des manuscrits de Gildas, dans celui que suivent principalement ces deux habiles éditeurs ; les notes de M. Stevenson nous l'apprennent[19], et son texte ne demeure incomplet sur ce point que parce qu'il l'établit, sur ce point même, d'après le manuscrit le plus récent. Pour nous, au contraire, le meilleur manuscrit fait foi, et dès lors il nous devient impossible de ne pas donner en même temps ces mots : *armato milite. . . . ac rectoribus*, pour complé-

[18] La suppression du mot *ac* n'est pas la seule altération du texte de Gildas qu'Usserius ait maintenue d'après de mauvais manuscrits, malgré le texte du meilleur qu'il avait sous les yeux. Il lisait, avec les premiers, *licet* au lieu de *linquitur*, que donne le dernier, et il faisait en cela acte, sinon de critique, au moins de logique systématique ; car, avec la seconde leçon, l'interprétation qu'il donne à la phrase de Gildas où elle se trouve devient à peu près impossible, quoique M. Saint-Martin semble l'avoir maintenue en présence de cette leçon même. (*Hist. du Bas Empire*, t. IV, p. 239.)

[19] J. Stevenson's Gild. p. 20, note à la ligne 19.

ments indirects au verbe *linquitur,* malgré la faute de grammaire dont cela entache le texte de Gildas. Mais ce qui achève de dissiper nos scrupules à cet égard, c'est que, à vingt-cinq lignes de cette faute présumée, il se trouve, dans le même texte, une faute semblable, et sur laquelle, cette fois, ne saurait s'élever aucun doute : « Un mur, dit Gildas, construit par la multitude imprévoyante. . . ne put être d'aucune utilité », *murus vulgo irrationabili factus... non profuit*[20]. Il faudrait *a vulgo.* Nous allons voir, en cherchant à démêler le véritable sens de Gildas, combien la solution préalable de ces difficultés grammaticales facilite l'explication la plus rationnelle dont son texte soit susceptible.

Pour préluder à cette explication, il ne sera point hors de propos de remarquer que, dans l'opuscule de Gildas, l'étendue et le titre même des chapitres varient selon les éditions et selon les manuscrits. Ainsi le dernier éditeur, M. Stevenson, qui a d'ailleurs parfaitement distribué son texte, façonne lui-même en anglais le titre ou, si l'on veut, l'indication des différents chapitres. Le meilleur manuscrit, celui qu'ont surtout employé Gale et M. Stevenson, présente, entre la préface et le corps de l'opuscule, une série de titres assez étendus d'après lesquels le texte est ensuite distribué, mais qui paraissent l'œuvre de quelque glossateur assez peu intelligent[21]. Enfin, dans la préface même qu'offrent toutes les éditions et la plupart des manuscrits, se trouvent exactement indiqués, non-seulement

[20] § 15. « . . . Cives jussit. . . constituere « murum; qui vulgo irrationabili, absque « rectore, factus non tam lapidibus quam « cespitibus, non profuit. » (J. Stevenson's Gild. p. 21). Et ailleurs : « Britannia in« sula. . . . divina Statera. . . . librata (§ 3, p. 11). . . . flores humanis gressibus pul« sati (§ 3, p. 12); et surtout : « Con« fessorem [Christi] persecutoribus insec« tatum. » (§ 11, p. 17.)

[21] J. Stevens. Gild. p. 5-7. — « These *ca« pitula* appear to have been added, or at « least interpolated, long after the times « of Gildas, and their order has not been « adopted in the present edition. » (*Ibid.* p. 5, n.)

la distribution primitive, mais les titres véritables que Gildas avait assignés à chacun de ses chapitres, et, comme nous l'avons déjà remarqué[22], c'est d'après cette préface que Gale a fort heureusement rétabli l'ordre général dans le texte qu'il publiait. Or, le titre qu'avait destiné Gildas au premier des deux paragraphes que nous avons traduits est celui-ci : *De tyrannis*[23]. Le titre que le glossateur du manuscrit le plus ancien forge pour ce même paragraphe est conçu en ces termes : *Qualiter gens Britonum imperatores romanos attriverit.* « Comment la nation bretonne atterra les empereurs romains[24] ». Enfin, tout en reproduisant ces deux titres en tête de l'opuscule de Gildas, M. Stevenson met en marge du paragraphe auquel ils se rapportent ce mot : *Maximus*[25]. Dans ce dernier mot se trouve résumée l'erreur savante que nous voulons combattre. Le titre plus développé du meilleur manuscrit révèle, dans toute leur naïveté vaniteuse, les altérations que fait subir le Breton aux matériaux historiques qu'il emploie. Le titre primitif de Gildas offre, dans les deux mots qui le composent, le meilleur commentaire et l'explication la plus vraisemblable que l'on puisse donner du paragraphe auquel le destinait cet auteur. Tel est du moins le jugement que nous portons de ce simple énoncé; voyons si ce jugement est fondé.

M. Stevenson, sous l'influense de l'école irlandaise, qui prévaut maintenant en Angleterre, rattache les malheurs sur lesquels s'étend Gildas à l'usurpation de Maxime, dont il est longuement, mais non pas exclusivement question dans le premier paragraphe, et il donne pour titre à ce paragraphe : *Maximus*. Le glossateur breton, au lieu de voir dans Gildas un Jérémie insulaire, qui gémit sur les crimes plus encore que sur les dé-

[22] Voir plus haut, p. 35.

[23] J. Stevens. Gild. p. 4, *pref.* § 2.

[24] J. Stevens. Gild. p. 6, cap. VIII.

[25] *Ibid.* p. 19, à la marge.

sastres de sa patrie, y voit un barde qui célèbre les exploits de l'antique Albion. Gildas, dans le titre véritable de ce chapitre, avait flétri du nom de tyran les usurpateurs bretons; dans son texte, il avait reproché à l'un d'eux ses tentatives régicides; mais, aux yeux du glossateur, les tyrans ne peuvent être les élus de la Bretagne. Ce sont bien plutôt ceux qui l'ont asservie; et à ce mot de *tyrans* il substitue ceux *d'empereurs romains.* Dès lors, Maxime devient pour lui un chef breton; il ne voit dans ses crimes qu'un succès national : *Qualiter gens Britonum imperatores romanos attriverit.* Voilà ce qu'au moyen âge le patriotisme insulaire faisait des documents authentiques. On voit si nous avons tort de lui préférer Gildas et l'antiquité.

Gildas, en effet, annonce formellement dans son titre qu'il veut parler de *tous les tyrans* dont l'usurpation a eu pour résultat de rendre la Bretagne étrangère à l'empire, c'est-à-dire de Maxime, de Marc, de Gratien et de Constantin (383-411). Mais comme Maxime, dont la révolte et les crimes ont eu le plus d'éclat, est celui qui ouvre cette ère de transition entre l'ancienne dépendance et l'affranchissement de la Bretagne, ère durant laquelle *l'île ne conserve plus de romain que le nom*, Gildas insiste, dans son texte, sur le début de cette révolution, et sur Maxime qui en est l'auteur; de sorte que, après avoir consacré quatre lignes à parler en général de cette forêt de tyrans qui pullulent dans ses expressions hyperboliques, il en emploie quinze à s'étendre sur le premier des usurpateurs. Son texte, d'ailleurs, offre un indice suffisant pour empêcher le lecteur attentif d'être induit en erreur par cette inégale répartition. C'est à une *forêt,* c'est-à-dire à la totalité des tyrans, et non pas à Maxime seul, que Gildas attribue la scission réelle, sinon apparente, de la Bretagne et de Rome, et il ajoute que Maxime est le germe, *germen,* c'est-à-dire la racine de cette fo-

rêt, dont les autres rejetons, *virgultæ*, lui sont par conséquent postérieurs. Ainsi, quoique le sage historien insiste sur Maxime et qu'il s'en occupe jusqu'à la fin du paragraphe que nous examinons, au début de ce paragraphe même, il a prévenu que, outre Maxime et *après* Maxime, d'autres tyrans contribuent à détacher la Bretagne de l'empire. Cette explication, d'ailleurs, est contenue tout entière, nous ne saurions trop le répéter, dans le titre seul *De tyrannis;* car, durant tout le IVe et le Ve siècle, il n'y a point d'autres usurpateurs en Bretagne que Maxime, Marc, Gratien et Constantin[26], et comme Maxime est antérieur aux trois derniers, il est évident que, dans le paragraphe *De tyrannis*, il est question d'individus et d'événements postérieurs à son usurpation. Que si dans le texte les dernières lignes lui sont consacrées, les premières le sont nécessairement à ses successeurs. Il y a donc dans Gildas interversion, mais non pas omission, et le premier paragraphe embrasse toute l'histoire de la Bretagne sous les tyrans, de 383 à 407 au moins et peut-être à 411, ou, si l'on veut, de 411 et peut-être de 407 à 383.

Cela une fois établi, les principales difficultés disparaissent du second paragraphe. *Depuis lors*, dit Gildas, *exin*, c'est-à-dire, par suite de l'usurpation, non pas seulement de Maxime, dont il est question à la fin du précédent paragraphe, mais de tous les tyrans qu'indiquent à la fois le titre et les premières lignes de ce même paragraphe, la Bretagne se trouve abandonnée, *linquitur*. Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'ici Gildas procède de nouveau comme il vient de le faire. Le texte de son

[26] Les trois usurpateurs qui avaient précédé ceux-ci en Bretagne appartiennent au IIe et au IIIe siècle. Ce sont : Albin, en 193; Carausius, en 287; enfin, Alectus, en 294. Trois empereurs avaient été également proclamés dans l'île, Caracalla et Geta en 211, Constantin le Grand en 306.

deuxième paragraphe, restitué d'après le meilleur manuscrit, se compose de deux phrases : la première se rapporte à tous les tyrans; dans la seconde, il est surtout question de Maxime. Ce sont les déportements des usurpateurs, en général, qui ont ravi à la Bretagne les légions, les appareils de guerre, et nécessité la retraite même des gouverneurs civils; mais c'est Maxime qui lui a porté le coup le plus funeste en traînant sur ses pas, hors de l'île, une jeunesse qui n'y devait plus revenir. Cette dernière remarque, appliquée seulement à la jeunesse qui suit Maxime, est un trait de lumière qui détache bien distinctement la seconde phrase de la précédente. Si celle-ci, en effet, se rapportait comme l'autre à Maxime, et si la Bretagne était définitivement dépouillée par lui de ses légions et de ses provisions de guerre, aussi bien que de sa jeunesse, pourquoi Gildas lui eût-il attribué seulement et particulièrement l'absence définitive de celle-ci? Pourquoi, dans la phrase incidente *quæ comitata . . . . . nusquam rediit,* le relatif, le participe et le verbe n'eussent-ils point été mis au pluriel et construits de manière à embrasser toutes les pertes définitives que Maxime eût causées. Dans sa teneur actuelle, cette phrase n'indique-t-elle pas que sous Maxime il n'y a eu de définitif que la perte de la jeunesse, et ne fait-elle pas supposer, comme le prouve d'ailleurs le témoignage de Claudien et de Zosime[27], que les légions entraînées par Maxime sur le continent furent replacées ou remplacées après lui, d'une manière fixe, dans la Bretagne, avant de l'abandonner pour n'y reparaître que d'une manière transitoire.

Ainsi, pour nous résumer, c'est à dater de Maxime que commence, selon Gildas, la scission de la Bretagne et de Rome; mais c'est après 407 et avant 411 seulement qu'elle s'accomplit. Entre

[27] Voir plus haut, p. 19 note 13 et p. 20 note 14.

ces deux époques, l'historien ne mentionne que les faits principaux dont les conséquences hâtent un tel dénouement. Enfin, lorsque cette révolution est consommée, il signale l'apparition des Pictes et des Scots, à l'infestation desquels il assigne par conséquent, comme point de départ, une date postérieure au moins à 407.

§ 2. Contrôle du témoignage de Gildas.

1° Par les historiens de l'empire.

Voyons maintenant, dans les historiens de l'empire, si tout est d'accord avec le texte de Gildas. Et d'abord, loin d'avoir à craindre de trouver notre auteur opposé aux écrivains impériaux, nous aurions plutôt à redouter qu'il n'en fût le plagiaire, car il dit lui-même : « Ce que je rapporterai de l'histoire de la Bretagne sous les empereurs romains, je ne pourrai l'emprunter ni aux écrits ni aux monuments de ma patrie; car s'il y en a existé autrefois quelques-uns, ils ont été détruits par le feu de l'ennemi ou emportés au loin sur les flottes de nos concitoyens exilés, et il n'en existe aucune trace. Je serai donc obligé de me servir des écrivains d'outre-mer, bien que leurs récits, remplis de lacunes, n'offrent pas assez de lumières[28]. » Jusqu'au moment où la Bretagne cesse d'obéir aux empereurs, on ne peut donc s'attendre à rencontrer dans Gildas un écrivain original et, par cette raison même, on ne peut non plus rencontrer dans son histoire des documents contraires aux documents originaux, auxquels, d'après son aveu, il recourt ex-

[28] « Illa proferre conabor in medium quæ « temporibus imperatorum romanorum et « passa est [Britannia] et aliis intulit civibus longe positis mala; quantum tamen « potuero, non tam ex *scripturis patriæ* scriptorumve monimentis, quippe quæ, vel si « quæ fuerint, aut ignibus hostium exusta, « aut civium exsilii classe longius deportata, « non compareant, quam *transmarina relatione*, quæ crebris irrupta intercapedinibus, non satis claret. » (J. Stevens. Gild. § 4, p. 13).

clusivement. Mais, de cette induction générale, descendons aux preuves, et, sans nous astreindre cependant à reproduire tous les témoignages qui, dans l'antiquité, jettent directement ou indirectement quelque jour sur les faits accomplis entre l'avénement de Maxime et le moment où la Bretagne cesse d'appartenir à l'empire, indiquons du moins et examinons ceux qui peuvent infirmer ou corroborer les assertions de Gildas.

Des deux paragraphes dont nous voulons contrôler l'exactitude, le premier indique la perturbation que les tyrans, en général, ont apportée dans les relations extérieures de la Bretagne; mais il insiste plus particulièrement sur les quatre points suivants : la proclamation, les crimes, les succès et le châtiment de Maxime. Le second indique la perturbation que ces mêmes tyrans apportent dans les relations de l'île entière, et en résume les causes et les résultats sous quatre chefs. L'émigration en masse de la jeunesse, l'absence des légions, la retraite de l'administration, enfin, les ravages des Pictes et des Scots.

En ce qui concerne l'avénement, les excès, la fortune et la chute de Maxime, notre tâche sera brève. Non-seulement Gildas est d'accord avec tous les historiens de l'empire, mais il paraît s'être inspiré en partie du panégyrique de Théodose par Pacatus, en partie du texte de Paul Orose, auxquels, d'ailleurs, il fait plusieurs emprunts, comme nous aurons plus tard occasion de le constater. Pour vérifier ces assertions, l'on peut recourir aux textes, que leur multiplicité nous empêche de reproduire, mais dont nous donnons l'indication au bas de cette page[29].

[29] Pacati *Panegyr.* ch. XXIII-XLVII, *passim*, p. 1587-1621; Pauli Orosii *Histor.* lib. VII, edent. Sigeberto Havercamp. Lugd. Bat. 1738, p. 556-558, lib. VII, ch. XXXIV et XXXV; S. Ambrosii *Opera*, ed. Benedict. Paris, 1690, t. II, *Epist.* 24.

Orose, après s'être étendu méthodiquement sur les faits relatifs à Maxime, parle d'une manière assez confuse des tyrans qui l'ont suivi[30]; et nous soupçonnons que l'obscurité de Gildas, à leur sujet, tient en partie à la négligence de son modèle. La narration d'Orose s'arrête à l'année 417[31]; elle fait ainsi défaut à Gildas vers la fin de son second paragraphe. Dès lors celui-ci redevient plus méthodique, il devient en même temps plus original; mais son originalité ne trouble pas l'harmonie qui règne entre lui et les historiens de l'empire.

Seul, en effet, il rapporte d'une manière positive le départ de la jeunesse entraînée sur le continent par Maxime, départ dont la mention est sans doute empruntée aux traditions insulaires, et cependant plusieurs des historiens de l'empire semblent fournir, à ce sujet, des renseignements indirects. Ainsi Pacatus, dans son panégyrique de Théodose, loue ce prince d'avoir, après la défaite de Maxime, pardonné à une partie des troupes romaines qui s'étaient soumises au vainqueur. « Vous avez ordonné, dit Pacatus à son héros, que ces

class. 1, col. 888; *De obitu Theod. orator.* t. II, col. 1209; in Psalm. 61, t. I, col. 965. S. Hieron. *Opera.* epist. 60, t. I, p. 341; S. Augustini *Opera, De Civit. Dei,* lib. V, c. XXVI, t. VII, p. 141; S. Prosperi *Opera. Chronicon.* col. 735, et Pseudo-Prosper, *ibid.;* Pseudo-Prosper, apud Labbæum, *Biblioth. nova,* libr. mss t. I, p. 56, 58, 59; Pacati *Panegyr. inter panegyricos veteres,* Regent's edition, t. III, p. 1555-1621; Pauli Orosii *Histor.* lib. VII, c. XXXIV, XXXV, XL, p. 556, 558, 576, etc.; S. Sulpicii Sever. *Sacræ histor.* lib. II, p. 170, 174, *Dialog. II,* c. VII, p. 257, *Dialog. III,* c. XV, p. 177; *Vita S. Martini,* c. XXIII, p. 199; Idacii *Chronicon.* p. 7; *Fasti consul.* p. 62; Marcellini *Chronic.* p. 5; Ausonius, *Ordo nobil. urbium,* VI, v. 7, inter poet. lat. min. ed. Lemaire, t. IV, p. 516; Suidæ *Lexicon,* v° Οὐαλεντινιανός, t. II, p. 727; Themistii *Orationes,* orat. XVIII, p. 220 et 483; Rufini *Hist. eccles.* lib. XI, c. XIV et XVII, p. 252 et 253; Socratis *Hist. eccles.* lib. V, c. XI, p. 276 et 279; Sozomeni *Hist. eccles.* lib. VII, c. XIII et XIV, p. 293, et 295; Theodoreti *Hist. eccles.* lib. V, c. XII, XIV, XV, p. 212, 213; Philostorgii *Hist. eccles.* lib. X, § 5 et 7, p. 534 et 535, Sext. Aur. Victoris *Epitome,* c. XLVII XLVIII, p. 590, 594; Symmachi *Epistolæ,* lib. II, ep. 13 et 31, p. 76 et 84.

[30] Paul. Oros. lib. VII, c. XL, p. 576.

[31] Pagi *Critica,* ann. 417, § 23, t. II, p. 138.

cohortes *devinssent romaines*, et leurs rangs se sont confondus dans les nôtres [32]. » Zosime, contemporain de Pacatus, écrit que : « Après le supplice de Maxime, Théodose incorpora dans ses troupes l'élite de celles qui avaient combattu pour l'usurpateur [33]. » La Notice de l'empire, autre document contemporain, mentionne à dix reprises différentes des corps de troupe désignés par le nom de Bretons ou de Britanniciens, et en place six sur le continent, dans les Gaules, en Espagne et jusque dans l'Orient [34]. Quelques-uns de ces corps expatriés n'ont-ils pas dû leur déplacement à l'incorporation dont parlent Pacatus et Zosime? Quoi qu'il en soit, l'incorporation est certaine et suffit pour expliquer la perte définitive que la Bretagne aurait faite d'une jeunesse à jamais entraînée sur les pas de Maxime.

Mais cette perte, avons-nous dit, est la seule que Gildas attribue à Maxime. C'est aux autres tyrans qu'il rapporte le retrait des troupes romaines. C'est à leurs déportements qu'il attribue l'anéantissement de l'administration qui gouvernait l'île au nom des Romains. Il parle, il est vrai, des satellites qui avaient suivi Maxime, des milices qui l'avaient proclamé, ce

[32] « Manum illam... tu non superbe, ut « victam; non irate, ut ream; non negli- « genter, ut parum necessariam, præteristi, « sed blande liberaliterque tractatam jus- « sisti esse *Romanam*. Junguntur socia ag- « mina, et sub uno capite *diversa reipublicæ* « *membra* coalescunt.... » (Pacat. *Panegyr.* c. XXXVI, Regent's ed. t. III, p. 1606). Le corps qui, d'après Pacatus, devient ainsi *romain*, se composait de ce qu'il avait précédemment appelé des *satellites bretons*, « manibus satellitum Britannorum, etc. » (*ibid.* c. XXVIII, p. 1595), des *insulaires*, « insulani », les *exilés de l'univers*, « exules « orbis » (*ibid.* c. XXIII, p. 1588).

[33] Τῶν δὲ ὑπὸ Μαξίμῳ σἱρατευσαμένων ὅσον ἦν ἐπίλεκτον μετὰ τῶν οἰκείων ἀναλαβών... (Zosim. lib. IV, c. XLVII, p. 231).

[34] Voir plus haut p. 41, n. 16. « Sub dis- « positione viri illustris magistri militum « per Illyricum... legio palatina una : *Bri-* « *tones seniores* » (*Notit. dignit. orient.* c. VIII, p. 34). « Sub dispositione viri spectabilis « ducis Thebaidos... quæ de minore later- « culo emittuntur... ala quarta Britonum « ivice » (*ibid.* c. XXVIII, p. 75). « Intra Gallias « cum viro illustri magistro equitum Gal- « liarum.... Britones secundani Britones » (*Notit. dignit. occident.* c. VII, p. 35, 36). « Intra Hispanias, cum spectabili comite : « invicti juniores Britones » (*ib.* p. 37). — « Sub dispositione viri spectabilis ducis pro-

en quoi il est d'accord avec tous les autres historiens[35]; mais il n'insinue nulle part que ces satellites et ces milices soient restés sur le continent, encore moins que leur absence ait désorganisé l'administration. Et cette fois encore, l'antiquité lui vient en aide, dans son silence, comme naguère dans ses assertions.

Pacatus et Zosime fournissent d'abord, à propos de Maxime même, des inductions qui légitiment le silence de Gildas. Ainsi le panégyriste, après avoir parlé de l'incorporation d'une partie seulement[36] des cohortes de l'usurpateur dans celles de Théodose, affirme que celui-ci pardonna à tous les complices de la révolte et qu'il les renvoya dans leurs demeures, près de leurs femmes et de leurs enfants[37]. Zosime dit que, après l'exécution de Maxime, Théodose rétablit Valentinien II, frère de Gratien, dans toute cette partie de l'empire qu'avait possédée leur père, Valentinien Ier[38]. Or celui-ci avait possédé la Grande-Bretagne[39], et son fils n'eût pu la recouvrer sans y envoyer ou y maintenir des légions et des administrateurs. En effet, tous les documents postérieurs à Maxime constatent, dans l'île, la présence des troupes et de l'administration romaine. Ainsi la Notice de l'empire, dressée après la mort de Théodose[40], énumère en

« vinciæ Rætiæ primæ et secundæ... tribu- « nus cohortis tertiæ Brittonum, Abusina » (*Notit. dignit. occident.* c. XXXIV, p. 102). Voir dans Camden (*Britan.* p. 60) une liste plus étendue, dans laquelle il a joint les renseignements offerts par les inscriptions à ceux que donne la Notice. Voir aussi plus bas, f° 29, n. 6 *bis*, cf. Usser. *Antiq.* p. 225.

[35] Voir p. 41, n. 16.

[36] « Quanto melius *manus illa* consoluit, « quam... jussisti esse romanam ! » (Pacat. *Paneg.* c. XXXVI, p. 1606.)

[37] « Paucis Maurorum hostium.. et duo- « bus aut tribus furiosi gladiatoris lanistis « in belli piaculum cæsis, *reliquos omnes*, « venia complexa, velut quodam materno « sinu clausit... Cuncti *domibus suis*, resti- « tuti sunt (Pacat. *Paneg.* c. XLV, p. 1618). »

[38] Τὴν μὲν οὖν βασιλείαν πᾶσαν Οὐαλεντινιανῷ παρέδωκεν, ὅσην ἔτυχεν ἔχων ὁ τούτου πατήρ, καὶ τοῦτο περὶ τοὺς εὐεργέτας καθῆκον ἔδοξεν εἶναι. (Zosim. lib. IV, c. XLVII, p. 231.)

[39] Elle avait été vendue à Valentinien Ier par le père même du grand Théodose. Voir plus haut p. 19, n. 11.

[40] Tillemont, *Empereurs*, t. VI, p. 266 et 268.

même temps tous les corps militaires et tous les genres d'administration qui stationnaient ou qui fonctionnaient pour Rome au sein de la Bretagne [41].

[41] « Sub dispositione viri illustris præfecti prætorio Galliarum *dioceses* tres... « Britanniæ.... *Provinciæ* Britanniarum « quinque : maxima Cæsariensis, Valentia, « Britannia prima, secunda, Flavia Cæsa« riensis. » (*Notit. dignit. occident.* cap. III, p. 13 et 14.)

« Sub dispositione viri illustris *magistri* « *peditum* præsentialis : *comites* militum... « Britanniarum; littoris saxonici per Britannias *duces* limitum decem... Britanniarum... *Auxilia* palatium sexagenta « quinque... Invicti juniores Britanniciani... « Excalcatores juniores Britanniciani.... « *Legiones comitalenses* triginta duæ..... « Legio secunda britannica (cf. p. 28, « n. 3 v° *Britones?*) sive secundani (*ibid.* « c. v, p. 23-25) [ex quibus auxiliis et « legionibus intra Britannias] : cum viro « spectabili *comite Britanniarum* : victores « [*sic* excalcatores?] juniores Britanniciani, « primani juniores, secundani juniores. Intra Britannias, cum viro spectabili *comite* « *Britanniarum* equites catafactarii juniores; equites sentarii, Aureliaci; equites « Honoriani seniores; equites Stablesiani; « equites Syri; equites Trifali. » (*Ibid.* c. VII, p. 38 et 40.)

« Sub dispositione viri illustris *comites* « *sunarum largitionum* : .. Rationalis summarum Britanniarum... Præpositum thesaurorum Augustensium in Britannis... « Procurator gynæcii bentensis in Britannis » (*Ibid.* c. x, p. 48, 49.)

« Sub dispositione viri illustris *comitis* « *rerum privatarum* .. Rationalis rei privatæ « per Britannias. »

« Sub dispositione viri spectabilis *vicarii* « *Britanniarum : Consularis :* Maximæ Cæsariensis, Valentiæ; *præsides :* Britanniæ « primæ, secundæ, Flaviæ Cæsariensis. Officium autem habet, etc. » (*Notit. dignit occident.* c. XXII, p. 74, cf. c. I, p. 4).

« Sub dispositione viri spectabilis *comitis littoris saxonici* per Britanniam : Præpositus numeri fortensium Othonæ; præp. « militum Tungrecanorum, Dubris; præp. « numeri Turnacensium Lemanis; præp. « equitum Dalmatorum Branodunensium, « Branoduno; præp. equitum Stablesianorum, Garianosensium, Gariannorum; tribunus cohortis primæ Vetusiorum, Regulbio; præfect. legionis secundæ Augustæ, Rutupis; præposit. numeri Abulcorum, « Anderidos; præp. numeri exploratorum, « Portum Adurni. Officium autem habet, « etc. » (*Ibid.* c. XV, p. 80, cf. c. I, p. 4.)

« Sub dispositione viri spectabilis comitis Britanniarum : provinciæ Britanniæ. « Officium autem habet, etc. » (*Ibid.* c. XXVI, p. 82, cf. c. VII, p. 38 et 40.)

« Sub dispositione viri spectabilis ducis « Britanniarum : Præfectus legionis sextæ; « præf. equitum Dalmatorum, præsidio; « præf. equitum Crispianorum, Dano; præf. « equit. Catafractariorum, Morbio; præf « numeri Barcariorum Tigrisiensium, Arbeia; præf. numeri Nerviorum Dictensium, Dicti; præfectus numeri Vigilum, « Concangios; præf. numeri exploratorum, « Lavatres; præf. numeri Dirutorum, Verteris, præf. numeri Defensorum, Braboniaco; præf. numeri Solensium, Maglonæ; præf. numeri Pacensium, Magis;

En ce qui concerne plus particulièrement la présence d'abord, puis le départ des troupes romaines longtemps après Maxime, Claudien écrit que, en 402, lorsque Stilicon voulut repousser Alaric de l'Italie, il fit venir, des extrémités de la Bretagne, la légion qui en défendait les limites[42]. Quatre ans après, Zosime écrit: « Sous le sixième consulat d'Arcadius... [406], les Vandales, mêlés aux Suèves et aux Alains....., ravagent les contrées transalpines (les Gaules) et leurs cruautés les rendent formidables, même aux armées de Bretagne. La crainte de leurs progrès détermine ces armées à élire des tyrans... Sous le septième consulat d'Honorius.... [407], elles excitent

« præf. numeri Longovicariorum, Longo« vicio; præf. numeri Superveniensium po« tueriensis, Derventione. *Item*, per lineam « Valli : tribunus cohortis quartæ Lingo« num, Segeduno; tribunus cohortis pri« mæ Cornoviorum, Ponte Æli; præf. alæ « primæ Asturum, Conderco; tribunus co« hortis primæ Frixagorum, Vindobala; « præf. alæ Savinianæ, Hunno; præf. alæ « secundæ Asturum, Cilurno; tribunus co« hortis primæ Batavorum, Procolitia; tri« bunus cohortis primæ Tungrorum, Bor« covicio; tribunus cohortis quartæ Gallo« rum, Vindolana; tribunus cohortis pri« mæ Asturum, Æsica; tribunus cohortis « secundæ Dalmatarum, Magnis; tribunus « cohortis primæ Æliæ Dacorum, Ambo« glanna : præf. alæ Petrianæ, Petrianis; « præf. numeri Maurorum Aurelianorum, « Aballabba; tribunus cohortis secundæ « Lingonum, Congavata; tribunus cohortis « primæ Hispanorum, Axeloduno; tribunus « cohortis secundæ Thracum, Gabrocenti; « tribunus cohortis primæ Æliæ classicæ, « Tunnocelo; tribunus cohortis primæ Mo« rinorum, Glannibanta; tribun. cohortis « tertiæ Nerviorum, Alione. Cuneus Arma« turarum, Bremetennaco; præf. alæ pri« mæ Herculeæ, Olenaco; tribun. cohortis « sextæ Nerviorum, Virosido; officium au« tem habet, etc. » (*Notit. dignit. occident.* c. XXXVIII, p 112; cf. c. I, p. 5.)

« Consulares per Britannias duo. » (*Ibid.* c. I, p. 6, c. XLII, p. 124.)

« Præsides per Britannias tres. » (*Ibid.* c. I, p. 7, c. XLVI, p. 128.)

Il est vrai que Tillemont dit : « Il faudroit surtout examiner si la Notice a été faite sur l'état où les choses étoient réellement quand elle a été adressée; ou si ce n'a point été sur l'état écrit dans les registres de l'empereur, où l'on mettoit les choses comme elles avoient été réglées, sans y rien changer apparemment, que quand les empereurs mêmes faisoient quelque nouveau règlement. Selon cette dernière *supposition*, les officiers et les troupes, marqués pour certaines provinces, ne sont point des preuves que ces provinces fussent encore à l'empire. » (*Ibid.* p. 629.)

[42] Voir plus haut p. 30, n. 45.

une sédition, placent Marcus sur le trône....., le massacrent ensuite..... et proclament Gratien..... Quatre mois écoulés, Gratien avait perdu l'empire et la vie, et le pouvoir appartenait à Constantin[43]. » — « L'île de Bretagne, écrit à son tour Procope, se détacha de Rome, et les soldats qui y séjournaient, y créèrent Constantin pour empereur. Celui-ci, réunissant soudain une flotte et des troupes nombreuses, envahit, appuyé de forces imposantes, les Gaules et l'Espagne[44]. » Ces forces imposantes devaient constituer la totalité des milices insulaires, car Zosime rapporte que, en 409, Constantin envoya proposer à Honorius de le secourir contre Alaric avec toutes les troupes de la Bretagne[45].

[43] Ἕκτον ἤδη τὴν ὕπατον ἔχοντος ἀρχὴν Ἀρκαδίου καὶ Πρόβου, Βανδίλοι Σουήβοις καὶ Ἀλανοῖς ἑαυτοὺς ἀναμίξαντες τούτους ὑπερβάντες τοὺς τόπους τοῖς ὑπὲρ Ἄλπεις ἔθνεσιν ἐλυμήναντο, καὶ πολὺν ἐργασάμενοι φόνον ἐπίφοβοι καὶ τοῖς ἐν Βρεττανίαις στρατοπέδοις ἐγένοντο, συνηνάγκασαν δέ, δέει τοῦ μὴ κἀπὶ σφᾶς προελθεῖν, εἰς τὴν τῶν τυράννων ὁρμῆσαι χειροτονίαν, Μάρκου λέγω καὶ Γρατιανοῦ καὶ ἐπὶ τούτοις Κωνσταντίνου..... Ἔτι βασιλεύοντος Ἀρκαδίου, καὶ ὑπάτων ὄντων Ὁνωρίου τὸ ἕβδομον καὶ Θεοδοσίου τὸ δεύτερον, οἱ ἐν τῇ Βρεττανίᾳ στρατευόμενοι στασιάσαντες ἀνάγουσι Μάρκον ἐπὶ τὸν βασίλειον θρόνον, καὶ ὡς κρατοῦντι τῶν αὐτόθι πραγμάτων ἐπείθοντο, ἀνελόντες δὲ τοῦτον ὡς οὐχ ὁμολογοῦντα τοῖς αὐτῶν ἤθεσιν, ἄγουσι Γρατιανὸν εἰς μέσον, καὶ ἁλουργίδα καὶ στέφανον ἐπιθέντες ἐδορυφόρουν ὡς βασιλέα. Δυσαρεστήσαντες δὲ καὶ τούτῳ τέσσαρσιν ὕστερον μησὶ παραλύσαντες ἀναιροῦσι, Κωνσταντίνῳ παραδόντες τὴν βασιλείαν. Ὁ δὲ Ἰουστινιανὸν καὶ Νεβιογάστην ἄρχειν τῶν ἐν Κελτοῖς τάξας στρατιωτῶν ἐπεραιώθη, τὴν Βρεττανίαν καταλιπών..... etc. (Zosim. lib. VI, c. II et III, p. 318 et 319.)

[44] Βρεττανία δὲ ἡ νῆσος Ῥωμαίων ἀπέστη, οἵ τε ἐκείνῃ στρατιῶται βασιλέα σφίσι Κωνσταντῖνον εἵλοντο, οὐκ ἀφανῆ ἄνδρα. Ὃς δὲ αὐτίκα στόλον τε ἀγείρας νηῶν καὶ στρατιὰν λόγου ἀξίαν ἐς Ἱσπανίαν τε καὶ Γαλλίαν ὡς δουλωσόμενος στρατῷ μεγάλῳ ἐσέβαλλεν. (Procop. *De bello vandalico*, lib. I, c. II, ex recens. G. Dindorf, Bonn, 1833, t. I, p. 317.)

[45] Ἐν τούτῳ δὲ παρὰ Κωνσταντίνου..... ἀφίκετο πρὸς Ὁνώριον κατὰ πρεσβείαν Ἰόβιος..... συντεταραγμένον δὲ τὸν Ὁνώριον θεασάμενος, εὔλογον ἔφασκεν εἶναι ταῖς περὶ τὴν Ἰταλίαν ἐνασχολουμένῳ φροντίσιν ἐνδοῦναι· συγχωρούμενος δὲ πρὸς Κωνσταντῖνον ἐκδημῆσαι καὶ τὰ συνέχοντα τὴν Ἰταλίαν ἀγγεῖλαι, μετ' οὐ πολὺ καὶ αὐτὸν ἥξειν ἅμα παντὶ τῷ ἐν Κελτοῖς καὶ ἐν Ἰβηρίᾳ καὶ ἐν τῇ Βρεττανικῇ νήσῳ στρατεύματι ταῖς κατὰ τὴν Ἰταλίαν καὶ Ῥώμην βοηθήσοντα περιστάσεσι..... (Zosim. lib. VI, cap. I, p. 317.)

En ce qui concerne la présence, puis la désorganisation du gouvernement civil, c'est encore Zosime que nous citerons : « Constantin, dit-il, [après avoir abandonné la Bretagne] ne sut pas résister aux Barbares transrhénans. Ces derniers, s'épendant partout . . . . . , forcent les habitants de la Bretagne et quelques contrées gauloises à se détacher de l'empire romain et à rejeter ses lois pour vivre selon leur fantaisie. Les Bretons prennent donc les armes et, bravant pour leur salut les plus grands périls, ils affranchissent leur cité des Barbares qui les menacent. Toute la côte armoricaine et les autres provinces des Gaules, imitant les Bretons, s'affranchissent de même, chassent les magistrats romains et se constituent un gouvernement de leur choix. Cette défection de la Bretagne et des peuples gaulois eut lieu sous l'usurpation de Constantin, lorsque sa lâcheté eut enhardi les Barbares à de tels ravages[46]. » Ce dernier passage est doublement précieux pour l'interprétation de Gildas. C'est le seul, dans toute l'antiquité, où soit consignée l'expulsion des magistrats romains, et, sans ce témoignage venu des extrémités de l'empire et d'un historien dont très-probablement Gildas n'avait jamais eu connaissance, rien ne confirmerait ces trois mots de notre auteur : *rectoribus linquitur immanibus.* Mais Zosime n'atteste pas seule-

[46] . . . . οὐκ ἀντισχων ὁ Κωνσταντῖνος . . . παντα κατ' ἐξουσίαν ἐπιόντες οἱ ὑπὲρ τον Ῥῆνον Βάρβαροι κατέστησαν εἰς ἀνάγκην τους τε τὴν Βρετλανικην νῆσον οἰκοῦντας καὶ τῶν ἐν Κελτοῖς ἐθνῶν ἔνια τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς ἀποστῆναι καὶ καθ' ἑαυτὸν βιοτεύειν, οὐκέτι τοῖς τούτων ὑπακούοντα νόμοις. Οἵ τε οὖν ἐκ τῆς Βρετλανίας ὅπλα ἐνδύντες καὶ σφῶν αὐτῶν προκινδυνεύσαντες ἠλευθέρωσαν τῶν ἐπικειμένων Βαρβαρων τας πόλεις, καὶ ὁ Ἀρμόρικος ἅπας καὶ ἕτεραι Γαλατῶν ἐπαρχίαι, Βρετλανοὺς μιμησαμεναι, κατα τὸν ἴσον σφᾶς ἠλευθέρωσαν τρόπον, ἐκβάλλουσαι μὲν τοὺς Ῥωμαίους ἄρχοντας, οἰκεῖον δὲ κατ' ἐξουσίαν πολίτευμα καθιστᾶσαι. — Καὶ ἡ μὲν Βρετλανίας καὶ τῶν ἐν Κελτοῖς ἐθνῶν ἀπόστασις, καθ' ὃν ἐτύραννει χρόνον ὁ Κωνσταντῖνος, ἐγένετο, τῶν Βαρβάρων ἐπαναβάντων τῇ ἐκεινου περὶ τὴν ἀρχὴν ἐκμελείᾳ . . . . . (Zosim. lib. VI, c. v et vi, p. 322.)

ment le fait curieux qu'ils signalent, il en indique la date, date que la critique, aidée de son texte, fixe à l'année 409 ou 410[47]. Mais d'après ce même texte, les Bretons, lorsqu'ils ont secoué le joug romain, repoussent les Barbares. A la fin de 409, et très-probablement au commencement de 410, les Bretons étaient donc encore vainqueurs, et c'est de 410 au plus tôt, ou de 411, qu'on peut faire dater, d'après Zosime, l'infestation continuelle dont le texte de Gildas laisse flotter le début entre 407 et 411, mais dont il fixe positivement le terme en 447. Ainsi, c'est après 410 et jusqu'à 447 que, d'après le texte de l'auteur insulaire combiné avec celui de Zosime, la Bretagne gémit, terrassée et stupéfaite, dans les horribles cruautés des deux nations transmarines.

Ces cruautés, on se le rappelle, forment dans le second paragraphe de notre auteur un quatrième point, le dernier de ceux sur lesquels nous nous soyons proposé de recueillir le témoignage des auteurs impériaux. Constatons d'abord qu'il n'y a rien de commun entre les derniers sévices des deux peuples barbares, et les invasions qu'ils accomplissent depuis l'usurpation de Maxime jusqu'à la mort de Constantin. Tiro Prosper veut rattacher aux premières années de Maxime une victoire du tyran sur ces deux peuples; et Grégoire de Tours semble favoriser son témoignage[48], que n'en a pas moins récusé la critique de Tillemont[49]. Mais, quoi qu'il en soit de l'asser-

[47] Conf. Pagi, *Critica*, ann. 408, § 20; 410, § 42, t. II, p. 87 et 103; Tillemont, *Empereurs*, t. V, p. 585; t. VI, p. 458; Dubos, *Hist. crit. de l'établiss. de la monarchie franç.* liv. II, chap. II, t. I; Usserius, *Antiquit.* p. 313; *Cod. theodos.* I, p. CLXXV; Smith, Bed. *Oper. hist.* p. 672; Innes, *Essay*, t. II, p. 654.

[48] « Maximus vero cum, per tyrannidem *oppressis Britannis, sumpsisset victoriam*, a militibus imperator creatus est » (*Freg. turon.* lib. I, c. XXVIII, edent. J. Guadet et N. R. Taranne. Paris, 1836, p. 38. Cf. Zosime, p. 215; Sozomène, *Hist. eccles* lib. VII. c. XIII.)

[49] Voir plus haut, p. 52, n. 40.

tion de Prosper, la victoire même qu'il attribue à Maxime, et le passage de celui-ci sur le continent, prouveraient que la tentative des Barbares, ayant promptement échoué, ne peut rien avoir de commun avec l'infestation continuelle de Gildas. En effet, il n'est plus question dans aucun auteur des Pictes ni des Scots avant les dernières années du IVe siècle. Selon Claudien, en effet, « Stilicon (vers 398) fortifia la Bretagne au moment où elle succombait sous l'effort des nations voisines, lorsque le Scot avait ébranlé toute l'Hibernie et que la mer écumait sous des rames hostiles. Par les soins du héros, l'île n'eut plus à redouter les traits des Scots ni à trembler devant les Pictes[50]... La légion [qui l'y rappela plus tard en 402] mettait un frein aux fureurs des premiers, et voyait s'échapper du flanc des seconds le sang dont l'absence rendait plus livides des figures qu'ils traçaient sur leur corps[51]. » Ce dernier passage est le plus récent de ceux où l'antiquité classique signale formellement des ravages exercés en Bretagne par les Pictes et par les Scots. Quelques historiens, cependant, pensent, comme nous l'avons dit, qu'il faut attribuer en partie à ces peuples ce que rapporte Zosime des Barbares, dont les ravages déterminent la Bretagne à secouer le joug de Rome[52]. Mais dans cette hypothèse même, d'un côté, il s'écoulerait onze années entre les ravages dont Claudien place la répulsion en 398, et ceux que mentionnerait Zosime vers 409; et, d'un autre côté, ces derniers ravages étant suivis d'une victoire, les tentatives dont parlent et Claudien et Zosime ne

[50] Me quoque vicinis pereuntem gentibus inquit [Britannia]
Munivit Stilicho, totam cum Scotus Iernem,
Movit, et infesto spumavit remige Tethys.....
Illius effectum curis, ne tela timerem
Scotica, ne Pictum tremerem, ne littore toto
Prospicerem dubiis venturum saxona ventis.
Claudian. *De Laud. Stilich.* lib. II, v. 250, t. I, p. 681.

[51] Venit et extremis legio prætenta Britannis,
Quæ Scoto dat frena truci, ferroque notatas,
Perlegit exanimes Picto morienti figuras.
Claudian. *De Bello getico*, v. 416, t. II, p. 75.

[52] Voir plus haut, p. 54.

se rapporteraient pas plus que celles dont parle Tiro Prosper à l'infestation continuelle de Gildas.

Lorsqu'il s'agit de cette infestation, le témoignage de l'antiquité romaine manquerait-il donc à l'auteur insulaire? Il lui manque, en effet, et doit lui manquer; car les ravages dont il parle commencent lorsque la Bretagne est détachée de l'Empire. Dès lors Rome, près de sa chute, absorbe à elle seule toute l'attention de ces écrivains, et cependant à travers le silence à peu près absolu des historiens impériaux, on entrevoit, jusqu'au dernier instant, l'accord qui règne entre eux et l'écrivain breton. Ainsi, après la révolte de la Bretagne, Procope consacre à peine une ligne aux anciennes provinces insulaires; mais c'est pour dire que Rome ne put jamais les recouvrer, et qu'elles devinrent la proie de tyrans indigènes[53]. Gildas, contemporain de Procope[54], nomme en effet plusieurs de ces tyrans[55]. Deux passages de Tiro Prosper se rapportent aux événements signalés par Gildas, postérieurement à cette même révolte. « La faiblesse des Romains, dit Tiro, énerva complétement la force des Bretons[56]. » Et plus loin : « Les Bretagnes deviennent la proie des Saxons, après avoir été déchirées

[53] Βρετ7ανίαν.... Ῥωμαῖοι ἀνασώσασθαι οὐκέτι ἔσχον, ἀλλ' αὖσα ὑπὸ τυράννοις ἀπ' αὐτοῦ ἔμενε. (Procop. *De Bel. vand.* lib. I, c. 11, p. 318.)

[54] Cf. la Mothe le Vayer, *Des anciens historiens grecs et latins*, Paris, 1646, in-4°, p. 166. Fabricius, *Biblioth. græca*, lib. I, c. v, t. VI, p. 248, et J. Stevens. Gildas, préface, § 5-8, p. VIII-XIII.

[55] « Damnoniæ tyrannicus catulus Con« stantinus. » (*Epist.* § 28, p. 37.) « Quid .. « catule leonine, Aureli Canane, ages? » *Ibid.* § 30, p. 39.) « Quid... Demetarum tyranne vortipori, stupide riges? » (*Ibid.* § 31, p. 40.) « Quid... Dei contemptor « Cuneglase? » (*Epist.* § 32, p. 40.) « Quid « insularis draco.... Maylocune? » (*Ibid.* § 33, p. 42.) « Ungebantur reges et non « per Deum, sed qui cæteris crudeliores « extarent, et paulo post ab unctoribus non « pro veri examinatione, trucidabantur, « aliis electis trucioribus. » (*Histor.* § 21, p. 27.) Ce dernier passage se rapporte à l'état de la Bretagne immédiatement après 447.

[56] « Præ valetudine Romanorum vires « funditur attenuatæ Britanniæ. » (Tiro Prosper. ap. Labb. *Bibl. man.* t. I, p. 58.)

jusque-là par suite de défaites et d'événements divers[57]. » Ces témoignages sont loin de contredire celui de Gildas, et nous aurons encore occasion d'en signaler de semblables lorsque nous chercherons à déterminer la chronologie des faits qui, dans notre auteur, se rapportent à l'infestation continuelle dont il est le seul historien. Mais avant cela nous nous sommes promis de demander au vénérable Bède s'il existe entre lui et Gildas la même harmonie qu'entre ce dernier et ses contemporains.

2° Gildas confronté avec Bède.

Nous avons déjà fait quelques réserves[58], et bientôt nous en ferons de plus larges relativement à l'autorité du savant moine anglo-saxon. Chez lui, ce sont les procédés personnels de critique qu'il faut étudier plutôt que la narration empruntée d'événements accomplis depuis trois siècles. En ce qui concerne les limites de l'infestation barbare, dont nous nous occupons, son sentiment est plus à peser que son témoignage; car, sur ce point, son sentiment et son témoignage ont également varié; mais celui-ci ne s'est contredit que parce que celui-là s'était modifié. Ainsi, après avoir copié textuellement dans sa chronique le passage d'Orose dont nous pensons que Gildas s'est inspiré relativement à Maxime[59], Bède ajoute : « Théodose et Valentinien [11] font périr le tyran à trois milles d'Aquilée. Celui-ci avait dépouillé la Bretagne de presque toute la jeunesse guerrière et des forces militaires, qui *suivirent* ses pas dans les Gaules et qui ne *revinrent* jamais dans leur premier

[57] « Britanniæ usque ad hoc tempus va- « riis cladibus eventibusque la[cera]tæ, in « ditionem Saxonum rediguntur. » (Tiro Prosper, etc. p. 59.)

[58] Voir p. 33.

[59] Conf. Orosii lib. VII, c. XXXIV, p. 556, et Bedæ *Oper.* t. II, p. 113; Smith, Bed. *Oper. hist.* p. 25.

séjour. Aussi, deux nations transmarines fort cruelles, voyant l'île dépourvue de soldats et de défenseurs, l'envahissent; les Scots par le Circion, les Pictes par l'Aquilon, et l'oppriment sous leurs ravages pendant de longues années[60]. » Ce passage de Bède est évidemment emprunté du second paragraphe de Gildas. Seulement la manière dont le commentateur comprend son texte le force à y introduire une variante notable. Les mots *comitata* et *rediit,* qui dans Gildas se rapportent exclusivement à la jeunesse entraînée par Maxime, sont remplacés dans Bède par ceux-ci : *secutæ* et *rediere,* mis au pluriel parce qu'ils se rapportent en même temps à cette jeunesse et aux légions romaines. Bède a soupçonné dans le texte qu'il commente une construction vicieuse[61], parce que lui-même y faisait un contre-sens. Il a corrigé une faute de grammaire par un anachronisme.

Heureusement il s'en est aperçu dans le dernier et le meilleur de ses ouvrages historiques[62], dans celui qu'il consacre aux antiquités ecclésiastiques de sa patrie. Un chapitre, le neuvième du premier livre, y reproduit, toujours d'après Orose, les faits relatifs à Maxime[63]. Le chapitre XI groupe les renseignements un peu épars que contient ce même écrivain[64] sur les tyrans dont Bède n'avait pas su d'abord démêler l'his-

[60] « Theodosius... et Valentinianus... « Maximum tyrannum tertio ab Aquileia « lapide interficiunt, qui, quoniam Bri- « tanniam omni pene armata juventute « copiisque militaribus spoliaverat, quæ ty- « rannidis ejus vestigia secutæ in Gallias, « nunquam ultra domum rediere. Videntes « transmarinæ gentes sævissimæ Scotorum « a Circio, Pictorum ab Aquilone destitu- « tam milite ac defensore insulam, adve- « niunt et vastatam direptamque eam mul- « tos per annos opprimunt. » (Bed. *Oper.* t. III, p. 113.)

[61] Voir ce que nous avons dit plus haut p. 33.

[62] La Chronique de Bède fut écrite en 724; son Histoire en 731. (Conf. Mabillon, *Act. Sanc. ord. S. Bened.* sæc. II, part. I, p. 555.)

[63] Bed. Stev. § 24, p. 24.

[64] *Ibid.* p. 26

toire dans Gildas, pour la faire concorder avec le texte d'Orose, et que pour cela, sans doute, il avait complétement omis dans sa chronique. Ce chapitre fixe, comme l'a fait Zosime, la scission définitive de la Bretagne et de Rome. Il la place en 409[65]. Enfin, le chapitre XII reproduit en entier le second paragraphe de Gildas, en rapportant les faits qu'il contient non plus au seul Maxime, mais à tous les tyrans que Bède, d'après Orose, a signalés dans le chapitre précédent[66]. Mais, cette fois encore, le critique n'a pu s'effacer entièrement derrière le copiste. De même que, dans sa chronique, il rapportait à Maxime le retrait des légions, parce que Gildas attribue à ce tyran le départ de la jeunesse insulaire, de même, dans son histoire, il attribue à tous les tyrans le départ de la jeunesse, parce que Gildas leur attribue le retrait des légions. Ici, du moins, l'erreur est vraisemblable; mais elle viole encore le texte original. Elle ne le viole toutefois que sur un point secondaire, et comme l'histoire ecclésiastique de Bède contient son dernier mot sur les antiquités de sa patrie, nous sommes certains qu'après s'être laissé surprendre d'abord à l'obscurité de Gildas, un examen plus mûr l'a conduit plus tard à en démêler le sens véritable, du moins sur les points essentiels qui précèdent l'infestation des Barbares.

Les limites de cette infestation demeurent donc définitivement établies par le concert unanime de Bède, de Gildas et

[65] « Fracta est autem Roma a Gothis « anno MLXIV suæ conditionis, ex quo tempore Romani in Britannia regnare cessa- « runt. » (Bed. Stev. § 27, p. 27.)

[66] Immédiatement après avoir parlé de la rupture qui a eu lieu en 409 entre la Bretagne et l'empire, Bède ajoute : « Exin « Britannia in parte Britonum omni ar- « mato milite, militaribus copiis univer- « sis, tota floridæ juventutis alacritate, « spoliata, quæ *tyrannorum* temeritate ab- « ducta, nusquam ultra domum rediit, « prædæ tantum potuit, utpote omnis bel- « lici usus prorsus ignara; denique subito « duabus gentibus transmarinis vehemen- « ter sævis, Scottorum a Circio, Pictorum « ab Aquilone, multos stupet gemitque « per annos. » (Bed. Stev. § 28, p. 27.)

des écrivains de l'antiquité. Il s'agit maintenant de répartir entre ces deux limites les faits dont Gildas est le seul historien, c'est-à-dire les trois dévastations des Barbares et la triple vengeance que la Bretagne en tire, d'abord avec l'aide de deux légions, puis avec ses seules ressources.

IIe SECTION.

RÉPARTITION CHRONOLOGIQUE DES FAITS ENTRE LES LIMITES ÉTABLIES.

Avant de chercher à établir la chronologie des faits divers que nous venons d'indiquer, il est essentiel de les produire dans le texte même de Gildas [1].

§ 1. Texte de Gildas.

XII. « La nation bretonne ne pouvant résister au choc des Pictes et des Scots, envoie à Rome, pour [échapper à] leurs infestations et à leur oppression cruelle, des ambassadeurs et des lettres qui réclament avec des prières lamentables la présence d'un corps de troupes, et promettent une soumission perpétuelle à l'Empire, dans le cas où l'ennemi serait repoussé. Malgré les griefs précédents, une légion est dirigée vers l'île.....; elle y taille en pièces une multitude de Bar-

[1] Nous suivons, dans cette citation, le texte du meilleur manuscrit, et nous en rétablissons les titres et les paragraphes d'après l'édition de Gale, *Scriptores XV*, t. I, p. 13. Nous plaçons entre crochets les variantes que nous empruntons à des leçons qui diffèrent de celles du manuscrit le plus ancien.

XII. *De defensione.* « Gens igitur Britonum, Scutorum, Pictorumque impetum « non ferens, ob quorum infestationem « ac durissimam depressionem legatos Romam cum epistolis mittit, militarem manum ad se vindicandam lacrimosis postulationibus poscens, et subjectionem sui « romano imperio continue tota animi virtute si hostis longius arceretur, vovens. « Cui mox destinatur legio, præteriti mali « immemor..... quæ ...cominus cum gravibus hostibus congressa, magnamque ex « eis multitudinem sternens, et omnes a « finibus depulit, et subjectos cives tam « atroci dilaceratione et imminenti captivitate liberavit. Quos jussit inter duo « maria constituere trans insulam murum, « ut esset arcendis hostibus turba instruc-

bares, les rejette derrière les frontières et délivre les citoyens d'affreux déchirements et d'une imminente captivité. Elle ordonne [ensuite] à ces derniers d'élever un mur entre les deux mers pour arrêter l'ennemi et pour se protéger eux-mêmes. Ce mur construit plutôt en gazon qu'en pierre par une foule indisciplinée, et sans la direction d'un gouverneur, *absque rectore*, ne fut d'aucune utilité. »

XIII. « La légion se retirant après son triomphe..... les premiers ennemis, comme des loups qu'une longue faim aurait rendus furieux, et qui, le gosier desséché, se jettent sur le bercail en l'absence du pasteur, rompent les barrières, frappent et fauchent devant eux comme dans une moisson mûre, foulent tout aux pieds et passent. »

XIV. « On dépêche de nouveau des messagers plaintifs, qui, les vêtements déchirés, la tête couverte de sable, obtiennent des Romains..... que leur misérable patrie ne soit pas entièrement détruite, et que Rome, dont elle ne connaissait plus que le nom, ne s'avilisse pas aux yeux des Barbares ..... Ces valeureux auxiliaires rejettent d'abord les ennemis au delà de leurs golfes..... Puis, ils annoncent à la Bretagne

« tus terrori civibusque tutamini, qui vulgo « irrationabili absque rectore factus non « tam lapidibus quam cespitibus non pro- « fuit. »

XIII. *De secunda vastatione.* « Illa legione « cum triumpho magno et gaudio domum « repetente, illi priores inimici, ac quasi « ambrones lupi profunda fame [rabidi], « siccisque faucibus in ovile transilientes, « non comparente pastore, alis remorum, « remigumque bracchiis ac velis vento si- « nuatis vecti, terminos rumpunt, cædunt « omnia, et quæque obvia, maturam ceu « segetem, metunt, calcant, transeunt. »

XIV. *De secunda ultione.* « Iterumque « mittuntur queruli legati, scissis, ut dici- « tur, vestibus, opertisque sablone capiti- « bus, impetrantes à Romanis auxilia, ac « velut timidi pulli patrum fidelissimis alis « succumbentes, ne penitus misera patria « deleretur, nomenque romanum, quod « verbis tantum apud eos auribus resulta- « bat, vel extranearum gentium [oppro- « brio] vilesceret.... æmulatorum agmina « auxiliatores egregii, si qua tamen eva- « dere potuerant, propere trans maria fu- « gaverunt, qui *anniversarias* avide prædas, « nullo obsistente, trans maria exaggera-

qu'ils ne peuvent à tout instant recommencer de si laborieuses expéditions..... Que c'est aux insulaires à s'accoutumer aux armes, à défendre leurs terres, leurs femmes, leurs enfants, et, ce qui est bien plus précieux, leur liberté..... En même temps, s'adjoignant les misérables restes des indigènes, ils élèvent, aux frais du trésor public et des particuliers, un mur, non plus semblable au précédent, mais construit à la manière accoutumée, le prolongeant d'une mer à l'autre, entre les villes qui avaient été placées là pour résister aux ennemis..... Ils élèvent aussi des tours d'intervalle en intervalle sur les rivages de l'Océan jusqu'aux côtes méridionales, sur les points où l'on redoutait les invasions de ces bêtes féroces; puis, ils disent adieu à l'île, comme n'y devant plus revenir. »

XV. « Après leur départ, les Scots et les Pictes s'élancent à l'envi de leurs canots, par effroyables bandes, de mœurs presque entièrement dissemblables, mais d'accord dans leur soif du sang..... Connaissant et le départ des protecteurs

« bant. Igitur Romani patriæ reversi, de« nunciantes nequaquàm se tam laboriosis « expeditionibus posse frequentius vexari, « et, ob imbelles erraticosque latrunculos, « romana stigmata, tantum talemque exer« citum, terra ac mari fatigari ; sed ut in« sula potius, consuescendo armis ac viri« liter dimicando, terram, substantiolam, « conjuges, liberos, et, quod his majus « est, libertatem vitamque totis viribus vin« dicaret....., suadentes; murum non ut « alterum, sumtu publico privatoque, ad« junctis secum miserabilibus indigenis, so« lito structuræ muro, tramite a mari us« que ad mare inter urbes, quæ ibdem « forte ob metum hostium collocatæ fue« runt, directo librant;.... In littore quo« que Oceani ad meridianam plagam, qua « naves eorum habebantur, [quia] et inde « barbariæ feræ bestiæ timebantur, turres « per intervalla ad prospectum maris col« locant, et valedicunt tanquam ultra non « reversuri. »

XV. *De tertia vastatione.* « Itaque illis « ad sua revertentibus emergunt certatim « de curicis quibus sunt trans Cichicam « vallem vecti, quasi in alto Titane inca« lescenteque caumate de arctissimis fora« minum cavernulis fusis vermiculorum « cenei [cunei] tetri Scotorum Pictorum« que greges, moribus ex parte dissiden« tes, et una eademque sanguinis fundendi « aviditate concordes, furciferosque magis « vultus..... pilis, quam corporum pu-

[de l'île] et leur résolution de n'y plus reparaître, y ravissent aux indigènes toute la partie septentrionale de ces contrées jusqu'au mur. On place au sommet de ce rempart une troupe molle au combat, inhabile à la fuite, que ses profondes terreurs paralysent, et qui nuit et jour dessèche stupidement sur place. Et cependant les crocs recourbés des [sauvages] nus venaient saisir les misérables défenseurs au sommet de leurs murs pour les écraser à terre, heureux du moins, dans cette mort prématurée, d'échapper au spectacle des supplices réservés à leurs frères et à tout ce qu'ils aimaient. Qu'ajouter encore? Le mur est déserté, les villes abandonnées, la fuite et la dispersion recommencent plus terribles. Ce sont les mêmes infestations, ... les mêmes carnages se multiplient, et les misérables Bretons sont mis en pièces par l'ennemi, comme les agneaux par le boucher. . . . . »

XVI. « Et ces brigandages étrangers s'augmentaient de querelles intestines; et ces querelles et ces brigandages avaient épuisé l'île de ses dernières ressources; il n'y restait pour vivre que le produit de la chasse. »

XVII. « Les misérables restes [de ces ravages] envoient donc

« denda, pudendisque proxima, vestibus « tegentes; cognitaque condebitorum re« versione, et reditus denegatione, solito « confidentiores omnem aquilon[al]em ex« tremamque terræ partem pro indigenis « muro tenus capessunt. Statuitur ad hæc « in edito arcis acies, segnis ad pugnam, « inhabilis ad fugam, trementibus præcor« diis inepta, quæ diebus ac noctibus stu« pido sedili marcebat. Interea non cessant « uncinata [nudorum] tela, quibus miser« rimi cives de muris tracti solo allideban« tur. Hoc scilicet eis [proficiebat] imma« turæ mortis supplicium, qui tali funere « rapiebantur, quo fratrum pignorum[que] « suorum miserandas imminentes pœnas « cito exitu devitabant. Quid plura loquar? « Relictis civitatibus muroque celso, ite« rum illis fugæ, iterum dispersiones solito « desperabiliores. Item ab hoste insectatio« nes, item stragges accelerantur crudelio« res; et sicut agni a lanionibus, ita de« flendi cives ab inimicis discerpuntur.... »

XVI. *De fame.* « Et augebantur extra« neæ clades domesticis motibus, quo et « hujus modi crebris direptionibus va« cuaretur omnis regio totius cibi baculo, « excepto venatoriæ artis solatio. »

de nouvelles lettres..... conçues en ces termes : « Pour Aétius « trois fois consul gémissement des Bretons. Les Barbares nous « jettent à l'Océan; l'Océan nous rejette aux Barbares. Nous « n'avons à choisir qu'entre le fer et les flots. » — Cette lettre demeura sans effet. Une famine effroyable s'abattit sur les fugitifs éperdus, et força les uns à tendre leurs mains vaincues aux sanguinaires vainqueurs, afin de recevoir un peu de nourriture pour se reconforter les esprits; les autres, jamais. Et loin de là, à travers les montagnes, les cavernes, les broussailles et les ronces, ils sauvaient leur liberté. »

XVIII. « Et c'est alors que, pour la première fois, se confiant non point aux hommes, mais en Dieu....., ils châtièrent les ennemis qui, pendant de si longues années, s'étaient abattus dans leur patrie..... »

« XIX.... Ces impudents agresseurs retournent donc à leurs retraites glacées, d'où ils reviendront bientôt. Les Pictes se reposent alors pour la première fois et pour toujours aux

XVII. *De epistolis.* « Igitur rursum mi« seræ reliquiæ mittentes epistolas ad Agi« tium romanæ potestatis virum, hoc modo « loquentes, inquiunt : *Agitio ter consuli* « *gemitus Britannorum.* Et post pauca lo« quentes : *Repellunt nos Barbari ad mare,* « *repellit nos mare ad Barbaros; inter hæc* « *oriuntur duo genera funerum, aut jugula*« *mur, aut mergimur.* Nec pro eis quicquam « adjutorii habent. Interea fames dira ac « famossisima vagis ac nutabundis hæret, « quæ multos eorum cruentis compellit « prædonibus sine dilatione victas dare ma« nus ut pauxillum ad refocillandam ani« mam cibi caperent, alios vero nusquam; « quin potius de ipsis montibus, speluncis « ac saltibus [dumis] consertis continue « rebellabant. »

XVIII. *De victoria.* « Et tum primum « inimicis per multos annos in terra agen« tibus, strages dabant non confidentes in « homine sed in Deo..... »

XIX. *De sceleribus.* « Revertuntur ergo « impudentes grassatores ad hibernas do« mos, post non multum temporis rever« suri. Picti in extrema parte insulæ tum « primum et deinceps requieverunt, præ« das et contritiones nonnunquam facien« tes. In talibus itaque induciis quientibus « desolato populo sæva cicatrix obducitu« lia virulentiore tactus pullulante, etc. »

Les huit paragraphes que nous venons de transcrire en partie n'en forment que sept dans l'édition de M. Stevenson, où ils sont précédés des nombres 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, p. 21-27.

confins de l'île, sur laquelle ils n'exercent plus, que d'une manière intermittente, leurs brigandages oppressifs. »

§ 2. Obscurités signalées et dissipées.

En se reportant au tableau dans lequel nous avons indiqué les dates assignées aux faits que contient cette longue citation, on peut embrasser d'un coup d'œil les nombreuses variations de calcul dont ces faits ont été l'objet, même dans la troisième école, qui a posé les véritables bases de la chronologie de Gildas. La faute en est surtout à celui-ci, dont le texte, avons-nous dit, n'offre qu'une seule date bien précise, celle du troisième consulat d'Aétius, fixé par la critique à l'an 446 de l'ère chrétienne[2]. Il ne nous semble pas impossible cependant d'atteindre une approximation assez vraisemblable pour déterminer, à une année près, les dates absentes du texte de Gildas, mais qui doivent se répartir entre les deux limites que nous avons précédemment fixées. Pour cela, il suffit de recourir aux procédés dont nous nous sommes déjà servi, et de demander aux écrivains impériaux, à Bède, à Gildas lui-même, les éléments d'un calcul définitif.

Les premiers ne contiennent, avons-nous dit, aucun des faits mentionnés par Gildas après l'émancipation de la Bretagne; mais ils en contiennent plusieurs qui leur sont chronologiquement et géographiquement corrélatifs, et qui peuvent servir à en déterminer l'époque. Parmi ces historiens toutefois, il en est deux qui, au lieu d'éclaircir les nouvelles obscurités de Gildas, semblent y ajouter, par des assertions qui seraient en désaccord avec les siennes. Ce sont précisément ceux qui nous ont le plus servi à en dissiper les premières et les principales

[2] Pagi, *Critica*, ann. 446, § 2. Cf. Camden, *Britannia*, p. 77 et 95; Usser. *Antiquitates*, p. 199.

obscurités, Zosime et Procope. Heureusement le désaccord n'est qu'apparent; mais, avant tout, il faut le faire disparaître.

Au moment où les Bretons implorent pour la première fois le secours des Romains, Gildas parle des griefs de ceux-ci contre la Bretagne, *præteriti mali*[3]. Le plus apparent et le plus récent de ces griefs prend évidemment sa source dans la rébellion où la Bretagne persiste depuis 407, rébellion qui, en 407 même, a enfanté les trois tyrans signalés par Zosime[4]. Mais ce dernier écrivain rapporte une démarche d'Honorius envers les villes de Bretagne, que ce prince aurait exhortées à se défendre par elles-mêmes. Cette démarche, rappelée par tous les érudits[5], et signalée par M. Saint-Martin comme fort remarquable[6], plusieurs la font coïncider avec le mouvement de 409, à la suite duquel la Bretagne et les Armoriques recouvrent leur liberté, en expulsant les magistrats romains qui les administraient au nom du tyran Constantin[7]. Or c'est Honorius, dont lès Bretons de Gildas implorent le secours. Mais si cet empereur encourage lui-même les Bretons, en 409, à prendre les armes pour recouvrer leur indépendance, cette démarche ne suppose-t-elle pas l'oubli des anciens griefs? Ne le suppose-t-elle pas d'autant plus, que la Bretagne use de ses armes contre les intérêts d'un tyran ennemi d'Honorius[8], et de

[3] Voir plus haut, p. 63, n. 1, § 12.

[4] Plus haut, p. 56.

[5] Tillemont, *Empereurs*, t. V, p. 585, et t. VI, p. 459; Pagi, *Critica*, ann. 410, § 42, t. II, p. 00; Camden, *Britannia*, p. 60; Usser. *Antiq.* p. 313; Stillingfleet, *Orig.* p. 302; Innes, *Essay*, t. II, p. 654; Bed. Smith, p. 672; Pinkerton, *Inquiry*, t. I, p. 71; Turner, *Anglo-Saxons*, t. I, p. 192; Chalmers, *Caledonia*, t. I, p. 196; Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t. I, p. 92; Low, *Hist. Scot.* p. 50, etc.

[6] Saint-Martin, édit. de le Beau, t. V, p. 336, n. 2. — « Il est remarquable qu'Honorius adresse sa lettre aux villes de la Bretagne. » Ὁνωρίου δὲ γράμμασι πρὸς τὰς Βρεττανίᾳ χρησαμένου πόλεις, φυλάττεσθαι παραγγέλλουσι. (Zos. lib. VI, c. x.)

[7] Voir plus haut, p. 64.

[8] *Ibid.*

son indépendance pour se remettre sous la protection de l'empire? Mais, dans le cas où la Bretagne eût été amnistiée dès 409, Gildas aurait-il pu rappeler comme persistants vers 401 des griefs depuis longtemps réparés et oubliés? Cette objection est d'une excessive faiblesse, nous le reconnaissons, et, pour y répondre, il suffirait de rappeler combien la politique dissimule de griefs qu'elle n'oublie pas, si le savant Godefroy[9] et les nouveaux éditeurs de la Byzantine[10] ne rendaient toute réponse inutile. D'après eux, dans le texte de Zosime, au lieu de lire *les villes de la Bretagne*, il faut rétablir *les villes du Brutium;* et, en effet, il suffit de parcourir les lignes qui précèdent et qui suivent le mot Βρεττανία dans l'écrivain grec, pour sentir qu'il est nécessaire d'y substituer celui de Βρεττιανῇ[11].

Une objection plus grave pourrait se fonder sur un passage de Procope, qui, écrivant à l'époque où Gildas écrivait lui-même, parle du meurtre de Constantin, arrivé en 411, puis ajoute : « Jamais cependant les Romains ne purent récupérer la Bretagne, qui, depuis lors, fut soumise à des tyrans[12]. » Or, si l'on en croit Gildas, les Bretons offrirent leur soumission pour prix du secours qu'ils sollicitaient; et ce secours,

[9] « Zosimus, lib. VI, cap. x, ubi perperam Βρεττανία pro Βρουττία legitur. » (Jac. God. *Cod. theod.* lib. XI, tit. XXVIII, l. 7; t. IV, p. 212, n.)

[10] In Zosim. p. 422, Reitemeieri *Comment. historic.*

[11] « Aliena est Britannia ab hoc loco; « nec intelligas quid Imperatori ad bellum « Italiæ, Britanni, longinqui utilitatis of« ferre... Expugnante Alaricho superioris « Italiæ urbes curæ esse Honorio debebat, « ut inferioris partis civitates et cohortando « pretioque sibi conciliando in fide confir« maret. Itaque ad Italiæ urbes ea res spec« tat, nec pœnitet nos emendasse. » . . Ἐπηει δὲ ταῖς Αἰμιλίας πόλεσιν Ἀλάριχος ἁπάσαις, ὅσαι τὴν Ἀττάλου βασιλείαν ἑτοίμως δέξασθαι παρῃτήσαντο. Καὶ τὰς μὲν ἄλλας σὺν οὐδενὶ παρεστήσατο πόνῳ, Βονωνίαν δὲ πολιορκήσας, ἀνασχομένην ἡμέραις πολλαῖς οὐ δυνηθεὶς ἑλεῖν, ἐπὶ Λίγυας ἐχώρει, κἀκείνους Ἄτταλον δέξασθαι βασιλέα συναναγκάζων. Ὁνωρίου δὲ γράμμασι πρὸς τὰς ἐν Βρεττιανῇ χρησαμένου πόλεις φυλάττεσθαι παραγγέλλουσι, κ.τ.λ. (*Ibid.* p. 422 et 326.)

[12] Voir plus haut, p. 55.

obtenu par deux fois, prouve qu'ils avaient tenu leur promesse. Oui, mais cette promesse d'abord était conditionnelle; la soumission devait être la conséquence, moins d'un secours passager que de l'expulsion définitive des Barbares : *Subjectionem si hostis longius arceretur vovens.* Les Bretons, abandonnés aux Pictes et aux Scots après deux tentatives des Romains, durent se croire dégagés avec l'empire. Celui-ci d'ailleurs, reconnaissant son impuissance et renonçant de lui-même à ses anciennes provinces insulaires, Procope ne pouvait-il pas, après un siècle et demi (411-560), affirmer, dans un résumé rapide, que les Romains n'avaient point recouvré la Bretagne, sans contredire pour cela Gildas, qui, parlant avec plus de détails des misères de sa patrie, indique deux expéditions infructueuses tentées afin de la secourir et de la recouvrer?

Cette réponse suffit, à notre avis, pour concilier les deux textes; mais celui de Gildas paraît se prêter encore à des explications plus catégoriques. En décrivant la situation générale de la Bretagne postérieurement au IVe siècle, il dit que, depuis cette époque, l'île ne conserva plus de romain que le nom, et rejeta les lois de l'empire : *Romanum nomen tenens, legem abjiciens*[13]. En indiquant cette même situation durant le laps de temps qui s'écoule entre les deux tentatives des légions, il écrit que les Bretons ne connaissent plus Rome que de nom : *Nomen romanum quod verbis tantum apud eos auribus resultabat*[14].

On le voit, l'intervention romaine n'avait point replacé l'île sous les lois de l'empire. De plus, Gildas, qui se trouve parfaitement d'accord avec Procope, comme nous l'avons remarqué, pour signaler une foule de tyrans indigènes dans sa patrie[15], dit à peu près formellement que l'autorité civile des Romains n'y fut pas rétablie. Cette autorité s'exerçait, on le sait, par

[13] Voir plus haut, p. 63. — [14] *Ibid.* — [15] *Ibid.*

les gouverneurs de province; et ces gouverneurs, Gildas, comme la plupart des écrivains de Rome, les désigne par le nom de *recteur*[16]. Ainsi, lorsqu'il fait l'histoire de la conquête de César, il rapporte que la Bretagne massacra les recteurs qu'on lui avait donnés pour affermir dans son sein la domination romaine[17]. Quand il parle des tyrans qui ont dépeuplé l'île, il les distingue, nous l'avons vu, des recteurs qui l'abandonnent[18]. Or, lorsqu'il mentionne la construction du mur élevé après la première expédition des troupes romaines, il dit qu'en ce moment les Bretons n'avaient point de recteurs, *absque rectore*[19]. Puisque les recteurs, dans son langage comme dans celui des écrivains impériaux[20], sont les chefs de l'administration civile,

[16] Le langage de Gildas est d'ailleurs le langage officiel de l'empire. (Voir les *Commentaires* de Godefroy, *Cod. theod.* lib. VI, tit. XVII, l. 1, t. II, p. 107; et dans la *Notitia dignitatum*, paragraphe *De rectoribus provinciarum in genere*, t. VII, p. 29.)

[17] « .. Rectores sibi relictos ad enun- « cianda plenius vel confirmanda romani « regni molimina leæna trucidavit dolosa. » (J. Steven. Gild. § 6, p. 14).

Lorsqu'il s'agit des chefs politiques ou militaires de Rome dans leurs relations avec la Bretagne, autres que les *recteurs*, voici les expressions qu'emploie Gildas : « Transmarinis regibus cursum et Britan- « nia.... fertilis provincia tyrannorum.... « quæ temporibus imperatorum romano- « rum passa est. (§ 4, p. 12.) Reges ro- « mani (§ 5, p. 14), romani regni (§ 6, « p. 14), Diocletiani tyranni (§ 9, p. 16), « tyrannorum virgultis (§ 13, p. 19), im- « peratoris insignibus (§ 20), imperatores « legitimos (*ibid.*). »

Lorsqu'il s'agit des chefs bretons, voici comment Gildas s'exprime : « Vetustos im- « manium tyrannorum annos (§ 4, p. 13), « ungebantur reges (§ 21, p. 27), cum su- « perbo tyranno Britannorum duce... in- « fausto tyranno (§ 23, p. 30), reges et « sacerdotes (§ 26, p. 34), reges habet « Britannia, sed tyrannos (*Epist.* § 27, « p. 36), Damnoniæ tyrannicus catulus « (§ 28, p. 37), boni regis nequam fili « (§ 31, p. 40), Demetarum tyranne.... « tyrannorum depulsor... cunctis Britan- « niæ ducibus (§ 33, p. 42), hujus ætatis « principibus (§ 37, p. 48), cum regibus « partim disceptavimus (§ 64, p. 71). »

[18] Voir plus haut, p. 56.

[19] *Ibid.*

[20] L'histoire nous a conservé le nom de deux de ces *recteurs*, dans la période dont nous nous occupons : *Chrysanthe*, qui, après la mort de Théodose le Grand, fut créé vicaire des Bretagnes (Socrate, l. II, c. XII, Cf. O'Connor, *Rerum hibern. script.* t. I, proleg. part. II, p. 116), et *Victorin*, que Rutilius Numantinus visita en 417. (Rutilii Numant. Tillemont, *Emper.* t. V, p. 660.)

cette administration n'avait donc pas été rétablie à la suite de la première expédition. La légion était venue, elle repartait avec ses officiers, et sans laisser de chefs aux insulaires. Ceux-ci continuèrent d'obéir à leurs propres tyrans, comme dit Procope[21]; et de là les guerres civiles que signale Gildas. Il est impossible, on le voit, d'établir une concordance plus parfaite entre deux auteurs, malgré leurs contradictions apparentes[22].

Ces contradictions dissipées, rien ne nous empêche désormais de répartir les faits rapportés par le seul Gildas entre les deux limites que nous leur avons assignées.

§ 3. Répartition des faits antérieurs à la première intervention des Romains.

Déterminons d'abord l'étendue de la première dévastation : elle a dû commencer, avons-nous dit, vers 411; elle doit s'arrêter, selon nous, vers 417. En effet, dans le courant de septembre 311, avait été décapité, en Italie, le tyran Constantin, qui, depuis 407, interceptait toute communication entre Rome et la Bretagne[23]. Mais, un mois auparavant (août 411), un nouveau tyran, Jovin, s'était fait proclamer à Mayence[24], et quelques mois après (412), Ataulphe et ses Goths envahissaient les Gaules[25]. L'année suivante (413), les Bourguignons

[21] Voir plus haut, p. 59.

[22] Il est juste de remarquer toutefois que Bède, qui a perdu en partie les traditions de l'empire, n'a pas compris le mot de *recteur,* qu'il traduit par celui d'*architecte :* « Insulani murum, non tam lapidi- « bus quam cespitibus construentes, utpote « nullum tanti operis artificem habentes, « ad nihil utilem statuunt. » (Lib. I, c. XII, § 29, p. 28.)

[23] Tillemont, *Empereurs,* t. VI. p. 606; Pagi, *Critica,* ann. 411, §. 5, t. II, p. 105

[24] « Vix dum quartus obsidionis Con- « stantini mensis agebatur, cum repente ex « ulteriori Gallia nuntii veniunt, Jovinum « assumpsisse ornatus regios, et.... immi- « nere obsidentibus. » (Frigeridus, apud Greg. Tur. lib. II, c. IX, t. I, p. 79, et note j. p. 477. Cf. Tillemont, *Empereurs,* p. 607; Pagi, *Critica,* § 6.)

[25] Tillemont, *Empereurs,* p. 608; Pagi, *Critica,* ann. 412, § 21.

se fixaient définitivement dans cette même contrée[26]. En 414, Ataulphe y proclamait le tyran Attale[27]. De 411 à 414, les Armoriques s'étaient d'ailleurs maintenues dans leur liberté[28]; de sorte qu'à l'est, au sud, à l'ouest des Gaules, une triple barrière s'élevait entre l'Italie et les îles Britanniques depuis la chute de Constantin. Mais, dès 415, Constance, général, et bientôt beau-frère et collègue d'Honorius, parvint à reléguer Ataulphe derrière les Pyrénées, où celui-ci fut assassiné[29]. En 416, Wallia, successeur d'Ataulphe, se mit au service de l'empire, et dévêtit de la pourpre Attale, qui tomba aux mains de Constance[30]. Cette même année, dès le 1er mars, Honorius avait adressé à son heureux général une loi conçue en ces termes : « Sous le fléau dépopulateur des Barbares, si quelques faits blâmables et dommageables ont été commis par les malheureuses populations qui fuyaient ou qui se coalisaient [soit entre elles, soit avec les Barbares][31], nous ne voulons point que la paix rétablie ait à souffrir des réclamations astucieuses des plaideurs. Ces crimes doivent rester impunis, qui seuls peut-être ont offert une chance de salut; car on ne peut donner le nom de crime aux actes accomplis sous le coup de la mort. . . .[32] » L'année qui suivit cette loi (417), un

[26] Bucherii *Belgium* p. 440, § 2; Till. *Emper.* p. 616; A. de Valois, *Rer. franc.* t. I, p. 111; Pagi, *Critica*, ann. 413. § 12, p. 116.

[27] « Attalus Gothorum consilio et præsi« dio tyrannidem resumit in Galliis. » (S. Prosperi *Chronica*, p. 740. Cf. Tillemont, *Emper.* p. 619.)

[28] Dubos, *Histoire critique*, liv. II, c. III, V, etc.

[29] « Ataulfus a patricio Constancio pul« satus, ut relicta Narbona Hispanias pe« teret per quemdam Gothum apud Barci« nonem inter familiares fabulas jugulatur. » (Idacii *Chron.* Cf. Tillemont, *Emp.* p. 621, et Pagi, *Critica*, ann. 414, § 3; ann. 415, § 23-26; ann. 416, § 23, p. 117, 125 et 132.)

[30] Tillemont, *Emp.* p. 634.

[31] Voir le *Commentaire* de Godefroi. *Cod. theod.* t. V, p. 473.

[32] « Sub clade barbaricæ depopulationis, « si qua aut per fugam aut per congrega« tionem infelicium populorum indigne in« vidioseque commissa sunt ad invidiam « placatarum rerum a callidis litigatorum

Gaulois, que Rome avait comblé d'honneurs, et qui revenait jouir dans sa patrie du calme renaissant, Rutilius Numantinus, écrit qu'un magistrat, du nom d'Exsuperantius, apprenait aux Armoriques à chérir le retour de la paix, et qu'il y rétablissait l'ordre et la liberté[33]. Ainsi, en 417 seulement, les mers de la Bretagne se rouvraient aux communications de l'empire, et l'on ne peut placer avant cette époque l'offre que, selon Gildas, les Bretons firent de rentrer sous les lois de Rome.

On ne saurait d'ailleurs la placer beaucoup plus tard. Les Armoriques s'étaient jadis soulevées à l'imitation des insulaires; ceux-ci durent se rapprocher de Rome, à l'exemple des Armoriques, et cela d'autant plus promptement, qu'ils avaient moins réussi à se préserver des Barbares. Selon nous, leurs premières démarches envers Rome peuvent donc se rapporter à 417, et nous verrons qu'il ne saurait en être autrement, lorsque nous aurons déterminé l'étendue de la période durant laquelle les

« objectionibus, non vocentur : habeant « omnium criminum impunitatem, qui « evadendi forsitan non habuerant facul-« tatem, nisi eos eadem crimina juvissent; « non enim crimen dicitur quod mortis « adegit impulsus... Dat. kalend. Mart. « Rav. D. N. Theodosio a. VII, et Palladio « v. c. coss. » (*Cod. theod.* lib. XV, tit. XIV, l. 14, et Gothof. *Comment.* t. V, p. 473.)

[33] On sait que Rutilius commença son voyage l'an 1169 de la fondation de Rome, ou 416 de J. C.

> Quamvis sedecies denis et mille peractis
> Annis præterea jam tibi nomen erat.
> (Rutil. *Num. iter.*)

Il dit, en parlant de Palladius et d'Exsuperantius :

> Facundus juvenis Gallorum nuper ab oris
> Missus Romani discere jura fori,
> Cujus Aremoricas pater Exsuperantius oras
> Nunc postliminium pacis amore docet,
> Leges restituit, libertatemque reducit
> Et servos famulis non sinit esse suis.
> (Rutil. *Num. iter.*)

Pour la date de ces événements [417], nous adoptons complétement l'opinion de Dubos (*Monar. franç.* liv. II, chap. V), et nous nous appuyons des autorités pour lesquelles incline Tillemont (*Empereurs*, t. V, p. 820). Aux raisons qui semblent déterminer ces graves auteurs, nous ajouterons l'impossibilité qu'il y aurait d'admettre entre 420, époque où l'on pourrait, à la rigueur, placer le voyage de Rutilius, et 423, époque de la mort d'Honorius, l'envoi successif de deux légions et la construction successive de deux murs au nord de la Bretagne.

deux légions reparaissent et séjournent dans l'île pour la protéger contre les Barbares.

§ 4. Répartition des faits postérieurs à la première et à la deuxième intervention des Romains.

Il nous faut commencer par fixer la limite extrême de cette période. Pour cela, nous l'avons dit, les monuments contemporains nous manquent absolument. Nous sommes obligé de descendre jusqu'au VIIIe siècle, c'est-à-dire jusqu'à Bède, avant de trouver notre première autorité; et, par malheur, pour la seconde fois, cette autorité paraît en contradiction avec elle-même. Ainsi, comme nous allons le voir, Bède, dans sa Chronique, semble placer le départ de la seconde légion d'abord en 423, puis après 431; et de plus, dans son histoire, il place avant 431 les faits essentiels de la troisième période d'infestation qu'il semble mettre après cette date dans sa Chronique. A notre avis, il n'est pas impossible de concilier ces contradictions apparentes. La difficulté principale est de démêler à quoi s'applique la date de 431. Disons d'abord comment on l'a appliquée jusqu'à cette heure.

Bède, dans la sixième partie de sa Chronique, où se trouvent les passages relatifs aux points que nous discutons, établit toute sa chronologie d'après le règne des empereurs romains. Après avoir scrupuleusement indiqué l'étendue de chaque règne, il agglomère, entre les deux limites qu'il lui donne, les principales révolutions qui s'y accomplissent, en groupant les faits, tantôt selon leur connexion historique, tantôt conformément aux circonscriptions géographiques entre lesquelles ils se développent, mais sans se soumettre, pour cette répartition, à une chronologie rigoureuse. D'après cette méthode, il établit, de la mort d'Arcadius à celle d'Honorius, une période de quinze

ans, qui commence le 1er mai 408[34], et s'arrête le 15 ou le 27 août 423[35]. C'est dans ce laps de temps qu'il place les deux premières infestations des Pictes et des Scots, l'intervention des deux légions et l'établissement des deux murs. Le dernier événement qu'il y rapporte est l'adieu que les Romains adressent aux Bretons avant de les abandonner pour toujours[36]. A cette période en succède une autre de vingt-six années, qui s'étend de la mort d'Honorius jusqu'à celle de Théodose le Jeune, arrivée le 28 juillet 450[37]. C'est là que Bède place la troisième infestation des Barbares et toutes les conséquences qu'elle entraîne, jusques et y compris l'appel des Saxons. Or voici les premières paroles que, dans cette période, il consacre aux affaires de la Bretagne : « Palladius, que consacre le pape Célestin, est envoyé par celui-ci aux Scots chrétiens, comme leur premier évêque. La huitième année de Théodose [431], l'armée romaine s'éloignant de la Bretagne et les Barbares apprenant la résolution qu'elle avait formée de s'en éloigner pour jamais, ceux-ci reparaissent et s'emparent de tout le nord de l'île jusqu'au mur; puis soudain ils taillent en pièces

[34] Tillemont, *Empereurs*, t. V, p. 480 et 789.

[35] *Id. ibid.* p. 654.

[36] « Honorius cum Theodosio minore, fratris sui filio, annis xv..... Britanni Scotorum Pictorumque infestationem non ferentes, Romam mittunt, et sui subjectione promissa contra hostem auxilia flagitant, quibus statim missa legio magnam Barbarorum multitudinem sternit, cæteros Britanniæ finibus pellit, ac domum reversura præcepit sociis ad arcendos hostes murum trans insulam inter duo maria statuere, qui absque artifice magistro magis cespite quam lapide factus, nil operantibus profuit. Nam mox ut discessere Romani advectus navibus prior hostis, quasi maturam segetem obvia quæque sibi cædit, calcat, devorat... Iterum petiti auxilia Romani advolant, et cæsum hostem, trans maria fugant, conjunctisque sibi Britannis murum non ut ante pulvereum, sed saxo solidum inter civitates quæ ibidem ob metum hostium fuerant factæ, a mari usque ad mare collocant; sed et in litore meridiano maris, quia et inde hostis timebatur, turres per intervalla ad prospectum maris statuunt, sic valedicunt sociis tanquam ultra non reversuri. » (Bed. *Oper.* t. II, p. 114.)

[37] Tillemont, *Empereurs*, t. VI, p. 115 et 612.

les défenseurs du mur, le franchissent, etc. [38]. » Ce serait donc, selon Bède, huit années [423 à 431] qui s'écouleraient entre l'adieu des Romains et leur départ, ou, si l'on veut, entre ce départ et le retour des Pictes et des Scots. Dans cette dernière hypothèse, l'absence des Romains eût protégé la Bretagne plus efficacement que leur présence. Dans la première, une légion prolongerait tranquillement de huit années son séjour dans une île écartée, précisément à l'époque où, sur le continent voisin, s'accumuleraient les principales révolutions du règne dont Bède écrit l'histoire. En effet, dès 423, après la mort d'Honorius, un usurpateur, Jean, se fait proclamer en Occident, et y règne jusqu'en 425 [39]. Son principal appui, Aétius, se rend chez les Barbares les plus redoutables pour l'empire, chez les Huns, et en ramène soixante mille hommes [40]. Le premier soin de ce général, avant de recourir à de si dangereux auxiliaires, ne devait-il pas être de rallier toutes les légions?

[38] « Theodosius minor, Arcadii filius, « [post mortem Honorii], annis xxvi.... « Ad Scotos in Christum credentes, ordi« natus a papa Celestino, Palladius, pri« mus episcopus mittitur. Anno Theodosii « octavo, recedente a Britannia romano « exercitu, cognita Scoti et Picti reditus « denegatione, redeunt ipsi, et totam ab « Aquilone insulam pro indigenis muro te« nus capessunt. Nec mora, cæsis, captis, « fugatis custodibus muri, et ipso inter« rupto, etiam intra illum crudelis prædo « grassatur. Mittitur epistola lacrymis ærum« nisque referta ad romanæ potestatis virum « Aetium, ter consulem, xxiii Theodosii « principis anno, petens auxilium; nec im« petrat. Interea fames dira ac famosissima « profugos infestat; qua coacti quidam hostibus dedere manus. Alii de montibus, « speluncis ac saltibus strenue repugna« bant, ac strages hostibus dabant. Rever« tuntur Scoti domum, post non multum « tempus reversuri. Picti extremam insulæ « partem tum primum et deinceps inhabi« taturi detinent. Tamen præfatam magna « frugum opulentia, opulentiam luxuria et « negligentia, negligentiam lues acerrima « et acrior mox hostium novorum, id est « Anglorum, plaga secuta est, quos illi una « nimi consilio cum rege suo Wertigerno « quasi defensores patriæ ad se invitandos « elegerunt; sed exceptos mox impugnato« res atque expugnatores senserunt. » (Bed. *Oper.* t. II, p. 114.)

[39] Tillemont, *Empereurs*, t. VI, p. 604 et 621.

[40] *Ibid.* p. 179 et 185.

Jean décapité et Aétius réconcilié avec son vainqueur, le comte Boniface se révolte en Afrique [427], où il va introduire les Vandales [41]. Différentes légions sont envoyées d'Europe contre la rebelle Afrique. Parmi ces légions, Usserius place précisément celle qui occupait l'Angleterre [42]. Mais les calculs de Bède s'opposeraient à ceux d'Ussérius, qui d'ailleurs ne se fondent que sur le témoignage de Sabellicus, auteur du xve siècle. En 428, les Gaules sont envahies par les Francs [43]. Aétius repousse de cette province, avec beaucoup de peine, leur chef Clodion, mais sans déplacer encore la légion insulaire. En 431, il est vrai, époque où, selon Bède, il la déplacerait, les Francs tentent une nouvelle entreprise sur les Gaules [44], d'autres Barbares remuent du côté des Alpes [45] et des Pyrénées [46], et le rappel de la légion à cette époque n'aurait rien que de très-vraisemblable; mais ce qui est invraisemblable, c'est que ce rappel ait tardé de huit ans, au milieu de circonstances, tantôt analogues, tantôt même plus urgentes.

Voyons si Bède n'offrirait point ailleurs quelques moyens de résoudre cette difficulté. Dans son Histoire ecclésiastique [47], il n'assigne aucune date à la troisième infestation des Pictes et des Scots; mais, en revanche, il en assigne une à la mission de Palladius. « L'an 423, écrit-il, à la mort d'Honorius, Théodose le Jeune se saisit du pouvoir..... et la huitième année de celui-ci [431], Palladius est envoyé aux Scots chrétiens, comme leur premier évêque, par le souverain pontife Célestin [48]. » Cette huitième année, on se le rappelle, est précisément

[41] Tillemont, *Empereurs*, p. 191.

[42] *Antiquit.* p. 314.

[43] Tillemont, *Empereurs*, t. VI, p. 195; A. de Valois, *Rer. franc.* lib. I, p. 124, etc.

[44] *Ibid.* p. 196 et 205.

[45] *Ibid.* p. 204.

[46] *Ibid.* p. 204 et 207.

[47] Lib. I, c. XII, § 31, p. 30.

[48] « Anno Dominicæ Incarnationis quadringentesimo vigesimo tertio, Theodo-« sius Junior... regnum suscipiens viginti « et sex annos tenuit; cujus anno imperii

celle où commence la troisième infestation, d'après la Chronique. Il serait assez singulier que les Scots reprissent leurs brigandages l'année même où Rome les juge assez convertis pour leur envoyer un évêque. Cela est d'autant moins probable, que, l'année précédente [430], s'était opérée sur les terres bretonnes une incursion dans laquelle ce ne sont plus les Scots, mais les Saxons, qui figurent comme les auxiliaires des Pictes[49]. Loin d'éclaircir la difficulté, le nouveau texte ne fait donc que multiplier les invraisemblances. Mais que l'on fasse un seul changement à celui de la Chronique, que l'on transporte après ces mots : *l'an huitième de Théodose*, le point qu'un éditeur inhabile a placé auparavant, les deux textes s'accordent, la date de 431 s'applique exclusivement à la mission de Palladius; l'intervalle de huit ans entre l'adieu des Romains et leur départ n'existe plus; tout redevient clair, et il ne reste d'invraisemblance que dans le système chronologique né de cette méprise.

Une objection cependant peut s'élever contre cette rectification. Si la date de 431 doit être rapportée à l'envoi de Palladius, la troisième infestation des Barbares n'en reste pas moins indiquée dans la Chronique de Bède après cet envoi; elle lui est donc probablement postérieure, et, par conséquent, toujours postérieure à 431. Toutes les difficultés renaissent. Elles renaîtraient, en effet, si Bède, dans sa Chronique, rapportait les faits dans leur ordre chronologique, sans établir de dis-

« octavo, Palladius ad Scotos in Christum « credentes a pontifice romanæ ecclesiæ « Celestino, primus mittitur episcopus. » (Lib. I, c. XIII, § 32, p. 31.)

[49] « Saxones Pictique bellum adversus « Britones junctis viribus susceperunt, « quos eadem necessitas in castra con« traxerat. » (*Vita S. Germani Autissiod. per Constantium monachum, apud Bolland. mens. Julii, die XXXI.*) Pour la chronologie du fait rapporté par Constance, et sur les erreurs où l'interprétation de ce fait a jeté le vénérable Bède, cf. Usser. *Antiquit.* p. 180; Pagi, *Critica*, ann. 429, § 2, 4, 6-12, p. 212, et ann. 435, § 38, p. 267; la *Préface* des Bollandistes; Tillemont, *Mémoires*

tinction entre ceux qui appartiennent à l'histoire religieuse et ceux qui constituent l'histoire politique. Mais, nous l'avons dit[50], attentif seulement à ne point indiquer les faits, sinon dans tous leurs détails, au moins dans leurs principaux développements en dehors des règnes sous lesquels ils se sont accomplis, il intervertit parfois, entre les limites qu'il se pose, l'ordre des événements, qu'il groupe d'après certaines analogies politiques, religieuses ou géographiques. Dès lors on ne peut rien conclure, pour l'histoire des Scots, de la place qu'occupent, dans la narration de Bède, les faits relatifs, les uns à leur conversion, les autres à leurs brigandages.

D'ailleurs, cette fois encore, l'Histoire ecclésiastique du même auteur peut servir à l'interprétation de sa Chronique. Dans celle-ci, nous venons de le voir, la troisième période d'infestation tout entière est indiquée après l'époque de 423, date de la mort d'Honorius, et même après l'époque de 431, date de la mission de Palladius. Dans l'Histoire ecclésiastique, au contraire, les premiers actes de la troisième infestation, jusques et y compris la rupture du rempart de pierre, sont rapportés, non-seulement avant la mission de Palladius, mais encore avant la date de 423. Résultat du règne d'Honorius, cette infestation y a son principe et ses débuts; ses conséquences s'étendent au règne suivant. Dans sa Chronique universelle, où il ne peut donner que fort peu de place à chaque fait, Bède indique sous Théodose le Jeune l'ensemble de la troisième infestation, dont les sévices se prolongent pendant vingt-trois années de ce règne [423-446], et y rattache les détails qui n'appartiennent qu'aux derniers mois de l'existence d'Honorius. Dans son Histoire ecclésiastique, consacrée à la seule Bretagne, le vénérable écrivain peut se montrer plus mi-

[50] Voir plus haut, p. 33.

nutieusement informé, et il indique sous Honorius les premiers ravages accomplis durant l'été de 423, antérieurement à la mort de ce prince, et sous Théodose la suite de ces ravages, qui s'étendent de 423 à 446.

Une quatrième date, celle de 423, demeurant acquise, selon nous, comme extrême limite du séjour des Romains dans les îles Britanniques, où une légion avait reparu après 417, et la date de 411 ouvrant la période de l'infestation qui cesse en 447, il se trouve quatre points fixes, entre lesquels doivent se répartir tous les faits qui, dans Gildas, sont relatifs aux ravages des Pictes et des Scots. Parmi ces quatre points cependant, il en est un, celui qui se rattache à la date de 417, sur lequel nous n'avons encore acquis qu'une semi-probabilité. Nous avons établi, en effet, que les démarches des Bretons pour obtenir le retour des Romains ne pouvaient être antérieures à cette époque. Mais il nous reste à démontrer qu'elles ne sauraient lui être postérieures. La limite extrême du séjour des légions doit, avons-nous dit, servir à mettre ce dernier fait en évidence. Cette limite, nous venons de le prouver, ne pouvant s'éloigner de l'an 423, et les démarches des Bretons ne pouvant se placer avant 417, il ne reste entre ces deux époques qu'un laps de huit ans au plus et de six au moins. Or dans ce laps s'accomplissent les faits suivants : 1° les démarches des Bretons près de Rome; 2° le premier envoi d'une légion; 3° la première défaite des Pictes et des Scots; 4° la construction d'un mur de gazon entre les Bretons et leurs ennemis, et le départ de la première légion; 5° le retour des Barbares et ce que Gildas appelle leur seconde dévastation; 6° de nouvelles démarches des insulaires; 7° le retour d'une seconde légion; 8° de nouvelles victoires des Romains; 9° enfin la construction d'un mur de pierre qui devait remplacer le premier, et le dé-

part définitif des Romains[51]. Ou nous nous trompons fort, ou huit années ne sont pas de trop pour la consommation de tant d'événements; et non-seulement, à notre avis, il serait impossible de placer les premières démarches des Bretons plus tard que le printemps de 417, mais il faudrait rapporter à l'automne même de cette année l'envoi de la première légion. La défaite des Barbares permettrait à cette légion de repasser sur le continent dès 418[52], pendant que les Bretons, protégés par ces récentes victoires, construiraient le mur de gazon. Ce mur, à peine construit, serait renversé dès les premiers jours de 419; et les Bretons, en proie aux horreurs de la deuxième dévastation, auraient de nouveau recours à l'empire. La seconde légion serait de retour et victorieuse en 420. Les années 421 et 422 seraient employées à la construction du mur en pierre et à celle des tours. Enfin, dans le cours de 423, les Romains diraient un dernier adieu à la Bretagne, et le mur de pierre serait renversé un peu avant ou un peu après le 15 août de cette même année, époque de la mort d'Honorius. A de si grandes distances et sur des points si obscurs, nous pensons qu'il est possible de souhaiter, mais non d'obtenir plus de lumières.

Dans cette période, on le voit, la deuxième infestation est placée entre deux interventions romaines. Avant et après cette période intermédiaire, les deux périodes extrêmes avaient été

[51] Voir plus haut, p. 63, § 12, 13 et 15.

[52] Elle n'arriverait qu'en automne, selon Bède : « Quæ inopinata tempore autumni « adveniens. » (Steven. Bedæ *Hist. eccles.* lib. I, c. XII, § 30, p. 29.) Mais le vénérable écrivain, un peu trop enclin à l'interprétation, semble s'être trompé en voulant interpréter Gildas, qui dit, en parlant du carnage que les légions font des Barbares : « Casibus foliorum tempore certo « assimulandam istam peragunt stragem. » (Stev. Gildæ, § 17, p. 22). Aussi M. Stevenson place-t-il, au bas de ce dernier passage, la note suivante : « Beda misunder- « standing this passage, imagines that the « Romans arrived *tempore autumni*. » (*Ibid.* cf. Bed. *ibid.* p. 29, n. 20.)

délimitées par nos précédents calculs : l'une, de 411 à 417, occupée par la première infestation; l'autre, de 423 à 447, remplie par la troisième infestation des Barbares. Le tout constitue les trois dévastations de Gildas, séparées entre elles par la double réaction que détermine le retour des Romains; et, si nos raisonnements sont justes, la chronologie de ces faits se trouve désormais fixée.

CHAPITRE II.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE DES PICTES ET DES SCOTS DANS SES RAPPORTS AVEC LA PÉRIODE D'INFESTATION CONTINUELLE.

Après avoir établi la chronologie de l'infestation dont parle Gildas, notre sujet, on se le rappelle, nous amène à constater quels en avaient été les résultats géographiques. Il devient, pour cela, nécessaire que nous sachions où se trouvaient les Pictes, où se trouvaient les Scots de Gildas, avant, pendant et après l'infestation avec laquelle coïncident ou que suivent de fort près, selon nous, les premières tentatives essayées pour la conversion des Barbares. Rappelons, avant tout, ce qu'étaient les îles Britanniques à la fin du VIe siècle.

Coup d'œil sur le théâtre de l'infestation.

La Clyde, sous le nom de *Glota;* le Forth, sous celui de *Bodotria,* divisaient alors, comme aujourd'hui, la Grande-Bretagne en deux presqu'îles principales, unies entre elles par un isthme large à peine de trente milles romains, ou de cinq de nos myriamètres. La plus méridionale était devenue la conquête de l'empire; elle se subdivise elle-même en deux presqu'îles de dimensions fort inégales, que forme, en s'avançant dans les terres, l'*Ituna,* ou golfe de Solway. Ici l'isthme est plus large;

il a soixante et quinze milles environ, ou onze myriamètres d'étendue. Dans chacune des deux presqu'îles secondaires auxquelles il communique, la conquête romaine avait été consommée à des époques bien différentes; de sorte qu'à la subdivision physique correspondait en quelque sorte une subdivision de géographie politique. Au sud du golfe de Solway se trouvaient les quatres provinces les plus essentiellement romaines, celles qui, depuis longtemps, étaient incorporées à l'empire [1]. Entre le Solway et le Forth, la presqu'île centrale, close, au nord et au midi, par les deux isthmes, renfermait la seule *Valentia*. Cette province, dont la conquête avait été plusieurs fois tentée [2], mais récemment accomplie, n'avait pu se rattacher que fort imparfaitement à l'empire, durant les treize années qui s'écoulèrent du moment où le père du grand Théodose la soumit [370] [3], jusqu'à celui où la révolte de Maxime ouvrit pour la Bretagne une ère de perturbation [383] [4].

C'était là tout ce qu'avait conquis, plus ou moins complétement, la civilisation dans les deux îles : le reste était à la barbarie. La presqu'île septentrionale lui appartenait sous le nom de Calédonie [5]. D'inutiles tentatives avaient été faites, à diverses reprises, pour la lui ravir; mais, dans l'île occidentale, elle n'avait pas même été inquiétée [6]; elle régnait sans conteste en

[1] Innes, *Essay*, book. I, ch. I, of *The Romans Britain*, t. I, p. 7-29.

[2] Pinkerton's *Inquiry*, part. II, ch. IV, *The province of Valentia*, t. I, p. 57.

[3] Voir plus haut, p. 52.

[4] Innes, *Essay*, book I, ch. II, of *The Britains in Scotland*, or *Midland Britains*, t. I, p. 29-41.

[5] Voir cependant la fabuleuse conquête de la *Vespasiana*, dans Richard de Cirencester. Bertram's *Scriptores III*, p. 15, 29, 31, 32, 52, 59, et dans la carte jointe au texte de Richard. « This province rests entirely upon the authority of Richard of « Cirencester, a writter of the fourteenth « century; not one trace of it being to be « found in any other author, till after his « book was published in 1757. » (Pinkert. *Inquiry*, part. III, ch. V, t. I, p. 209.)

[6] L'an 82 de J. C. Agricola avait formé, mais ne réalisa point, le dessein de soumettre l'Irlande. (Tacitus, *Vita Agricolæ*, c. XXIV.)

Hibernie. Les côtes de cette dernière île touchent, par le nord et par le midi, aux deux degrés de latitude entre lesquels se trouvent comprises les deux presqu'îles centrale et méridionale de la Grande-Bretagne; mais l'Océan ne lui permet de s'élever qu'un peu au-dessus du niveau de la troisième. De cette position, il résultait que les deux contrées barbares ne se rapprochaient entre elles que sur un point unique, au sud-ouest pour la Calédonie, au nord-est pour l'Hibernie; tandis que les côtes orientales de celle-ci se développaient sur une même échelle que les côtes occidentales et voisines de l'île conquise par les Romains.

C'est dans l'Hibernie, on se le rappelle, que la critique, après quelques hésitations, a définitivement placé le berceau des Scots[7]; elle est également à peu près unanime pour reconnaître l'identité des Pictes et des Calédoniens[8]. Les seuls points essentiels qui restent indécis sont ceux qui concernent l'extension prise par les deux peuples en dehors de leur mère patrie. Ce sont précisément ceux que nous avons le plus d'intérêt à connaître. Une double obscurité les enveloppe en ce qui concerne cette colonie des Scots qui vint s'établir en Bretagne; et nous aurons d'abord à rechercher si, au début des invasions,

[7] Voir plus haut, p. 4 et 17.

[8] « That the Caledonians and Piks were « one and the same people is now univer- « sally allowed..... Buchanan, Camden, « Lloyd, Innes, Whitaker, the Macpher- « sons, O'Connor, d'Anville, though diffe- « ring widely in other points, all join here. « Stillingfleet in the same work, first doubts; « then grants this (*Origines sacræ*, p. 246). « Usher I cannot tell what to make of, for « he produces the words of Tacitus, that the « Caledonians were of German origin, to « shew that the Piks were of Scandinavia; « and the words of Eumenius, shewing « the Caledonians to have been Piks, and « that the Piks infested the Britons before « the time of Julius: then gives in Geofrey « of Monmouth, from whom he draws « three later Pikish colonies to have entered « Britain after the time of christianity. It is « impossible even to guess at his thoughts « on the occasion..... » (Pinkert. *Inquiry*, part. III, ch. 1, t. I, p. 106. Cf. plus haut, p. 85). Voir cependant l'opinion contraire soutenue dans le *Journ. des Sçavans* (juin, 1764, p. 415.)

elle occupait encore l'Hibernie, ou si déjà elle s'était fixée, près des Pictes, dans la Calédonie; puis, ce point vidé, s'il l'est affirmativement, il nous restera encore à savoir si les Scots-Calédoniens ont colonisé, pendant ou après leurs courses, les contrées qui se trouvent au sud de la Clyde. Quant aux Pictes, la tâche est plus simple : pour eux, toute la question se réduit à savoir si, par suite des invasions, ils se sont établis au sud du Forth, qu'ils ont si souvent franchi.

Statistique critique de la question.

Avant d'aborder ces différentes questions et les questions incidentes qui s'y rattachent, nous croyons devoir indiquer, comme nous l'avons fait pour les précédentes, les principales opinions des écoles qui les ont agitées. On pourra en embrasser synoptiquement le résumé dans le tableau suivant :

	ÉCOLE ANGLAISE.				ÉCOLE IRLANDAISE.		ÉCOLE ÉCOSSAISE.				NOUS.
	XVIe SIÈCLE.	XVIIe SIÈCLE.	XVIIIe SIÈCLE.	XIXe SIÈCLE.	XVIIe SIÈCLE.	XIXe SIÈCLE.	XVIIIe SIÈCLE.		XIXe SIÈCLE.		
	Camden.	Stillingfleet.	Smith.	D. O'Connor.	Usher.	O'Connor, esq	Innes.	Pinkerton.	Chalmers.	Low.	
Premier établissement fixe des Scots en Calédonie.	De 395 à 424. p. 90.	vers 360 ou 403. v. préf. 46, p. 248, 289.	avant J. C. p. 41, n. 49.	vers 250. prol. I, 69, 132, II, 136.	360? ou 503, cf. p. 306, 309, 310, 319, 360.	vers 250. p. 5 et 16.	vers 200. II, p. 641, 664.	258. I, p. 320; II, 60.	503. I, 274.	258. p. 29 app. p. 48.	258.
Infestation continuelle de la Valentia par les Pictes et les Scots.	de 410 à 424. p. 60 et 653.	de 386 à 447. p. 297, 301	de 338 à 446. p. 51 et 671.	388 à 446. I, 169 à 194.	de 422 à 447. p. 313, 319.		de 403 à 449. I, p. 22, 94.	de 409 à 446. I, 59, 321.	de 407 à 422 et de 444 à 447. I, 195.	de 395 à 447. p. 48 à 63.	de 411, à 447.
Retour des Pictes en Calédonie.	vers 424. cf. p. 77 et 95.	après 431, vers 432? p. 305.	vers 447. p. 51, n.	446. t. II, p. 105, n.	447. p. 319, 381.		449. I, 95.	547. I, 323.	422 et vers 447. I, 195 et 496.	447. p. 61 et 65.	447.
Retour des Scots en Calédonie.	vers 424. cf. p. 77 et 95.	voir p. 310.	vers 447. p. 51, n.	446. t. II, p. 105. n.	voir p. 518.		449. II, 663.	voir II, 87.		447. p. 61 et 65.	447.
Retour des Scots en Irlande.		447. p. 309.	voir p. 51, n.	446. t. II, p. 105, n. p. 136.	vers 379? p. 309.	vers 446. p. 6, 18.	voir Pink. II, 91.	446. I, 326.	v. 422 et 447. I, 195, 196.	voir p. 62 et app. N, p. 50.	
Deuxième établissement fixe des Scots en Calédonie.	voir p. 90.	503? cf p. 288 et 309.	voir p. 51, n.	503. t. II, p. 105, n.	503? voir p. 319, 360.	503. p. 7, 19.		503. I, 326.	voir p. 274.	voir p. 62.	
Occupation de la Valentia par les Pictes.	vers 426. cf. p. 84, 653, 674.	après 432, vers 433? v. p. 249, 330 et pr. p. 68.	vers 419. p. 669.		vers 794. p. 350; voir p. 209.	voir p. 7.	426 et 685. I, 94, 96.	426 et 685. I, 59, 72, 328.	1020. I, 257, 369.	vers 424 et vers 449. 60, p. 65, 64, 71.	vers 423 et vers 448.
Occupation de la Valentia par les Scots.	740. p. 85, 90, 674.	après 432, vers 433? v. p. 249, 330 et pr. p. 68.	vers 419. p. 669.		vers 794. p. 350; voir p. 209.	voir p. 7.	843. I, 97, 141, 145.	de 426 à 446. I, 59, 72; cf. 337.	1020. I, 257, 369.	vers 424 et vers 449. 60, p. 65, 71, 190.	vers 423 et vers 448.
Établissement des Anglo-Saxons en Bernicie.	vers 428 et 547. cf. p. 91, 95, 674.			547. I, 265 et 299.	vers 455 ou 488. p. 240, 359, 348.		449, 547. I, 94, 96.	547. I, 72, 320, 312; II, 285.	vers 450 et 547. I, 252.	449 et 547. p. 63, 111.	547.

Différentes choses frappent, au premier coup d'œil, dans ce tableau. On n'y découvre qu'un seul point dont toutes les écoles paraissent s'être également occupées, celui qui concerne l'établissement des Scots en Calédonie. L'établissement de ce peuple au sud de la Clyde, et celui des Pictes au sud du Solway, n'ont jamais fixé l'attention des critiques du continent, et n'ont attiré que très-médiocrement celle des critiques anglais et irlandais, à l'exception d'Usserius. L'Écosse seule a plus complétement traité ces questions, qui l'intéressent, il est vrai, mais qui n'intéressent pas moins l'Angleterre.

Au sein de chaque école, quelle que soit la question qui s'y agite, il règne d'ailleurs une grande variété d'opinion. Parmi les Anglais, Smith est plus près de Camden; mais Stillingfleet penche pour l'école irlandaise [9]. Usserius, parmi les Irlandais, se prononce toujours pour le point de vue le plus exclusivement irlandais; tandis qu'O'Connor cherche à concilier les prétentions de l'Irlande et de l'Écosse, au moins sur le point capital de la colonisation des Scots. Enfin les Écossais eux-mêmes flottent plus particulièrement entre l'Irlande et leur patrie. Innes seul paraît se rattacher à l'école anglaise, en adoptant et en complétant l'opinion de Camden et de Smith, ou plutôt en ne tenant compte que de la vérité. Pinkerton, partagé entre ses sympathies pour les Pictes et son dédain pour les Scots, exagère le système d'Innes en faveur de ceux-là, et croit faire beaucoup pour ceux-ci en leur appliquant le système d'O'Connor. Chalmers revient aux opinions d'Usserius, et les outre au préjudice de sa propre patrie; Low adopte celles d'Innes, et leur donne une nouvelle extension en faveur de l'Écosse.

Au milieu de ces fluctuations, cependant, il est facile de

[9] *Origines britann.*, p. 287-294.

voir que les différentes opinions se rattachent à peu près aux deux systèmes principaux dont Usserius et Innes sont les défenseurs les plus habiles, et que tout se réduit, par conséquent, à un petit nombre de solutions différentes sur chacun des points que nous nous proposons d'étudier. Ainsi, sur l'établissement des Scots en Calédonie, les uns embrassent la date de 503, à laquelle Usserius accorde la préférence [10]; les autres remontent, avec Innes, jusqu'aux IIIe siècle. Ceux-ci placent en 426, ceux-là après le VIIe siècle, l'établissement des Pictes au sud du Forth, dans le Lothian, toujours avec Innes et Usserius. Le troisième point, celui qui concerne l'établissement des Scots au sud de la Clyde, est le seul sur lequel ces deux savants hommes soient d'accord; mais c'est le seul en même temps sur lequel les adhésions leur manquent. Tous deux admettent, Usserius avec un peu d'hésitation, Innes avec assurance, la colonisation du Galloway par les Scots; tous deux placent cet événement vers le IXe siècle. Mais Pinkerton et Chalmers se montrent plus Irlandais sur ce point que l'école irlandaise : l'un nie l'extension des Scots au sud des golfes [11], l'autre la rapproche du XIe siècle. Low, plus écossais qu'Innes, et peut-être aussi plus voisin du vrai, la recule jusque vers 426.

Pour arriver à des résultats si différents, la critique insulaire continue de procéder d'après la méthode que nous avons déjà signalée. Autour des rares lueurs qu'elle peut recueillir dans les écrivains de l'antiquité, elle groupe indistinctement

[10] Malgré la mention qu'il fait de l'établissement des fils de Carbre Rieda (*Antiq.* p. 306, 309, 320, 321), malgré le retrait de cette colonie, qu'il paraît indiquer vers 379 (*ibid.* p. 389, et surtout p. 379), Usserius, sauf à se contredire, place évidemment la première colonisation des Scots en Albanie l'an 503. (*Antiq.* p. 319-321, 360, 365, etc.). Voir plus haut, p. 88.

[11] Pinkerton, pour expliquer la présence des Scots dans le Galloway, suppose qu'ils s'y sont rendus, non pas de l'ancienne Calédonie, mais de l'Irlande même. (*Inquir.* part. III, ch. IX, t. I, 337.)

les lumières et les ténèbres que lui offrent les chroniqueurs nationaux, dans l'espoir d'illuminer celles-ci, mais avec la chance à peu près certaine d'obscurcir celles-là; car les lumières sont presque imperceptibles, et les ténèbres abondent. Pour arriver à une solution meilleure, nous persistons à croire qu'il faut se diriger avant tout vers les points les mieux éclairés; c'est-à-dire que, cette fois encore, nous nous adresserons surtout à Gildas, seul écrivain national et contemporain qui ait traité les questions sur lesquelles va se porter notre étude; et que nous demanderons surtout à Bède, le plus éclairé et le plus ancien des chroniqueurs insulaires, si ses propres études sur Gildas sont d'accord avec les nôtres. Lorsque l'antiquité ne nous fera point complétement défaut, ce qui est rare, elle aura le pas sur Bède; mais il faudra que toute ressource nous manque pour descendre jusqu'aux écrivains ignorants ou passionnés qui, après Bède, ont encombré de fables l'histoire de leur pays [12]. Le cas se présentera cependant dès le premier point que nous allons examiner; mais ce point est le seul sur lequel le silence de l'antiquité, l'obscurité de Gildas et les renseignements incomplets de Bède conspirent pour nous imposer une telle nécessité.

PREMIÈRE SECTION.

ÉPOQUE DE L'ÉTABLISSEMENT DES SCOTS EN CALÉDONIE.

Il s'agit de savoir d'abord, avons-nous dit, si les Scots se sont fixés en Calédonie avant, pendant ou après la période d'infestation continuelle dont nous avons indiqué les phases. On pourrait croire que la question est résolue, sinon pour la

[12] « Pour tout ce que peuvent dire les auteurs [chroniqueurs] anglais ou écossais venus depuis Bède, ce serait perdre le temps que de s'y arrêter. » (Tillemont, *Empereurs*, t. III, p. 461, col. 2.)

Calédonie en particulier, du moins pour la Bretagne en général, par cela même que l'infestation a été continuelle. Mais *infestation* ne veut pas dire *occupation*, et *continuelle* diffère de *continue*. La Bretagne a pu être longuement et périodiquement infestée par les Scots, sans que ceux-ci y aient établi leurs demeures; et c'est ce que prétend l'école irlandaise. A notre avis, toutefois, cela est peu vraisemblable. Comment supposer en effet que, pendant trente-six années consécutives, les Scots traversent et repassent d'une manière périodique la mer qui les sépare de leurs alliés et de leurs victimes, sans songer à se fixer plus près de leurs complices et du théâtre de leurs brigandages? Et puis, si c'est d'Irlande que partent les hostilités dont la Bretagne est assaillie, comment se fait-il que ces hostilités éclatent toujours par la Calédonie? Les côtes d'Irlande ne font-elles face que par un point aux côtes de la Bretagne? Dira-t-on que, parmi les Scots, ceux-là seuls sont hostiles aux Bretons, qui se trouvent dans le voisinage des Pictes, ou que, si tous sont hostiles, l'alliance des Pictes est tellement indispensable, même aux plus éloignés, que ceux-ci traversent l'Irlande entière pour venir s'embarquer et débarquer invariablement en face des côtes de la Calédonie? Mais laissons donc ces hypothèses que personne ne voudrait défendre, pour étudier les textes qui serviraient à les réfuter si, par impossible, elles trouvaient des partisans.

§ 1. Témoignage de Gildas.

Lorsque Gildas parle pour la première fois des Pictes et des Scots, lors de cette infestation dont nous avons fixé le début à l'an 411, il dit que les premiers viennent de l'Aquilon, et les seconds du Circion [1]. Quelques-uns des maîtres de l'école

[1] Voir plus haut p. 40, § 14.

irlandaise ont prétendu que le Circion était le vent de l'ouest [2]. Mais, l'antiquité et l'érudition moderne sont à peu près unanimes pour faire du Circion le vent du nord-ouest [3], comme de l'Aquilon le vent du nord-est. Or, la côte la plus septentrionale de l'Irlande est au sud-ouest de la Calédonie, et la Calédonie seule a des côtes au nord-ouest de la Bretagne.

Les Scots qui attaquaient celle-ci venaient donc, selon Gildas, de la Calédonie; mais, peut-être, ne faisaient-ils que la traverser. Gildas les appelle une *nation transmarine* [4] : donc ils habitaient l'Irlande. Ce raisonnement serait juste, si Gildas n'appliquait pas la même épithète aux Pictes. Ce sont à la fois ceux-ci et les Scots qu'il appelle deux *nations transmarines*. Nous verrons un peu plus tard ce que dans son langage signifie cette périphrase [5]. Il nous suffit de constater maintenant, qu'elle n'exclut pas les Scots de la Calédonie, ou qu'elle en exclut également les Pictes de Gildas. Or, depuis longtemps, toutes les écoles y placent ceux-ci; on peut donc y admettre ceux-là, et reconnaître qu'une seule épithète appliquée en même temps à deux peuples ne saurait guère avoir pour chacun de ces peuples une signification différente. Plus nous avancerons dans la nouvelle étude à laquelle nous voulons soumettre notre auteur, plus nous acquerrons de preuves à l'appui de l'interpré-

[2] « Britanniam a Circio [id est ex Hibernia] Scoti, ab Aquilone vero Picti... conculcant. » (Usser. *Antiq.* p. 515 an. 422; cf. *ibid.* p. 309 et O'Connor, *Rer. hib. script.* t. I, proleg. pars II, p. 108, n. 9.) Usserius aurait pu d'ailleurs appuyer son sentiment de celui de Nonius Marcellus. (Voir du Cange, v° *Circius*). Gildas lui-même prouve que par le *Circio* il n'entendait pas l'occident, lorsqu'il donne en commun aux Pictes et aux Scots l'épithète d'*Aquilonales gentes*. (Stev. Gild. § 23, p. 30. Il le prouve bien mieux encore, lorsqu'il distingue le Circio de l'occident. « Britannia insula in extremo ferme orbis limite « *Circium Occidentemque* versus. » (*Ibid.* § 3, p. 11.)

[3] Voir le Dictionnaire de Facciolati, v° *Circius* et *Thrascias*.

[4] Voir plus haut p. 40, § 14.

[5] Consulter, en attendant, Tillemont, *Empereurs*, t. III, p. 462.

tation que nous faisons ici de son texte. Mais avant de passer outre, il faut savoir si rien dans l'antiquité ne contredit l'opinion que semble manifester Gildas sur la fixité de l'établissement des Scots en Calédonie, au commencement du ve siècle.

§ 2. Contrôle du témoignage de Gildas.

1° Par les historiens de l'empire.

Claudien, qui écrivait à cette époque même, et par conséquent plus d'un siècle avant Gildas, a fourni des arguments fort spécieux à l'école irlandaise. En parlant des exploits du comte Théodose [368], le poëte dit : « Son glaive poursuivit les Scots vagabonds, et ses rames audacieuses fendirent les ondes hyperboréennes [6]. » Et ailleurs: « L'éternelle inclémence des cieux et les écueils d'un détroit inconnu ne purent l'arrêter. Les Orcades furent baignées du sang des Saxons; celui des Pictes attiédit Thule, et la glaciale Hibernie pleura les Scots amoncelés [7]. » Enfin, lorsque le poëte célèbre les exploits de Stilicon, vers 398, il fait dire à la Bretagne : « Ce héros m'a fortifiée, lorsque le Scot avait entraîné toute l'Hibernie, et que l'onde écumait sous des rames ennemies [8]. » Ces trois passages, nous l'avouons, paraissent plus favorables à l'opinion d'Usserius qu'à celle des Écossais, et prouve qu'un critique comme le savant archevêque ne se décidait point à la légère.

Mais ce n'est point à la légère non plus qu'Innes et ses partisans ont persisté dans leurs opinions, après avoir examine et pesé celles de leurs adversaires. Le premier passage de Claudien établit, en effet, que Théodose a poursuivi les Scots

[6] Ille leves Mauros, nec falso nomine Pictos
Edomuit, Scotumque vago mucrone secutus,
Fregit Hyperboreas remis audacibus undas.
(Claud. *In consulat. III Honorii*, v. 54, t. I, p. 106.)

[7] Quid rigor æternus cœli, quid frigora possunt,
Ignotumque fretum? Maduerunt Saxone fuso
Orcades, incaluit Pictorum sanguine Thule,
Scotorum cumulos flevit glacialis Ierne.
(Claud. *In consulat. IV Honorii*, v. 30, t. I, p. 122.)

Voir plus haut p. 58.

sur terre et à travers les *ondes;* mais de quelles *ondes* a voulu parler le poëte? Du canal qui sépare les deux îles, ou des golfes hyperboréens de la Calédonie? Il est ensuite question d'un détroit inconnu, situé sous des cieux incléments, et dont la mention dans Claudien se trouve rapprochée de celle des Orcades et assez éloignée de celle de l'Irlande. Ce détroit est-il celui qui sépare la Calédonie de l'Irlande, ou celui qui la sépare des Orcades? Et d'ailleurs, l'exagération du poëte n'est-elle pas évidente? Un historien oserait-il soutenir que Théodose a pénétré, soit dans les Orcades, pour y répandre le sang des Saxons, soit dans Thule pour y verser celui des Pictes, soit enfin dans l'Irlande pour y amonceler les cadavres des Scots? Dès lors, le détroit dont parle son panégyriste ne serait-il pas tout simplement l'un des deux golfes de la Clyde ou du Forth, derrière lequel ce général aurait repoussé et châtié tout à la fois les Pictes, les Scots et les Saxons?

Mais l'Irlande a pleuré le trépas des Scots, et plus tard, ceux-ci l'ont entraînée sur les côtes de la Bretagne, pour l'associer à leur vengeance [9]. Sans doute. Les Scots étaient originaires d'Irlande; et les passages de Claudien prouvent que la colonie avait conservé des relations intimes avec sa patrie. Rien de plus. Nous doutons même que celle-ci ait fréquemment répondu aux appels de celle-là. Les historiens ont énuméré, et les antiquaires ont retrouvé les murs et les retranchements que les Romains avaient multipliés contre la Calédonie [10]. La Notice de l'empire indique la flotte, les troupes et les officiers chargés de défendre les côtes de l'est contre les Saxons. Que si l'Hibernie s'était

[9] Voir plus haut p. 75.

[10] Voir, entre autres, Cellarius, Camden, *Britannia* passim; Usser. *Antiquit.* p. 114-118. Innes, *Essay,* book I, chap. I, art. 2. *of The Roman walls in Britain,* t. I, p. 10-29; Pinkeston's *Inquiry*, part. II, chap. III, *The wals*, t. I, p. 45-57.

fréquemment soulevée tout entière, la Notice accuserait une flotte, des troupes, un comte du rivage scotique, comme elle les énumère sur le rivage saxonique. Menacée de trois côtés, la Bretagne se serait défendue de trois côtés. Elle ne s'est fortifiée que sur deux points; donc elle n'était constamment menacée que sur deux points; donc l'Hibernie ne lui était pas fréquemment hostile; donc les Scots, qui lui étaient hostiles, habitaient la Calédonie. C'est ce qu'achève de prouver un autre panégyriste qui écrivait une dizaine d'années avant Claudien [389], et qui célébrait comme lui les exploits par lesquels s'était signalé, en Bretagne, le comte Théodose. « Vous rappellerai-je, disait Pacatus au fils de ce général, au grand Théodose, vous rappellerai-je les exploits qui ne laissèrent aux Scots que *leurs marais* [11] ? » Ces marais, on ne saurait les placer en Irlande; ils abondent en Écosse, et près d'un demi-siècle avant Paccatus [310], un troisième panégyriste, Eumène, avait dit en présence du grand Constantin, auquel il rappelait les travaux accomplis en 306 par Constance, son père : « Le but de ses glorieux efforts n'était pas de conquérir les marais des Calédoniens ou des *autres* Pictes, ni même les côtes voisines de l'Hibernie [12]. » Le rapprochement de ces deux derniers passages, extraits tous deux de panégyristes antérieurs à Claudien, nous semble jeter une vive lumière sur les obscurités de celui-ci, et déterminer le véritable sens de ses périphrases plus poétiques, sans doute, mais aussi plus amphibologiques que le texte des prosateurs officiels. Eumène et Pacatus suffisent donc, à notre avis, pour mettre Claudien d'accord avec Gildas. Voyons maintenant si Bède a compris comme nous et Gildas et l'antiquité.

[11] « Redactum ad paludes suas Scotum « loquar ? » (Pacatus, apud *Panegyr. veter.* c. v, t. III, p. 1562.) — [12] Voir plus haut p. 8.

2° Gildas confronté avec les chroniqueurs du moyen âge.

Lorsque le vénérable historien parle de l'origine des différents peuples qui habitaient la Bretagne, il dit : « Après les Bretons et les Pictes, l'île reçut la nation des Scots, [qui, sortis d'Hibernie, abordèrent] dans la contrée des Pictes, sous la conduite de Reuda, et y obtinrent, de gré ou de force, le siége qu'ils y occupent encore. C'est du nom de leur chef que nous les appelons aujourd'hui *Dal Reudins*[13]. » Toute la question est de savoir à quelle époque vivait ce Reuda, sous lequel les Scots sortirent d'Hibernie. Aucun auteur insulaire ou continental, antérieur à Bède, ne peut nous éclairer sur ce point; mais c'est évidemment une tradition nationale que reproduit le vénérable historien. Nous nous trouvons donc obligés, cette fois, de consulter les chroniqueurs insulaires postérieurs à Bède, mais qui ont également recueilli ces traditions.

Usserius a réuni tout ce qu'ils peuvent fournir sur ce point, et des emprunts qu'il leur fait, il résulte pour son école[14], que

[13] « Brittania post Brittones et Pictos « tertiam Scotorum nationem in Pictorum « parte recepit; qui, duce Reuda, de Hi- « bernia progressi, vel amicitia vel ferro « sibimet inter eos sedes, quas hactenus « habent, vindicarunt; a quo videlicet duce « usque hodie Dalreudini vocantur, nam « lingua eorum *Daal* partem significat. » (Stevens. Bedæ *Hist. eccles.* lib. I, cap. 1, § 8, p. 11.)

[14] L'opinion personnelle d'Usserius, nous l'avons déjà dit (plus haut, p. 94), est moins favorable que la plupart de celles de ses disciples à l'antiquité de la colonisation d'une partie de la Bretagne par les Scots de Reuda. Il est d'ailleurs difficile d'être plus obscure ou plus faible que ne l'est la critique du savant prélat sur ce point important, à propos duquel nous croyons utile d'exposer ici sa manière de voir.

Tous les documents irlandais (O'Connor, *Rer. hiber. script.* t. I, proleg. 1, p. 133, et proleg. 2, p. 17, 184), et particulièrement Tigernac (*ibid.* t. II, p. 37, ann. 212), le plus ancien et le plus judicieux chroniqueur de l'île (« Tighernacus « claram Hiberniæ historiam scripsit circa « annum 1088 : est autor sapiens, fabulis « nunquam deditus, et luce dignissimus. » — Pinkert. *Vit. antiq. SS.* p. 61), parlent d'un *Conarius II*, roi d'Hibernie, qui monta sur le trône vers 184 de J. C. (voir la note suivante), et qui eut pour fils un certain

Reuda est le fils d'un monarque irlandais dont le règne peut se rapporter à l'an 215 [15]; qu'il donne effectivement son nom

Carbrœus Riada. Le même Tigernac avance, sous la date de 502, que Fergus le Grand, fils d'Éris, occupa une partie de la Bretagne avec la race des *Dalrièdes*, et qu'il y mourut. (Pinkert. *Vit. antiq. SS.* t. II, p. 126.) Un ancien manuscrit, cité par Camden (*Britannia*, p. 707), porte que Fergus, fils d'Éris, fut le premier de la race de *Chonarus* qui monta sur le trône en Albanie. Innes a trouvé dans la Bibliothèque impériale (manuscrit latin n° 4126) un manuscrit du XIVe siècle, copié sur un autre manuscrit plus ancien (Pinkerton, *Inquiry*, t. I, p. 475), qui contient deux chroniques, offrant toutes deux la leçon déjà donnée par Camden (Innes, *Essay*, t. II, p. 772 et 789). La plupart des généalogistes et des chroniqueurs irlandais font du *Conarius II* de Tigernac et du *Chonarus* de Camden un même personnage auquel remonte, selon eux, la filiation de Fergus et de tous les rois d'Écosse ses descendants, par l'intermédiaire de Carbræus Riada. (D^r^ O'Connor, *Rer. hiber. script.* t. I, proleg. I, p. 132, etc.) La plupart des critiques irlandais, depuis Usserius (*Antiquit.* p. 320) jusqu'au docteur O'Connor (*Rer. hiber. script.* t. I, proleg. *ubi supra*), acceptent complétement cette filiation. Tous reconnaissent l'identité des *Dalreudins* de Bède et des *Dalrièdes* de leur chronique. (Usserius, *Antiquit.* p. 510, ann. 216; O'Flaherty's *Ogygia*, p. 322; *Rer. hiber. script.* t. I, ind. p. 192, v° *Dalriada*, etc.) Usserius allègue même un manuscrit déjà cité par Camden (*Britan.* p. 706), auquel il assigne la date de 1176 (*Antiquit.* p. 321; conf. Innes, *Essay*, t. I, p. 601), et dans lequel il reconnaît, comme appartenant à l'Écosse septentrionale, un royaume de *Dalriète* qui s'y trouve mentionné. (Conf. *ibid.* p. 783.) Dès lors il devait sembler naturel aux critiques irlandais de reconnaître dans le *Carbræus Rieda*, ancêtre de tous les anciens rois écossais, le *Reuda*, chef de cette émigration des *Dalreudins*, dont parle le vénérable Bède. C'est, en effet, ce que fait la majorité de l'école irlandaise. (O'Flaerty's *Ogygia*, p. 322; D^r^ O'Connor, *Rer. hiber. script.* t. I, proleg. p. 131, 133, etc.) Il distingue d'abord deux Dalriète, l'une en Écosse, ainsi que nous venons de le dire, l'autre en Irlande, dans le comté d'Antrim, qui se trouve mentionnée au XIIIe siècle dans une charte du roi Jean (*Antiquit.* p. 321), puis dans son Index chronologique, où sa pensée se montre ordinairement dégagée des éternelles digressions et des hésitations où son texte la noie; il dit (p. 510, ann. 216) : « Nostri chronographi Chonarem, tunc summum Hiberniæ principatum tenuisse, et Dalriedæ dominium (unde Dalreudinorum sive Scotorum Albiensium regnum *longe post hæc tempora* duxit originem) filio suo *Cairbri-Riedæ*... post se reliquisse scribunt. » Dans son texte (p. 320) Usserius ajoute que c'est de Cairbre-Rieda que la Dalrédie hibernoise a pris son nom. Ainsi, tout en reconnaissant avec Bède que les Scots d'Albanie portaient le nom de *Dalreudins* longtemps avant le VIIIe siècle, époque où vivait le vénérable chroniqueur, tout en admettant avec Camden que leur nom subsistait encore dans une partie de l'Écosse vers 1176, le critique écossais s'appuie d'une charte du XIIIe siècle, où il est

au peuple et à la province des Dal Reudins, mais que ce nom appartient exclusivement à une tribu et à un district de l'Ir-

question d'une Dalriédie en Irlande, pour affirmer que celle-ci est de beaucoup antérieure à celle dont parle Bède. Ne pourrait-on pas, au contraire, supposer avec plus de vraisemblance que les Dalreudins ont conquis depuis leur établissement en Écosse le canton de l'Irlande qui se trouve situé en face des côtes qui couvraient leur nouvelle colonie? Ne trouve-t-on point près de la Dalriédie irlandaise une tribu de Cnithnes, dont le nom n'est que la traduction hibernoise de celui de Pictes. (Chalmer's *Caledonia*, t. I, p. 359, cf. *ibid.* p. 273; Usserius, *Antiquit.* p. 301, 302; Camden *Britann.* p. 540; Pinkerton's *Vit. antiq. SS.* p. 65; *Inquiry*, t. I, p. 290, 337, t. II, p. 66, etc.) Si les Pictes ont envahi l'Irlande, pourquoi les Scots Dalrièdes n'auraient-ils pas pu s'étendre, postérieurement à leur colonisation, dans une contrée où devaient les rappeler continuellement leurs alliances et leurs ascendants? Mais poursuivons.

Ce n'est pas assez pour Usserius de créer une Dalriédie antérieure à celle de Bède. Il attribue à la province qu'il vient de créer le nom de Rieda, qui l'aurait créée, et cela sans alléguer aucune autorité; puis il ajoute, en parlant de la Dalriédie d'Écosse : « Coloniam novam, in oppositam Britanniæ partem traductam, antiquæ suæ patriæ nomen retinuisse, veri videtur simillimum. Nam Scotos Albienses suo tempore dictos fuisse testatur Beda (licet a Reuda duce nomen illud eos accepisse judicet). » (P. 32.) Ainsi Bède s'est trompé en faisant dériver du nom de Reuda, leur chef, celui de ses Dalreudins; ceux-ci ont emprunté leur nom des Dalreudins d'Hibernie, qui seuls l'ont reçu directement du Reuda de leurs chroniques; et pour rectifier ainsi le vénérable chroniqueur, Usserius n'allègue que la vraisemblance, *veri videtur simillimum*. Cela, toutefois, pourrait ne sembler qu'un commentaire un peu hardi du texte de Bède, assez laconique au sujet de Reuda et de sa colonie pour avoir pu sous-entendre les détails qu'Usserius regarde comme vraisemblables, si le critique irlandais reconnaissait, comme l'ont fait depuis la plupart de ses compatriotes, que Reuda et Cairbre Rieda sont le même personnage. Mais cette identité reconnue, il faudrait admettre que les deux Dalriédies datent de la même époque, et que la colonisation de l'Écosse par les Dalrièdes remonte à la première moitié du IIIe siècle. Usserius distingue donc entre le Rieda de ses chroniques et le Reuda; or, il se trouve un peu embarrassé de l'existence de celui-ci, et voici l'expédient auquel il a recours pour lui assigner un rôle. S'adressant à une vie de S. Patrice, sur la valeur de laquelle on peut consulter les Bollandistes (Martii die XVII, t. II, *De S. Patricio*, § 25, p. 522), il en extrait deux passages où il est dit que du temps de Constance, fils de Constantin, les Scots d'Hibernie ravagerent les côtes septentrionales de la Bretagne sous leur roi Neil Næigiallach, dont le règne datait de l'an 360, et finirent par s'y établir. (*Antiquit.* p. 306.) Cela fait, Usserius s'adressa à Girald le Cambrien, l'un des fabuleux auteurs sortis du pays de Galles, qui, dans sa topographie, d'ailleurs fort curieuse, de l'Hibernie, s'exprime ainsi :

lande, vers le milieu du IIIe ou du IVe siècle, et peut-être jusqu'en 503, époque où les Dal Reudins, non plus sous la con-

« Nello Hiberniæ monarchiam obtinente, « sex filios Muredi regis Uttoniæ in classe « non modica boreales Britanniæ partes « occupasse. Unde et gens ab iis propagata, « et specificato vocabulo Scotica vocata, « usque in hodiernum angulum illum in- « habitant. » (Girald. Cambr. *Topograph. Hiberniæ*, distinct. III, c. XVI, p. 742, apud *Scriptor*. Camdeni.) Toutes ces citations terminées, Usserius ajoute enfin : « Unde « videndum annon sex istorum fratrum « princeps *Reuda* ille fuerit cujus Beda « meminit. » (*Antiq*. p. 306, cf. p. 512.) Le savant archevêque trouvait, sans doute, ces lignes aussi claires que concluantes; car, dans une autre partie de son ouvrage, il y renvoie le lecteur en ces termes : « Ex « Bedæ sententia..... Scoticam a Reuda « ductam fecisse coloniam *haud obscuris* a « nobis ostensum est indiciis. » (P. 370.) Mais si le passage auquel Usserius en appelle ne dissipe pas complétement les ténèbres qu'il a fait planer sur Reuda, celui que nous venons de citer n'en laisse subsister aucune sur l'opinion du critique irlandais relativement à la colonisation de l'Écosse par les Dalrièdes vers 360. Dès lors, quoi de plus simple que d'en revenir aux traditions de Bède et de les concilier, comme nous le faisons dans notre texte, avec les chroniques hibernoises les moins suspectes? Ne saurait-on, dans les Dalriè- des conduits en 360 par Reuda, reconnaître les Dalreudins, colons définitifs de l'Écosse septentrionale? Dans le premier fragment cité par Camden (*Britan*. p. 707), ne peut-on voir une révolution de gouvernements pour ces Dalreudins qui choisissent en 503 un de leurs chefs, *Fergus*, descendant de *Chonare*, pour en faire un roi? Enfin, le passage où Tigernac parle d'une partie de la Bretagne dont s'était emparé Fergus, n'indiquerait-il pas la conquête d'une province ajoutée par Fergus à celles où ses compatriotes s'étaient jadis établis sous la conduite de Reuda? Tout deviendrait simple et logique. Mais ce n'est point ainsi que procède Usserius. Pour lui, la conquête dont parle Tigernac ne saurait indiquer que l'établissement d'une colonie dont Fergus était chef. La révolution qui place celui-ci sur le trône est la conséquence de cet établissement, et, pour que tout cela puisse se réaliser, il faut que le terrain soit libre et que les Dalrièdes, conduits en Écosse par Reuda, en 360, l'aient évacuée depuis cette époque. Il la leur fait évacuer en effet; voici par quel procédé : il cite d'abord différents chroniqueurs écossais, Fordun, Major, Boèce, Buchanan, dont le plus ancien écrivait dans le XVe siècle, et rapporte d'après eux, et sans les contredire, les défaites qu'aurait subies en 379, c'est-à-dire dix-neuf ans après Reuda, un roi des Dalrièdes, nommé *Eugène*, qui serait mort sur le champ de bataille, et après la mort duquel Maxime, alors simple général romain, aurait forcé les vaincus de sortir de l'Écosse pour se réfugier en Hibernie et en Norwége. Puis, afin de donner quelque vraisemblance à ce fait, il rapporte un passage du faux Prosper où il est dit que Maxime, après avoir été créé empereur, en 382, avait mis en déroute les Pictes et les Scots qui dévastaient la Bretagne. (*Antiquit*. p. 309.) Mais si les Scots avaient été chassés de la Bretagne dès

duite de Reuda, mais sous celle de Fergus, descendant de Reuda, iraient coloniser le pays des Pictes. A notre avis, au contraire, les fragments qu'a rapprochés Usserius s'accordent parfaitement avec la narration de Bède. Ils attestent l'existence de Reuda et en donnent la date approximative [16]. Ils prouvent que du nom de Reuda s'est formé pour deux districts à la fois situés l'un en Irlande [17], l'autre en Calédonie [18], le nom de *Dal*

379, comment s'y retrouvent-ils de nouveau en 382? Et, de plus, si l'on doit s'en rapporter au faux Prosper, que faire du témoignage de Zosime, d'après lequel Maxime, à peine salué empereur par les légions de la Bretagne, serait passé sur le continent? (Zosime, l. IV, c. xxxv, p. 215.) Aussi il faut voir quel cas fait Tillemont des témoignages qu'a recueillis Usserius. (*Emper.* t. V, p. 177.) Ces témoignages cependant sont les seuls dont s'appuie le critique irlandais pour expulser d'Écosse les colons de Reuda, afin d'y introduire, en 503, les Dalreudins irlandais sous la conduite de Fergus. On peut juger, par ce trop long exposé d'un des points en litige, les procédés dont use le plus souvent le savoir insulaire pour soutenir ses opinions.

[15] (Voy. p. 98.) Nous nous conformons ici aux calculs d'Usserius. (*Antiq.* p. 320.) Le Dr O'Connor a voulu les rectifier; mais nous n'avons pas trouvé qu'il l'ait fait d'une manière assez concluante. Ainsi, il place le début du règne de *Chonarius*, père de *Rieda*, tantôt en 184 (t. I, proleg. part. I, p. 133 et part. III, p. 17), tantôt en 187 (t. II, p. 28 et p. 35, n° 33). Il place la mort de ce prince en 192 (t. I, proleg. part. I, p. 133); puis il rapporte, sans la contredire, une note de Charles O'Connor, son aïeul, qui fait naître en 208, en 210, ou en 214, *Rieda*, fils de *Chonarius*. Enfin, il fait assister *Rieda* au combat de Cindebrad en 227 (t. I, proleg. part I, p. 132, 133); puis il prouve que ce combat a lieu en 212 (t. I, proleg. part. II, p. 18; t. II, p. xxviii et p. 37, n° 42). La critique irlandaise, on le voit, n'offre, parfois, pas plus d'exactitude que les chroniqueurs dont elle s'appuie.

[16] [Ann. 212] « Prælium Cendabradense « gestum a.. .. tribus *Carbreis*, id est filiis *Conarii*, filii Mogalamæ..... occisus « est Nemedus a *Carbreo Riada*..... » (Tigernac, apud *Rerum hiber. script.* t. II, p. 37; cf. Usser. *Antiq.* p. 320.)

[17] « *Dal-Riedæ*, vero nomine Hibernis comitatus, Autrimensis tractus ille notus est « quem *Reuta* appellamus..... totam vero « *Dalreth* sive *Dalrede* cum insula Rachlyn vel Rachrin illi objacente Alano de « Galway a Johanne Anglorum rege et Hiberniæ domino concessam olim fuisse ex « archivis regiis [Patent. in dorso ann. 14 « (1213), regis Johannis membran. 3. « num. 1, et ann. 17 (1216) membran. 5. « num. 57] in arce Londiniensi asservatis « constat. » (Usser. *Antiq.* p. 321.)

[18] « Kinnadius..... [qui regnavit ab « anno 836-845, Chalmers, *Caledonia*. « t. I, p. 278], biennio antequam veniret « Pictaviam, *Dalrietæ* regnum suscepit. » (Camden, *Brit.* p. 406; Usser. *Antiq.*

Riede. Ils n'indiquent point à quelle époque le district calédonien a reçu cette dénomination, dont Bède rend l'origine contemporaine de Reuda lui-même[19]. Enfin, ils parlent de Fergus, mais c'est pour dire qu'il fut le chef d'une dynastie ou plutôt le fondateur de la monarchie écossaise[20]. Un de ces fragments semble faire passer le nouveau monarque d'Irlande en Écosse[21], aucun n'y fait passer les Dal Reudins avec lui[22].

C'est cependant ce qu'Usserius a cru lire dans ce passage

p. 321; Innes, *Essay*. t. II, p. 783; cf. Pinkerton's *Enquiry*, t. I, p. 475, pour l'âge du manuscrit et de la chronique qu'il contient.)

[19] Voir plus haut, p. 97.

[20] « *Fergus*, filius Eris; ipse fuit primus « qui de semine *Chonare* suscepit *regnum* « Albaniæ a monte Brunalban usque ad « mare Hiberniæ, et ad Inchegal. Deinde « reges de semine Fergus regnaverunt in « Brunalban, sive Brunhere usque ad Al- « pinum. » (Innes, *Essay*. t. I, p. 772.) « Fergus, filius Eris; ipse fuit primus qui « de semine *Chonare* suscepit regnum Al- « baniæ, id est a monte Drumalban, us- « que ad mare Hiberniæ, et ad Puhe-Gal. » (*Ibid*. p. 789; cf. Camden *Brit*. p. 707; Usser. *Antiq*. p. 320, etc.)

[21] Nous ne savons trop ce que contient le fragment dont Usserius ne donne pas le texte. Voici ce qu'il en dit : « Qui lin- « gua hibernica tum monarcharum et pro- « vincialium Hiberniæ principum, tum Al- « baniæ regum synchronismos delineavit « *non novitius author*, ab Ochano prælio in « quo Ailill Molt Hiberniæ monarcha oc- « cubuit, annos xx dinumerat, ad sex fi- « liorum Eris [quorum Fergus unus erat] « adventum in Albaniam. » (*Antiq*. p. 320.) Cet auteur que cite Usserius est *Flaurus* (*Rer. hiber. script*. t. II, p. 126, n° 6), surnommé *Butensis*, parce qu'il était prévôt du monastère de Bute (IV Magistri apud *Script. rer. hib*. t. III, p. 613; Ann. ulton. *ibid*. t. IV, p. 336). Cf. O'Flaherty, *Ogygia*, p. 92. O'Connor, *Rer. hib*. t. I, proleg. part II, p. 81 et 88, dans l'index p. 194). Flaurus, dont O'Connor place la mort tantôt en 1051 (*ibid*. part. I, p. 126, n° 1), tantôt en 1053 (*ibid*. part. II, p. 82, cf. t. IV, p. 336), enfin en 1056 (*ibid*. p. 96), est antérieur d'une génération à Tigernac, et il est à regretter qu'O'Connor, malgré ses promesses (*ibid*. p. 194), n'en ait pas publié le texte. Peut-être y verrions-nous qu'Usserius lui fait affirmer à tort l'émigration de Fergus, comme il la fait affirmer par Tigernac, dont heureusement nous avons le texte pour rectifier son assertion conçue en ces termes : « Fergusium..... cum gente Dalraida in « Britanniam trajecisse testis est Tigerna- « cus. » (*Antiq*. p. 321.) On se rappelle que Tigernac dit seulement : « Fergusius Mag- « nus, filius Eris, cum gente Dalriadæ *par-* « *tem Britanniæ tenuit*, et ibi mortuus est. » (*Rer. hiber. script*. t. II p. 126.)

[22] Voir les autorités alléguées dans les notes précédentes.

des annales de Tigernac : *Feargus..... cum gente Dalrieda partem Britanniæ tenuit; et ibi mortuus est* [23]. Mais Usserius aurait dû remarquer que, parmi les fragments qu'il cite, celui-ci est le seul où se rencontre le nom de *Britannia*. Dans les autres, où il n'est question que de l'avénement de Fergus, l'Écosse se trouve exclusivement désignée; et pour l'indiquer, les noms d'Albanie, de Scotie, de Brunalbaine, de Bruschère, de Dalriède, y sont exclusivement employés [24]. Sans doute, ils l'eussent été de même dans les Annales de Tigernac, s'il s'y fut agi du pays des Scots. Ce n'est donc pas ce pays que désignent les mots *partem Britanniæ;* et il faut chercher ailleurs qu'en Écosse la portion de Bretagne dont s'emparent Fergus et les Dal Reudins. Cette partie ne serait-elle point quelque contrée au sud de la Clyde [25]? Là se trouvait un royaume breton auquel les modernes donnent le nom de *Stratclyde* [26], mais que les écrivains du XIe siècle, époque où vivait Tigernac, désignaient sous celui de *Britannia*. Ainsi un chroniqueur, dont Innes a publié le texte d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale [27], et qui semble contemporain de Tigernac [28], dit, en parlant du royaume de Stratclyde et des violences qu'y avait exercées un roi d'Écosse vers l'an 970 : « Kenneth dépouilla la Bretagne, *Cinnadius prædavit Britanniam* [29]. » Pour Tigernac, comme pour son contemporain, la Bretagne ne serait-elle pas le Stratclyde? Le Stratclyde correspond au comté moderne de Cuningham, et dans ce comté Usserius reconnaît positivement qu'il existait

[23] *Rer. hiber. script.* t. II, p. 126 : Usserius, *Antiquit.* p. 320.

[24] *Ibid.*

[25] Cf. Low, *Hist. of. Scotl.* p. 66.

[26] Cf. Pinkert. *Inquiry,* t. I, p. 60 et t. II, p. 188. Chalmers, *Caledon.* l. II, c. II, p. 235, l. III, c. V, p. 349, etc.

[27] Innes, *Essay,* t. III, p. 603 et 782.

[28] Le dernier roi dont parle ce chroniqueur est Kenneth III (970-994). Voir Chalmers, *Caledon.* t. I, p. 363. Tigernac écrivait en 1088. Cf. Pinkert. *Inquiry,* t. I, p. 260; t. II, p. 89, et O'Connor, *Script.* t. II, p. 313.

[29] Innes, *Essay,* t. II, p. 788.

un lieu du nom de *Dal Rhea*[30]. Dès lors, le passage de Tigernac, dont s'appuyait le savant irlandais, ne paraît-il pas indiquer, moins la première colonisation des Scots, qu'une conquête de leur premier roi?

Mais notre but, on se le rappelle, est bien plus de concilier Bède avec lui-même et avec Gildas qu'avec des chroniques du XIe siècle; et comme nous n'avons pas besoin, pour notre sujet, de la haute antiquité qu'attribuent à la colonisation de Reuda les traditions irlandaises, voyons si, d'après Bède lui-même, nous ne pourrions établir que cette colonisation est antérieure à l'an 411, époque où commencent les infestations continues. Or, à cette époque même, avant d'entreprendre sa narration, Bède croit devoir expliquer quelle était la position des deux peuples qui vont exercer tant de ravages. Ce qui l'y amène, c'est une phrase ambiguë de Gildas, qu'il transcrit, que nous connaissons déjà, et sur laquelle nous aurons à revenir. Voici cette phrase, et le commentaire dont Bède l'accompagne : « La Bretagne va gémir pendant de longues années sous les effroyables cruautés de deux nations transmarines : les Scots venus du nord-ouest, les Pictes du nord-est. Nous donnons à ces nations l'épithète de transmarines, non qu'elles fussent situées hors de la Bretagne, mais parce qu'elles étaient séparées du pays des Bretons par deux golfes qui envahissent profondément, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, les terres de la Bretagne[31]. »

[30] *Antiquit.* p. 321.

[31] « Britannia.... subito duabus genti« bus transmarinis vehementer sævis, Sco« torum a Circio, Pictorum ab Aquilone, « multos stupet gemitque per annos. Trans« marinas autem dicimus has gentes, non « quod extra Britanniam essent positæ, sed « quia a parte Brittonum erant remotæ, « duobus sinibus maris interjacentibus, « quorum unus ab orientali mari, alter ab « occidentali, Britanniæ terras longe late« que irrumpit, quamvis ad se invicem « pertingere non possint. » (Stevens. Bedæ *Hist. eccles.* lib. I, c. XII, § 28.)

De ce passage il résulte incontestablement que, pour Bède, les Scots habitaient la Bretagne avant la période d'infestation dont il est question dans Gildas, et que le critique anglo-saxon interprétait l'écrivain breton comme nous le faisons nous-même; de sorte que, depuis Eumène jusqu'à Tigernac, tout semble concourir à prouver que la colonie hybernoise était fixée en Calédonie près des Pictes, certainement au début du ve siècle, et très-probablement dès le milieu du IIIe. Ce point établi, il nous reste à savoir quand les Pictes et quand les Scots, sans cesser d'occuper la Calédonie, s'étendirent au sud des golfes du Forth et de la Clyde.

Nous avons déjà dit qu'il fallait distinguer entre l'infestation, même continuelle des Barbares, et l'occupation des contrées soumises à leurs brigandages. Considérée de ce point de vue la situation géographique des Pictes et des Scots nous paraît avoir subi une triple modification durant le ve siècle. De 411 à 423, c'est-à-dire lors de cette première période durant laquelle interviennent les Romains, la présence des deux peuples en deçà des golfes, dans la Valentia, est à nos yeux le résultat d'une infestation qui tendait à l'occupation. De 423 à 447, après la retraite absolue des troupes romaines, l'infestation, selon nous, entraîne une occupation temporaire. Enfin, après 447, l'occupation devient définitive. L'antiquité, cette fois, n'offre pas le moindre indice propre à nous éclairer, et pour établir ces propositions, nous nous adresserons exclusivement à Gildas et à Bède. Voyons d'abord quels renseignements ils nous offrent sur la position des Pictes et des Scots depuis 411 jusqu'en 423.

II[e] SECTION.

EXTENSION DES SCOTS ET DES PICTES AU SUD DE LA CALÉDONIE.

§ 1. Première période (411-423). L'isthme et la Valentia ravagés.

Lorsque débute l'infestation, nous l'avons vu, Gildas fait venir les deux peuples barbares des contrées *transmarines* de la Calédonie. Avant cette époque, il les place par conséquent au nord des golfes de la Clyde et du Forth [1]. Vers 417, quand intervient la première légion, notre auteur dit qu'elle expulse l'ennemi *des confins de la Bretagne* [2]. Ces confins touchaient aux golfes avant l'invasion; les golfes redeviennent donc vers 417 la limite entre les Barbares et les Bretons. Et, en effet, avant de se retirer, la légion fait construire un mur entre les *deux mers*, comme s'exprime Gildas, pour protéger les citoyens, c'est-à-dire les Bretons [3], et pour arrêter l'ennemi, c'est-à-dire les Calédoniens. De 411 à 417, l'infestation paraît, d'ailleurs, avoir tendu à l'occupation, car notre auteur dit : « Que les Barbares exercèrent une cruelle oppression, et se soumirent les citoyens de l'île, que les Romains délivrèrent d'une imminente captivité [4]. » Vers 419, après le départ de la première légion, les Scots et les Pictes, toujours selon Gildas, accourent sur leurs barques, et rompent les barrières qui les séparent des Bretons [5]. Ils reparaissent en conséquence dans la Valentia. Mais une seconde légion accourt dès 420, et les poursuit jusqu'au delà de leurs mers [6], c'est-à-dire des golfes,

[1] Cf. Bède, plus haut, p. 104, n. 31.

[2] « Omnes a finibus depulit. » (Voir plus haut, p. 63, § 12.)

[3] « Quos jussit inter *duo maria* constituere trans insulam murum. » (*Ibid.*)

[4] « Ob quorum infestationem et dirissimam depressionem legatos Romam « mittit..... Legio..... subjectos cives tam « atroci dilaceratione, et *imminenti captivitate* liberavit. » (Voir plus haut, p. 63, § 12.)

[5] « Terminos rumpunt. » (p. 64, § 13.)

[6] « Propere *trans maria* fugaverunt. » (*Ibid.* § 14.)

qui redeviennent par conséquent la limite entre ces hordes et les citoyens de l'empire. Lors de cette deuxième tentative, les agresseurs ne semblent songer à aucun établissement : « Ils passent,[7] » dit Gildas; et même une dernière remarque de notre auteur prouve que jusque-là les Barbares avaient eu plus de tendance à l'infestation, que de confiance dans l'occupation : « Ils entassaient annuellement leurs butins au delà des golfes[8]. » Ainsi, vers 423, à l'époque où les Romains allaient dire à la Bretagne un éternel adieu, les Pictes et les Scots, après quelques velléités d'établissements dans la Valentia, se retrouvaient, comme en 411, confinés dans la Calédonie. Nous passons rapidement sur ces points, où l'on ne trouve de difficultés que celles dont nous espérons avoir offert déjà la solution. Mais le fait qui termine cette période, la construction d'une seconde muraille élevée durant l'intervalle qui sépare la dernière victoire de la dernière retraite des Romains, est accompagné de circonstances sujettes à plus de controverses et demande un plus long examen.

1° Emplacement de la muraille de pierre d'après Gildas.

Il s'agit principalement de savoir si la seconde muraille de défense fut élevée, comme la première, entre les golfes de la Clyde et du Forth, ou si elle le fut entre le Solway et la Tyne, sur la ligne qui avait le plus longtemps servi de frontière aux Romains, et que couvraient sans doute encore les restes des retranchements, jadis construits également pour arrêter les Barbares[9]. Entre cette ligne et la première muraille se trou-

[7] « Quæque obvia..... calcant, *transeunt.* » (Ci-dessus, p. 64, § 13.)

[8] « Anniversarias prædas... trans maria exaggerabant. » (*Ibid* § 14.)

[9] Cf. Smith, Bedæ *Hist. eccles.*, n° v, p. 663. « De prætenturis murisque quos Romani in Brittania fecerunt, etc. »

vait comprise la récente conquête de Théodose, la Valentia. Dans l'une de ces deux hypothèses, cette province reste en deçà; dans l'autre, elle se trouve placée au delà de l'enceinte protégée. Nous penchons vers cette dernière opinion, et nous la ferions prévaloir assez facilement si nous voulions l'appuyer des titres sous lesquels un copiste du XIIe siècle a résumé les chapitres de Gildas : « La seconde muraille, qui porte l'un de ces titres,.... commençait au lieu nommé *Wallesende* en anglais, c'est-à-dire en latin *Caput Muri*, près de *Tinemouth;* elle se trouvait au sud, fort éloignée de la première, qui avait été construite à partir de Kaïr-Eden [Édimbourg], sur la mer d'Écosse[10]. » Mais nous avons d'avance répudié cette autorité[11], et c'est dans les chapitres authentiques de Gildas, non dans les titres apocryphes imaginés par un copiste, que nous chercherons les preuves de notre opinion.

Celle-ci s'appuie d'abord sur la diversité des expressions qu'emploie notre auteur, lorsqu'il indique les travaux exécutés par deux fois, après la double intervention des Romains, diversité qui semble s'opposer à ce que l'on place sur un même point les deux retranchements. Le mur de terre élevé en 417 est situé, dit Gildas, *entre les deux mers*. Or, tout le monde est d'accord pour reconnaître que, par ces deux mers, il faut entendre les golfes de la Clyde et du Forth[12]. Mais quand il s'agit du mur de pierre construit en 423, Gildas dit qu'on le dirige en droite ligne d'une mer à l'autre, *entre les villes* qui

[10] « Murum construxerunt, eo in loco « ubi Severus imperator maximam fossam « firmissimumque vallum, crebris insuper « turribus communitum, per centum tri- « genta et duo millia passuum longe ante « fecerat, id est a villa quæ anglice *Wal-* « *lesende* dicitur, latine vero *Caput Muri* in- « terpretatur, quæ est juxta *Tinemuthe;* qui « murus multum distat a præfato vallo « apud meridiem, quem antea apud *Kair* « *Eden* supra mare Scotiæ constituerunt. » (Stevens. Gildas, p. 6; cf. Innes, *Essay*, t. I, p. 24.)

[11] Voir plus haut p. 43.

[12] Cf. Usser. *Antiquit.* p. 313 et 515.

avaient dû leur naissance à la crainte des ennemis [13]. Il est impossible que deux murs, traversant une île en entier, n'aboutissent pas *d'une mer à l'autre,* ou ne soient point placés *entre deux mers.* Mais si les deux murs de Gildas se trouvent placés sur le même emplacement, pourquoi omet-il, en décrivant le premier, cette circonstance essentielle des villes sur lesquelles il se serait appuyé? Pourquoi dit-il de l'un, qu'il est construit entre deux golfes, *inter duo maria;* de l'autre, qu'il l'est entre ces villes, *inter urbes?* Pourquoi lorsque les Barbares franchissent le retranchement où le gazon combiné avec deux bras de mer leur offrait un triple obstacle, Gildas se sert-il du mot *terminos* mis au pluriel pour désigner la ligne hétérogène dont ces retranchements se composent, *terminos rumpunt* [14]? Pourquoi, au contraire, lorsque cette ligne est violée, et qu'on y substitue celle où les villes et le mur de pierre entrent comme seul élément, notre auteur, ainsi que nous le verrons bientôt, en se servant toujours du même mot, ne l'emploie-t-il plus qu'au singulier; *a fine usque ad terminum regionum* [15]? Laissons toutefois ces remarques grammaticales, qui pourraient sembler minutieuses ou subtiles, et dont nous ne sommes pas encore en mesure de faire sentir toute l'importance. Essayons de la logique, à défaut de la grammaire.

Un premier système de défense est employé. Il pèche par deux points : le mur qui en fait partie est de gazon; les golfes qu'il comprend livrent passage aux barques des ennemis, *alis remorum, remigumque brachiis, ac velis vento sinuatis vecti.* Aussi, en 419, les barrières qu'opposait le premier retranchement sont violées, *terminos rumpunt;* tout est à recommencer en 423.

[13] « Murum... a mari usque ad mare inter urbes quæ ibidem forte ob metum hostium collocatæ fuerant, directo librant. » (Voir plus haut p. 65, § 14.)

[14] p. 64, § 13.

[15] Stevens. Gildas, § 22, p. 29.

Au mur de gazon, on substitue un mur de pierre; mais à quoi bon si les golfes en facilitent toujours l'attaque, ou livrent un passage collatéral? N'est-il pas évident que les golfes doivent être abandonnés, et que le mur doit être reporté sur un point où l'Océan soit d'un accès plus lointain et plus dangereux que ces lacs connus et paisibles, dont l'une des deux rives appartient aux Barbares? Soit, dira-t-on, la chose serait plausible; mais il n'y a pas de raisonnement qui vaille un texte en histoire. Qu'à cela ne tienne; voici un texte. Il est même emprunté à la phrase dans laquelle, chez Gildas, il est question du deuxième retranchement : « Sur les bords de la mer, les Romains placent, d'intervalle en intervalle, des tours vers les points où l'on craignait les féroces invasions de la barbarie, c'est-à-dire le long de l'Océan jusqu'aux côtes du midi, où se trouvaient leurs propres vaisseaux [16]. » Ce passage, auquel on n'a jamais fait attention, nous semble de la plus haute importance pour décider la question qui s'agite. Mais avant d'y puiser les lumières qu'il contient, il faut en faire disparaître la seule obscurité qui s'y rencontre.

Les fortifications placées sur l'Océan, dit Gildas, s'étendent au midi jusque vers le point où se trouvaient les vaisseaux des Romains. Si ces vaisseaux sont ceux qui ont amené la légion prête à partir, ils doivent s'éloigner avec elle; et alors de deux choses l'une, ou leur présence complétait le système de défense, ou elle y était étrangère. Dans le premier cas, leur départ laisse un point du littoral à découvert; dans le second, on ne conçoit pas que Gildas les ait mentionnés dans sa brève narration. La ligne des tours s'étend, avait-il dit, jusqu'à la plage méridionale; cela suffisait. A quoi bon parler de ces vaisseaux mobiles dont, à plus d'un siècle de distance, il de-

[16] Voir plus haut p. 65, § 14.

vait ignorer la station précise, et qui étaient sur le point de disparaître. En face de la Bretagne au contraire, à l'opposé du point où commencent les côtes méridionales de l'île, stationnait, dans l'embouchure de la Somme, une flotte romaine chargée de protéger à la fois tout le rivage saxonique, c'est-à-dire les plages que baigne l'Océan, soit en Bretagne, soit dans les Gaules [17]. N'est-ce pas évidemment de cette flotte officielle que veut parler Gildas? Que de vraisemblance, en effet, dans cette interprétation, et quelle lumière elle jette sur les derniers efforts tentés par l'empire en faveur de provinces qu'il aban-

[17] « Sub dispositione viri spectabilis, ducis « Belgicæ secundæ, præfectus classis Sam« bricæ in loco Quartensi sive Hornensi. » (*Notit. dignitatum in partibus Occidentis;* c. XXXVII, p. 108.) Parmi les insignes que donne la Notice au duc de la Belgique seconde sont deux lieux fortifiés au-dessus desquels sont écrits ces mots : *Littus Saxonicum, et Quartensis.* Sur le fait dit *Quartensis sive Hornensis*, consulter d'Anville. (M. Walckenaer.)

Près de ce duc de la deuxième Belgique, à la surveillance duquel était confié le rivage saxonique, se trouvait le duc *tractûs Armoricani et Nervicani.* Celui-ci avait aussi dans ses insignes un lieu fortifié avec cette légende : *Littus Saxonicum.* Dans son district se trouvait *tribunus cohortis primæ novæ Armoricæ Granuona in littore Saxonico.* (*Ibid.* c. XXXVI, p, 106.) La Notice ajoute : « Extenditur tractus Armoricani et Ner« vicani limitis per provincias quinque, per « Aquitaniam primam et secundam, Seno« niam, secundam Lugdunensem et ter« tiam. » (*Ibid.* p. 107.) Ce district comprenait donc toutes les côtes de l'Océan qui forment les îles Britanniques depuis la Bretagne même jusqu'à l'Espagne. La ligne qu'il décrivait sur ces côtes se prolongeait jusqu'en Bretagne, avant que celle ci fût abandonnée par les Romains. Le long de la plage orientale de cette île stationnait : *Comes littoris Saxonici per Britanniam* (*Notit.* c. XXV, p. 180), dont les cohortes occupaient, à partir de Sadwich et de Douvres (*Rutupis, Dubris, ibid.*), des forts, ceux-là mêmes, sans doute, qui furent réparés par les Romains, avant leur départ, pour servir à la défense des populations qu'ils abandonnaient, et qui, plus que jamais, allaient se trouver exposées aux déprédations dont Camden parle en ces termes : « Saxones... ita maritima Bri« tanniæ et Galliæ usque ad Hispaniam « afflixerunt, ut dispositi fuerint per utrius« que regionis littora duces et milites ad « eorum depredationes coercendas, qui « inde *comites littoris Saxonici per Britan« niam et Galliam* dicti fuerint. Illi nihil « omnus sæpissime has oras vitilibus suis « myoparonibus depredati sunt; quo spec« tant illi Sidonii Apollinaris versus : »

Quin et Aremoricas piratam Saxonia tractus
Sperabat, cui pelle salum sulcare Britannum
Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo.

(Camden, *Britan.* p. 96. Cf. Sidon. Apoll.)

donne. En proie à sa dernière agonie, lorsque ses légions ne suffisent plus à le défendre, il vole au secours d'une île désormais étrangère à ses lois. Ce désintéressement incompréhensible, cet élan généreux se conçoivent maintenant. La Germanie déborde; la Saxe, qui plus d'une fois déjà, sur un signal des Pictes a traversé l'Océan [18], menace de se transporter et de camper aux portes de l'empire, sur un terrain que celui-ci ne peut plus défendre, mais qu'il voudrait faire défendre par les indigènes. Il vient prêter main forte à la Bretagne contre les alliés de la Saxe, et avant de se retirer, il reconstitue au profit des Bretons cette partie du rivage saxonique qu'il abandonne, mais qui fait face à la partie qu'il conserve. C'est un nouveau système de défense mutuelle et locale que les nécessités de sa décadence le forcent de substituer à son ancien système de défense unique et centralisée. C'est lui-même qu'il vient secourir en Bretagne. Seul entre tous les historiens, Gildas nous livre ce dernier secret d'un légitime égoïsme; mais il l'enveloppe dans deux mots si obscurs, que personne ne l'avait encore pénétré.

Et, maintenant que cette obscurité est dissipée, demandons au passage d'où elle a disparu les lumières qu'il peut jeter sur les points spéciaux dont nous l'avons précédemment rapproché. Et d'abord, dans ce passage, ce n'est plus la mer qui protége; on est obligé de la protéger; il constate donc qu'en élevant un second retranchement contre les Barbares, les Romains avaient surtout en vue de préserver la Bretagne des agressions maritimes, et que, par conséquent, ils avaient dû abandonner la ligne où ces agressions étaient si faciles; puis, il n'indique comme fortifiées que les côtes de l'Océan; mais ce n'est pas l'Océan qu'il eût été urgent de fortifier. C'eussent été

[18] Usser *Antiquit.* p. 181.

les golfes dans le cas où l'on y eût reporté la ligne de défense. Remarquons d'ailleurs, en passant, que, puisque les seules côtes de l'Océan furent protégées par des tours, c'est que la Bretagne n'avait rien à craindre du côté de l'Irlande; et que, par conséquent, ce n'était point de cette île que partaient les Scots.

Mais, ce précieux passage ne nous sert pas seulement à etablir notre opinion ; il nous sert à réfuter la seule objection valable qu'elle rencontre dans l'école irlandaise. Comment admettre, disent Usserius et ses copistes [19], que des hommes de bon sens aient abandonné une province entière (la Valentia) aux Barbares, et que, délaissant le point de l'île le plus étroit et le mieux disposé pour la défense, ils en aient fortifié un autre qui était près de trois fois aussi étendu, et qui demandait le triple d'ouvrage. Quant à l'abandon d'une province, on sait que, depuis Aurélien, Rome avait autorisé le dieu Terme à reculer [20] ; et, dans les angoisses où se trouvaient ses alliés, elle aurait pu leur conseiller de sacrifier une province au moment où elle-même en abandonnait cinq [21], ce que d'ailleurs, nous le verrons bientôt, elle ne leur a pas conseillé. Puis, le lieu le plus étroit, quoi qu'en dise Usserius, n'était pas le mieux disposé pour la défense. Si l'itshme était facile à fortifier, les golfes étaient faciles à franchir. Toute la force de l'objection repose donc seulement sur l'étendue des travaux qu'aurait eus à diriger une légion hâtée de partir. Mais, d'abord,

[19] « Nulla enim ratio suadet ut homines « suæ mentis compotes centum mill. pass. « retrocederent, et tantum terrarum spa- « tium hostibus ultro concederent ; relicto- « que loco totius insulæ angustissimo, eo- « que munitioni maxime accommodato, « alium quærerent, in quo murus *triplo* « prope priore productior esset ex neces- « sitate statuendus. » (Usserius, *Antiquit.* p. 317.)

[20] Voir Tillemont, *Empereurs*, t. III, p. 402.

[21] On se rappelle que la Bretagne romaine était divisée en cinq provinces.

ces nouveaux travaux pouvaient n'être pas fort considérables sur une ligne où avaient dû subsister les anciens, qu'une province tout entière, depuis Théodose, mettait à l'abri des Barbares. De plus, si Usserius et ses partisans avaient fait attention au dernier passage que nous venons d'emprunter à Gildas, ils auraient vu que leur argument tournait contre eux-mêmes. En effet, les travaux auxquels présidait la légion ne se composaient pas seulement de ceux que nécessitait la construction d'un retranchement, mais encore de ceux que demandait la sûreté des côtes. Que si la ligne de défense territoriale, reportée au sud de la Valentia, prenait plus d'étendue, la ligne de défense maritime se trouvait réduite dans une proportion bien plus considérable. Ainsi, la première en était augmentée de sept myriamètres environ, la seconde en diminuait de vingt-huit. C'étaient vingt et un myriamètres, c'est-à-dire, au lieu du triple en plus, les trois quarts en moins de bénéfice.

Nous nous croyons donc autorisé à conclure d'après Gildas, que si les Barbares avaient été rejetés en 423 derrière les golfes de la Clyde et du Forth, la Bretagne s'était volontairement abritée, sinon retirée derrière la Tyne et le Solway, et que la Valentia, sacrifiée à la sûreté commune, demeurait seule exposée aux horreurs de l'infestation. Nous verrons tout à l'heure quelles furent pour cette dernière les conséquences de cette situation nouvelle, mais confrontons d'abord le texte de Bède avec celui de Gildas sur les événements que nous venons de signaler dans la première période.

2° Emplacement de la muraille de pierre, d'après Bède.

C'est après avoir répété ce que dit l'auteur breton sur le début de ces brigandages qui, depuis 411, exposent la Bretagne aux cruautés de deux nations transmarines venues du

Circion et de l'Aquilon, que Bède ajoute ce commentaire sur le mot *transmarines*, dont nous avons déjà fait usage[22], pour établir qu'à ses yeux les Scots et les Pictes étaient fixés au nord des deux golfes à l'instant où commence l'infestation. Le vénérable chroniqueur emprunte ensuite à Gildas tout ce qui est relatif à cette première légion, qui chasse les Barbares du territoire des Bretons, délivre ceux-ci de l'oppression la plus cruelle, et les exhorte, pour la première fois, à construire un mur entre les deux mers. Puis il ajoute : « Le mur fut construit entre ces deux mers, ou plutôt entre ces deux golfes qui envahissent profondément, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, les terres de la Bretagne, afin que celle-ci se trouvât défendue par un rempart sur le point où l'onde cessait de la protéger[23]. » On le voit, selon Bède, dans le premier retranchement, on avait fait entrer les deux golfes comme éléments de défense. Quant aux ouvrages construits de main d'homme, ils consistaient, a dit Gildas, en un mur de gazon; mais, selon Bède, le mot de *mur*, quoiqu'il l'emploie d'abord en copiant Gildas, n'est point ici l'expression propre, et il y substitue incontinent celle de *tranchée* (*valli latissimi*). « Le mur, avait-il dit à l'avance, est construit de pierre; mais la tranchée.... est faite de gazon que l'on enlève du sol et que l'on entasse l'un sur l'autre, de manière à laisser en avant, à la place des gazons enlevés, une fosse que l'on protége par des pieux du

[22] Voir plus haut, p. 93, n. 2.

[23] « Fecerunt autem *murum* inter duo « freta vel sinus, de quibus diximus (cf. « f° 63, n. 1), maris, per millia passuum « plurima; ut ubi aquarum munitio dee- « rat, ibi præsidio valli fines suos ab hos- « tium irruptione defenderent. Cujus ope- « ris ibidem facti, id est *valli* latissimi et « altissimi, usque hodie certissima vestigia « cernere licet. Incipit autem duorum ferme « millium spatio a monasterio Æbercurnig « ad occidentem, in loco qui sermone Pic- « torum Peanfahel, lingua autem Anglo- « rum Penneltun appellatur; et tandem « contra occidentem terminatur juxta ur- « bem Alcluith. » (Stevens. Bedæ *Hist. ecles.* lib. I, c. XII, § 29.)

bois le plus fort.... Encore aujourd'hui, on distingue, de la manière la plus positive, les vestiges de la tranchée large et profonde qui unit les deux golfes[24]. »

Le chroniqueur décrit ensuite l'invasion nouvelle que favorisent ces golfes, les brigandages rapides des Pictes et des Scots, le retour d'une légion qui les poursuit au delà des mers où ils accumulaient annuellement leurs rapines. Enfin, il indique les précautions prises avant le départ définitif des Romains : « On élève, dit-il, un mur de pierres en droite ligne, d'une mer à l'autre, entre les villes qui, là-même, avaient été construites par crainte des ennemis, et à la place de la tranchée que jadis Sévère avait pratiquée. Ce mur, jusqu'aujourd'hui célèbre et remarquable, allant droit du levant au couchant, apparaît aux yeux de qui veut le voir... [25] » Bède complète cette description par celle que lui fournit Gildas, des travaux entrepris, le long de l'Océan, jusqu'au point où se trouvait la flotte romaine. Ainsi, pour que le critique anglo-saxon soit complétement d'accord avec nous sur le sens du texte que nous commentons, il ne s'agit plus que de savoir où il place les anciens retranchements de Sévère.

La position de ces retranchements est un des points les plus controversés de la géographie bretonne. D'éminents critiques les placent, les uns au nord, les autres au sud de la Valentia[26].

[24] « Murus.. de lapidibus, vallum vero. . « fit de cespitibus, quibus circumcisis e « terra, velut murus exstruitur altus supra « terram, ita ut inante sit fossa, de qua « levati sunt cespites, supra quam sudes de « lignis fortissimis præfiguntur. » (Stevens. Bedæ *Hist. eccles.* lib. I, c. v, § 13, p. 17).

[25] « *Murum* a mari ad mare recto tramite « inter urbes quæ ibidem ob metum hos- « tium factæ fuerant, ubi et Severus quon- « dam *vallum* fecerat, firmo de lapide collo- « carunt; quem videlicet murum hactenus « famosum atque conspicuum sumtu pu- « blico privatoque, adjuncta secum Bri- « tannorum manu, construebant, octo pe- « des latum et duodecim altum recta ab « oriente in occasum linea, ut usque hodie « intuentibus clarum est. » (Stevens. Bedæ *Hist. eccles.* lib. I, c. XII, § 31, p. 30.)

[26] Voir plus haut, p. 106 et p. 113. Cf.

Heureusement nous n'avons pas à nous prononcer sur leur situation réelle, mais sur celle-là seulement que leur attribuait le vénérable Bède; et c'est lui seul qui doit nous éclairer sur sa propre opinion. La manière dont il décrit le mur qui remplace ces retranchements serait déjà suffisante, à notre avis, pour prouver qu'il ne les confond pas avec ceux dont on avait fortifié l'intervalle des deux golfes septentrionaux. Mais il nous en offre d'ailleurs des preuves péremptoires [27]. Lorsque Bède rapporte l'avénement d'Oswald, roi northumbre, qui, en 635, fut obligé de reconquérir ses États envahis, il dit que ce pieux monarque, récemment converti, adora la croix et la fit adorer à son armée avant le combat qui lui valut la victoire. « Le lieu où cela se passa, ajoute le moine northumbre, s'appelle, en anglais, *Hefenfelth*, c'est-à-dire champ céleste... Il est situé au nord et *proche de ce mur* que les Romains élevèrent jadis, *comme nous l'avons dit, d'une mer à l'autre,* pour protéger la Bretagne. Dans ce lieu, les clercs de l'église d'Hagustald, qui n'est pas éloignée, ont pris l'habitude de venir chaque année, la veille du jour où, dans la suite, Oswald fut tué [643], afin d'y célébrer les vigiles pour le salut de son âme, et d'y offrir, le lendemain matin, la sainte victime..... Tout récemment on vient d'y construire une église;... et c'est avec raison, car, avant que l'étendard de la croix fût levé en ce lieu par la piété d'Oswald..., aucun signe du christianisme n'avait été arboré dans tout le peuple de Bernicie [28]. » Onze ans après

O'Floherty, *Ogygiæ*, part. III, c. LXXXVIII, p. 416; Stillingfleet, *Orig. Brit.* p. 305, et Tillemont, *Emper.* t. III, p. 462.

[27] « Nothing is more clear than venerable Bede, for this last wall's being situated in Northumberland. . . » (Innes, *Essay*, t. I, p. 25.)

[28] « Vocatur locus ille lingua Anglorum « *Hefenfelth*, quod dici potest latine *Cælestis campus*... Est autem locus juxta murum illum, *ad Aquilonem*, quo Romani « quondam ob arcendos Barbarorum impetus, totam a mari ad mare præcinxere « Britanniam, *ut supra docuimus*. In quo « videlicet loco consuetudinem multo jam « tempore fecerant fratres Hagustaldensis

la mort d'Oswald, son frère Oswi, qui lui avait succédé, détermina Peada, roi de Mercie, à embrasser le christianisme. Peada se rendit en Northumbrie. « Il fut baptisé, dit Bède, avec tous ceux qui l'avaient accompagné..., dans cette importante bourgade royale qui s'appelle *Au Mur* [Ad Murum][29], et il emmena avec lui Adda, frère d'Uttan, prêtre illustre et abbé du monastère qui s'appelle *la Tête de Chèvre.* » Le lieu qu'occupait ce monastère s'appelle encore aujourd'hui *Gateshead*[30], et se trouve près de Newcastle; la bourgade *Ad Murum* est probablement *Walbottle,* près de cette même ville[31]; mais certainement elle ne pouvait être située au nord de la tranchée la plus septentrionale, où personne n'oserait placer une des résidences royales des Northumbres, surtout à l'époque où écrivait Bède[32].

Il est inutile de remarquer que l'Hefenfelth, étant voisin d'Hagustaldt, aujourd'hui Exham, ne peut être non plus re-

« ecclesiæ, *quæ non longe abest,* advenientes « omni anno, pridie quam postea idem rex « Oswald occisus est, vigilias pro salute « animæ ejus facere... Qui, etiam crescente « bona consuetudine, nuper ibidem eccle« sia constructa, sacratiorem et cunctis ho« norabiliorem locum omnibus fecere. Nec « immerito, quia nullum, ut comperimus, « fidei christianæ signum, nulla ecclesia, « nullum altare in tota Berniciorum gente « erectum est, priusquam hoc sacræ crucis « vexillum novus militiæ ductor, dictante « fidei devotione, contra hostem immanis« simum pugnaturus statueret. » (Stevens. Bedæ *Hist. eccles.* lib. III, c. XI, § 153, p. 157.)

[29] « Peada... baptisatus est a Finano episcopo, cum omnibus qui secum venerant, « comitibus ac militibus, eorumque famulis universis, in vico regio illustri qui « vocatur *Ad Murum;* et acceptis quatuor « presbyteris [e quibus Adda]... cum gaudio reversus est. Adda autem erat frater « Uttan... abbatis monasterii quod vocatur « *Ad Capræ Caput.* » (Stevens. Bed. *Hist. eccles.* lib. III, c. XXI, § 211, p. 205.)

« Rex Sigberctus... baptisatus est... « a Finano episcopo in villa regia cujus « supra meminimus, quæ cognominatur « *Ad Murum.* Est enim juxta murum quo « olim Romani Britanniam insulam præ« cinxere, duodecim millibus passuum a « muri orientali secreta. » (*Ibid.* § 213, p. 208.)

[30] « Now Gateshead, near Newcastle. » (*Ibid.* p. 206, n. 9.)

[31] « Probably Walbottle, near Newcastle. » (*Ibid.* n. 1.)

[32] Voir Stev. Bed. *Hist. eccles.* lib. IV, c. XXVI, §§ 340-342, p. 315.

porté derrière les golfes[33], et que les clercs de cette dernière cité auraient eu un voyage trop périlleux et trop long, s'il leur avait fallu traverser toute la Valentia pour porter annuellement le tribut de leurs prières à la mémoire d'Oswald. D'ailleurs, c'est en Bernicie que s'était accompli l'acte religieux auquel l'Hefenfelth doit son nom, et jamais l'isthme qui sépare les deux golfes ne fut compris dans la Bernicie.

La ligne de fortification à laquelle se rattachent tous ces lieux, dans l'opinion de Bède, était donc évidemment plus méridionale que les golfes. Mais cette ligne, il la désigne constamment par l'expression de *mur;* et ce mur, il rappelle qu'il en a déjà parlé[34]. Or il n'a parlé que d'un seul mur construit par les Romains, et ce mur est celui qu'il fait établir sur les retranchements de Sévère. Donc, pour lui, ces retranchements étaient placés sur un point plus méridional, celui qui traversait la Northumbrie, et dont les débris, sous le nom de rempart des Pictes [*Pictish Wall*][35] s'étendent encore, de nos jours, depuis Carlisle jusqu'à Newcastle.

Ce fait, Usserius le reconnaît[36], et c'est à lui que nous empruntons les arguments qui l'établissent; seulement, après l'avoir mis hors de doute, le savant archevêque prétend que Bède s'est trompé[37]; Bède, qui vivait, on le sait, en Northumbrie, dans le voisinage du mur, deux cent cinquante ans après l'époque où, selon lui, les Romains l'avaient restauré pour l'opposer aux Barbares[38]. Heureusement pour Bède, s'il a contre

[33] Voir le n° XIII de l'Appendice de Smith, dans son édition de Bède, p. 720: *De loco quo Ceadualla rex Brittonum a rege Oswaldo interemptus est.* (Cf. Usser. *Antiq.* p. 316.)

[34] Voir plus haut, p. 117.

[35] Gough's Camden, tom. III, p. 211, 213, 214, 215, 232, 299, 300, et surtout la carte jointe à la page 229 : *A general map of the* Roman *or Picts-Wall, with the adjacent country, including the station* per lineam valli.

[36] Usser. *Antiquit.* p. 317. Cf. Innes. *Essay*, t. I, p. 17 et 25.

[37] Usser. *ibid.*

[38] « Cum ipse oculis suis cerneret, utpote

lui la critique d'Usserius, il a en sa faveur le témoignage de Gildas. Le lecteur choisira entre ces autorités. Pour nous, dont le choix est fait, c'est encore à Bède et à Gildas que nous allons demander quelle était la situation des Pictes et des Scots durant la période qui s'écoule de 423 à 447.

§ 2 Deuxième période (423-447). L'isthme et la Valentia conquis.

« Aussitôt après le départ des Romains, dit Gildas, d'affreux troupeaux de Scots et de Pictes s'élancent des barques qui les avaient portés par delà la *vallée de Thétis*[39]. » Ces derniers mots sont, à notre avis, la traduction de ceux-ci : *Tithicam* ou *Cichicam vallem*, et *Aticam vallem*, que donnent les manuscrits de Gildas.

1° *Thetica vallis.*

Bien des antiquaires, au lieu de *Titicham*, *Cichicam*, *Aticam vallem*, ont voulu lire *Scythicam vallem*[40], s'appuyant de l'origine scythique que Bède donne au Pictes[41], pour corriger les ma-

« in proxima muro illi vicinia et natus et « educatus (erat enim, ut in antiquo vitæ « ipsius scriptore legimus, *territorii Girvensis* [Jurrow] *haud grandi oriundus viculo*, « *quem longe inde lapsurus in Oceanum perpete profundo amnis Tina prœterfluit*), eodem « in loco murum *firmo de lapide* positum; « mutationem hanc non aliunde provenisse « divinare potuit, quam ex postremo hoc « de quo nunc agimus Romanorum opere. » (Usser. *Antiquit.* p. 317; cf. Smith's Bed. p. 791 et 816; *Act. SS. ord. S. Bened. sæc. III*, part. I, p. 534; part. II, p. 561; Boll. XVII, febr. t. III, p. 21, § 1, n. 1.) Voir, dans Stillingfleet (*Origines britann.* p. 307), la réfutation d'Usserius.

[39] Voir plus haut, p. 65.

« There is a passage in Gildas which is « become very famous, partly on account « of the various reading, but chiefly of the « sense and meaning of it; authors disagreeing widely in the interpretation. It « is indeed a paragraph of consequence, « as it concerns a portion of the British « history at a very critical time, and as such « may well deserve a minute and particular discussion » (M. Pegge, *Archæolog.* t. V, p. 272.)

[40] Usser. *Antiquit.* p. 318; O'Connor, *Rer. hiber. script.* t. I. proleg. part. 1, p. 67; Gough's Camden, t. I, p. XCV; S. Pegge, *Archæol.* t. IV, p. 272.

[41] « Contigit gentem Pictorum de Scythia, ut perhibent, longis navibus non « multis Oceanum ingressam, Hiberniam « pervenisse. » (Steven. Bed. *Hist. eccles.* lib. I, c. 1, § 7, p. 10.)

nuscrits. Mais, loin de nous croire obligé de recourir à une troisième leçon, nous ne sommes embarrassé que du choix entre les deux qu'offrent les manuscrits. *Aticam vallem* deviendrait facilement *Ethicam vallem;* et comme il se trouvait, au nord d'Iona, vers les Hébudes, une île nommée *Ethica*, dont il est fréquemment parlé dans un auteur du VIIe siècle[42], on pourrait penser que cette île a donné son nom au détroit qui la séparait de la Calédonie. L'école irlandaise, qui a voulu appliquer l'obscure périphrase de Gildas au bras de mer situé

[42] Adomnan, *Vita Columbæ*, ap. Pinkerton, *Vit. antiquit. sanct.* p. 72 : « Majora « proinde *Ethnici* transmeantes spatia *pelagi.* (Cf. p. 73, 117, 139, 140, 164.) Un autre passage d'Adomnan porterait à croire qu'une des contrées de la Calédonie portait également le nom d'*Ethica*, c. XXXVI : « De « Findelano presbytero; illius monasterii « fundator quod Scotice Ardeaün nuncu« patur in *Ethica terra*.... Findelanus... « Aidum cognomento Nigrum... de Scotis « ad *Britanniam*, secum adduxit...; *ut in « suo apud se monasterio* per aliquot peri« grinaretur annos (*ibid.* p. 84; cf. p. 117); et ailleurs, l. II, c. XL : « Librano sanctus « Columba ait : « Septennem debebis in « Ethica pœnitentiam explere terra... » Fra« ter junior Librani, ad fratres sic dicebat : « Nullomodo nos fratrem in Scotia retentare oportet, qui per septem annos apud « S. Columbam in Britannia salutem exer« cuit animæ. » (*Ibid.* p. 139 et 141.) On pourrait croire peut-être qu'Adomnan regarde les îles d'Éthica, où Libran avait passé sept ans, et d'Hyona, où séjournait Columba, comme faisant partie de la Bretagne, sur les côtes de laquelle ces îles sont situées; mais, dans le chapitre même auquel est empruntée notre dernière citation, Adomnan dit : « Clamitans de littore « [Scotiæ, Libranus] rogitat ut ipsum « nautæ cum eis susciperent, navigaturum « in *Britanniam*... Prospera usque ad Bri« tanniam plenis successit navigatio velis, « Libranusque postquam ad loca perven« tum est Britannica, illum deserens na« vim, et nautis benedicens, ad sanctum « devenit Columbam, in Hyona commo« rantem insula. » (*Ibid.* p. 141-142.) Enfin Adomnan continue : « Cum a sancto viro « [Columba, Libranus] ad monasterium « in quo prius septem annis penitus Do« mino servivit, remitteretur, hæc ab eo « prophetica de se prolata accepit verba, « valedicente : « Vita vives longa, et in bona « senectute vitam terminabis præsentem. « Attamen non in *Brittania*, sed in Scotia « resurges. » (*Ibid.* p. 143.) Dans un autre passage cependant, Adomnan emprunte à Cumin, qui avait écrit un demi-siècle avant lui [657], la phrase suivante, dans laquelle il paraît désigner l'île d'Iona : « Usque ad præsentem diem, inquit [Co« lumbanus], meæ in Britannia peregrina« tionis ter deni completi sunt anni. » (*Ib.* l. III, c. XXII. p. 176; cf. p. 38.)

entre la Calédonie et l'Irlande[43], et qui, pour cela, n'argumente que de la vraisemblance, trouverait dans cette leçon un texte à l'appui de ses prétentions, et nous sommes étonné qu'elle n'en ait point profité; mais ce qui nous empêcherait de nous ranger à son avis, c'est que Gildas parle à la fois de deux peuples, comme ayant franchi la *vallem Aticam*[44], et qu'il est impossible d'appliquer aux Pictes l'interprétation que ferait de ces mots l'école irlandaise. Puis, lors même qu'il s'agirait des Scots seulement dans le texte de Gildas, nous croyons avoir prouvé que ce peuple habitait à l'intérieur de la Calédonie. Reste donc seulement la leçon *vallem Tithicam* ou *Cichicam*, qui est d'ailleurs celle du manuscrit le plus ancien.

Les deux meilleurs éditeurs de Gildas, Gale et M. Stevenson, ont lu dans ce manuscrit, l'un *vallem Thiticam*[45], l'autre *vallem Cichicam*[46]. Tous deux proposent de lire *vallem Theticam,* « la vallée de Thétis. » Cette correction nous paraît d'autant plus admissible, que, dans la même ligne où la mer se trouverait ainsi désignée par le nom de *Thétis*, Gildas désigne le soleil par celui de *Titan*[47]. Mais Pinkerton, qui lit aussi *vallem Theticam*, veut traduire le premier de ces mots comme serait obligée de le faire l'école irlandaise, si elle parvenait à faire prévaloir pour le deuxième la leçon d'*Etica*. Selon lui, *vallis* désigne ici un bras de mer, un golfe[48]; il cite Claudien, qui a

[43] Usser. *Antiq.* p. 310-319; O'Flaherty, *Ogyg.* part. III, c. LXXXV, p. 395; Dr O'Connor, *Rer. hib. script.* t. I, proleg. part. I, p. 66 et 67.

[44] « .... Emergunt... trans Athicam vallem vecti.... tetri *Scotorum Pictorumque* « greges. »

[45] *Script.* XV, t. I, p. 13.

[46] Stev. Gild. § 19, p. 24.

[47] « In alto Titane incalescenteque cau« mate. (Voir plus haut, p. 65, § 15.)

[48] « Gildas, whose work is a strange « poetical rant, or rather prose run mad, « uses *vallis* for the sea, as Claudian,

Nec multo spatii distantibus æquore vallis,
(*In Ruf.* II, 172.)

« uses a sea of space of land. *Thetica vallis* « is the valley of Thetis, goddess of the sea; « so *Firth* « a plein, » is now applied to sea. » Pink. *Enquiry*, t. II, p. 55, n.)

employé le mot de *mer* pour signifier un espace de terrain; il rappelle cette autre figure poétique par laquelle on a fait de la mer une *plaine* liquide, et en conclut que Gildas a bien pu faire d'un golfe une vallée. A dire vrai, la métaphore de Gildas serait aussi admissible que celle de Claudien; mais notre auteur ferait alors franchir le même golfe aux deux peuples, ce qui serait moins vraisemblable que sa métaphore; aussi nous croyons qu'il faut recourir à une autre explication.

Et d'abord, si nous voulions multiplier les corrections, nous lirions, avec d'assez grandes chances de probabilité, *Theticum vallum*, « le retranchement des mers, » au lieu de *Theticam vallem*[49]. Les copistes de Gildas ont substitué parfois dans son texte la lettre *e* à la lettre *u*. Ainsi, dans la phrase même où se trouvent les deux mots que nous commentons, le manuscrit qui porte *Thiticam vallem* offre la leçon étrange de *cenei* pour *cunei*[50]. La main qui a déformé ce dernier mot peut avoir écrit *vallem* pour *vallum*, et modifié l'adjectif *Theticum* en vertu de l'accord. Le copiste aura ainsi, par un contre-sens, transformé en métaphore une périphrase de Gildas, qui avait remplacé par ces mots, *Theticum vallum*, ceux-ci, dont il s'était précédemment servi : *Inter duo maria murum*[51].

Mais restreignons, si l'on veut, les corrections à celles-là seulement qui sont nécessaires pour rendre intelligibles les mots qui, comme *cenei* et *Thiticam*, ne le seraient point par eux-mêmes, et conservons la leçon de *vallem Theticam*. Pourquoi, nous le demandons, recourir à une métaphore obscure, lorsque le sens propre présente de la clarté? *Vallem* veut dire une val-

[49] Cette rectification serait facile, surtout avec le manuscrit dont se servait Polydore Virgile pour l'édition *princeps* de Gildas. Ce manuscrit, au lieu de *Theticam vallem*, ne portait que le dernier de ces mots. (Voir plus haut, p. 119.)

[50] Voir plus haut, p. 120.

[51] Voir *ibid.*

lée, *vallem Theticam* ne veut-il pas dire une vallée formée par la mer, un isthme? Et la phrase de Gildas ne signifie-t-elle pas que les Pictes et les Scots, traversant chacun leur golfe sur des barques, se transportent par mer au delà de l'isthme sur lequel avait été précédemment élevé un rempart de gazon? C'est là précisément ce qu'ont fait une première fois les deux peuples barbares; pourquoi ne le feraient-ils pas une seconde? En 419, ils violent les barrières, *terminos rumpunt,* c'est-à-dire l'Océan, à force de rames et de bras, et secondés par le vent, qui gonfle leurs voiles[52]. En 423, après avoir été refoulés dans leurs anciennes demeures, ils s'élancent des barques qui les transportent par delà l'isthme de Thétis. L'onde qu'ils ont franchie d'abord est celle qui leur servait de barrière : ce sont évidemment les golfes. Où placer ailleurs l'onde qu'ils franchissent ensuite, lorsque, suivant la même direction, ils abandonnent de nouveau la Calédonie, afin de se jeter une seconde fois sur la Bretagne? Pour notre part, nous l'ignorons.

Mais, dira-t-on peut-être, toutes ces explications sont basées sur la leçon qu'a établie Gale d'après le meilleur manuscrit; cependant le même manuscrit a été lu différemment par M. Stevenson, dont l'édition porte *Cichicam vallem.* Loin de nous embarrasser, cette dernière leçon est celle que nous aurions adoptée, si le mot *Cichicam,* qui n'a aucun sens, ne demandait, pour en recouvrer un, plus de correction que celui de *Tithicam.* Le système des corrections est dangereux; et nous avons préféré un mot où il ne fallait modifier qu'une lettre, à un autre où il en faudrait modifier trois. Mais si l'on nous forçait à suivre la leçon du dernier éditeur, comme ce ne pourrait être qu'à condition de la rendre intelligible, voici les changements que nous y proposerions. Le fleuve et le golfe de la Clyde

[52] Voir plus haut, p. 41.

portent, dans la langue bretonne, le nom de *Clewyd*[53]. Gildas était né sur la Clyde, dans le fort qui portait le même nom [*Ar-Clwyd*][54], et qui, deux cents ans après sa naissance, appartenait encore aux Bretons[55], comme capitale de leur petit royaume de *Strat-Clyde*[56], autrement de la *vallée de la Clyde*[57]. Il devait connaître la langue vulgaire[58] de sa patrie, et il n'y aurait rien d'étonnant si, même en écrivant dans la langue adoptée par les clercs, il se fût servi du mot *Cluda* ou *Clida*, pour désigner le fleuve et le golfe qu'il connaissait si bien[59]. Mais le nom de la Clyde ne se rencontre pas seulement dans les contrées où Gildas avait vu le jour; il y a, au nord du pays de Galles, dans le comté de Dembigh, une rivière de la Clyde, dont le nom s'est étendu à la vallée qu'elle traverse[60], et que les Bretons appellent encore *Dyffryn Clwyd*, ce que leurs lettrés

[53] Cf. Steven. Bed. *Hist. eccles.* lib. I, c. XII, § 28, p, 28, et Humph. Llwyd, *Comment.* p. 85.

[54] Mabillon, *Act. SS.* sæc. I, p. 139.

[55] « Civitas Brittonum munitissima *usque* « *hodie* quæ vocatur Alcbuit. » (Stev. Bed. *Hist. eccles.* lib. I, c. I, § 8, p. 12.) Il est vrai que le Dr O'Connor (*Rer. hib. script.* t. I, proleg. part. I, p. 29) revendique pour les Hibernois la fondation d'Ar-Clwuyd et la naissance de Gildas; mais son opinion nous semble plus patriotique que concluante.

[56] *De rege Roderico... qui* Petra Cloithe *regnavit* (Adomnanus, *Vit. Columbæ*, l. I, c. XV, ap. *Vit. antiq. sanct.* ed. Pinkerton, p. 69); *De regno Petra Cloithe, Alclavith, Alclyde vel Strathclydensi.* Vide Innes, p. 32. (Pinkerton's not. *ibid.*)

[57] « *Strath* quod britannice vallis est. » (Camdem, *Britt.* p. 84.)

[58] Gildas, en parlant des véhicules qui avaient transporté les Anglo-Saxons en Bretagne, dit : « Erumpens grex catulorum « de cubili leænæ barbariæ, tribus ut *lin-* « *gua ejus* exprimitur, cyulis, *nostra lingua* « longis navibus, etc. » C'est en qualité de clerc, à notre avis, qu'il appelle la langue romaine sa langue. Né et élevé dans la partie de la Bretagne qui avait été le moins longtemps réduite en province romaine, il était impossible qu'il ne connût point la langue vulgaire.

[59] C'est ainsi qu'il latinise d'autres noms propres de la langue bretonne, *Gurthringerum tyrannum* (Stev. Gild. § 23, p. 30, *Badonicus mons* (*ibid.* § 26, p. 34), *Aurelius Cœnanus* (*ibid.* § 30, p. 39), *Vortiporus tyrannus* (*ibid.* § 31, p. 40), *Cuneglasus*, romana lingua *lanio fulvus* (*ibid.* § 32, p. 41), *Maglocunus* (*ibid.* § 33, p. 42).

[60] Gough's Camden, t. II, p. 575 et 586.

traduisent en latin par les mots *vallem Clydicam*[61]. Puisque l'obscure rivière a baptisé l'étroite vallée galloise, pourquoi le large bassin que le fleuve s'est creusé dans une vallée bien autrement étendue n'aurait-il pas également communiqué son nom à cette vallée, que dès lors Gildas eût désignée par ces mots *Clidicam vallem,* dont un copiste ignorant aurait fait *vallem Cichicam*[62]? On le voit, la leçon de M. Stevenson nous serait encore plus favorable que celle de Gale, et nous ramènerait, d'une manière plus positive encore, à l'isthme qui séparait les Bretons de la Calédonie; mais, comme il nous y ramènerait en même temps par une voie plus controversable, nous préférons nous en tenir à la leçon déjà proposée et adoptée par d'excellents critiques, et persister à lire *Theticam vallem.* Nous regrettons seulement de n'avoir pu arriver d'une manière plus prompte à cette solution, trop importante pour être légèrement adoptée, trop légèrement adoptée jusqu'à cette heure pour être approfondie avec brièveté.

Cette solution, toutefois, ainsi que les autres sur lesquelles nous lui donnons la préférence, se trouve encore exposée à un dernier argument. Toutes aboutissent à désigner l'isthme comme doublé, ou les golfes qui forment l'isthme comme franchis par les barques des Pictes et des Scots. La manœuvre

[61] Camden, t. II, p. 575 et 586; Humph. Lwyd, *Comm.* p. 85.

[62] L'identité des deux noms a causé une méprise d'un autre genre, mais, cette fois, chez des savants. Camden a placé, sur la Clyde du comté de Denbigh, au sud du Cumberland et du Lancastre, le royaume breton de Stratclyde (*ibid.*). Pinkerton (*Enquiry,* t. I, p. 60), Chalmers (*Caledonia,* book III, ch. v, § 2, p. 353) et tous les modernes, placent ce royaume au nord du Cumberland, entre ce comté et la Clyde septentrionale. Mais, comme l'emplacement du Stratclyde a été sujet à discussion, nous n'avons pas voulu, dans notre texte, offrir les mots *vallis Clidica* comme la traduction directe de celle de Stratclyde, bien que le texte même de Camden nous y autorise (voir plus haut, p. 125), et que notre raisonnement, en devenant plus direct, fût devenu plus péremptoire.

qui amène ce résultat, les Barbares l'avaient déjà incontestablement exécutée en 419, lorsque, selon Gildas, elle leur avait livré les limites romaines, et alors elle était rationnelle, car l'isthme était fortifié. Mais en 423, si la mer qu'ils franchissent était la même que celle dont ils avaient affronté les périls en 419, comment, au lieu de braver de nouveau ces périls auxquels rien ne les condamne désormais, ne sortent-ils point de la Calédonie en traversant de pied ferme l'isthme abandonné? Rien ne dit qu'il le fût. Les Romains avaient recouvré toute la Valentia entre 420 et 423[63], et s'ils l'avaient ensuite délaissée, ils ne l'avaient pas dépeuplée, comme nous le verrons bientôt. En élevant au sud de cette province les nouveaux retranchements, ils n'interdisaient pas, sans doute, à ceux qui l'habitaient, de s'abriter au nord en réparant les anciens. Et en effet, nous avons déjà vu que sur ce point même se concentra la résistance des Bretons et s'éleva le royaume de Stratclyde, dont on retrouve des traces depuis le VII[e] jusqu'au X[e] siècle[64]. Mais en supposant qu'au V[e] cette réparation n'eût pas été entreprise, un isthme fort étroit peut être plus facilement défendu qu'une grande étendue de côtes; et les Barbares avaient tout intérêt à renouveler sur celles-ci une descente, qui, déjà suivie de succès, dans des conditions moins favorables, devait cette fois infailliblement réussir.

[63] En recouvrant la Valentia, ils avaient dû replacer cette province dans les conditions où, d'après Bède et Usserius lui-même, elle se trouvait avant qu'elle leur fût enlevée. Bède dit : « Habitabant Romani « intra vallum quod Severum trans in« sulam fecisse commemoravimus (nous « avons vu, fol. 74, 78, où Bede plaçait « les retranchements de Sévère), ad plagam « meridianam, quod civitates, farus, pon« tes, et stratæ ibidem factæ usque hodie « testantur; ceterum *ulteriores Britanniæ* « *partes*, vel eas etiam quæ ultra Britan« niam sunt insulas, *jure dominandi* pos« sidebant. » (Lib. I, c. XI, § 27, p. 27.) Usserius ajoute : « per *ulteriores Britanniæ* « *terras*, ni fallor, *inter vallum illud et Ca*« *ledoniam positus* intelligit [Beda]. (*Antiq.* p. 348.)

[64] Voir plus haut, p. 57, 125.

2° Conquête.

Elle réussit, en effet. « Plus confiants que jamais, dit Gildas, les Barbares se saisissent sur les indigènes de toute cette partie septentrionale et extrême de terre qui s'étend jusqu'au mur [65]. » Les indigènes, que Gildas appelle ailleurs des citoyens [66], n'avaient donc point jusqu'alors déserté la Valentia. Mais en 423, voici les Pictes et les Scots en possession de cette province, puisqu'ils s'étendent jusqu'au mur. Cette fois, ils ne se contentent pas de la fouler aux pieds en courant, ils s'en emparent. *Calcant, transeunt*, disait Gildas, en 419; en 423, il écrit *capessunt* [67]. Remarquons, en passant, la singulière périphrase dont se sert ici notre auteur pour désigner la Valentia, périphrase sur laquelle nous aurons à revenir. Cette province est pour lui la partie la plus septentrionale, la partie extrême d'une terre [68] qui ne saurait être la Grande-Bretagne absolument parlant, car cette île contient la Calédonie, qui est plus septentrionale et plus extrême que la Valentia; de sorte que, par cette terre, il faut que Gildas ait voulu désigner, en Bretagne exclusivement, le territoire de l'Empire. Mais poursuivons. Les Barbares attaquent le mur, les Bretons l'abandonnent, ainsi que les villes entre lesquelles

[65] Voir plus haut, p. 65, § 15.

[66] « Pro indigenis... capessunt. » (*Ibid.*) — « Hostes ac finibus depulit, et subjectos « cives.... liberavit, civium exsilii classe « longius deputata. [Scriptorum monu- « menta] » (Stev. Gild. § 4, p. 13.)

[67] Voir plus haut, p. 64 et 65, §§ 13 et 15.

[68] « Omnem aquilonalem extremamque « *terræ* partem. » (*Ibid.* § 15.) Nous nous gardons de lire *extimam* au lieu d'*extremam*, comme le propose M. Pogge, que cette dernière leçon embarrasse. (*Archæologia*, t. V, p. 279, n° 2.) « Romani mul- « tis perfidorum [Britannorum] cæsis, « nonnullis ad servitutem, ne *terra* peni- « tus in solitudinem redigeretur, mancipa- « tibus reservatis, *patria* vini oleique ex « parte relicta, Italiam petunt, suorum « quosdam præpositos relinquentes, indi « genarum..... cervicibus jugum, *solo no- « men romanæ servitutis hærere facturos*, « etc. » (Stev. Gild. § 7, p. 15.)

il était construit[69]. Cette dernière circonstance, spécialement rappelée par Gildas, prouve de plus en plus combien les villes entraient essentiellement dans le second système de défense, et servait, dans l'esprit de l'auteur, à le distinguer du premier. Le mur est franchi par les peuples agresseurs qui poursuivent les Bretons et les massacrent derrière l'enceinte, désormais inutile[70]. Ainsi, non-seulement la Valentia est conquise, mais les anciennes provinces sont envahies. « Cela dura jusqu'après 446, dit Gildas, et alors seulement, dans un suprême effort, les Bretons firent subir un échec aux brigands qui depuis tant d'années vivaient sur la terre, c'est-à-dire sur le territoire de l'empire[71]. » Pour la première fois, les ennemis reculèrent devant les citoyens. Mais jusqu'où reculèrent-ils? Cette question appartient à la troisième période, à laquelle nous passons immédiatement, parce que, sur les points essentiels de la seconde, Bède n'appporte aucune lumière, ou se trouve tellement d'accord avec Gildas, qu'il suffit, dans ce dernier cas, de renvoyer au texte du vénérable écrivain[72].

§ 3. Troisième période (447-547). L'isthme et la *Valentia* définitivement colonisés.

Notre opinion est que, en 447, les Pictes et les Scots reculèrent jusqu'en Calédonie; qu'ils en revinrent cette même année ou l'année suivante, et qu'alors les Pictes occupèrent définitivement la Valentia, dans laquelle les Scots reparurent pour exercer de nouveaux ravages avec l'appui de leurs anciens complices, et peut-être pour se fixer près de ceux-ci dans quelque

[69] « Relictis civitatibus muroque celso. » (Stev. Gild. § 7, p. 15.)

[70] « Iterum illis fugæ.... Item ab hoste « strages.... accelerantur crudeliores.... « Deflendi cives ab inimicis discerpuntur. » (*Ibid.*)

[71] « Agitio *ter* consuli [446]..... tum « primum inimicis per multos annos in « *terra* agentibus strages dabant. » (*Ibid.* § 17 et 18.)

[72] Stev. Bed. *Hist. eccles.* lib. I, c. XII, XIII I XIV, § 31, 32, 33, p. 30, 31, 32.

coin de terre peu étendu au sud et vers l'est du petit royaume breton de Stratclyde[73]. Cette opinion, si favorable aux prétentions de l'école écossaise, s'appuie de l'interprétation d'un passage de Gildas sur lequel repose également tout l'échafaudage du système irlandais. Et, chose singulière, ce passage, où nous croyons voir le triomphe des opinions écossaises, les Écossais eux-mêmes, au lieu de le revendiquer, l'ont considéré comme le principal argument de leurs adversaires, et ont cru beaucoup faire en cherchant à l'atténuer. Pour nous, il nous semble que, loin de l'accepter comme une objection, nous pouvons en faire une de nos preuves. Mais nous ne nous dissimulons pas que nous sommes arrivé au point le plus critique de la discussion, puisqu'il s'agit, non-seulement de revendiquer pour l'école écossaise une autorité qu'elle n'a pas su découvrir ou dont elle a désespéré, mais de faire tourner contre Usserius et contre sa savante école cette même autorité qui, jusqu'à cette heure, en a fait le meilleur appui.

1° Témoignage de Gildas.

Avant d'engager une lutte qui serait trop disproportionnée, si nous n'avions l'espoir de mettre Gildas de notre côté, nous transcrivons textuellement le passage dont Usserius étaye si victorieusement ses doctrines[74]: « Revertuntur ergo impudentes « grassatores Hiberni domum; post non multum temporis re- « versuri. Picti in extrema parte insulæ tunc primum et dein- « ceps requieverunt; prædas et contritiones nonnumquam « facientes. »

Ce passage fait suite, dans Gildas, à ceux où il est question du premier avantage que remportent, après 446, sur les Barbares du Nord, les Bretons, poussés à bout par le refus d'Aé-

[73] Voir plus haut, p. 125, n. 56. — [74] Usser. *Antiq.* p. 319

tius. La leçon d'après laquelle Usserius le reproduit est celle que donne l'édition *princeps* de Gildas et le plus récent des manuscrits de M. Stevenson[75]. Usserius connaissait cependant une meilleure édition, car il vivait un demi-siècle après Josselin[76], et le meilleur manuscrit, car il cite plus d'une fois les gloses qui en couvrent les marges[77]. Mais pour préférer le manuscrit moins ancien et la plus ancienne édition, Usserius avait ses raisons que nous allons exposer et examiner.

Dans le passage qu'il allègue, *Hiberni*[78] désigne, à son avis, les Scots irlandais. *Domum* désigne l'Irlande leur demeure, où ils se retirent en évacuant la Bretagne. Leur retour, indiqué par ces mots : *post non multum reversuri*, est un retour définitif; c'est l'établissement de leur colonie, effectué en 503, au nord de la Clyde, dans l'île où, jusqu'alors, ils n'ont paru que comme pirates[79]. Enfin cette phrase : *Picti in extrema parte,* etc. signifie que les Pictes se tinrent désormais tranquilles à l'intérieur de la Calédonie[80]. On le voit, les deux phrases nouvelles de Gil-

[75] Voir plus haut, p. 79, n. 4 et p. 28, n. 3, 4, 5.

[76] *Ibid.* p. 58, 59; n. 34.

[77] *Antiquit.* p. 79, 254, 309, 313; cf. Stev. Gildas, § 14, p. 21, n° 1.

[78] « In quo observandum..... Scotum « Hiberniæ indigenam fuisse ut recte ad locum hunc Polydoro Virgilio est notatum. « Unde qui Gildæ hic Hiberni, a Beda in « chronica eandem historiam ex Gilda « repetente, Scoti sunt appellati. » (*Antiq. ibid.*)

[79] « In quo observandum..... post tertium Aetii consulatum et annum Domini « 446 rediisse Scotos in Hiberniam suam, « indeque post non longum tempus reversos, sedem in boreali Britanniæ parte « posuisse, quod quidem Fergusii opera « factum fuisse existimatur, cujus principatus a Scoto-Hibernis tertio Aetii con« sulatu posterior (rationibus Gildæ et « Bedæ convenientibus) constituitur, licet « Scoto-Britanni eo antiquiorem fuisse « opinentur. » (*Antiq. ibid.*)

[80] « In quo observandum .... Pictos in « aquilonari parte insulæ tum primum et « deinceps non quidem simpliciter habitavisse, sed requievisse, id est (ut ego interpretor) a terræ Britannicæ vastatione et « dirissima (quam antea descripserat Gil« das) depressione cessavisse. Quanquam « enim prædas et contritiones nonnunquam fecisse eos subjiciat : nihilo secius « tamen inducias desolato populo factas, « et quievisse vastitatem (sive ut Beda ex« plicat, lib. I, c. XIV, cessavisse vastationem hostilem) in verbis proxime sequentibus aperte profitetur. » (*Ibid.*)

das touchent à tous les points que nous avons essayé d'établir, et les remettent en question. Mais dans l'interprétation que donne Usserius, remarquons d'abord qu'il replace les Scots en Irlande dès 446, pour ne les en ramener qu'en 503, ce qui ne s'accorde guère avec le *post non multum reversuri* de Gildas, ni avec d'autres passages du même auteur, où les ravages et la présence imminente des Scots et des Pictes à la fois, *prædictarum gentium,* se trouvent indiqués dès 446 comme la cause qui détermine le roi breton Wortigern à recourir aux Saxons[81]. Remarquons, en outre, que toutes les interprétations d'Usserius reposent sur le seul mot *Hiberni.* Si ce mot n'existait pas dans le texte de Gildas, il ne serait guère permis de renvoyer avec quelque vraisemblance les Scots en Irlande. Mais si les Scots ne se retiraient plus en Irlande, leur prochain retour indiqué par Gildas, *post non multum reversuri,* ne pourrait s'effectuer en Calédonie; il devrait avoir lieu de la Calédonie, où ils se seraient retirés, dans les contrées qu'ils ravageaient naguère, au midi du golfe de la Clyde. Enfin, si les Scots franchissent la Clyde, les Pictes resteront-ils donc désormais perpétuellement fixés derrière le Forth, en deçà duquel reviennent leurs complices, et où les ramènent forcément leurs propres brigandages, *prædas nonnumquam facientes?* Cela est fort peu vraisemblable.

Première phrase de Gildas.

Mais puisqu'une si grande valeur s'attacheau mot d'*Hiberni*, que de sa présence dans le texte de Gildas paraît dépendre tout un système, il est important de savoir à quelle condition

[81] « Initur consilium..... ad repellendas « tam crebras et tam ferales supradictarum « gentium irruptiones prædasque, decerni « potius deberet..... Et invenientes tale « præsidium, imo excidium patriæ, ut. « Saxones..... in insulam ad retrudendas *aquilonales* gentes intromitterentur. » (Stev. Gild. § 22 et 23, p. 29 et 30.)

il s'y trouve. Le dernier éditeur nous édifie complétement sur ce point. Le parchemin du manuscrit le plus récent, qui donne la leçon sur laquelle s'appuie Usserius, a été altéré; le mot *Hiberni* y est placé sur une raclure[82]. Dans le manuscrit le plus ancien, ce mot n'existe pas; et la première des phrases sur lesquelles porte le litige, y est conçue en ces termes : « Revertuntur ergo impudentes grassatores ad hibernas domos, post « non multum temporis reversuri[83]. » D'après cette leçon, on le voit, ce ne sont plus les Scots, *Hiberni,* qui retournent dans leur demeure, *domum;* ce sont les impudents agresseurs dont Gildas vient de parler, *impudentes grassatores*, c'est-à-dire les Pictes et les Scots à la fois, qui retournent dans leurs demeures glacées, *ad hibernas domos,* vers le point d'où étaient venues ces races de l'aquilon, *aquilonales gentes*, c'est-à-dire au delà des golfes de la Clyde et du Forth, dans la presqu'île la plus septentrionale. Les deux peuples, et non pas seulement les Scots, reviendront bientôt en deçà des golfes, dans les contrées où leurs ravages se sont exercés d'une manière continue, *post non multum reversuri.* Ils y reviendront même pour s'y fixer, car, selon Usserius, *reversuri* ne signifie pas un simple retour, mais une colonisation[84] définitive; et, selon nous, revenir dans une contrée où l'on a séjourné longtemps, ce doit être revenir pour y séjourner encore, et non pour y faire une simple apparition. Abandonnons toutefois, si l'on veut, pour un instant, cette dernière interprétation, que nous appuierons bientôt d'un texte plus formel; mais, ce point momentanément concédé, nous ne voyons pas quel sens différent du nôtre on pourrait, par ailleurs, attribuer à la premiere phrase de Gildas.

[82] *Hiberni domos* on a erasure. (Stev. Gild. § 21, p. 27, n° 1.)

[83] Stev. Gild. § 21, p. 27, n° 1.

[84] Voir plus haut, p. 67, § 19.

Seconde phrase de Gildas.

La deuxième, au contraire, nous semble susceptible d'une double explication; et même le commentaire qu'en donne Usserius est non-seulement le plus simple, mais, au premier abord, le plus plausible. « Dans cette phrase, dit-il, Gildas, en parlant des Pictes, n'affirme pas qu'ils soient venus alors pour la première fois et pour toujours habiter le nord de l'île, mais bien s'y reposer; c'est-à-dire qu'ils cessent d'exercer sur les terres bretonnes les ravages et la cruelle oppression dont Gildas a tracé le tableau. » Rien de plus simple, en effet, et de plus plausible, en apparence, que cette explication. Mais avec Gildas, auteur obscur, prétentieux et entortillé, il faut toujours se méfier de l'interprétation la plus naturelle, et ne l'admettre qu'après lui avoir fait subir le contrôle de la critique.

Ainsi cette phrase, telle que la comprend Usserius, rapprochée de la première, telle que nous venons de la rétablir, se trouverait en contradiction avec celle-ci, avec le raisonnement et avec l'histoire. Dans la première phrase, en effet, Gildas dit que les deux peuples à la fois retournent dans leurs demeures glacées, et que tous deux doivent reparaître après un court intervalle, *post non multum temporis*[85]. Dans la seconde, il dirait, d'après Usserius, que les Pictes se reposent en Calédonie pour la première fois, et pour toujours, *tum primum et deinceps.* S'ils se reposent pour toujours, ils ne reparaissent donc pas après un court intervalle, ou Gildas, à deux lignes de distance, tombe dans une contradiction incompréhensible. Mais dira-t-on, peut-être, *reversuri* pourrait ne signifier qu'une simple apparition précédée et suivie de calme; or Gildas,

[85] Voir plus haut, p. 67, § 19.

après avoir parlé du repos des Pictes, ajoute qu'il est interrompu de temps à autre par des coups de main, *prædas nonnumquam facientes.* Le retour des Pictes peut donc n'être qu'un de ces coups de main et, dès lors, les deux phrases se concilient. Soit; mais alors adressons-nous au raisonnement et à l'histoire, et remarquons, d'une part, que le retour dont il est question doit être suivi de l'appel des Saxons dans l'île, ce que n'aurait pas produit, sans doute, une simple apparition; et, d'une autre part, que le mot *reversuri* s'applique également aux deux peuples barbares dans la première phrase, tandis que, dans la seconde, Gildas prend soin de distinguer les Pictes des Scots. C'est de ceux-là seulement qu'il dit *requieverunt;* pour ceux-ci son silence affirme le contraire. Dès lors *reversuri* aurait deux sens; à l'égard des Pictes, il voudrait dire une simple apparition; à l'égard des Scots, un retour prolongé. De plus, après une courte apparition, les uns rentreront dans leur retraite et dans le repos; les autres poursuivront isolément leurs ravages au midi des golfes. Des deux peuples, le plus puissant, sans contredit, et même le seul qui soit fixé dans l'île, selon Usserius, deviendra précisément le moins formidable, et cela, sans doute, par impuissance; car, dans le système d'Usserius, cet étrange changement d'habitudes est une suite de la défaite éprouvée en 446. La bande la moins nombreuse, au contraire, après avoir éprouvé la même défaite, continuerait seule, ou tout au plus avec le secours rare et passager de complices désormais éloignés du théâtre de leurs ravages, de se rendre assez terrible pour forcer la Bretagne à se jeter dans les bras des Saxons. Et cependant, lorsque paraissent ces nouvelles hordes, nous le verrons bientôt, c'est surtout avec les Pictes qu'elles se trouvent en contact. Bède, qui l'atteste, ne prononce pas même à cette occasion le nom

des Scots[86]. On le voit, ni le texte de Gildas, ni la logique, ni l'histoire ne permettent d'adopter l'interprétation d'Ussserius. Voici celle que nous proposons d'y substituer :

« Les impudents agresseurs des Bretons, disait Gildas, retournent dans leurs demeures glacées, d'où ils reviendront avant peu. Alors [c'est-à-dire après ce retour], pour la première fois et pour toujours, les Pictes se reposèrent [c'est-à-dire devinrent en même temps plus pacifiques et plus fixes] dans l'extrême partie de l'île [romaine], exerçant quelquefois encore le brigandage et la ruine. » Supposons un instant que ce sens soit bien réellement celui de Gildas, toutes les objections disparaissent; le retour des Pictes n'a plus rien de contradictoire avec leur repos. Le mot *reversuri* s'applique également et dans la même acception aux deux peuples. Le plus puissant ne disparaît plus du théâtre où le plus faible exerce ses ravages; seulement, plus nombreux, celui-là se prépare à y fixer définitivement une colonie, tandis que celui-ci, moins populeux, continuera longtemps encore ses expéditions vagabondes. L'avenir qui devait suivre leur retraite, c'est-à-dire le retour des uns, le retour et l'établissement des autres, s'était réalisé du temps de Gildas, qui y fait allusion par ces mots *reversuri* et *deinceps requieverunt*. Mais, avant qu'il se réalise, moins terrible peut-être que ne se l'étaient figuré les populations menacées, les premières nouvelles de ce retour, qui doit être suivi d'établissement, alarment tellement la Bretagne, que celle-ci appelle les Saxons à son aide. A l'approche de ceux-ci, les Scots, encore nomades au sud des golfes, peuvent

[86] « Inito certamine cum hostibus qui « ab aquilone ad aciem venerant, victo« riam sumsere Saxones..... non mora « ergo..... grandescere cæpit populus adve« narum, ita ut ipsis quoque..... indigenis « essent terrori. Tum subito inito ad tem« pus fœdere cum Pictis, quos longius jam « bellando pepulerant, in socios arma ver« tere incipiunt [Saxones]. » (Stev. Bed. *Hist. eccles.* lib. I. c. xv, § 35, 37, p. 34-36.)

facilement, comme toujours, en regagner le nord. Les Pictes, au contraire, devenus sédentaires dans leurs nouveaux établissements, doivent les défendre; et Bède les nomme seuls, parce que c'est sur eux seuls que porte l'effort des Saxons. Cette nouvelle interprétation, on le voit, est plus rationnelle que la précédente et plus conforme aux données ultérieures de l'histoire; mais peut-elle se concilier avec le texte même de Gildas? Dans ce texte, le mot *requiescunt* semble n'avoir d'autre sens que celui de repos; et ces autres mots : *in extrema parte insulæ,* indiquent que le lieu du repos est plutôt au delà qu'en deçà du Forth. De quel droit leur donner un sens plus rationnel et plus historique peut-être, mais tout opposé à leur sens apparent? Cela serait impardonnable en effet, si leur sens réel ne se révélait par le rapprochement d'autres passages de l'opuscule même auxquels ils sont empruntés.

Demandons d'abord à cet opuscule ce qui peut servir à déterminer l'acception dans laquelle Gildas a pris le mot de *requiescunt.* Trois passages seulement de notre auteur ont trait au retour des Barbares, accompli entre 446 et 449, retour qui détermine l'appel des Saxons. Une première fois, Gildas prédit ce retour dans les deux phrases que nous commentons[87]. La seconde fois, il parle d'un faux bruit précurseur de ce retour, qui paraît ne point s'accomplir encore[88]. La troisième fois, enfin, il dit que la Bretagne s'adresse aux Saxons pour repousser les rapines si fréquentes et les irruptions si cruelles des deux peuples dont, par conséquent, le retour s'est accompli[89]. Dans ces trois passages, comme il s'agit du même fait, les termes dont se sert Gildas pour l'exprimer doivent se trouver identiques ou équivalents. Dans le dernier, toutefois, les expressions sont trop vagues pour que nous puissions en tirer quelque lumière

[87] Voir plus haut, p. 64. — [88] *Ibid.* p. 65 — [89] *Ibid.* p. 65.

sur le point dont il s'agit. Mais voici en quels termes, dans le deuxième, se trouve rapporté le bruit précurseur du retour des Barbares : « Une rumeur prompte comme le vol frappe les oreilles. Les anciens ennemis arrivent pour détruire entièrement, *delere penitus,* la famille de Dieu; ils veulent se fixer, *inhabitare,* selon leur coutume, *solito more*, depuis la fin jusqu'au terme des régions [romaines[90]]. » Ce passage, auquel on n'a jamais fait attention, est, à notre avis, d'une grande importance. Il contient, non-seulement la confirmation la plus catégorique du sens que nous attachons au mot *requiescunt*, mais il jette, comme nous le verrons tout à l'heure, une vive lumière sur tous les points de la controverse. Et d'abord, ce sont les deux peuples à la fois dont on annonce le retour, et qui viennent, non-seulement pour ravager, *delere*, mais pour habiter, *inhabitare*, et pour habiter selon leur coutume, *inhabitare solito more*, les contrées qu'ils ravagent. Naguère, lorsque Gildas annonçait lui-même ce même retour qui va s'effectuer, il se servait des mots *deinceps requiescere. Inhabitare*, *requiescere* étaient donc évidemment synonymes à ses yeux. Sans doute, dans une acception rigoureuse, *inhabitare* indique surtout la fixité, *requiescere* surtout le repos, mais le repos implique la fixité, et la fixité le repos. Gildas se sert alternativement des deux termes pour exprimer un état de choses dans lequel se confondent les deux situations. Mais supposons un instant que ces termes aient une double signification dans son langage, et que, *requiescere* conservant le sens adopté par Usserius[91], la phrase qui renferme ce mot envoie les Pictes prendre

[90] « Interea volente Deo purgare familiam « suam, et tanta malorum labe infectam « auditu tantum tribulationis emendare, « non ignoti rumoris penniger ceu volatus « arrectas omnium penetrat aures, jamque adventus veterum hostium volen- « tium penitus totam delere et inhabitare « solito more, a fine usque ad terminum « regionum. » (Stev. Gildas, § 22, p. 28.)

[91] Voir plus haut, p. 80.

un repos *définitif* dans la *Calédonie*. Cette phrase, ainsi comprise, se trouvait, on se le rappelle, en contradiction avec la première de celles où il était question du retour *prochain* des Barbares. Elle le serait bien plus encore avec celle qui prête à ces Barbares le projet d'un établissement dans la Valentia, où ils viennent *inhabitare*. Ainsi, d'après la phrase abandonnée à l'interprétation d'Usserius, les Pictes se fixent pour toujours au nord du Forth, et délaissent, par conséquent, à jamais la Valentia, ou n'y reviennent que pour la ravager, *prædas nonnunquam facientes*. Cependant, lorsqu'ils y reviennent, dit la dernière phrase, c'est avec l'intention de la ravager et de s'y fixer à la fois, *delere... et inhabitare*. Il est certain que la moitié de cette intention [*delere*] est remplie, puisque l'appel des Saxons en est la conséquence; mais l'autre moitié du projet des Barbares [*inhabitare*] ne s'est pas réalisée : et, toutefois, rien ne pouvait y faire obstacle; car Gildas atteste que les Saxons tournent presque immédiatement contre les Bretons les armes qu'ils devaient opposer aux Pictes[92]; et Bède nous dira bientôt qu'un traité d'alliance unit promptement ceux-ci aux perfides auxiliaires de la Bretagne[93]. Pour maintenir ou pour dissiper toutes ces invraisemblances, il suffit de rejeter ou d'admettre, dans un auteur breton du VIe siècle, la synonymie de deux mots latins dont l'un signifie le repos, l'autre la fixité. Le lecteur prononcera.

Mais, en supposant qu'il penche, comme nous, vers la synonymie, une difficulté pourrait l'arrêter encore. Le mot *requiescunt*, dans Gildas, est accompagné de ceux-ci : *tunc primum;* le mot *inhabitare* est suivi de ceux-ci : *solito more*. Les Pictes, dit une des deux phrases, se reposent pour la première fois; les Barbares, dit l'autre, se fixent *comme ils en avaient*

[92] Stev. Gildas, §§ 23 et 24, p. 30 et 31. — [93] Voir plus haut, p. 136.

l'habitude. Une chose que l'on fait pour la première fois ne saurait être la même que celle dont on a l'habitude. L'objection serait grave, si elle n'était déjà résolue. Ainsi que nous l'avons fait remarquer[94], les Pictes et les Scots, durant le IVe siècle, se signalent par une foule d'invasions partielles dont retentissent les récits des Latins et des Grecs; et cependant, au Ve siècle, Gildas, sans tenir compte de ces fréquentes invasions, emploie ce mot *primus* lorsqu'il indique le commencement de l'infestation continuelle. Ici, de même, des essais d'établissements ont été précédemment tentés, puis forcément abandonnés après une habitude déjà prise. Maintenant commence une prise de possession continue et définitive; Gildas a recours à la même expression, *tunc primum.*

Rien ne s'oppose donc à ce que les deux mots essentiels des deux phrases, les verbes *inhabitare, requiescere,* soient considérés comme synonymes, et comme modifiés seulement par les mots accessoires qui les accompagnent. Dans la proposition dont le premier fait partie, Gildas aura voulu dire que les Barbares reviennent *se fixer* comme ils en avaient l'habitude; dans l'autre, qu'ils reviennent *se fixer* pour la première fois, d'une manière définitive, au sud des golfes, dans la Valentia.

Mais, dans toutes ces explications, nous employons le mot précis de *Valentia* pour désigner le lieu où, d'après Gildas, les Pictes et les Scots projettent de se fixer. Or, dans le texte de notre auteur, il ne se trouve rien d'aussi formel; on y lit seulement que les Barbares se proposent d'habiter depuis la fin jusqu'au terme des régions, *a fine usque ad terminum regionum*[95]. Pour retrouver la Valentia sous une périphrase si vague, il faut soumettre cette périphrase au même examen que vient de subir la première partie du passage où elle se trouve. Nous

[94] Voir plus haut, p. 132. — [95] *Ibid.* p. 134.

nous y résignons avec d'autant moins de regret, que, de cet examen, doivent résulter, comme nous l'avons annoncé, de nouvelles lumières pour tous les points de la controverse générale. Sachons donc quelles contrées Gildas comprenait dans son esprit entre *la fin et le terme des régions* où venaient se fixer les Barbares.

Ce qu'il y a de plus certain, et ce qui suffirait, à la rigueur, pour notre thèse, c'est qu'il n'y comprenait pas la Calédonie; et cependant son texte semblerait, au premier abord, indiquer le contraire. Quel sens plus naturel, en effet, que celui-ci : « Les Barbares se proposent d'habiter, *selon leur coutume,* depuis la fin, c'est-à-dire depuis l'extrémité la plus septentrionale de l'île, jusqu'au terme des régions romaines, c'est-à-dire jusqu'à l'isthme placé entre les golfes de la Clyde et du Forth? » N'est-ce pas de la fin de l'île à l'isthme que les Scots et les Pictes ont coutume d'habiter? N'est-ce point là qu'avec le verbe *requiescunt* Usserius les envoyait se reposer[96]? D'après nous-même, *inhabitare* est synonyme de *requiescere;* et, dès lors, ce dernier mot n'entraîne-t-il pas le premier en Calédonie, au lieu de se laisser entraîner par lui dans la Valentia? Littéralement, en effet, cela serait plus vraisemblable; mais, nous l'avons déjà dit, avec Gildas il faut se méfier de la lettre et du sens le plus naturel, et ne les admettre qu'après les avoir contrôlés par l'histoire et par le raisonnement[97]. Or ici le raisonnement et l'histoire leur sont également contraires. S'en tenir à la lettre, ce serait dire que les Barbares se proposent d'habiter dans les contrées mêmes qu'ils occupent. Admettre le sens rigoureux, ce serait dire que la Bretagne est frappée de terreur en apprenant que les Barbares restent chez eux. Évidemment, il ne saurait donc être question de la Calédonie

[96] Voir plus haut, p. 117. — [97] *Ibid.* p. 111.

dans le passage que nous examinons, et qui, dès lors, prouve tout ce que nous avons à prouver, c'est-à-dire le projet d'extension définitive des Pictes et des Scots en deçà des deux golfes, projet dont la réalisation se révèle un peu plus tard par l'appel des Saxons.

Mais cherchons à préciser un peu plus quelles sont les contrées comprises entre ces deux mots : *la fin* et *le terme* des régions. Nous n'aurons pas à nous en repentir. Les *régions* ne sont-elles pas évidemment les provinces romaines? Sans aucun doute [98]. Dès lors, entre la *fin* et le *terme* des régions, Gildas ne placerait-il pas toute l'étendue de ces provinces? Nous ne saurions l'admettre; car les Barbares se proposent, en 447, d'habiter entre la *fin* et le *terme* des régions, *selon leur coutume;* et nul n'oserait prétendre que, de 411 à 446, ils eussent eu coutume d'habiter dans toute l'étendue des cinq provinces dont jadis Rome avait fait la conquête. Ils n'ont donc occupé qu'une partie de cette étendue; mais comment en déterminer les limites précises? Pour cela, il suffit de procéder d'après la sage méthode qui du connu va à l'inconnu. Dans les deux expressions qu'emploie Gildas pour indiquer les points entre lesquels devaient se fixer les Barbares, il en est une que nous avons déjà rencontrée, celle de *terminum.* Lorsque les Pictes et les Scots franchissent ce premier retranchement, dans lequel les golfes étaient combinés avec un rempart de gazon pour protéger toutes les possessions romaines, Gildas dit qu'ils violent les termes, *terminos rumpunt* [99]. Une première fois, *terminos* signifiait une ligne de défense. Évidemment *terminum* a, la seconde fois, une même acception. Il indique ce nouveau retranchement qui s'appuie, du Solway à l'Océan, sur les cités

[98] Ne serait-ce point dans ce sens que Gildas dit encore : « Vacuatur omnis *regio* « totius cibi baculo? » (Stev. Gildas, § 19, p. 25.) — [99] Voir plus haut, p. 104.

jadis construites pour arrêter les Barbares[100]. Mais si dans les termes qu'emploie Gildas pour décrire l'attaque dirigée, en 419, contre la première ligne, se trouve la solution de l'une des deux difficultés qui nous occupent, les circonstances qui précèdent, en 423, l'attaque de la deuxième ligne, ne nous offrent pas moins d'indices pour résoudre l'autre. Ces circonstances se trouvent consignées dans la phrase suivante, sur laquelle nous nous sommes permis de revenir : « Les Barbares se saisissent, sur les *indigènes*, de toute cette *partie septentrionale et extrême de la terre* qui s'étend jusqu'au *mur*[101]. » Les *indigènes*, nous le savons, sont les anciens sujets de Rome[102]; la *terre* est celle de l'empire[103]; le *mur*, c'est le second retranchement, c'est le *terminum* de tout à l'heure[104]. Mais ce qui se trouvait au nord de ce mur, notre phrase est explicite, c'était la *partie extrême* des anciennes possessions romaines, c'était la *fin*. Les termes *finis, ad fines*, sont consacrés, dans le langage officiel et dans les itinéraires géographiques des Romains, pour désigner les limites de l'empire. Ces limites, en Bretagne, étaient, depuis les exploits du comte Théodose, les golfes de la Clyde et du Forth[105]. Ces deux golfes étaient donc la *fin* dont a voulu parler Gildas. Mais ces golfes au nord, et le nouveau retranchement de pierres au midi, étaient les limites particulières de la Valentia. C'est donc dans la Valentia que Gildas prête aux Barbares le projet de s'établir. Il est impossible, à notre avis, d'assigner un autre sens au dernier fragment du passage dont nous nous occupons.

Dans le mémoire que nous avons l'honneur de soumettre à l'Académie, nous cherchons surtout à éclaircir quelques

[100] Voir plus haut, p. 104.

[101] *Ibid.*

[102] *Ibid.* p. 115.

[103] Voir plus haut, p. 115.

[104] *Ibid.* p. 118.

[105] *Ibid.*

phrases de Gildas relatives à l'établissement des Pictes et des Scots en dehors de la Calédonie. Quatre passages dans ces phrases rendent obscure la pensée de l'écrivain breton. On y trouve d'abord les mots *Hiberni domum,* à la place desquels nous avons prouvé qu'il fallait lire *ad hibernas domos.* On y rencontre ensuite l'expression de *requiescere,* que nous avons réduite à la synonymie d'*inhabitare.* Une troisième explication a dû porter sur cette périphrase : *A fine ad terminum regionum.* Nous avons établi que, par *regione,* Gildas désignait les *provinces romaines,* par *terminum,* la ligne de retranchements qui partagent quatre de ces provinces; par *finis,* la limite des possessions romaines comprenant, au delà de ces retranchements, une cinquième province.

Il nous reste, d'une part, à exposer comment, dans notre opinion, ce passage, *in extrema parte insulæ,* par lequel Gildas désigne le lieu où les Pictes prennent leur repos, doit signifier, non point la Calédonie, mais un lieu situé au midi de la Clyde et du Forth, dans l'ancienne Valentia; et, d'une autre part, à confronter avec nos interprétations celles que, deux siècles après Gildas, le vénérable Bède a données aux passages qui nous occupent.

Ce passage entier jette d'ailleurs, avons-nous dit, une vive lumière sur tous les points de la question dans l'examen de laquelle nous nous trouvons engagé. Le premier est celui qui concerne l'établissement des Scots en Bretagne. Deux opinions seulement sont en présence à ce sujet : celle de l'école écossaise, qui place l'établissement vers 250; celle de l'école irlandaise, qui le place en 503. Mais voici qu'en 447, les Scots viennent avec les Pictes, non pas seulement en Calédonie, mais dans la Valentia, pour y *habiter selon leur coutume.* Donc ils s'étaient fixés en Bretagne avant 503; donc il s'y étaient

fixés vers le milieu du IIIe siècle. D'abord ces expressions, deux fois répétées dans Bède, ne s'y trouvent pas reproduites tout à fait aux mêmes conditions. Une fois elles sont employées d'une manière absolue, sans qu'aucun incident les modifie; seulement celle-ci, plus septentrionale que celle-là, en est distinguée par l'épithète d'*aquilonaris,* que Gildas y avait lui-même ajoutée; et ce dernier cas est précisément le seul où il s'agisse, à n'en pouvoir douter, de la Calédonie.

Mais à quelle époque s'étaient fixés les uns, à quelle époque les autres, au sud des golfes? Cette double question, que nous traitons à la fois, est résolue du même coup par le même passage. Ce n'est pas dans le VIIIe siècle, comme le veut Usserius, encore moins dans le XIe, comme Chalmers le prétend[106], c'est durant la période d'infestation continuelle que les Pictes et les Scots prennent la coutume de se fixer au sud des golfes. Dans cette période, nous avons distingué trois phases à travers lesquelles se développe l'occupation des deux peuples barbares, et, pour déterminer ces phases, nous n'avons trouvé de difficultés réelles, à l'occasion de la première, que dans l'emplacement du mur de pierres élevé en 423[107]; à propos de la seconde, que dans l'état d'abandon où devait se trouver, depuis 423, l'isthme fortifié, vers 419, par un mur de gazon[108]; enfin, dans la troisième, que pour déterminer le lieu précis du repos que prennent les Pictes[109].

Pour résoudre la première difficulté, nous avions soigneusement noté les différentes locutions qu'emploie Gildas lorsqu'il s'agit des deux lignes de retranchements. L'une, disions-nous, dans laquelle entraient plusieurs éléments de défense, la terre et l'eau, était désignée par le mot *terminos* mis au

[106] Voir plus haut le tableau, p. 88.
[107] *Ibid.*
[108] Voir plus haut, p. 116.
[109] *Ibid.*

pluriel; l'autre, qui présentait une masse compacte de constructions appuyées au sol, était désignée par celui de *terminum*[110]. L'une était située entre deux mers, l'autre s'appuyait à des villes[111]. Mais, outre les inductions qu'on pouvait tirer de ces nuances de langage, nous avons maintenant un texte formel. La ligne à laquelle Gildas affectait *certainement*, en 419, la désignation de *terminos*, n'a *certainement* plus, en 447, que celle de *finis*[112]. L'expression de *terminum* a changé de nombre et de latitude. Elle s'applique à une ligne plus méridionale, qui ne saurait être, nous l'avons démontré[113], que celle dont les premiers travaux des Romains avaient fourni les éléments, et dont les anciennes cités faisaient l'appui. Il demeure donc établi, de la manière la plus positive, et par le texte de Gildas même, que le second retranchement n'occupait point l'emplacement du premier.

Mais, en reportant cette dernière ligne au sud de la Valentia, les Bretons avaient-ils abandonné cette province et l'isthme qui la protégeait? C'était la seconde difficulté. Or, la Valentia n'était pas abandonnée, puisque l'isthme lui-même est désigné, dans notre passage, comme la *fin*, la frontière des contrées dont se composait la Bretagne proprement dite. Et, dès lors, plus de doute, les Barbares ont dû revenir la seconde fois comme ils étaient venus la première, à travers les golfes, montés sur leurs barques, et l'isthme est bien réellement cette vallée maritime qu'ils ont tournée.

Reste donc seulement cette troisième difficulté, que soulève le repos des Pictes, et qui consiste dans l'interprétation du mot *requiescunt*, et de ceux de *in extrema parte insulæ*. Nous avons déjà vu que notre passage déterminait, de la manière la

[110] Voir plus haut, p. 116, n. 24 et 25.

[111] *Ibid.* p. 118, n. 1.

[112] Voir plus haut, p. 118.

[113] *Ibid.*

plus satisfaisante, le sens du mot *requiescunt*, en y substituant celui d'*inhabitare*[114]. Enfin, le mot *finis*, qui s'y trouve, va nous être également de la plus grande utilité pour établir le véritable sens de ces expressions : *in extrema parte insulæ*, les seules qui nous restent à examiner; car seules, maintenant, elles paraissent s'opposer à toutes nos interprétations.

Les Pictes, dit Gildas, vont en 447 se reposer, pour la première fois et pour toujours, dans l'extrême partie de l'île[115]. Or, l'extrême partie de l'île semble, au premier abord, être évidemment la Calédonie. C'est ce que nous débattrons tout à l'heure. Mais, en accordant même que ce sens ait été celui de Gildas, ne pourrions-nous pas dire que cette expression fort vague, *l'extrême partie de l'île*, comprend à la fois la Calédonie et la Valentia, qui, toutes deux, relativement aux plus anciennes provinces romaines, c'est-à-dire au reste de l'île, en occupaient l'extrémité? Mais cette explication, à l'appui de laquelle nous pourrions invoquer de graves autorités[116], n'est point celle à laquelle nous nous arrêterons. Pour Gildas, nous venons de le voir, l'isthme était une *fin*; c'était même *la fin* absolument parlant. Au delà, nous l'avons vu, et nous y reviendrons, c'était un autre monde, un monde *transmarin*[117]. Pour Gildas, l'île romaine se terminait avec le monde romain, là même où se trouvait *la fin*. Au mot d'*insula* il ne donnait donc pas toute l'extension que lui donnent ordinairement les géographes. Sous ce mot, il ne comprenait que les provinces dont les Romains

[114] Voir plus haut, p. 127.

[115] *Ibid.* p. 130.

[116] L'opinion à laquelle nous nous arrêterons, disons-le de suite, est celle que Bertram, l'éditeur de Richard de Cirencester, de Gildas et de Nennius a consignée dans deux lignes, sans en donner les motifs, à propos du passage de Gildas qui nous occupe : « Hic Pictos Valentiam, aut « provinciam quæ est inter utrumque mu- « rum, incoluisse asserit. » (*Script. tres.* annotat. p. 183.)

[117] Voir plus haut, p. 130.

s'étaient emparés, et dont les golfes de Clyde et du Forth, récemment unis entre eux par une tranchée, c'est-à-dire, comme l'explique Bède, par un mur de gazon et par un fossé [118], faisaient réellement une île. Cherchons à le prouver.

Lorsque Gildas veut désigner isolément et exclusivement les provinces romaines, il se servirait, selon nous, du mot *insula* [119]. Il ne l'emploie jamais, en effet, de manière à faire croire qu'il l'applique au pays des Pictes et des Scots. Toutes les fois qu'il l'emploie, au contraire, c'est qu'il s'agit, tantôt des Bretons, tantôt de la Bretagne [120]. Mais sous ce dernier nom peuvent être comprises à la fois la Calédonie et les provinces conquises par les Romains; et lorsque l'expression d'*insula* y correspond, elle se trouve presque toujours environnée de tant de vague, dans Gildas, qu'il paraît impossible, au premier abord, de savoir si, pour cet auteur, le nom de *Britannia* et son synonyme excluent ou renferment la Calédonie. Parfois aussi, cependant, un examen plus attentif fait naître des observations qui, sans être complétement probantes, mettent sur la voie d'une solution. Ainsi, dès ses premières lignes, Gildas, en dé-

[118] Voir plus haut, p. 119

[119] N'est-ce point dans ce sens que Guillaume de Malmesbury, t. I, c. 1, p. 9, l. 32 (ap. *Angl. script. post sed.*) écrit en parlant des Angles « *Aquilonali parte insulæ, quæ nunc Northumbria vocatur, assiderunt....*; Pinkerton (*Inquiry*, part. III, c. IX, t. I, p. 321) traduit en ces termes le passage de Gildas qui nous occupe : « The dreadful croudes of Scots and Piks seized, an old inhabitant *the whole northern and extreme* « *part of the land*, up to the Wall. » (Cf. *idem*, part. II, c. IV, t. Ier, p. 59.) Etc.

[120] « Gentis Britannicæ historiolam scribo « (Rev. Gild. *præf.* p. 2) : De situ Britan- « niæ (*ibid.* p. 4). Britannia insula (*ibid.* « *Hist.* § 3, p. 11). Britannia fertilis pro- « vincia tyrannorum (*ibid.* § 4, p. 13). « [Roma] transfretans insulæ parendi le- « ges advexit (*ibid.* § 5, p. 14). Non Bri- « tanni sunt in bello fortes (§ 6, p. 15). « Romani ... solo nomen romanæ servitutis « hærere [faciunt]..... ita ut non Britan- « nia, sed romana insula censeretur..... « (§ 7, c. XV) Interea glaciali frigore rigen- « tis insulæ..... radios suos indulget.... Christus. (§ 8, p. 15)..... Deus ne crassa « atræ mortis caligine Britannia obscura- « retur, clarissimas lampades... martyrum « accendit (§ 10, p. 17). Insula nomen ro- « manum, nec tamen mores legesque te- « nens (§ 13, p. 19). Britannia.... rectori-

crivant la Bretagne, se sert des mots suivants : « *Britannia insula... octingentorum in longo millium, ducentorum in lato spatium* « (exceptis diversorum prolixioribus promontoriorum tractibus, « quæ arcuatis Oceanis sinibus ambuitur)..., *fulget*, » etc.[121]. Dans ce texte, il faut distinguer soigneusement la phrase principale de celle qui se trouve placée entre parenthèses; la première

bus linquitur immanibus duabus gentibus « *transmarinis*..... calcabilis (§ 14, p. 20). « Gens igitur Britonum, Scotorum Pictorumque impetum non ferens..... legio « cum gravibus hostibus congressa,...... « omnes a *finibus* depulit et subjectos *cives* « liberavit. Quos jussit inter duo maria « constituere trans insulam murum (§ 15, « p. 21). Mittuntur queruli legati [Britannorum] ne... deleretur nomen romanum « quod verbis tantum apud eos auribus « resultabat, vel *extranearum gentium* op- « probrio vilesceret... Æmulorum agmina « auxiliatores egregii... propere *trans ma- « ria* fugaverunt, quia anniversarias..... « prædas .. *trans maria* exagerabant (§ 17, « p. 22, 23). Romani.. . denunciant..... « ut *insula*..... consuescendo armis ac viri- « liter dimicando, *terram* substantiolam, « conjuges liberos, et quod his majus est, « libertatem, vitamque, totis viribus vin- « dicaret, et *gentibus* nequaquam se for- « tioribus..... protenderet manus (§ 18, « p. 23). Tetri *Scotorum Pictorumque* greges, omnem aquilonalem extremamque *terræ* partem, pro *indigenis* muro tenus capessunt (§ 19, p. 24). » Nous avons deja remarque, que chez Gildas les mots *indigeni* et *cives* sont absolument synonymes). « Aetio ter consuli gemitus *Bri- « tannorum*..... Repellunt nos *Barbari* ad « mare, repellit nos mare ad *Barbaros*..... « Inimicis per multos annos in *terra* agen- « tibus strages dabant... Recesserunt *hostes* « a *civibus*.... (§ 20, p. 26). Revertuntur... « grassatores ad *hibernas domos*, post non « multum temporis reversuri. Picti in ex- « trema parte *insulæ* tum primum et dein- « ceps requieverunt.... Ungebantur reges « [in Britannia].... Si quis vero mitior eo- « rum..... videretur, in hunc, Britanniæ « quasi in subversorem, omnium odia tor- « quebantur (§ 21, p. 26, 28).... Adven- « tus veterum hostium volentium penitus to- « tam [familiam Dei] delere, et inhabitare « solito more a *fine* usque ad *terminum re- « gionum* (§ 22, p. 29). Tyrannus Gurthrin- « gernus Britannorum dux..... adinvenit « tale præsidium.... patriæ, ut ferocissimi « illi nefandi nominis Saxones.... in insu- « lam ad retendendas aquilonales gentes « intromitterentur..... Intromissi in insu- « lam Barbari..... testantur se cuncta in- « sulæ, rupto fœdere, depopulaturos (§ 23 « p. 30, 31). Ignis.... cunctam pene exu- « rens insulæ superficiem (§ 24, p. 31). « Hæsit tam desperati insulæ excidii me- « moriæ..... (§ 26, p. 34). Reges habet « Britannia..... (*id. ibid. Epistola*, § 27 « p. 36). Maglocunus..... cunctis pene « Britanniæ ducibus editior.... (*ibid.* § 33, « p. 42). Habuisti præceptorem pene totius « Britanniæ magistrum elegantem (§ 36, « p. 46). Sacerdotes habet Britannia (§ 66 « p. 72). »

[121] Stevens, Gildas, § 3, p. 11

est empruntée à tous les géographes latins, qui se sont copiés depuis le siècle d'Auguste. Elle appartenait primitivement au gendre de cet empereur, Vipsanius Agrippa, de qui Pline l'a prise[122]. Depuis lors, Solin, Martianus Capella, Paul Orose, Éthicus, Gildas, Isidore de Séville et Bède l'ont transcrite avec de légères variantes[123]. Parmi ces variantes, cependant, il en est une qui indique, d'une manière précise, la source à laquelle Gildas a puisé. En déterminant la largeur de l'île bretonne, Pline, Solin, Martianus Capella disent qu'elle est de trois cents milles. Tous les géographes postérieurs à ce dernier disent qu'elle est de deux cents milles seulement. Or, parmi ceux-ci, il n'y a qu'Éthicus et Paul Orose qui soient antérieurs à Gildas; mais ces deux auteurs se répètent mot pour mot. M. Walckenaer pense que la dernière partie d'Aëtius, où se trouve la description de la Bretagne, n'est qu'un fragment du dernier livre d'Orose[124]. C'est donc à ce dernier que Gildas fait ses emprunts. Peut-être, cependant, ne les lui faisait-il que sous le pseudonyme d'Aëtius dont se servait encore, en 845, Dicuil, ce géographe irlandais dont MM. Walckenaer et Letronne ont édité et élucidé le texte[125]. Mais, dans Aëtius, non plus que dans Orose, ne se trouve la phrase incidente qui excepte les promontoires des dimensions de l'île. Cette phrase appartient exclusivement à Gildas. En l'écrivant a-t-il fait acte de critique? Pline, Solin, ou Martianus Capella se trouvaient-

[122] Plinii *Historia naturalis*, lib. IV, c. xxx [16].

[123] Solin, c. xxv; Martiani Capell. l. VI. Paul Oros. lib. I, c. II, p. 27.

[124] *Biogr. univ.* verbo *Æthicus*. M. Letronne pense que c'est Orose qui a copié le fragment attribué à Éthicus (*Recherches sur Dicuil*, p. 215).

[125] Dicuil, qui cite assez souvent Éthicus (ou plutôt la cosmographie qui est attribuée à celui-ci, dont le compilateur irlandais ignorait le nom), ne cite qu'une seule fois Paul Orose (cf. c. VI, § 3, n° 6 et § 9; c. VII, § 1, n° 5; § 6, n° 1; c. VIII, § 1, n° 1; § 7, n° 1; c. VIII, § 4, n° 5).

ils entre ses mains, et, voyant une différence, en plus, de cent milles, dans leurs écrits, en moins dans ceux d'Aëtius, sur la largeur de l'île, l'écrivain breton a-t-il voulu les mettre d'accord en ajoutant à la moindre largeur, dont il se servait, la différence des promontoires qu'il excluait. De la part du savant Bède, cela serait probable, de celle de Gildas, cela est d'autant plus invraisemblable que, dans tout le passage dont nous avons cité quelques lignes, il n'y a pas la moindre trace qui révèle l'emploi ou la connaissance de géographes autres qu'Aëtius et Orose. Gildas, sans suivre littéralement ces derniers dans la construction de sa phrase, n'emploie cependant pas, sauf la parenthèse, un seul mot qu'il ne le leur emprunte. Reste donc à savoir ce que signifie, dans son esprit, la parenthèse qu'il ajoute spontanément à leur texte. Or, pour se convaincre que la restriction de l'auteur breton ne porte ni sur la largeur exclusivement, ni simultanément sur la longueur et sur la largeur, mais sur sa longueur seulement, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de sa patrie. Où se trouvent, nous le demandons, ces promontoires, qu'il devait connaître mieux que personne, et dont les côtes allongées s'enveloppent des replis tortueux de l'Océan? Dans cette phrase, veut-il désigner les pointes à peine perceptibles de Pembroke, de Caernarvon, et même, si l'on veut, le cap Lizard? ou bien ces caps effilés que découpent par myriades, en Écosse, les golfes de l'Océan?

Nous pensons qu'il n'y aura plus de doute lorsque nous aurons démontré, par ailleurs, que Gildas, dans ce mot *insula*, ne comprend pas l'Écosse. Or, deux passages, décisifs selon nous, rendent cette conclusion nécessaire et déterminent à la fois le sens du passage douteux que nous venons d'examiner et celui de tous les autres passages, plus vagues encore, où le mot *in-*

sula se trouve employé. 1° Lorsque les légions vont quitter la Bretagne, après avoir repoussé les Barbares au delà des mers, *trans maria*, Gildas dit qu'ils exhortent *l'île* à défendre désormais son territoire et sa population : *Ut insula.... terram.... conjuges, liberos, vindicaret*[126]. Évidemment, ici, il ne peut être question que des provinces romaines; et Gildas les appelle *insula*. Aussi, dans le même paragraphe où il emploie cette expression, traite-t-il de nations étrangères, *extranearum gentium*, les peuples de la Calédonie qui se trouvent en dehors des provinces romaines[127]. 2° Pour défendre ces provinces, les Romains ordonnent aux Bretons de construire un mur entre les deux golfes de la Clyde et du Forth, *au delà* de l'île : *quos jussit constituere inter duo maria*, trans insulam, *murum*. Et nous ne croyons pas qu'il y ait d'équivoque à établir sur la signification de *trans*[128]; elle est dans Gildas ce qu'elle est dans les bons

[126] Voir plus haut, p. 64, § 14.

[127] *Ibid.* p. 64.

[128] Cette interprétation du mot *trans* a été proposée, pour la première fois, par Robert Keith, dans son *Catalogue of bishops of the several seen withing the kingdom of Scotland down to the year 1688*; Edin. 1755, in-4°. Malheureusement, nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage, ni dans les bibliothèques de Paris, ni dans la librairie anglaise. Notre désir de le connaître n'était en rien diminué par la note où Pinkerton rejette assez durement l'interprétation que propose l'écrivain écossais et dont voici le texte : Gildas describ« ing the turf wall c. XII, says, it was « erected *trans insulam*; and Keith in the « preface to his scotish bishops foolishly « infers thence, that Caledonia was consi« dered as another island, forgetting that « *trans* implies *across*, aswell as *beyond*. Our « antiquists ought to be advised, not to « apply classic interpretation to writters « not classics, but to study the *media et* « *infima latinitas*. » (*Inquiry*, t. I, p. 47.) Le conseil de Pinkerton est fort sage, sans doute; mais, en échange, on pouvait lui en rendre deux qui ne l'eussent été guère moins. Le premier, de ne pas se contredire; le second, d'étudier Gildas. Nous doutons, en effet, que le passage suivant du même auteur puisse se concilier avec le précédent : « The *extrema pars insulæ* « is here universally known to mean the « extreme part of the roman possessions « in the island, to wit the province of Va« lentia. The friths of Forth and Clyde are, « by Gildas and Beda, regarded as seas of « separation between the roman island, or « part of Britain, and the barbarous Piks, « and Scots of Argyle. » (*Ibid.* p. 322.) A l'appui de cette dernière opinion, que nous

auteurs. Nous avons étudié son texte d'assez près pour l'affirmer, et nous allons voir, d'ailleurs, cette expression se repro-

adoptons en entier, et contrairement à la première, que nous ne saurions partager, nous croyons devoir réunir ici la plupart des passages de Gildas où le mot *trans* se trouve employé : « Britannia *in*« *transmeabili* circulo vallata (Stev. Gild. *Hist.* § 3, p. 11). *Transmarinæ* deliciæ « vehebantur ratibus (*ibid.*). Britannia « *transmarinis* regibus ingrata consurgit...; « illic proferre conabor in medium, non « tam ex scripturis patriæ.... quam *trans*« *marina* relatione (§ 4, p. 12 et 13). [Roma] « *transfretans*, insulæ leges advexit (§ 5, « p. 14). Albanus..... signorum miraculis « mirabiliter adornatus..... iter ignotum « *trans* nobilis fluvii alveum..... aperiit. « (§ 11, p. 18). Ariana perfidia *transmarina* « nobis evomens venena.... fratres fecit se« jungi, ac sic, quasi via facta *trans* Ocea« num, omnes omnino bestiæ feræ morti« ferum cujuslibet hæresios virus..... pa« triæ infigebant (§ 12, p. 19). Legio..... « *trans* Oceanum in patriam advecta... jus« sit inter duo maria constituere *trans* in« sulam murum (§ 15, p. 21). Æmulato« rum agmina, auxiliatores.... *trans* maria « fugaverunt, quia aniversarias prædas.... « *trans* maria exagerabant (§ 17, p. 23). « Emergunt de curucis quibus sunt *trans* « Cichicam vallem vecti.... tetri Scotorum « Pictorumque greges (§ 19, p. 24). Reli« quiæ [Britonum] *transmarinas* petebant « regiones (§ 25, p. 32). Sacerdotes Bri« tanniæ *transnavigare* maria, terrasque spe« ciosas *transmeare* non piget (*Epist.* § 67, « p. 75). Quis populo Dei finales termi« nos *trans* Jordanem, ut sciretur quid « cuique tribui conveniat, sicut Phinees « scilicet et Jesu Nave sagaciter divisere, « ostendit? » (§ 70, p. 78.) Dans ces citations, le mot *trans* entre neuf fois comme composé dans un autre mot. Quatre fois, il paraît apporter dans le mot composé la signification de *par delà* ou de *à travers* à peu près indifféremment (*intransmeabilis*, *transfretans*, *transnavigare*, *transmeare*), mais cinq fois il ne peut y avoir que la signification de *par delà*; c'est lorsqu'il entre dans la composition du mot *transmarinus* (*transmarinæ deliciæ*, *transmarinis regibus*, *transmarina relatione*, *perfidia transmarina*, *transmarinas regiones*). Dans ces mêmes citations, le mot *trans* est employé huit fois isolément; six fois, il peut être traduit également dans les deux sens (*trans alveum*, *trans Oceanum via facta*, *trans Oceanum advecta*, *trans Cichicam*, *trans insulam*, *trans maria fugaverunt*). Deux fois au contraire, on ne peut lui assigner qu'un seul sens, celui de *par delà* (*trans maria prædas exagerabant*, *terminos trans Jordanem ostendit*). Pinkerton, on le voit, aurait dû faire le dépouillement de ces différents passages de Gildas avant d'affirmer que l'auteur breton donnait au mot *trans* le sens de *à travers*, comme le font la plupart des auteurs de la basse latinité. Il aurait vu que, sur seize citations, il n'y en a pas une seule dans laquelle on puisse assigner exclusivement ce sens à la préposition *trans*, tandis qu'il y en a six où il faut lui faire signifier *par delà*; de sorte que Gildas ayant incontestablement employé six fois ce mot dans l'acception que lui donnaient les auteurs de l'antiquité, il devient évident que, dans les six cas douteux, il ne lui a pas donné le sens que lui donnaient les auteurs du moyen âge.

duire fréquemment, et toujours entraînant la même acception ou, du moins, susceptible de la recevoir, dans les passages où Gildas désigne exclusivement la Calédonie et ses habitants.

Il n'est sorte de périphrases, en effet, que n'emploie notre auteur lorsqu'il s'agit de cette seconde partie de la Grande-Bretagne, pour laquelle il n'a plus l'expression d'*insula*, si souvent appliquée à la première. Ainsi, dans son texte, les Pictes et les Scots sont les peuples de l'aquilon, *aquilonales gentes*[129]. Lorsqu'ils se jettent sur les provinces romaines, ils viennent, les uns du *Circion*, les autres de l'*aquilon*[130]; lorsqu'ils se retirent, ils retournent *ad hibernas domos*[131]. Mais l'épithète la plus décisive que leur donne Gildas est celle de *transmarins*[132]. Pour Gildas, les Pictes et les Scots sont *gentes transmarinæ*, et, cette épithète de *transmarine*, Gildas l'applique d'ailleurs à toutes les régions que la mer sépare réellement de la Bretagne. Les délices du continent sont des délices *transmarines;* l'histoire du continent est l'histoire *transmarine;* les poisons des hérésies venues du continent sont des poisons *transmarins*, etc...... [133]. Ainsi, aux yeux de Gildas, le pays des Pictes et des Scots, enseveli derrière les golfes, est, comme le continent, une contrée d'outre-mer. La Calédonie ne fait point partie de l'île romaine; les populations qui l'habitent sont, relativement à l'île, des nations étrangères, *extraneæ gentes*[134]. L'auteur breton sait toutefois qu'un isthme et deux golfes seulement séparent cette première contrée de celle à laquelle il donne exclusivement le nom d'île. Il parle, comme nous l'avons vu, du mur construit sur l'isthme entre deux mers, *inter duo maria*[135]; mais

[129] Voir plus haut, p. 62.
[130] *Ibid.*
[131] *Ibid.* p. 67.
[132] *Ibid.* p. 61.
[133] Voir plus haut, p. 61.
[134] *Ibid.*
[135] *Ibid.* p. 63.

ces mers et ce mur sont pour lui une limite continue entre les provinces romaines et la presqu'île barbare, lorsque les Pictes et les Scots sont repoussés de celles-là dans celle-ci. On les rejette au delà des mers, *trans maria;* c'est au delà des mers qu'ils accumulent les dépouilles de la Bretagne, *prædas trans maria exaggerabant*[136]. Tous ces passages, où le mot *trans* reparaît assez souvent pour déterminer la véritable signification que Gildas y attache, rapprochés des premiers, où cet auteur place au delà de l'île, *trans insulam,* la muraille construite au nord des provinces romaines, prouve, de la manière la plus positive, à notre avis, que l'écrivain breton restreignait à ces provinces la dénomination d'île et qu'il plaçait, par conséquent, en dehors de cette île la Calédonie. Dès maintenant, donc, nous pouvons affirmer que par ces mots, *extrema pars insulæ,* dans lesquels se trouve la dernière difficulté qui nous arrête, Gildas veut désigner les contrées qui sont situées au sud des deux golfes.

Nous concevons toutefois que ces expressions semblent, au premier abord, indiquer trop évidemment la Calédonie pour qu'un esprit, même impartial, et, à plus forte raison, imbu du système irlandais, n'hésite pas encore à les transporter de la Calédonie à la Valentia. Il ne saurait donc être inutile de multiplier les preuves. Nous espérons en trouver de nouvelles en revenant sur des passages, que nous connaissons déjà, mais auxquels nous n'avons encore demandé qu'une partie des lumières qu'ils contiennent. Du connu, nous allons essayer, cette fois encore, de remonter à l'inconnu.

La phrase que nous examinons porte, on se le rappelle : « Les Pictes se reposent, *requiescunt,* pour la première fois, et pour toujours, dans l'extrême portion de l'île, *in extrema parte*

[136] Voir plus haut, p. 64.

insulæ[137]. » Le passage qui y a le plus de rapport est celui-ci : « Les Barbares annoncent le projet d'habiter, *inhabitare,* selon leur coutume, depuis la fin jusqu'au terme des régions [romaines], *a fine ad terminum regionum*[138]. » Dans ce passage, les derniers mots, *de la fin au terme des régions,* semble désigner, d'une manière évidente, la Calédonie. Mais le mot d'*inhabitare,* qui ne peut se rapporter à cette contrée, nous a contraint de les appliquer à la Valentia[139]. Dans notre phrase, ces mots, *à l'extrême partie de l'île,* semblent également indiquer la Calédonie; mais dans cette phrase, nous l'avons prouvé, *requiescere* est synonyme d'*inhabitare*[140]. Si ce dernier mot nous a empêché de voir la Calédonie dans le premier passage, celui de *requiescere* s'oppose à ce qu'on la trouve dans le deuxième. La synonymie d'*inhabitare* et de *requiescere* entraîne celle de ces expressions : *a fine ad terminum regionum* avec ces autres mots *in extrema parte insulæ*, ou plutôt celle de *regionum* ou d'*insula* seulement, car celle de *finis* et d'*extrema pars* n'a pas besoin d'être établie. Mais ce n'est pas assez.

Les deux passages que nous venons de rapprocher sont relatifs, selon nous, au retour des Barbares, accompli vers 447, et, en tout cas, le retour qu'ils signalent est postérieur à celui qui a lieu en 423. Or, à cette dernière époque, Gildas avait écrit : « Les Pictes et les Scots se saisissent, *capessunt,* de toute cette partie de terre, extrême et septentrionale, qui s'étend jusqu'au mur, *extremam et aquilonalem partem terræ muro tenus*[141]. Ici, non moins que dans les phrases précédentes, on serait tenté de voir la Calédonie dans cette portion de terre extrême et septentrionale (*extremam et aquilonalem*). *Aquilonalis* est l'une

[137] Voir plus haut, p. 67.
[138] *Ibid.*
[139] *Ibid.* p. 68.
[140] Voir plus haut, p. 68.
[141] *Ibid.* p. 63.

des épithètes que Gildas préfère pour désigner le nord des golfes, et, sauf le passage que nous citons, il n'en est pas où il l'emploie en dehors de la Calédonie[142]. Mais, d'abord, le mot *capessunt* s'opposerait tout aussi explicitement que celui d'*inhabitare* à cette conclusion. Les Pictes n'avaient pas plus à se saisir de la Calédonie qu'à former le projet de s'y fixer. Ils l'occupaient de temps immémorial. De plus, ces expressions, *jusques au mur* (*muro tenus*)[143], achèvent d'établir l'impossibilité; il faut donc se résigner une seconde fois à voir la Valentia dans cette portion de terre extrême et septentrionale. Mais entre ces expressions, *extremam partem terræ*, dont le sens est déterminé, et celles-ci, *extremam partem insulæ*, dont le sens reste à déterminer, il n'y a de différence que dans ce seul mot *terræ*, employé en 423, auquel Gildas substitue, en 447, celui d'*insulæ*. Notre avis est que Gildas use indifféremment de tous les deux, qu'à ses yeux ils sont synonymes comme *requiescere*, *inhabitare*; et notre preuve, c'est qu'avant de les employer l'un et l'autre, il les a réunis dans une même phrase où il est impossible qu'ils n'aient pas le même sens. Cette phrase, nous l'avons citée tout à l'heure; c'est celle où, avant l'invasion de 423, les Romains, au moment de se retirer, exhortent *l'île* à défendre *la terre*, la population romaine à protéger le territoire de l'empire, *ut insula . . . . . terram . . . . vindicaret.* La terre, ce sont les provinces romaines, nous l'avons vu plus d'une fois; l'île est donc bien l'île romaine et non toute la Grande-Bretagne. Si ce point ne semble pas démontré, nous renonçons à l'établir.

[142] « Pictorumque ab aquilone (Stev. « Gildas, § 14, p. 21). Omnem aquilonalem « extremamque terræ partem... capessunt « (§ 19, p. 25). Ad retendendas aquilonales « gentes (§ 23, p. 30). »

[143] Voir plus haut, p. 68.

2° Témoignage de Bède.

Après en avoir terminé avec Gildas, il nous reste encore, ainsi que nous l'avons promis, à rechercher si, deux siècles après lui, Bède comprenait autrement que nous ne le faisons ceux de ses passages qui sont relatifs à la troisième retraite et au retour définitif des deux peuples barbares. Nous avons déjà exprimé[144], et nous ne croyons pas inutile de rappeler avant tout les réserves que nous sommes obligé de faire à l'égard de Bède, tout en recourant à son texte. Personne plus que nous ne rend hommage au génie du moine anglo-saxon, génie encyclopédique et vraiment surprenant pour l'époque et dans les circonstances où il vivait. A ne le considérer même que comme historien, c'est non-seulement le chroniqueur le mieux renseigné et le plus méthodique du moyen âge, c'est encore un critique fort habile et très-pénétrant. Mais il faut bien l'avouer, sa logique et son érudition font quelquefois violence aux textes qu'il consulte et dont il compose le sien. Pagi le lui a reproché[145] à propos de Gildas même, dont son esprit lucide ne put tolérer l'obscurité, mais qu'il interprète quelquefois par des contre-sens.

Cela convenu, citons textuellement, comme nous l'avons fait pour Gildas, le passage capital auquel Usserius et son école empruntent les plus spécieuses probabilités de leur système. Comme ce passage se trouve reproduit dans deux ouvrages historiques de Bède, et s'y trouve reproduit avec des variantes,

[144] Voir plus haut, p. 60.

[145] Pagi ann. XI, p. 447, an. 494, § 13 : Hæc genuina Bedæ sententia. Hausit eam nobilis ille historicus ex Gilda.... Sed cum auctores quibus utitur, aliquando non satis intelligat, orta nostra «ætate controversia, an Gildæ mentem «assecutus sit» Usserius in *Antiquit....*, c. XIII, p. 254 : «Contendit Bedum locum «illum corrupisse, etc.»

c'est au dernier, au meilleur des deux ouvrages[146], à l'Histoire ecclésiastique, que nous en emprunterons d'abord le texte. « Revertuntur impudentes grassatores Hiberni domum, post « non longum tempus reversuri. Picti in extrema parte insulæ « tunc primum et deinceps quieverunt; prædam tamen non-« nunquam exinde et contritionem de Brittonum gente agere « non cessarunt[147]. » Ce texte, comme nous le verrons, est le plus défavorable pour notre opinion, et semble donner gain de cause à celle d'Usserius. Cette fois la première phrase porte bien *Hiberni*, et les impudents agresseurs ne peuvent plus être en même temps les Pictes et les Scots, mais seulement ces derniers[148]. La seconde contient bien ces expressions ambiguës, *quieverunt... in extrema parte insulæ*[149]. Et l'ouvrage perpétuel de Bède ne nous offre plus, du moins dans leur ensemble, les mêmes moyens que l'opuscule de Gildas d'en établir le véritable sens.

Ainsi, le texte de ce dernier nous est venu en aide de quatre manières différentes. Un manuscrit nous a restitué les mots qu'un autre nous présentait altérés[150]. Ici, tous les manuscrits de Bède sont d'accord. La première phrase de Gildas une fois rétablie, la seconde l'eût contredite, si elle avait conservé la signification que lui attribuait Usserius[151]. Ici plus de contradictions; Usserius semble triompher. Une troisième phrase cependant lui faisait obstacle dans Gildas, c'était celle qui, relative aux mêmes événements, dont il est question à la fin de notre passage, offrait *inhabitare* comme synonyme du mot *requiescere*, et *finis* comme équivalent de ces expressions *extrema*

[146] Voir plus haut, p. 60.

[147] Bed. St. l. XXIV, lib. I, c. xiv, § 33, p. 32.

[148] Voir plus haut, p. 62.

[149] Voir plus haut, p. 63.

[150] *Ibid.* p. 65.

[151] *Ibid.* p. 117.

pars. On sait quel parti nous avons essayé de tirer de cette phrase[152]. Or, elle a complétement disparu de l'Histoire écclésiastique du vénérable Bède. Enfin, d'une quatrième citation de Gildas, dans laquelle se trouvaient réunis comme synonymes les mots *terra*, *insula*, nous avions pu induire la parfaite synonymie de ces expressions: *extrema pars insulæ*, *extrema pars terræ*[153]. Ici, mais ici seulement, comme nous le verrons tout à l'heure, l'Histoire ecclésiastique nous offrira les éléments d'une conclusion analogue, de sorte que, ce point excepté, sur tous les autres Bède semble refuser son concours à notre manière d'interpréter Gildas. Tous nos appuis nous manquent à la fois. Qu'importe après tout? Le texte de Bède ne saurait infirmer celui de l'historien breton; et fort de celui-ci, nous pourrions sans danger négliger celui-là. Ne le délaissons pas toutefois. Seulement faisons-y la part de l'erreur; celle de la vérité y demeurera plus que suffisante encore.

Première phrase de Bède.

La première des deux phrases dont se compose le passage de Bède est identiquement la même que celle du manuscrit le moins ancien, et des premières éditions de Gildas[154]. Or, on se le rappelle, dans ce manuscrit du XVe siècle, la phrase dont il s'agit est placée sur une raclure; et de deux choses l'une: ou cette correction est l'œuvre d'un faussaire érudit qui veut faire prévaloir son système; ou c'est l'œuvre d'un érudit peu éclairé qui aura cru rendre un grand service à Gildas en le mettant d'accord avec Bède. Dans le premier cas, un système qui aurait recours à de semblables expédients serait condamné; dans le second, tout le système irlandais ne repose que sur un seul texte, sur celui de Bède. Mais, ce texte porte *Hiberni*, dit

[152] Voir plus haut, p. 60. — [153] *Ibid.* p. 126. — [154] *Ibid* p. 63.

Usserius[155], et les Hibernois sont évidemment les habitants de l'Hibernie ; en retournant chez eux, *revertuntur domum*, c'est en Irlande qu'ils retournent, au moins d'après Bède. D'après l'Histoire ecclésiastique de Bède, peut-être ; d'après sa Chronique, non. Celle-ci au lieu d'*Hiberni* porte *Scoti*[156].

Et, toutefois, que ces mots *Hiberni, Scoti* soient synonymes ; nous y consentons[157]. La vraie question, c'est de savoir si, par cet autre mot *domum*, Bède a cru désigner l'Hibernie. Mais, nous avons déjà vu que, pour lui, les Scots étaient fixés dans le nord de la Bretagne, dès le temps de Reuda, vers le milieu du IIIe siècle, et il a pris soin de nous expliquer, en 411, que si Gildas les désignait comme des peuples transmarins, c'est qu'ils habitaient le nord de la Clyde. Par ces mots : *revertuntur domum*, il les renvoie donc en Calédonie ; et par ceux-ci : *post non multum reversuri*, il les fait revenir promptement dans la Valentia. Mais le passage où Bède et un manuscrit de Gildas corrigé d'après Bède, pour exprimer le retour des Scots dans leurs demeures, emploient ces expressions *Hiberni domum*, est le seul, absolument le seul, sur lequel Usserius se fonde pour retarder jusqu'en 503 l'avénement des Scots en Bretagne[158]. Or, dans Gildas, ce passage n'existe plus ; dans Bède, nous venons de le prouver, il ne peut désigner l'Irlande. On voit sur quoi repose, à l'égard des Scots, le système de l'archevêque irlandais.

Avouons-le, toutefois, c'est Bède qui est responsable de la méprise de ce savant homme. En étudiant pour les transcrire les deux phrases de Gildas que nous avons entrepris d'expli-

[155] Usser, *Antiq.* p. 319.

[156] Bed. Sm. p. 26. « Revertuntur *Scoti* domum post non multum tempus reversuri : « Picti extremam insulæ partem tunc primum et deinceps inhabitaturi detinent. »

[157] Cf. Camd. *Epist.* p. 360. Innes, *Essay*, I, p. 167-206 et II, p. 401-545. Chalm. *Caled.*, I, p. 272. M. Letronne, *Dic.* p. 7.

[158] Usser. *Antiq.* p. 319.

quer, Bède avait été frappé de voir qu'il n'était question que des Pictes dans la seconde, et il en avait conclu qu'il n'était question que des Scots dans la première. Aussi dans sa Chronique, antérieure, comme on le sait, à son Histoire ecclésiastique, se sert-il du mot *Scoti* au lieu de celui d'*Hiberni;* puis, voulant sans doute se rapprocher davantage du texte de Gildas, où il trouvait *Hibernas domos,* il aura, dans son dernier ouvrage, substitué au mot de *Scoti* celui d'*Hiberni,* qui en était synonyme. Or ce commentaire, notre propre interprétation l'a démontré à l'avance, est un contre-sens; les mots *Hibernas domos* désignent toute la Calédonie, et non pas seulement le séjour des Scots. Pour Bède, qui plaçait ce séjour au nord de la Clyde, le contre-sens était sans danger; pour Usserius, il est devenu une source d'erreur.

Cette erreur cependant était trop conforme aux prétentions irlandaises pour être complétement délaissée. Mais comme, d'un autre côté, elle se trouvait trop contraire au sentiment de Bède pour être complétement maintenue, les partisans d'Usserius, en sacrifiant cette partie de son système, que contredisait trop formellement l'histoire de Reuda, ont cherché à en sauver la partie principale, qui se fonde sur les mots: *Hiberni domum.* Dans ce système ainsi amendé [159], Reuda vient, avec un premier essaim de Scots, se fixer en Bretagne vers le milieu du IIIe siècle [256]. Mais après la défaite que les Bretons font essuyer aux deux peuples barbares, vers le milieu du Ve [447], les Scots retournent dans leur patrie primitive, à laquelle fait allusion le mot *Hiberni,* et que désigne celui de *domum.* Ces colons fugitifs reparaissent après un demi-siècle, *post non multum reversuri*, lorsque Fergus les y ramène [503].

[159] Voir plus haut, dans le tableau p. 88, les indications relatives à Stillingfleet et à O'Connor, esq.

En examinant le texte de Bède, nous avons déjà prouvé, d'après Tigernac, que c'était dans la Valentia et non dans la Calédonie que Fergus amenait les Scots. En discutant le texte de Gildas, nous avons déjà fait ressortir quelle invraisemblance il y aurait à traduire ces mots : *post non multum reversuri*, par ceux-ci : *à cinquante années de distance*. Nous remarquerons ici que l'invraisemblance serait quadruplée, si, après un séjour perpétuel des Scots dans la Calédonie pendant deux siècles, on traduisait cet autre mot : *domum* par celui-ci : l'*Irlande*. Ces simples observations[160] suffiraient, ce semble, pour infirmer le système mixte de l'école irlandaise, et faire définitivement prévaloir notre opinion sur la première phrase de Bède. Nous la corroborerons bientôt dans l'examen d'une double objection que cette école pourrait, avec Usserius, puiser dans Bède, même pour repousser l'interprétation qui nous semble la plus rationnelle des deux phrases du vénérable écrivain. Mais il nous faut, avant tout, examiner la seconde de celle-ci.

Deuxième phrase de Bède

Chez Bède, comme chez Gildas, on ne l'a point oublié, cette deuxième phrase est uniquement relative aux Pictes; chez Bède, comme chez Gildas, il s'agit surtout de savoir ce qu'y signifient, outre le mot *quieverunt*, ceux-ci : *in extrema parte insulæ*, et s'ils renvoient les Pictes au delà, ou s'ils les laissent en deçà des deux golfes. Pour l'interprétation de ces mots, l'opuscule de Gildas nous a offert des ressources que nous n'avons pas trouvées de prime abord dans le meilleur et le plus considérable des ouvrages historiques du vénérable Bède. Mais si l'écrivain northumbre ne nous offre pas les mêmes indications que l'historien breton, il nous en offre d'autres tout aussi

[160] Cf. Low *Hist Scot.* append., n N., p. 50.

décisives. Le texte de son histoire ne contient pas, il est vrai, le mot *inhabitare* comme synonyme de *requiescere ;* qu'importe, puisque nous le retrouvons dans sa Chronique? « Picti, dit la « Chronique, extremam insulæ partem tunc primum et dein-« ceps inhabitaturi detinent[161]. » Pour Bède comme pour Gildas, *inhabitare* était donc bien synonyme de *quiescere;* à moins que l'exact chroniqueur n'ait voulu, dans son Histoire écrite en 731, rectifier, comme il l'a fait parfois, une erreur de sa Chronique écrite en 724. Mais quelle lumière inattendue l'aurait éclairé entre ces deux époques? Aucune; car de son texte il résulte évidemment que sur les infestations des deux peuples barbares, il n'avait de renseignements que ceux dont Gildas s'est montré si sobre. Mais ce texte prouve également le soin avec lequel son vénérable auteur s'attachait au témoignage et même à la lettre de celui-ci, toutes les fois que sa critique, à tort ou à raison, ne lui démontrait pas la nécessité de l'interpréter. Dans la substitution que Bède fait en 731 du mot *quieverunt,* à celui d'*inhabitaturi,* qu'il avait employé en 724, il est donc permis de ne voir que le scrupule d'un commentateur qui veut se rapprocher de son texte, dans lequel il lit *requiescunt.*

Mais il reste toujours ces expressions *in extrema parte insulæ,* pour lesquelles le chapitre de l'Histoire ecclésiastique où se trouvent les deux phrases que nous examinons ne donne plus de locutions équivalentes d'où l'on puisse induire, avec certitude, qu'ici le vénérable chroniqueur a voulu désigner la Valentia. Cela est vrai; mais nous trouvons bien mieux, et même sans sortir ni de l'histoire ecclésiastique, ni de l'ordre de faits qui nous occupe. Au lieu de ces mots *in extrema parte terræ* qu'emploie Gildas lors de l'invasion qui, en 423, se répand à travers la Valentia, et pour lesquels nous restituions

[161] Bed. Oper. t. II, p. 114; Bed. Smith, p. 27, l. 1.

péniblement, à l'aide d'une troisième phrase, le synonyme de *terræ* et d'*insulæ*, dans Bède nous lisons ceux-ci, qu'il faut citer textuellement, car ils tranchent le nœud gordien : « Scoti « Pictique omnem aquilonalem extremam que INSULÆ partem « PRO INDIGENIS ad murum usque capessunt[162]. » Cette partie extrême de l'île que les Barbares enlèvent aux *indigènes* est bien la province qui s'étendait au nord du *mur* de pierre ; c'est la Valentia, et dès lors nous n'avons qu'une crainte, c'est que Bède n'ait trop abondé dans notre sens. En 423, les deux peuples barbares se saisissent de l'*extrême partie de l'île occupée par les indigènes*. En 446, les indigènes remportent un avantage après lequel Gildas renvoie à la fois les Pictes et les Scots, *impudentes grassatores*, dans la Calédonie, d'où ils reviendront bientôt, les uns pour ravager, les autres pour habiter la Valentia. Mais en 446, Bède, qui a voulu raffiner sur ce texte, distingue les Pictes des Scots, *Hiberni, Picti ;* et par suite de cette distinction, il ne renvoie que les Scots en Calédonie. Les Pictes, selon lui, se reposent pour la première fois, et se fixent pour toujours sur le terrain même dont ils se sont emparés en 423 : « Extremam insulæ partem capessunt. In extrema « parte insulæ quiescunt » ; certes nous n'en demandions pas tant. Mais de l'erreur même de Bède nous tirons, on le voit, une conséquence diamétralement opposée à celle que l'école irlandaise en faisait sortir.

Objections relatives aux deux phrases de Bède.

Mais cette école, avons-nous dit, pourrait, à la suite d'Usserius, s'armer d'une double citation du vénérable chroniqueur pour repousser le sens qui, selon nous, doit être attribué aux deux phrases dont nous examinons le texte. La première de

[162] Bed, Stev, l. I, c. XII, § 31, p. 30.

ces phrases, en effet, se compose de deux parties connexes, relatives l'une à la retraite, l'autre au retour final des Scots; et ces parties sont tellement liées entre elles, qu'il faut les mettre également hors de conteste, ou laisser planer le doute sur les deux. Or, si tout paraît concourir dans Bède à prouver que la retraite des Scots s'effectue en Calédonie, un passage du vénérable historien s'oppose, d'après Usserius[163], à ce que l'on place leur retour final dans la Valentia; retour en faveur duquel nous aurions toujours, il est vrai, le témoignage de Gildas, mais contredit au lieu d'être corroboré par celui de Bède et l'autorité de Tigernac, historien deux fois plus éloigné de l'époque où Bède écrivait, que celui-ci ne l'avait été de l'époque où écrivait Gildas. Or, si Bède ne place pas le retour final des Scots dans la Valentia, il le place en Calédonie; et dès lors, il ne peut y placer leur retraite. Cette retraite s'effectue donc en Hibernie, et le système mitigé de l'école irlandaise recouvre toute sa probabilité. Mais ce n'est pas tout; après avoir indiqué dans Bède une phrase qui s'opposerait au retour des Scots en deçà de la Clyde, Usserius en signale une autre[164] qui semblerait s'opposer d'une manière plus formelle encore au retour des Pictes en deçà du Forth.

[163] Usser. *Antiq.* p. 321 « Ad sinus Dunbritannici partem *septentrionalem* consedisse Scotos, atque ad *australem* ejusdem partem Britonum productos esse terminos ex Beda, lib. I, c. I et XII, certo constat: « ut in Gallovidia primas Albiensium Sco« torum sedes collocare, aut in Dal-rhea, « Cuninghamiæ oppido Dalreudinorum « nostrorum vestigium indagare inanis vi« deatur esse operæ. »

[164] Usser. *Antiquit.* p. 348, cf. p. 212. « Totus ille tractus romanus *Valentiæ* no« mine cognitus, Niniani tempore [412], « Britonibus Bedæ vero ætate ab illis simul « et Anglis Nordunhumbris possidebatur « Nam primis Anglo-Saxonum temporibus. « *Octha et Ebusa sæpenumero cum* provincia« libus *congressi, profligatisque qui resisten« dum putaverant, reliquos in fidem occupatos* « placidæ quietis gratia *mulcebant*, ut habet « in libr. I *De gestis regum Anglor.* Guliel« mus Malmesb. Postea vero Cadwalla rex « *Britonum*, anno 633, cæso Nordunhum« brorum rege Æthelfrido, civibus suis « libertatem restituit (Bed *Hist.* lib. II, « c. XX) : quam sequente anno, Cadwalla

Ainsi, dès le premier chapitre de son Histoire ecclésiastique, l'écrivain anglo-saxon déclare qu'au moment même où il l'écrit, c'est-à-dire vers 731, se trouve encore sur la Clyde une ville excessivement forte, celle d'Alcluith, qui appartient aux Bretons[165]; et dans un autre chapitre assez éloigné du premier, mais certainement écrit en 731, il dit que le golfe de Forth sépare les terres des Angles et celles des Pictes[166]. Mais si, d'un côté, les Bretons atteignent encore la Clyde, si, de l'autre, le Forth sert de limite entre les Pictes et les Angles dans le VIII[e] siècle, à cette époque les Pictes, sans aucun doute, et très-probablement les Scots, n'occupaient donc point l'ancien territoire de la Valentia.

Nous en demeurons d'accord. En 731, ni les Pictes, très-certainement, ni peut-être les Scots n'étaient fixés, ou du moins n'existaient comme peuples indépendants que dans l'ancienne Calédonie. Mais cela prouve-t-il qu'avant cette époque ils n'avaient jamais été fixés dans la Valentia? Pendant les

« ab Oswaldo Æthelfridi filio interempto, « statim amiserunt [Bed. *Hist.* lib. III, c. I « cum lib. II, c. V]; atque anno 685, occiso « in terra Pictorum... Ecfrido [rege Nordunhumbrorum], ex parte denuo recuperatam ad annum 731 retinuerunt, quo « ecclesiasticam suam historiam terminat. « (*Ibid.* lib. IV, c. XXVI; lib. V, c. XXIV.)

Et p. 212 « ... Nordunhumbrorum... « regnum ad freta ista duo [Dunbritannicum scilicet et Edinburgicum] extensum, eorumque altero Scotorum, altero « Pictorum ditionem terminatam fuisse, ex « Bedæ (lib. I, c. I et XII, et lib IV, c. XXVI) « et aliorum historicorum certissimis testimoniis intelligimus. »

[165] « Est autem sinus maris permaximus qui antiquitus gentem Britonum « a Pictis secernebat, qui ab occidente in « terras longo spatio erumpit, ubi est civitas Britonum munitissima usque hodie, quæ vocatur Alcluith, ad cujus videlicet sinus partem septentrionalem Scoti, « quos diximus, advenientes, sibi locum « patriæ fecerunt. » (Bed. Stev. lib. I, c. I, § 8, p. 12.)

[166] « Inter plurimos gentis Anglorum vel « interemptos gladio, vel servitio addictos, vel de terra Pictorum fuga lapsos « etiam..... vir Dei Trumvini, qui inter « eos episcopatum acceperat, recessit cum « suis, qui erant in monasterio Æbbercurnig, posito quidem in regione Anglorum, sed in vicinia freti *quod Anglorum terras Pictorumque disterminat* » (*Ibid.* l. IV, c. XXVI, § 341, p. 316.)

trois siècles qui s'écoulent entre le premier échec que les Bretons infligent aux Barbares, et l'époque où Bède écrivait [447-731], la situation des deux peuples est-elle donc restée invariablement la même, tandis que la conquête saxonne apportait dans l'île une si grande perturbation? Est-elle demeurée la même surtout durant le siècle qui s'écoule entre 447, date que Gildas assigne à leur retour, et 547, date réelle, comme nous le verrons bientôt, de l'arrivée des Northumbres dans l'ancienne Valentia, lorsque, pendant toute cette époque, il se trouvait quatre degrés de latitude entre les deux golfes et les établissements des Saxons qui en étaient les plus proches? Usserius lui-même n'ose le soutenir, et tous ses efforts se bornent à établir que les révolutions dont la Valentia est le théâtre de 412 à 731 ne déplacent pas les Bretons qui occupaient cette province, ou ne les déplacent qu'au profit des Northumbres. Cette dernière partie de son opinion, relative aux événements qui s'accomplissent entre 547 et 731, se fonde sur Bède, dont nous adopterons nous-même le témoignage, en essayant de le compléter. Mais pour la période qui précède l'arrivée des Northumbres, c'est-à-dire de 412 à 547, Usserius ne parvient à maintenir les Bretons dans la Valentia, que sur le témoignage de Guillaume de Malmesbury, écrivain du XIIe siècle. Voyons si nous ne trouverions pas de meilleures autorités pour introduire, durant cette même période, les Pictes et les Scots dans cette même province. Commençons par les Scots.

Non-seulement Gildas, dont l'autorité est bien supérieure à celle de Bède pour les événements accomplis avant le VIe siècle, atteste le retour des Scots en deçà des golfes à une époque voisine de 446 : *post non multum reversuri*; non-seulement Tigernac qui, rapproché de Gildas, placerait l'opinion de Bède,

si elle était différente, entre deux contradicteurs, l'un antérieur, l'autre postérieur au vénérable écrivain, atteste que Fergus et son peuple ont fait une conquête sur les terres de la Bretagne proprement dite, non loin du comté actuel de Cuningham, c'est-à-dire dans l'ancienne Valentia [167]; mais Bède lui-même nous met sur la voie d'une conclusion identique à celle-ci : « Aucun roi des Northumbres, écrit-il quelque part [168], ne fit subir aux Bretons plus de désordres que le puissant Ædilfrid..... Aussi Ædan, roi des Scots qui habitent la Bretagne, effrayé de ses progrès, s'avança au-devant de lui avec une immense et courageuse armée. Mais vaincu, il s'échappa avec un petit nombre des siens; le reste avait été taillé en pièces dans un endroit célèbre nommé *Degsastan*..... Cette bataille se livra l'an de l'Incarnation 603, » c'est-à-dire juste un siècle après la conquête dont parle Tigernac [503]. Or c'est dans la province même où s'était accomplie cette conquête, dans l'ancienne Valentia, que se trouvait Degsastan [169]. Ce lieu y était même situé sur la limite la plus méridionale, non loin de la muraille de pierres, et dans le voisinage du Solway [170]. Quel intérêt, nous le demandons, les Scots avaient-

[167] Usser. *Antiquit.* p. 321.

[168] « Regno Nordanhymbrorum præfuit « rex fortissimus et gloriæ cupidissimus « Edilfrid, qui plus omnibus Anglorum « primatibus gentem vastavit Britonum... « Nemo enim in tribunis, nemo in regi- « bus, plures eorum terras, exterminatis « vel subjugatis indigenis, aut tributarias « genti Anglorum, aut habitabiles fecit... « Unde motus ejus profectibus Ædan rex « Scottorum, qui Britanniam inhabitant, « venit contra eum cum immenso ac forti « exercitu : sed cum paucis aufugit victus. « Siquidem in loco celeberrimo, qui dici- « tur Degsastan, id est Degsa lapis, omnis « pene ejus est cæsus exercitus..... Quod « videlicet bellum Ædilfrid anno..... sex- « centesimo tercio..... perfecit » (Bed. Stev. l. I, c. xxxiv, § 80, p. 87.)

[169] Cf. *Chron. anglo-sax.* p. 24, l. X et *ibid. Nominum locorum explicatio*, p. 23. Chalmers, *Caled.* t. I, p. 282. Bed. Stev. p. 88, n° 9, etc.

[170] C'est du moins ce qui est, si Degsastan porte maintenant le nom de Dawstane ou celui de Dalstan, lieux dont le premier se trouve dans le Liddisdall, le second près de Carlisle : mais entre lesquels

ils à prêter main-forte aux Bretons leurs anciens ennemis, en traversant toute la Valentia, tandis qu'ils se seraient trouvés

hésite M. Stevenson. Cela serait aussi si Degsastan était placé près de Jedburgh comme l'indique la note de Smith. (Bed. *Op. hist.* p. 74, n° 27.) Cela serait encore à plus forte raison, si c'est au combat de Degsastan, le seul que l'histoire signale entre Aidan et les Saxons, qu'il faut rapporter la mort de Dormingart, fils du roi scot, dont il est question en ces termes dans un écrivain antérieur à Bède de cent cinquante ans : « Dormingartus vero in « *Saxonia,* bellica in strage interfectus est. » (Adomnanus, *Vit. Columbæ,* apud Pinkerton, *Vit. Antiq. SS.* p. 66.) Quoi qu'il en soit, cette dernière citation établit à elle seule que les Scots venaient, ainsi que les Saxons, exercer leurs hostilités; et comme le passage de Bède relatif à Aidan prouve que dans ces hostilités ils étaient surtout préoccupés de leur défense, on est plus que jamais fondé a demander quels intérêts les peuples de Calédonie avaient à défendre hors de leur presqu'île? Mais le mot de *Saxonia* dont se sert Adomnan est assez vague, et l'on pourrait désirer que le sens en fût déterminé. Pour cela, Adomnan nous vient encore en aide. Il dit, en parlant de lui-même : « In Saxo- « nia regem Alfridum visitantes amicum « adhuc non cessante pestilentia, et multos « hinc inde vicos devastante, ita tamen nos « dominus et in prima post bellum Egfridi « visitatione, et in secunda, interjectis « duobus annis, in tali mortalitatis medio « deambulantes periculo liberavit, ut ne « unus de nostris comitibus moreretur, nec « aliquis ex eis aliquo molestaretur morbo. » (*Ibid.* p. 154.) Il s'agit de savoir ce qu'était ce roi Alfrid, et sur quelle contrée il exerçait son pouvoir. Voici la note que Pinkerton joint à ce passage : « Alfridus « hic rex fuit totius Northumbriæ ab A. D. « 685, ad 705. Sed circa A. D. 659 con- « stitutus fuit a patre rex Deiræ, vel au- « stralis partis Northumbriæ, quam tenuit « ad annum 670, quo Egfridus frater eum « expulit, et totum Northumbriæ regnum « arripuit. Egfrido A. 685 mortuo, Alfri- « dus tum in regnum successit. Sed de « priore regno Alfridi hic loquitur Adom- « nanus, nam nulla pestilentia ab. A. 685, « ad 705, memoratur. » (*Ibid.* p. 153.) D'après cette note de Pinkerton, c'est donc au royaume de Déirie que se rapporterait la désignation de *Saxonia.* A dire vrai, nous croyons qu'elle se rapporte à toutes les contrées qu'occupaient les Saxons dans la Grande-Bretagne; mais si on voulait la restreindre à l'un de leurs royaumes, ce n'est pas à celui de Déirie que, selon nous, il faudrait l'appliquer, mais à la Northumbrie tout entière. En l'établissant, non-seulement nous prouverons que si la dénomination de *Saxonia* ne s'appliquait pas exclusivement à la Northumbrie, du moins elle comprenait ce dernier royaume, ce qui suffira pour y placer les hostilités des Scots, à moins que l'on n'aime mieux étendre celles-ci jusqu'à des contrées encore plus méridionales; mais nous déterminerons en même temps, d'une manière un peu plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'à cette heure, l'époque ou écrivait Adomnan.

Remarquons d'abord que Pinkerton se trompe en faisant un même personnage du roi qui règne en Déirie, avant Egfrid, et de celui qui règne en Northumbrie

triplement protégés dans la Calédonie par le voisinage des Pictes leurs alliés, par celui de l'isthme, si facile à défendre,

apres ce dernier monarque. Cette erreur, il est vrai, se trouve autorisée par Guillaume de Malmesbury (c. xx et xxi) et adoptée par la plupart des historiens modernes. Avant Pinkerton, cependant, Carter (*Hist. of England*, t. I, p. 208) et les Bollandistes (Mart. t. I, p. 446, § 4, in *Vit. SS. Kineburgæ et Kineswitæ*) s'étaient soustraits à l'autorité de Guillaume, et depuis, Pinkerton, Lingard (*Hist. d'Anglet.* t. I, p. 165), ainsi que Lappenberg (*Geschichte von England*, t. I, p. 180), ont parfaitement établi qu'il fallait distinguer, avec Bede, Alchfrid, roi de Déirie, fils légitime d'Oswi, d'avec Aldfrid, fils naturel de ce prince et roi de Northumbrie. Ceci posé, il s'agit de savoir auprès duquel de ces princes s'est rendu Adomnan. Le premier, Alchfrid, aurait été dépossédé en 670 du royaume de Déirie, d'après Pinkerton. Nous ne savons sur quelle autorité ce fait pourrait être fondé. Carter (*ibid*) avance qu'Alchfrid était mort avant Oswi, et, par conséquent, avant 670. (Bed. Stev. l. IV, c. v, § 267, p. 257); mais il ne cite aucune autorité. D'un autre côté, Adomnan ne devint abbé d'Iona qu'en 679 (Pinkerton, *Vit. Ant. SS.* p. 27); mais comme il aurait pu visiter le monarque anglo-saxon en qualité de simple moine, on ne peut de cette circonstance tirer que de vagues présomptions pour la chronologie du fait qui nous occupe. Pinkerton, au contraire, tire une induction de la peste dont parle Adomnan. (*Ibid.* p. 153.) Il rappelle que cette peste terrible, aux ravages de laquelle l'Europe fut exposée pendant cinquante-deux ans [542-594], pénetra en Bretagne l'an 664 d'après le témoignage de Bède (Bed. Stev. l. III, c. xxvii, § 240, p. 231), et comme Alchfrid régnait à cette époque en Déirie (*ibid.* l. III, c. xxv, § 227, p. 220; c. xxviii, p. 234 et Bed. Sm. *De abbat. Wirem.* p. 293), il en conclut que c'est vers lui qu'eut lieu la démarche d'Adomnan; et il paraît d'autant mieux fondé à tirer cette conclusion, que d'après sa remarque il n'est question d'aucune contagion dans la Grande-Bretagne entre 685 et 705, époque où Aldfrid règne sur la Northumbrie. Mais Pinkerton, en raisonnant ainsi, ne faisait aucune attention au texte qu'il publiait. Adomnan y parle : « De mortalitate quæ nostris tempo « ribus terrarum orbem *bis* ex parte vasta- « verat majore. » Et un peu plus loin : « Oceani insulæ per totum, videlicet Sco- « tia et Britannia *binis vicibus* vastatæ sunt « dira pestilentia, exceptis duobus popu- « lis, hoc est Pictorum plebe, et Scotto- « rum Britanniæ, quos utrosque Dorsi « montes Britannici disterminant. » Ainsi la peste sévit deux fois en Bretagne du temps d'Adomnan. Une fois, selon Bède, en 664, une seconde fois, selon Adomnan, après la guerre d'Egfrid. Mais Egfrid ne monte sur le trône qu'en 670 (Bed. Stev. l. IV, c. v, § 267, p. 257). La seconde peste est donc postérieure à 670. Or depuis 670, d'après l'aveu de Pinkerton lui-même, Alchfrid disparaît de l'histoire, dépossédé par Egfrid, à ce qu'il dit; mort avant Oswi leur père, dans l'opinion de Carter. Ce n'est donc pas près d'Alfrid que Adomnan a fait les deux démarches dont il est question dans son texte. Cela se pourrait d'autant moins que la première guerre d'Egfrid contre les Pic-

et enfin par les golfes derrière lesquels les Saxons n'avaient jamais tenté de pénétrer jusqu'alors. Pourquoi s'avancer jusqu'au Solway, s'ils n'avaient rien à y défendre? Pourquoi défendre les Bretons, s'ils n'avaient rien de commun avec ceux-ci; et quoi de commun, sinon un établissement dans la Valentia?

Mais, on se le rappelle, la question qui s'agite pour l'instant est une question de vraisemblance. Il suffit de savoir si

tes est de 671, comme nous le prouverons bientôt, de sorte qu'on ne saurait rendre le premier voyage d'Adomnan antérieur à l'année 672. Mais comme de 672 à 685 l'histoire ne signale dans l'heptarchie aucun roi du nom d'*Alfrid*, et qu'elle en signale, au contraire, un du nom d'*Aldfrid*, qui règne de 685 à 705, il est très-probable que c'est vers ce prince qu'eurent lieu les deux voyages d'Adomnan, qui tous deux, par conséquent, se trouvent postérieurs à 685. Au mois de juin 685, en effet, s'était livrée la seconde et la plus célèbre bataille d'Egfrid contre les Pictes, bataille dans laquelle le roi northumbre avait perdu la vie. (Bed. Stev. l. IV, c. XXVI, § 340, p. 315.) Le premier voyage d'Adomnan est donc probablement de 685 ou 686, et son second voyage de 687 ou de 688; et plus tard, en effet, nous verrons que de grands intérêts devaient l'amener vers cette époque près d'Aldfrid. Mais pour arriver à cette conclusion approximative, nous n'avons raisonné que dans l'hypothèse où nous avaient placé les assertions de Pinkerton. Pour atteindre à un résultat plus positif, il nous suffira de citer une phrase de Bède, qui indique lui-même une seconde apparition de la peste dans la Northumbrie. Cette phrase est extraite de la vie des abbés de Veremouth et de Jorrow (Bed. Sm. p. 296, l. XXII) et se rapporte au retour de saint Benoît Bishop, qui, après un voyage à Rome, se rend au sein des monastères qu'il avait fondés : « Inter læta quæ veniens attulit, tristia « domi reperit : venerabilem videlicet Eas- « terwinum, quem abiturus abbatem con- « stituerat, simul et fratrum ei commisso- « rum catervam non paucam, *per cuncta « grassante pestilentia*, jam migrasse de « sæculo. » Or la mort d'Easterwin date précisément de 685 (*ibid.* et Bolland. Mart. t. I, p. 652, *Vit. S. Easterwini*), et d'après le texte que nous venons de citer, nous croyons pouvoir affirmer, dès maintenant, que l'*Alfrid* du texte d'Adomnan est l'*Aldfrid* du texte de Bède, et que, par conséquent, c'est en Northumbrie et non pas en Déirie que se rendait l'abbé d'Iona lorsqu'il se rendait *in Saxoniam*. Nous croyons pouvoir en même temps rendre plus précise la date à laquelle ce saint personnage a écrit l'Histoire de S. Colomban, qu'il aurait composée non pas vers 680, comme l'avance Pinkerton (*ibid.* p. 53), mais après 688 et sans doute entre 690 et 703, époque où, dans un dernier voyage près d'Aldfrid, Adomnan abandonna les traditions liturgiques des Scots et la direction de son monastère d'Iona. (Bed Stev. l. V, c. XV, § 402, p. 370.)

dans Bède rien ne contredirait, même indirectement, l'opinion qui place en 447 le retour des Scots au sud de la Clyde. Or l'école irlandaise prétendait s'appuyer d'une citation du vénérable historien pour rendre ce retour invraisemblable. A cette citation nous en opposons une autre puisée à la même source, qui le rend parfaitement vraisemblable. La première semblait nier la présence des Scots dans la Valentia en 731. La seconde permet de supposer qu'ils occupent cette province, du moins en partie, dès 603, et rien n'empêche, dès lors, de la faire remonter jusqu'en 447; de sorte que, dans Bède, il n'y a pas plus que dans Gildas d'obstacle positif à ce que l'on applique au retour final des Scots dans la Valentia ces mots : *post non multum reversuri*. Bède se prête donc avec Gildas et Tigernac à ce que nous revendiquions en faveur de l'Écosse, si nous en trouvons par ailleurs le moyens, la première de ses deux phrases. Seulement aux lumières que celle-ci nous donnait s'en ajoutent de nouvelles puisées dans l'objection même que nous venons de combattre, et de laquelle il résulte qu'outre les Scots, une partie de la population bretonne occupait la Valentia.

Cette conclusion, il est vrai, soulève une nouvelle question. Quelle était en 731, et quelle avait été précédemment dans la Valentia l'étendue de l'établissement des Scots? Ce point, tout curieux qu'il est, ne constitue toutefois dans nos études qu'une question subsidiaire. Nous pourrions en négliger, nous voulons bien en aborder l'examen. Mais comme une question à peu près semblable devra s'élever à l'occasion des Pictes, nous ajournons l'examen de toutes deux après celui de cette seconde invraisemblance dont Usserius voudrait frapper le retour de ce dernier peuple dans la Valentia.

La seconde des objections puisées dans Usserius offre, avons-

nous dit, un peu plus de difficulté que celle dont nous venons de proposer la solution. Dans cette dernière, en effet, le texte de Bède, tout en plaçant des Bretons sur la Clyde en 731, non-seulement ne s'opposait pas à ce qu'on y plaçât des Scots avant 547, mais permettait encore de les y placer en même temps que les Bretons de 547 à 731. Dans l'objection qui nous reste à examiner, au contraire, le texte du vénérable écrivain porte qu'en 731 le Forth sert de limites entre les terres des Angles et les terres des Pictes, et dès lors il doit paraître impossible d'établir qu'à la même époque ceux-ci se trouvaient, comme peuple indépendant, n'importe sur quel point de la Valentia.

Nous pourrions le tenter cependant avec quelque chance de succès, en nous appuyant de Bède lui-même et d'une autre autorité qui, aux yeux de Mabillon[171] et des Bollandistes[172], se

[171] Mabill. *Act. SS* t. II, p. 877, n° 1, Febr. x, p. 415, § 2, n° 8.

[172] Bolland. Mart. III, p. 94, § 2. Nous ne pouvons partager sur ce point l'opinion des Bollandistes et de Mabillon, malgré l'affectation que met l'anonyme à indiquer tous les témoignages contemporains dont il se serait appuyé. Voici nos raisons. D'abord les Bollandistes eux-mêmes ne montrent pas une confiance bien assurée dans l'authenticité de la biographie anonyme (Boll. Mart. III, p. 95 B et 97 A C), et pour la maintenir, ils sont obligés d'abandonner quelques passages évidemment interpolés. Mais cette explication ne serait probante que si les auteurs avaient pu retrouver des manuscrits exempts d'interpolation. Ensuite l'anonyme dédie son œuvre à Egfrid, évêque de Lindisfarn (Mart. III, p. 117 D), et dit qu'il la compose sous le règne d'Alfrid. (Mart. III, p. 121 B.) Egfrid gouverna son diocèse de 698 à 720: Aldfrid, la Northumbrie de 685 à 705. L'anonyme écrivait donc de 698 à 705. La biographie métrique de Bède a été composée sous Aldfrid, c'est-à-dire avant 705 (Bed. Sm. p. 280, l. 50); sa biographie en prose est dédiée à Egfrid, et ne saurait être postérieure à 720. (Bed. Sm. p. 227, l. 14.) Le fait le plus récent dont il soit question chez l'anonyme est l'élévation de saint Cudbert en 698. (Mart. III, p. 123 F.) Dans la vie métrique (Bed. Sm. p. 291, l. 4), il est question de Felgeld, anachorète de l'île de Farne, et ce que Bède en rapporte ne peut être antérieur à 701. (Cf. Boll. Mart. III, p. 463, *Vit. S. Œdelwaldi* et Bed. Sm. p. 263, *Vit. S. Cudb.* c. XLVI.) A trois années près, les deux premières biographies pourraient donc être contemporaines; aucune des deux n'aurait pu être écrite après 705. Les faits les plus récents

trouve au moins l'égale de la sienne. Bède, en effet, a écrit deux fois, l'une en vers, l'autre en prose[173], la vie de S. Cudbert, son contemporain, sur lequel nous aurons bientôt à revenir. Nous avons également cette vie écrite par un anonyme qui aurait vécu à Lindisfarn, dans les lieux et au moment même où s'était écoulée l'existence de S. Cudbert[174]. Or, d'après le texte des trois biographies, celui-ci, partant de son monastère de Mailross, sur la Twede, se serait rendu chez les

dont il soit parlé dans la vie en prose écrite par Bède, sont également ceux qui concernent Felgeld. (Bed. Sm. p. 263, l. 28.) Mais cette vie n'en est pas moins de beaucoup postérieure à la première du même auteur. Bède l'a composée longtemps après la vie métrique..... *Vitam heroicis* dudum *versibus edidi.* (Bed. Sm. p. 228, l. 27.) A plus forte raison seraitelle postérieure à la vie anonyme. Or celle-ci et la vie en prose sont également dédiées à Egfrid, également composées sur son invitation; et Bède indique dans sa préface (Bed. Sm. p. 227) toutes les précautions qu'il a prises ou dont l'évêque de Lindisfarn l'a environné pour que sa narration fût plus exacte. « Pas un fait n'a été avancé sans une scrupuleuse enquête; la rédaction dans laquelle il était consigné était soumise à des témoins irréfragables. La plupart du temps le nom de ceux qui en ont attesté la vérité se trouve inscrit dans le texte du vénérable écrivain. L'ouvrage composé, mais encore inédit, a été remis au prêtre Heréfrid et à d'autres qui ont vécu dans l'intimité de Cudbert. Tous les changements que ceux-ci avaient indiqués ont été accomplis. Cela fait, et l'opuscule enfin sorti des mains de l'auteur pour passer dans les mains des moines de Lindisfarn, on en a fait lecture pendant deux jours devant les anciens et les lettrés de la congrégation. Ceux-ci n'ont rien trouvé à y changer. » (Bed. Sm. p. 227-228.) Au milieu de toutes les précautions prises, parmi toutes les autorités alléguées, nous le demandons, serait-il possible qu'Egfrid eût oublié de communiquer la première vie écrite, sur sa demande, par un de ses moines, ou que Bède eût oublié d'indiquer cette source s'il y avait puisé. Rien n'est moins vraisemblable. La seule chose qui parle en faveur de l'anonyme, c'est l'absence dans son texte de tout fait postérieur à 698. Mais si l'on en croit les Bollandistes (Mart. III, p. 95 A), c'est en 698 aussi que Bède avait dû s'arrêter. Les faits relatifs à Felgeld pourraient avoir été ajoutés au texte du vénérable écrivain. A dire vrai, cependant, la mention qu'il en fait dans les deux vies rend cette explication peu probable; et nous aimons mieux croire que les faits relatifs à Felgeld sont du nombre de ceux dont l'anonyme constate à plus d'une reprise l'émission dans son œuvre, pour laquelle il redoute la fatigue du lecteur. (Mart. III, p. 117 F, 118 E, 124 D.)

[173] Bed. Sm. p. 225-291.

[174] Bolland. Mart. III, p. 117-124.

Pictes Niduariens[175]. Dans ces Pictes, Smith[176] et Pinkerton[177] n'hésitent pas à reconnaître les riverains du *Nobius* de Ptolémée[178], le Nidd moderne, fleuve dont le cours ne sort pas des limites de la Valentia. Mais Camden remarque que le nom de Nidd s'applique souvent en Bretagne à des cours d'eau fangeux et peu profonds[179]; Bède lui-même parle d'un autre Nidd[180], le Ned d'aujourd'hui, qui se jette dans l'Ouse au-dessus d'York, et il serait possible, à la rigueur, que ce nom eût été celui de quelque ruisseau fangeux de la Calédonie[181]. Laissons donc de

[175] « Quodam tempore pergens de monasterio suo pro necessitatis causa accidentis, ad terram *Pictorum* quæ *Niduarii* « vocantur, navigando pervenit, comitantibus eum *duobus* e fratribus..... Invenerunt *tria* frusta delphinicæ carnis..... » (Bed. Sm. p 237, c. II et p. 273, c. IX. Bolland. Mart. III, p. 119 E, n° 4.)

[176] « Niduarii, populus accolens ripas « fluvii *Nid* in Solway fretum influentis. » (Bed. Sm. p. 237*s* n° 44 et *appendix* la carte jointe au n° 11.)

[177] Pinkert. *Inquiry*, t. I, p. 334.

[178] Ptol. l. II, c. III, p. 35.

[179] « ..... *Nodiu* or *Nodius*, a name given to their rivers in Britain like this « muddy, and full of Shoals... . » (Camd. *Gough*. t. III, p. 327.

[180] Bed. Stev. t. V, c. XIX, § 424, p. 389.

[181] L'itinéraire de Cudbert, quoique indiqué avec assez de développement, ne peut servir à résoudre cette difficulté. Cudbert part de Mailross, qui est situé sur un fleuve au milieu des terres, et se rend par eau chez les Pictes niduariens après les fêtes de Noël. Croyant que son retour serait immédiat, il ne prend aucune provision. Mais à peine a-t-il touché terre qu'une tempête s'élève. Elle dure jusque vers l'Éphiphanie. Pendant ce temps, la Providence dépose sur le rivage des chairs de dauphin dont Cudbert put se nourrir. (Boll. Mart. III, p. 119 E. Bed. Sm. p. 237, l. 40, p. 273, l. 46.) Comme les trois biographies ne donnent aucune indication d'après laquelle on puisse conclure que le voyage de Cudbert se soit fait autrement que par eau, nous inclinerions à croire que le saint personnage, remontant la Tweed, dont les flots baignaient les murailles de Mailross, puis l'Yarrow, un des affluents de la Tweed, a traversé le lac de Sainte-Marie, d'où sort l'Yarrow, jusqu'à la source duquel devaient s'étendre les Pictes niduariens. Les trois vies, il est vrai, décrivent la tempête comme si elle avait lieu en pleine mer. Le biographe anonyme et l'opuscule métrique de Bède abondent surtout en détails qui paraissent ne pouvoir s'appliquer qu'à une masse d'eau considérable. Mais l'anonyme nous est suspect, et Bède a composé fort jeune la vie métrique. La jeunesse et la poésie se donnent des licences. Pour la vie en prose, le vénérable écrivain s'est entouré de précautions qui font voir combien il se méfiait de ses premiers renseignements. Or

côté pour l'instant, sauf à y revenir par d'autres voies, cette question de la présence des Pictes au sud des golfes vers le VIIIe siècle, et contentons-nous d'établir qu'entre 447 et 547, ils avaient pu et dû s'y fixer.

Un de ces chroniqueurs dont nous n'avons pas cru devoir nous servir, l'anonyme qui a usurpé tour à tour le nom de Gildas, de Nennius et de Marc l'Hermite[182], affirme, il est vrai, dans le IXe siècle, que deux chefs saxons, Octa et Ebuza, furent envoyés, dès le début de la conquête, du côté de l'aquilon, proche du mur qui s'appelle *Guaul*[183], et dans le XIIe siècle Guillaume de Malmesbury a répété l'assertion du faux Nennius[184]. Mais Pinkerton a fait justice de cette fable[185], et il n'est pas jusqu'à l'historien spécial des Saxons, Turner, qui ne croie devoir la passer sous silence, malgré sa déférence habituelle pour les traditions bretonnes[186]. Mais admettons

dans cette vie, l'amplification relative à la tempête se réduit aux proportions de l'histoire, et n'offre plus que deux difficultés. Il y est question de la *mer* et des chairs du dauphin, poisson qui vit dans l'eau salée. Mais la chair de dauphin était le produit d'un miracle, et d'ailleurs Cudbert, qui n'était pas naturaliste, a bien pu s'y tromper. Quant à la mer dont parle Bède, l'anonyme donne également ce nom au Derwent-Water, lac du Cumberland, dans une île duquel habitait un ami de Cudbert. (Boll. Mart. III, p. 129 C.) Notre opinion pourrait donc se soutenir d'une manière plausible; mais comme elle placerait nécessairement les Pictes Niduariens dans la Valentia, et trancherait ainsi toute la question, il suffit des objections que nous venons d'y opposer nous-même pour la faire rejeter par l'école irlandaise, qui dans la mer traversée par Cudbert voudrait, sans doute, retrouver le Forth. L'école écossaise consent d'ailleurs à faire traverser un bras de mer à S. Cudbert, le Solway au lieu du Forth. (Pinkerton's *Inquiry*, t. I, p. 334.) Mailross, il est vrai, ne se trouve guère plus éloigné de l'un que de l'autre; mais du moment que l'on ne peut faire dériver certainement du Nidd actuel l'épithète des Niduariens, comme nous l'avons dit dans la note précédente, il est impossible de décider lequel du Forth ou du Solway a franchi S. Cudbert.

182 Nenn. Stev. préf. X-XVI.

183 *Ibid.* § 38, p. 29, l. 15.

184 *Angl. script. post* Bed. Will. Chal. t. I, c. I, p. 9, l. 32, et t. I. c. III, p. 16, l. 44.

185 Pink. *Inq.* t. II, p. 285-292.

186 Turn. *Hist. Angl.-Sax.* t. I, p. 300, et t. III, p. 525. *A vindication of the Genuineness of the ancient British poems*

un instant, comme démontrée, l'existence d'Octa et d'Ebuza, et voyons si, d'après Nennius même, ils auraient immédiatement dépouillé les Pictes de la Valentia dans le cas où ceux-ci y eussent été fixés.

« Hencgist, écrit Nennius, dit à Guorthigirn [Wortigern]... J'appellerai mon fils avec son cousin..... pour combattre contre les Scots, et vous leur donnerez les contrées qui sont au nord, proche du mur qui s'appelle *Guaul*..... Octha et Ebissa furent appelés..... et occupèrent plusieurs régions au-dessus de la mer Frésique, jusqu'aux confins des Pictes [187]. » La seule chose qui soit clairement énoncée dans ce passage, c'est l'établissement d'Octha et d'Ebissa dans une contrée de l'île plus septentrionale que celle où s'étaient fixés Hengist et les premiers Saxons. Trois points cependant s'y trouvent indiqués qui sembleraient, au premier abord, renfermer des notions positives sur la situation de la nouvelle colonie saxonne. Mais lorsqu'on veut les déterminer, il se trouve que l'un est inconnu, l'autre indécis, le dernier trop vaguement indiqué, pour qu'on puisse rien en conclure. La mer Frésique n'est mentionnée que par le seul Nennius. Le Guaul ou Wal, était-il le mur du nord ou celui du midi? Enfin, par les limites des Pictes, le chroniqueur entendait-il l'un de ces murs, ou bien le Forth, ou encore la ligne variable que déterminait alors la présence de ce peuple dans la Valentia? Examinons successivement ces questions.

Et d'abord, qu'est-ce que la mer Frésique? Ne serait-elle point le Forth? Camden l'a pensé [188]. Mais ce savant homme

[187] Nenn. Stev. § 38, p. 29, l. 12..... « Da illis regiones quæ sunt in Aquilone, « juxta murum qui vocatur Guaul..... « Octha et Ebissa... cum navigarent circa « Pictos, vastaverunt Orcades insulas, et « venerunt et ocupaverunt regiones plurimas ultra mare Frenessicum [al. Fresi« cum], usque ad confinium Pictorum. »

[188] Camd. *Gough*. t. III, p. 303.... « The « Scots give it the name of Frith ... others

oubliait que Nennius place Octha et Ebissa au-dessus de la mer Frésique, et que, d'après cette explication, il les eût placés en Calédonie, ce que personne n'oserait soutenir. Les interpolateurs de Nennius ont ajouté à son texte le commentaire suivant : « Octha et Ebissa..... occupèrent plusieurs régions au-dessus de la mer Frésique, qui est entre nous [Bretons] et les Scots[189]. » Dans l'esprit de l'interpolation, la mer Frésique était évidemment le golfe de Solway. L'opinion des interpolateurs se trouve corroborée par une remarque de Carter, d'après lequel les Irlandais donneraient encore aujourd'hui le nom de *Farigi* à la mer qui, de la baie de Morecambe au golfe de Solway, sépare les Bretons des Scots, le pays de Galles du Galloway[190]. L'observation de Carter nous range à l'avis des interpolateurs[191]. Les Saxons fixés au-dessus de la mer Frésique étaient placés au nord du Solway.

« the Fresic sea. » L'erreur de Camden vient, sans doute, de celle de Josselin, dans la Vie de Kentigern. (Pink. *Vit. SS.* p. 215.) « Kentegernus ad littus *Frisicum* pervenit « ubi fluvius *Mallena* vocabulo, alveum « suum, ex rheumate maris influente, ex- « cedens, omnem transeundi spem ade- « mit. » Pinkerton dit en note : « Mare *Fri-* « *sicum*..... fuit mare Hibernicum non « flumen Forth, uti hic a Jocelino descri- « bitur : qui ceterum ignorantiam miram « ostendit intelligendo *Malinam* et *Ledo-* « *nem* esse fluvios, dum prior est major « æstus maris, posterior minor æstus ma- « ris. Vide Usserium *Antiq.* ubi plura de « *Malina* et *Ledone* marium, p. 353. »

[189] Nenn. Stev. p. 29, n. 18..... « Fre- « sicum [id est quod inter nos et Scotos], « usque ad confinia Pictorum. » (Cf. Low. *Hist. Scot.* p. 63.)

[190] « The sea between Scotland and Ire- « land, is called *Mare Frisium* by Nennius, « and *Farigi* by the Frish..... » (*Carte hist. angl.* t. I, p. 17, n° 4.)

[191] Pinkerton, qui adopte aussi cette opinion (*Enquiry*, t. II, p. 289 et *Vit. SS.* p. 215), l'appuie par des motifs que nous ne saurions admettre. Hostile comme il l'est aux Scots, il ne veut pas que ceux dont il est parlé dans la glose de Nennius, comme se trouvant sur les côtes de la mer Frésique, soient ceux de Galloway, mais bien ceux de l'Irlande. Il en donne deux raisons : la première, c'est qu'à l'époque de l'invasion saxone il n'y avait point de Scots dans le Galloway; la seconde, c'est que Bède n'y atteste la présence d'aucun conquérant saxon. Or, l'une de ces assertions suppose comme résolue négativement la question que nous prétendons résoudre affirmativement. La seconde est fausse. Bède, en parlant d'un des

Ils devaient aussi, d'après les conditions faites par Hengist à Wortigern s'étendre le long de Guaul. Mais qu'était le Guaul, pour Nennius? « Le Guaul, dit-il, était cette muraille et ce boulevard que Sévère avait conduit d'une mer à l'autre à travers la largeur de la Bretagne, sur un espace de cent trente-deux mille pas[192]. » Ce dernier chiffre, bien qu'inexact, indique de quelle muraille parle la chronique bretonne. Il est plus élevé que n'a d'étendue la plus longue des deux murailles, celle qui va de la Tyne au Solway. Il ne saurait donc s'appliquer à la muraille la plus courte, qui va du Forth à la Clyde. Cependant les interpolateurs de Nennius ajoutent : « Le Guaul s'étendait du point qui..... en Anglais se nomme *Peneltun*, jusqu'à la bouche du Cluth[193]. » Le Cluth est la Clyde; Peneltun se trouvait sur le Forth[194]. Ici nous ne saurions adopter l'opinion des interpolateurs; mais nous n'entreprendrons point de la réfuter. Usserius s'en est chargé, et l'a fait de la manière la plus satisfaisante[195]. Pour lui, comme pour nous, Octha et Ebissa s'établiraient au nord du Solway et du mur de Sévère, qui d'un côté lui serviraient de limites, tandis que de l'autre ils s'étendraient, d'après Nennius, jusqu'aux confins des Pictes.

D'après les points que nous venons de fixer, ces confins ne

points les plus occidentaux du Galloway, dit : « Nyniæ... sedem episcopalem [circa « annum 412 erectam, Usser. *Antiquit.* « p. 514]..... jam nunc Anglorum gens « obtinet; qui locus ad provinciam Berni- « ciorum pertinens, vulgo vocatur : *ad* « *Candidam casam.* » (Bed. Stev. lib. III, c. IV, § 158, p. 162.)

[192] Nenn. Stev. § 23, l. I., « Severus... « murum et aggerem a muri usque ad « mare per latitudinem Britanniæ, id est « per CXXXII millia passuum deduxit; « et vocatur britannico sermone *Guaul.*

[193] Nenn. Stev. § 23, p. 19, n. 7 :.....: « A Penguaul, quæ villa..... anglice Pe- « neltun dicitur, usque ad ostium fluminis « Cluth. » Le premier manuscrit de Nennius, dans lequel la phrase que nous citons fait partie du texte, est du XIIIe siècle, et de ce siècle même il existe une autre copie où cette phrase est placée comme glose sur les marges.

[194] Bed. Stev. t. I, c. XII, § 29, p. 29.

[195] Usser. *Antiq.* p. 305 et 316.

sauraient être désormais que le Forth ou la ligne variable qu'établissaient alors dans la Valentia les conquêtes des Pictes. Or, si les Pictes eussent été limités alors par le Forth, la mer eût enveloppé des deux côtés les Saxons; et Nennius, qui l'avait indiquée une première fois comme leur servant de bornes, l'eût très-probablement indiquée une seconde. De ce qu'il ne le fait pas, on pourrait donc induire avec assez de vraisemblance que les limites des Pictes étaient en deçà du Forth[196]. Bornons-nous, toutefois, à remarquer que, si des termes dont se sert Nennius on ne veut rien induire en faveur de la présence des Pictes dans la Valentia, on ne peut rien en conclure contre leur établissement dans cette contrée, et que, par conséquent, le faux Gildas ne contredit aucunement le sens que nous attribuons au véritable.

Mais c'est Bède seulement, et non pas Nennius, que nous avons entrepris de concilier avec Gildas. Revenons à Bède. Le moine anglo-saxon, après avoir parlé du secours demandé une première fois par les Bretons aux Barbares de la Germanie contre les Barbares insulaires, s'exprime en ces termes : « Lorsqu'ils eurent écarté les Pictes par la force des armes, [les Saxons] s'allièrent tout à coup temporairement à ces derniers, et commencèrent par attaquer leurs [premiers] alliés[197]. » Ces événements s'étaient accomplis entre 450 et 455[198], c'est-à-dire presque immédiatement après cette dernière apparition des Pictes et des Scots dont parle Gildas. Ainsi en 450, d'après Bède, les Pictes sont écartés. Mais écartés de quels points? Des provinces bretonnes, qu'ils infestaient, ou de la Valentia, qu'ils

[196] Voir Low. *Hist. Scot.* p. 63.

[197] Bed. Stev. t. I, c. XVI, § 37, l. 1....: « Tum subito inito ad tempus fœdere cum « Pictis, quos longius jam bellando pepulerant, [*Saxones*] in socios arma vertere « incipiunt. »

[198] Usser. *Antiquit.* p. 519.

occupaient? Supposons que ce soit de la Valentia. En 455, ils s'allient avec ceux-là mêmes qui venaient de la leur arracher. Nous l'avons déjà demandé, et nous le demandons encore, est-il probable qu'en s'alliant aux Pictes, les Saxons leur interdisent de reparaître dans les contrées aux ravages desquelles ils sont désormais également intéressés. S'il en était ainsi, où se trouverait donc, pour les Pictes, le profit de l'alliance? Mieux vaudrait la guerre; pour les Saxons mêmes cette alliance ne porterait pas tous ses fruits; ils se priveraient d'utiles auxiliaires. Aussi Bède n'hésite pas à représenter les deux peuples comme se précipitant à la fois sur les ennemis communs. « Les Pictes et les Saxons, dit-il, réunissent leurs forces et attaquent les Bretons [199]..... » Il est vrai que, dans cette phrase, Bède, par un de ces anachronismes où le fait tomber sa science et sa critique, place vers 455 [200] des hostilités qui s'étaient accomplies en 429 [201]. Mais tout ce que nous voulons cons-

[199] Bed. Stev. t. I, c. xx, § 44, l. 28 : « ... Interea Saxones Pictique bellum adversus Britones, junctis viribus susceperunt, quos eadem necessitas in castra contraxerat. »

[200] Bed. Sm. p. 58, n. 17.

[201] D'après deux passages de S. Prosper, S. Germain, évêque d'Auxerre, fut, l'an 429, combattre le pélagianisme dans la Grande-Bretagne. D'après Constance (Bolland. 31 juillet vii), auteur contemporain de Prosper (*Hist. litter. Fr.* t. II, p. 377 et 545), le saint évêque aida les Bretons à remporter sur les Saxons et sur les Pictes une victoire qui clôt sa première mission (Bed. Stev. t. I, c. xx, § 44-47). Des passages d'Ammien Marcellin, de Claudien, de Sidoine, prouvent, en effet, qu'avant de se fixer dans la Grande-Bretagne, les Saxons y avaient exercé plus d'une fois leurs ravages. Mais Bède, frappé de l'idée que ces ravages étaient postérieurs à l'occupation saxonne, qu'il place en 449 (Bed. Stev. t. I, c. xv, § 35), rapproche de cette époque la mission de saint Germain (Bed. Sm. p. 54, n. 4), et paraît y rattacher sa victoire (*ibid.* p. 58, n. 17). A notre avis, il se trompe, et notre opinion en cela est conforme à celle d'Usserius (*Antiq.* p. 180) et de Smith (Bed. Sm. p. 54, 56, 58). Sirmond (Labb. *Concil.* t. III, p. 1508) et Carter (*Hist. engl.* t. I, p. 183) prétendent, il est vrai, que l'erreur est du côté de saint Prosper; mais quelque favorable que nous fût une manière de voir d'après laquelle les Pictes s'unissent aux Saxons pour attaquer la Bretagne postérieurement à 449, nous ne saurions la partager. Les

tater, c'est que, dans son esprit, l'alliance conclue entre les deux peuples n'entraînait pas l'évacuation préalable de la Valentia.

Cependant, dira-t-on, cette alliance, d'après Bède lui-même, n'est que *temporaire.* — Sans aucun doute. — Les hostilités devaient donc renaître? — Cela n'est pas rigoureusement démontré. En effet, Bède a dit, avec Gildas, que les Pictes, vers 447, se reposent pour la première fois et pour toujours, n'importe dans quel lieu, sauf quelques coups de main exercés sur les terres bretonnes. Leur alliance avec les Saxons ne doit donc avoir pour résultat qu'un de ces coups de main. Elle ne peut donc être que *temporaire.* — Mais enfin les hostilités renaissent, puisque, en 731, les Northumbres touchent au Forth. — D'accord cette fois; elles renaissent, sinon avec les Saxons, du moins avec les Angles[202]. Seulement les Angles, fondateurs du royaume de Northumbrie, ne débarquent dans l'île qu'en 547[203], c'est-à-dire un siècle après que les Pictes, selon notre hypothèse, se seraient fixés dans la Valentia. Or, en un siècle, une population qui s'est saisie d'une province dévastée par trois cents ans d'hostilités, y devient indigène; elle s'assimile, en quelque sorte, au territoire; et, lorsque vient la conquête, elle s'y laisse asservir ou anéantir, plutôt que de l'abandonner. Mais les conquérants qui disputeraient aux Pictes, selon nous, un partie de la Valentia, disputent, selon Usserius, l'autre partie de cette même province aux Bretons[204], et se contentent de les y asservir.

deux textes de saint Prosper sont trop formels à la fois et trop prépondérants; ils nous semblent en même temps si opposés à celui de Bède, que nous n'oserions chercher à les concilier, comme l'ont tenté les Bollandistes. (31 juillet VIII, p. 195, § 6; Alfort, *Ann.* an. 429, § 32, et 458, § 2; Tillemont, *Mém.* t. XV, p. 18; Dubois, *Hist. eccles.* Paris, t. I, p. 49-55; Pagi, *Crit.* II, an. 429, §§ 6-10, etc.)

[202] Voir Bed. Stev. t. I, c. xv, § 36, l. 10.

[203] *Chron. sax.* p. 19, l. 18.

[204] Usser. *Antiq.* p. 212 et 348.

Pourquoi ne se contenteraient-ils pas également d'y asservir les Pictes? Ceux-ci ne resteraient indépendants qu'en dehors de la Valentia, et Bède pourrait affirmer que le golfe de Forth sépare, en 731, les terres des Pictes des celles des Angles, sans avoir cru pour cela qu'en 447 les Pictes ne s'étaient point établis dans la Valentia. On le voit, dans Usserius même nous trouverions de quoi écarter, sinon résoudre, l'objection qu'il soulève; et cela suffirait, puisqu'il ne s'agit que de rendre possible l'interprétation de cette phrase essentielle de Bède, qui mettrait celui-ci d'accord avec Gildas sur les événements accomplis en 447.

Mais ici, pour les Pictes, comme tout à l'heure pour les Scots, s'élève une question subsidiaire qui, sans nous être imposée par la nécessité de la discussion, se trouve dans les convenances de notre sujet. On a dû se demander tout à l'heure quelle était en 731, et quelle avait été précédemment, dans la Valentia, l'étendue de l'établissement des Scots? On doit se demander maintenant à quelle époque les Pictes se sont trouvés asservis dans la Valentia, quand et comment les Angles ont atteint cette limite du Forth, qu'ils conservaient en 731. Certes la chose vaut la peine d'être approfondie; mais l'entreprise pourrait amener plus d'un mécompte, si l'on s'en promettait un succès absolu. Tant d'éminents critiques ont nié même la présence des Pictes et des Scots en deçà des golfes! Comment auraient-ils pu fermer les yeux à la lumière, si l'histoire indiquait, non-seulement cette présence, mais jusqu'aux limites dans lesquelles les deux peuples se seraient établis? Notre espoir, pour n'être point présompteux, doit donc se restreindre à des probabilités; et tout ce que nous pouvons tenter, c'est de mettre la vraisemblance la plus plausible où l'on n'a même jusqu'à cette heure que des assertions. Au terme de nos

recherches cependant, si nous rencontrons l'évidence, et qu'elle transforme la vraisemblance en vérité, nous l'accueillerons, sans doute; mais jusque-là, qu'on veuille bien se le rappeler, nous ne nous engageons qu'à réunir de puissantes présomptions où nous voudrions, mais où nous ne sommes pas certains de rencontrer une solution complète.

IIIe SECTION.

LIMITES DE L'EXTENSION PRISE PAR LES DEUX COLONIES DANS LA VALENTIA [547-731].

Nous abordons avec d'autant plus de sécurité les problèmes relatifs à l'état des deux colonies après leur établissement dans la Valentia, que, n'étant point obligé de les résoudre, quel que soit le résultat des recherches auxquelles nous allons nous livrer, nos démonstrations n'ont rien à y perdre, et peuvent beaucoup y gagner. Nous les eussions même plus tôt abordées, si le texte de Gildas nous eût offert le moyen de les étudier plus complétement. Mais, à peu près contemporain des premiers faits qui s'y rattachent, il était mort depuis longtemps lorsque les derniers se consomment. C'est Bède qui, témoin de ceux-ci et vivant dans la contrée même où les uns et les autres s'accomplissent, contient seul tous les éléments de la solution. S'il nous a fourni les uns en commentateur, il nous offre les autres en historien. Nous avons eu, pour rectifier les premiers, le texte qu'il commente; pour les seconds, il acquiert toute l'autorité dont, jusqu'à cette heure, Gildas était investi; et comme il l'acquiert seul d'une manière complète, c'est à lui surtout que nous nous adresserons bientôt, c'est-à-dire au moment où Gildas nous manquera. Mais profitons des lumières que nous avons empruntées à celui-ci, pour jeter un premier coup d'œil sur les deux nouvelles questions au début desquelles il constitue encore notre principale autorité.

§ 1. Dernières indications puisées dans Gildas.

Ces deux questions, envisagées du point de vue où nous a placés Gildas, nous forcent à nous séparer cette fois de l'école exclusivement écossaise. Ainsi nous ne pouvons admettre avec Low que les Scots occupent, dès 447, une partie des provinces actuelles de Galloway, de Cumberland, d'Yorkshire, de Durham, de Northumberland[1], tandis que les Pictes s'empareraient seulement du Lothian. Nous croirions plutôt, avec Pinkerton[2], que les Pictes, plus anciens dans l'île et plus nombreux alors que les Scots, se saisissent à la fois de toute la Valentia, moins ce qu'en conservent les Bretons. Mais de cette opinion même, voici les seuls points que sanctionne Gildas. Après 446, les Bretons sont parvenus à se rallier, et, par un suprême effort, ils ont reconquis toute la Valentia[3]. Vers 457, les deux peuples barbares y reparaissent[4]. Immédiatement après leur retour, les Pictes s'établissent pour toujours dans l'extrême partie des possessions romaines[5], dans la Valentia, sans que Gildas précise l'étendue de terrain dont ils s'emparent dans cette province. Lors de l'invasion de 423, il a bien dit, il est vrai, que les Barbares s'emparent de toute la Valentia, dans laquelle ils se maintiennent jusqu'en 446[6]; et l'on pourrait en induire, d'une manière fort plausible, qu'en 447 le retour de ceux-ci doit avoir pour premier résultat de recouvrer à peu près le terrain dont ils s'étaient vu dépouiller l'année précédente. Or cette conclusion serait d'autant plus favorable aux Pictes, que leur langue, leur race et leurs mœurs se retrouvent encore aujourd'hui, non-seulement dans toute la partie orientale et aus-

[1] Low, *Hist. Scot.* p. 111, 191.

[2] Pinkert. *Inq.* I, p. 321, etc.

[3] Gild. Stev. §§ 20 et 21, p. 26.

[4] Gild. Stev. § 21, p. 27. Cf. § 22, p. 29, et § 23, p. 30. — [5] Gild. Stev. § 21, p. 27.

[6] Gild. Stev. § 19, p. 25.

trale de l'ancienne Valentia, mais aussi sur quelques-unes des côtes les plus occidentales du Galloway[7]. Les traces qui en restent se révèlent toutefois à une époque qui sort du cadre de nos recherches, et nous nous contenterons, si l'on veut, en faisant d'ailleurs toutes nos réserves, d'affirmer maintenant d'après Gildas, comme nous l'affirmerons bientôt d'après Bède, que, postérieurement à 447, les Pictes s'établissent au sud des golfes.

Cela, nous ne pouvons l'affirmer des Scots. Gildas dit bien qu'ils y reparaissent[8], mais ce sont les Pictes seuls qu'il y fixe[9]; et d'après Bède[10], nous l'avons déjà vu, ce sont ceux-ci, et non ceux-là, que les Saxons y rencontrent vers 450. Après 447, les Scots continuent donc leurs déprédations habituelles; et alors, de trois choses l'une : ou la Valentia est entièrement occupée par les Pictes, ou elle demeure en partie dépeuplée, ou les Bretons s'y ménagent un abri. Dans le premier cas, les Scots seraient obligés, pour exercer leurs brigandages, de se jeter sur leurs alliés, ou de traverser toute la province que ceux-ci occupaient. L'une de ces suppositions est inadmissible; l'autre paraît peu vraisemblable. Dans la deuxième, les Scots s'empareraient promptement d'un terrain vide qui, n'offrant à leur cupidité ni butin, ni obstacles, l'eût rapprochée des lieux où elle pouvait se satisfaire; et dès lors ils se trouveraient près des Pictes dans la Valentia, fait que le silence de Gildas ne permet pas d'admettre. Dans la troisième hypothèse enfin, ils retrouvent à portée leurs anciens ennemis, et ils peuvent, soit en les attaquant, soit en traversant leurs terres pour courir à d'autres brigandages, continuer le genre de vie dont le silence

[7] Cf. Usser. *Antiq.* p. 350; Pinkert. *Inq.* I, p. 73, 81, 325, 343; Camd. *Gough.* III, p. 211; Chalmers, *Caled.* I, p. 12-102 et 214-234, etc. Low, *Hist. Scot* p. 163, 191, et Append. n. B, p. 11.

[8] Gild. Stev. § 21, p. 27.

[9] *Ibid.*

[10] Bed. Stev. l. I, c. XV, § 35, p. 34 et § 37, p. 36.

de Gildas atteste qu'ils n'étaient pas sortis. Cette dernière conclusion, on se le rappelle, a non-seulement en sa faveur la vraisemblance que lui donne le texte même de Gildas, elle s'appuie encore du témoignage de Tigernac[11], qui, en 503, mais en 503 seulement, fixe enfin les Scots dans la Valentia, aux dépens des Bretons, et de l'autorité de Bède, qui, en 603, les y montre fixés près de ces derniers[12].

§ 2. Premières indications puisées dans l'histoire northumbre comparée à celle des anciens peuples de la Bretagne.

Pour compléter ces premiers renseignements, puisés dans les faits que nous avions déjà soumis à la discussion, il nous reste à en puiser de nouveaux dans cette période dont Bède devient l'historiographe national et contemporain. Bède, on le sait, était Northumbre[13]. La Northumbrie comprenait les royaumes de Bernicie et de Déirie[14]. Le premier seul était situé dans la Valentia. La muraille de pierres, ou le Tess, qui y touche[15], le séparait du second; et c'était au pied de cette muraille que Bède était né. Promptement réunis [588][16], fréquemment séparés [de 634 à 705], mais jamais pour longtemps[17], les deux

[11] O'Connor, *Script. hib.* t. II, p. 126.

[12] Bed. Stev. l. I, c. xxxiv, § 80.

[13] Bed. Sm. l. V, c. xxiv, p. 222, et *ib. Vit. Bed.* a Cuthberto, p, 791.

[14] Bed. Stev. l. II, c. i, § 150, p. 155.

[15] Usser. *Antiq.* p. 212.

[16] *Chron. sax.* p. 20 et n. 2; cf. p. 14 et 22; Nonn. Stev. § 61, p. 52; *Polychronicon*, l. V (ap. script. xv, p. 226); Rich. *Hagul. prol.* (ap. script. x, p. 825).

[17] De 547 à 588 (voir note précédente). De 634 à 635. Bed. Steven. l. III, c. i, §§ 150 et 151, et c. vi, § 166, p. 169. De 642 à 651 et à 655 environ. *Ibid.* l. III, c. xiv, § 187, p. 187; § 188, p. 188; c. xxiii, § 217, p. 211; et J. Wallingf. (ap. script. xv, p. 527, l. 2 et 22). Voir aussi Bed. Steven. l. III, c. xiv, § 187, p. 187; c. xxi, § 210, p. 205; c. xxiv, § 221, p. 214; c. xxv, § 227, p. 220, § 228, p. 221; c. xxviii, § 243; l. V, c. xix, § 416, p. 384, et § 419, p. 385, l. 22; et Bed. Sm. (*Hist. abbat. Viremuth.* p. 291) sur ce qui concerne Alchfrid. Ce prince, auquel Bède donne le titre de roi, à dater de l'époque où Oidilwal, fils d'Oswald et roi de Déirie, paraît entraîné dans la ruine de Peuda, roi de Mercie, Alchfrid, disons-nous, qui fait consacrer Wilfrid pour l'évêché d'York, et qui lui donne des terres à Stanford et à Ripon, c'est-à-dire au-dessus et au-dessous d'York en Déirie,

royaumes ont une histoire commune, dont cent quatre-vingt-trois années s'écoulèrent avant l'époque où s'arrête le vénérable historien [547-731][18]. Leurs relations avec les anciens habitants de l'île constituent, durant cette période, quatre époques, dont chacune comprend quarante-cinq années environ[19]. La première [547-593] voit l'établissement des Berniciens dans la Valentia[20], et celui des Déiriens au sud de cette province[21]. Durant la seconde [593-638 environ], les Berniciens, unis aux Déiriens[22], attaquent les Bretons[23] et sont attaqués par les Scots[24]; puis les Déiriens, unis aux Berniciens[25], s'attaquent surtout aux Bretons[26]. Pendant la troisième [638-685], les deux peuples saxons, unis et séparés tour à tour, s'attaquent à la fois aux Bretons, aux Scots et aux Pictes[27]. La quatrième

nous paraît avoir dû régner en Déirie de 655 à 665 environ. En 665, en effet, Wilfrid avait été choisi pour le siége d'York, sous l'influence d'Alchfrid, qui, depuis cette époque, disparaît de l'histoire; et vers 666, pendant que Wilfrid est dans les Gaules, Oswi fait consacrer un autre évêque, à l'élection duquel aurait dû s'opposer Alchfrid, s'il avait été vivant. La Vie de saint Wilfrid, c. VII (ap. script. XVI, p. 46), dit qu'Alchfrid régnait avec son père Oswi; et lorsque celui-ci a substitué un évêque étranger à Wilfrid, elle l'appelle roi de Déirie et de Bernicie (*ibid.* c. XV, p. 58). D'après cette Vie, cependant, comme d'après Bède, il semble que la royauté d'Alchfrid était assez étroitement subordonnée à celle de son père. En ce qui concerne le pouvoir d'Eadulf sur les Déiriens, durant deux mois de l'année 705, cf. *Vit. S. Wilf.* c. LVII (*ibid.* p. 85), et Carter, *Hist. engl.* I, 261.

[18] Bed. Stev. l. IV, c. XXVI, § 341, p. 317.

[19] Low, *Hist. Scot.* p. 122-124, a laissé échapper bien des erreurs en ce qui concerne les relations des Saxons et des peuples du Nord, durant le VIIe siècle.

[20] *Chronic. sax.* p. 19, l. 18. Cf. John Wallingford, *Chron.* (apud script. XV, I, p. 526.)

[21] *Ibid.* p. 20, l. 17. Cf. Willelm. Malm. (apud script. post Bed.); John Walling. *Chron.* (apud script. XV, I, p. 527); Nonn. Stev. § 61, p. 52.

[22] Bed. Stev. l. II, c. XII, § 125, p. 131.

[23] *Ibid.* l. I, c. XXXIV, § 80, p. 87; l. II; c. II, § 94, p. 102.

[24] *Ibid.*

[25] *Ibid.* l. II, c. XII, § 127, p. 133.

[26] *Ibid.* l. II, c. V, § 100, p. 110; l. III, c. I, § 150, p. 155; l. II, c. IX, § 110, p. 119; c. XX, § 146, p. 151.

[27] Bed. Stev. l. II, c. V, § 100, p. 110; l. III, c. VI, § 165, p. 168; c. XXIV, § 223, p. 217; l. IV, c. III, § 259, p. 249; c. XXVI, § 340, p. 316. Cf. *Vit. S. Wilfridi*, c. XIX et XXI (ap. script. XV, I, p. 61 et 62).

enfin [685-731] est témoin de la décadence des Northumbres, et des rapports plus pacifiques que leur faiblesse amène entre eux et les peuples voisins[28].

A ces hostilités contre les anciens habitants de l'île, qui n'en occupaient plus alors que le nord et l'ouest, se joignent de très-bonne heure, chez les Barbares venus de la Germanie, des querelles intestines qui font à peu près constamment dériver la conquête des Northumbres vers le sud, jusqu'à ce qu'elles la refoulent dans ses premières bornes. Ainsi, dès la première époque, tandis que les Déiriens allèrent fonder le royaume de Mercie [586][29], les Berniciens réunirent au leur celui de Déirie [588]. Dans la seconde, une double cause accéléra ce mouvement. D'un côté, les Northumbres se saisirent [vers 617] du tufa[30], ou étendard sacré, qui était le signe de la domination suprême dans l'Heptarchie; et comme leur royaume constituait le plus septentrional des établissements saxons, l'intérêt de leur suprématie les entraîna forcément au midi[31]. De l'autre côté, la dynastie déirienne, dont le siége était hors de la Valentia, ayant prévalu sur celle de Bernicie [617][32], eut moins d'intérêt que n'en aurait eu celle-ci à pousser ses conquêtes vers le nord. Durant la troisième époque, il est vrai, la famille bernicienne ressaisit le pouvoir [634][33] et des hostilités se déclarèrent dans la Valentia. Mais la restauration des Berniciens avait fait passer le tufa dans leurs mains[34]; et tout le temps qu'il y resta, ce fut vers le midi surtout que se

[28] Bed. Stev. l. IV, c. XXVI, § 341, p. 316.

[29] *Chronic. sax.* p. 13, l. 8; p. 23, l. 8; p. 28, l. 18. Conf. Willelm. Malm. (ap. script. post Bed.); *Polychron.* (ap. script. XV, I, p. 229); Turner, *Hist. anglo-sax.* I, p. 317; Lingard, *Histoire d'Angl.* I, 112.

[30] Bed. Stev. l. II, c. V, § 100, p. 110; c. XVI. § 137, p. 143.

[31] Bed. l. II, c. IX, § 110, p. 119, § 114, p. 122; c. XV, § 134, p. 140; c. XX, § 146, p. 151.

[32] *Ibid.* l. II, c. XXII, § 127, p. 183. Cf. l. III, c. I, § 150, p. 154.

[33] *Ibid.* l. III, c. I, § 150, p. 154, et § 151, p. 156.

[34] *Ibid.* Stev. l. II, c. V, § 100, p. 111.

portèrent leurs efforts[35]. Lorsqu'il leur échappa [676][36], mais alors seulement, la lutte devint plus vive vers le septentrion[37], pour cesser presque aussitôt, et faire place à ce calme extérieur auquel leurs querelles intérieures condamnèrent les Northumbres durant la quatrième époque.

De cette vue générale des hostilités à travers lesquelles se développe l'histoire northumbre telle que Bède nous l'a transmise, passons à l'étude spéciale des modifications géographiques que doit subir le territoire des Scots et des Pictes par suite de ces hostilités.

§ 3. Coup d'œil jeté sur les deux premières périodes (547-593-638).

Première période.

Dans notre opinion, le royaume de Bernicie fut fondé aux dépens des Pictes, sinon du Tess, au moins de la Tyne à la Tweed. Le Tess et la Tweed sont les limites que lui assigne, au XII[e] siècle, un moine bernicien, Richard, prieur d'Hexam[38] ou Hagulstad? dont Usserius accepte l'opinion en ce qui concerne le Tess[39], et dont il récuse le témoignage relativement à

[35] Bed. l. III, c. I, § 150 et 151, p. 155; c. II, § 152 et 153; c. VI, § 165, p. 168; c. IX, § 175, p. 176; c. XIV, § 187, p. 186; c. XXI, § 212, p. 206; c. XXIV, § 221, 223, 224, p. 214.

[36] *Ibid.* c. II, l. II *bis*. Cf. *Chron. sax.* p. 71, l. 27.

[37] *Vit. S. Wilfrid.* c. XIX (ap. script. XV, I, p. 61); Bed. Stev. l. IV, c. XXVI, § 241, p. 316. — La lutte du Nord devient plus vive en 674, s'apaise ensuite, et revient en 685. Entre ces deux époques [679], les Northumbres attaquent les Merciens au sud. Bed. Stev. l. IV, c. XII, § 288, p. 274, et *Vit. S. Wilfr.* c. XX. (*Ibid.*)

[38] « Generali nomine, regio Northanhymbrorum tempore regum vocabatur quicquid erat ab Humbra flumine usque ad alium fluvium qui vocabatur Tweda. Hæc autem subdivisa erat in duas provincias, scilicet in Deiram, quæ ab Humbra incipiens, ad Tesam fluvium terminabatur; et in Berniciam, quæ a Tesa usque ad Twedam protendebatur. » (Ricard. Hag. *De Gest. episc. Hag.* proleg. ap. script. X, p. 285.)

[39] « Tesis potius quam Tinæ interpositu, regna hæc [Berniciorum scilicet et Deirorum] disterminare maluimus. » (Usser. *Antiq.* p. 212.)

la Tweed[40]. Dans sa première adhésion, Usserius s'appuie de Bède[41]; dans son improbation, il s'appuie de Bède encore[42], puis d'autorités sans valeur[43]. Celles-ci, nous les négligerons, selon notre habitude. Quant à Bède, malgré l'assertion formelle que contient le passage à l'examen duquel nous nous livrons, notre espoir est qu'il finira par venir en aide au prieur d'Hexam.

Malheureusement, la première époque, la plus importante pour décider la question, puisque le royaume de Bernicie y prend naissance, demeure couverte d'une profonde obscurité. Le plan de Bède voulait qu'il retraçât seulement les origines religieuses de sa patrie[44], dont il indique d'autant moins les origines politiques, que celles-ci remontent au temps d'un paganisme persécuteur. C'est à peine si le moine northumbre nomme en passant et à propos d'une conversation de saint Grégoire, le conquérant de Déirie[45]; mais de la conquête bernicienne, pas un mot. La chronique saxonne, qui, après Bède, est la principale autorité en laquelle nous aurions confiance, parle, il est vrai, du fondateur de la Bernicie, mais voici tout ce qu'elle en dit : « A dater de 547, commença le règne d'Ida. C'est de lui que descend la race royale des Nor-

[40] « Nordanhumbri.... distinguebantur « in Deiros... et in Bernicios [qui Bernicii « habitabant] in Cumbriæ parte boreali... « in Dunelmensi episcopatu, in Northum- « bria, in *Scotiæ parte australi* quæ a meri- « die Solvaïco æstuario et *Tweda fluvio* cir- « cumscribitur. » (Usser. *Antiq.* p. 212.)

[41] « Non Richardus solum, sed etiam « Beda ecclesiam Hagustaldensem inter « fines Berniciorum collocat. » (Usser. *ibid.*)

[42] « Nordanhumbrorum regnum ad freta « ista duo extensum, eorumque altero Sco- « torum, altero Pictorum ditionem termi- « natum fuisse, ex Bedæ et *aliorum histori-* « *corum* certissimis testimoniis intelligi- « mus. » (Usser. *ibid.*)

[43] Usser. *Antiq.* p. 213.

[44] *Historiam gentis Anglorum* ecclesiasticam *quam nuper edideram*, etc. (Prolog. Bed. Stev. § 1, p. 1. Cf. lib. II, c. 1, § 81, p. 89.)

[45] « Rex provinciæ illius [Deirorum] quo- « modo appellatur ?—Responsum est quod « *Œlla* diceretur. » (Bed. Stev. l. II, c. 1, § 89, p. 96. Voir aussi ce que cet historien dit d'OElfric, frère d'OElla, l. III, c. 1, § 150, p. 155.)

thumbres. Il gouverna douze ans, et construisit Bebbanburk, qui fut d'abord environné d'une palissade, puis d'un mur[46]. » Bède parle également, mais plus tard, de ce fort, qu'il désigne comme la résidence des rois berniciens[47]. C'est la ville actuelle de Bamborough, située sur l'Océan, à égale distance du Forth et du mur de pierres, ancienne borne de la Valentia. De ces faibles indices, on ne peut tirer qu'une conséquence purement hypothétique. Si les Pictes occupaient la Valentia, c'est à eux que fut enlevé le terrain sur lequel les Berniciens jetèrent les fondements de leur future capitale. C'est aux dépens de ce peuple que ceux-ci opérèrent leurs premiers établissements; et leur conquête dut le faire complétement disparaître des lieux où elle fixa les bandes anglo-saxonnes, c'est-à-dire de la Tyne à la Tweed. De l'ancienne conquête de Théodose, les Pictes ne durent conserver que l'espace compris entre la Tweed et le Forth. Mais Usserius prétend que les lieux où s'assirent les Berniciens étaient occupés par les Bretons et par les fabuleux successeurs d'Octa et d'Ébuza[48]. Pour cela, il s'appuie de traditions bretonnes; et comme nous n'avons aucun document authentique qui démente ces traditions durant la première période, nous sommes obligé de nous adresser aux périodes suivantes. Seulement, nous faisons d'avance cette réserve, à laquelle nous autorisent nos précédentes démonstrations, que si, n'importe à quelle époque antérieure à 731, nous trouvons des Pictes fixés dans une portion notable de la Valentia, il

[46] *Chron. sax.* p. 19, l. 18. Là aussi se trouve la généalogie d'Ida, et p. 20, l. 18, la date de sa mort. Voir également p. 23, l. 10; p. 41, l. 4; p. 45, l. 28; p. 53, l. 19.

[47] « In urbe regia, quæ a regina quondam vocabulo Bebba cognominatur. » — « In regia civitate. » — « Pervenit ad urbem « usque regiam quæ ex Bebbæ quondam « reginæ vocabulo cognominatur. » (Bed. Stev. l. III, c. VI, § 166, p. 169; c. XII, § 184, p. 184; c. XVI, § 193, l. 9.)

[48] Usser. *Antiq.* p. 348.

nous sera permis d'y faire remonter leur présence jusqu'en 447, et de conclure qu'ils en occupaient la plus grande partie lors de cette première conquête des Berniciens, dont aucun témoignage à la fois valable et direct ne révèle les circonstances.

Deuxième période.

La seconde période ne nous donne encore aucune lumière à ce sujet. Les Scots seuls y figurent au nord comme ennemis des Northumbres; et ils y figurent, nous l'avons vu, comme agresseurs. Ce rôle leur est funeste. Ils sont complétement vaincus par Œdilfrid, à la journée de Degsastan. Aussi, après avoir indiqué l'issue du combat, Bède ajoute immédiatement : « Depuis lors jusqu'aujourd'hui, aucun roi des Scots fixés en Bretagne, n'a osé *reprendre l'offensive* envers la nation des Angles[49]. » Les derniers mots de cette phrase répondent dans notre traduction à ceux-ci : *venire in prælium adversus gentem Anglorum*, auxquels il faut donner le sens que nous leur assignons, sous peine de mettre en contradiction avec lui-même Bède, qui nous indiquera bientôt[50] de nouvelles guerres entre les Angles et les Scots. Usserius semble, au contraire, avoir compris cette phrase comme si elle supprimait toutes les

[49] Bed. Stev. l. I, c. XXXIV, § 80, p. 87 : « Neque ex eo tempore quisquam regum « Scottorum in Britannia [Bed. Chifflet. Britanniam] adversus gentem Anglorum us« que ad hanc diem in prælium venire au« debat. » — Sur le mot de « Britanniam » cf. Usser. *Antiq.* p. 371.

[50] Bed. Stev. l. II, c. V, § 100, p. 110 ; l. III, c. VI, § 165, p. 168. D'ailleurs Bède lui-même semble donner le commentaire des différents passages que nous venons d'indiquer sur les Scots, dans ce résumé final : « Scoti qui Britanniam incolunt, *suis « contenti finibus*, nil contra gentem An« glorum... moliuntur. » (Bed. Stev. l. V, c. XXIII, § 451, p. 415.) De ces citations rapprochées, il semble résulter que Bède, en affirmant dans sa première phrase que depuis 603 les Scots avaient cessé de combattre les Angles, n'a point voulu nier absolument toute hostilité entre les deux peuples, mais celles-là seulement qui auraient eu pour but d'étendre, aux dépens des Angles, les possessions des Scots.

hostilités qui, depuis 603, éclatèrent entre les deux peuples[51]. Mais le sens qu'y attache le savant archevêque, ainsi que celui auquel nous nous arrêtons, ne change rien pour l'instant, et c'est là l'essentiel, aux indications qu'elle pourrait donner sur la situation géographique et politique des Scots après leur défaite. Ce passage, en effet, quelque signification qu'on lui prête, n'indique pour les Scots ni une diminution de territoire, ni un amoindrissement de liberté, ce que Bède note avec soin, comme nous le verrons bientôt, à la suite d'autres hostilités de ces mêmes peuples; et la modération du vainqueur est d'autant plus vraisemblable, qu'après sa mort, ses fils, dépouillés de la Bernicie par la dynastie déirienne, trouvèrent chez les Scots mêmes un asile inviolable et prolongé [617-634][52]. Aussi Usserius a-t-il cru[53], et nous croyons comme lui, que l'échec de ceux-ci en 603 n'eut pour résultat que de les refouler dans leurs limites habituelles. Seulement pour Usserius ces limites ne s'étendent que jusqu'au nord de la Clyde; tandis que le combat même de Degsastan est pour nous une preuve qu'elles s'étendaient au midi de ce golfe. Mais la seconde période n'offrant point d'autres faits dont puisse s'appuyer notre opinion, maintenant pour les Scots, comme tout à l'heure pour les Pictes, nous sommes obligé d'ajourner aux époques suivantes l'espoir de renseignements plus nombreux et plus explicites. Ces renseignements c'est surtout de la troisième période que nous les attendons.

[51] Usser. *Antiq.* p. 371 : « . . . Verum ut « Aldani, etc. » Usser. cite cependant, p. 350, une phrase de Bède qui indique des hostilités entre les Scots et les Angles, vers le milieu du VIIe siècle; mais la mention de ces hostilités ne se retrouve pas dans la table chronologique qui suit son ouvrage.

[52] « Tempore toto quo regnavit, Æduini, « filii regis Ædilfridi, qui ante illum reg« naverat, cum magna juventute apud Scot« tos sive Pictos exsulabant, ibique ad « doctrinam Scottorum cathechizati et bap« tismati sunt gratia recreati. » (Bed. Stev. l. III, c. 1, § 150, p. 155).

[53] Usser. *Antiq.* cf. p. 212, 321, 348, 371.

§ 4. Troisième période (638-685).

Renseignements tirés des conquêtes d'Oswald.

Dès le début, c'est-à-dire vers 638, voici comment s'exprime Bède en parlant d'Oswald, que nous avons vu, en 635, fonder sa puissance au pied d'une croix dans l'Hefenfeld, et dont le règne s'étend jusqu'à 642 : « Le Dieu du ciel et de la terre accorda ici-bas au pieux Oswald un royaume plus étendu que celui d'aucun de ses ancêtres..... Ce monarque reçut sous sa domination tous les peuples et toutes les provinces de la Bretagne, qui est divisée en quatre nations de langues différentes, les Bretons, les Scots, les Pictes et les Angles[54]. » Dans ce passage, remarquons-le d'abord, Bède parle de l'extension du pouvoir d'Oswald, sans dire par quel moyen elle s'accomplit. Les termes dont se sert le vénérable écrivain semblent même la faire dériver d'une soumission volontaire plutôt que d'une conquête violente. Ce point est important, nous y reviendrons. Mais, violente ou volontaire, cette extension est le premier fait à l'occasion duquel soient consignés dans Bède des rapports entre les Northumbres et les Pictes, tandis que son texte indique de nombreuses hostilités dirigées par les prédécesseurs d'Oswald contre les Saxons et contre les Bretons. Si Oswald est devenu plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs, il est donc vraisemblable que son pouvoir s'est accru avant tout aux dépens des Pictes. Le même passage, qui fait naître ces présomptions, est le second de ceux où le vénérable écrivain parle de relations entre les Northumbres et les Scots. Mais lorsqu'il en a parlé dans la période précédente, de ses paroles mêmes

[54] Bed. Stev. l. III, c. vi, § 165, p. 168 : « Regna terrarum plus quam illi majorum « suorum... consecutus est... Omnes na« tiones et provincias Britanniæ quæ in « quatuor linguas, id est Britonum, Pic« torum, Scottorum et Anglorum, divisæ « sunt, in ditione accepit. »

nous avons pu conclure, avec Usserius, que ceux-ci, vaincus par ceux-là, n'avaient cependant perdu aucune partie de leur territoire. Il est donc excessivement probable que l'extension du pouvoir d'Oswald s'accomplit non-seulement sur les Pictes, mais aussi sur les Scots.

Pour changer ces probabilités en certitude, il suffit d'établir que si Oswald porta sa puissance plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs, ce ne fut ni aux dépens des Saxons, ni au détriment des Bretons. Or cela résulte incontestablement d'un autre passage où Bède indique les populations sur lesquelles s'exerça la suprématie de ces chefs qui faisaient porter devant eux le tufa, et que la chronique saxonne désigne par le surnom de Bretwalda[55]. « Le premier, dit Bède, qui domina sur toutes les provinces méridionales des Angles, que l'Humber sépare de leurs provinces septentrionales, fut Ella, roi de Sussex; le second fut Cœlin, roi de Vessex; le troisième fut Ædilberct, roi de Kent; le quatrième fut Redwald, roi d'Estanglie. Le cinquième, Edwin roi des Northumbres, c'est-à-dire des peuples qui habitent le nord de l'Humber, investi d'une puissance supérieure [à celle de ses devanciers], commanda sur tous les peuples angles ou bretons qui se trouvent en Bretagne, à l'exception de ceux de Kent chez les premiers, mais en y comprenant chez les seconds les îles bretonnes de Man et d'Anglesey, qu'il conquit. Le sixième, Bretwalda, fut Oswald qui fut, comme son prédécesseur, roi de Northumbrie, et qui maintint sa domination dans les mêmes limites[56]. »

De cette longue citation, la phrase essentielle pour nous,

[55] *Chronic. sax.* p. 71, l. 18.

[56] Bed. Stev. l. II, c. v, § 100 : « ...Primus.... in regibus gentis Anglorum, « cunctis australibus eorum provinciis quæ « Humbræ fluvio et contiguis ei terminis « sequestrantur a borealibus, imperavit... « Ælli, rex australium Saxonum : secundus « Cœlin, rex occidentalium Saxonum... « tertius Edilberct, rex Cantuariorum; « quartus Reduald, rex orientalium Anglo-

c'est évidemment la dernière. Mais loin de nous venir en aide, elle semble d'abord augmenter les difficultés qui nous arrêtent. Ainsi, dans le premier passage, Bède affirmait que le royaume d'Oswald avait été plus étendu que celui d'aucun de ses prédécesseurs. Il affirme ici que le pouvoir d'Oswald s'exerça dans les mêmes limites où s'était exercé celui d'Edwin, *iisdem finibus*. Mais d'abord il serait peu croyable que Bède, le scrupuleux historien, le minutieux critique, se fût aussi grossièrement contredit sur un fait important, dont le séparait seulement un laps de trente-deux années [642-674][57]. Ensuite il faut remarquer que, dans son deuxième passage, le vénérable écrivain indique seulement les populations qui conservaient une existence distincte sous la suprématie des Bretwalda, nullement celles que la conquête avait absorbées. Ainsi, durant toute la période où le tufa fut arboré au midi de l'Humber, il ne parle point des Bretons, parce que ceux-ci perdirent complétement leur liberté, ou demeurèrent complétement libres. Dans la période, au contraire, où le tufa fut aux mains des Northumbres, il mentionne tous les Bretons de la Bretagne, et jusqu'à ceux des îles voisines, parce que ceux de ces peuples auxquels la conquête n'avait ravi que l'indépendance conservaient leur existence politique sous l'espèce de vasselage dont les frappaient les Bretwalda septentrionaux.

« rum... quintus Æduin, rex Nordanhymbrorum gentis, id est ejus quæ ad borealem Humbræ fluminis plagam inhabitat, « majore potentia cunctis qui Britanniam « incolunt, Anglorum pariter et Britonum populis præfuit, præter Cantuariis tantum, necnon et Meranias Britonum insulas, quæ inter Hiberniam et Britaniam « sitæ sunt, Anglorum subjecit imperio; « *Sextus Oswald et ipse Nordanhymbrorum rex christianissimus, iisdem finibus regnum tenuit*... »

[57] « The venerable Beda was born in the « year 674... According to Mabillon in his « life of Beda § 2, he was born in 673, « but the reasoning of Pagi (*Critic.* ann « 693, § 8), seens conclusive in this point, « and has been followed. » (Bed. Stev. *Introduct.* § 6, p. VII).

Ceci posé, le nouveau passage, loin d'ajouter aux difficultés qui nous arrêtent, jette une double lumière sur celui par lequel nous espérons les résoudre. Et d'abord, le cinquième Bretwalda, Edwin, ayant soumis à sa suprématie tout ce qui restait de Bretons libres dans la Bretagne, en y comprenant même ceux des îles voisines, plus tous les Angles, moins les Saxons de Kent; et le sixième Bretwalda, Oswald, ayant fait prévaloir son autorité dans les mêmes limites, il est évident que si la puissance de ce dernier s'est accrue, ce n'a pu être ni aux dépens des Angles ni au détriment des Bretons; dès lors il faut qu'elle se soit accrue aux dépens des Scots et des Pictes. De plus, comme dans Bède il n'est question de ces derniers peuples qu'à propos de la puissance personnelle d'Oswald comme roi northumbre, et que leur nom est complétement passé sous silence lorsqu'il s'agit du pouvoir d'Oswald, comme Bretwalda, il s'ensuit que les Pictes et les Scots soumis à ce monarque ne conservèrent pas d'existence à part, et que leur territoire fut absorbé dans celui du dominateur. Or, l'absorption du territoire, c'est l'anéantissement du peuple qui l'habite. A la place de ce peuple, il reste des individus, une race si l'on veut; mais cette race n'a plus de nom, elle s'appelle comme le dominateur.

Voici donc enfin déterminée une époque [635-642] à laquelle, d'après Bède, des parties de la population des Pictes et des Scots ont dû se confondre, ne fût-ce que temporairement et nominativement avec les Saxons. C'est peu toutefois d'avoir retrouvé l'époque de cette révolution; l'important serait de retrouver le territoire où elle s'est accomplie. Mais comme la chose sera longue et difficile, disons à l'avance quel résultat nous espérons atteindre, sauf à nous efforcer ensuite de notre mieux pour y parvenir.

Le territoire qu'Oswald enlève aux Pictes et aux Scots s'é-

tend, selon nous, de la Tweed et du cours supérieur de la Clyde jusqu'au Forth. Il se trouve absorbé dans la Bernicie, qui atteint alors ses dernières limites, et qui les atteint par suite de l'intérêt particulier qu'avait un prince d'origine bernicienne à rappeler, vers le nord, l'ambition des Northumbres, que la prépondérance des Déiriens avait fait dériver pendant trente-trois ans vers le midi [603-635]. Depuis lors, mais depuis lors seulement, Bède put dire que le Forth séparait les terres des Pictes d'avec celles des Northumbres. Cependant, nous l'avouons, rien jusqu'à cette heure ne nous autorise à restreindre, dans une conclusion si précise, l'étendue que Bède donne aux accroissements d'Oswald. Les passages mêmes sur lesquels nous nous fondons signifient que l'heureux Bretwalda étendit sa domination sur tous les Pictes et sur tous les Scots : *omnes nationes et provincias Britanniæ*. Bien plus, un auteur, Scot d'origine, que nous eussions cité avant Bède, car il lui est antérieur d'un demi-siècle, s'il contenait de plus longs renseignements sur Oswald, Cumin, n'en offre qu'un seul, et c'est pour confirmer le témoignage du vénérable chroniqueur[58] : « Dieu, dit Cumin, fit d'Oswald l'empereur de toute la Bretagne. » Ces textes sont formels, et du premier abord ils semblent, nous en faisons l'aveu, assigner aux conquêtes d'Oswald des limites autres et bien plus étendues que celles dans lesquelles nous les renfermions tout à l'heure.

Heureusement, trois indices nous mettent sur la voie d'autant d'observations dont le résultat est de réduire des témoignages qui nous sont si contraires en apparence à des proportions dont s'accommode notre manière de voir. Deux de ces indices sont puisés dans les faits relatifs au règne même d'Os-

[58] Cumin. *Vit. Columbæ*, c. xxv (*Ap.* Pinkert. *Vit. SS.* p. 24). « Totius Britanniæ imperator a Deo ordinatur. »

wald; le troisième, dans des faits relatifs au règne d'Oswi son successeur. Commençons par ceux-là, et remarquons d'abord que si l'historien scot crée Oswald empereur de *toute la Bretagne,* Bède, mieux instruit des affaires saxonnes, excepte de *toute la Bretagne* le royaume de Kent. Cela nous apprend déjà qu'il ne faut point prendre trop à la lettre les assertions générales de Cumin. Ensuite, Bède lui-même offre de quoi rectifier ce que les siennes auraient de trop absolu. Si Oswald, en effet, avait soumis tous les Pictes et tous les Scots, c'est-à-dire la Calédonie entière, comment l'exact chroniqueur aurait-il avancé que ce Bretwalda s'était maintenu dans les mêmes limites que son prédécesseur, à moins de prétendre que la soumission de ces peuples ait amené l'anéantissement complet de leur monarchie, que celle-ci, réduite en province, n'a pas dû figurer au nombre des états tributaires, dans l'énumération que fait Bède de ceux qui étaient soumis aux Bretwaldas? Or, nous ne nous croyons pas tenu de réfuter l'absurde, et de tout ce qui précède, nous croyons pouvoir induire que Bède et Cumin, en parlant de toute la Bretagne, ont seulement voulu désigner ce que Gildas appelait l'île romaine. Mais si cela est exact, sous peine d'absurdité, comme Bède place dans la Bretagne ainsi réduite des nations de quatre langues, y compris les Pictes et les Scots, il est donc évident, d'un côté, qu'il y avait au sud des golfes des Scots et des Pictes, et, de l'autre, que c'étaient ces peuples dont s'accrut la domination d'Oswald. Quelque puissante que soit cette induction ne l'admettons toutefois, si l'on veut, que comme une probabilité; c'est, on se le rappelle, notre seule ambition.

Mais si nous nous bornons à des probabilités, il ne nous est pas interdit de les multiplier. Pour en trouver une nouvelle, en faveur des accroissements septentrionaux d'Oswald, et c'est

le second indice que nous fournissent les faits relatifs à son règne; il suffit de jeter un coup d'œil sur cette carte de l'heptarchie dans sa plus grande extension, que nous a donnée Camden[59], ou sur celle qui, dans l'excellente édition de Smith[60], reproduit tous les lieux dont il est question dans Bède. Les noms de villes, l'indication des accidents physiques abondent au sud de la Tweed. Au nord se trouvent seulement désignés Mailross et Colludesburg. Or, voici quelle fut l'origine de Colludesburg et de Mailross. Lorsqu'Oswald sortit, par une victoire, de ce long exil qu'il avait passé chez les Scots, et aussi chez les Pictes, il arbora, on s'en souvient, dans l'Hefenfeld la croix qu'il avait appris à vénérer chez ces peuples. La dynastie déirienne, qui avait dépouillé la sienne et qu'il remplaçait, s'était adressée à des missionnaires romains pour en obtenir la conversion de la Déirie[61]. Oswald s'adressa aux Scots pour en obtenir la conversion de la Bernicie[62]. Les Scots et les Pictes, unis par les mêmes sentiments religieux, étaient, nous le verrons plus tard, imbus de certains préjugés contre quelques pratiques de l'Église romaine, et refusaient même de communiquer avec ses représentants. Oswald plaça les missionnaires, que lui envoyaient les Scots, loin des églises fondées au sud par les Romains, et choisit pour leur demeure Lindisfarne, aujourd'hui Holyland, située au nord de la Bernicie, à égale distance, à peu près, de Bebbanburh, qui en était la capitale, et de la Tweed, que nous supposons constituer la limite méridionale des Pictes. Ce furent les missionnaires de Lindisfarne qui fondèrent Mailross[63], espèce de noviciat au sein duquel ils

[59] Camd. *Gough.* I, c. x.

[60] Bed. Sm. p. 654.

[61] Bed. Stev. l. II, c. IX, § 110, p. 119, §§ 111 et 112.

[62] *Ibid.* l. III, c. III, §§ 155 et 156, p. 159.

[63] Cf. Bed. Stev. *Vit. S. Cudb.* c. IV et VI, p. 232, l. 10, et p. 233, l. 17.—Bed. Stev. l. III, c. XXVI, § 237, p. 229; l. V, c. XXVII, § 343, p. 318.—Chalmers *Caled.* I, p. 325, act. 55; Bolland. Jan. 23, t. II, p. 545.

se recrutaient. Quant à Colludesburg, il dut son origine à une sœur d'Oswald, Ebba, qui, après avoir fondé un premier établissement religieux sur les limites méridionales de la Bernicie, le quitta tout à coup pour en fonder un second au nord de la Tweed[64].

L'on pourrait peut-être, de la situation du noviciat dont le siége est au nord de ce fleuve, tandis que celui de l'apostolat est au sud, tirer cette induction, qu'avant de s'aventurer aux périlleux contacts des Northumbres païens, les missionnaires se prémunissaient dans le recueillement de régions plus tranquilles, dans lesquelles depuis longtemps les Pictes avaient embrassé le christianisme. On pourrait aussi supposer au déplacement d'Ebba d'autres motifs que l'inconstance, et y voir une mesure de surveillance exercée par un membre de la famille royale dans des contrées récemment conquises, et de l'esprit desquelles on n'était pas assuré. Mais la seule conséquence que nous voulions tirer de la fondation de Mailross et de Colludesburg, c'est qu'avant Oswald on ne peut indiquer aucun établissement saxon au nord de la Tweed.

Renseignements tirés du règne d'Oswi.

Les présomptions qui naissent de ce fait, pour placer entre la Tweed et le Forth l'extension qu'a prise la puissance d'Oswald, se corroborent, avons-nous dit, par d'autres faits sur la voie desquels nous met un troisième indice, puisé cette fois dans le règne d'Oswi, mais toujours emprunté au fragment que Bède consacre aux Bretwaldas. « Le septième de ces princes, continue le vénérable écrivain, fut Oswi, qui, pendant *quelque temps*, exerça son pouvoir *à peu près dans les mêmes limites* qu'Oswald, dont il était le frère. De plus, il dompta et rendit tribu-

[64] Bed. Sm. IV, c. XIX, n. 38 et 39, p. 162.

taires, pour la plus grande partie, les nations des Pictes et des Scots qui occupent les confins septentrionaux de la Bretagne[65]. » Quoi de plus décisif, au premier aspect, que ce passage? Des deux phrases dont il se compose, l'une indique les conditions dans lesquelles se maintient le pouvoir d'Oswi en deçà des golfes; l'autre, l'extension qu'il prend au delà. En deçà, Oswi conserve, en qualité de Bretwalda, à peu près les mêmes limites qu'Oswald. Au delà, il conquiert de plus les Pictes et les Scots septentrionaux. Ces peuples n'avaient donc point obéi à son prédécesseur. C'était donc sur d'autres Pictes, qu'Oswald avait étendu sa puissance, et quels autres, si l'on ne suppose pas un établissement de ces peuples au midi des golfes?

Mais cette conclusion, si victorieuse en apparence, peut soulever, on va le voir, deux espèces de difficultés que nous ne voulons pas dissimuler. Ainsi, en examinant de plus près le texte que nous venons de citer, et en le rapprochant d'autres passages de Bède, on peut en induire, d'une manière plus ou moins spécieuse, mais suffisante pour constituer une objection, en premier lieu qu'Oswi a dû recommencer sur les Scots et sur les Pictes la conquête d'Oswald ; de sorte que les provinces incorporées par ce dernier à son territoire, se trouvant absorbées dans la conquête d'Oswi, il faudrait les placer au nord des golfes; en second lieu, que ne fissent-elles même point partie de cette conquête, il y aurait encore moyen de les placer dans la Calédonie. Examinons successivement les chances de probabilité qu'auraient ces deux opinions.

[65] Bed. Stev. l. II, c. v, § 100, p. 110: « Septimus Oswin frater Oswaldi, æqualibus pene terminis regnum nonnullo tempore coercens, Pictorum quoque atque Scottorum gentes, quæ septentrionales Britanniæ partes tenent, maxima ex parte perdomuit et tributarios fecit. »

Et d'abord, le dernier passage de Bède porte que, *pendant quelque temps,* Oswi n'atteignit qu'*à peu près* les anciennes limites d'Oswald. La différence qu'indiquent ces restrictions, entre le pouvoir des deux Bretwaldas, ne peut-elle pas provenir de ce que les Pictes et les Scots, maintenus sous le joug par Oswald après la mort de ce prince, que suivirent de grands troubles[66], auraient recouvré leur liberté, au commencement du règne de son successeur; et, comme ce successeur a depuis rendu tributaire toute la Calédonie, ne peut-on pas supposer qu'au nombre des provinces calédoniennes, soumises à sa récente suprématie, se trouvaient précisément celles qu'Oswald avait jadis incorporées à son territoire, mais dont le nouveau vainqueur n'aurait pu ou voulu rendre la condition inférieure à celle de toutes les autres? Cette hypothèse serait, à la rigueur, admissible, si les deux restrictions apportées par Bède au pouvoir d'Oswi comparé à celui d'Oswald se trouvaient autre part que dans le résumé où cet auteur s'occupe des Bretwaldas. Mais dans ce résumé, nous l'avons dit, il ne signale point les accroissements que prend la puissance d'Oswald sur les Scots et sur les Pictes; pourquoi y signalerait-il la diminution qu'aurait subie la puissance d'Oswi par suite de l'affranchissement de ces peuples? Son premier silence en implique un second. Mieux que cela, ses paroles expliquent ses paroles.

Si, dans le passage relatif aux Bretwaldas, passage où il ne doit indiquer que les états soumis à leur suprématie, il se sert, en parlant des limites d'Oswi comparées à celles d'Oswald, de ces restrictions assez vagues: *à peu près,* et *pour quelque temps,* il en donne le commentaire dans les chapitres où se développe l'histoire de ce dernier prince: « Oswi, dit-il d'abord, après

[66] Bed. Stev. l. III, c. IX, § 175, p. 177; c. XIV, § 187, p. 187; c. XXIV, § 221-224, p. 214.

avoir soumis les Merciens, ne les maintint que trois ans sous son obéissance[67]. » Voilà pourquoi son pouvoir n'égala que pendant *quelque temps* celui de son prédécesseur. « Oswi, dit-il ensuite encore, eut, dans les premiers temps de son règne [642-651], pour collègue Oswin, qui commandait à la province de Déirie[68]... » Et plus tard [vers 660]: « Oidilwald, fils d'Oswald, eut un royaume dans les contrées des Déiriens[69]. » Voilà pourquoi le pouvoir du septième Bretwalda n'atteignit qu'*à peu près* les limites dans lesquelles s'exerçait celui du sixième.

De cette parfaite concordance entre l'histoire détaillée du roi northumbre et le résumé qu'en donne Bède lorsqu'il s'occupe des Bretwaldas, il résulte deux choses : la première, qu'une exactitude aussi minutieuse dans un résumé aussi général, doit légitimer la haute importance que nous attachons au texte de l'historien northumbre; la seconde, que si la province incorporée par Oswald à son royaume s'est affranchie à sa mort, pour retomber ensuite sous le joug d'Oswi, ce n'est pas du texte relatif aux Bretwaldas que l'on peut en espérer la preuve.

Mais cette preuve ne pourrait-on l'espérer d'ailleurs? du texte, par exemple, qui est plus spécialement relatif aux rois northumbres? On le pourrait, en effet, et même la parfaite exactitude que nous attribuons à la notice sur les Bretwaldas fournirait sinon une issue, au moins un fil conducteur pour

[67] « Rex Osuin tribus annis post occisionem Pendan regis, Merciorum genti, « necnon et ceteris australium provinciarum populis, præfuit... Completis autem « tribus annis... rebellarunt adversus regem « Osuin duces Merciorum. » (Bed. Stev. l. III, c. XXIV, §§ 223 et 224, p. 217.)

[68] « Habuit autem Osuin primis regni sui « temporibus consortem regiæ dignitatis, « vocabulo Osuini, de stirpe regis Æduini, « hoc est filium Osrici. » (Bed. Stev. l. III. c. XIV, § 188, p. 187.)

[69] « Oidilvald filius Osualdi regis, in Deirorum partibus regnum habebat. » (Bed. Stev. l. III, c. XXIII, § 217, p. 211.)

y aboutir. Dans cette notice, les mots dont Bède se sert pour indiquer la position des Pictes et des Scots soumis à la suprématie d'Oswi, portent littéralement que ces peuples habitent les confins septentrionaux de la Bretagne, *septentrionales Britanniæ fines tenent.* Mais les confins d'une contrée n'embrassent pas le tiers de cette contrée; Bède n'a pu vouloir désigner ici toute la Calédonie. Il n'en désigne que le septentrion, et, comme ailleurs, il distingue soigneusement les Pictes austraux des Pictes sepentrionaux[70]; il est probable que la conquête d'Oswald, au lieu de s'adresser à des Pictes imaginaires qui ne se sont jamais fixés en deçà du Forth, a pu s'adresser aux Pictes qui habitaient entre ce golfe et les Grampians, à ceux-là mêmes que Bède désigne sous le nom de Pictes austraux par opposition aux Pictes septentrionaux qui habitaient entre les Grampians et la mer des Orcades.

Et ce n'est pas tout : cette induction tirée du seul résumé sur les Bretwaldas s'appuie d'une objection fort grave qui résulte de la comparaison de ce résumé avec le texte plus détaillé de l'histoire des rois northumbres. En effet, la phrase où Bède parle des populations septentrionales que soumet Oswi, est extraite du passage relatif aux Bretwaldas. Or, dans ce passage, d'après nos observations précédentes, il ne peut être question que des conquêtes dont le résultat est de confisquer l'indépendance des peuples, nullement de celles qui aboutissent à la confiscation de leur territoire. Comme le dit Bède, ils sont rendus *tributaires ;* rien de plus. Mais il se trouve dans cet auteur deux autres passages où il est question, non plus des con-

[70] « Prædicavit verbum Dei provinciis « septentrionalium Pictorum, hæc est eis « quæ arduis atque horrentibus montium « jugis ab australibus eorum sunt régioni- « bus sequestratæ. Numque ipsi australes « Picti qui intra eosdem montes habent « sedes, multo ante tempore, fidem veri- « tatis acceperunt, prædicante... Nynia.. » (Bed. Stev. l. III, c. IV, § 158, p. 162.)

quêtes générales des Bretwaldas, mais des conquêtes particulières d'Oswi dans le nord. Les voici : « Ce roi, est-il dit d'une part, soumit au royaume des Angles en très-grande partie la nation des Pictes [71]; et d'une autre part : Wilfrid régissait comme évêque l'église d'York, et tous les Northumbres, ainsi que les Pictes, aussi loin qu'Oswi étendait son pouvoir [72]. » Au premier abord, on pourrait croire que, dans ces passages, il est question des mêmes Pictes qui sont indiqués lorsqu'il s'agit du pouvoir d'Oswi comme Bretwalda. Mais si cela était, pourquoi dans ceux-là ne serait-il point fait mention des Scots comme dans celui-ci? Bède, en écrivant l'histoire plus détaillée d'Oswi, oublierait-il à deux reprises une des conquêtes qu'il aurait indiquées lorsqu'il faisait du règne de ce prince comme Bretwalda un résumé rapide? Nous voici donc amené à notre tour, à propos de ce même résumé, à proclamer Bède en contradiction avec lui-même, ou à reconnaître qu'il est question de deux conquêtes distinctes et d'espèces diverses dans le passage relatif à Oswi comme Bretwalda, et dans ceux qui embrassent son histoire complète. Ainsi, comme Bretwalda, il soumet au tribut les Pictes et les Scots septentrionaux, et comme roi northumbre, il enclave les Pictes austraux dans son territoire. Mais de ces deux conquêtes si distinctes, la dernière, qui place les Pictes dans une situation analogue à celle où les avait placés Oswald, ne paraît-elle pas indiquer la restauration d'une première conquête, ou du moins ne laisse-t-elle pas supposer cette réparation comme possible? Et dès lors, du texte de Bède même, interprété d'après toutes les données de notre propre com-

[71] Bed. Stev. l. III, c. xxiv, § 223, p. 217 : « Osuin... gentem Pictorum maxima ex « parte regno Anglorum subjecit. »

[72] Bed. Stev. l. IV, c. iii, § 259, p. 249 : « Wilfrido administrante episcopatum Ebo« racensis ecclesiæ, necnon et omnium « Nordanhymbrorum, sed et Pictorum, « quousque rex Osuin imperium protendere « poterat. »

mentaire, ne résulte-t-il pas que l'on peut transporter dans la Calédonie tous les Pictes sur lesquels dominait Oswald.

Nous reconnaissons toute la force d'une objection puisée dans nos propres arguments. Mais cette objection n'aboutit qu'à une probabilité, et nous nous croyons en mesure d'y opposer deux invraisemblances. Et d'abord, l'extension du territoire d'Oswald porte à la fois sur les Pictes et sur les Scots. Les conquêtes d'Oswi établissent bien sa suprématie sur les Scots et sur les Pictes septentrionaux, mais son territoire ne s'agrandit qu'aux dépens des Pictes austraux. Que si ces Pictes sont les mêmes que ceux d'Oswald, de deux choses l'une, ou les Scots soumis par ce prince sont situés comme les Pictes dont ils partagent l'asservissement, au nord des golfes; ou bien ils sont situés au midi. Dans ce dernier cas, des deux peuples le moins considérable se sera maintenu seul jusque-là en deçà des golfes. Dans le cas contraire, les deux populations jadis soumises à Oswald dans les mêmes conditions auront été replacées par la conquête d'Oswi dans des conditions différentes. Les Scots ne seront redevenus que tributaires; les Pictes seuls auront été derechef asservis. Tout cela est-il vraisemblable? Ce qui le serait encore moins, ce serait de supposer qu'Oswald, après dix-sept ans d'exil chez les Pictes et chez les Scots, après dix-sept ans d'hospitalité accordée et de bienfaits reçus[73], va porter la guerre au delà de ces golfes qui ont si longtemps élevé leurs barrières [617-634] entre lui et ses persécuteurs. Comment croire en effet que le fugitif d'hier, monarque aujourd'hui, et dont le premier acte est d'envoyer vers les Pictes et vers les Scots pour en obtenir des missionnaires[74], reçoive de la Calédonie le salut de l'âme après en

[73] Bed. Stev. l. III, c. 1, § 150, p. 155; c. II, § 156, p. 160.

[74] « Rex Osuald mox ubi regnum suscepit, desiderans totam, cui præesse cæpit,

avoir reçu la vie, et aille porter le ravage chez ses bienfaiteurs, sans que ceux-ci cessent un instant d'envoyer les plus saints d'entre eux pour évangéliser ces peuples[75]? Car la mission écossaise, en pleine activité dès l'avénement d'Oswald, continue son œuvre longtemps après la mort de ce prince[76]. Encore une fois, tout cela n'est point vraisemblable.

Ne le serait-il pas beaucoup au contraire d'admettre qu'un compromis se serait opéré entre des populations fatiguées de longues hostilités? Que les unes auraient abandonné leurs provinces les plus disputées, à condition que les autres renonceraient aux doctrines qui alimentaient leur frénésie guerrière? L'avénement du proscrit ne serait-il pas une œuvre commune à laquelle auraient participé la Bernicie et la Calédonie, et dans laquelle celle-ci aurait cédé à celle-là un lambeau douteux de terre, en échange d'une paix espérée et cimentée au nom du Christ? Les expressions mêmes de Bède ne semblent-elles pas indiquer, nous l'avons déjà remarqué, que la conquête d'Oswald est pacifique. Après avoir parlé de sa victoire sur un seul chef breton dont les fureurs avaient rendu vacant le trône sur lequel Oswald allait monter, « Celui-ci, ajoute le vénérable écrivain, reçut en soumission, *in ditionem recepit*, tous les peuples des quatre langues qui se parlent en Bretagne. » Recevoir en soumission, ce peut être, mais ce n'est pas toujours *obliger par la violence à se soumettre*. L'expression est élastique. Les Bretons et les Angles ont pu être *violentés*.

« gentem fidei christianæ gratia imbui,... « misit ad majores natos Scottorum, inter « quos exsulans ipse baptismatis sacra- « menta, cum his, qui secum erant, mili- « tibus, consecutus erat; petens, ut sibi « mitteretur antistes, cujus doctrina ac mi- « nisterio gens, quam regebat, Anglorum, « dominicæ fidei et dona disceret, et susci- « peret sacramenta. » (Bed. Stev. l. III, c. II, § 155, p. 159; § 156, p. 160; c. V, §§ 162, 163 et 164, p. 165; c. VI, §§ 165-166; c. XXVII, § 196, p. 194, etc.).

[75] Bed. Stev. l. III, c. II.

[76] Bed. Stev. l. III, c. XIV, § 190, p. 189. c. XV, § 191; p. 190; c. XVI, § 194, p. 192.

les Pictes et les Scots ne l'être pas, et Bède dans une phrase générale, sans s'écarter de son exactitude habituelle, aura résumé ces résultats divers par ces seuls mots: *recevoir en soumission.*

Mais toutes ces raisons ne fussent-elles pas concluantes, nous en aurions toujours une péremptoire pour récuser l'objection. En effet, en attribuant à Oswald d'abord, puis à Oswi, deux extensions distinctes de territoire, aux dépens des Pictes et des Scots, nous pouvons, grâce à nos propres citations, et à celles que nous a fournies l'objection, nous pouvons nous appuyer maintenant sur deux textes formels, qui attestent l'accroissement de chacun de ces Bretwaldas. Pour identifier entre elles les provinces qu'ils ont conquises, il faut au contraire s'appuyer de la probabilité d'un affranchissement des Pictes et des Scots après la mort d'Oswald, c'est-à-dire d'une supposition. Avec une supposition contre nous, et deux textes en notre faveur, nous croyons donc pouvoir conclure, indépendamment de toutes les autres raisons dont nous nous sommes appuyé, que les conquêtes d'Oswi sur les Pictes et sur les Scots étaient complétement différentes des anciennes conquêtes d'Oswald.

Mais, lors même que ces conquêtes eussent été différentes, ne serait-il pas possible de les placer toutes deux en Calédonie? Cette seconde objection, qui ne saurait s'appuyer, nous l'avons déjà vu, des passages relatifs à la suprématie des Bretwaldas sur les peuples septentrionaux, n'est-elle point redevenue plausible, depuis que nous avons découvert une extension de territoire au nord des golfes dans l'histoire particulière d'Oswi? Entre les Grampians et le Forth ne se trouve-t-il pas maintenant et ne pouvait-il exister alors plusieurs provinces? Oswald avait pu s'emparer des côtes septentrionales du

golfe, Oswi conquérir le versant méridional des Grampians. Cela serait peu probable, d'après les relations que nous avons déjà signalées entre le fugitif Oswald et les Calédoniens. Mais si les preuves réunies jusqu'à cette heure démontrent que ce fait est moralement impossible, elles ne démontrent pas encore qu'il le soit matériellement. Cela résultera d'un dernier effort que nous allons tenter pour établir, d'une manière plus précise et plus incontestable que nous ne l'avons fait encore, l'étendue des conquêtes accomplies par les deux princes, non plus seulement d'après les textes qui les concernent, mais d'après ceux qui se rapportent au règne d'Egfrid leur successeur. La recherche sera longue, peut-être; nous croirions, toutefois, n'avoir pas besoin d'excuses du moment où le résultat serait décisif. Ce n'est pas notre faute si, depuis trois siècles, on se débat autour de la question et si personne encore n'a pénétré jusqu'au cœur.

Renseignements tirés des faits religieux accomplis sous Egfrid.

Deux guides, cependant, s'offrent pour aborder définitivement cette question, depuis que les recherches de Mabillon[77] et de Gale[78] ont donné à Bède un contemporain et un compatriote[79], Étienne Æddi, à qui nous devons une vie fort curieuse de Wilfrid, évêque d'York. Étienne Æddi, cette fois, et Bède seront nos guides. Adressons-nous d'abord à celui-ci : « L'an de l'incarnation 678..... la dissension se glissa entre le vénérable Wilfrid et le roi Egfrid [fils et successeur d'Oswi]. Le prélat fut chassé de son siége, et on lui substitua deux évêques pour diriger les Northumbres : Bosa, dans la province de Déirie, et Eata dans la Bernicie; celui-là résidant à

[77] Mabill. *Act. SS.* v. p. 671-726.

[78] *Script.* XV, 1, p. 40-90.

[79] Bed. Stev. IV, c. 11, § 257, p. 247.

York, celui-ci résidant, soit à Lindispharne, soit à Hagustald. Tous deux étaient pris dans le collége des moines..... Trois ans écoulés [681], on ajouta deux nouveaux siéges aux précédents; Eata demeurant à Lindispharne, Tunberct eut l'église d'Hagustald et Truwin cette province des Pictes qui était alors soumise à l'empire des Angles[80]. » La première modification, on le voit, s'était opérée aux dépens de l'évêché d'York, qui se trouva circonscrit dans les bornes de la Déirie, tandis que le diocèse de Lindispharne embrassait la Bernicie et cette province des Pictes et des Scots qui, la première, selon nous, avait été incorporée et se trouvait comme identifiée à la Bernicie depuis l'avénement d'Oswald; puis, enfin, cette autre province du même peuple qui lui avait été récemment enlevée par Oswi. Le second démembrement n'avait pas atteint l'évêché d'York; il n'avait morcelé que le diocèse de Lindispharne. Tous ces remaniements devaient répondre à des exigences religieuses ou politiques, peut-être en même temps aux unes et aux autres. Étienne, rapproché de Bède, nous révèle quelles pouvaient être ces exigences.

La dynastie bernicienne s'était uni un rejeton de la famille déirienne. Le dernier Bretwalda bernicien, Oswi, avait épousé

[80] « Anno... sexcentesimo septuagesimo « octavo..... orta inter ipsum regem Egfridum et reverentissimum antistitem « Vilfridum dissentione, pulsus est idem « antistes a sede sui episcopatus, et duo in « locum ejus substituti episcopi, qui Nordanhymbrorum genti præessent; Bosa vi« delicet qui Deirorum, et Eata qui Berniciorum provinciam gubernaret: hic in civitate « Eburaci, ille in Hagustaldensi, sive in Lin« disfarnensi ecclesia, cathedram habens « episcopalem, ambo de monachorum col« legio in episcopatus gradum adsciti..... « Ordinati sunt autem... Bosa et Eata Ebo« raci, ab archiepiscopo Theodoro, qui etiam « post tres obsecessionis Vilfridi annos, ho« rum numero duos addidit antistites, Tun« berctum ad ecclesiam Hagustaldensem, « remanente Eata ad Lindisfarnensem, et « Trumvini ad provinciam Pictorum quæ « tunc temporis Anglorum erat imperio « subjecta. » (Bed. Stev. l. IV, c. XII, § 288, p. 274.)

Eanfled, fille d'Edwin, l'unique Bretwalda déirien[81]. Eanfled avait appelé en Bernicie les anciens apôtres de la Déirie, les missionnaires romains[82]; Wilfrid en était le plus zélé[83]. Il avait fait expulser de Bernicie les missionnaires des Scots[84]; il avait fait prévaloir, sur les usages de ceux-ci, les usages de l'Église romaine. Sous l'influence de la Déirie, et malgré les répugnances d'Oswi[85], non-seulement au sud le siége d'York [665], où jadis Edwin avait accueilli les premiers envoyés de Rome[86], avait été restauré en faveur de Wilfrid[87]; l'évêché de Lindispharne avait été supprimé [669][88], et l'autorité de Wilfrid avait prévalu sur toutes les contrées auxquelles son zèle avait imposé ou persuadé d'abandonner leurs usages. Ces révolutions n'avaient pu s'accomplir sans exciter bien des mécontentements que Bède nous a laissés soupçonner et qu'Étienne atteste de la manière la plus formelle. Ainsi, ce dernier nous apprend que les Pictes étaient parvenus à circonvenir Oswi et à lui faire choisir un des leurs pour supplanter Wilfrid[89]. Lorsque Egfrid eut remplacé Oswi [670], Étienne révèle seul un mouvement politique qui éclate deux années après la restauration de Wilfrid (671)[90], et qui paraît en être la conséquence :

[81] Bed. Stev. l. II, c. IX, § 114, p. 122; l. III, c. XV, § 191, p. 190.

[82] *Ibid.* l. III, c. XXV, § 226, p. 219.

[83] *Ibid.* l. V, c. XIX, § 413. — *Vit. S. Wilf.* c. II et III (ap. *Script.* XV, p. 41).

[84] *Ibid.* l. III, c. XXV, § 225-235, p. 218-227. — *Vit. S. Wilf.* c. X et XLV... : « Nonne et ego primus post obitum primo- « rum procerum a S. Gregorio dirutorum « [curavi ut] Scotia virulenta plantationis « germina eradicarem? » (Ap. *Script.* XV, p. 47 et 76.)

[85] *Ibid.* l. III, c. XXVIII, § 243, p. 234.

[86] *Ibid.* l. II, c. XIV, § 132, p. 225.

[87] Bed. Stev. l. V, c. XIX, § 417, p. 384.

[88] *Ibid.* l. IV, c. 3, § 259, p. 248.

[89] *Vit. S. Wilf.* c. XIV (ap. *Script.* XV, p. 58)... : « Osuin rex male suadente invidia... « alium præarripere inordinate sedem Wil- « fridi eductus consensit ab hinc, quis quar- « tadecimanam partem contra apostolicæ « sedis regulam sibi elegerunt, etc... »

[90] L'époque de ce mouvement n'est indiquée que par ces mots assez vagues d'Étienne : « In *primis* annis Ecgfridi, tenero « adhuc regno. » Usserius (*Antiq.* p. 350 et 359) le place peu après 670. — Innes (*Essay*, I, p. 96) le met en 970. — Alfort

« Egfrid, dit le biographe contemporain de Bède, Egfrid, monarque plein de piété, et la bienheureuse reine Adelred..... se montrant tous deux complétement dociles pour l'évêque Wilfrid, la paix, la joie et l'abondance se répandirent sur leurs peuples et la défaite s'abattit sur leurs ennemis..... En effet, dans les premières années de ce règne, les populations bestiales des Pictes, méprisant et détestant la domination saxonne, menaçaient de secouer le joug de la servitude. Et bientôt, réunissant de tous les points de ces antres au sein desquels se forme l'aquilon, des tribus [*gentes*] innombrables, ils s'apprêtent, comme les fourmis que l'été appelle hors de leurs retraites, à se soulever en monceaux au pied d'un édifice ruineux. Egfrid, l'apprenant,.... et mettant sa confiance en Dieu, réunit son armée. A la tête d'une troupe peu nombreuse[91], il envahit son innombrable ennemi avec un chef audacieux, Bernaeth; il en fait un immense carnage. Deux fleuves sont tellement comblés de cadavres qu'il les passe à pied sec; les fuyards poursuivis sont hachés en pièces. Les peuples, réduits en servitude, subirent le joug jusqu'au moment où le roi perdit la vie[92].... »

(*Ann.* II, p. 340, § 4), en 671. — Smith (*Bed. Sm.* p. 751), en 670 ou en 671. — Chalmers (*Caled.* I, p. 254), en 679. — Turner (*Hist. Engl.* I, p. 383), Lingard (*Hist. Angl.* I, p. 165), Lappenberg n'y assignent aucune date. Il nous a semblé que si le mouvement eût éclaté en 670, Étienne eût dit tout simplement *in primo anno*, et ces expressions, *tenero adhuc regno*, nous ont empêché de lui assigner une date postérieure à 671.

[91] . .« *Cum Bernaeth subaudaci regulo...* » Le Bernaeth dont il est ici question doit être le même personnage que la chronique saxonne désigne sous le nom de Brith (*Chr. sax.* p. 45, l. 13) et probablement sous celui de Berth (p. 49, l. 31), ainsi que Bède sous celui de Beretus (Bed. Stev. IV, c. XXVI, § 340, p. 315) et, peut-être, sous celui de Beretred (*Vit. S. Wilf.* c. XXIV, § 452, p. 429, p. 386).

[92] « In diebus autem illis, Ecgfridus rex « religiosus cum beatissima regina Adel- « reda, cujus corpus vivens ante impollu- « tum, post mortem incorruptum manens « adhuc demonstratur; simul in unum « Wilfrido episcopo in omnibus obedientes « facti, pax et gaudium in populis, anni

Ce succès du roi northumbre fut suivi d'un autre [674][93], que Bède mentionne aussi bien qu'Étienne, et dont celui-ci

« frugiferi, victoriæque in hostes, Deo adjuvante, subsecutæ sunt....... In primis annis ejus [regis], tenero adhuc regno, populi bestiales Pictorum, feroci animo subjectionem saxonum despiciebant, et jugum servitutis a se abjicere minabantur, congregantes undique de utribus et folliculis Aquilonis innumeras gentes, quasi formicarum greges in æstate de tumulis ferventes, aggerem contra domum cadentem muniebant. Quo audito, rex Ecgfridus humilis in populis suis, magnanimus in hostes, statim equitatu exercito præparato, tarda molimina nesciens, sicut Judas Maccabæus,... in Deum confidens, parva manu populi Dei contra enormem et supra invisibilem hostem cum Bernaeth subaudaci regulo invasit, stragemque immensam populi subruit, duo flumina cadaveribus mortuorum replens, ita (quod mirum dictu est) ut supra siccis pedibus ambulantes fugientium turbam occidentes persequebantur: et in servitutem redacti populi, usque ad diem occisionis regis, subjecti jugo captivitatis jacebant. » (*Vit. S. Wilf.* ap. *Script.* XV, c. XIX, p. 61).

[93] L'époque de cette guerre n'a point encore été déterminée d'une manière rigoureuse. Les notes chronologiques qui se trouvent à la fin du manuscrit le plus ancien de Bède, telles que nous les a données Smith (Bed. Sm. præf. p. 3), fixent cependant cette date de la manière la plus positive. Au moment où le manuscrit est terminé il s'est écoulé huit ans du règne de Ceolwulf qui, d'après Bède (Bed. Stev. V, c. XXIII, § 448, p. 412) est monté sur le trône le 9 mai 729. Le manuscrit n'a donc été terminé qu'après le 9 mai 737. Mais, parmi les notes finales, il s'en trouve une qui porte : *Pugna Ecgfridi ante an. LXIII*. Cette note vient immédiatement après une autre qui est conçue en ces termes : *Peuda moritur.* Peuda est un roi de Mercie qu'Oswi, père d'Ecgfrid, avait défait et tué, et après la mort duquel les Merciens avaient été soumis aux Northumbres. Mais, bientôt, les Merciens s'étaient affranchis (658) en proclamant Wulfaire, fils de Peuda (Bed. Stev. l. III, c. XXIV, p. 214), celui-là même qui, d'après Étienne, vient attaquer Ecgfrid après que les Pictes l'ont eux-mêmes attaqué. Le rapprochement des deux notes porterait donc à conclure que, dans la seconde, par ces mots, *pugna Ecgfridi*, il ne saurait être question que du combat de ce roi contre les Merciens, lors même que l'impossibilité de rapporter les notes chronologiques qui accompagnent cette seconde note à aucun autre combat connu du monarque northumbre ne rendrait pas plausible cette seule conclusion. Or, si le combat livré par Ecgfrid à Wulfaire date de soixante-trois années avant le 9 mai 737, il a dû avoir lieu entre le 9 mai 674 et le 9 mai 675. Mais Bède nous apprend, d'ailleurs (l. III, c. XXIV, § 222, p. 216), que Peuda fut tué le 15 novembre 655 et que Wulfaire fut proclamé trois ans accomplis après ce meurtre, *completis tribus annis post interfectionem Pendæ* (*ibid.* § 224, p. 217). Wulfaire fut donc proclamé dans les derniers jours de 656 ou dans les premiers jours de 659. Bède nous apprend encore que ce prince régna dix-sept ans (*ibid.* p. 218) et qu'il mourut, par consé-

parle en ces termes : « Après cette victoire, le roi Ecgfrid..... dont Dieu augmentait le courage, rompit au joug la tête des nations orgueilleuses et des monarques hautains. En effet, Wulfaire, roi des Merciens, excitant tous les peuples du Midi contre notre souverain, qu'il voulait soumettre à un tribut, Ecgfrid, roi des Déiriens et des Berniciens, s'entoura des conseils de l'évêque et des vieillards pour défendre les églises et la patrie, et, se précipitant sur un ennemi superbe avec une faible armée, il le battit, en fit un grand carnage, mit en fuite le roi et frappa le royaume de tribut; puis, le roi vaincu mourant, n'importe par quelle cause, son royaume demeura, pour quelque temps, plus complétement soumis à Ecgfrid[94]. »

Les conséquences de la double victoire des Northumbres sur les Pictes et sur les Merciens se trouvent consignées, immé-

quent, en 675. D'un autre côté, Étienne dit qu'après la défaite de Wulfaire, Ecgfrid imposa d'adord un tribut sur les états des vaincus; puisque, celui-ci étant mort, le vainqueur domina plus complétement sur la Mercie (ap. *Script.* XV, p. 62). Mais si le combat s'était livré en 675, comme il faudrait qu'il se fût livré, avant le 9 mai, en mars ou en avril, époque où la saison permet à peine de placer des hostilités, il ne se serait passé que six mois environ durant lesquels Wulfaire eût été soumis au tribut. Cela eût-il valu la peine d'être mentionné par l'hagiographe, qui omet tant de choses importantes? N'est-il pas plus probable que le tribut dut être perçu pendant dix mois environ et que les hostilités entre les deux nations eurent lieu durant l'été de 674? Tout ce que l'on peut affirmer cependant d'une manière positive, nous le reconnaissons, c'est qu'elles eurent lieu à la fin de 674 ou au commencement de 675.

[94] « Deinde post hanc victoriam rex Ecgfridus cum supradicto servo Dei [Wilfrido], justus..... regensque populos et validus sicut David in contritione hostium, humilis tamen in conspectu Dei apparens, et colla tumentium populorum, et ferocium regum audacior a Deo factus confringens, semper in omnibus Deo gracias agebat, nam Wulfarius, rex Merciorum..... omnes australes populos adversus regem nostrum concitans non tam ad bellandum quam ad redigendum sub tributo,..... proponebat. Ecgfridus vero rex Deirorum et Bernicorum.... consilio senum, patriam custodire, ecclesias Dei defendere, episcopo docente ... hostem superbum invadens... cum parvo exercitu prostravit, et occisis innumeris regem fugavit, regnumque ejus sub tributo distribuit et eo postea quacumque ex causa moriente, plenius aliquod spatium pacifice imperavit. » (*Vit. S. Wilf.* c. xx, p. 61.)

diatement après les deux passages que nous venons de citer, dans cette phrase de l'hagiographe : « . . . . . A mesure que les triomphes d'Ecgfrid étendaient sa puissance au nord et au midi, le pouvoir religieux du bienheureux Wilfrid, comme évêque, s'étendait au midi sur les Saxons, au nord sur les Bretons, sur les Scots et sur les Pictes. Affable et cher à tous ces peuples. . . . . il gouverna avec modération les nouvelles églises qui flottaient entre les ondes du siècle[95]. . . . . », c'est-à-dire qu'agitaient des passions politiques. L'ascendant que prit Wilfrid effraya bientôt le roi northumbre [vers 678][96], et c'est alors qu'eut lieu le démembrement de son diocèse, au profit d'étrangers dont aucun, dit Étienne[97], n'avait même fait partie du troupeau de Wilfrid.

Il est curieux de savoir d'où l'on avait tiré ces successeurs de l'évêque dépossédé. Une première fois, avons-nous dit, Wilfrid avait été supplanté, du temps d'Oswi, par un évêque du choix des Scots. Cet évêque, qu'on avait fait venir d'Hibernie[98], et qui se nommait Ceadda, avait amené à sa suite un prêtre du nom d'Eadhed[99]. Lorsque Ceadda avait été obligé de céder à son tour le siége d'York à Wilfrid [669], on lui avait donné, pour l'en dédommager, le siége de Mercie. Mais les Merciens, nous l'avons vu, s'étant soumis à Ecgfrid,

[95] Bed. Stev. c. XXI, p. 62. . . . : « Sicut « igitur Ecgfrido rege religioso regnum ad « Aquilonalem et Austrum per triumphos « augebatur; ita B. memoriæ Wilfrido epi« scopo ad Austrum super Saxones, et « Aquilonem super Britones et Scotos Pic« tosque regnum Ecclesiarum multiplica« batur. Omnibus gentibus carus et ama« bilis. . . inter sæculares undas fluctuantes « moderate novas ecclesias gubernabat. »

[96] Bed. Stev. l. IV, c. XII, § 288, p. 274 et n. 5 — Cf. Bed Sm. p. 751. — Pagi, *Ann* an. 677, § 10, etc. — *Vit. S. Wilf.* c. XXIV (ap. *Script.* XV, p. 63).

[97] *Vit. S. Wilf.* c. XXIV (*ibid.*). . . : « Tres « episcopos aliunde inventos, et non de « subjectis illius parochiæ. . . . . »

[98] *Vit. S. Wilf.* c. XIV (ap. *Script.* XV, p. 58). . : « Admirabilem doctorem de Hi« bernia venientem. »

[99] Bed. Stev. l. III, c. XXVIII, § 243, p. 234.

leur église avait été jointe en partie au diocèse de Wilfrid[100]. Or, pour remplacer celui-ci chez les Merciens, on choisit Eadhed, prêtre, ancien compagnon de Ceadda. En Bernicie, Eata fut choisi pour remplacer Wilfrid. Or, Eata, c'est Bède qui nous l'apprend[101], était l'un des douze enfants que le premier apôtre envoyé par les Scots chez les Berniciens avait choisis, au début de son épiscopat, parmi les Angles, pour les élever dans le Christ, et lorsque, Wilfrid l'emportant sur les Scots, ceux-ci sortirent de Bernicie, leur chef, Colman, avait obtenu d'Oswi que ce monarque laisserait Eata régir, comme abbé, l'ancien noviciat de Mailross. En Déirie, Bosa fut substitué à Wilfrid[102]. Or, lorsque Wilfrid avait déterminé l'expatriation des Scots, il avait eu pour adversaire Hilda, abbesse de Streanaeshalch[103], issue du sang royal de Déirie[104], et qui, après avoir reçu la foi par l'intermédiaire des Romains, avait embrassé la vie monastique sous la direction des Scots[105]. Le premier apôtre de ceux-ci, Aidan même, l'avait consacrée[106], et, jusqu'à la mort, elle demeura fidèle aux doctrines qu'ils lui avaient transmises, poursuivant Wilfrid, leur adversaire, jusqu'au sein de Rome[107] où celui-ci s'était réfugié. Ce fut dans son monastère qu'on alla chercher un successeur à Wilfrid; Bosa était l'un des clercs de Streanaeshalch[108]. Mais, bientôt, le diocèse de Bernicie subit une triple division. Eata conserva le siége de Lindisfarn. Tunberct eut celui d'Hagustald; Trumwin, celui des Pictes[109]. Tunberct fut presque immédiatement

[100] La portion réunie au royaume des Northumbres et au diocèse d'Yorck était ce qui forma depuis le diocèse de Sydnanster. (Bed. Stev. IV, c. XII, § 288, p. 274).

[101] *Ibid.* l. III, c. XXVI, § 237, p. 227.

[102] *Ibid.* l. IV, c. XII, § 288, p. 274.

[103] *Ibid.* l. III, c. XXV, § 228, p. 281.

[104] *Ibid.* l. IV, c. XXIII, § 322, p. 301.

[105] *Ibid.* § 323.

[106] *Ibid.* § 324.

[107] *Vit. S. Wilf.* c. LII (ap. *Script.* XV, p. 81).

[108] Bed. Stev. l. IV, c. XXIII, § 326, p. 303; l. III, c. XII, § 288, p. 274.

[109] *Ibid.* l. III, c. XII, § 288, p. 275.

déposé[110] et remplacé par Cudberct, l'élève de Mailross[111] et de Lindisfarn[112], le disciple chéri d'Eata[113]. Quant à Trumwin, c'était lui qui avait le plus contribué à l'élection de Cudberct[114], et, lorsque lui-même fut obligé de renoncer à son diocèse, ce fut à Streanaeshalch qu'il se réfugia[115]. Aucun de ces personnages, a dit Étienne, n'avait été soumis au pouvoir de Wilfrid, et cette curieuse réflexion nous apprend que, même après avoir adopté les usages de l'Église romaine, les monastères scots de Lindisfarn, de Mailross et de Streanaeshalch étaient parvenus à repousser la juridiction de l'évêque romain.

Les choix faits dans ces monastères sont assez significatifs pour nous dispenser de commentaires. Il est évident que Wilfrid succombe devant une réaction des Scots. On sent, dès lors, quelle importance acquiert le démembrement dont cette révolution est suivie et combien il serait intéressant de connaître les régions dont se composent les nouveaux diocèses. Il en est un au sujet duquel Bède ne laisse rien à désirer, c'est celui d'York : « Ce diocèse, dit-il, comprenait la Déirie[116]. » Il en est un second sur lequel le vénérable écrivain n'est guère moins explicite : « Trumwin fut, selon son témoignage, évêque dans la province des Pictes, qui alors étaient soumis à l'empire des Angles[117], » et qui, d'ailleurs, était limitée au sud par

[110] Bed. Stev, l. IV, c. xxviii, § 347, p. 323.

[111] *Ibid* c. xxvii, § 343, p. 318. — *Vit. S. Cudb.* c. vi (Bed. Sm. p. 233, l, 17).

[112] Bed. Stev. l. IV, c. xxvii, § 345, p. 320. — *Vit. S. Cudb.* c. xvi (Bed. Sm. p. 241, l. 5).

[113] *Vit. S. Cudb.* c. vii (Bed. Sm. p. 234, l. 6); c. xvi (*ibid.* p. 241, l. 8); c. xxv (*ibid.* p. 248, l. 21).

[114] Bed. Stev. l. IV, c. xxviii, §. 347, p. 328. — *Vit. S. Cudb.* c. xxiv (Bed. Sm. p. 248, l. 5).

[115] Bed. Stev. l. IV, c. xxvi, § 341, p. 327. Voir cependant, Boll. x febr. *Vit. S. Trumwini*, § 1, n. 5.

[116] Bed. Stev. IV, c. xii, § 288, p. 274 : « ... Bosa qui Deirorum provinciam gubernaret,..... in civitate Eburaci »

[117] *Ibid.* p. 275... « Trumwin ad provinciam Pictorum quæ tunc temporis Anglorum erat imperio subjecta. »

le Forth[118]. Mais ces deux diocèses répondent exactement à des provinces politiques; pourquoi n'en serait-il pas de même à l'égard des deux autres? Pour quel motif la Bernicie, dans l'hypothèse où elle s'étendrait du Tess au Forth, serait-elle scindée, la Bernicie victorieuse et dominante, tandis que les deux contrées vaincues, celle des Déiriens et celle des Pictes, conserveraient leur intégralité? Sans doute le morcellement, dans notre opinion même, est une concession aux vaincus; mais cette concession ne peut aller, de la part des vainqueurs, jusqu'à se mutiler eux-mêmes. Du moment où le morcellement est une concession au nord du Forth et au sud de la Tess, il est improbable qu'il n'en indique pas une seconde, analogue à la première, entre la Tess et le Forth. Dès lors, il devient à peu près évident qu'entre le golfe et le fleuve subsistent deux populations, d'origine et d'intérêts divers, dont l'une a été subjuguée, dont l'autre veut raffermir sa conquête. Mais quel a été le vainqueur, sinon Oswald; quels sont les vaincus, sinon les Pictes? Nous l'avouons cependant, ces puissantes inductions seraient bien plus concluantes encore si nous retrouvions les limites précises de tous les diocèses formés avec celui de Wilfrid. Or, cela ne nous paraît pas impossible.

Des quatre diocèses, celui d'York et celui des Pictes étant les deux extrêmes, il ne reste à déterminer que les deux moyens, et même, entre ceux-ci, il n'y a rigoureusement d'indéterminée que la ligne par laquelle ils se touchent, puisqu'ils sont d'ailleurs circonscrits au sud et au nord par les deux diocèses dont Bède vient de nous faire connaître les limites. Pour déterminer cette ligne, Bède nous offre d'assez nombreuses indications; mais, ni Bède, ni aucune autorité contemporaine et locale à la

[118] Bed. Stev. IV, c. XXVI, § 341, p. 317.....: « Fretum quod Anglorum terras Pictorumque disterminat »

fois, ne donnent à ce sujet de renseignements positifs, et, pour en obtenir, il faut descendre jusqu'au XIIe siècle. A cette époque, deux autorités locales se présentent en même temps, qui ont dû puiser aux sources mêmes de la tradition. L'une est celle de Richard, prieur de l'église d'Hagustald[119]; l'autre, celle d'un anonyme qui écrit la vie de saint Cudbert et l'histoire de l'église de Lindisfarn, imprimées par Twisden au milieu des œuvres de Siméon de Durham[120]. Durham, on le sait, est depuis longtemps le siége des anciens évêques de Lindisfarn; Lindisfarn, Hagustald, sont précisément les deux diocèses dont nous ne connaissons pas encore toutes les limites. Richard et l'anonyme les indiquent de la manière la plus précise. Au début de ce mémoire, nous nous sommes élevé contre la méthode qui veut rectifier les autorités contemporaines d'après des autorités postérieures; mais nous avons préconisé la critique qui éclaire celles-ci en les contrôlant par celles-là. Ici, nous ajouterons que, si ce contrôle constatait un accord parfait des autorités récentes et plus détaillées avec les témoignages plus anciens, mais plus restreints, la science, même rigoureuse, devrait accepter comme inséparables les témoignages dont les diverses parties se trouveraient entre elles dans une harmonie parfaite. Si donc les indications précises de Richard et de l'anonyme coïncident de tous points avec les indications un peu moins formelles que fournit le texte de Bède, les conclusions que nous pouvons tirer de leurs témoignages réunis nous sembleront légitimement admissibles.

Citons d'abord le texte de Richard, puis celui de l'anonyme :

[119] *Script.* X, col. 286-308... : Ricardus prior Hagustaldensis, *De statu et episcopis Hagustaldensis ecclesiæ.*

[120] *Ibid.* col. 61-76. *Historia de S. Cudberto, et de commemoratione locorum regionumque ejus priscæ possessionis a primordio usque nunc temporis.* (Cf. Bolland. martis, t. I, § 1, n° 1, 3, *Vit. S. Cudberti.*)

« Le diocèse d'Hagustald, écrit Richard, était borné, d'après le rapport de quelques-uns, à l'orient par la mer, au nord par la rivière d'Alne, au sud par le Tess, à l'occident par Wetherhala[121]. Wetherhala doit être Weterhall, dans le Cumberland, vers le fleuve d'Eden. Le Tess séparait la Bernicie de la Déirie. L'Alne se trouve au nord du Tess. Tous deux se déchargent dans la mer qui, à l'orient, limitait le diocèse d'Hagustald, c'est-à-dire dans l'océan Germanique. Voici maintenant le texte de l'anonyme[122]: « Telle est, dit-il, l'extension du territoire de Lindisfarn. 1° *Au sud.* Depuis le fleuve de la Tweed jusqu'à l'embouchure du Farne [Pharnamuthe]; puis, de là, en remontant le Farne jusqu'aux montagnes où il prend sa source, et de ces montagnes jusqu'aux fleuves de Bromic et de Till, en y comprenant le bassin du Bromic depuis le lieu où il naît. 2° *Au centre.* Sur la rive gauche de la Tweed, depuis le point où commence l'Edra, vers le nord, *tout ce qui est à l'est*, jusqu'au lieu où cette rivière se jette dans la Tweed; et toute la terre qui se trouve entre l'Edra et cette autre rivière plus occidentale qui se nomme le Leder et se décharge *également*, vers le sud, dans la Tweed, en y comprenant la rive orientale [*sic : occidentale?*] du Leder. Enfin, 3°, *vers le nord.*

[121] *Script.* X, c. v, col. 292.. : « Ut autem « quidam ferunt ab oriente mare, a meri- « die Tesa fluvius, ab occidente Witherhala, a septentrione Alna fluvius, Haugustaldensis episcopatus termini fuerunt. »

[122] *Ibid.* col. 68...: « Hic est *Lindisfarnensis* terræ terminus : a fluvio *Tweoda* « usque ad *Pharnamuthe*, et inde superius « usque ad illum locum ubi hæc aqua quæ « vocatur *Pharned* oritur, usque ad montem « *Hybberndune*, et ab illo monte usque ad « fluvium qui vocatur *Bromic*, et inde usque ad fluvium qui vocatur *Till*, et tota « terra quæ jacet ex utraque parte ipsius « fluminis *Bromic*, usque ad illum locum « ubi oritur. Et illa terra ultra *Tweodu*, ab « illo loco ubi oritur fluvius *Edræ* ab Aquilone usque ad illum locum ubi cadit in « *Tweoda*, et tota terra quæ jacet inter « istum fluvium *Edræ*, et alterum fluvium « qui vocatur *Leder*, usque ad illum locum « ubi cadit in fluvium *Tweoda* versus Austrum; et tota terra quæ pertinet ad monasterium *S. Balthere* quod vocatur *Tinningaham*, a *Lombormore* usque ad *Escemuthe.* »

Toute la terre qui appartient au monastère de Saint-Balther, connu sous le nom de Tinningham, depuis le rivage de Lambar [Lambarmore] jusqu'à la bouche de l'Esce [Essemuth]. »

Dans ce passage, comme dans le précédent, presque toutes les limites sont déterminées par des cours d'eau ou par la mer. La *Tweed* est bien connue. Le *Farne* est un ruisseau qui se jette dans la mer, en face de l'île du même mom, et que Speed[123] indique sous le nom de *Warne*. Le *Bromic* est l'affluent le plus méridional du *Till;* celui-ci, le dernier affluent considérable de la *Tweed* sur sa rive droite. L'*Edra* est le dernier affluent considérable de ce même fleuve sur sa rive gauche; c'est l'*Adur* des cartes de Chalmers[124], le *With-Eter* des cartes de Speed[125] et de Camden[126]. Le *Leder* est le *Lauder* actuel, qui se jette dans la *Tweed* près de Mailross. La côte de Lambar doit être celle de *Lammermoor,* qui est voisine de *Tynningham*, où se trouvent les sept îles parmi lesquelles Camden signale encore celle de *Lamb*[127]; enfin, l'*Esce* est l'*Eske,* petit fleuve qui se jette dans le Forth un peu à l'orient d'Édimbourg.

Pour rendre plus clair le texte où se trouvent ces nombreuses indications, nous y avons ajouté plusieurs mots que l'emploi du caractère italique fait distinguer au premier coup d'œil. Deux de ces intercalations ont seules quelque importance. La première se rapporte à la rive orientale de l'*Edra,* la seconde à la rive occidentale du *Leder.* Si on ne les admettait pas, il se trouverait que l'anonyme a parlé deux fois de la rive droite de l'*Edra* et deux fois de la rive gauche du *Leder*. De plus, entre la première de ces deux rivières et l'Océan, il resterait une enclave complétement cernée par d'autres parties du diocèse de

[123] Speed. *Theat. brit. Northumberland*, fol. 89.

[124] Chalmers, *Caled.* I, p. 56.

[125] Speed. *Theat. brit. Scotia*, fol. 131.

[126] Camd. Gough, t. II, p. 292... : *A map of the principal roman camps*, etc.

[127] *Ibid.* p. 280... : *A map of the south part of Scotland.*

Lindispharn, et dont cependant l'anonyme ne ferait aucune mention. Enfin, si ce diocèse ne s'étendait que sur la rive gauche du *Leder,* il se trouverait d'un côté qu'une moitié de la limite occidentale, celle que dessinerait l'*Esk,* serait beaucoup plus reculée vers l'ouest que la seconde moitié dessinée par le *Leder;* et d'un autre côté, que Mailross serait exclu du diocèse, Mailross, l'annexe obligée de Lindispharn, avec lequel ses rapports sont perpétuels[128]. Mais que l'on admette ou que l'on supprime à la fois toutes nos explications, cela est parfaitement indifférent pour le résultat auquel nous tendons. Ce résultat, on se le rappelle, doit être de faire régner un parfait accord entre les indications un peu vagues de Bède et les indications plus précises des deux écrivains qui lui sont postérieurs.

Commençons par Richard. Celui-ci donne le Tess pour limite méridionale au diocèse d'Hagustald. Bède dit que le diocèse d'York comprend la Déirie. Or, la Déirie, c'est Usserius qui l'a prouvé d'après le texte même de Bède, s'étend jusqu'au Tess[129]. C'était donc à partir de ce fleuve que, pour Bède comme pour Richard, commençait le diocèse d'Hagustald. A l'Orient, dit Richard, ce diocèse était borné par l'Océan depuis le Tess jusqu'à l'Alne. Voici ce que Bède écrit dans la Vie de saint Cudberct, évêque de Lindispharn : « Lorsque l'homme de Dieu vit approcher le jour de sa mort..... il voulut, non-seulement visiter *son diocèse,* mais encore les fidèles qui se trouvaient *dans le voisinage.* Pendant qu'il accomplissait ce projet, la noble et sainte abbesse Aelflaede, vierge du Christ, le pria de venir dans une possession de son monastère pour le voir, l'entretenir, et lui faire dédier une église[130]. »

[128] *Vitæ S. Cudb.* ap. Bed. Sm. p. 227-291 et Bolland. 20 mars, III, p. 93-142, *passim.*

[129] Uss. *Antiq.* p. 212.

[130] « Interea dum præscius vicini sui obi« tus vir Domini Cudberctus... voluit prius, « *non solum sua circuitu parochia, sed et aliis* « *circa fidelium mansionibus visitatis,* cunctos

Cette possession n'était pas éloignée du monastère même; car, un peu plus loin[131], Bède dit qu'un serviteur d'Aelflaede, parti de ce dernier lieu un matin, put arriver dans le premier le même jour, avant que la messe fût célébrée. Or, ce monastère était celui de Strenaeshalch[132] situé sur l'Océan, et séparé de Lindispharn, siége de Cudberct, par toute la largeur que Richard donne à l'évêché d'Hagustald. Mais Cudberct ne parvient dans le voisinage de Strenaeshalch qu'en faisant une excursion dans des lieux qui ne sont point de son diocèse[133]. La conclusion est facile à tirer; elle est toute en faveur de Richard, dont elle montre la concordance avec le texte de Bède.

Le diocèse d'Hagustald, continue ce chroniqueur, avait l'Alne pour limite vers le nord. Sur les bords de l'Alne, Bède fait réunir un concile dans lequel se rencontrèrent les évêques nouvellement élus à la place de Wilfrid, et dans lequel fut décidée l'élection de Cudberct[134]. Le lieu précis où se tint le concile se nomme *le double gué*. Ce double gué attenait sans doute à quelque île fluviale, à quelque terrain à peu-près neutre sur les confins des deux diocèses d'Hagustald et de Lindispharn, entre lesquels, à cette époque, hésitait le choix de Cudberct. Avouons-le toutefois, cette induction serait assez faible, si nous n'en avions une seconde pour la corroborer. Les deux diocèses, en effet[135], n'eussent pu avoir la Tweed

« necessario exhortationis verbo confir-« mare... Quod dum ageret, rogatus a « nobilissima et sanctissima virgine Christi « Aelflaede abbatissa,... venit ad posses-« sionem monasterii ipsius, quatenus ibi-« dem et ipsum videre atque alloqui, et « ecclesiam dedicare deberet. » (Bed. Sm. p. 253, l. 35, *Vit. S. Cudb.* c. XXXIV.)

[131] *Ibid.* p. 254, l. XX et XXVII.

[132] Bed. Stev. l. III, c. XXIV, § 222, p. 216; l. IV, c. XXVI, § 341, p. 317.

[133] Bed. Sm. l. 40, p. 253.

[134] Bed. Stev. l. IV, c. XXVIII, § 347, p. 322: « Juxta fluvium *Alne*, in loco qui « dicitur *Adtuifyrdi*, quod significat *Ad* « *Duplex Vadum*. »

[135] Bed. Stev. cf. l. III, c. III, § 156, p. 160; c. VI, § 166, p. 168; c. XVI, § 191, p. 192; c. XVII, § 195, p. 193, etc.

pour limite, que si celui d'Hagustald eût enserré dans sa circonscription Lindispharn même, ce qui était impossible. Mais les limites des autres diocèses, nous l'avons vu, sont déterminées par des cours d'eau ou par la mer. Or, entre la Tweed, à l'embouchure de laquelle le diocèse d'Hagustald ne peut atteindre, et le Tess, qui borne ce diocèse au midi, il n'y a de cours d'eau pouvant servir de limites septentrionales que la Tyne, le Coquet et l'Alne. C'est sur la Tyne qu'est placé Hagustald, et ramener à ce fleuve les limites du diocèse dont cette ville était le siége, serait réduire à des proportions inadmissibles le pouvoir de l'évêque qui en était chargé. Les limites qu'établirait le Coquet seraient suffisantes, et nous les accepterions volontiers, si le moindre texte nous y autorisait, et si l'Alne n'avait en sa faveur une double présomption : d'abord le témoignage de Richard, puis la nécessité de restreindre autant que possible les emprunts faits à l'ancien territoire de Bernicie en faveur du diocèse de Lindispharn, si l'intention des rois northumbres était de satisfaire les exigences de populations dont l'origine eût été différente. En effet, d'après Richard même, nous l'avons remarqué précédemment, les limites politiques de la Bernicie s'étendaient au nord jusqu'à la Tweed. Faire atteindre ces limites au diocèse d'Hagustald, qui, d'après Bède, correspondaient à la Bernicie, c'était, nous venons de le voir, une chose impossible; mais détacher de la Bernicie plus que ce qui était rigoureusement nécessaire pour rendre indépendant de son collègue le siége de l'évêque de Lindispharn, c'eût été mécontenter les Berniciens. En détacher tout ce qui est au nord du Coquet, dans notre hypothèse, eût été exorbitant. En détacher tout ce qui est au nord de l'Alne, nous semblerait même avoir constitué de la part des rois northumbres une haute imprudence : car le siége de l'empire, la vieille capi-

tale de toute la Bernicie, qui naguère encore[136] était celle de l'Heptarchie, Bebbanbourg, se trouvait entre l'Alne et la Tweed. Enlever au diocèse des Berniciens leur cité nationale et prépondérante, pour en faire l'appendice d'un diocèse octroyé aux vaincus! il y aurait eu de quoi soulever les esprits. A notre avis donc, si l'Alne servait de borne au diocèse d'Hagustald, ce ne pouvait être dans toute l'étendue de son cours. Richard, il est vrai, indique ce fleuve comme seule limite septentrionale; mais, d'un côté, ses indications sont incomplètes et de l'autre elles sont fort brèves. Elles sont incomplètes, car, ainsi que nous le verrons bientôt, les frontières septentrionales du diocèse, dont il est l'historien, étaient plus étendues que le cours de l'Alne. Quant à leur brièveté, essayons d'y suppléer par les détails que nous offre l'anonyme, car, la limite septentrionale du diocèse d'Hagustald devenant nécessairement la limite méridionale de celui de Lindispharn, nous pouvons demander, à l'historien spécial de ce dernier diocèse les détails dans lesquels n'est point entré le prieur d'Hagustald.

Le diocèse de saint Cudberct, dit l'anonyme, comprend au sud les deux rives du Bromie. Or le bassin du Bromie touche vers le sud celui de l'Alne, dont la source se trouve à peu près sous la même longitude que la source même du Bromie et dont le cours est quelque temps parallèle de l'ouest à l'est au cours de ce dernier, qui bientôt s'élève vers le nord pour se décharger dans le Till. Sur ce point, on le voit, l'anonyme est d'accord avec Richard. Après le Bromie, continue l'hagiographe, c'est le Till qui borne le diocèse de Lindispharn. Cette indication est du plus grand prix pour notre thèse. La Tweed a un parcours de quatre-vingts milles anglais environ de l'ouest à l'est, mesuré en droite ligne; le Till tombe dans ce fleuve de ma-

[136] Jusqu'à la mort d'Oswi en 670. (Bed. Stev. l. II, c. v, § 100, §. 10.)

nière à laisser soixante et douze milles environ de ce parcours vers l'occident, et huit milles seulement à l'orient. C'est donc sur une largeur de huit milles seulement que le diocèse de Lindispharn enserre les deux rives de la Tweed; sur une largeur de soixante et douze milles, il n'en touche que la rive gauche, tandis que le diocèse d'Hagustald en atteint la rive droite. Ainsi, pendant un espace de soixante et douze milles, les limites politiques et religieuses de la Bernicie se confondent. Une étendue de huit milles seulement, ou tout au plus égale en longueur au cours de l'Alne, qui comprend seize milles environ en ligne droite, et dont la source, on se le rappelle, est placée à peu près sous le même méridien que celle de Bromie, est la seule concession faite aux dépens de la Bernicie, concession qu'exigeait impérieusement la situation de Lindispharn. Mais ce n'est pas tout. De l'embouchure de la Tweed, l'anonyme ne fait pas descendre les limites du diocèse de saint Cudberct jusqu'à la bouche de l'Alne[137]. Ces limites, d'après lui, s'arrêtent au Farn. Or le ruisseau de Farn se trouve juste en face de l'île du même nom, c'est-à-dire de l'établissement le plus méridional des moines scots et du séjour de saint Cudberct lui-même[138]. Au sud du Farn se trouve Bebbanbourg[139], qui, dès lors est compris dans le diocèse dont se compose principalement la Bernicie conquérante, et non dans ceux qu'on accorde aux populations conquises. Nous le demandons, est-il possible d'atteindre à une démonstration plus exacte des probabilités de notre opinion ? Est-il possible d'établir un accord plus par-

[137] Voir les *Vies de saint Cudberct, passim.*

[138] Bed. Sm. p. 242, l. 42 (*Vit. S. Cudb.* c. XVII, p. 263, l. XLV, et p. 291, l. IV); Bed. Stev. l. III, c. XVI, § 194, p. 192; l. IV, c. XXVII, § 343, p. 318; c. XXIX, § 352, p. 326; l. V, c. V, § 359, p. 332.

[139] « Insula Farne quæ duobus ferme millibus passuum ab urbe [Bebbanburgh] « procul abest. » (Bed. Stev. l. III, c. XXVI, § 194, p. 192.)

fait entre les inductions qui naissent du texte de Bède, et les assertions les plus détaillées des deux chroniqueurs que nous soumettons à son contrôle?

Le seul point sur lequel cet accord reste à établir, est celui de *Wetherhalla*, que Richard désigne comme le plus occidental du diocèse d'Hagustald. Wetherhalla avons-nous dit, se trouve sur l'Eden, qui probablement servait de limite à tout le diocèse. Ici nous aurions des textes victorieux au service de nos opinions, si nous voulions accepter ceux que Camden nous offre comme extraits d'une charte de donation, dressée par Egfrid en faveur de Cudberct[140], et d'une Vie de ce saint personnage dont il n'indique pas l'auteur[141]. La charte octroie la concession absolue de Carlisle et de son territoire[142] à l'évêque de Lindispharn. La vie porte que le canton de Cartmell fut également donné à cet évêque par Egfrid et par tous les Bretons qui l'occupaient[143]. Or, le territoire de Carlisle, au nord, vers le golfe de Solway; celui de Cartmell, au midi, vers la baie de Morecambe, forment les deux points extrêmes du Cumberland moderne, dont l'Eden est encore la limite. Malheureusement, la charte où est puisé le premier de ces renseignements se trouve fausse[144], et la Vie de saint Cudberct dont Camden a omis d'indiquer l'auteur n'est ni celle de Bède, ni celle de l'anonyme que les Bollandistes croient contemporain de ce dernier. C'est précisément celle que nous devons à cet autre anonyme, auquel nous avons emprunté l'indication des limites

[140] Camd. Gough. III, 175, n. I.

[141] *Ibid.* p. 131, voc. *Carthmell.*

[142] « . . . [Ego Ecgfridus] donavi. . . . civitatem quæ vocatur *Lugubalia*, et in circuitu ejus xv milliaria. . » (Cf. *Script.* X, p. 58.)

[143] « Dedit ei rex Ecgfridus terram quæ vocatur *Cartmel*, et omnes Britanni cum eo. . . »

[144] *Script.* X, p. 5, l. 57; Bed. Sm p. 782, l. 28 et n. 13. Bolland. martis, t. I, p. 145, § 11, n° 11 et *Vit. S. Cuthberti*, *ibid.*

du diocèse de Lindispharn [145]. Ces deux autorités servent toutefois à constater l'antiquité d'une tradition conforme à celle qu'a suivie Richard.

Mais cette tradition même, quatre passages de Bède la rendent vraisemblable. Deux appartiennent à l'histoire générale des Northumbres, deux à la biographie de saint Cudberct. Dès l'époque d'Ethelfrid, nous le savons, l'exact chroniqueur montre ce prince forçant les Scots à se renfermer dans leurs limites, après les avoir défaits à Degsastan près de Carlisle, sur la frontière septentrionale du Cumberland; puis il le conduit jusqu'aux limites les plus méridionales de cette province au moyen âge, et l'y fait remporter près de Chester la célèbre victoire qui coûta la vie aux moines de Bangor[146]. Depuis Ethelfrid, il est vrai, à la mort d'Edwin, les Bretons avaient secoué le joug des Northumbres[147]; mais Oswald d'abord, puis Oswi, avaient recouvré, nous l'avons vu, la puissance d'Edwin; et le fils d'Oswi, Ecgfrid, n'avait eu, nous le verrons, qu'à hériter du pouvoir paternel, en ce qui concerne les populations bretonnes. Enfin, dans les deux Vies de saint Cudberct écrites par le vénérable écrivain, plus d'un chapitre atteste la présence de l'évêque de Lindispharn à Carlisle[148], et ses relations, soit avec le clergé, soit avec les habitants de cette ville. Les habitants s'empressent de lui faire voir les antiquités romaines que possédait leur cité [149]. Qu'importerait à l'homme de Dieu, s'il n'y avait aucun intérêt temporel? Les clercs se font ordonner prêtres par ses mains [150]. Cudberct a consacré, il est vrai, une église

[145] *Script.* X, col. 69, l. 29.

[146] Bed. Stev. l. II, c. II, § 94, p. 102.

[147] *Ibid.* l. II, c. XX, § 146, p. 151.

[148] Bed. Sm. p. 250, l. 38. Bed. Stev. l. IV, c. XXIX, § 350, p. 325.

[149] « Postera autem die deducentibus « eum civibus ut videret mœnia civitatis, « fontemque in ea miro quondam Roma- « norum opere extructum, etc. (Bed. Sm. p. 249, l. 25, *Vit. S. Cudb.* c. XXVII.)

[150] « Idem famulus Domini Cudberctus « ad eandem Lugubaliam civitatem rogatus

dans un diocèse qui n'était pas le sien, comme nous l'avons dit précédemment; mais c'était celle d'un couvent distrait, nous l'avons vu, de la juridiction de l'ordinaire. Consacrer des prêtres dans un diocèse étranger, Cudberct ne l'eût pas osé. Carlisle lui appartenait donc au moins à titre religieux, sinon à titre politique. Pendant qu'il y ordonnait des clercs, il vint des rives du *Derwent* un solitaire qui séjournait dans les îles du lac où ce fleuve prend sa naissance[151]. Ce solitaire nommé Hereberct, qui était lié à Cudberct par des *affinités spirituelles*[152], accourait chaque année près du saint pour recevoir ses avis et sa direction. Or, le *Derwent-Water*, où se trouvait le séjour d'Hereberct, près de Keswich, touche au canton de Cartmell. Si les relations de Cudberct ne s'étendaient point jusqu'à Cartmell, les voici du moins constatées dans le voisinage de ce canton. Et de ce fait, ainsi que de l'ordination faite par Cudberct à Carlisle, il résulte, non-seulement une grande présomption pour l'exactitude des limites données au diocèse d'Hagustald par Richard, mais un curieux enseignement sur les contrées qu'embrassait celui de Lindispharn; car ici, comme naguère, les deux diocèses ayant une limite commune, nos recherches atteignent un double résultat. Carlisle est un centre éminemment breton; le Cumberland tout entier a subsisté avec sa population bretonne jusqu'à nos jours, avec le titre de royaume dans le moyen âge, après qu'il eut secoué le joug des Northumbres[153]. Voici donc qu'une notable partie des populations

« advenit, quatenus ibidem sacerdotes con« secrare, sed et ipsam reginam, dato ha« bitu sanctæ conversationis, benedicere « deberet. » (Bed. Sm. p. 250, l. 38, *Vit. S. Cudb.* c. XXVIII.)

[151] « Hereberctus.. in insula stagni illius « pergrandis de quo *Dioruventionis* fluvii « primordiæ erumpunt, vitam solitariam « ducens..... (Bed. Sm. p. 250, l. 37, *Vit. S. Cudb.* c. XXXVIII.)

[152] « Hereberctus.. Cudbercto spiritualis « amicitiæ fœdere copulatus. » (*Ibid.*)

[153] Vid. Usser. *Antiquit.* p. 212.

dirigées par Cudberct se compose de vaincus. Mais la présence bien constatée maintenant des Bretons dans le diocèse de Lindispharn, n'élève-t-elle pas la plus forte de toutes les présomptions en faveur de la cause que nous avons assignée à l'érection de ce diocèse, lorsque nous avons avancé qu'il était né d'une réaction des populations étrangères dont le territoire avait été absorbé dans la Bernicie.

Aux conséquences générales qui résultent de ces faits pour l'ensemble de nos opinions, s'en joint une relative au point spécial que nous examinons. Dans le fragment que l'anonyme consacre exclusivement à décrire les limites du diocèse de Lindispharn, il n'est question ni de Carlisle ni de Cartmell; et toute la population bretonne du diocèse se trouverait omise dans l'hagiographe sans cet heureux retour qu'il fait ailleurs sur les donations attribuées à son héros. Cela n'indiquerait-il pas que, dans le principe, le diocèse de Lindispharn n'avait embrassé que la population des Pictes, conquis jadis par Oswald, comme le diocèse de Trumwin n'embrassait que la population des Pictes plus récemment conquis par Oswi? Peut-être. Mais en tout cas, il reste constaté qu'en dehors des limites étroites indiquées par l'anonyme, des populations tout entières comme celles des Bretons du Cumberland pouvaient se rattacher au diocèse de Lindispharn. Or, à l'ouest de ces limites, au nord de Carlisle et jusqu'à l'isthme calédonien se trouvait une partie notable de la Valentia, la majeure partie du Galloway actuel, où toutes les opinions placent des Bretons, où nous plaçons à la fois des Bretons, des Saxons et des Scots. Cette portion de la Valentia se rattachait-elle au diocèse de Trumwin ou à celui de Cudberct? Ici, nous l'avouons, l'anonyme garde un silence absolu. Heureusement, plus tard, nous trouverons pour y suppléer le témoignage de Bède. Con-

tentons-nous maintenant d'étudier les seules indications que nous offre le plus récent des historiographes anonymes de saint Cudberct.

Déjà, nous l'avons vu, ces indications nous ont servi à déterminer, de la manière la plus précise, les limites qui étaient communes à l'est, au sud et à l'ouest, sur l'Océan, sur l'Alne, sur la Tweed et sur l'Eden, entre les diocèses d'Hagustald et de Lindispharn. Il nous reste à examiner le témoignage de l'écrivain anonyme, relativement aux limites septentrionales de ce dernier diocèse, sur lesquelles il n'a plus rien de commun avec le premier. Mais si, pour l'étude de ces limites, l'historien spécial d'Hagustald ne peut plus nous être d'aucune utilité, Bède, l'historien général des Northumbres, demeure toujours le témoin par excellence dont les indications doivent infirmer ou confirmer souverainement celles de l'anonyme. Or, ce dernier assignant au diocèse de Lindispharn vers le nord les mêmes bornes que Bède assigne au diocèse de Trumwin vers le midi, c'est-à-dire le Forth, ce bras de l'Océan qui longe d'un côté la terre de Saint-Balthère et de l'autre celle des Pictes, nous pourrions en quelque sorte regarder notre tâche comme accomplie, si nous ne tenions à montrer jusqu'à quel degré d'exactitude les textes de nos deux autorités se correspondent. Ainsi, sur un des points de la limite commune qui se trouve entre le diocèse des Pictes et celui de Lindispharn, l'anonyme indique l'Esk, qui se décharge au sud du golfe, comme limite occidentale de ce dernier diocèse. Bède en parlant du siége de Trumwin dit, ainsi que nous le verrons plus tard, que celui-ci résidait dans le monastère d'Æbbercurnig[154]. Or, le monastère

[154] « Vir Dei Trumuini .... recessit cum « suis qui erant in monasterio Æbbercurning, posito quidem in regione Anglorum, sed in vicinia freti quod Anglorum « terras Pictorumque disterminat. » (Bed. Stev. IV, c. xxvi, § 341, p. 317.)

d'Æbbercunig, placé de manière à éviter un coup de main de la part des Pictes, toujours disposés à la révolte, était situé au sud du golfe, non loin de la rive occidentale de l'Esk, dont le cours est la principale des limites naturelles qui pouvaient se trouver entre le diocèse de Trumwin et celui de Lindispharn[155]. Mais c'est peu. D'après l'anonyme, ce dernier diocèse était divisé en trois parties : dans la plus septentrionale se trouvait *Tynningham;* dans la plus méridionale, Lindispharn; au centre, celle qui allait de l'Océan ou de l'Edra jusqu'au Leder. Or, Bède en main, il est facile de constater que ces trois parties ressortissaient du même diocèse.

Ainsi c'est sur les bords du Leder[156] qu'a eu lieu la vocation de Cudberct, et c'est à Mailross que le conduit immédiatement cette vocation. Il y est bientôt visité par Eata[157], « qui alors, dit Bède, était prêtre et abbé de ce monastère, et qui, depuis, fut évêque en même temps de ce lieu et de Lindispharn. » On ne saurait dire rien de plus formel. Mailross et le Leder, qui y touche, étaient bien du diocèse de Lindispharn. Tynningham en était aussi; car, au moment où Cudberct, prêt à se démettre de l'épiscopat, visitait non-seulement les peuples voisins, *mais ses propres ouailles*, il se rendit de Strenaeshalch à la bouche du Tyne, non pas de ce fleuve qui traverse Hagustald, mais de celui qui a donné son nom à Tynningham[158], et qui est situé, comme cette ville, au nord du Farne, qui sépare le diocèse

[155] Lorsque la victoire des Pictes sur Ecgfrid (685) eut détruit le diocèse de Trumwin, le territoire d'Æbbercurnig fut réuni à celui de Lindispharn (vers 730), dont il n'avait été détaché sans doute que pour ménager un lieu de refuge au clergé northumbre en deçà des golfes. (Chalm. *Caled.* I, p. 325.)

[156] Simeon Dunelm. (*perperam* Turgot), l. I, c. III (ap. *Script.* X, p. 2, l. 41). Cf. Bed. Sm. p. 231, l. 35; *Vit. S. Cudb.* c. IV.

[157] Bed. Sm. p. 233, l. 33; *Vit. S. Cubd.* c. VI : « Aveniente... Eata tunc presbytero « et abbate monasterii ipsius, postea Lin« disfarnensis ecclesiæ, simul et ejusdem « loci antistite, etc... »

[158] Voir plus haut, p. 254, l. 34, *Vit. S. Cubd.* c. XXXV.

d'Hagustald de celui de Lindispharn, au sud du Forth, qui sépare ce dernier du diocèse des Pictes. Là se trouvait une sainte abbesse nommée Werea, pour laquelle fut la dernière visite du saint évêque, qui reçut de ses mains le linceul avec lequel il voulut être enveloppé au moment de mourir. Mais Bède, qui nous révèle de si étroites relations entre Lindispharn et Tynningham, nous en signale d'autres entre Tynningham et Mailross, lorsqu'il raconte la merveilleuse histoire de cet habitant d'une contrée des Northumbres appelée *Tuneningum*[159], qui, après être mort et ressuscité, vint achever la vie qui lui était rendue dans le monastère où Cudberct avait fait ses premières armes[160]. Il est vrai que ce fait n'aurait rien de décisif par lui-même, si ceux qui précèdent n'avaient établi que Mailross, Lindispharn et Tynningham faisaient partie du même diocèse. Il est encore vrai que, jusqu'à cette heure, l'érudition d'outre-Manche s'est évertuée à lire, non pas *Tuneningum*, mais *Cuneningum*, et à retrouver ce lieu dans la moderne Cuningham[161]. Nous ne demanderions pas mieux que de l'y voir réussir; car c'est près de Cuningham, on se le rappelle, que nous avons placé les conquêtes des Scots, au sud de la Clyde. Or ces Scots sont précisément ceux que l'anonyme a oublié de rattacher au diocèse de Lindispharn, et la retraite d'un habitant de Cuningham à Mailross serait une première indication pour réparer cette lacune; aussi n'est-ce qu'à regret, et après un mûr examen, que nous nous sommes décidé à lire *Tuneningum*, et à rapporter au territoire de Saint-Balthère l'aventure du mort ressuscité, sauf à laisser de côté la preuve surabondante qu'elle fournit, pour peu qu'on hésite à se ranger de notre avis.

[159] Bed. Stev. V, c. XII, § 389, p. 358.

[160] *Ibid.* p. 359.

[161] Bed. Sm. p. 195, n. 2; Bed. Stev. p. 358, n. 22. Cf. Pinkert. *Enq* I, p. 328

Mais de Mailross à Lindispharn, de Lindispharn à Tynningham, et enfin de Tynningham à Mailross, nous faisons avec Bède le périple de trois territoires indiqués par l'anonyme, en constatant, comme il l'a fait, que tous trois appartiennent au même diocèse. Ainsi naguère Bède, complété par Étienne, nous a révélé les causes politiques et religieuses du morcellement des diocèses. Rapproché de Richard et de l'anonyme, le vénérable historien nous apprend quelle était la circonscription des nouvelles provinces ecclésiastiques, et il se trouve que celles-ci répondent exactement, pour le nombre et par les limites, aux anciennes provinces politiques dont nous signalons l'existence chez les Northumbres. Ainsi le diocèse d'York, qui s'étend de l'Humber au Tess, atteint les deux fleuves qui bornent, selon nous, la Déirie. Le diocèse d'Hagustald correspond à la Bernicie, sauf la mince lisière du nord-est, dans laquelle était situé Lindispharn. Cette lisière, rattachée à la province qu'Oswald aurait jadis conquise sur les Pictes et sur les Scots, pour l'incorporer à ses États, formait le territoire de ce dernier asile des missionnaires scots, devenus Romains pour rester indépendants. Enfin, la province des Pictes, qu'Oswi aurait tout récemment détachée de leur royaume pour l'annexer au sien, serait devenue le partage de Trumwin. Les conclusions que nous nous sentons disposé à tirer de ces faits si curieux n'atteindront toutefois, nous le reconnaissons, leur dernier caractère d'évidence, que lorsque, après avoir déterminé l'étendue des conquêtes d'Oswi, nous pourrons en conclure qu'il est impossible de placer au nord du Forth les conquêtes d'Oswald. Mais pour achever de déterminer, ainsi que nous nous le sommes proposé, cette étendue en dehors des renseignements que nous fournissent les textes relatifs à ces deux princes, après avoir eu recours à l'étude des faits reli-

gieux accomplis sous Ecgfrid, leur successeur, nous croyons devoir aborder celle des faits politiques de son règne qui auraient pu modifier l'état des contrées septentrionales. Les heureuses présomptions qui résultent de l'une sont d'un bon augure pour les résultats de l'autre.

Renseignements tirés des faits-politiques accomplis sous Ecgfrid.

D'après Bède, on se le rappelle, les succès d'Oswald le rendent maître de Pictes et de Scots dont la position n'est point indiquée. D'après Bède encore, les succès d'Oswi établissent la suprématie de ce Bretwalda sur les Pictes et sur les Scots du nord, et soumettent à sa domination directe une province des Pictes méridionaux. Lorsque Ecgfrid succède à Oswi, les Pictes se soulèvent et sont vaincus, comme nous l'a révélé le biographe de Wilfrid. La victoire d'Ecgfrid a-t-elle pour résultat seulement de replacer sous le joug qu'ils veulent secouer les Pictes dont Oswald et Oswi avaient fait la conquête? Ou bien ajoute-t-elle de nouvelles conquêtes à celles de ces deux princes? Le texte d'Étienne pourrait, au premier abord, faire croire à ce dernier résultat, et nous nous sentirions porté à l'interpréter dans ce sens, car cette multiplicité de conquêtes serait favorable à notre thèse. Plus les successeurs d'Oswald, en effet, s'étendraient aux dépens des Pictes, moins il resterait de place au nord des golfes pour y supposer ses propres accroissements. Mais de graves motifs nous font rejeter la pensée d'une extension politique obtenue par Ecgfrid aux dépens des peuples septentrionaux. Ces motifs, nous les avons puisés dans l'étude comparée d'Étienne et de Bède; tous deux, on le sait, moines, historiens, Northumbres, contemporains, et dont le témoignage ne peut être mieux éclairci ni commenté avec plus de certitude que par le rapprochement de leurs mu-

tuelles assertions. Avant, toutefois, de recourir à ce rapprochement critique, nous commencerons par demander à Étienne seul tous les renseignements que nous pourrons en extraire.

Nous avons déjà cité dans son entier le passage de cet écrivain relatif à Ecgfrid, sur lequel nous sommes obligé de revenir. Ce passage, ainsi qu'on a pu le remarquer, comprend trois chapitres de la biographie de Wilfrid. Dans l'un, il est spécialement question de la révolte et de la soumission des Pictes[162]; un autre est consacré à l'agression et à la défaite des Merciens[163]; le troisième, enfin, commence par cette phrase, dans laquelle se trouve le nœud des difficultés qui vont nous occuper : « A mesure que les triomphes d'Ecgfrid étendaient sa puissance au nord et au midi, le pouvoir religieux du bienheureux Wilfrid, comme évêque, s'étendait, au midi sur les Saxons, au nord sur les Bretons, sur les Scots et sur les Pictes[164]. »

Cette phrase soulève deux questions : 1° dans l'extension que prend la puissance d'Egfrid au nord et au midi, Étienne comprend-il tous les peuples dont il dresse la nomenclature lorsqu'il parle de l'extension du pouvoir religieux de Wilfrid? Ou bien veut-il dire seulement que, par suite des deux victoires remportées exclusivement sur les Pictes au nord, sur les Merciens au midi, Ecgfrid aurait acquis, au sud comme au septentrion, assez de prépondérance pour étendre, non-seulement sur les Merciens et sur les Pictes vaincus, mais sur les Bretons

[162] « De victoria regis (Ecgfridi) in feroces « Pictos. » (*Vit. S. Wilf.* c. XIX, ap. *Script.* XV, p. 61.)

[163] « De victoria adversum regem Merciorum. » (*Ibid.* c. XX.)

[164] « Sicut igitur Ecgfrido rege religioso « regum ad Aquilonem et Austrum per « triumphos augebatur; ita beatæ memoriæ Wilfrido episcopo ad Austrum super « Saxones, et Aquilonem super Britones et « Scotos, Pictosque regnum ecclesiarum « multiplicabatur. » (*Vit. S. Wilf.* c. XXI p. 62.)

et sur les Scots qui lui seraient demeurés soumis, le pouvoir religieux de Wilfrid? 2° l'extension incontestable que prit le pouvoir d'Ecgfrid sur les Pictes et sur les Merciens est-elle relative à la situation qu'avait faite à Ecgfrid la révolte de ces peuples, ou à celles qu'avaient faite aux Northumbres les conquêtes d'Oswald et d'Oswi? En d'autres termes, Ecgfrid, par suite de ses victoires, n'étendit-il sa puissance qu'en la *rétablissant* dans les limites où l'avaient placée ses prédécesseurs, ou bien, *ajouta-t-il* à la puissance même dont ceux-ci avaient joui avant lui? C'est pour l'étude successive de ces deux questions que nous nous proposons d'explorer de plus près le texte d'Étienne en premier lieu, puis d'en rapprocher celui de son vénérable contemporain.

Chacune de ces questions, on s'en sera de suite aperçu, concerne à la fois des populations septentrionales et des populations méridionales, qu'Étienne rapproche dans cette phrase de son troisième chapitre dont nous nous occupons, mais auxquelles il a précédemment consacré deux chapitres distincts, et sur lesquelles nous examinerons son texte séparément. Et d'abord, des populations septentrionales, autres que celles des Pictes, prenaient-elles part aux hostilités de ceux-ci contre Ecgfrid? Le texte d'Étienne semble l'affirmer d'une manière positive : « Les populations bestiales des Pictes, y est-il dit, réunissent, de tous les points de ces outres au sein desquelles se forme l'aquilon, des peuples innombrables, *gentes innumeras*[165]. » Mais cette phrase n'affecte-t-elle pas des formes trop ambitieusement poétiques, pour demeurer rigoureusement historique? Si, par ce mot *gentes*, Étienne veut désigner des *nations*, comme il n'y a dans les outres du nord en Bretagne,

[165] « Populi bestiales Pictorum... congregantes undique de utribus et folliculis aquilonis innumeras gentes, etc. » (*Vita S. Wilf.* c. xxi, p. 62.)

après les Pictes, que les Scots et peut-être quelques restes de Bretons dont Étienne semble faire une population septentrionale [166], il se trouve que c'est à deux *nations* que le barde chrétien applique l'épithète d'*innombrables*, et sa poésie devient ridicule. Que si, au contraire, par l'expression *gentes*, Étienne ne veut désigner que les différentes *tribus* des Pictes, sa phrase devient vraie, tout en restant bizarre. Plus d'une expression même y acquiert de la justesse ou de la clarté. Ainsi, le participe *congregantes*, qui indique un acte de suprématie, se fût assez mal appliqué à des *nations* alliées, et s'applique parfaitement à des *tribus* sujettes. Les mots *gentes innumeras* deviennent la traduction et le commentaire de ceux-ci : *populi bestiales Pictorum*, mis au pluriel par Étienne; tandis que tous les autres écrivains, en parlant des Pictes, n'en font jamais qu'un seul peuple, ou les divisent tout au plus en Pictes méridionaux et en Pictes septentrionaux [167]. Enfin, dans tout le chapitre qui est consacré à la révolte des Pictes, *De victoria regis in feroces Pictos*, sauf cette expression *gentes innumeras*, il n'est question que des Pictes. Ce sont eux qui deviennent hostiles à Ecgfrid, et ce sont eux seulement que celui-ci punit de leur hostilité [168]. Bien plus, Egfrid, en les attaquant, n'attaque qu'une seule armée; en les châtiant, ne châtie qu'un seul peuple : *Contra enormem hostem.... invasit, stragemque immensam* populi *subruit.* D'après Étienne même, lorsqu'on l'étudie, il devient donc évident qu'il est question, dans son texte, d'une rébellion isolée des

[166] « Ad Aquilonem super *Britones* et Sco- « tos, etc. » (*Vita S. Wilf.* c. XXI, p. 62.)

[167] « Venit de Hibernia.... Columba... « prædicaturus verbum Dei provinciis *sep-* « *tentrionalium* Pictorum, hoc est eis quæ « arduis atque horrentibus montium jugis « ab australibus eorum sunt regionibus se- « questratæ. Nam ipsi australes Picti..... » (Bed. Stev. lib. III, c. IV, § 158, p. 162.)

[168] « *Populi* Bestiales Pictorum... jugum « servitutis a se abjicere minabantur..... « in servitutem redacti *populi*..... subjecti « jugo captivitatis jacebant. » (*Ibid.*)

Pictes, réunissant les nombreuses tribus de leur race pour les diriger contre Ecgfrid.

Mais ces tribus, tellement nombreuses qu'elles en deviennent innombrables dans la prose poétique d'Étienne, offrent-elles la totalité des Pictes, ou n'en forment-elles qu'une partie? Si elles en offrent la totalité, comme la totalité des Pictes n'avait jamais été soumise par les Northumbres, il est évident que leurs hostilités ont pu donner lieu à une extension du pouvoir d'Ecgfrid relativement à ses prédécesseurs. Il en serait de même si ces tribus ne formaient qu'une partie de la population picte, et que cette partie fût demeurée étrangère aux conquêtes d'Oswald et d'Oswi. Pour résoudre les difficultés que soulève cette seconde question en ce qui concerne exclusivement les Pictes, Étienne nous offre cette fois des renseignements prosaïques, mais positifs : « Les populations bestiales des Pictes, écrit-il, méprisant et détestant la *domination saxonne,* menacent de secouer *le joug de la servitude.* » La défaite qui suit cette levée de boucliers ne change d'ailleurs rien à la situation de ceux qui y ont pris part. Les populations bestiales des Pictes avaient voulu secouer *le joug de la servitude.* « Ces peuples, dit Étienne, après leur défaite, subissent *le joug de la servitude* jusqu'à la mort d'Ecgfrid. »

Il ne nous reste plus à examiner dans l'hagiographe que les deux questions relatives aux populations méridionales dans leurs hostilités contre Ecgfrid. Ces populations se composent-elles seulement de celles des différentes provinces de la Mercie[169], ou désignent-elles d'autres Saxons austraux qu'Ecgfrid

[169] « ...Regnum Australium Merciorum, « qui sunt, ut dicunt, familiarum quinque « millium, discreti fluvio Treanta ab Aquilonalibus Merciis, quorum terra est familiarum septem millium » (Bed. Steven. l. III, c. XXIV, § 224, p. 217.) « Ordinavit « Theodorus, Vynfridum... qui sicut præ« decessores ejus provinciis Merciorum et « mediterraneorum Anglorum et Lindisfar« norum episcopatus officio præesset; in

aurait vaincus et soumis à sa domination politique, en même temps qu'il les eût soumis à la suprématie religieuse de Wilfrid? Puis, dans le cas où il s'agirait exclusivement des Merciens dans le texte d'Étienne, quelles seraient les conséquences de leur défaite pour l'extension du pouvoir d'Ecgfrid? La solution de ces questions nous intéresse moins directement que celle des questions qui concernent les populations septentrionales. Mais nous avons été obligé d'accepter le texte d'Étienne tel qu'il se présente, et nous n'avons pu scinder la phrase unique qui fait le sujet de notre commentaire. Il ne sera pas inutile, d'ailleurs, d'étendre ce commentaire aux indications qu'elle nous donne sur les populations méridionales; car c'est au sujet de celles-ci que nous constaterons le mieux le vague des expressions dont Étienne enveloppe trop souvent l'exactitude de ses renseignements, et la précision rigoureuse de langage que Bède joint à son admirable exactitude.

L'hagiographe, lorsqu'il s'agit des peuples que les Merciens auraient pu entraîner dans leurs hostilités contre Ecgfrid, dit, on peut se le rappeler[170], que Wulfaire, roi de Mercie, avait excité tous les peuples du midi, *omnes australes populos*, contre le monarque northumbre. Ici nous trouvons *tous les peuples du midi* mentionnés avec le même vague que l'étaient naguère *les peuples innombrables* du septentrion. Par cette dernière expression, nous l'avons vu, Étienne désigne très-probablement les diverses tribus des Pictes. Par *tous les peuples du midi*, entend-il seulement ceux qui peuplaient les divers cantons de la Mercie? Cette fois, nous serions tenté de croire le contraire, d'après

« quibus cunctis Vulfheri qui adhuc supe« rerat, sceptrum regni tenebat. » (Bed. Steven. l. IV, c. III, § 265, p. 255. Cf. l. III, c. XXIV, § 223, p. 216, etc.)

[170] « Wulfarius rex Merciorum... *omnes « australes populos* adversum regem nos« trum concitans. »

certaines remarques que suggère toujours le texte de notre auteur. Wulfaire ne rassemble pas les peuples du midi comme les Pictes rassemblaient ceux du nord, *congregantes;* il les excite, *concitans.* On *rassemble* ceux sur qui l'on agit avec autorité; on *excite* ceux sur qui l'on ne peut agir que par influence. Il n'est pas question, dans l'hagiographe, des *populi Merciorum* au pluriel, comme il l'était des *populi Pictorum.* Il est vrai que, dans le chapitre consacré à la levée de boucliers des Merciens, *De victoria adversum regem Merciorum,* sauf ces expressions, *omnes australes populos,* il n'est question que des Merciens mêmes, comme dans le chapitre consacré aux Pictes il n'était question que de ceux-ci; mais en parlant des Merciens, Étienne n'emploie pas de termes qui excluent l'idée d'alliés unis à leur sort. Il dit qu'Ecgfrid mit en fuite le monarque ennemi, *regem fugavit;* il ne dit pas qu'il écrase *le peuple* qu'il combat, *stragem populi subruit.* Dans l'histoire des hostilités de la Mercie, il est donc permis, même d'après Étienne, de supposer que les Merciens avaient pour auxiliaires, sinon *tous les peuples du midi,* comme le veut son exagération poétique, du moins quelques-uns des Saxons méridionaux.

Quant au résultat particulier que ces hostilités durent entraîner pour les Merciens, Étienne, sans sortir entièrement de son vague habituel, se montre cependant plus explicite. Les Merciens ne cherchaient pas, comme les Pictes, à secouer le joug des Northumbres; ils voulaient imposer le leur à ceux-ci[171], qui jadis les avaient subjugués[172], mais dont ils s'étaient affranchis dès l'année 658[173]. Les agresseurs sont défaits, et soumis à un tribut du vivant de Wulfaire. Ce roi mort, Ecgfrid exerce avec plus de plénitude le pouvoir qu'il s'est arrogé, *plenius...*

[171] « Non tam ad bellandum, quam ad « redigendum sub tributo. »

[172] Bed. Stev. l. III, c. XXIV, p. 214.

[173] *Ibid.* § 224, p. 217.

imperavit[174]. Ce pouvoir était évidemment une extension de celui que lui avait légué son père; il reposait d'abord sur un tribut, puis il avait pris d'autres accroissements. Ceci semble indiquer une conquête territoriale; mais sur quel point et dans quelles limites se serait accomplie cette conquête? C'est ce qu'Étienne laisse complétement ignorer. Il est temps de revenir à son vénérable contemporain.

Revenons donc, avec Bède, sur tous les points pour lesquels l'hagiographe ne nous a donné qu'une vague satisfaction. Le premier est *relatif* aux peuples septentrionaux, et des deux questions qui s'y rattachent, la première est *relative* aux probabilités qu'aurait pour Ecgfrid une extension de pouvoir sur les Bretons et sur les Scots. Ces deux nations faisaient-elles partie des *gentes innumeras* réunies par les Pictes dans l'intention de marcher contre les Northumbres? La discussion du texte d'Étienne a déjà donné une semi-probabilité à la négative. En ce qui concerne les Scots, Bède l'a mise hors de doute, lorsqu'après le combat de Degsastan, il a dit que, depuis cette époque (603) jusqu'au moment où il écrit (731), les Scots n'ont jamais osé provoquer les Northumbres au combat, *venire in prelium*. Le règne d'Ecgfrid s'étend, on le sait, de 670 à 684. De ces peuples innombrables qu'auraient entraînés les Pictes dans leurs hostilités, si par *gentes innumeras* Étienne n'avait pas voulu désigner leurs propres tribus, il ne reste donc plus que les Bretons. Bède n'en parle en aucune manière à l'occasion du sujet qui nous occupe; mais comme il se tait également sur les Pictes, nous allons voir, à propos de ceux-ci, ce qu'il faut penser de son silence.

174 « Regem [Vulfherum] fugavit [Ecg-« fridus], regnumque ejus sub tributo dis-« tribuit, et eo postea quacumque ex causa « moriente, *plenius* aliquod spatium paci-« fice imperavit. »

Ecgfrid a-t-il soumis les Pictes à un pouvoir plus étendu que ne l'avait été celui de ses ancêtres? Telle est notre seconde question. Or l'exact, le minutieux historien des anciens Bretwaldas, dont il a noté, on se le rappelle, les moindres succès et les plus petits revers, lorsque leur puissance devait en être modifiée, non-seulement ne signale aucune extension du pouvoir d'Ecgfrid, son contemporain et son roi, sur les Pictes, mais il ne parle pas même de cette levée de boucliers à laquelle la prose poétique d'Étienne a donné des proportions si formidables. Pour l'hagiographe, la guerre qui avait influé sur les destinées personnelles du bienheureux évêque d'York était une guerre importante; l'historien, dont les renseignements sont si positifs, passe cette guerre sous silence, et l'on peut hardiment en conclure qu'elle n'avait ni amélioré ni empiré la situation de sa patrie. L'omission de Bède en ce qui concerne les Bretons et les Pictes, son assertion en ce qui concerne les Scots, rapprochées des semi-probabilités que fait naître le texte d'Étienne, permettent donc d'affirmer que le pouvoir d'Ecgfrid n'avait reçu aucune extension vers le nord. Sachons s'il en avait reçu vers le midi.

Étienne avance, on se le rappelle, que les Merciens entraînent dans leur agression contre Ecgfrid *tous les peuples austraux;* et, d'après son texte même, nous avons pu soupçonner sinon la totalité de ces peuples, du moins quelques-uns d'entre eux, d'avoir participé à cette agression. Au moment où elle a lieu (674), cinq des royaumes de l'heptarchie subsistaient plus méridionaux que les Merciens et les Northumbres. C'étaient ceux d'Essex, de Sussex, de Wessex, de Kent et d'Estanglie. La presque totalité de ces royaumes, nous l'avons vu, reconnaissait Oswald d'abord, puis Oswi comme Bretwalda. Mais le pouvoir de ce dernier avait reçu une cruelle atteinte

par la révolte des Merciens (658), révolte qui paraît avoir coûté aux Northumbres leur suprematie sur tous les peuples du midi; car, après Oswi, Bède n'indique plus aucun Bretwalda, quoiqu'il donne en entier l'histoire d'Ecgfrid, fils et successeur d'Oswi[175] et de plusieurs autres rois northumbres de leur sang[176]. Mais de 658, époque de la révolte des Merciens, jusqu'en 674, époque où les Merciens attaquent Ecgfrid, seize ans s'étaient écoulés et les peuples du sud, qui avaient dû faire cause commune en 658 pour recouvrer leur liberté, pouvaient fort bien en 674 ne pas se réunir pour accabler celle des Northumbres. Bède ne les mentionne en rien lors de cette dernière entreprise. Son silence, toutefois, ne prouve rigoureusement pour les Saxons du midi que ce qu'il a prouvé pour les Pictes, savoir que l'agression dirigée contre les Northumbres n'avait en rien modifié la situation politique de ceux-ci. Mais à l'aide des indications que donne par ailleurs le scrupuleux historien, on peut retrouver quels sont ceux d'entre les Saxons austraux qui ont dû seconder les Merciens en 674, quels sont ceux dont la neutralité est probable?

Ainsi les peuples d'Estanglie, de Kent, de Vessex, doivent être classés parmi ces derniers. 1° Les rois d'Estanglie étaient intimement unis à ceux des Northumbres par la politique et

[175] Bed. Stev. lib. III, c. XXIV, § 221, p. 124; liv. IV, c v, p. 257; c. XII, p. 272; c. XVII, p. 285; c. XIX, p. 290; c. XXI, p. 296; c. XXVI, p. 315; c. XXVIII, § 347, p. 322, etc.

[176] « Successit Ecgfrido in regnum Alfrid..... destructumque regni Scotum, « *quamvis intra fines angustiores*, nobiliter « recuperavit. (*Ibid.* l. IV, c. XXVI, § 341, p. 317; cf. l. V, c. I, § 361, p. 334 et c. XIX, § 420-424, p. 386.) « Osred filius « Alfredi (*ibid.* p. 389, cf. c. XVIII, § 409, p. 377; c. XIX, § 412, p. 380; c. XXII, § 445, p. 409). « Cœmed » (*ibid.*) « Osris « qui Cœmedo successerat. » (*Ibid.* c. XXIII, § 447, p. 411.) « Colwulfus frater illius « qui ante se regnaverat Coenredi regis, « cujus regni et principia et processus tot « ac tantis redundavere rerum adversan- « tium motibus, ut quid de his scribi de- « beat, quemve habitura sint finem singula, « necdum sciri volent. (*Ibid.* c. XXIII, § 447, « p. 411, etc.)

par les liens du sang[177]. Ils étaient également ennemis des Merciens, et c'était en vengeant trois monarques estangles, massacrés par ceux-ci, qu'Oswi s'était soumis la Mercie. Oswi avait donné à Ecgfrid, son fils, pour épouse, Œdilthryde, fille d'Anna, l'un des rois qu'il avait vengés[178]. Anna s'était uni lui-même à Hereswide[179], du sang royal des Northumbres[180]. En 674, lors des hostilités qui éclatent entre les Merciens et les Northumbres, le roi des Estangles était Alduulf, fils d'Anna et d'Hereswide, frère d'Œdilthryde, dont on attaquait l'époux. Est-il probable qu'Alduulf ait pris parti en faveur du peuple qui avait égorgé son père et les siens contre son beau-frère, contre la famille de sa mère? 2° Le royaume de Kent n'avait jamais reconnu la suprématie des Bretwaldas northumbres[181]; mais ses chefs avaient conservé avec ceux-ci d'intimes relations. Egberet, contemporain d'Oswi, l'avait secondé dans tous ses efforts pour substituer le clergé romain au clergé des Scots[182]. Il était mort en juillet 673, au moment où allait éclater la guerre des Merciens contre Ecgfrid. Son frère Hlotaire l'avait remplacé[183]. Hlotaire, comme Egberet, était fils de Sexburg[184], sœur d'Œdilthryde, l'épouse d'Ecgfrid, la sœur d'Alduulf, la fille d'Anna égorgé par les Merciens. A peine monté sur le trône, le nouveau roi aurait-il dirigé ses armes contre son oncle? Cela, d'ailleurs, lui eût fort mal réussi, car l'année qui

[177] Bed. Stev. lib. II, c. XII, p. 130, c. XV, p. 140; l. III. c. XVIII, p. 196, c. XXIV, § 221, p. 215.

[178] *Ibid.* l. IV, c. III, § 260, p. 250, c. XIX, p. 290, c. XX, p. 294.

[179] Cf. Bed. Stev. l. IV, c. XXIII, § 323, p. 301; Pagi, *Critic.* ann. 680, § 15; les tables de Carte, *Hist. of England*, t. I, p. 211. Alford, *Annal.* ann. 655, § 8 et 690, § 16. Ce dernier fait épouser Herehvid par Edhelhère, frère d'Anna.

[180] Bed. Stev. l. IV, § 322, p. 301.

[181] *Ibid.* l. II, c. V, § 100, p. 110.

[182] *Ibid.* l. III, c. XXIX, p, 236; l. IV, c. I, p. 242.

[183] *Ibid.* l. IV, c. V, § 271, p. 261.

[184] *Ibid.* cf. l. III, c. VIII, § 172, p. 174; l. IV, c. I, p. 242, c. V, p. 261. c. XIX, § 311, p. 292.

suivit la guerre des Northumbres et des Merciens, ceux-ci ravagèrent ses États[185]. 3° Les Saxons de Wessex n'avaient pu, de leur côté, se montrer hostiles à Ecgfrid. De la biographie des abbés de Weremouth et de Jarrow, écrite par Bède, rapprochée de son Histoire ecclésiastique, il résulte que Coinwalch, roi des Saxons de l'ouest, avait péri de mort violente en 673, et que pendant dix années son royaume avait été partagé entre divers chefs ou *sous-rois*[186]; or les troubles qui accompagnent une semblable révolution et les rivalités qu'elle doit engendrer ne permettent pas de supposer qu'en 674 la contrée où elle s'opérait soit entrée dans une ligue contre la liberté des Northumbres.

Mais il en est tout autrement des royaumes d'Essex et de Sussex : « Œdilvaleh, roi des Saxons du sud, dit le vénérable Bède, fut baptisé dans la province de Mercie en présence et par la persuasion du roi Wulfaire, qui, au sortir de l'eau sacrée, l'adopta pour fils en lui donnant deux provinces comme signe de son adoption[187]. » Dans le même chapitre, où il enseigne la générosité de Wulfaire, Bède nous apprend que lorsque Wulfrid fut chassé de son siége et du royaume de Northumbrie par Ecgfrid, le roi néophyte recueillit l'exilé dans le Sussex et l'y garda jusqu'à la mort de son persécuteur[188]. Dans

[185] Bed. Stev. l. IV, c. XII, § 287, p. 273.

[186] Bed. Sm. p. 294; Bed. Stev. l. IV, c. XII, § 286, p. 272.

[187] « Rex OEdilvalih..... baptisatus in « provincia Merciorum, præsente ac sug« gerente rege Vulfhere, a quo etiam egres« sus de fonte loco filii susceptus est; in « cujus signum adoptionis, duas illi pro« vincias donavit, Vectam videlicet insu« lam, et Meanvarorum provinciam in « gente occidentalium Saxonum. » (Bed. Stev. t. IV, c. XIII, § 289, p. 276.)

[188] « Pulsus est autem ab episcopatu suo « Wilfrid..... et si propter inimicitias me« morati regis [Ecgfridi] in patria sive pa« rochia sua recipi non potuit, non ta« men ab evangelizandi potuit ministerio « cohiberi; si quidem divertens ad pro« vinciam Australium Saxonum..... huic « verbum fidei ministrabat..... Wilfrid « illis in partibus annos quinque, id est « usque ad mortem Ecgfridi regis..... of« ficium episcopatus et verbo exercebat et « opere. » (*Ibid.* §§ 289 et 292, p. 275 et 278.)

un autre chapitre, Bède nous apprend que Wulfaire se fit également l'apôtre des peuples d'Essex, et il ajoute : « La province des Saxons de l'est était alors gouvernée par deux rois, Sigher et Sebbi, qui tous deux étaient soumis à Wulfaire, roi des Merciens[189]. » D'après le témoignage de Bède, nous croyons donc pouvoir reconnaître les peuples austraux dont parle Étienne dans les seuls Saxons de l'est et du sud; mais ce que dit le vénérable chroniqueur des Estangles, des peuples de Kent et de Wessex, nous défend d'accepter dans toute sa latitude l'expression évidemment hyperbolique de son contemporain, qui prétend liguer tous les peuples austraux contre Ecgfrid.

La précision avec laquelle le texte de Bède nous permet d'indiquer le nombre des peuples saxons hostiles aux Northumbres est moins le résultat d'un témoignage positif que d'inductions légitimes; et cela devait être, si la victoire d'Ecgfrid n'avait amené pour lui aucune extension de pouvoir sur ces peuples; car, dans ce cas, nous l'avons vu, Bède ne s'astreint pas toujours à mentionner directement des hostilités sans résultat. Dans le cas contraire, nous allons voir avec quelle rigueur il procède. Étienne, on se le rappelle, lorsqu'il s'agit non plus de tous les peuples du midi, mais des Merciens exclusivement, après avoir dit que par suite de leur agression les Merciens sont soumis à un tribut, laisse soupçonner qu'Ecgfrid a pu étendre sa domination aux dépens de leur territoire. Or ce territoire, Bède nous en indique les diverses parties au moment où vont éclater les hostilités (672).

[189] « Provinciæ orientalium Saxonum post « Suidhelmum, de quo supra diximus, « præfuere reges Sigheri et Sebbi, quamvis « ipsi regi Merciorum Vulfhere subjecti... « ubi rex Vulfheri comperit fidem... provinciæ ex parte profanatam, misit ad corrigendum errorem... Jerumam episcopum... « qui et populum et regem [Sigherum] ad « viam justitiæ reduxit. » (Bed. Stev. l. III, c. XXX, §§ 250 et 251, p. 240 et 241.)

« Wilfrid, dit-il, gouverne comme évêque, *ainsi que ses prédécesseurs*, les provinces des Merciens, des Middlesangles et de Sydnacester, que Wulfaire gouvernait toutes en qualité de roi. » Puis les hostilités ayant eu leurs cours, il ajoute : « [A la place de Wilfrid dépouillé et chassé même du siége d'York] Eadhaed fut nommé évêque dans la province de Sydnacester dont récemment le roi Ecgfrid s'était emparé après avoir défait et mis en fuite le roi Wulfaire. » Et un peu plus bas : « Eadhaed abandonna Sydnacester, parce que Œdilred [sucesseur de Wulfaire] avait recouvré cette province[190]. » Voilà comme procède l'exact chroniqueur lorsqu'il est survenu quelque changement dans l'état des peuples dont il écrit l'histoire. Il signale l'acquisition même passagère d'une province; et de son silence sur les acquisitions qu'aurait faites Ecgfrid aux dépens des Pictes, des Scots, des Bretons, et de tous les peuples du midi, moins les Merciens, l'on peut conclure, selon nous, que les conquêtes de ce prince se sont bornées, et cela pour un temps bien court, à la seule province de Sydnacester. Cette conclusion, tout en

[190] « Orta inter ipsum regem Ecgfridum... et Vilfridum dissentione, pulsus « est idem antistes a sede sui episcopatus....... Eadhaed in provincia Lindisfarorum, quam *nuperrime* rex Ecgfrid, « superato in bello et fugato Vulfhere, « obtinuerat, ordinatur episcopus; et hunc « *primum* eadem provincia *proprium* accepit præsulem..... [Theodorus] Eadhaedum de Lindissi reversum, eoquod « Ædilred [successor Vulfheri] provinciam « recepisset, Hrypensi ecclesiæ præfuit. » (Bed. Stev. l. IV, c. XII, § 288, p. 274.) Pour savoir ce que Bède entend par le mot un peu vague de *nuperrime*, qu'il emploie contrairement à ses habitudes, il faut se reporter au chap. XXIV de son liv. III, §§ 222 et 224, p. 216-217, où il nous apprend que Vulfaire fut proclamé vers la fin de 658 ou le commencement de 659, et qu'il régna dix-sept ans, ce qui place sa mort en 675. Or, jusqu'à sa mort, il ne fut soumis qu'à un tribut, et c'est après sa mort seulement que la province de Sydnacester fut détachée du royaume de Mercie. Mais c'est en 678 que Bède place la rupture de Vilfrid et d'Ecgfrid (l. IV, c. XII, § 288, p. 274). Pendant trois ans [675-678], la province de Sydnacester fut donc administrée par l'évêque d'York en commun avec ses autres diocèses, et ce fut après son expulsion seulement que cette province eut pour la *première fois* son évêque *particulier*.

certifiant deux hyperboles d'Étienne, éclaircit et corrobore toutes les autres indications qui résultent pour nous de l'étude de son texte.

Mais si Bède nous a fourni les moyens de réduire à sa plus simple expression cette première partie de la phrase d'Étienne où l'hagiographe dit que les progrès politiques d'Ecgfrid au nord et au midi sont la cause de l'extension du pouvoir religieux de Wilfrid, ne nous fournit-il aucune lumière sur cette seconde partie de la même phrase où l'hagiographe énumère les Scots, les Pictes et les Saxons sur lesquels se serait étendu le pouvoir du saint évêque? Ici, non plus qu'ailleurs, Bède ne nous fera défaut. En 669, une année avant qu'Ecgfrid montât sur le trône, l'exact historien dit que Wilfrid exerçait la suprématie sur l'église d'York et sur tous les Northumbres, de même que sur les Pictes, aussi loin que pouvait s'étendre le pouvoir d'Oswi[191]. Il n'indique donc à cette époque que les Northumbres et les Pictes comme relevant de la suprématie spirituelle de Wilfrid. Mais sous le règne d'Ecgfrid, lorsque ce prélat dépouillé avait porté sa cause à Rome devant un concile composé de cent vingt-cinq évêques, voici, d'après Bède, la note placée à la suite des canons et de la signature du suppliant, qui venait de gagner sa cause : « Wilfrid, agréable devant Dieu, évêque de la cité d'York, appelant dans sa cause au pape, absous par celui-ci sur le certain et l'incertain, et siégeant comme juge avec les cent vingt-cinq autres évêques, confesse la foi vraie et catholique au nom de toute cette partie septentrionale de la Bretagne et de ces îles de l'Hibernie qui sont habitées par les Angles, les Bretons, les Scots, les Pictes,

[191] « Mortuo Jarumanno [669] .... Vilfrid administrabat episcopatum Eboracensis ecclesiæ, necnon et omnium Nordanhymbrorum, sed et Pictorum quousque « rex olim imperium protendere poterat. » (Bed. Stev. l. IV, c. III, § 259, p. 248.)

et il signe[192]. » Quoi de plus clair? Entre le règne d'Oswi et celui d'Ecgfrid le pouvoir spirituel de Wilfrid s'est étendu, des Northumbres et des Pictes, à des Scots, à des Bretons, à des Saxons. Mais comme Bède ne signale de conquête que sur ces derniers, et parmi ces derniers que sur une province, il devient évident que cette extension n'est point le résultat d'une enquête territoriale, ou ne le serait tout au plus qu'en ce qui concerne la province de Sydnacester. Et dès lors, malgré l'intérêt que nous aurions à tirer une conclusion contraire, ne sommes-nous pas forcés d'admettre qu'à l'égard des Pictes, après leur rébellion, la conquête northumbre est rentrée dans ses anciennes limites, et qu'à l'égard des Bretons et des Scots, il n'y a pas même eu le prétexte d'une conquête? Lors donc qu'Étienne avance du pouvoir de Wilfrid qu'il s'étendait sur les Pictes, sur les Bretons, sur les Scots et sur les Saxons, par suite des triomphes d'Ecgfrid au nord et au midi, où se trouvaient les Pictes et les Merciens, seuls peuples avec lesquels l'histoire montre ce prince en hostilité, il est permis d'affirmer que les développements de la puissance religieuse n'impliquent pas politiquement une extension de territoire, mais seulement une extension d'influence, ou tout au plus un prélude de tyrannie. Du texte d'Étienne on peut donc induire seulement, qu'après avoir fait rentrer les Pictes et les Merciens sous le joug que leur avait jadis imposé Oswi, son père, Egfrid se sentit assez fort pour attenter à l'indépendance religieuse des Pictes,

[192] « Vilfridus Deo amabilis episcopus « Eboricæ civitatis, apostolicam sedem de « sua causa appellans, et ab hac potestate « de certis incertisque rebus absolutus, et « cum aliis CXXV episcopis in synodo in « judicii sede constitutus, ei pro omni « Aquilonali parte Britanniæ et Hiberniæ « insulis, quæ ab Anglorum et Brittonum, « necnon Scotorum et Pictorum gentibus « incoluntur, veram et catholicam fidem « confessus est, et cum subscriptione sua « corroboravit. » (Bed. Stev. l. V, c. XIX, § 419, p. 386; cf. *Vit. S. Wilf.* c. L, ap *Script.* XV, p. 81.)

déjà confisquée par celui-ci au profit de Wilfrid, et à celle des Scots, des Bretons, et des Merciens, dont l'indépendance politique avait été seule inquiétée par ses prédécesseurs.

Solution.

Cette conclusion, si elle ne nous est pas la plus favorable, a du moins l'avantage de simplifier la question. Les conquêtes territoriales accomplies aux dépens des Pictes se réduisent à deux, celle d'Oswald et celle d'Oswi; et pour déterminer l'étendue de cette dernière, l'on peut puiser également dans les faits relatifs au règne d'Oswi et au règne d'Ecgfrid, dont le pouvoir politique s'exerce au nord, point sur lequel se concentrent nos recherches dans la même mesure et dans les mêmes limites. Adressons-nous donc au dernier des fragments de Bède qui se rapportent à la troisième période de l'histoire northumbre; il y est question de la mort d'Ecgfrid; il y est aussi question des Pictes, et, à notre avis, l'on y rencontre tous les renseignements désirables sur les seuls points qui maintenant nous arrêtent : « L'an 685, dit le vénérable écrivain, Ecgfrid conduisit témérairement chez les Pictes une armée pour ravager *leur province*, malgré l'opposition de ses amis, *et surtout du bienheureux Cudberct, qui venait tout récemment d'être promu à l'épiscopat*. Les Pictes feignirent une fuite et entraînèrent Ecgfrid dans les défilés de montagnes inaccessibles où il perdit la vie ainsi que la plus grande partie des troupes qu'il avait amenées..... Depuis cette époque, la force et l'éclat de la monarchie des Angles commencèrent à décliner et à rétrograder. Les Pictes recouvrèrent les terres de leurs possessions dont ceux-ci s'étaient emparés; les Scots de Bretagne et une partie des Bretons, leur liberté dont ils jouissent en-

core[193]. » .... « Le samedi [où succombait Ecgfrid], ajoute Bède dans la Vie de Cudberct, le saint personnage se trouvait à Carlisle avec la reine, qui y attendait l'issue de la guerre..... Il accourut près d'elle, et lui dit qu'il fallait partir et se rendre dans la capitale, de crainte que le roi n'eût été tué..... Le lundi arriva un fuyard qui confirma par son récit lamentable les prévisions des bienheureux évêques[194]. »

Étudions attentivement ce précieux passage; chacun des faits qu'il contient porte ses enseignements. Et d'abord, Ecgfrid se dispose à ravager *la province des Pictes*, non pas évidemment celle qu'il leur avait enlevée quatorze années auparavant [671], et qui depuis cette époque subissait le joug[195], mais l'une de celles qui leur restait, ou même toutes celles qui leur restaient, car Bède emploie souvent le mot de *province* pour désigner un royaume[196], et dans la Vie de saint Cudberct il écrit d'ailleurs, en parlant de la même expédition,

[193] « [Anno 685]..... idem rex [Ecgfrid] « cum temere exercitum ad vastandam « Pictorum provinciam duxisset (multum « prohibentibus amicis, et maxime beatæ « memoriæ Cudberclo, qui nuper ordinatus fuerat episcopus), introductus est, si« mulantibus fugam hostibus, in angus« tias inaccessorum montium, et cum « maxima parte copiarum quas secum ad« duxerat, extinctus, anno ætatis ejus XL, « regni autem XV, die XIII kal. juniarum « [20 mai 685]... Ex quo tempore spes « cœpit et virtus regni Anglorum fluere; « nam et Picti terram possessionis suæ « quam tenuerunt Angli, et Scoti qui « erant in Brittania, Brittonum quoque « pars nonnulla, libertatem receperunt, « quam et hactenus habent per annos cir« citer XLVI. » (Bed. Stev. l. IV, c. XXVI, §§ 340 et 341, p. 316.)

[194] « Venit ad civitatem Lugubaliam [Cud« beretus]..... ut alloqueretur reginam « quæ ibidem..... eventum belli expectare « disposuit..... Confestim intravit ad re« ginam..... erat autem dies sabbati . « Vide, inquit..... regiam civitatem ci« tissime introeas, ne forte occisus sit « Rex..... [secunda sabbati] adveniens « qui fugerat e bello, occulta viri Dei vati« cinia miseris exponebat eloquiis. Proba« tumque est ipsa die, eademque hora, « qua viro Dei..... revelatum est, cæsis « circum tutoribus regem hostili gladio « fuisse prostratum. » (Bed. Sm. p. 249, c. XXIX, *Vit. S. Cudbercti.*)

[195] Cela est évident puisque ce n'est qu'après la mort d'Egfrid que les Pictes recouvrent *terram possessionis suæ*. (Voir plus haut.)

[196] « Cum provinciam [Nordanhymbro-

qu'Ecgfrid dévasta cruellement *les royaumes* des Pictes[197]. Ceux-ci simulent une fuite et entraînent Ecgfrid dans les montagnes. Mais entre le point où commence leur fuite et les montagnes, il se trouvait donc probablement un espace de terrain assez considérable pour que cette fuite pût avoir l'air d'une déroute et non d'une simple évolution. Cela même est certain d'après le passage de la Vie de saint Cudberct que nous venons de citer; car si Ecgfrid ravage les royaumes des Pictes avant la catastrophe qui termine la guerre et sa vie, comme cette catastrophe a lieu dans les montagnes vers lesquelles on l'entraîne, nécessairement les sévices qui précèdent s'exercent, et, par conséquent, les provinces indépendantes des Pictes qui sont ravagées se trouvent en deçà des montagnes. La province qu'Oswi leur avait enlevée, et qu'Ecgfrid avait recouvrée, ne s'étendait donc point jusqu'aux montagnes. Chalmers, à l'aide d'autorités postérieures à Bède, mais dont les indications précises s'accordent entre elles et avec les renseignements généraux qu'offre le texte du vénérable écrivain, a déterminé le point vers lequel Ecgfrid fut entraîné et où il succomba[198]. Ce point se trouve près du bourg actuel de Dunnichen, au centre du comté d'Angus. Dunnichen faisait partie du royaume des

« rum Paulinus] venisset, laboravit, etc. » (Bed. Stev. l. II, c. IX, §§ 112 et 113, p. 120.) « Cum Ædilfrid in hac [Æduinum] « provincia [Anglorum orientalium] appa- « ruisse, et apud regem illius familiariter « habitare, etc. » (*Ibid.* l. II, c. XII, § 125, p. 131.) « Persuasit [Æduinus] regi orien- talium Anglorum Earpualdo..... fidem « cum sua provincia suscipere. » (*Ibid.* c. XV, § 134, p. 140.) « Tota provincia Austra- « lium Saxonum..... fidei erat ignara. » (*Ibid.* l. IV, c. XIII, § 289, p. 276.) « Pro- vincia pro terra vel regione, usurpatur « passim apud scriptores medii ævi. *Anglo- « rum provincia* pro *Anglia* habetur apud « Eadmer; [Pictorum provincia apud « Adomnan. « *Vit. Ant. SS.* p. 127]. Vide du Cange in voce. (Pinkerton, *ibid.*)

[197] « Igitur dum Ecgfridus rex ausu te- « merario exercitum in Pictos duceret, *eo- « rumque regna* atroci sævitia devastaret, etc. (Bed. Sm. p. 249, c. XXVII, *Vit. S. Cuth- berti.*)

[198] *Caledonia*, t. I, p. 255, n° 1; cf p. 210.

Pictes; la province qui leur avait été enlevée par les Northumbres se trouvait au nord du Forth. Or entre Dunnichen et le Forth, entre le premier point connu du royaume et le dernier de la province, il n'y a de limites naturelles vraisemblables que le cours du Tay. En effet, c'est vers le Tay que commencent les ravages d'Ecgfrid, selon les autorités de Chalmers. Du Tay à Dunnichen, il y a dix-sept ou dix-huit milles anglais, à peu près trois de nos myriamètres. Cet espace est bien celui que suppose la fuite simulée des Pictes. De Dunnichen, où Ecgfrid avait succombé le 20 mai, à Carlisle, où parvint le 22 mai la nouvelle de sa mort, il se trouve, à vol d'oiseau, cent trente milles environ ou vingt myriamètres. Cela permet de supposer un parcours de trente-six à quarante-huit heures, selon la vigueur du fuyard, et les obstacles qu'il aura rencontrés. Enfin du Tay au Forth se trouvent vingt-six milles environ ou quatre myriamètres. Donner moins d'étendue à la province soumise par Oswi serait réduire la conquête de ce prince, ainsi que le diocèse de Trumwin, à des proportions insignifiantes et à des limites impossibles.

Les conquêtes d'Oswi embrassent donc l'espace compris entre le Tay et le Forth; et, dès lors, les progrès d'Oswald n'ont point dépassé ce dernier golfe. Mais ils se sont exercés aux dépens des Pictes; il y avait donc des Pictes en deçà du golfe. C'est, en effet, la conclusion à laquelle nous a déjà conduit l'étude des causes qui amènent le démembrement du pouvoir de Wilfrid.

Ce double résultat, obtenu par des voies différentes, nous semble d'autant plus décisif que tout, dans le passage que nous examinons, tend à corroborer nos précédentes informations; et la phrase par laquelle il se termine offre le résumé le plus heureux et le plus complet de nos preuves. C'est le

phare qui, du port, projette son éclat sur la route parcourue. « Les Pictes, dit cette phrase, recouvrent *les terres* de leurs possessions; les Scots et les Bretons recouvrent *leur liberté.* » Ceux-ci avaient donc perdu leur liberté politique, ceux-là une partie de leur territoire, comme nous l'avait fait découvrir la comparaison scrupuleuse du texte général relatif aux Bretwaldas, avec ceux dont se compose l'histoire particulière des rois northumbres. Mais cette province, nous en avons déterminé les limites à la mort d'Ecgfrid; elle s'étendait alors du Forth jusqu'au Tay. Nous avions précédemment prouvé qu'Ecgfrid n'y avait rien ajouté depuis les conquêtes d'Oswi. Celui-ci avait donc conquis tout l'espace compris entre le Tay et le Forth. Mais les terres qu'il enlève aux Pictes, nous l'avons démontré, sont différentes de celles qu'Oswald posséda aux dépens des Pictes et des Scots. Le pouvoir d'Oswald sur ces peuples s'exerce donc au sud des golfes. Au VIIe siècle, cent ans environ avant que Bède écrivît, il y avait donc des Pictes et des Scots dans l'ancienne Valentia. N'avions-nous pas raison de dire, au début de cette troisième période, que nous en espérions nos plus précieux renseignements?

§ 5. Quatrième période (685-731).

Conclusion.

La dernière période n'en est pas dépourvue cependant, quoiqu'ils y paraissent moins décisifs. Isolés, ils ne seraient pas concluants peut-être; rapprochés des précédents, ils en reçoivent et leur rendent un plus haut degré de probabilité. Les faits par lesquels s'ouvre cette période sont la conséquence de ceux qui terminent la troisième; et le premier passage de Bède que nous ayons à citer fait suite, dans son texte, aux derniers que nous venons d'alléguer. « Après la mort d'Ecgfrid, conti-

nue le vénérable écrivain, au nombre des Angles qui périrent par le fer, ou qui furent réduits en esclavage, ou qui s'échappèrent en fuyant de la terre des Pictes, se trouvait le vénérable Trumwin, qui avait été chargé chez eux de l'épiscopat. Il s'éloigna avec les siens qui habitaient le monastère d'Æbercurnig, situé dans le pays des Angles, mais dans le voisinage du golfe qui sépare les terres des Angles et des Pictes. Après avoir confié ses compagnons à ses amis dans les monastères, partout où il le put ....., lui-même alla se fixer dans celui de Streaneshalch où il vécut .... de longues années ....., et après y être mort [700], il y fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre[199]. » Nous retrouvons ici la phrase à laquelle l'école irlandaise emprunte l'un de ses arguments les plus spécieux, et qui donne lieu à cette longue digression. *Le Forth sépare en 731 les terres des Angles de celles des Pictes.* Nous savons maintenant ce que cela signifie. Les *terres* des Angles sont celles qui se trouvent incorporées à leurs possessions, n'importe quelle population les occupe. Les terres des Pictes sont celles que ces peuples possèdent, *terras possessionis suæ*, comme Bède l'a dit catégoriquement quelques lignes plus haut. Leur race peut occuper d'autres terres qu'ils ne possèdent plus actuellement. Les paroles mêmes du vénérable écrivain semblent l'indiquer ici, et son texte l'a démontré ailleurs.

[199] « Inter plurimos gentis Anglorum vel « interemtos gladio, vel servitio addictos, « vel de terra Pictorum fuga lapsos, etiam « reverentissimus vir Dei Trumuini, qui in « eos episcopatum acceperat, recessit cum « suis qui erant in monasterio Æbercurnig, « posito quidem in regione Anglorum, sed « in vicinia freti quod Anglorum terras « Pictorumque disterminat, eosque ubi- « cunque poterat, amicis per monasteria « commendans, ipse in sæpedicto ... mo- « nasterio, quod vocatur *Streanaeshalch*, « locum mansionis elegit; ibique cum pau- « cis suorum in monachica districtione vi- « tam non sibi solummodo, sed et multis « utilem plurimo annorum tempore duxit; « ubi etiam defunctus [anno 700: Alfr. « *Annal.* ann. 700, § 4, t. II, p. 438], in « ecclesia B. Petri... conditus est. » (Bed Stev. l. IV, c. XXVI, § 341, p. 317.)

Mais si les événements de la troisième période expliquent les seules difficultés que renferme la dernière, les renseignements que celle-ci contient jetteront à leur tour de vives clartés sur les points qui sembleraient encore être obscurs dans la précédente. Ainsi, en déterminant les limites des quatre diocèses formés avec celui de Wilfrid, nous avons été obligé de laisser indécis un seul point, savoir : si la partie occidentale de la Valentia, qui obéissait aux Northumbres, se rattachait au diocèse de Lindispharn, ou dépendait de Trumwin. Mais ce que Bède nous apprend de la fuite de ce dernier, et de son séjour définitif à Streaneshalch lève tous nos doutes. Si, en dehors de la Calédonie, Trumwin avait étendu sa juridiction épiscopale sur un territoire qui eût formé environ la moitié de son diocèse, il eût bien pu, dans un premier effroi, fuir devant ses ouailles révoltées; mais, l'orage passé, il n'eût point séjourné quinze ans loin du troupeau qui lui restait. La vie contemplative ne l'eût point absorbé au fond d'un cloître, lorsque la carrière évangélique pouvait se rouvrir devant lui plus active que jamais dans des contrées encore à demi païennes, où, trente années après sa mort, on érigea l'évêché de Withern, attendu, écrit Bède, que le nombre des fidèles venait de s'y multiplier. Le premier passage du vénérable écrivain qui soit relatif à la quatrième période achève ainsi de compléter nos renseignements sur les régions dont se composait le diocèse de Lindispharn; les Pictes du Lothian en formaient le noyau principal; les Bretons du Cumberland s'y rattachaient comme annexes, les Pictes, les Bretons et les Scots du Gallowai, soumis aux Saxons de Bernicie, en relevaient comme les autres populations conquises. Il comprenait trois provinces de vaincus.

Un doute cependant, fort plausible, on va le voir, peut s'élever contre ces inductions tirées de la retraite de Trumwin. La

rébellion des Pictes, et le meurtre d'Ecgfrid n'avaient-ils pas mis un terme au système de concessions faites à des vaincus? Une réaction en sens contraire ne s'opère-t-elle point contre ce clergé des Scots auxquels appartenait Trumwin? Ouvrons Étienne Eddi. « Il arriva qu'après plusieurs révolutions d'années, notre saint prélat [Wilfrid] subissant l'exil, et ses moines ayant été exterminés dans diverses régions de tous les points de la Bretagne, ou militant à contre-cœur sous des maîtres étrangers, et attendant leur délivrance du Seigneur, le bruit se répandit tout à coup d'une effroyable défaite dans laquelle les Pictes auraient donné la mort à Ecgfrid, roi des Northumbres, et à toute l'élite de son armée. A Ecgfrid succéda le sage Alfrid, qui, la seconde année de son règne, invita respectueusement le saint évêque à revenir de l'exil près de lui [200]. » Que se passa-t-il alors? « Alfrid, continue Étienne, commença par rendre à Wilfrid son monastère, et toutes les possessions qui s'y rattachaient dans Hagustald [201]. » Mais Wilfrid ne recouvra-t-il que son monastère? « Au retour de son exil, écrit Bède, Wilfrid recouvra l'épiscopat de l'église d'Hagustald [202]. » Le prélat rétabli ne le fut-il donc que partiellement? Après quelque temps écoulé, continue Étienne, Alfrid rendit au prélat son propre siége, celui d'York, et son monastère de

[200] « Factum est itaque postquam, ver- « gentibus annorum multorum circulis, « sancto rectore nostro aliquandiu hono- « rifice in exilio degente, et monachis suis « per diversa loca totius Britanniæ exter- « minatis, et sub alienis dominis audie- « runt miserrimæ cladis ruinam, Ecgfrido « Ultra-Umbrensium rege occiso, et cum « omni optimo exercitus sui agmine a gente « Pictorum oppresso. Post eum Alfridus, « rex sapientissimus, regnavit, qui san- « ctum Wilfridum episcopum nostrum de « exilio, secundo anno regni sui, venera- « biliter.... ad se invitavit.... » (*Vit. S. Wilf.* c. XLIII, *Script.* XV, p. 74.)

[201] ... « Et primum cœnobium cum pos- « sessionnibus adhærentibus in Hagustal- « dense indulgens. (*Ibid.*)

[202] « Cum... Wilfrid post longum exsi- « lium in episcopatum esset Hagustalden- « sis ecclesiæ receptus... » (Bed. Stev. l. V, c. 3, § 364, p. 336.)

Ripon avec tous les revenus[203]. » Restait le siége de Lindispharn occupé par Cudberct, le saint personnage qui s'était surtout opposé au projet d'Ecgfrid contre les Pictes. « Après avoir passé deux années dans l'épiscopat, selon Bède, Cudberct, voyant en esprit approcher le jour de sa mort, voulut déposer le poids des sollicitudes pastorales, et redescendre dans la lice connue et chérie de la vie ascétique, afin que l'ancienne flamme de la componction pût consumer plus librement chez lui les épines qu'y avaient semées les inquiétudes du siècle[204]. » Étienne ajoute en deux mots un précieux commentaire à ce texte : « Enfin, dit-il, Alfrid écarta du monastère de Ripon (qui était l'asile de prédilection et le foyer des réformes de Wilfrid)[205] tous les évêques étrangers[206]. » Certes, jusqu'ici, il n'y a point lieu pour Trumwin à restaurer son pouvoir. Mais Étienne poursuit : « A dater de son retour [686], Wilfrid ne jouit de ses droits et du bonheur de ses ouailles que pendant l'espace de cinq ans [686-691]. Les instigateurs des anciennes inimitiés s'éveillant de leur profond sommeil, de sereines qu'étaient les ondes du siècle, les rendirent orageuses. Sous un souffle qui ralluma [en même temps la flamme assoupie des dissensions. . . . . Alors entre le sage monarque et l'homme saint, tantôt régnèrent la paix et la sécurité, tantôt s'interposèrent les désastreuses ébullitions de la

[203] « Et post intervallum temporis... pro- « priam sedem episcopalem in Eborica ci- « vitate, et monasterium in Hrypis cum « redditibus suis reddidit. » (*Vit. S. Wilf* c. XLIII, ap. *Script.* XV, p. 74.)

[204] « Duobus igitur annis in regimine « episcopali transactis, sciens in spiritu vir Domini Cudberctus adpropinquare diem « sui transitus, abjecit pondus curæ pasto- « ralis, atque ad dilectum eremiticæ con- « versationis agonem quantocius remeare « curavit, quatenus insolita sibi sollicitudi- « nis mundanæ spineta liberior priscæ con- « punctionis flamma consumeret. » (Bed Smith. *Vit. S. Cudb.* c. XXXVI p. 255.)

[205] *Vit. S. Wilf.* ap. *Script.* XV, c. VIII, p. 55, c. XVII, p. 59, c. XLIV, p. 75, c. LVIII, p. 85, c. LXI, p. 87, etc.

[206] « Expulsis de eo [monasterio Hrypensi] alienis episcopis. » (*Ibid.* c. XLIII, p. 74.)

méchanceté, et il en fut ainsi durant plusieurs années, où la discorde et la bonne harmonie se succédèrent alternativement jusqu'à ce que l'inimitié attisée éclatât par l'expulsion de Wilfrid[207]. » La bonne harmonie, en effet, n'avait dû survivre que trois mois à la dernière satisfaction qu'avait obtenue le prélat par la retraite de Cudberct, si nous interprétons bien les passages suivants où le vénérable Bède, à son tour, nous donne le commentaire d'Étienne. « Cudberct, dit-il, était rentré dans son ermitage vers la solennité de Noël [25 décembre 686].... Il mourut le 13 des calendes d'avril [20 mars 687]. Au moment où les moines de Lindispharn chantaient le LIXe psaume, qui commmence par ces mots : « Seigneur vous nous avez *repoussés*, et vous nous avez détruits ...., vous vous êtes *irrité*, puis « *vous avez eu pitié de nous.* » Cette coïncidence était un présage de la volonté divine, comme la suite va le prouver; car, à peine le saint enseveli, une tempête d'épreuves se déchaîna si grande contre l'église de Lindispharn, que plusieurs clercs aimèrent mieux l'abandonner que de courir de semblables dangers. Mais un an écoulé, Cudberct fut élu évêque..... L'orage se dissipa, le Seigneur rétablit la paix et réunit le troupeau. Alors se vérifia le pronostic tiré du psaume que l'on chantait lorsque le bienheureux expira. En effet, après sa mort, il

[207] ... « Quod tantum quinque annis in « grandio subjectorum suorum, de exilio... « rediens, secure possedit (*Vit. S. Wilf.*). « Nam antiquæ inimicitiæ suasores, quasi « de sopore somni excitati, more hujus se« culi in gaudio serenum, procella flante « turbinis, invidiæ folliculo ad triste nau« fragium moventes, et facem dissensionis « extinctam resuscitavere. Quippe inter re« gem sapientissimum et sanctum virum « prædictum, aliquando pax et securitas, et « pene omnis boni gaudium abundavit « aliquando vero aliquod spatium olla fer« vente nequitiæ plures deterioravit; et sic « iterum in concordia, atque iterum in dis« cordia, alternatim per multos annos vi« ventes manebant, usque dum postremo « maxima flamma inimicitiæ exardescente, « de regione Ultra-Umbrensium sanctus « homo Dei a rege Alfrido expulsus reces« sit. » (*Vit. S. Wilf.* etc. c. XLIV, p. 75.)

s'agissait de *repousser* et de *détruire* ses concitoyens, mais à la suite de quelques démonstrations de *colère*, la *pitié céleste* les avait sauvés. Quiconque lira avec intelligence le reste du psaume verra qu'il s'applique à cette situation[208]. » Ce curieux passage suscite nécessairement deux questions. Que s'était-il donc passé durant l'orageuse année qui suivit la mort de Cudberct? Et quelle est la suite de ce psaume auquel Bède nous renvoie avec une espèce de mystère? Bède lui-même répond en ces termes à la première question : « Lorsque le corps de Cudberct eut été déposé dans l'église de Lindispharn, l'épiscopat de cette église fut géré durant une année par le vénérable Wilfrid, jusqu'à ce qu'on eût choisi celui qui devait en être investi[209]. » Voici la suite du psaume : « Dieu a parlé dans son sanctuire : Je me réjouirai, je partagerai Sichem, j'assignerai aux Tabernacles leur circonscription. Galaad est à moi; à moi Manassès. Éphraïm est ma force, Juda ma royauté,

[208] « Repetiit autem insulam mansionem « que suam vir Dei Cudberctus mox peracta « die solemni nativitatis dominicæ. . . . » (Bed. Sm. *Vit. S. Cudb.* c. XXXVII, p. 256.) « Dies depositionis ejus est XIII kalend. « aprilium. (*Ibid.* c. XLII, p. 261. Cf. Mabill. « *Annal. ord. S. Bened.* t. I, p. 581.) « Nunciavi obitum ejus fratribus qui... tunc « forte sub ordine nocturnæ laudis dice« bant psalmum LIX, cujus initium est : « *Deus reppulisti nos et destruxisti nos; iratus « es et miseratus es nobis*. . . . quod superna « dispensatione procuratum rerum exitus « ostendit. Siquidem sepulto viro Dei, tanta « ecclesiam illam tentationis aura concus« sit, ut plures e fratribus loco magis ce« dere quam talibus vellent interesse peri« culis..... Attamen post annum ordinato « in episcopatum Eadbercto... fugatis per« turbationum procellis, ædificavit. . . . « visionem pacis Dominus, et dispersio« nes Israel congregavit. Sanavit contritos « corde, et alligavit contritiones eorum : « ut palam daretur intelligi quid signifi« caverit psalmus cum cognita beati viri « morte cantatus : quin videlicet post ejus « obitum repellendi ac destruendi essent « cives ejus, sed post ostensionem iræ mi« nantis cælesti protinus miseratione refe« rendi. Cujus sequentia quoque psalmi ei« dem sensui concordare qui retractat in« telligit. » (*Vit. S. Cudb.* c. XL, p. 259). C'est évidemment à ces mouvements qu'il faut rapporter les deux voyages d'Adinan, abbé d'Isna, dont nous avons parlé plus haut.

[209] « Episcopatum ecclesiæ illius [Lindis« farnensis] anno uno servabat venerabilis « antistes Vilfrid, donec eligeretur qui pro « Cudbercto antistes ordinari deberet. » (Bed. Stev. l. IV, c. XXIX, § 352, p. 326.)

Moab mon espérance. Quant à l'Idumée, je la placerai sous ma chaussure, *les étrangers me sont soumis*[210] ». Il est inutile d'ajouter à ces citations le passage où Étienne explique longuement que la cause du second exil de Wilfrid était la résistance qu'opposait le prélat à l'ancien morcellement que l'on voulait faire revivre[211]. On le fit revivre, en effet, au profit des Scots, et c'est alors [691] que Trumwin eut certainement fait valoir ses droits, s'il lui était resté un territoire pour les exercer. Il survécut neuf ans à la seconde expulsion de Wilfrid sans sortir de sa retraite. Évidemment, à la mort d'Ecgfrid, il avait perdu la totalité de son diocèse. Ses collègues, au contraire, non-seulement recouvrèrent les leurs; mais après une nouvelle lutte de quinze années, où Wilfrid eut pour lui Rome et tous les Saxons d'Angleterre, moins les Northumbres, le partage qu'avaient voulu les Scots fut accepté par Wilfrid[212], et Bède, dans le résumé qui termine son histoire, constate ainsi l'existence définitive des diocèses séparés sur les points où nous croyons reconnaître des populations distinctes : « Dans la province des Northumbres, quatre prélats sont maintenant investis de l'épiscopat : Wilfrid [le jeune] dans l'église d'York, Edilvald à Lindispharn, Acca dans Hagustald, Pecthelm sur ce siége que l'on appelle *Candida-Casa* [Whitern], et pour lequel, tout récemment, la multiplication des fidèles a fait ériger un diocèse dont Pecthelm est le premier investi[213]. » *Candida-Casa* avait été jadis la

[210] « Deus locutus est in sancto suo : Lætabor et partibor Sichimam, et convallem tabernaculorum metibor. — Meus est Galaad, et meus est Manasses; et Ephraïm fortitudo capitis mei. — Juda rex meus. Moab olla spei meæ. In Idumeam extendam calceamentum meum : mihi alienigenæ subditi. » (*Psalm.* LIX, v. 8, 9, 10.)

[211] *Vit. S. Cudb.* ap. *Script.* XV, c. XLIV, XLV, etc. p. 75.)

[212] *Ibid.* c. XLVIII, p. 86.

[213] « At vero provincia Nordanhymbrorum, cui rex Ceolwulf præest, quatuor nunc episcopi præsulatum tenent : Vilfrid in Eboracensi ecclesia, Edilvald in Lindisfarnensi, Acca in Hagustaldensi, Pecthelm in ea quæ Candida-Casa vocatur,

propriété des Bretons et le siége de Ninias, premier apôtre des Pictes; mais Bretons et Pictes avaient sans doute disparu devant la conquête saxonne d'Alfrid, le vainqueur de Degsastan qui, selon Bède, soit en exterminant, soit en subjuguant les indigènes, avait réduit au tribut, ou disposé pour la colonisation plus de terres qu'aucun autre monarque northumbre. Si les Bretons, en effet, avaient subsisté à *Candida-Casa*, et les Pictes dans les environs, la religion chrétienne s'y fût conservée ou renouvelée sous l'influence des missionnaires d'Yona, bien plus voisins de ces contrées que du Lothian et de l'extrême Calédonie, où cependant ils avaient pénétré[214]. La conversion récente des ouailles de Pecthelm attesterait donc leur origine saxonne, lors même que Bède n'eût pas écrit : « La nation des Angles occupe aujourd'hui ce siége qui fait partie de la province de Bernicie, et que l'on appelle vulgairement *Candida-Casa*, parce que jadis Ninias, son premier évêque, y a construit une église de pierre, ce qui n'était pas l'habitude des Bretons[215]. » On le voit, si dans la Northumbrie un quatrième diocèse remplace celui que la révolte des Pictes calédoniens a fait disparaître, son érection n'a point été dictée par cette puérile forfanterie, qui jadis faisait scinder chez les Romains du Bas-Empire les provinces qui restaient pour remplacer, au moins en nombre, celles que l'on avait perdues. Ici la multiplication des diocèses tient au même principe qui, sous Wilfrid, avait amené leur constitution. Elle atteste les convenances ou les exigences d'une population politique distincte des populations voisines; et cette dernière preuve, ajoutée à tant

« quæ nuper multiplicatis fidelium plebi« bus, in sedem pontificatus additos ipsum « primum habet antistitem. » (Bed. Stev. l. V, c. XXIII, § 451, p. 414.)

[214] Bed. Stev. l. III, c. III et IV, p. 159.

[215] « Qui locus ad provinciam Berniciorum pertinens vulgo vocatur *Ad Candidam-Casam*, eo quod ibi ecclesiam de lapide, insolito Brittonibus more, fecerit. » (Bed. Stev. l. III, c. IV, § 158, p. 162.)

d'autres, nous fait croire qu'en assignant aux diocèses les limites les plus précises, nous avons déterminé avec la même exactitude les bornes des contrées qu'occupaient, dans l'ancienne Valentia, les Pictes, les Scots, les Bretons et les Saxons, ces peuples des quatre langues, qui, d'après Bède, obéissaient à Oswald, le puissant et pieux Bretwalda.

Mais nos recherches, on se le rappelle sans doute, malgré la longue digression où elles viennent de nous entraîner, n'exigeaient de nous ni autant de précision, ni autant de preuves. Tout ce que nous avions à démontrer, c'est que la phrase de Bède relative à la séparation que le Forth établissait, vers 731, entre les Angles et les Pictes, ne rendait pas invraisemblable, encore moins impossible, même aux yeux de Bède, la colonisation de la Valentia par les Pictes et par les Scots, vers 450. Nous espérons avoir atteint ce dernier but de nos efforts, et complété, en l'atteignant, la solution des difficultés qui rendaient l'érudition indécise sur l'époque où les Pictes et les Scots se sont fixés dans cette contrée dont les golfes de la Tweed, du Forth et du Solway furent la plus centrale des trois presqu'îles dont se compose la Grande-Bretagne. Leur établissement, ébauché en 411, devient définitif vers 423.

Ce résultat obtenu, il nous reste à rappeler que, dans notre pensée, il ne devait pas seulement aboutir à dissiper une partie des ténèbres qui planent sur la situation politique des Bretons, des Pictes et des Scots au moment de l'arrivée des Anglo-Saxons. Il devait aussi faciliter l'examen d'autres points également environnés de ténèbres dans l'histoire de ces peuples, mais relatifs, cette fois, à leur situation religieuse; et la double investigation que nous nous proposions d'entreprendre, soit pour l'obtenir, soit pour en profiter, nous avait amené à diviser ce mémoire en deux parties, dont la première devrait

s'arrêter ici, si, avant d'aborder la seconde, nous ne croyions utile d'indiquer en quelques mots, le lien qui les unit entre elles.

Des ténèbres qui environnaient la situation politique et religieuse des Bretons, des Pictes et des Scots, au moment de l'arrivée des Anglo-Saxons, nous avons entrepris, on ne l'a pas oublié sans doute, de dissiper celles-là seulement qui jetaient leur ombre, soit directement, soit indirectement sur le caractère de la lutte soutenue par les trois peuples indigènes contre les apôtres romains de la colonie anglo-saxonne.

Cette lutte, à ce que prétend depuis trois siècles l'érudition d'Outre-Manche, remonterait à une question d'origine. La Bretagne aurait reçu directement de l'Asie les lumières de l'Évangile et les aurait communiquées aux Pictes et aux Scots d'une manière non moins directe. Certains usages et certaines doctrines contraires aux usages et aux traditions de l'Église romaine se seraient ainsi introduits dans les îles Britanniques, dont les trois populations, catéchisées par l'Asie, se seraient insurgées à la fois contre Rome, lorsque celle-ci, sous prétexte d'évangéliser les Saxons, aurait voulu placer l'île sous un joug religieux non moins vivement repoussé que le joug politique appesanti par les nouveaux conquérants.

L'examen de cette assertion fait l'objet capital, et, dans le principe, faisait le seul objet de nos recherches. Or voici la direction que celles-ci avaient imprimée à nos études. Elles nous avaient conduit d'abord à constater qu'il n'y a jamais rien eu de commun entre les usages de l'Asie et ceux par lesquels les trois populations insulaires différaient de l'Église romaine; puis, du moment où il devenait impossible de faire remonter à une origine asiatique le principe de cette dissidence, nous avions dû entreprendre d'en découvrir l'origine véritable. Mais

sur les points secondaires, par lesquels se manifestait la dissidence, nos efforts n'ont été couronnés que d'un demi-succès. Sans parvenir jusqu'aux origines véritables, nous avons pu retrouver seulement l'origine de ces dissidences secondaires en ce qui concerne les Pictes et les Scots, non plus dans une transmission de doctrines que l'église bretonne aurait immédiatement inoculées à ces peuples, mais dans la substitution d'usages bretons acceptés en échange d'usages romains, que, dans le principe, ces mêmes peuples auraient reçus directement de Rome. Ce fait si curieux devait faire présumer que ces dissidences signalées pouvaient n'être pas originelles, et tenir simplement à des circonstances de temps, de position, de relations postérieures à l'origine même du christianisme. Enfin, sur les points essentiels de la dissidence, nous avons pu établir que, non-seulement une substitution d'usages opposés à ceux de Rome avait eu lieu chez les Pictes et chez les Scots, mais nous avons pu, chez les Bretons mêmes, retrouver l'origine réelle de ces usages, et constater, d'un côté, qu'ils ne remontaient effectivement pas à l'origine du christianisme dans les îles Britanniques; de l'autre, qu'ils avaient leur source dans des circonstances purement accidentelles, et complétement étrangères à tout sentiment hostile envers l'Église romaine. C'était la preuve après la présomption; tout s'enchaînait de telle sorte, que les faits secondaires préparaient d'abord la solution pour les faits essentiels, et que ceux-ci la faisaient ensuite remonter jusqu'à ceux-là.

Mais pour qu'il n'y eût dans cet entraînement logique aucune solution de continuité, il fallait pouvoir affirmer, à coup sûr, que les Pictes et les Scots avaient reçu primitivement de Rome, et non pas de la Bretagne, les lumières de l'Évangile. Or, une école érudite, qui compte dans son sein les noms les

plus importants, prétend, comme nous l'avons exposé, que ces peuples n'occupaient pas encore, à l'époque où nous les croyons évangélisés par Rome, le terrain sur lequel nous les faisons évangéliser. Il fallait donc, ayant tout, revendiquer ce terrain pour les néophytes de Rome et nous jeter préalablement dans une étude accessoire, au lieu d'aborder directement notre sujet principal. C'est ainsi que, de notre sujet même, sont sorties les recherches qui précèdent, et tel est le lien par lequel elles s'unissent à celles qui vont suivre. Dans les unes, d'ailleurs, on l'aura bientôt remarqué, la première place était occupée par les conquérants politiques, par les Pictes et les Scots. Dans les autres, notre attention devra se porter principalement sur les conquérants religieux, sur les Bretons. Asservis par les armes, ceux-ci ne réclamaient dans nos études qu'un rang fort secondaire. Conquis par la parole, ceux-là vont, à leur tour, s'effacer dans un rôle accessoire.

OBSERVATIONS

SUR

LA CHRONIQUE DE COUSINOT[1],

PAR M. VALLET DE VIRIVILLE.

Jean Le Féron, écrivain connu du XVIe siècle, mentionne avec beaucoup d'estime, dans plusieurs de ses ouvrages, un document historique dont la trace est aujourd'hui perdue, et qu'il nomme la *Chronique de Cousinot*. Cette chronique, dit-il, embrassait les règnes de Charles VII, Louis XI et Charles VIII. Le Féron en possédait le manuscrit, « que je tiens, ajoute-t-il, parmi mes histoires chièrement. » Ce même auteur allègue fréquemment la Chronique de Cousinot sans la citer. Quelquefois il en reproduit à peu près les expressions mêmes; mais ces reproductions ne portent que sur des passages très-courts[2]. On voit toutefois, par ces divers emprunts, que la Chronique de Cousinot était, comme l'affirme d'ailleurs Le Féron, écrite en français, et qu'elle remontait aux origines troyennes de la

[1] Extrait d'un mémoire lu, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1855 et 1856. (Voy. aussi *Bibliothèque de l'École des chartes*, 4e série, t. III, p. 1 et suiv.)

[2] *Catalogues des connestables*, etc. Paris, 1855, in-4°; *passim*. Jean Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, Poitiers, 1524, in-4°, exemplaire ayant appartenu à Le Féron, et annoté de sa main; Biblioth. impériale, réserve L 359. Voir une notice sur ce livre dans le *Moniteur universel* des 1er avril et 28 novembre 1855.

monarchie. On possède enfin, à l'aide de ces citations, quelques fragments à peu près textuels de la Chronique de Cousinot.

Or il existe à la Bibliothèque impériale un ouvrage manuscrit qui semble offrir, avec la chronique perdue, plus d'un point de ressemblance. Cet ouvrage est intitulé : *Gestes des nobles François descendus du roi Priam, et de Jeanne la Pucelle.* Le même dépôt littéraire en possède deux exemplaires (n°s 9656 et 10297), appartenant l'un et l'autre à l'ancien fonds du Roi. Cet ouvrage peu connu n'a jamais été publié dans son ensemble; il contient une chronique générale de la France, écrite en français, et remonte, comme le titre l'indique, aux origines *troyennes* de la monarchie. Diverses citations, extraites des ouvrages de Le Féron, se vérifient assez exactement dans la Geste des nobles. Cependant la Geste se termine, non pas à la fin du règne de Charles VIII, mais, brusquement, à la date du 6 juillet 1429, au milieu du siége mis devant Troyes par Charles VII et la Pucelle. La Geste est, de plus, anonyme.

Certains indices donnent néanmoins à penser que la Geste est bien un premier fragment de l'ouvrage possédé par Le Féron sous le nom de *Chronique de Cousinot.* Guillaume Cousinot était d'une famille parisienne, appartenant à la magistrature[1]. Il naquit vers 1370, et fut d'abord avocat au parlement de Paris. Cousinot s'attacha de bonne heure aux princes de la maison d'Orléans, et ne tarda pas à prendre parti, sous cette bannière, dans les querelles politiques qui agitèrent le commencement du xve siècle. En 1408, il défendit Valentine, veuve de Louis, duc d'Orléans, et fut proscrit peu de temps après, à l'instigation du duc de Bourgogne[2]. Guillaume Cou-

[1] Cabinet des titres, dossier *Cousinot.*

[2] Godefroy, *Hist. de Charles VI*, p. 195; *Religieux de Saint-Denis*, in-4°, t. IV, p. 131; Archives de l'Empire, J, carton 369, pièce n° 17.

sinot était en, 1415, chancelier de Charles, duc d'Orléans. Ce prince, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, quitta la France à cette époque, et fut conduit à Londres, où il trouva Jean son frère, également captif des Anglais depuis 1412 ou 1413. Guillaume Cousinot, durant l'absence de ces deux princes, continua de remplir ses fonctions de chancelier. Sa vigilance et son dévouement s'exercèrent ainsi pendant de longues années[1]. En 1429, lors du fameux siége d'Orléans par les Anglais, il se trouvait à son poste, au sein de la ville assiégée. C'est dans la maison même du chancelier que se tint plusieurs fois le conseil de guerre, auquel il assistait avec les principaux chefs chargés de la défense[2]. En 1439, Guillaume Cousinot, vieux et infirme, fut nommé, par le roi, président à mortier du parlement de Paris; mais il ne put en remplir les fonctions. Les dernières mentions historiques qui servent à constater son existence se rencontrent sous la date de 1442[3].

La Geste des nobles porte tous les caractères d'une chronique écrite, pour les princes de la maison d'Orléans, par un ami et un officier attaché à leur service. Les événements relatifs aux querelles ci-dessus indiquées y sont constamment présentés d'une manière hostile à la faction bourguignonne et favorable à la cause opposée. Cette chronique enregistre, avec un zèle marqué, toutes les actions qui appartiennent à l'histoire et qui peuvent intéresser le lecteur en faveur de la maison d'Orléans. Elle signale, en outre, beaucoup de faits, pour ainsi dire domestiques, et dont la notion ou le souvenir devait être particulièrement précieux pour des membres ou des ser-

[1] Voy. Champollion, *Louis et Charles d'Orléans*, 1842, in-8°; *passim*.

[2] Jean Chartier, *Histoire de Charles VII*, édit. Godefroy, p. 21 et 22.

[3] Lhermite et Blanchard, *Éloges des présidents, etc. du parlement de Paris*. Paris, 1645, in-folio, p. 81.

viteurs de cette famille. Enfin, le manuscrit 10297 a évidemment appartenu à Jean, comte d'Agoulême. Tout porte à croire que la Geste des nobles, ouvrage commandé par ce prince au chancelier d'Orléans, eut pour auteur Guillaume Cousinot, qui le transmit au comte captif, peu de temps après la délivrance d'Orléans par la Pucelle. Les armes de Jean, comte d'Angoulême, se voient, en effet, peintes au commencement du texte. Ce blason décore l'intérieur de la première lettrine de l'ouvrage, et date évidemment du même temps que l'écriture. Le manuscrit porte, en outre, en diverses parties, des annotations autographes qui paraissent n'avoir pu être tracées que par le comte d'Angoulême. Ces divers indices réunis semblent démontrer que la Geste des nobles est un premier fragment de la Chronique de Cousinot.

Un autre ouvrage paraît offrir un deuxième fragment ou suite de la Chronique de Cousinot. Cet ouvrage est connu sous le nom de *Chronique de la Pucelle.* On a vu que la Geste des nobles manuscrite avait pour titre : *Geste,* etc. *et de Jeanne la Pucelle.* La chronique dite *de la Pucelle* contient des passages entiers qui sont textuellement identiques à des passages fournis par la Geste des nobles. Cette même chronique est anonyme; elle a été publiée, pour la première fois, par Denis Godefroy, en 1661, dans son recueil des historiens de Charles VII. Mais cet éditeur ne nous a laissé aucun renseignement sur la source où il avait puisé ce texte historique. L'ouvrage publié par Godefroy a porté, depuis, la dénomination de *Chronique de la Pucelle.* On y trouve, en effet, sur cette héroïne, des notions très-précieuses et très-étendues. Toutefois, il est bien certain que la Pucelle resta complétement étrangère à la rédaction ou à la composition de cet ouvrage.

La Chronique de la Pucelle commence avec le règne de

Charles VII, en 1422. Dans ces premières années, où il n'est nullement question de Jeanne Darc, cette chronique présente des développements d'un grand intérêt sur les événements en général. La Pucelle paraît ensuite sur la scène, mais seulement à sa date et à la place historique qui lui appartient. Puis le chroniqueur se tait momentanément sur le compte de cette héroïne, pour suivre, en d'autres points, le cours de son récit. Enfin cette chronique s'interrompt brusquement à son tour, comme la Geste française, au mois de septembre 1429, c'est-à-dire quelques mois seulement au delà du terme où s'arrête la Geste. La chronique dite *de la Pucelle* n'est donc autre chose qu'un fragment historique. Ce fragment se rattachait, sans doute, à une chronique qui remontait au moins au règne de Charles VII, et qui, depuis cette époque, présente le tableau des faits, composé sur une assez vaste échelle.

Comparée à la Geste française, elle paraît être une reprise ou continuation développée de cette Geste, dans laquelle nous avons cru reconnaître une première partie de la Chronique de Cousinot. La chronique dite *de la Pucelle* ne saurait être sortie de la même plume que la Geste. La Geste offre des locutions ou expressions particulières, comme *en ce contemple,* qui se reproduisent presque à chaque page de cet ouvrage primitif, et qui ne reparaissent plus dans l'autre. Le style, l'esprit de la Chronique, la manière de raconter les faits, de les apprécier, non-seulement diffèrent dans le second document, mais contredisent même assez souvent le premier. En un mot, l'auteur de la Chronique de la Pucelle apparaît évidemment d'une manière distincte par rapport à l'auteur de la Geste. Le bâtard d'Orléans porte, dans la Chronique, le titre de comte de Dunois; André de Laval, celui de maréchal, et Prégent de Coëtivy, celui d'amiral de France. Ces titres furent conférés en 1439. La

Chronique a donc été écrite, ou du moins remaniée, postérieurement à cette date. Divers passages indiquent Charles VII comme portant alors la couronne; ce qui donne, d'un autre côté, le terme de 1461 pour limite extrême. L'auteur de la Chronique, au moment du siége d'Orléans, n'habitait point cette ville, mais Poitiers. Aussi, lorsqu'il raconte ce grand fait d'armes, s'attache-t-il à reproduire, comme fond du récit, le texte même de la Geste. Il ajoute seulement, sur ce sujet, des développements qu'il tient, dit-il, de grands personnages, capitaines et autres, avec lesquels il était en fréquente et familière relation. Cet auteur rend compte des conseils présidés par le roi et des délibérations de ces assemblées, comme s'il en avait fait partie. Mais lorsqu'il rapporte la venue de la Pucelle à Poitiers, il parle pour son propre compte ou de lui-même, et s'exprime ainsi : « Entre les autres, il y eut un bien notable homme, maistre des requestes de l'hostel du roy, qui lui dist, etc. »

Guillaume Cousinot le chancelier eut pour neveu un autre Guillaume Cousinot, seigneur de Montreuil. Cousinot de Montreuil, né vers 1400, mourut après avoir assisté aux États de Tours, en 1484. Dès 1435, au plus tard, il était maître des requêtes, et fut successivement conseiller du roi, président du conseil delphinal, ambassadeur, bailli de Rouen, chambellan du roi Louis XI, gouverneur de Montpellier, etc.[1]. En un mot, il fut mêlé, comme acteur et comme témoin, aux plus grandes affaires, sous les règnes de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII. Toutes ces qualités semblent s'accorder parfaitement pour désigner en lui l'auteur de la chronique dite *de la Pucelle*. La manière dont il se met en scène peut paraître étrange. Mais d'autres exemples, pris dans les mœurs et les habitudes littéraires du temps, rendent à cet argument toute la force

[1] Voy. *Biographie générale* de MM. Didot, au mot *Cousinot*.

qu'une première réflexion pourrait avoir pour effet de lui retirer. Les écrivains du xve siècle ont parfois déguisé leur personne ou leur nom d'une façon plus étrange encore. Ainsi, Henri *Baude,* jouant sur son nom, s'est désigné, dans la préface de son *Éloge ou portrait de Charles VI,* sous la figure d'un chien, ou plutôt d'une chienne de chasse appelée *Baude,* et alors célèbre parmi les amateurs de vénerie[1]. Thomas Basin, évêque de Lisieux, contemporain de Baude et de Cousinot de Montreuil, a laissé une chronique *anonyme* de Charles VII et de Louis XI. Grâce précisément à cette circonstance, en divers endroits de son ouvrage, il s'est adressé à lui-même, sous le voile de l'anonyme, des compliments plus flatteurs que celui de « bien notable homme. » Ces expressions[2], employées par Basin, pourront sembler, dans la bouche d'un homme d'Église, s'éloigner, davantage encore, des lois de la bienséance.

Cousinot de Montreuil, selon toute apparence, avait poursuivi, bien au delà de septembre 1429, cette continuation de la chronique générale que son oncle lui avait transmise. Elle comprenait, sans doute, la durée entière de l'existence de l'auteur. L'œuvre du chancelier d'Orléans, continuée, développée par son neveu et formant un seul ouvrage : tel est, si je ne me trompe, le monument historique que Jean Le Féron, au xvie siècle, possédait dans sa bibliothèque, et qu'il appelle la *Chronique de Cousinot.* La chronique dite *de la Pucelle* n'est qu'un fragment ou une ébauche de ce grand ouvrage. Plusieurs auteurs, après Jean Le Féron, ont successivement cité ou allégué la Chronique de Cousinot[3]; mais il ne résulte pas avec

[1] *Nouvelles recherches sur Henri Baude,* 1853, in-8°, p. 1 et suiv.

[2] « Unus inter cæteros Galliarum episcopos illius temporis multum famosus, etc. » 1855, in-8°, tome I, page 211, et *passim.*

[3] La Croix du Maine, au mot *Guillaume Cousinot;* Gabriel Naudé, *Additions à l'histoire de Louis XI,* 1630, in-8°, p. 48;

certitude de ces citations, que ces écrivains les aient faites en ayant le manuscrit original sous les yeux. D'après les termes employés par ces mêmes écrivains ou compilateurs, il paraît plus probable qu'ils se sont bornés à se répétér les uns les autres, d'après l'unique témoignage de Le Féron. Il y a donc lieu de supposer ou de craindre que la grande Chronique de Cousinot n'existe plus depuis plusieurs siècles. Cependant, les richesses historiques renfermées dans les bibliothèques publiques et privées sont loin d'avoir été complétement explorées. La Chronique de Cousinot, si elle venait à se retrouver, ne manquerait pas de jeter, sur l'histoire des temps qu'elle embrasse, une vive et précieuse lumière. On en peut augurer ainsi d'après les débris que nous en possédons et d'après ce que nous savons maintenant des deux auteurs[1]. Une telle découverte serait accueillie, sans doute, avec applaudissement par les amis de l'histoire. Les notions qui précèdent contribueront peut-être à mettre sur la voie de cette restitution.

Frizon, *Gallia purpurata*, 1638, in-folio, p. 487; *Abrégé de la vie de Cousinot* (vers 1650), in-4°; Louis Gollut, *Mémoires de la république Séquanoise*, 1692, in-folio, à la fin des liminaires; Fevret de Fontette (vers 1770), *Bibliothèque historique de la France*, t. II, n° 17301.

[1] Cousinot le chancelier et Cousinot de Montreuil.

SOUVENIRS

D'UNE

EXCURSION D'ATHÈNES EN ARCADIE,

PAR M. RANGABÉ.

I.

D'ATHÈNES AUX FRONTIÈRES DE L'ARCADIE.

L'étude de la topographie ancienne de la Grèce offre un champ si vaste et si hérissé de difficultés, que, même après les importants travaux de M. le colonel Leake, le voyageur attentif peut encore y trouver à glaner. Aujourd'hui surtout que la Grèce, rendue à la liberté, est devenue d'un accès facile, chaque pas sur ce sol classique peut conduire à une découverte intéressante, chaque pierre qu'on retourne peut contenir la solution d'un curieux problème. Les notions de détail, fournies par tous ceux qui ont occasion de les recueillir sur les lieux mêmes, me paraissent devoir longtemps encore être utiles à tous ceux qui désirent acquérir une connaissance exacte du pays, et des mains habiles, réunissant un jour ces divers documents, pourront les coordonner en un système complet. C'est à ce point de vue que j'ai cru devoir communiquer à l'académie ces souvenirs d'une excursion que j'ai faite, il y a quelque temps, en Arcadie, en compagnie de M. le baron Prokesch d'Orten, amateur distingué de l'antiquité, dont les avis

m'ont toujours guidé et éclairé, et de M. Schwab, jeune et savant docteur en théologie.

La Voie sacrée, par laquelle nous sommes sortis d'Athènes, est trop bien connue, et m'a trop peu fourni l'occasion de nouvelles recherches, pour que je m'arrête à la décrire. Le couvent de Daphné, situé dans la gorge de l'Ægaléos, entre le mont Pœcile et le Corydale, porte l'empreinte d'une quadruple antiquité. Il s'élève sur les fondations de l'ancien temple d'Apollon [1], et tire probablement son nom d'un bosquet de lauriers, qui devait autrefois entourer le sanctuaire. Heureusement pour la Grèce, M. Leake se trompe quand il dit [2] que les trois seules colonnes antiques qui existaient en cet endroit antérieurement à 1801 ont été envoyées en Angleterre par lord Elgin, car une colonne ionique, d'un très-beau travail, se voit encore aujourd'hui dans l'angle sud-ouest du monastère. La plus grande partie de l'enclos du couvent paraît être aussi de construction hellénique, ou, du moins, avoir été formée des grands blocs, régulièrement taillés, qui appartenaient à l'ancien mur. Le monastère lui-même est un édifice byzantin, ainsi que le prouvent sa belle coupole, ses grandes et ses petites voûtes cintrées, et ses mosaïques dorées. Le bastion crénelé, muni de voûtes en ogives, qui a été élevé pour défendre l'entrée du monastère, est un ouvrage du temps de la domination française, temps auquel appartiennent aussi deux sarcophages en marbre, qui sont placés dans deux chambres obscures à gauche de l'entrée de l'église, et dont l'un porte les armes d'une famille française, probablement celles de Guy de Laroche [3], les mêmes, du reste, qu'on voit aussi gravées sur le

[1] Paus. I, 37.

[2] Leake, *The topography of Athens and the demi of Attica*, t. II, p. 145.

[3] D'après l'observation ingénieuse de Buchon (*La Grèce continentale et la Morée*, p. 131), Daphni est le monastère qui, du

linteau de la porte de l'église. J'ai de plus découvert, dans un escalier en ruines de ce monastère, une inscription grecque et latine qui peut servir à prouver que le temple subsistait encore sous les Romains, et qu'il resta debout jusqu'au jour où il fut converti en couvent. (Pl. I, 1.)

Nous passâmes ensuite devant les ruines du temple de Vénus et devant les lacs Rhiti [Ῥεῖτοι], après avoir tourné l'extrémité du Corydale, sans rencontrer sur ses versants aucunes perdrix soit *κακκαβίζοντας*, soit *τιτλυβίζοντας*[1], nous arrivâmes dans la plaine Thraisienne, devant le monument de Straton, où la Grèce ancienne continue son influence civilisatrice sur la Grèce moderne. L'affluence des voyageurs qui s'arrêtent à ce monument y a attiré la population et y a donné naissance à un commencement de village. Le tombeau de Straton n'est pas mentionné par Pausanias. M. Leake, qui fait observer que les lettres de l'inscription sont d'une époque antérieure aux Antonins, cherche à expliquer le silence du Périégète, en supposant que ce monument n'était pas un des plus importants que Pausanias eût rencontrés sur la Voie sacrée. Il est vrai que, depuis les lacs Rhiti jusqu'à Éleusis, Pausanias n'énumère que des positions remarquables pour l'histoire primitive du pays; mais il est difficile de croire qu'il eût passé sous silence un édifice situé sur son chemin, et qui était construit en grands blocs de marbre pentélique et orné avec une certaine élégance. Je serais plutôt tenté de croire que ce tombeau n'existait pas encore au moment même où le voyageur parcourait l'Attique. La forme des lettres ne peut guère être prise en considération, car

temps des ducs, était connu en Attique sous le nom de *Delphina*, dérivé de l'épithète d'*Apollon Delphien* ou *Delphinien*. C'est dans ce monastère que, d'après un acte conservé dans les archives de Mons, en Hainaut, Gui de Laroche fut inhumé.

[1] Théophr. Περὶ ἑτεροφωνίας τῶν ὁμογενῶν, in *Athen.* IX, 43.

on sait que, sous les Antonins, on affectait d'imiter l'écriture ancienne et même les types archaïques. De ce que le *gentilitium* de la femme de Straton était aussi celui de l'un des maîtres d'Hérode Atticus[1], je ne prétends pas établir un rapport de parenté entre ces deux personnages, car l'un était d'Héraclée et l'autre de Tralles; mais il me semble qu'il y a dans l'identité du nom une certaine présomption pour les croire contemporains[2]. Que ce monument ait été plus considérable et plus étendu qu'un simple socle de statue ou de stèle sépulcrale, c'est ce qui est prouvé par une autre inscription que nous avons découverte sur le côté méridional. Elle paraît être en vers, mais il n'en reste que peu de lettres. (Pl. I, 2.) J'irai plus loin : je crois que ce tombeau avait la forme d'un petit temple; car dans les temps postérieurs il paraît avoir été transformé en chapelle chrétienne. C'est au moins ce que semble prouver une inscription chrétienne, tracée sur un grand bloc du côté oriental, et faisant face au nord. Elle est trop fruste, et je n'avais que trop peu de moments à y consacrer, pour qu'il m'ait été possible d'en rien déchiffrer au delà de quelques lettres. (Pl. I, 3). Sur un autre grand bloc de l'angle sud-ouest sont sculptés trois signes, qui appartiennent aussi évidemment à l'époque chrétienne. (Pl. I, 4.)

Éleusis est beaucoup moins connu qu'on ne serait porté à s'y attendre quand on songe à l'importance de ce sanctuaire. Les anciens, retenus par un respect superstitieux, n'en parlent qu'avec réserve[3], et les recherches des explorateurs modernes sont entravées par le petit village qui a été bâti depuis

[1] Τοὺς δὲ κριτικοὺς τῶν λόγων Θεαγένει τε, τῷ Κνιδίῳ καὶ Μουνατίῳ, τῷ ἐκ Τραλλέων συνεγένετο. (Philostr. *Vie d'Hérode Atticus*, XIV, p. 70, l. 3, ed. Kayser.)

[2] Voici l'inscription :
ΣΤΡΑΤΩΝΙΣΙΔΟΤΟΥΚΥΔΑ (Θηναιευς)
ΠΩΛΛΑΜΟΥΝΑΤΙΑΗΡΑΚΛΗΑ
ΙΣΙΔΟΤΟΣΣΤΡΑΤΩΝΟΣΚΥΔ (αθηναιεύς)

[3] Pausan. l. I, c. XXXVIII.

un siècle sur l'emplacement même du temple, et qui tend tous les jours à prendre plus de développement. Comme je ne pouvais m'arrêter que quelques instants dans ce lieu, je les consacrai à visiter la tour byzantine bâtie sur des fondations helléniques au sommet de la colline qui domine Éleusis et qu'occupait l'acropole. Je tenais à constater si une inscription qu'on m'avait signalée comme encastrée dans les murs de cette tour s'y rencontrait en effet. Une recherche minutieuse m'a prouvé qu'il ne se trouve là aucune inscription.

On sait qu'il existe, dans la plaine qui s'étend au nord d'Éleusis, un grand puits, le seul qui fournisse de l'eau au nouveau village. On voit près de là, le long de la route qui conduit à Mégares, un grand nombre de fondations et d'assises antiques, et j'ai reconnu, encastrée dans un enclos voisin, une stèle ronde avec une inscription sépulcrale des temps macédoniens. Leake[1] considère ce puits comme le *Callichoron* de Pausanias. Je dois cependant observer que, dans une petite grotte qui se voit au pied de la colline de l'acropole, on a trouvé, dans le temps, un puits creusé dans le roc, que les habitants ont recouvert depuis. C'est à ce dernier que paraissent plutôt s'appliquer ces paroles de Pausanias : « Il y a à Éleusis un temple de Triptolème, un autre de Diane Propylée, et un autre de Neptune père; on y trouve aussi un puits qui s'appèle *Callichoron*. Quant à la plaine Rharienne, etc.[2]. » D'où il paraît résulter que le puits en question était situé avant la plaine et immédiatement après les temples, ce qui est aussi la position de notre grotte, plus rapprochée du temple que le grand puits, et à côté même des Propylées d'Appius[3]. Si cette

[1] II, 159.

[2] Ἐλευσινίοις δε ἐσῖι μεν Τριπῖολέμου ναος, ἐσῖι δε Προπυλαίας Ἀρτέμιδος καὶ Ποσειδῶνος πατρός. Φρέαρ τε καλουμενον Καλλίχορον.....Τὸ δὲ πεδίον τὸ Ῥάριον, κ. τ. λ. (l. I, c. XXXVIII).

[3] Cic. *Epist.* VI, 26 : « Audio Appium « Propylæon Eleusine facere. »

conjecture était admise, le puits qui est dans la plaine et près de la route pourrait être pris pour le puits *Anthion* ou *Anthinon*, qui était sur la route de Mégares, et au bord duquel Cérès s'assit, sous le costume d'une femme argienne, après l'enlèvement de sa fille[1]; mais si l'on persiste à voir le *Callichoron* dans ce dernier, comme étant le plus grand des deux, on pourra prendre pour l'*Anthion* un autre petit puits que nous avons rencontré en poursuivant notre route vers Mégares, à l'est de la colline d'Éleusis, et dans la petite plaine qui sépare celle-ci des hauteurs qui s'élèvent vers les Kérata.

Les Kérata sont appelés aujourd'hui *Candyli*, et n'ont conservé leur ancienne dénomination que dans une position nommée *Kératopyrgos*. On sait que c'est une montagne qui s'élève entre Éleusis et Mégares, et qui doit son ancien nom aux deux pics droits et parallèles qui la terminent. Elle domine le fond, ou, pour mieux dire, le côté droit de la baie semi-circulaire de Salamine, et est distante d'environ deux heures et demie du bras de mer qui termine cette baie à l'occident, et beaucoup plus éloignée encore du bras oriental, qui fut, sans contredit, le théâtre principal du fameux combat naval où la flotte des Perses fut vaincue. Lorsque, visitant ces lieux, on se rappelle que Xerxès surveillait de près le combat, qu'il distinguait les vaisseaux et les capitaines qui manœuvraient suivant ses instructions, que, en outre, on songe combien il devait être peu sûr pour le grand roi de siéger en pays ennemi sur ces montagnes désertes, loin des troupes perses et entouré seulement de quelques scribes et de quelques courtisans, on ne peut s'empêcher de préférer, avec M. Leake[2], le témoignage de Phanodème[3], qui place le trône d'or aux pieds d'argent de

[1] Paus. l. I, c. XXXIX. — [2] II, 271.
[3] Plut. *Thém.* 13 : Ὑπὲρ τὸ Ἡράκλειον, ᾗ βραχεῖ πόρῳ διείργεται τῆς Ἀττικῆς ἡ νῆσος.

Xerxès *au-dessus du temple d'Hercule, à l'endroit où Salamine est divisée de l'Attique par un passage étroit,* et, par conséquent, sur une colline tout près de l'endroit appelé aujourd'hui *Kératrini,* à la version d'Acéstodore[1], qui représente le roi des Perses placé sur ces sommets élevés, inaccessibles et isolés, connus sous le nom de *Kérata.* Je suis presque tenté de croire que cette tradition improbable ne s'est propagée qu'à cause du nom de ce lieu, que, par une ironie injurieuse, on appliquait au roi fugitif. Je dois cependant dire aussi que le nom moderne *Kératrini* semble prouver que la colline qui dominait le temple d'Hercule portait également le nom de *Kérata,* ce qui expliquerait facilement les contradictions des anciens.

Comme nous parcourions en voiture la route si belle et si pittoresque qui conduit d'Athènes à Mégares, il n'était pas beaucoup plus de midi lorsque nous arrivâmes dans cette dernière ville. Nous n'avions pas l'intention de nous y arrêter; Mégares, du reste, a été souvent décrite par les voyageurs, et a même été l'objet d'une monographie[2]. Cependant, comme j'avais quelques heures à y passer jusqu'au coucher du soleil, j'ai voulu en profiter pour compléter quelques-unes de mes observations précédentes sur la topographie de cette ville, et je crois devoir indiquer les principaux résultats de mes investigations.

Pausanias est notre seul guide dans cette ville; mais Pausanias s'adressait à un public qui avait les objets sous les yeux, et, pour ce motif, il se donne rarement la peine d'indiquer clairement les directions diverses qu'il prend, et il est très-difficile de le suivre, à moins d'avoir quelques points de départ bien déterminés. Le temple de Jupiter Olympien peut aujourd'hui servir à nous orienter dans Mégares. Cette ville est as-

[1] 76. — [2] *Das alte Megaris,* von D. Hermann Reinganum, Berl. 1825.

sise sur deux collines, qui sont parallèles à la côte. Dans la vallée qui les sépare, et plus près de la colline occidentale (pl. I, 5), s'étend un mur antique, en partie caché par d'obscures cabanes, en partie enfoui sous la terre. Il se dirige de l'ouest à l'est, et tourne ensuite en angle droit vers le nord. Il a, en quelques endroits, sept à huit pieds de hauteur, et est composé de pierres de taille dont quelques-unes portent des inscriptions sur la face tournée au midi. Dans le fond d'une cabane adossée à ce mur, j'ai trouvé cinq inscriptions, dont deux sont effacées; trois autres, dont une illisible, se voient dans le fond d'une grange; j'en ai découvert trois sur la continuation du mur en dehors de la grange, où je fis exécuter une fouille; et, enfin, deux autres ont été copiées par moi sur des pierres isolées qui avaient été évidemment détachées du mur. J'ai publié ces inscriptions dans le second volume de mes *Antiquités helléniques,* sous les numéros 693-702[1]. Ce sont autant de décrets des Mégariens rendus à l'époque des Macédoniens, et, dans toutes, il est dit que ces décrets doivent être inscrits dans l'Olympéion; d'où il résulte, avec évidence, que ce mur servait d'enceinte au sanctuaire de Jupiter, dont parle Pausanias[2], et qui contenait un beau temple, avec la statue chryséléphantine du dieu, faite par Théodore avec l'aide de Phidias, mais restée inachevée par suite des troubles de la guerre du Péloponnèse. Pausanias nous apprend que les Mégariens conservaient dans ce temple leurs anciens trophées; il est tout naturel qu'il ait aussi contenu les archives de la ville inscrites sur la pierre.

[1] Toutes, à l'exception du n° 696, avaient été déjà copiées le 4 septembre 1843 par M. Ph. le Bas, et publiées par lui, n°s 26-34 du tome II des inscriptions qu'il a recueillies dans son voyage archéologique. M. Pittakis les a depuis données, le n° 696 compris, dans le *Journal archéologique d'Athènes,* n°s 1327-1336.

[2] Τέμενος Διός. (Paus. l. I, c. XL.)

Ce point une fois déterminé avec certitude, nous pourrons plus facilement suivre Pausanias à travers la ville.

La première question qui se présente, c'est celle de savoir par quel point il y a pénétré. Je crois qu'il est entré par les portes dites *Nymphades*, qui, s'ouvrant sur les longs murs, menaient droit au port de Nisée, et ce qui semble le prouver, c'est que, après avoir fait le tour de la ville, il est, comme il nous l'apprend, sorti par cette issue. La position de ces portes n'est pas douteuse: elles se trouvaient au point même où s'élève aujourd'hui l'école communale de Mégares. C'est là qu'aboutit la route qui mène au port, et l'on y voit encore les traces du commencement de l'un des longs murs, dont on peut suivre la direction assez loin dans la campagne. Nous apprenons aussi, par Pausanias, que le gymnase avoisinait ces portes, et, tout à côté de l'école, on voit aujourd'hui un grand bloc de marbre noir couvert des inscriptions agonistiques, qui ont été publiées dans le *Corpus Inscriptionum græcarum*, sous les numéros 1053-1055, et qui indiquent la position du gymnase. C'est donc par ce point que Pausanias est sorti de la ville; mais, je le répète, c'est par là aussi, à mon avis, qu'il y est entré. C'est le seul accès naturel, la seule voie qui soit adoptée, même aujourd'hui qu'il n'y a plus de murs, par ceux qui viennent d'Athènes à Mégares. Du reste, le premier objet qui frappa la vue du voyageur ancien, à sa première entrée dans la ville, fut cette magnifique fontaine, ornée d'une colonnade, à laquelle Théagènes avait fait conduire du *Rhoos* l'eau des nymphes Sithnides. Il me semble évident que les portes *Nymphades* ont reçu du voisinage de cette fontaine célèbre un nom qui appartient bien moins à des portes qu'à des grottes et à des sources.

Nous obtenons donc ainsi la connaissance du point par lequel Pausanias a fait son entrée. De là, nous le voyons se di-

riger vers l'Olympéion; il rencontre sur son chemin le temple de Diane Sôtira, qui contenait des images (*εἰκόνας*) d'empereurs romains. On sait que, par le mot *εἰκόνας*, les anciens, et surtout Pausanias, entendent non-seulement les tableaux peints, mais aussi les représentations sculptées. Un peu au-dessus de l'école communale, sur la route qui se dirige du côté du mur de l'Olympéion, et tout à côté de la maison du gouverneur, on a retiré de la terre, il y a quelques années, trois statues d'homme de grandeur naturelle, drapées de la toge, et évidemment de travail romain. Il est d'autant plus probable que ce sont là *les images des empereurs* dont parle Pausanias, que, depuis peu de temps, on a trouvé dans le même endroit un autel portant une inscription, par laquelle le sénat des Mégariens honore *la prêtresse des Augustes*[1]. La mention d'une prêtresse et non pas d'un prêtre me paraît indiquer que là s'élevait autrefois le temple d'une déesse, et je ne crois pas ma conjecture trop hasardée si j'y place celui de Diane Sôtira.

Puisque j'ai parlé d'images impériales, je ne dois pas passer sous silence une magnifique statue qui a été trouvée, peu de temps avant notre visite, dans une maison située au nord-ouest de l'école. Elle est plus grande que nature et représente un homme couvert d'une cuirasse; la tête, les bras et les jambes manquent; deux creux pratiqués au cou et à l'épaule droite montrent que la tête et l'un des bras avaient été rapportés, soit primitivement, soit à l'époque où s'établit la malheureuse habitude de changer les têtes des anciennes statues pour en changer la destination. Les proportions un peu lourdes des membres paraissent accuser le burin de l'époque romaine; mais la richesse et la grâce des ornements de la cuirasse sont dignes de

[1] Τὴν ἱέρειαν τῶν Σεβαστῶν. Elle sera publiée dans le IIIe volume des *Antiquités helléniques.*

la plus belle époque de l'art. De chacune des épaules pendent des lambrequins; ceux de gauche sont, en grande partie, couverts par le manteau; ceux de droite sont frangés, et ornés d'une figure de femme vêtue d'une longue tunique. Au milieu de la cuirasse, on voit une belle tête de face, ayant, de chaque côté, une tête de cheval. Ces deux dernières s'unissent par les cous et se terminent par deux gracieuses spirales. Au-dessous de cet ornement, deux nymphes marines, en haut relief et du dessin le plus élégant, sont mollement couchées sur des monstres marins. Le nombril est recouvert d'un fleuron et la ceinture est ornée de neuf têtes de lion, desquelles pendent, en deux rangs superposés, dix-neuf lambrequins ornés de fleurs, et, au-dessous de ceux-ci, dix autres sans ornement; enfin, plus bas encore, on distingue un autre rang de bandes frangées, et enfin la tunique, arrivant jusqu'aux genoux, qui restent découverts. Dans l'un des murs de la maison, indépendamment de plusieurs autres fragments de marbre blanc, est encastrée une inscription (pl. II, 6), qui peut faire croire que cette statue représentait Titus. Probablement élevée sous le règne de cet empereur, ami des arts, elle subit plus tard la mutilation de la tête et du bras pour être appropriée à un autre souverain[1].

Du temple de Diane, Pausanias s'avance vers celui de Jupiter, d'où il monte à l'acropole Carie. Ici, une nouvelle question se présente : sur l'une et l'autre des deux collines de Mégares s'élevait une acropole; mais à laquelle appartient le nom de *Carie?* à laquelle celui d'*Alcathoos?* Est-ce vers la colline orientale ou vers la colline occidentale que Pausanias se dirigea en venant de l'Olympéion. Les cartes et les voyageurs ne sont pas d'accord sur ce sujet, et, pour ma part, je penche

[1] Voyez la statue de Titus conservée au musée du Louvre sous le n° 24, et reproduite dans l'*Iconogr. romaine*, pl. XXXIII, n° 1.

pour la dernière alternative. Si Pausanias, entré par les portes Nymphades, eût voulu monter à la colline orientale, il n'aurait eu nullement besoin de passer par le temple de Jupiter Olympien, qu'il eût laissé à sa gauche. Je dois faire observer, en outre, que les deux citadelles conservent des restes de fortifications antiques antérieures au système d'assises droites qui caractérise les constructions helléniques, et appartenant au style cyclopéen ou polygonal, mais offrant cependant des différences essentielles dans leur appareil. Ceux de la colline occidentale, s'étendant tout le long de la face méridionale, sont formés de grands blocs irréguliers de conchite ou pierre à coquilles, laissant entre eux des vides imparfaitement remplis au moyen de petites pierres, suivant le procédé employé pour la première ou la seconde classe des constructions cyclopéennes décrites par Pausanias, et dont les murs de Tirynthe, ou du moins ceux de Mycènes nous offrent des exemples. (Pl. II, 7.) Les murs de la colline orientale, conservés surtout vers le sommet, sont, au contraire, composés de pierres calcaires polygonales, taillées avec un grand soin, et de telle manière, que les saillies des unes s'adaptent exactement aux angles rentrants des autres, comme dans la troisième classe des murs cyclopéens. (Pl. II, 8.) Les constructions de cette colline sont donc d'une époque postérieure à celles de la colline occidentale. Or, d'après la tradition mégarienne, la Carie fut fortifiée par Car, fils de Phoronée, venu de Carie. Les plus anciens murs de l'Alcathoos, élevés probablement aussi du temps de Car, furent renversés par les Crétois, et ne furent reconstruits que bien longtemps après, par Alcathoos, fils de Pélops. Cette tradition, quelle qu'en soit la valeur historique, prouve que, dans l'opinion des Mégariens, les deux citadelles étaient très-anciennes, mais que la Carie l'était plus que l'Alcathoos; et

comme les murs de la colline occidentale sont plus anciens que ceux de l'autre colline, on en peut conclure que la première était la Carie, et la seconde l'Alcathoos.

Je dois ajouter encore que des cinq temples que Pausanias a vus sur l'Alcathoos, le second, à partir de l'entrée, était celui de Minerve Victoire; le quatrième, celui d'Apollon, bâti originairement en briques, et reconstruit en marbre sous l'empereur Hadrien. Or, sur la colline orientale il ne reste aucun débris de temple, excepté un morceau de caisson en marbre d'un travail qui indique une époque postérieure, et provenant peut-être du temple restauré par Hadrien. Mais, au-dessous de la colline, à un endroit qui est encore bien connu des habitants et qui correspond à la position où Pausanias, en supposant qu'il soit entré dans la citadelle de l'Alcathoos du côté de l'ouest, dut rencontrer le second temple, on a découvert, en 1830, une statue colossale de Victoire ailée qui, depuis, a été transportée à Athènes, et se trouve aujourd'hui devant le temple de Thésée. C'est, à mon avis, une nouvelle preuve que la colline orientale était l'Alcathoos, et celle de l'occident la Carie.

Le Périégète monta donc de l'Olympéion à la Carie, se dirigeant vers l'ouest, par la pente orientale qui en est encore aujourd'hui la partie la plus accessible, et qui, sur la principale route qui conduit au sommet, conserve des degrés taillés dans le roc. Il énumère cinq temples sur le haut de la colline : celui de Dionysos Nyctélios, de Vénus Épistrophie[1], de la Nuit[2], de Zeus Cronios, et l'ancien *Mégaron* de Cerès, qui donna son

[1] Est-ce l'*Ἀφροδίσιον* dont parle Xénophon? *Hist. gr.* V, IV, 58 : *Ἀναβαίνοντος αὐτοῦ (Ἀγησιλάου) ἐκ τοῦ Ἀφροδισίου εἰς τὸ ἀρχεῖον*. Dans ce cas, l'*ἀρχεῖον* devait être placé plus haut, et se trouvait peut-être dans le *Mégaron*, de même qu'à Athènes les archives étaient dans le Métroon.

[2] Ce temple et celui de Dionysos Nyctélios (*ἕσπερος θεός*) me paraissent prouver encore que la colline qui les portait était la plus occidentale.

nom à la ville. Aujourd'hui, quatre églises conservent en ce lieu des restes d'antiquités. La plus à l'est, celle de la sainte Vierge, contient une incription et une statue de femme mutilée; celle de saint Démétrios, qui vient immédiatement après, contient trois inscriptions. Beaucoup de fragments d'architecture d'un beau travail ionique, une inscription et un débris de statue sont encastrés dans les murs de l'église de Jésus-Christ. Une autre petite église, située à l'extrémité occidentale de la colline, contient une autre inscription. Mais toutes ces inscriptions sont de l'époque romaine[1], et, non plus que les fragments de sculpture, n'offrent rien qui caractérise les temples auxquels elles appartenaient.

Derrière la dernière de ces églises, et sur le versant septentrional de la colline, on trouve dans la terre un grand nombre de débris de lampes, de vases, de statuettes en terre cuite. Il y avait évidemment là une fabrique de potier d'où sortaient ces *vases mégariens* ou *poteries mégariennes*, bien connues des anciens[2]. Au pied occidental de la colline, on a trouvé dernièrement un large conduit souterrain bâti en grandes assises, peut-être celui que Théagènes avait fait construire pour amener les eaux du Rhoos à la fontaine des Nymphes Sithnides.

Pausanias, pour descendre de la Carie, reprend la route par laquelle il était monté, sans doute parce qu'il n'y en avait pas d'autre. Il passe de nouveau devant l'Olympéion, et, se dirigeant vers le nord de la citadelle[3], se rend au Rhoos, dont les eaux venaient *des montagnes qui dominent la ville*[4]. Dans la plaine qui s'étend derrière les deux collines, un peu plus dans la direction de la colline occidentale, coule aujourd'hui, par plu-

[1] Publiées dans *C. I.* n. 1058-1060.

[2] *Μεγαρικὰ πιθάκνια.* (Athén. I, 186.) *Μεγαρικοὶ κέραμοι* (Ét. de Byz. au mot *Μέγαρα.*) — [3] *Ἡ πρὸς ἄρκτον τετράφθαι τὸ χωρίον.*

[4] *Ἀπὸ τῶν ὀρῶν τῶν ὑπὲρ τὴν πόλιν.*

sieurs tuyaux, une source abondante, la seule qui fournisse de l'eau à la ville, et près de laquelle on voit quelques légères traces d'antiquités. C'est sans doute là le Rhoos, dont l'usage aura été repris depuis la destruction de la fontaine de Théagènes. Cette source n'est qu'à peu de distance de la ville actuelle, et c'est là que les femmes de Mégares viennent puiser de l'eau et laver leur linge. Elle était moins éloignée de l'enceinte de l'ancienne ville qu'elle ne l'est des murs de la ville moderne, car on voit encore, de ce côté de la plaine, beaucoup de restes de la muraille antique. Il paraît même que, du temps de Pausanias, le Rhoos était tout près de la ville; car le Périégète a rencontré le tombeau d'Hyllos près de la source, mais déjà *dans la ville de Mégares* [1]. De plus, en revenant du Rhoos à Mégares, il voit, aussitôt après le tombeau d'Hyllos, le temple d'Isis, et, *tout près de là* [2], celui d'Apollon et de Diane, qui paraît avoir été situé sur le versant septentrional de la Carie; car, voulant passer de là à l'Alcathoos, il dit: *En descendant de ce sanctuaire* [3]. Or les deux acropoles sont les seuls points élevés de Mégares.

Il visite ensuite l'Héroon de Pandion, le tombeau d'Hippolyte et celui de Térée, puis gravit l'Alcathoos; mais, en montant [4], il laisse à sa droite le tombeau de Mégarée, passe devant l'autel des *Dieux Prodomées*, érigé par Alcathoos, au moment de commencer la construction des murs de la citadelle, et qui, par conséquent, devait être situé en dehors de ces murs. Un peu plus loin, il voit la pierre à laquelle la lyre d'Apollon communique sa vertu musicale, et visite le *Bouleutérion*, ou palais du sénat. Le côté qu'il gravissait était sans doute le versant occidental de la colline orientale, qui est aujourd'hui tout

[1] Ἐν τοῖς Μεγάροις. (Paus. liv. I, ch. XLI, § 2.)

[2] Παρ' αὐτόν. (*Id. ibid.* § 3.)

[3] Ἐκ τούτου δὲ τοῦ ἱεροῦ κατιοῦσι. (Paus. l. I, c. XLI, § 6.)

[4] Ἀνιοῦσιν. (*Id. ibid.* c. XLII, § 1.)

couvert d'habitations, et ne conserve aucun reste visible d'antiquité. Dans l'Acropole, il visita, ainsi que je l'ai dit plus haut[1], cinq temples, dont on ne voit aujourd'hui presque aucun vestige, et en sortit ensuite pour se diriger vers le *Prytanée*. Je crois que, comme à la Carie, il sortit par la même porte qu'il était entré, et que le Prytanée n'est autre que le Bouleutère qu'il avait visité en montant, ou que du moins il faisait partie de cet édifice. En effet, en s'avançant vers le Prytanée, il énumère d'abord les monuments qu'il rencontre sur sa route, le tombeau de Callipolis, l'Héroon d'Ino et celui d'Iphigénie, le temple construit par Agamemnon, et, tout près du Prytanée, la pierre appelée *Anacléthra*, et sur laquelle Cérès s'assit en appelant sa fille. Arrivé à ce point, il parle des tombeaux qui étaient dans la ville, du cénotaphe des guerriers qui étaient tombés en combattant contre les Perses, et de l'Æsymnion, tombeau du héros Æsymnos, rappelant que les Mégariens ont construit leur Bouleutérion près des tombeaux, pour se conformer à un oracle qui leur enjoignait de tenir conseil avec le plus grand nombre[2]. Il en résulte donc, avec certitude, que le voyageur donne indifféremment l'un des deux noms au même édifice, dont le palais du sénat et la demeure des prytanes n'étaient peut-être que des compartiments différents. La dérivation mythologique de l'Æsymnion, qui avoisinait le Bouleutérion, ne me paraît pas satisfaisante, et je verrais plutôt dans cet héroon un ancien palais du gouvernement. Du Bouleutérion, Pausanias passe immédiatement au monument d'Alcathoos[3], qui paraît en avoir été une dé-

[1] P. 291.

[2] Καὶ οἱ καὶ ἄλλα ὁ θεὸς ἔχρησε, καὶ Μεγαρέας εὖ πράξειν, ἢν μετὰ πλειόνων βουλεύωνται. Τοῦτο τὸ ἔπος εἰς τοὺς τεθνεῶτας ἔχειν νομίζοντες, βουλευτήριον ἐνταῦθα ᾠκοδόμησαν, ἵνα σφίσιν ὁ τάφος τῶν ἡρώων ἐντὸς τοῦ βουλευτηρίου γένηται. (Pausan. l. I, c. XLIII, § 3.)

[3] Ἐντὸς τοῦ βουλευτηρίου... Ἐντεῦθεν πρὸς τὸ Ἀλκάθου βαδίζουσι μνημεῖον. (§. 4.

pendance; car, du temps des Romains, il servait au dépôt des archives[1].

Il passe ensuite devant trois temples, celui de Dionysos Patroos, celui d'Aphrodite Praxis et celui de la Fortune, pour descendre à l'Agora, qui était, par conséquent, située au pied nord-ouest de la colline orientale, probablement à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui plusieurs débris antiques, et, entre autres, quelques inscriptions honorifiques des temps romains. Le second des temples mentionnés ci-dessus est probablement l'Aphrodision de Xénophon[2]; et l'*ἀρχεῖον* vers lequel Agésilas monta n'était autre que le Bouleutérion, le monument d'Alcathoos ou l'Æsymnion. Du marché, la route dite *droite*[3], passant près du temple d'Apollon Prostatérios, reconduisit Pausanias aux portes Nymphades, d'où il semble résulter que cette route était située à l'est de celle par laquelle le voyageur s'était d'abord dirigé des Nymphades à l'Olympéion.

Telles sont les observations que, pendant mon court passage, j'ai pu faire sur la topographie de Mégares. Je suis persuadé que cette ville réserve de plus amples découvertes à quiconque pourrait consacrer plus de temps à cette localité intéressante, et surtout y faire exécuter de nouvelles fouilles.

De Mégares nous continuâmes notre route vers l'ouest. A une demi-heure de la ville, nous vîmes, à droite et à quelque distance du chemin, une construction en pierre, ressemblant aux fondations d'une tour circulaire, et, plus vers l'ouest, deux collines d'une forme conique tellement régulière, qu'on les prendrait pour des tumulus élevés par la main de l'homme. La ruine peut être celle du tombeau du joueur de flûte samien Téléphanès, dont parle Athénée[4], et dont un bas-relief votif,

[1] Εἰς γραμμάτων φυλακήν. (Paus. I. I, c. XLIII, § 6.) — [2] *Hist. gr.* l. V, c. IV. — [3] Εὐθεῖα ὁδός. (Paus. l. I, c. XLIV.) — [4] Athén. VIII, 351. (Voy. sur cet artiste, Schweighæuser, *ib.*)

consacré à Pan et aux Nymphes, a été trouvé assez récemment dans la grotte de Pan du mont Parnès[1]; car Pausanias, après être sorti de Mégares, et avant d'arriver à la route Scironienne, parle de ce tombeau dans les termes suivants : « Lorsqu'on va de Mégares à Corinthe, on rencontre des tombeaux, et, entre autres, celui du joueur de flûte samien Téléphanès. On dit que c'est Cléopâtre, fille de Philippe, fils d'Amyntas, qui le fit ériger[2]. » Je regrette que l'éloignement où ce monument se trouvait de la route, et surtout la conviction où j'étais que d'autres l'avaient étudié et décrit, m'aient empêché de l'examiner, et de m'assurer surtout s'il était construit en pierre de coquilles; car, dans ce cas, on pourrait plutôt le prendre pour le tombeau de Car, qui n'était pas loin de ces lieux. En effet, Pausanias, aussitôt après avoir parlé de la sépulture de Téléphanès, ajoute : « On y voit aussi le tombeau de Car, fils de Phoronée. Ce n'était d'abord qu'un monceau de terre; mais, d'après un oracle, on l'a orné de pierres conchites[3]. » Si le monument en question est construit en matériaux d'une nature différente, l'un des deux tertres coniques pourrait être considéré comme l'ancien tumulus de Car, privé aujourd'hui de son revêtement.

« Parmi tous les Grecs, ajoute Pausanias, il n'y a que les Mégariens qui possèdent ce conchite, et beaucoup de monuments dans leur ville en sont faits. Il est extrêmement blanc et plus mou que d'autres pierres; il est tout entier composé de coquilles marines[4]. » Ce conchite est probablement le même

[1] *Ant. Hell.* II, n° 1081, et pl. XXII. Voy. aussi *Journ. arch. d'Ath.* n° 1101.

[2] Ἰοῦσι δὲ ἐκ Μεγάρων εἰς Κόρινθον, ἄλλοι τέ εἰσι τάφοι, καὶ αὐλητοῦ Σαμίου Τηλεφάνους. Ποιῆσαι δὲ τὸν τάφον Κλεοπάτραν την Φιλίππου τοῦ Ἀμύντου λέγουσιν. (Paus. l. I, c. XLIV.)

[3] Καὶ Καρὸς τοῦ Φορωνέως μνῆμά ἐστι, τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς χῶμα γῆς, ὕστερον δὲ, τοῦ Θεοῦ χρησαντος, ἐκοσμήθη λίθῳ κογχίτῃ. (*Id. ibid.*)

[4] Μόνοις δὲ Ἑλλήνων Μεγαρεῦσιν ὁ κογχιτης οὗτός ἐστι, καί σφισι ἐν τῇ πόλει πεποίηται πολλὰ ἐξ αὐτοῦ. Ἔστι δὲ ἄγαν

que le conchylias ou conchyliate de Pollux[1], qui s'appelait aussi *échinite*. Chandler[2] dit qu'on a fait aussi grand usage de cette pierre dans d'autres villes, et particulièrement pour la construction du Parthénon; et il croit, avec d'autres voyageurs[3], que la friabilité du conchite est la cause de la presque entière disparition de tous les monuments de Mégares. Reinganum[4] pense, avec Dodwell[5], que c'est de cette pierre qu'étaient faites les sculptures des Mégariens, telles que les statues de Théocosme et de Calliclès[6], et il paraît croire que c'est en partie à la beauté de la matière que doivent leur réputation les *signa Megarica* dont parle Cicéron[7]. A mon avis, cette opinion ne repose sur aucune preuve, et n'est pas justifiée par la qualité de la pierre. Parmi les statues qu'il a vues à Mégares, Pausanias en cite quelques-unes en bois (ξόανα), d'autres en métal, quelques autres en ivoire et or; enfin, le Jupiter de Théocosme avait la tête chryséléphantine, et le reste du corps de gypse et d'argile, attendu que les événements de la guerre du Péloponnèse avaient empêché qu'il ne fût terminé[8]. Mais ni lui, ni aucun autre auteur, ne parle d'une statue de Mégares en conchite. Tout au contraire, plusieurs statues qui viennent de cette ville, et qui appartiennent à diverses époques, la statue de la Victoire surtout, qu'on voit aujourd'hui devant le temple de Thésée, et qui est d'un style vraiment hellénique; les statues placées dans le musée provisoire de Mégares, qui sont, pour la plupart, de l'époque romaine; la statue de Titus, récemment trouvée, et plusieurs fragments épars dans

λευκος, καὶ ἄλλου λίθου μαλακώτερος. Κογχοι δὲ ἐκ θαλάσσης διὰ παντὸς ἐνεισίν οἱ. (Paus. l. I, c. XLIV.)

[1] VII, 100, voy. *Facius* sur le passage de Pausanias.

[2] Page 194.

[3] Dodwell, t. II, p. 177; Pouqueville, t. IV, p. 131. — [4] Page 41.

[5] Tome II, p. 180.

[6] Paus. l. I, c. XL, l. VI, c. VII; l. X, c. IX.

[7] *Ad Atticum*, 8 et 9.

[8] Paus. l. I, c. XL.

la ville de Mégares, prouvent que les sculpteurs y faisaient un grand usage du marbre blanc. Quant aux monuments qui, d'après Pausanias, y étaient en conchite, c'étaient, à mon avis, des édifices, et rien que des édifices. Je reconnais, sans doute, que la destruction de plusieurs d'entre eux est due à la nature friable de la pierre; mais je ne crois pas qu'ils aient disparu tous entièrement. Du reste, je ne saurais invoquer, comme preuve de leur stabilité, le témoignage de Tertullien, qui aurait dit, s'il fallait en croire Dodwell[1], que les Mégariens mangeaient comme s'ils allaient mourir le lendemain, et qu'ils construisaient comme s'ils devaient vivre éternellement; car Tertullien[2] ne s'exprime pas ainsi. Voici ses paroles : « Megarenses obsonant quasi crastino die morituri; » et de leurs constructions, pas un mot. Tertullien traduisait et parodiait en badinant une partie du jugement que Platon portait des Acragantins : *Οἱ Ἀκραγαντῖνοι οἰκοδομοῦσι μὲν ὡς ἀεὶ βιωσόμενοι, δειπνοῦσι δὲ ὡς αὔριον τεθνηξόμενοι*[3], comme pour dire que cette dernière partie seule de l'adage s'appliquait aux Mégariens. D'un autre côté, comme toutes les portions conservées des murs les plus archaïques de l'acropole occidentale, que les pierres d'un grand nombre de ruines dispersées dans la ville basse ont ce caractère commun et très-remarquable d'être *molles* et presque entièrement *composées de coquilles* (pl. II, 9), il me paraît certain que ce sont autant d'exemples des conchites de Pausanias. On objectera peut-être que ces pierres sont de couleur brune, et non pas extrêmement blanches, comme le porte le texte de Pausanias. Mais je ne comprends pas, je l'avoue, ce que signifie cet éloge de l'*extrême blancheur* d'une pierre en Grèce, où le marbre pentélique et celui de Paros brillent de

[1] Paus. l. I, c. XL. — [2] *Apolog. christ.* — [3] Diog. Laërt. et Ælien *V. H.* XII, 29.

toute la blancheur de la neige[1]. Je soupçonne donc que le texte de Pausanias doit être ainsi corrigé : ἔστι δὲ οὐκ ἄγαν λευκός, « il n'est pas très-blanc. »

Qu'on ait fait usage du conchite au Parthénon, rien ne le dit, et, sans aucun doute, Chandler n'y rencontra cette pierre employée que dans l'escalier en colimaçon du minaret turc.

Le conchite de Mégares se trouve aussi dans d'autres parties de la Grèce, et Pausanias n'aura soutenu le contraire que parce qu'il ne l'a pas vu ailleurs entrer dans la construction des édifices publics. Il est à remarquer que cette pierre se trouve principalement le long d'une ligne droite. Toute la côte de la mer des Alcyons en est composée; les collines de Mégares en contiennent d'abondantes carrières. Je l'ai rencontrée à Salamine, dans le golfe d'Ampélaki; elle se trouve aussi au Pirée, à Minichie, à Phalère, et jusqu'au Zôster. Cette pierre est un calcaire tout rempli, surtout à Mégares, de coquilles de diverses grandeurs, dont la plupart ont des cannelures serrées et régulières, et appartiennent au genre bucarde (*cardium*). On observe aujourd'hui encore des espèces vivantes de ce coquillage dans la baie de Phalère, où il se distingue par la variété et l'éclat de ses couleurs, et dans le canal Britannique, où ses couleurs sont plus pâles : d'où il résulte que les bucardes fossiles de Mégares sont de l'espèce marine, et non fluviale; elles appartiennent, selon toute probabilité, à ce même sédiment marin qui s'étend sur la France méridionale, la Sardaigne, la Sicile, et les zones les plus basses des Apennins. Ce terrain est considéré par les géologues comme la dernière

[1] Dodwell reconnaît aussi le conchite de Pausanias dans la pierre des ruines de Mégares. D'autres sont d'un avis contraire, et avec eux mon savant compagnon de voyage (*Denkwürd. und Erinn. aus dem Or.* t. II, p. 349) : « Denn er ist weder fein « noch weiss » Mais Pausanias ne dit pas que la pierre est *fine;* il dit qu'elle est *molle*, ce qu'elle est en effet.

des couches solides de notre planète qui aient été formées avant la création de l'homme; après et au-dessus, on ne rencontre que des terrains d'alluvion. Il perdit la position horizontale qu'il avait sous les eaux par suite d'une convulsion terrestre postérieure, sans doute, à sa formation; par celle-là même, selon toute probabilité, qui brisa les digues des mers intérieures, et déversa l'Océan dans la Méditerranée et dans le Pont-Euxin. Cette grande révolution du globe, qui compte comme la douzième dans l'ordre chronologique, est celle qui lança dans les airs les pics les plus élevés des Alpes, et qui souleva probablement les masses énormes de la Grèce septentrionale, de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, où règne le calcaire alpin, et dont le conchite de Mégares est presque entièrement exclu. C'est aussi pendant cette commotion que surgirent les monts Géraniens et les monts Oniens, qui, ayant brisé la surface de conchite, en renversèrent les couches horizontales, les jetèrent comme un pont sur le Péloponnèse, et en formèrent la côte septentrionale de Salamine et la côte meridionale de l'Attique. Cette révolution doit être considérée comme antérieure à la création de l'homme; car, dans les couches qui en résultèrent, on ne trouve aucune trace d'ossements humains, et les collines de conchite de l'Attique et de la Mégaride sont jugées, par les géologues de l'expédition française de Morée, MM. Boblaye et Virlet, plus anciennes que les rudes rochers du Ténare, qui peut-être ont trouvé l'homme existant déjà sur la terre. La Grèce a sans doute subi, depuis ce temps, de grandes secousses naturelles. Le déluge d'Ogygès paraît n'avoir été qu'un débordement local des lacs en grand nombre et sans issue que les montagnes de Grèce entourent de toute part. L'histoire se rappelle encore le temps où le front brûlant de Méthana sortit de la mer. La muse des

poëtes a vu Délos portée sur les flots, et a entendu Briarée mugissant sous le volcan, aujourd'hui éteint, de l'Ocha. Égine, Calaurie, l'Halipède attique sont sortis de la mer à des dates récentes, et l'enfantement embrasé de Théra n'a pas encore cessé. Mais ces changements récents de la surface de la Grèce, survenus après la naissance de l'homme, n'ont eu aucune influence sur le conchite primitif; et à peine si les eaux diluviales qui ont séjourné à sa surface l'ont recouvert d'un léger sédiment de terre.

Après cette digression, reprenons notre route, qui nous conduisit bientôt au pied nord-est des monts Oniens ou de la Géranie; car ces deux noms sont quelquefois confondus, bien qu'ils appartiennent à deux groupes différents de montagnes. Plutarque[1] mène Antigone de Corinthe à Géranie, et de là aux monts Oniens; et Strabon[2] étend les monts Oniens des roches Scironides au Cithéron, d'où il paraît résulter que tous deux entendaient par monts Oniens la ligne qui s'étend, au sud-est, vers Mégares, et par Géranie, celle qui, au nord-ouest, borde la mer des Alcyons. Mais cette distinction n'est pas faite par les auteurs de toutes les époques. Polybe[3] comprend, sous le nom de monts Oniens, toute la chaîne du grand isthme. Il en est de même de Thucydide, qui ne fait mention que de la Géranie, et qui, en parlant du *passage difficile de Géranie*[4], a sans doute en vue le défilé des roches Scironides, auxquelles Simonide[5] donne aussi le nom de Géranie. Par les hauteurs de Géranie[6], qui furent fortifiées pour la défense de l'isthme de Corinthe, Thucydide entend évidemment la position appelée

[1] *Vie de Cléom.* c. XX.
[2] Liv. IX, p. 393.
[3] Liv. II, c. LII.
[4] *Δύσοδος γὰρ ἡ Γεράνεια* (L. I, c. CVIII.)
[5] *Anthol. gr.* t. I, p. 76, éd. Jacobs
[6] Τὰ ἄκρα τῆς Γερανείας. (Thuc. l. I, c. CLXVII; l. IV, c. LXX.)

aujourd'hui *Aéras.* De même, Étienne de Byzance, en disant que Géranie est une montagne qui s'étend de Mégares à Corinthe, et d'où Ino s'est précipitée dans la mer [1], donne ce nom aux montagnes appelées *Oniennes* par Plutarque et Strabon. Il paraît donc que les auteurs employaient, pour désigner les deux chaînes, l'un ou l'autre de ces noms, suivant qu'il prédominait à l'époque où ils écrivaient.

Nous gravîmes la pente nord-est de ces montagnes, jusqu'à un point d'où l'on découvre soudainement la vue la plus imposante et la plus majestueuse du golfe Saronique. De là nous descendîmes jusqu'à une petite plate-forme couverte en partie de monceaux de pierres, tels que nous en avons souvent observé pendant tout le cours de notre voyage. Les uns ont été accumulés par les laboureurs, en nettoyant leurs champs ou leurs vignes; les autres l'ont été par la guerre ou par le temps, qui ont réduit en ruines les cabanes des laboureurs. Mais l'œil exercé peut distinguer ceux d'entre eux qui indiquent l'emplacement de villages des temps helléniques ou des premiers temps chrétiens. Ceux que les broussailles n'ont pas recouverts, lavés par les pluies séculaires, n'apparaissent plus que comme des squelettes dénudés par le temps, et la teinte cendrée qui les recouvre est un indice presque sûr de leur antiquité.

Les tas de pierres de la petite plaine dont je viens de parler offrent précisément ce caractère, et Chandler [2] les a observés, aussi bien que Dodwell [3], qui croit y reconnaître l'emplacement du village mégarique Éréneïa, tandis que Reinganum, avec plus de probabilité peut-être, les attribue au village que Théophraste [4] nomme *Phalycon*, et Plutarque [5], d'après Di-

Γεράνεια... ἔστι καὶ ὄρος μεταξὺ Μεγάρων καὶ Κορίνθου, ἀφ' οὗ ἥλατο Ἰνώ, ζευγοῦσα τὸν Ἀθάμαντα

Page 196

T. II, p. 179.

Hist. des pl. l. II, c. IX

Vie de Thésée, c. XXXII

céarque, *Halycon*. Il fonde sa conjecture, d'abord sur son nom même, et ensuite sur la qualité de ses figues, vantées par Théophraste, et il croit y voir deux preuves de sa position près de la mer. Mais il néglige un autre argument, qui me paraît bien plus fort encore : c'est que la fable qui fait d'Halycon, fils de Sciron, le héros éponyme de l'endroit, fait sans doute allusion à la proximité où ce village se trouvait de la route scironide.

En effet, au sortir du petit plateau, nous entrâmes immédiatement dans cette route, qui, d'après Pausanias[1], devait son nom à Sciron, polémarque de Mégares, le premier qui la rendit accessible aux piétons[2], et qui s'y tenait, selon les Mégariens[3], pour exterminer les brigands qui l'infestaient. Mais, au dire de tous les auteurs grecs, ce Sciron était lui-même un brigand, et des plus inhumains, qui, embusqué sur les roches redoutables qu'on rencontrait après la pierre Moluride, lançait d'un coup de pied les passants dans la mer, où ils étaient dévorés par une immense tortue qui y nageait constamment, et dont la présence s'explique, je crois, par cette circonstance, que la pierre Moluride, à cause de sa forme, était aussi appelée *χελώνη*[4]. Le vent qui soufflait de ces hauteurs dans la direction d'Athènes s'appelait aussi *sceiron* ou *sciron*. Mais si l'on ne veut pas se payer des étymologies mythologiques, on peut croire que le nom de cette route, aussi bien que celui de Minerve Scirrhade, à Salamine, était tiré de la nature *rude* et pierreuse des précipices, ou bien encore de la couleur *blanche* de ce lieu; car des couches de craie s'y montrent, de distance en distance, au milieu des rochers. Il est à remarquer que la partie de la Mégaride où les Athéniens, alliés des Corinthiens, remportèrent, dans la troisième année de l'olym-

[1] Liv. I, c. XLIV, § 6.

[2] *Ἀνδράσιν εὐζώνοις*. (*Ibid.*)

[3] Κολαστὴς τῶν λῃστῶν. (Plut. *Thes.* c. I.)

[4] Diod. de Sic. liv. IV, ch. LIX.

piade LXXX, une victoire sur les Corinthiens, était appelée le *Terrain de craie* « Cimolie[1] ». Il est peu probable que ce lieu se trouvât dans ce défilé escarpé, où il ne peut y avoir place pour un champ de bataille; mais, sans doute, il n'était pas très-éloigné, et prenait son nom du caractère géologique des lieux environnants. La *Cimolie* mégarique n'était peut-être pas un autre lieu que le *champ blanc* (λευκὸν πεδίον), par lequel Ino passa, en courant se précipiter dans la mer du haut de la pierre Moluride[2]. D'un autre côté, le Καλῆς δρόμος, qui, prétend-on, a reçu son nom d'Ino[3], et que Müller[4] prend pour la pierre Moluride elle-même, désigne peut-être, par opposition au sentier difficile, quelque partie plus accessible de la route mégarique, ou peut-être encore appelait-on, par euphémisme, Καλῆς δρόμος, la route qu'on nomme aujourd'hui plus proprement Κακὴ σκάλα « mauvaise échelle », que les Byzantins[5] nommaient Κακὸν πλάγιον[6], et que Simonide désignait déjà par les mots Κακὸν λέπας[7]. C'est par un euphémisme semblable qu'un sentier très-roide qui suit le bord de la mer à Tamynæ en Eubée, et qui conserve des traces d'une ancienne route, était appelée autrefois Καλὴ ἀκτή, tandis qu'aujourd'hui il est nommé également Κακὴ σκάλα[8]. Rude, étroite, et tellement escarpée, que souvent le cheval peut à peine y poser son pied tremblant; se tordant à travers des précipices à pic et des gouffres béants, et suspendue sur des écueils que bat toujours la vague écumante et qu'Ovide nomme poétiquement

[1] Diod. liv. IX, ch. LXXIX.

[2] *Gr. Étymol.* au mot Λευκοθέα

[3] Plut. *Quest. sympos.* III.

[4] Müller, *Orchom.* p. 176.

[5] G. Phranz. I, 38.

[6] Non pas *furchtbares Verderben*, comme Hoffmann (*Griechenl* t. I, p. 734) l'explique, mais bien *schlimmer Bergrüken*.

[7] *Anthol. gr.* t. II, p. 76, éd. Jacobs.

[8] Sur l'identité de la Κακὴ σκάλα euboïque avec la Καλὴ ἀκτή, voyez mon *Voyage dans l'Eubée méridionale*. (*Acad. des inscr. Mémoires présentés par divers savants*, 1re série, t. III, p. 209 et suiv.)

les *ossements du géant Sciron*[1], la route Scironienne est rendue plus dangereuse encore par le pavage barbare dont les Turcs l'avaient couverte, et elle mérite de tout point son nom de mauvais augure.

Pline[2] attribue à cette route une longueur de six mille pas romains, c'est-à-dire de deux heures à peu près. Nous avions quitté le monument circulaire dont j'ai parlé plus haut à sept heures trente-sept minutes, et atteint l'extrémité occidentale de cette route à neuf heures dix minutes; nous n'avions donc pas mis plus d'une heure pour parcourir le défilé, presque toujours à pied.

Hadrien avait élargi et rendu praticable, même aux chars, ce passage dangereux[3]; et l'on y voit, en plusieurs endroits, des restes des travaux qu'il avait fait exécuter, des pans de murs antiques, qui élargissent et soutiennent la route; tandis que là où ces contre-forts ont disparu, elle n'a souvent pas même la largeur qu'elle pouvait avoir du temps de Sciron. C'est surtout au-dessous du précipice effrayant de la roche Moluride, à l'endroit même où la femme d'Athamas s'est élancée dans la mer, que le chemin est tout à fait détruit, et qu'on descend à la mer par un sentier presque impraticable.

Sur le sommet de la montagne s'élevait, suivant Pausanias, le temple de Jupiter Aphésios, qui avait de l'affinité avec le culte de Jupiter Olympien, adoré sous le nom de *Jupiter Panhellénien*, et auquel, à Égine, Éaque avait bâti, sur le sommet le plus élevé de l'île, un temple qu'on pouvait apercevoir du rocher de Sciron. On montait, sans doute, au temple de Jupiter Aphésios par le versant septentrional de la montagne.

[1] *Métam.* VII, 145.

[2] *Hist. nat.* IV, 7.

[3] Ἀδριανὸς δὲ ὁ βασιλεὺς οὕτως, ὡς καὶ ἅρματα ἐναντία ἐλαύνεσθαι, κατέστησεν εὐρυχωρῆ τε καὶ ἐπιτηδείαν εἶναι. (Paus. l. I, c. XLIV.)

Pausanias ne dit pas qu'il l'ait visité en traversant la route scironide, et il est peu probable qu'il l'ait fait.

De Kaki Scala nous sommes descendus à la plaine bornée par la mer, qui s'étend de ce point jusqu'à l'isthme; et à peine sortis du défilé, nous avons observé, à notre droite, une très-grande pierre brute, avec un vide au milieu, qui nous a paru n'être autre chose qu'une niche faite de main d'homme pour recevoir une statuette. Cette pierre ne serait-elle pas ce que les anciens appelaient *le monument d'Eurysthée?* Pausanias en parle aussitôt après la mention du temple de Jupiter, et pendant qu'il traverse encore la route Scironide, sur laquelle les Argiens ont combattu les Héraclides, et où Iolaos tua Eurysthée[1]. Pour que le monument dont parle le voyageur eût été attribué à un héros si ancien, il fallait qu'il consistât en quelque immense tumulus ou en quelqu'un de ces rochers massifs et informes qu'élevait l'antiquité la plus reculée, que le temps entame difficilement, et que l'industrie humaine a rarement intérêt à détruire. Mais la route Scironide ne présente nulle part, au milieu de ses rochers et de ses précipices, un espace assez étendu pour contenir un pareil monument, dont on ne voit d'ailleurs nulle part aucune trace. On n'a pas non plus la ressource de supposer que le monument était érigé, non sur la route même, mais au-dessus; car, immédiatement au bord de la route, les rochers s'élèvent escarpés et souvent perpendiculaires jusqu'au sommet de la montagne. Ni le combat, ni la mort d'Eurysthée n'ont pu avoir eu lieu au delà du sommet; et si c'est là que le monument était érigé, Pausanias n'en

[1] D'après la tradition suivie et embellie par Euripide dans ses *Héraclides*, Eurysthée fut seulement pris sur la route Scironide; il fut tué et enterré à Pallène. Les Marathoniens disaient, au contraire, qu'il combattit et fut tué à Marathon, où sa tête fut ensevelie. Son corps fut seul transporté à Gargettos.

aurait pas fait mention en cet endroit de son ouvrage. Si, en passant au-dessous du sommet, il mentionne le temple qui le dominait, il n'en résulte pas qu'il a pu parler aussi, à cette occasion, de monuments moins importants qui se trouvaient hors de sa vue, et situés sur l'autre versant de la montagne. Il me paraît donc indubitable que le *tombeau d'Eurysthée*, quelque forme qu'il ait eue, était situé sur la route même de Pausanias; et comme la route scironide ne présente pas d'espace propre pour le contenir, il est probable qu'il faut le chercher aussitôt après la descente, à l'endroit où la route commence à s'élargir, et où se trouve la pierre qui a attiré notre attention.

Pausanias ajoute que « au sortir de cette route, on rencontre le sanctuaire d'Apollon Latôos, et, plus loin, la frontière entre la Mégaride et la Corinthie[1]. » Nous n'avons vu aucune trace de ce temple; mais peut-être ses ruines sont-elles cachées sous les arbres de quelque ravin ignoré des collines basses et boisées qui continuent en cet endroit la pente des monts Géraniens.

La frontière de la Mégaride était probablement à Kinætha, où nous sommes arrivés trente-cinq minutes après notre descente, et où, à proprement parler, se termine le défilé et commence la plaine. On comprend bien qu'il est ici question de la frontière des temps postérieurs; car la colonne ancienne avec l'inscription : « Ceci est le Péloponnèse, non l'Ionie; ceci n'est pas le Péloponnèse, mais l'Ionie, » était érigée sur l'isthme même[2]. Clarke[3] et Gell[4] disent avoir vu, sur la route Scironide, une pierre portant une inscription tout à fait effacée.

[1] Ἐκ ταύτης τῆς ὁδοῦ καταβᾶσιν Ἀπόλλωνος ἱερόν ἐστι Λατῴου, καὶ μετ' αὐτὸ Μεγαρεῦσιν ὅρος πρὸς Κορινθίαν. (Pausan. l. I, c. XLIV, § 10.)

[2] Τάδ' ἐστὶ Πελοπόννησος, οὐκ Ἰωνία· Τάδ' οὐχὶ Πελοπόννησος, ἀλλ' Ἰωνία. (Strab. VIII, 380.)

[3] *Trav.* II, II, 741.

[4] *Itin.* 5.

L'un la prend pour une partie de cette colonne, l'autre croit que c'est un signe de démarcation postérieur. L'inscription n'existe plus; et si elle a jamais existé, il me paraît plus probable qu'elle devait se rapporter à la construction de la route par Hadrien. Leake prend Kinætha pour la position de l'ancienne Crommyon, et dit y avoir rencontré quelques restes d'antiquités[1]. Nous n'y en avons vu aucun.

De ce point, nous avons suivi le rivage, en nous dirigeant vers l'occident. Une heure et dix minutes après Kinætha, nous avons rencontré, pendant l'espace de dix minutes, la terre jonchée de ces débris de briques qui désignent ordinairement des habitations antiques. Nous arrivâmes immédiatement à un puits et à la petite église de Saint-Théodore, auprès de laquelle, vers le nord-ouest, on peut distinguer une enceinte circulaire semblable à celle d'une petite ville. Elle est formée de petits tertres couverts de lentisques, à travers lesquels on voit souvent paraître de grandes pierres de taille. Tout autour sont épars plusieurs restes d'antiquités. A l'est de l'église, à cinquante pas de distance, deux colonnes, ayant 0m,42 de diamètre, sont étendues sur le sol; elles sont sans cannelures, et leur surface raboteuse n'offre d'autre ornement qu'une moulure ronde vers le haut. Ce sont évidemment des colonnes tumulaires; mais elles ne sont pas inscrites. Devant l'entrée de l'église, on voit une autre colonne de marbre bleu, également sans cannelures, un chapiteau d'ordre romain, et une grande pierre creuse en forme de bassin, comme on en voit souvent en Grèce, et qui servaient peut-être à être placées sous les autels pour recevoir le sang des victimes[2]. Dans l'intérieur de l'église, on voit une stèle funéraire non inscrite. La table du

[1] *Some Vestiges.* Leake, *Morea*, I, 308.

[2] *Σφαγεῖον.. ... εἰς ὃ τὸ αἷμα τῶν σφαζομένων ἱερείων ἐδέχοντο.* (*Etymolog. magn.* p. 737.)

sanctuaire est un fragment de base ionique, en marbre blanc, ainsi que les montants de la porte du sanctuaire, quatre chapiteaux de pilastres et une marche, couverts d'ornements des derniers temps romains ou de l'époque byzantine. Deux chapiteaux ioniques de marbre blanc, d'un très-beau travail, mais de dimensions inégales, sont encastrés, en dehors, à droite ou au nord de la porte; et à gauche, une plaque de marbre, longue de 0^{m},99, haute de 0^{m},37, et portant une inscription sépulcrale de six trimestres iambiques. Les lettres, de l'époque byzantine, sont profondément et distinctement tracées; elles ont 0^{m},035 de haut. Voici le contenu de l'inscription (pl. II, 10):

Φιλοσῖράτα, βέϐηκα πηγὰς εἰς ἐμὰς,
[Λ]είπουσα δεσμὸν, ᾧ φύσις συνεῖχέ με.
Ἐπὶ τοῖς δέκα γὰρ τέσσαρ' ἐκπλήσασ' ἔτη,
Πέμπῖῳ τὸ σῶμα καταλέλοιπα παρθένος,
Ἄπαις, ἄνυμφος, ἠΐθεος. Ὅτῳ δ' ἔρως
Ζωῆς ἔνεσῖιν, ἀφθόνως γηρασκέτω.

« Je suis Philostraté. Pour retourner vers ma source, j'ai brisé le lien dont la nature me retenait sur la terre. A peine ayant accompli quatorze années, je me suis, dans la quinzième, séparée de mon corps, vierge, sans enfant, sans fiancé, étrangère à l'hymen. Mais longue vieillesse à quiconque a l'amour de la vie[1]. »

Ces ruines prouvent qu'il y avait autrefois dans ce lieu une petite ville qui florissait à la belle époque de la Grèce, et qui existait encore aux temps byzantins. La carte française place en cet endroit Crommyon, où la mer rejeta Mélicertes, fils d'Ino, et où Thésée tua la laie fauve, mère du sanglier de Ca-

[1] Cette inscription a été souvent publiée. L. Ross, *Arch. Zeit.* 1844. Voy. col. 295, et Ph. Le Bas, *Voy. Arch. Inscr.* t. II, n° 85.

lydon, ainsi que Sinnis, le courbeur de pins. La fable[1] disait qu'elle tirait son nom de Crommos, fils de Neptune, ce qui signifie uniquement que cette ville était située au bord de la mer. Peut-être doit-elle plutôt ce nom à la culture des *fameux oignons* mégariques[2], dont l'âcreté faisait couler *les larmes des Mégariens,* et qui étaient passés en proverbe. Crommyon est la première ville Mégarique que Pausanias cite aussitôt après sa sortie de la route Scironnienne, et la dernière dont Pline fasse mention avant cette route, en partant de Corinthe[3]. Scylax[4] l'appelle un fort en dehors de l'isthme, et Diodore[5], une forteresse. Suivant Thucydide, elle appartenait à Corinthe et en était distante de cent vingt stades[6]. Strabon dit qu'elle dépendait autrefois de Mégares[7]; et que, de son temps, elle était soumise à Corinthe. Mais Crommyon n'est pas la seule ville qui, d'après les anciens, ait été située entre Corinthe et les roches Scironides. Pline mentionne dans cet intervalle les villes de Sidunte et Crommyon[8]; Scylax nomme aussi, avant Crommyon, Sidunte, fort des Corinthiens en dehors de l'isthme[9]. Athénée en fait un bourg des Corinthiens[10]. Suivant Xénophon, Praxitas, allant de Corinthe à Mégares, s'empara d'abord de Sidunte, puis de Crommyon[11]; d'où il résulte qu'entre Schœnunte (aujourd'hui Calamaki) et la Kaki Skala il y avait deux anciennes villes, Sidunte et Crommyon, la première plus à l'ouest que la seconde, et que les ruines voisines de Saint-Théodore peuvent appartenir à l'une ou à l'autre.

[1] Paus. l. II, c. I.

[2] Κρόμμυα ἢ σκόροδα. (*Schol. Aristoph. Pac.* 245). Plin. *H. N.* XX, 9.

[3] *H. N.* IV, 11.

[4] Scyl. : Τεῖχος ἔξω τοῦ Ἰσθμοῦ.

[5] Φρούριον. (XII, 65.)

[6] Ἀπέχει τῆς πόλεως εἴκοσι καὶ ἑκατὸν σταδίους. (Thuc. IV, 45.)

[7] Strab. VIII, 380.

[8] « Schœnus, oppida Sidus, Crommyon, « Scironia saxa. » (Plin. *H. N.* IV, 11.)

[9] Τεῖχος Κορινθίων, ἔξω τοῦ ἰσθμοῦ.

[10] Κορινθίων κώμην. (Athén. III, 7.)

[11] Πρῶτον μὲν Σιδοῦντα, ἔπειτα δὲ Κρομμυῶνα. (Xénoph. *Hell.* liv. IV, ch. IV, § 13)

De cet endroit, le pas lent et réglé de nos chevaux de louage nous a menés, en trois heures trente-cinq minutes, à Corinthe, tandis que les cent vingt stades de Thucydide correspondent à une distance de six heures. Leake paraît donc avoir raison de placer Crommyon à Kinætha, surtout, si sa mémoire ne le trompe pas, quand il affirme y avoir vu des restes d'antiquité; et la position de cette ville sur la limite des deux provinces expliquerait suffisamment pourquoi elle figurait tantôt parmi les villes de Mégares, tantôt parmi celles de Corinthe. Le passe-temps sanguinaire du Pityocampte pouvait du reste être beaucoup plus facilement exercé au débouché du défilé des montagnes que sur le rivage bas et plat de Saint-Théodore. Si donc l'on place Crommyon à Kinætha, les ruines voisines de Saint-Théodore seront celles de Sidunte, que Leake place au village Kasidi, situé, dit-il, au milieu de la route, entre Kinætha et Calamaki. Sa conjecture se fonde autant sur l'assonnance des noms, que sur ce qu'il a vu à Kasidi des restes de constructions helléniques[1], et il croit que c'est à ce village que Wheler[2] fait allusion, lorsqu'il parle d'un monument hellénique, entre Corinthe et Mégares, qui contenait un bas-relief. Puillon-Boblaye, l'un des auteurs de la carte française, parle aussi de ce village, en observant qu'il s'y trouve *des ruines assez considérables*[3]. Mais il n'est pas indiqué sur la carte française, et nous ne l'avons pas rencontré sur notre chemin. Nous n'avons vu que deux villages avant d'arriver à Calamaki : l'un, cinq minutes après notre départ de Saint-Théodore, à une assez grande distance à droite. Il s'appelle *Coulantziki,* et ses vignes s'étendent jusqu'à la route, où il possède un puits d'eau potable. L'autre est désert et est aussi situé à droite et loin de la route, sur les collines. Je n'ai pas pu en apprendre le

[1] *Sonne romains of hellenic buildngs.* — [2] *Travels*, p. 436. — [3] *Rech. géogr.* p. 35.

nom; mais sa distance de Kinætha est de deux heures dix minutes au pas de nos chevaux, tandis que celle de Calamaki n'est que de quarante minutes seulement. Ce ne peut donc pas être là Casidi. Saint-Théodore, au contraire, est à une heure vingt minutes de Kinætha, à une heure trente minutes de Calamaki, par conséquent juste au milieu de la route, ce qui est la position assignée par Leake à Casidi. Il n'est donc pas invraisemblable que cette position déserte, avec ses ruines antiques, ait porté autrefois et porte encore aujourd'hui le nom de Casidi, et qu'elle soit précisément celle que Wheler décrit, et dont on aurait détruit ou enlevé le bas-relief. Je m'arrête d'autant plus à cette conjecture, que ni Wheler, ni Leake ne font aucune mention de cette église de Saint-Théodore, qui, cependant, ne laisse pas que d'être remarquable. Mais ce qui a lieu de m'étonner, c'est que Leake, se reprenant, dans son nouvel ouvrage (*Peloponnesiaca,* p. 397), transfère Crommyon à Casidi, et allègue pour raison que la distance à laquelle Casidi se trouve de Corinthe correspond exactement aux cent vingt stades de Pline, ce qui, comme nous l'avons vu, n'est pas du tout exact. Il en infère que Sidunte était situé plus près de l'isthme, au vallon de Susaki. Pour ma part, tous les arguments exposés ci-dessus me portent à croire que Sidunte était situé à Casidi ou Saint-Théodore, et Crommyon plus à l'est, à cent vingt stades de Corinthe, près de Kinætha.

A une heure cinq minutes de Saint-Théodore, nous rencontrâmes, à fleur de terre, un puits d'eau très-claire, entouré de quelques assises provenant d'un mur antique. S'il était prouvé que Saint-Théodore est Crommyon, ce puits pourrait désigner l'emplacement de Sidunte. C'est là que la carte française paraît placer cette ville, et ces ruines sont peut-être celles que décrit Wheler.

Un quart d'heure plus loin, nous entrâmes à Calamaki, l'ancienne Schœnunte, port auquel se terminait le Δίολκος, et où, pour tout reste d'antiquité, nous n'avons vu que quelques pierres de taille appartenant à des fondations. Nous nous dirigeâmes ensuite sur Corinthe, en traversant l'isthme, dont, après une demi-heure de marche, nous franchissions la muraille. Cette muraille descend, vers le midi, d'une colline longitudinale et pierreuse dominant le stade isthmique, traverse la route, et, tournant immédiatement à l'ouest, continue, dans cette direction, jusqu'à la mer de Léchée. Le coude qu'elle fait renferme l'enceinte et les ruines du fameux temple de Neptune et de Palémon, dont il ne reste plus que des murs en grandes pierres de taille et flanqués de tours. Une de ces tours se trouve sur la route même, et, devant elle, nous avons remarqué une colonne dorique qui, probablement, appartenait au temple. Au delà de l'enceinte, vers le nord-ouest, sont les ruines du théâtre; mais, comme elles sont tournées vers le nord, on ne peut les apercevoir de la route.

Après une marche de trois quarts d'heure, nous avons atteint les nombreuses carrières d'où l'ancienne ville de Corinthe tirait les matériaux de ses magnifiques constructions. Lorsqu'on voit quelles masses énormes en ont été extraites pour la décoration de Corinthe, on ne peut songer sans effroi à l'action du temps et des événements qui les ont broyées en poussière et n'ont laissé presque aucune trace de la ville qu'Homère nommait déjà *riche* par excellence, et qui, du temps de Cicéron, était encore *Græciæ lumen*[1]. Ces carrières fournissaient un calcaire gris commun et ont été taillées dans les formes les plus extraordinaires. Elles présentent de hautes murailles, de vastes appartements, des escaliers, des tables, des autels, des pyra-

[1] Cic. *Pro leg. Manil.* 5.

mides et des colonnes. Non loin de là, et à droite de la route, nous avons remarqué trois chambres souterraines, dont deux communiquent ensemble. C'étaient peut-être aussi des carrières; mais leur forme fait soupçonner qu'elles ont servi à quelque culte souterrain, comme celui de Mélicertes dans le temple de Neptune. (Pl. III, 11.)

On côtoie encore ces carrières pendant vingt minutes au moins avant d'arriver au village Hexamili, immédiatement après lequel la route rencontre celle qui vient de Cenchrées. A partir de ce point, toute la plaine à gauche de la route est, à une assez grande distance, couverte d'innombrables tombeaux. Quelques-uns, que j'ai pu examiner, sont de petite dimension, peu profonds, et composés de quatre pierres. C'est de cette nécropole qu'on a retiré, pendant ces dernières années, plusieurs milliers de vases en terre cuite, qui, pour la plupart, ont été exportés de la Grèce. Pausanias fait mention de ces tombeaux qu'il rencontra entre Cenchrées et Corinthe[1].

Un quart d'heure au delà d'Hexamili, nous vîmes, sur notre gauche, les ruines d'un édifice romain conservées jusqu'à une assez grande hauteur. Cet édifice est construit en briques disposées en losanges avec beaucoup d'élégance, *opus tessellatum*. (Pl. III, 12.) Les portes en sont voûtées, et les jambages, de même que les linteaux, en sont cintrés et en marbre. Une de ces portes conduit à une voûte souterraine.

Après dix minutes de marche, nous traversâmes un profond ravin, et un quart d'heure plus tard nous arrivions à Corinthe.

Le peu d'instants de lumière qui nous restaient jusqu'à la nuit ne nous permirent pas de nous livrer à de nouvelles recherches sur une ville si connue des voyageurs, si souvent, et

[1] Ἀνιοῦσι δὲ ἐς Κόρινθον (ἐκ Κεγχρεῶν), καὶ ἄλλα ἐστὶ κατὰ τὴν ὁδὸν μνήματα. (Paus. l. II, c. II.)

quelquefois si éloquemment décrite [1], et nous ne cherchâmes pas à exploiter après tant d'autres un champ malheureusement si désolé, qu'excepté un ou deux pans de murs romains en briques, et les sept colonnes du temple dorique, il n'y reste presque aucune ruine qui indique même la position de la ville. Les premiers sont peut-être les restes des bains qu'Hadrien fit construire à Corinthe (pl. II, 3), et les colonnes, à en juger par leur forme et par leurs proportions, devaient appartenir à l'un des plus anciens temples de la ville. Différentes opinions ont été émises à l'égard de ce temple. Wheler le prend pour celui de Diane Éphésie, dont cependant Pausanias ne mentionne qu'une statue qui s'élevait sur le marché. D'autres y voient le temple d'Apollon, qui se trouvait sur la route conduisant du marché vers Sicyone. D'autres ont cru que c'était un temple de Neptune, dont les anciens ne citent également que des statues. Peut-être encore pourrait-on attribuer cette ruine, sans trop de probabilité, au temple de Minerve Chalinitis, dont le culte, en connexion avec le mythe indigène de Bellérophon, était sans doute un des plus anciens de Corinthe, et dont la statue était en bois avec les extrémités en pierre (*ξόανον ἀκρόλιθον*), et par conséquent, selon toute vraisemblance, elle était archaïque; c'est près de ce temple qu'on voyait la statue en bois d'Hercule, ouvrage de Dédale, circonstances qui s'accorderaient bien avec l'architecture du temple en question, qui est du dorique le plus sévère. Mais comme Pausanias, le seul qui énumère les temples de Corinthe, ne dit rien ni de leur style, ni de leur antiquité respective, toute conjecture à ce sujet me paraît oiseuse et sans fondement réel.

[1] Voyez surtout la brillante description du panorama magnifique qu'on découvre du haut de l'Acrocorinthe, donnée par mon savant compagnon de voyage, Ch. Prokesch d'Osten, ouvrage cité, tome II, p. 297.

[2] Prokesch, ouvrage cite

[3] Pausan. l. II, c. 11

On découvre tous les jours, dans la ville de Corinthe, de grands souterrains très-étendus, qui sont peut-être des restes des conduites d'eau qui alimentaient les nombreuses fontaines de la ville ou du grand canal par lequel Hadrien avait fait venir à Corinthe l'eau du lac Stymphale, ou bien encore de plus anciens canaux, par lesquels la source Pirène se déchargeait dans la ville basse[1].

A un quart d'heure au nord de la ville, nous avons visité l'amphithéâtre dont Leake[2] fait mention. On avait profité, pour le construire, d'un enfoncement naturel du terrain, auquel on avait donné la forme d'une ellipse complète, dont le grand axe a deux cent quatre-vingt-dix pieds de long et le petit cent quatre-vingt-dix. Les flancs sont taillés dans le roc en forme de siéges, séparés par de petits escaliers qui forment ainsi des compartiments cunéiformes (*cunei, κερκίδες*); deux escaliers y avaient été en outre pratiqués, l'un au midi, l'autre à l'est. Ce bassin eût été bientôt converti en un lac, si les eaux pluviales n'eussent trouvé une issue par une ouverture large et carrée pratiquée dans le rocher au-dessous des siéges supérieurs, et servant de vomitoire à la palestre de l'amphithéâtre, comme celle qu'on voit au stade d'Athènes. C'est à cet endroit, sans doute, que s'appliquent ces paroles de Dion Chrysostome : « Les Corinthiens s'assemblent hors de leur ville, dans un ravin assez spacieux pour recevoir beaucoup de monde, mais tellement sale, qu'on ne voudrait pas même y enterrer un homme libre[3]. » (Pl. III, 13.)

Pour nous rendre de Corinthe à Sicyone, nous avons tra-

[1] Καὶ τὸ ὕδωρ αὐτοθεν (de l'Acrocorinthe) ὑποῤῥεῖν τὸ ἐν τῇ πόλει. (Paus. l. II, c. v, § 1.) — [2] *Morée*, t. III, p. 244.

[3] Οἱ Κορίνθιοι μὲν ἔξω τῆς πόλεως ἐν χαράδρᾳ τινὶ, πλῆθος μὲν δυναμένῳ δέξασθαι τόπῳ, ῥυπαρῷ δὲ ἄλλως, καὶ ὅπου μηδεὶς ἂν μηδὲ θάψειε μηδένα τῶν ἐλευθέρων. (Dion Chrysost. *ad Rhod.* p. 347.)

versé les plaines luxuriantes et toutes couvertes de vignes, qui portent aujourd'hui le nom de *Vocha*. Elles jouissaient d'une grande réputation chez les anciens, dont elles excitaient souvent la convoitise[1]. La rare fertilité de la terre attire dans ce lieu de nombreux habitants, et cette côte, toute couverte de beaux villages, montre ce que serait la Grèce si elle avait une population proportionnée aux ressources qu'elle peut offrir.

Une heure plus tard, nous avons traversé le *Longopotamo*, ravin, dont l'eau profonde et rapide arrose les terres des villages environnants, et surtout du village *Azisi*, situé sur la rive gauche du torrent. Trente-cinq minutes plus loin, nous avons rencontré un autre cours d'eau tout à fait insignifiant, au delà duquel nous avons traversé le village de *Zeugalatio*, et, plus loin, le village de *Vrachati*. Une demi-heure après ce ruisseau, nous en avons rencontré un autre qui était alors à sec, et dont on distingue à peine la direction. Vingt-cinq minutes plus loin, nous traversions l'Asopos, et presque aussitôt nous commencions à gravir les collines de Sicyone. Les anciens ne connaissent qu'une seule *rivière* entre Corinthe et Sicyone, la rivière de Némée, qui séparait les deux états. Stace seul[3] fait encore mention d'un petit ruisseau qu'il appelle *Langeia*, et auquel il donne l'épithète de *lent*. Leake croit que Langopotamo est cette Langeia dont il rappelle le nom, bien que son cours soit loin d'être *lent*, et il place Némée à vingt minutes plus à l'ouest. La carte française en indique le cours au delà du village de Vrachati, c'est-à-dire à une demi-heure au moins plus à l'ouest que Leake, par conséquent à une heure cinquante minutes de Corinthe, calculées d'après le pas de nos

[1] *Εἴη μοι τὰ μεταξὺ Κορίνθου καὶ Σικυῶνος.* (*Prov. gr.* Athén. l. V, c. XIX.)

[2] Strab. IX, 382; Diod. XIV, 83; Tit. Liv. XXXIII, 15. — [3] *Theb.* IV, 49.

chevaux, et à quarante minutes de Sicyone. Elle le fait descendre de la plaine de Némée et le nomme *Koutzomati*, comme le village qui est situé dans cette plaine. C'est sans doute le ruisseau que nous avons rencontré. Sa direction et son nom sont de fortes présomptions en faveur de l'opinion des auteurs de la carte. Mais, si nous l'admettons, nous devons aussi avouer que les siècles ont bien altéré la nature de ces cours d'eau. Car il serait beaucoup plus naturel de donner le nom de Némée au cours d'eau abondant et profond, le seul qui eût mérité autrefois le nom, sinon de rivière, au moins de ruisseau, et le seul aussi qui, aujourd'hui encore, est appelé rivière (Langopotamo). C'est le plus rapproché de Corinthe, dont il est distant d'une heure, tandis qu'il est à une heure et demie de Sicyone. L'exploit d'Aratos, qui entra à Corinthe avec sa troupe, sans avoir donné l'éveil aux habitants[1], devait être plus facile à accomplir s'ils se trouvaient moins loin de la Corinthie que de la Sicyonie, et si, par conséquent, la limite des deux états était plus rapprochée de Corinthe que de Sicyone. Si Langopotamo ne descend pas de la plaine de Némée, il a certainement ses principales sources dans la montagne qui s'élève à l'orient de cette plaine, et qui en portait peut-être aussi le nom.

L'Asopos (rivière de Vasilica) descend par un ravin profond et boisé de la plaine Phliasienne et a son cours du midi vers le nord. C'est un ruisseau large, mais peu profond en été. En hiver, il n'est pas guéable, et l'on y a construit un pont sur la route de Corinthe à Sicyone. Les fondations de ce pont sont anciennes et probablement romaines; mais l'arche turque qu'elles supportent est si haute et forme des talus si rapides, que le voyageur évite d'y passer, toutes les fois que la crue de l'eau ne lui en fait pas une absolue nécessité.

[1] Plut. *Arat.* 21.

Les collines sur lesquelles Sicyone était située sont hautes et escarpées, comme toutes celles de la côte de la Corinthie. Elles affectent la forme de cônes aigus et sont composées d'une terre argileuse et blanche. L'ancienne ville d'Ægialée était située *dans la plaine*[1], probablement dans celle qui s'étend de ces collines jusqu'à la mer, vers l'endroit occupé par le village de *Moulki*. Quant à l'autre plaine élevée, à laquelle on arrive par une montée aussi longue que roide, et où se trouve aujourd'hui le village de *Vasilica*, je serais porté à croire qu'elle était occupée par la citadelle au temps où Ægialée existait encore, et jusqu'à Démétrios Poliorcète, qui y transporta la ville en lui donnant le nom de Démétriade[2]. L'incomparable grandeur de cette position, la richesse et la fertilité de la côte qu'elle domine, et qui est baignée par deux rivières, sont le magnifique commentaire des éloges que Diodore prodigue à la situation de Sicyone[3]. La faux destructive du temps s'est particulièrement appesantie sur cette ville, qui est la première et la dernière que citent les annales de la Grèce. A peine si quelques pierres éparses aident encore à reconnaître l'emplacement de cette célèbre école de l'art, de ce riche musée, où l'on admirait tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité. Cette plaine élevée est bordée à l'orient par la vallée profonde et pittoresque de l'Asopos, toute déchirée en cônes gigantesques de la manière la plus bizarre. Au nord-est, tout près du village de Vasilika, un passage souterrain, taillé dans le roc, aboutit à une chapelle suspendue au flanc d'un autre ravin qui débouche dans celui de l'Asopos. Cette chapelle contient quelques-uns de ces petits autels ronds, en pierre noire, sur lesquels on brûlait des parfums dans l'antiquité; j'y ai aussi recueilli une petite lampe en terre cuite. Au-dessous de la caverne, au pied même du précipice, jaillit

[1] Ἐν τῷ πεδίῳ. (Paus. l. II, c. VI.) — [2] *Idem*, l. II, c. VII. — [3] Diod. l. XX, c. CII.

des rochers une source abondante dite *la grande source* (τρανὴ βρύσις), qui traverse le ravin et se jette dans l'Asopos. C'est, sans doute, la source Στάζουσα, que Pausanias[1] avait vue dans une grotte, près de la porte qui menait à Corinthe, et dont l'eau dégouttait de la voûte. Sa direction est aujourd'hui un peu changée.

A l'ouest, le plateau est terminé par le ravin de l'*Elisson*, aujourd'hui appelé *Zorzi*, nom que la carte française donne, à tort, à l'Asopos, dont le nom moderne est *Saint-Georges* (Ἅγιος Γεώργιος). Sur la crête de ce ravin, on retrouve beaucoup de restes de l'ancien mur, construit en assises carrées, et datant évidemment du temps de Démétrios.

Non loin du mur, on voit les ruines d'une église construite avec les restes d'un temple; ces restes consistent en grands blocs réguliers, avec deux fragments de triglyphes et un fragment en marbre de Paros. C'était peut-être là le temple de Bacchus, que Pausanias vit immédiatement après le théâtre[2]. Ce théâtre, en effet, existe encore au-dessus de la ruine en question; la *cavea*, d'après Leake, a un diamètre extérieur de quatre cents mètres et un diamètre intérieur de cent mètres. Ce voyageur y compta quarante siéges, divisés par deux larges degrés (*præcinctiones*). Aujourd'hui on ne voit plus qu'un petit nombre de ces siéges vers les extrémités du demi-cercle, où sont aussi deux vomitoires voûtés en assises carrées, comme on en voit aux théâtres de l'époque romaine. Au-dessus du théâtre, le plateau est dominé au midi dans toute sa longueur par des collines qui s'élèvent graduellement et se confondent enfin avec les montagnes. La première d'entre elles, celle qui

[1] Paus. l. II, c. VII : Πρὸς δὲ τῇ πύλῃ πηγή ἐστι σφίσιν ἐν σπηλαίῳ, ἧς τὸ ὕδωρ οὐκ ἄνεισιν ἐκ γῆς, ἐπιῤῥεῖ δὲ ἐκ τοῦ ὀρόφου τοῦ σπηλαίου· καὶ καλεῖται δι' αὐτὸ στάζουσα ἡ πηγή.

[2] Μετὰ δὲ τὸ θέατρον Διονύσου ναός ἐστι.

s'élève immédiatement au-dessus du théâtre, contenait sans doute la nouvelle citadelle, celle de la ville de Démétrios, car Pausanias nous apprend que le théâtre était au-dessous de l'acropole[1]. A l'est du théatre, on voit, dans les rochers, un autre creux qui appartenait probablement au théâtre plus ancien, à celui qui existait du temps de Démétrios, et qui dut être abandonné lorsque, sous les Romains, les nouvelles conditions du drame nécessitèrent la construction de nouveaux théâtres.

A l'ouest de cet édifice est situé le stade, dont le fond est taillé dans le rocher de l'acropole. Son autre extrémité est appuyée sur un beau mur polygonal qui forme un arc rentrant. Il est haut de quinze pieds, long de soixante et quinze, et paraît prouver que le stade était placé en cet endroit même avant Démétrios.

Au-dessous de ces édifices agonistiques, et vers le nord-est, sur le point du plateau où était peut-être situé le marché de Démétriade, il existe une grande ruine romaine, construite en briques, et qui, divisée en plusieurs chambres, est conservée dans toute sa hauteur. J'en ai pris la mesure à la hâte, et, autant que je pouvais le faire, sans l'aide des instruments nécessaires. (Voy. Pl. III, 14.) C'était probablement la maison du gouverneur sous les Romains.

Les habitants de Vasilika nous ont parlé d'un vaste souterrain, dont l'entrée était non loin de cet édifice; et nous avons rencontré nous-mêmes, sur toute l'étendue de la ville de Démétrios, plus d'un orifice de passages souterrains ou de puits taris. C'est sans doute par une de ces issues que s'échappa le tyran Nicoclès, lorsque Aratos se fut emparé de la ville[2]. Nous avons trouvé à Vasilika une grande quantité de médailles de

[1] Τοῦ θεάτρου δὲ ὑπὸ τὴν ἀκρόπολιν ᾠκοδομημένου. (Paus. l. II, c. VII. — [2] Plut. *Arat.* c. IX.)

Sicyone, en cuivre et en argent, qu'on rencontre très-communément dans tout le Péloponnèse.

De Vasilika nous gagnâmes, par une descente rapide, le village de Moulki, situé à la naissance de la plaine maritime. Leake[1] a vu dans ce lieu, et plus bas dans la plaine, les vestiges d'un mur antique. Ce sont sans doute ceux de l'enceinte de l'ancienne ville d'Ægialée.

Peu après, nous traversâmes la rivière Zorzi, l'*Hélisson* de Pausanias[2]. Cet Hélisson est peut-être celui-là même que Strabon appelle *Selléeis*, et qu'il fait couler près de Sicyone[3].

Au lieu de nous diriger, comme Pausanias, vers le port des Sicyoniens (aujourd'hui *Kiato*), nous avons pris vers l'ouest, et, quittant la plaine, nous nous sommes engagés dans des ravins profonds qui descendent des montagnes. A une heure et un quart de Sicyone, nous avons atteint le village de *Anô Diminio* (Diminio supérieur), situé sur la crête occidentale d'un de ces ravins, au milieu de jardins touffus, arrosés par une source abondante. Leake[4] prend cette source pour le *Sythas* de Pausanias[5], que Ptolémée nomme *Sys*. Ce cours d'eau est, suivant cet auteur, le plus important de tous ceux qui coulent entre Léchéon et la frontière occidentale de la Sicyonie, vers l'Achaïe, car c'est le seul qu'il mentionne.

Cinquante minutes plus loin, nous suivîmes le cours d'un autre ruisseau et nous descendîmes vers des coteaux couverts à perte de vue de vignobles, et qui sont terminés à gauche par des collines disposées en amphithéâtre et couronnées par

[1] *Morea*, t. III, p. 382.

[2] Paus. l. II, c. XII : Καταβᾶσι δὲ ἐς τὸν Σικυωνίων καλούμενον λιμένα, καὶ τραπεῖσιν ἐπ' Ἀρισῖοναύτας, τὸ ἐπίνειον τῶν Πελληναίων... Προελθοῦσι δὲ κατὰ τὴν λεωφόρον, Ἐλισσὼν τε καλούμενος ποταμός.

[3] Περὶ Σικυῶνα. VIII, 338.

[4] *Morea*, t. III, p. 383.

[5] Paus. l. II, c. XII : Ἐλισσὼν..... καὶ μετ' αὐτὸν Σύθας ἐσῖιν, ἐκδίδοντες εἰς θάλασσαν.

le village de *Souli*. Les habitants du pays nous ont parlé de ruines antiques qu'ils disent exister dans un lieu appelé par eux *Mongoston*, entre les villages de *Souli* et de *Balsa*. Cette position n'est pas indiquée sur la carte française.

Une heure plus tard, c'est-à-dire trois heures au delà de Sicyone, nous atteignîmes le village de *Sykia*, situé au bord de la mer. Le golfe de Corinthe s'étend en avant, comme un grand lac, que couronnent en s'enlaçant le Parnasse, l'Hélicon, le Cithéron, les monts Oniens ou Géraniens, plus loin, l'Isthme, qui paraît comme une ligne noire tracée entre deux surfaces d'argent, et enfin la plage riante de Corinthe, avec ses collines boisées et ses gracieux promontoires. Le nom du village de Sykia vient peut-être du nom que les Grecs donnaient au figuier, bien qu'aujourd'hui on n'y rencontre aucune trace de cet arbre, soit à l'état sauvage, soit à l'état cultivé, ni dans les jardins ni sur les collines environnantes. On pourrait également considérer ce nom comme une corruption de celui de la province, car le village est situé à l'extrémité occidentale de la Sicyonie. Συκιά serait donc une corruption de Σικυωνία.

En effet, après avoir fait encore une demi-heure de marche vers l'ouest, nous arrivâmes au bord de la rivière Xylocastro, qui, suivant toute vraisemblance, servait de limite entre les territoires de Sicyone et de l'Achaïe. Large, mais peu profonde, cette rivière, dont les flots sont jaunis par le limon argileux qu'ils roulent, prend sa source au versant septentrional du Cyllène, au-dessus de Triccala, et, se dirigeant vers le nord, traverse la belle et profonde vallée de Xylocastro, et se jette, en cet endroit, dans le golfe de Corinthe. D'accord avec la carte française, je crois fermement que cette rivière est le *Sythas* ou *Sys* des anciens. Leake en juge autrement[1]. Nous avons

[1] *Peloponn.* p. 403.

vu qu'il place Sys plus près de Sicyone, à la source de Diminio. Il rappelle que les Sicyoniens envoyaient tous les ans une procession de sept garçons et de sept jeunes filles [1], d'où il conclut que la rivière n'était pas à une grande distance de la ville. Il cite aussi le passage suivant de Pausanias [2] : Ποταμοὶ δὲ ἐκ τῶν ὀρῶν κατέρχονται ὑπὲρ τὴν Πελλήνην..... Καθότι δὲ Πελληνεῦσιν ὅροι τῆς χώρας πρὸς Σικυωνίους εἰσὶ, κατὰ τοῦτο ποταμός σφίσι τις, ἔσχατος ποταμῶν τῶν Ἀχαικῶν, εἰς τὴν Σικυωνίαν ἐκδίδωσι θάλασσαν; et il observe que le Périégète, qui connaissait le nom de Sythas, n'aurait pas dit ici ποταμός τις (*une certaine rivière*). Leake [3] considère le village *Exô Xylocastro*, situé hors de la vallée, un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, comme le fort d'Olouros des Pelléniens [4], bien qu'on n'y voie aujourd'hui aucun vestige de ruines antiques.

Le premier de ces arguments ne me paraît pas très-concluant. La procession des enfants avait le caractère d'une théorie, et une distance de trois heures et demie n'était pas trop grande pour une pareille mission, car les théories étaient envoyées plutôt loin que près. Quant à l'autre passage de Pausanias, Siebelis et Bekker y ont corrigé ποταμός σφίσι τις en ποταμός σφισι Σύθας, et Kühn, que Clavier a suivi, s'est borné, avec plus de bonheur encore, à changer tout simplement τις en Σύς. En effet, les seules rivières dont Pausanias [5] fasse mention, en s'avançant du port des Sicyoniens vers *Aristonautes*, l'échelle des Pelléniens, sont l'*Hélisson*, et, après lui, le Sythas. Ptolémée [6] ne cite également que le *Sys* entre Sicyon et l'Achaïe. Il me paraît, par conséquent, prouvé que c'était la

[1] Paus. l. II, c. VII.

[2] Livre VII, c. XXVII.

[3] *Morea*, t. III, p. 224.

[4] Xénoph. *Hell.* I. VII, c. IV; Étienne de Byz. Voy. Pl. IV.

[5] Paus. l. II, c. XII.

[6] Livre III, c. VI.

plus grande et la plus importante des rivières de cette côte, et telle est aujourd'hui celle de Xylocastro; elle mérite la désignation de rivière, tandis que le cours d'eau de Diminiò est à peine un ruisseau; c'est plutôt une source abondante.

Je crois aussi que ce n'est pas en cet endroit qu'il faut chercher la position d'*Olouros*, mais bien à *Camari*, village situé plus à l'ouest, et où l'on voit quelques ruines antiques de l'époque romaine. C'est aussi là qu'était Aristonautes, le port de Pellène.

D'après Pausanias et Strabon, Pellène était voisine de la frontière occidentale de la Sicyonie et située à soixante stades de la mer. Sa position est donc facile à déterminer. Elle occupait, sans aucun doute, le sommet de la montagne qui s'élève au-dessus du village de *Zougra*, ayant à l'est la vallée de Xylocastro, à l'ouest de celle de *Réthi*, ruisseau qui se jette dans la mer, près de Camari. De ce côté, la mer est bien plus rapprochée de la ville, et c'est par conséquent là que le port doit être naturellement placé.

Après avoir traversé la rivière, nous tournâmes à gauche et nous entrâmes dans la vallée de Xylocastro. Vis-à-vis de nous la vallée était terminée par deux pyramides immenses, les sommets dénudés du Cyllène. Sur le flanc de cette vallée repose, au milieu de riches plantations, le vaste bourg de *Triccala*. Le fond en est baigné, dans toute sa longueur, par la rivière, dont les bords sont couverts d'une chaîne non interrompue de villages, de maisons de campagne, de vignes et de jardins où le pommier fleurit à côté du grenadier, et où le myrte se marie au citronnier. D'un côté, la vallée s'élève jusqu'au vaste plateau qu'occupent les villages de *Vélina*, de *Markési* et de plusieurs autres encore, et ses flancs sont couverts d'un rideau de forêts de sapins. Ce magnifique tableau est complété par l'aspect étrange, du côté occidental de la vallée,

où d'innombrables cônes d'argile blanche, dénués de toute végétation, affectent les formes les plus extraordinaires.

Vers le milieu de la vallée, dans la position appelée *Georgandéika,* à une heure vingt minutes du village *Sykia,* nous avons remarqué une colline qui semble être un grand tumulus, et qui est surmontée par une chapelle; dix minutes plus loin, on en voit un autre de même nature. Une fouille en cet endroit pourrait être fructueuse. Nous commençâmes, une demi-heure plus tard, à gravir la pente occidentale de la vallée. Bientôt l'argile fait place aux rochers, à travers lesquels une route des plus âpres et des plus escarpées nous a conduits, en quarante minutes, à des vignes plantées sur le pan de la montagne; dix minutes plus loin, nous atteignîmes une source, au-dessus de laquelle le village de Zougra se cache derrière un accident de terrain; et douze minutes au delà, durant lesquelles nous avons rencontré plusieurs restes de murs antiques, nous arrivâmes à une autre source dont l'eau coule à pleins jets de trois ouvertures; de là nous gravîmes le sommet de la montagne, qui s'appelle aujourd'hui *Tsercouphi,* et où était l'acropole de Pellène.

Les habitants du village nous ont appris qu'au-dessous des deux sources que nous venions de voir, il y en avait une troisième. Ce sont, sans doute, là les *sources douces* qui, d'après Pausanias[1], coulaient au-dessous de la porte. Mais je ne puis me rendre compte comment, l'eau potable y étant si abondante, Pausanias a pu dire qu'il n'y en avait pas beaucoup à Pellène: *Ὠκοδόμηται δὲ καὶ ἔλυτρον κρήνης ἐν τῇ ἀγορᾷ, καὶ λουτρά ἐστιν αὐτοῖς τὸ ὕδωρ ἐκ τοῦ θεοῦ, ἐπεί τοι πίνειν πηγαί σφισιν ὑπὸ τὴν πόλιν εἰσὶν* ΟΥ̓ *πολλαί.* Je crois qu'il y faut lire ΑἹ *πολλαί.* Leurs bains étaient fournis par l'eau pluviale, parce que la plupart de leurs sources étaient au-dessous de la ville.

[1] *Ὑπὸ τὴν πύλην πηγαὶ,... ἃς Γλυκείας ὀνομάζουσι.* (Paus. l. VII, c. XVII.)

Pellène est loin de la grande route fréquentée et a été visitée par peu de voyageurs[1]. Sa position répond à la description de Pausanias, qui dit qu'elle est située sur une colline dont le sommet est aigu[2]. Vers l'orient, la colline descend sur Zougra, d'où elle continue, en précipices escarpés, jusqu'aux bords du Xylocastro; de l'autre côté, elle tombe vers la rivière Réthi, qui la sépare de la montagne Pizantéico et du promontoire Avgo, qui termine cette montagne au delà de Camari. Vers le sud, la crête de Pellène s'abaisse, devient accessible, et conduit à Triccala sur la pente du Cyllène; elle s'affaisse aussi vers le nord, et, s'élevant de nouveau après une assez grande distance, elle forme un sommet aplati qui domine la mer, et s'appelle le sommet de la *Vierge Corfiotissa* (du sommet), d'une petite chapelle qui s'y trouve. Leake prend, à juste titre, cette position pour la *Haute Donoëssa* d'Homère[3], laquelle était située entre Ægire et Pellène, mais si près de la Sicyonie, qu'elle fut prise par les Sicyoniens et ajoutée à leur territoire[4].

De Pellène, la vue s'étend jusqu'au golfe Saronique et jusqu'à Salamine. Pausanias dit que la ville était divisée en deux quartiers situés au-dessous du sommet, qui n'était pas habité[5]. Au nord du sommet, nous n'avons trouvé, à une assez grande distance, aucune ruine antique; mais la terre y est couverte de briques, qui indiquent presque toujours l'emplacement d'anciennes habitations. Le sommet est tout à fait dénué de ruines helléniques; nous n'y avons aperçu que les fondations d'un petit fort carré, bâti en chaux, avec une tour ronde de

[1] Elle l'a été par M. Ph. le Bas, dans l'été de 1843.

[2] *Ἐπὶ λόφου κατὰ ἄκραν τὴν κορυφὴν εἰς ὀξὺ ἀνεστηκότος.* (Paus. l. VII, c. XXVI.)

[3] *Il.* II, 573 : *Αἰπεινὴν Δονόεσσαν.*

[4] Pausan. l. VII, c. CXXVI.

[5] *Τοῦτο μὲν δὴ ἀπότομον, καὶ δι' αὐτὸ ἐστιν ἀοίκητον. Τῷ δὲ χθαμαλωτέρῳ πεπόλισται σφίσιν οὐ συνεχὴς ἡ πόλις, ἐς δὴ μοίρας νενεμημένη δύω ἀπὸ τῆς ἄκρας μεταξὺ ἀνεχούσης.* (Paus. l. VII. c. CXXVI.)

chaque côté. Dès le premier abord, nous y avons reconnu une construction franque, et nous avons bientôt découvert, dans les broussailles, une grande plaque de tuf, sur laquelle sont gravés deux écussons portant, l'un une croix, l'autre un lion regardant à gauche. (Pl. IV, 15.) Ces armes se retrouvent à Naxie, et Buchon les signale aussi à Clarentza en Élide, avec la différence que le lion y est barré; ce qui, dans la symbolique héraldique, indique une naissance illégitime. Ces blasons, qui se rencontrent sur plusieurs points de la Grèce, ne racontent-ils pas quelque page oubliée de l'histoire des croisés en Morée? n'indiquent-ils pas quelque relation de parenté entre les seigneurs de Pellène, de Clarentz, et les Sanuti et les Crispi de Naxie?

Tout à côté de cette ruine, nous avons remarqué, dans la terre, un trou semblable à l'orifice d'un puits. Je serais disposé à y voir le souterrain qui, au dire de Pausanias, se trouvait au-dessous de la statue de Minerve, et dont l'air humide conservait à l'ivoire son élasticité[1]. Le temple de Minerve était situé sur la route qui, d'Ægire, conduisait à la ville de Pellène[2]; et cette route pouvait peut-être bien passer par le sommet de la montagne. Mais Pausanias dit plus loin : « Au-dessus du temple de Minerve, il y a un bosquet[3], » tandis qu'au-dessus de l'endroit où se trouve cette ouverture, il n'y a pas de place pour un bosquet; à moins donc que la préposition *ὑπέρ* ne signifie *au delà*, ce que le style assez capricieux de l'auteur rendrait admissible, l'ouverture en question ne serait pas le souterrain antique, mais peut-être bien l'orifice d'une citerne du fort des seigneurs francs. Cependant, un peu à

[1] *Λέγουσι δὲ οἱ Πελληνεῖς καὶ ἄδυτον τῆς Ἀθηνᾶς καθήκειν ἐς βάθος τῆς γῆς· εἶναι δὲ τὸ ἄδυτον τοῦτο ὑπὸ τοῦ ἀγάλματος τῷ βάθρῳ, καὶ τὸν ἀέρα ἐκ τοῦ ἀδύτου νότιόν, τε εἶναι, καὶ δι' αὐτὸ τῷ ἐλέφαντι ἐπιτήδειον.* (Paus. l. VII, c. XXVII.)

[2] *Κατὰ τὴν ὁδὸν εἰς τὴν πόλιν.* (Paus. *ibid.*)

[3] *Ὑπὲρ δὲ τὸν ναὸν τῆς Ἀθηνᾶς ἐστιν ἄλσος.* (Paus. *ibid.*)

l'est, nous avons rencontré un triglyphe, et un autre encore plus loin, avec plusieurs plaques de marbre qui paraissent indiquer l'existence d'un temple dans cet endroit. De ces débris, les seigneurs du lieu avaient construit, sur le bord du précipice, un très-beau siége d'où la vue, s'étendant sur la vallée profonde de Xylocastro, jouit d'un spectacle magnifique. Ce belvéder est ombragé par quatre arbres gigantesques, seuls témoins vivants de la présence en ces lieux des croisés conquérants, qui en avaient apporté les plants de leur pays natal; car ces arbres, que les paysans de Zougra appellent *griotheus* sauvages[1], sont la *celtis Turnefortiana,* qui ne se trouve dans aucune autre partie du Péloponnèse, et que le célèbre voyageur dont ils portent le nom n'a découverts que dans les Cyclades.

A l'ouest et un peu au-dessous de ce fort (pl. IV, 16), coule une petite source qu'on pourrait prendre pour la fontaine du Marché[2], s'il était possible de placer l'Agora dans cet endroit, entre les deux quartiers de la ville. Au midi du petit fort, à l'extrémité de la petite plaine qui forme le sommet, on voit la ruine d'une belle construction romaine. La partie inférieure de l'édifice est composée de deux grandes assises carrées, ornées en haut d'une large moulure; la partie supérieure est construite en briques; elle est carrée en dehors et ronde en dedans. Ce monument est probablement un de ces bains qui, suivant Pausanias, s'alimentaient par l'eau de pluie[3].

De ce point nous descendîmes, vers le sud, sur un plateau inférieur; et, à quelque distance, nous rencontrâmes un amas de ruines qui indiquent la position de l'un des deux quartiers de la ville. Nous n'y avons pas trouvé de marbre; mais nous

[1] Ἀγριοβυσσινιά.

[2] Ὠκοδόμηται δὲ καὶ ἔλυτρον κρήνης ἐν τῇ ἀγορᾷ. (Paus. l. VII, c. XXVII.)

[3] Καὶ λουτρά ἐστιν αὐτοῖς τὸ ὕδωρ τὸ ἐκ θεοῦ. (Paus. l. VII, c. XXVII.)

y avons vu deux petites bases de colonnes ioniques en tuf d'un beau style, et un chapiteau dorique dont le diamètre intérieur est de $0^{m},22$; j'y recueillis aussi un fragment de lampe antique.

Le village de Zougra, qui est situé au nord-est du sommet, sur la première plate-forme, ne contient aucune trace d'antiquités, à l'exception de deux colonnes cannelées, de la même dimension que celles qui se trouvent au milieu des débris dont je viens de parler : c'est de là qu'elles ont probablement été apportées. Je trouvai sur le sol, non loin de ce village, le fer d'une lance antique, et j'y achetai aussi plusieurs monnaies, dont quelques-unes de Pellène. Elles offrent, au droit, la tête d'Apollon Théoxénios; et, au revers de celles d'argent, que Mionnet attribue à tort à Pellène de Thessalie[1], les lettres ΠΕ dans une couronne de lauriers; celles en cuivre, que Mionnet donne à Péparéthos[2], portent une tête de bélier, et ΠΕ dans la couronne. J'y fis aussi l'acquisition d'un ornement en or ayant l'empreinte de la colombe de Sicyone.

En quittant la fontaine aux Trois-Bouches, où nous avions mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers le sud, et, cinq minutes plus loin, nous vîmes un tombeau creusé dans le rocher qui s'élevait à notre droite. L'entrée, qui a un mètre de hauteur, est triangulaire; il est voûté à l'intérieur. J'y trouvai, par terre, un fragment de marbre blanc, le seul que j'eusse encore rencontré dans les ruines de cette ville. Il portait un bas-relief qui est aujourd'hui si fruste, que c'est à grand'-peine que j'y ai pu distinguer la figure d'un vieillard tournée à droite. Aussitôt après, nous passâmes devant un mur antique assez long, construit en blocs carrés. Les habitants du pays l'appellent *la Porte* (πόρτα), et il appartenait, sans doute, à la porte et à l'enceinte de la ville. Nous continuâmes notre

[1] Mionnet, *Suppl.* III, 300. — [2] *Id. ibid.* 311.

route le long de la crête qui réunit la montagne de Pellène au au mont Cylène, et qui s'élargit graduellement, au point de contenir des champs labourables et des plantations.

Une heure et demie après avoir quitté la fontaine, nous arrivâmes à Trikkala, et nous mîmes plus d'une demi-heure à traverser les sentiers tortueux de ses trois quartiers, où les maisons, les rochers et les jardins sont entremêlés de la manière la plus pittoresque. Nous n'y avons trouvé aucun vestige d'antiquités. Le nom de cette ville rappelle celui de Trikké en Thessalie, que Tzétzès nomme déjà Τρίκκαλα[1], et qui, par une coïncidence qu'on ne saurait attribuer au hasard, était peu éloignée d'une ville fortifiée appelée *Pelinnæum*[2] ou *Pelinna.* Trikké de Thessalie était le principal siége du culte d'Esculape[3]. A près de soixante stades de Pellène d'Achaïe, Pausanias[4] place le sanctuaire et la statue du même dieu, qui y était surnommé Κῦρος. Il était peut-être situé près ou au-dessus de Trikkala.

De Trikkala nous continuâmes à gravir la montagne vers le sud. La route est tortueuse et rude, et longe le ravin profond du Sythas, qu'elle laisse à gauche. Nous atteignîmes enfin un petit plateau où cette rivière jaillit de la terre par une source très-abondante, et de l'eau la plus fraîche et la plus limpide. C'est peut-être là qu'il faut placer le sanctuaire d'Esculape, où l'eau était abondante, au témoignage de Pausanias[5]. La distance à laquelle ce lieu se trouve de Pellène répond à celle que

[1] *Achil.* IX, 280.

[2] Strab. IX, 437; Tit. Liv. l. XXXVI, ch. x, § 14; Ét. de Byz.

[3] Les fils d'Esculape y régnaient pendant la guerre de Troie. Hom. *Il.* II, 229. — Le plus ancien temple d'Esculape. Strab. IX, 437.

[4] Paus. l. VII, c. XXVII.

[5] Ἀπωτέρω δὲ οὐ πολὺ ἀπὸ τοῦ Μυσαίου ἱερὸν ἐστιν Ἀσκληπιοῦ, καλούμενον Κῦρος, καὶ ἰάματα ἀνθρώποις παρὰ τοῦ Θεοῦ γίνεται. Ὕδωρ δὲ καὶ ἐνταῦθα ἀνέδην ἐστὶ, και ἐπὶ τῇ μεγίστῃ τῶν πηγῶν τοῦ Ἀσκληπιου τὸ ἄγαλμα ἵδρυται. (Paus. l. VII, c. XXVII.)

le periégète attribue au Myséon, sanctuaire de Cérès Mysia[1], et au temple d'Esculape. C'est aussi à ce point, où les eaux se partagent, qu'il faut tirer la ligne de démarcation qui limitait l'Achaïe et la Sicyonie d'une part, et l'Arcadie de l'autre.

II.

À TRAVERS L'ARCADIE.

Le plateau de Cyllène, où se fait le partage des eaux, et où devait incontestablement passer la limite qui séparait l'Achaïe et l'Arcadie, est une petite plaine ordinairement submergée. Elle est bordée, à l'ouest, de jolies collines bien boisées; à l'est s'élève, comme une pyramide immense, le pic monolithe de Cyllène, couvert, jusqu'au milieu de sa hauteur, de forêts de sapins, qui sont le commentaire le plus naturel de la fable, d'après laquelle Cyllen était fils d'Élatos[2]. J'ai entendu raconter à un chasseur de Trikkala, qu'il avait tué sur cette montagne des *merles blancs*. Sans révoquer en doute la véracité de ce phénomène ornithologique, passé en proverbe, je me serais abstenu d'en parler, si Pausanias ne disait formellement que le Cyllène présente cette merveille, que les merles y sont tout blancs[3].

Après avoir quitté le plateau, alors transformé en un petit lac, nous nous dirigeâmes au sud par une belle route ombragée de forêts, et une heure cinquante minutes plus tard nous atteignîmes le versant opposé, d'où notre vue s'étendit sur les plaines de l'Arcadie. Sous nos yeux se déroulait ce pays aux bois épais, aux frais pâturages, aux vallons toujours verts, que les bergers affectionnaient et que parcourait Pan avec son cortége. Nous avions devant nous ces masses énormes de rochers, qui, comme

[1] Paus. l. VII, c. XXVII. — [2] *Id* l. VIII, c. XVII. — [3] *Id. ibid.*

une mer inexpugnable, l'abritaient de toute part, et lui ont conservé pendant des siècles cette indépendance altière, qui faisait dire avec orgueil à ses fils, qu'ils étaient Προσέληνοι, *antérieurs*, non *à la lune*, mais aux *Hellènes* (le Σ indiquant l'aspiration), aux Doriens, qui ne purent jamais les conquérir comme le reste du Péloponnèse. C'est là que le peuple grec, contrairement à toutes les hypothèses qui ont pu être faites sur son origine, se présente dès le commencement, n'ayant pour tout gîte que les cavernes des montagnes et les forêts primitives, pour tout vêtement que des peaux d'animaux sauvages, pour toute nourriture que les glands amers; et, cependant, c'est de là que partirent, dans les temps les plus reculés, des colonies nombreuses portant les bienfaits de la civilisation hellénique à toute l'Italie méridionale.

A nos pieds s'étendait la nappe d'eau limpide du lac Phénée, au delà duquel le *Chelmos* escarpé (la chaîne des monts Aroaniens) dressait ses cimes arides. Vers le nord-ouest, la vue était bornée par la *montagne Noire* (la Chélidorée antique), et plus près coulait dans un profond ravin la rivière de *Goura* ou *Phoniaticon* (l'Aroanios), sur les bords duquel sont échelonnés les villages de Sténo et de Sivitza.

Nous tournâmes ensuite à gauche, et nous nous engageâmes entre le pic et les collines inférieures du mont Cyllène, dans un chemin creux, menant vers Gérontion et vers le lac Stymphale; mais nous en sortîmes, après une demi-heure de marche, pour franchir la colline qui était à notre droite. Elle dépend de la montagne Sépias, qui tirait son nom des serpents venimeux qu'elle nourrissait[1], et qu'elle nourrit encore, au témoignage des habitants. Ils y portent aujourd'hui presque le même nom (*Sapitæ*), et on les trouve souvent en Grèce aux abords

[1] Paus. l. VIII, c. XVI.

des grands marais. Nous descendîmes cette colline, pendant une demie-heure, par un chemin escarpé, jusqu'au village de Goura, et, après une nouvelle descente de vingt-cinq minutes, nous atteignîmes enfin la plaine, dont la plus grande partie était alors couverte par le lac Phénée. Elle l'a été plus d'une fois dans les temps anciens [1], et elle l'est encore aujourd'hui, toutes les fois que les gouffres qui servent à son écoulement viennent à se boucher.

Après avoir traversé, sur un pont improvisé, l'Aroanios, dont les bords, ombragés d'osiers et de saules, donnent à ce cours d'eau l'aspect d'une rivière tout arcadique, nous nous dirigeâmes, à travers des champs de maïs, vers une élévation de forme conique, plantée de vignes jusqu'à son sommet, et dont le pied était baigné par le lac. Les restes d'un mur cyclopéen flanqué de tours, qu'on aperçoit sur la pente méridionale de ce mamelon, le font considérer comme la position de l'ancienne citadelle de Phénée. Cependant son aspect ne répond nullement à la description que Pausanias fait de cette citadelle. Il la dit très-escarpée, et ajoute qu'il n'y en avait qu'une faible partie où l'art de la fortification avait eu besoin de suppléer à la nature [2]. Nous n'eûmes pas le loisir de visiter le sommet de la montagne, beaucoup plus rude, qui s'élevait à notre droite pour examiner si le mur qui le surmonte, au témoignage de M. Boblaye [3], n'indiquerait pas la place de l'ancienne forteresse.

Phénée était, du temps de Pausanias, une ville de peu d'im-

[1] Πλεονάσαντος δέ ποτε αὐτοῦ τοῦ ὕδατος, κατακλυσθῆναί φασι τὸν ἀρχαῖον Φενεόν. (Paus. l. VIII, c. XIV; Strab. IX, 389.) Pline (*H. N.* XXXI, 5) mentionne cinq de ces inondations.

[2] Ἔστι δὲ σφισιν ἀκρόπολις ἀπότομος πανταχόθεν, τὰ μὲν πολλὰ ἔχουσα οὕτω, ὀλίγα δὲ αὐτῆς καὶ ὠχυρώσαντο ὑπὲρ ἀσφαλείας. (Paus. l. VIII, c. XIV.)

[3] *Rech. géogr. sur les ruines de la Morée*, p. 153.

portance, et de beaucoup de ses édifices on ne voyait plus que les ruines. Cependant il en énumère encore quelques-unes dans la basse ville, dont il ne reste plus aucun vestige, car le limon des inondations les a entièrement recouvertes. Le surnom d'*Euripe*, que portait Diane en ce lieu, se rattache à une fable qui avait sans doute quelque application symbolique, mais on y peut aussi voir une affinité avec le mot *euripe*, qui signifie un bras de mer, une eau resserrée entre deux terres.

De ce point, nous continuâmes à longer le lac vers l'ouest, jusqu'au hameau de Phonia (Φονιάτικα καλύβια), situé de la manière la plus pittoresque sur le flanc de la montagne. Bien qu'ombragé d'une végétation luxuriante, il n'en domine pas moins un admirable panorama. Au delà du lac et vers l'est, on aperçoit deux sommets élevés, dont le plus aigu, et en même temps le plus rapproché, est le Sépia, la montagne aux serpents, et le plus éloigné, qui affecte une forme arrondie, est le Géronation, qui forme la limite entre la Phénéatide et la Stymphalide. L'extrémité méridionale du lac paraît encaissée entre deux montagnes que Pausanias nomme *Orexis* et *Sciathis*, sans préciser à laquelle des deux appartient l'un ou l'autre de ces noms. Contrairement à l'opinion de M. Leake, je croirais que l'Ὄρεξις, dont le nom a de l'affinité avec le mot ὄρυξις (l'excavation), est celle des deux qui, située plus à l'ouest, contient deux catabothres. Ces canaux d'écoulement, qu'ils aient été tout à fait naturels ou achevés par l'art, étaient probablement mis en rapport avec la digue que la tradition attribuait à Hercule, et qui existait encore au temps de Pausanias. La montagne plus à l'est, dont une des gorges porte aujourd'hui le nom de *Scotini* (l'obscure), serait *Sciathis* (l'ombragée). Dans le vallon qui sépare les deux montagnes est situé le village de *Guioza*, nommé anciennement *Carya*, comme celui de Cheli-

dorea, et c'est par là qu'au dire de Pausanias [1] passait la route qui conduisait de Phénée à Caphyes et à Orchomène.

Dans le hameau de Phonia on trouverait peut-être des vestiges du temple d'Apollon Pythien, après lequel Pausanias atteignit bientôt la route qui menait à la montagne Crathis [2]. Nous suivîmes en effet, au-dessus du village, un vallon qui avait en face, vers le nord-ouest, le flanc boisé de cette montagne. A notre gauche, les précipices affreux de la *Dourdouvaouna* dominaient des collines plus basses; le ravin était traversé par un ruisseau qui se jette dans la rivière de Goura, et qu'on pourrait prendre pour l'Olbios, en admettant que son nom n'était ajouté à celui de l'Aroanios que depuis le point de leur jonction. Dans le vallon nous remarquâmes, à côté de la route une colline isolée, surmontée par la ruine d'un castel du temps des Francs, et trois quarts d'heure après avoir quitté le village, nous passâmes devant le monastère de Phonia, qui n'offre de remarquable que le beau ravin au bord duquel il est situé.

De ce point nous commençâmes l'ascension du Crathis; après avoir côtoyé plusieurs abîmes profonds, à travers de belles forêts de châtaigniers, de chênes, de pins, et surtout de sapins séculaires, nous atteignîmes le point culminant. De là nous commençâmes à descendre, à l'ouest, dans un vallon étroit et profond, au fond duquel un peu d'eau jaillit du rocher. C'est la source du Crathis (aujourd'hui Acrata). Ce mince filet, nourri par l'eau qui filtre des deux flancs du vallon, prend avec une grande rapidité les dimensions et l'importance d'un torrent impétueux, qu'il nous a fallu passer sur un pont au village de Zarouchla, où nous arrivâmes trois heures un quart

[1] Livre VIII, c. XIII.

[2] Ἐν δὲ αὐτῶν Φενεατῶν τῇ χώρᾳ, μετα τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Πυθίου, προήξεις τε οὐκ ἐπὶ πολὺ, καὶ ἐντὸς τῆς ὁδοῦ τῆς ἐπὶ τὸ ὄρος ἀγούσης τὴν Κρᾶθιν. (L. VIII, c. XV.)

après avoir quitté celui de Phonia. Tout le district renfermé dans cette profonde vallée porte en commun le nom de *Cloukinès,* et ses habitants, aux temps de la domination turque, avaient l'habitude, à laquelle ils n'ont pas encore entièrement renoncé, de quitter leurs foyers pour aller travailler et même quelquefois mendier au loin. Zarouchla est le premier de ces villages qu'on rencontre en venant de l'est. Les autres, suspendus à de très-grandes hauteurs sur les flancs des montagnes, au milieu de touffes d'arbres, sont Hagia-Varbara, Vounaki, Chalkianika, Agridi; mais aucun n'égale en beauté Solos, qui, situé au point où l'Agrioïtia, venant du sud, se jette dans le Crathis, et s'étendant mollement sur tout le flanc du promontoire formé par ces deux rivières, est délicieusement ombragé d'un magnifique bosquet d'arbres fruitiers, et voit en face, sur le côté opposé du ravin d'Agrioïtia, le beau village de Mésorughi, enfoui aussi dans la plus vigoureuse végétation. C'est dans ce ravin que nous entrâmes pour aller visiter la fameuse chute du Styx.

Notre route se dirigeait vers le sud, et suivait, à une assez grande distance, la rive gauche de la rivière. Le fond de la vallée était fermé par de hauts précipices, sur l'un desquels, non loin du sommet, une ligne noire et verticale est tout ce qu'on voit du Styx. Il n'a pas changé de forme depuis les temps les plus reculés. C'est toujours, comme du temps d'Homère, *τὸ κατειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ,* l'eau qui, sortant des hauteurs inaccessibles de la montagne, et glissant sur un roc uni, dégoutte ensuite en pluie fine devant l'ouverture d'un antre[1], auquel le voyageur ne peut parvenir qu'avec de grandes difficultés, et où, probablement, on avait construit le réservoir dont parle Hérodote[2]; puis elle finit par se perdre dans les

[1] Hésiod. *Théog.* 777, 781, 787; Plin. *Hist. nat.* liv. XXXI, 19; Plut. *Alex.* 77: Paus. l. VIII, c. XVIII. — [2] Ὕδωρ ὀλίγον φαινόμενον ἐκ πέτρας σ7άζει ἐς ἄγκος. Τὸ

anfractuosités du rocher remplies de neiges éternelles. Ces neiges alimentent un ruisseau qui peut être considéré comme issu du Styx, et qui va unir ses eaux à celles de l'Agrioïtia. Mais on ne saurait rien voir de plus imposant et d'une grandeur plus sauvage, que le mur continu de précipices perpendiculaires, qui du Styx se dirigent vers le nord et bordent de ce côté le ravin. Ce front de pierre a, avec raison, frappé Pausanias, qui dit n'avoir jamais rencontré dans ses voyages de précipice plus élevé [1].

La nature désolée et sombre de ces lieux a dû de tout temps y provoquer des idées superstitieuses. Le **Στύξ** (peut-être dérivé de *σΊάξ, σΊάζω*, dégoutter) était, suivant Hésiode, la *Στυγερὴ Θεός* [2]. Il sortait des enfers [3]. Les dieux et les humains ne connaissaient pas de serment plus terrible que celui qu'ils faisaient par ses eaux [4]. Cette eau était corrosive et fatale: elle brisait les vases qui la contenaient, excepté ceux qui étaient faits de corne ou de sabot d'âne [5], et agissait sur les hommes, au moins pendant la nuit [6], comme un poison mortel, qui doit avoir donné la mort à Alexandre [7]. Aujourd'hui encore, les habitants des environs de l'*eau noire*, Mavronero (c'est ainsi qu'ils appellent le Styx), impressionnés par l'aspect terrible de ce lieu, le considèrent comme un **Διότοπος** (non pas **Διὸς τόπος**.

δε αγκος αἱμασιὴς τις περιθέει κυκλος. (Herod. VI, LXXIV.)

[1] *Κρημνός ἐσΊιν ὑψηλός· οὐχ ἕτερον ἐς τοσοῦτον ἀνήκοντα ὕψους οἶδα. Καὶ ὕδωρ κατὰ τοῦ κρημνοῦ σΊάζει. Καλοῦσι δ' Ἕλληνες αὐτὸ ὕδωρ Στυγός.* (Paus. l. VIII, c. XVII.)

[2] Hésiode, *Théogon* 775.

[3] *Ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης.* (*Ibid.*) Hom. *Il.* VIII, 369.

[4] *Ὅς τε μέγισΊος ὅρκος, δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσι.* (*Il.* XV, 37; Hésiod. *Théog.* 400; Hérod l. VI, c. LXXIV.)

[5] Plut. *De Prim. frig.*; Antig. *Hist. mir.* 174; Æl. *Hist. anim.* l. X, c. LX.

[6] Ovid. *Métam.* XV, 334.

[7] Plut. *Alex.* 77; Paus. l. VIII, c. XVIII. Vitr. VIII, 3; Arrien, *Anab.* l. VII, c. XXVII; Pl. *H. N.* XXX, 53; XXXI, 19; Justin. l. XII, c. XIV; Curt. X, fin; Senec. *Quæst. nat.* l. III, c. XXV.

comme on pourrait le croire, mais *διαβόλου τόπος*), et le croient hanté par les Néréides, fées malfaisantes que la mythologie a léguées à la légende populaire. Si je n'en ai pas goûté l'eau moi-même, c'est parce que la bouteille qui contenait celle que j'y avait puisée s'est brisée. Je me hâte d'ajouter que cet accident fut la suite d'une chute et non le résultat de l'action délétère de l'eau. Mon compagnon de voyage, M. Schwab, en but à plusieurs reprises, sans en avoir ressenti aucune incommodité, et les habitants du pays ne connaissent à cette eau aucune propriété qui justifie sa mauvaise réputation. Les auteurs anciens, dont sans doute un très-petit nombre s'est donné la peine et s'est exposé au danger de cette ascension périlleuse, trouvaient plus commode de transcrire avec confiance la fable accréditée par leurs devanciers. Ainsi, Hérodote, ayant dit, par un rapprochement un peu hardi, que le Styx était près du Phénée[1], Théophraste[2], Strabon[3], Ovide[4], et Pline[5] ont répété cette assertion sans en vérifier l'exactitude.

Lorsque nous fûmes descendus de ces hauteurs, nous nous attachâmes à chercher la position controversée de Nônacris, la ville des grandes assemblées politiques des Arcadiens dans les temps les plus reculés[6]. D'après les anciens, la chute du Styx se voyait dans le voisinage et à une très-petite distance de Nônacris[7]; quelques-uns la placent à Nônacris même[8], enten-

[1] *Ἡ δε Νωνακρις ἐν τῇ ἡ πηγὴ αὕτη τυγχανει ἐοῦσα, πόλις ἐστὶ τῆς Ἀρκαδίας πρὸς Φενεῷ.* (Hérod. l. VI, c. LXXIV.)

[2] *Antigon.* pass. cité.

[3] VIII, 8.

[4] *Métam.* XV, 332.

[5] *Hist. nat.* l. XXXI, c. XIX.

[6] Hérod. *loc. cit.*

[7] *Τῶν δε ἐρειπίων (τῆς Νωνακριδος) οὐ πόρρω κρημνος ἐστὶν ὑψηλός, οὐχ ἕτερον ἐς τοσοῦτο ἀνηκοντα ὕψος οἶδα. Καὶ ὕδωρ κατὰ τοῦ κρημνοῦ στάζει· καλοῦσι δε Ἕλληνες αὐτὸ ὕδωρ Στυγός.* (Pausan. l. VIII, c. XVII.) *Τὸ δὲ ὕδωρ τὸ ἀπὸ τοῦ κρημνοῦ τοῦ παρα την Νώνακριν.* (*Ib.* XVIII.) « *Juxta* Nonacrin in Arcadia Styx. » (Pl. *Hist. nat.* l. II, 106). *Circa* Nonacrin in Arcadia Styx « appellata. » (Sen. *Quæst. nat.* l. III, c. XXV.)

[8] *Ἐν δὲ ταυτῃ τῇ πόλει λέγεται εἶναι ὑπο τῶν Ἀρκάδων τὸ Στυγὸς ὕδωρ.* (Hérod

dant sans doute par là le district et non la ville, ainsi que Vitruve le dit expressément[1]. Pausanias ajoute à ces informations que Nônacris était située au pied des monts Aroaniens[2], et qu'il y passa en suivant une route qui le mena droit au Styx[3].

Solos, et plus encore la colline proéminente de Mésoroughi, située au confluent de deux rivières, dans un endroit boisé et fertile serait une position fort convenable pour une ville antique. On a même trouvé à Mésoroughi les débris d'une statue, à Solos quelques tombeaux creusés dons le roc, et nous y avons acquis une médaille à l'effigie de Philippe. Mais ces deux villages sont éloignés de près de trois heures du Styx, et si Nônacris en eût occupé l'emplacement sur les bords du Crathis, il me semble que les anciens, et surtout Pausanias, n'eussent pas manqué de se servir du nom de cette rivière pour en indiquer la position. La rivière d'Agrioïtia est formée de deux sources, dont l'une, venant du nord-ouest, est celle qui reçoit les eaux du Styx et des neiges qui l'absorbent; l'autre, beaucoup plus considérable, coule de l'est et des gorges éloignées de la Dourdouvaouna. Une route venant de Phénée traverse cette montagne et longe le cours d'eau. C'est le chemin que Pausanias paraît avoir suivi, et c'est dans cette direction que je voudrais plutôt chercher Nônacris. Non loin du confluent des deux branches de l'Agroïtia, il existe un espace assez uni pour avoir servi d'emplacement à une ville de petite étendue. Il y croît maintenant deux vieux saules qui donnent

l. VIII, c. LXXIV.) Τὸ δὲ φαρμακὸν ὕδωρ εἶναι ψυχρὸν καὶ παγετῶδες ἀπὸ πέτρας τινὸς ἐν Νωνάκριδι οὔσης. (Plut. *Alex.* 77.) « Alexandro accidit Nonacris Arcadiæ ve- « nenata. » (Tertull. *De An.* 50.)

[1] « Est in Arcadia Nonacris nominata « *terræ regio*, quæ habet in montibus e « saxo stillantes frigidissimos humores. » (Vitr. l. VIII, c. III.) — [2] Ὑπὲρ δὲ τὴν Νώνακριν ὄρη τε καλούμενα Ἀροάνια, καὶ σπήλαιόν ἐσ7ιν ἐν αὐτοῖς. (Paus. l. VIII, c. XVIII.)

[3] Ἐκ Φενεοῦ δὲ ἰόντι ἐπὶ ἑσπέρας καὶ ἡλίου δυσμῶν, ἡ μὲν ἀρισ7ερὰ τῶν ὁδῶν ἐς πόλιν ἄγει Κλείτορα, ἐν δεξιᾷ δὲ ἐπὶ Νώνακριν καὶ τὸ ὕδωρ τῆς Στυγός. (*Id.* c. XVII)

leur nom à la rivière. On n'y voit, il est vrai, aucune trace d'antiquités, aucun de ces débris de briques qui indiquent presque toujours la position de lieux anciennement habités. Mais on doit peu s'attendre à retrouver aujourd'hui les restes d'une ville dont il n'existait déjà, du temps de Pausanias, que des ruines peu apparentes[1]. La citadelle occupait peut-être une haute colline de forme conique, qui s'élève à l'endroit même de la jonction des deux sources. Nônacris serait ainsi située aux pieds même des monts Aroaniens, et sur la route de Phénée au Styx, tandis que le chemin qui passe par le Crathis et Solos diverge vers le nord. Plus tard, j'appris à Solos que là où je voudrais placer Nônacris on a trouvé et l'on continue à trouver des médailles d'Arcadie. Pour compléter ces renseignements sur la position de Nônacris, je dois en ajouter un tout negatif. Il m'avait été assuré, à moi comme à d'autres, par une personne qui doit être, et qui se croit bien informée, qu'à un certain endroit de l'intérieur des montagnes, au sud de Solos et à l'ouest de Zarouchla, il existe des ruines qui sont celles de Nônacris; mais ce renseignement est positivement faux. J'ai cherché en vain ces ruines, et les habitants qui sont le mieux à même de connaître le pays m'ont assuré qu'il n'en existait pas le moindre vestige à l'endroit indiqué.

De Solos nous nous dirigeâmes au nord-ouest, et apres avoir passé la montagne haute et roide qui borde le cours de l'Agrioïtia à l'ouest, et le plateau élevé qui s'appelle *Xérocampos* et *Colonæ*, de quatorze colonnes qu'on y a placées pour indiquer la route au voyageur, lorsque ces hauteurs sont ensevelies sous les neiges, nous suivîmes, pendant longtemps le cours de la rivière de Diacopto, et, après quatre heures et demie de marche, nous descendîmes au couvent de Méga Spi-

[1] Τα δὲ ἐφ' ἡμῶν, ἐρείπια ἦν, οὐδὲ τούτων τα πολλα ἔτι δῆλα. (Paus. l. VIII, c. XVII.

léon. C'est un édifice d'un aspect imposant et extraordinaire; il ferme l'entrée d'une caverne située à mi-hauteur du versant occidental de la montagne, au pied de laquelle coule la rivière Bouraïque[1]. La chapelle en est très-ancienne. Sur les images et sur les portes dorées on lit les noms des empereurs Cantacuzènes et des Paléologues. Mais la grotte elle-même porte des indices d'une antiquité beaucoup plus reculée. Dans sa partie la plus obscure, derrière l'autel de la petite église, le rocher est aplati en forme de table, et j'aurais pris cette grotte pour celle qui, d'après Pausanias, reçut les filles errantes de Prœtos, s'il n'y avait pas sur la montagne de Chelmos, au delà du Styx, du côté de Soudéna (l'ancien *Lousi*), une caverne qui repond beaucoup mieux aux données du périégète. Il dit, en effet[2], qu'au-dessus de Nônacris s'élèvent les monts Aroaniens, avec une grotte d'où Mélampous conduisit les filles de Prœtos à Lousi.

Du monastère nous descendîmes, à travers de petits jardins cultivés par les moines et suspendus en terrasses sur les rochers, jusqu'au bord du Bouraïque, et nous remontâmes, vers le sud-ouest, les bords de cette rivière, qui nous conduisit à Calavryta. Un quart d'heure avant d'arriver à cette ville, nous passâmes sous une haute colline, couronnée par le fort ruiné de Trémola, construit, sans doute, par Robert de la Trémouille, baron de Chalandritza.

La ville de Calavryta ne contient aucun vestige d'antiquité. C'est seulement à quelques minutes vers le nord-ouest que, dans une position nommée *Salména*, on trouve des tombeaux qui indiquent probablement l'emplacement de l'ancienne ville de Cynæthe. La fontaine abondante qui sort des flancs d'une colline à Calavryta est sans doute celle qui, au moyen âge, a

[1] M. Ph. Le Bas, dans son *Voyage arch.* pl. 35, donne une vue de ce couvent. — [2] L. VIII, c. XVIII.

donné son nom à ce lieu, ou qu'elle a peut-être conservé de temps plus anciens (Καλὰ βρυτά). Mais le nom propre de cette fontaine était anciennement *Alysos*, de la vertu qu'on lui supposait de guérir la rage. Pausanias dit qu'elle était à deux stades de la ville de Cynæthe[1].

Nous passâmes au-dessus de cette source, et, suivant la crête de la colline, nous nous dirigeâmes vers le sud. A notre droite, nous aperçûmes bientôt, dans un vallon, le monastère de Lavra, situé derrière une hauteur qui empêche de l'apercevoir de la plaine de Calavryta. C'est un édifice byzantin. Un très-grand arbre en ombrage l'entrée. C'est là que fut élevé, le 25 mars 1821 (6 avril), le premier étendard de l'indépendance.

De l'autre côté de la colline, nous descendîmes dans une belle plaine, entourée de montagnes, et remplie de sources d'eau limpide, qui, après avoir formé un marais, le *lacus Clitorius* de Pline[2], s'écoulent par un gouffre au pied de la montagne orientale. L'une d'elles doit être celle qui guérissait de la passion du vin[3]. Les auteurs disent qu'elle se trouvait à Cleitor; mais ils entendent sans doute parler du district et non de la ville, car Pline[4] la mentionne simultanément avec le lac. Elle devait, du reste, appartenir à la même circonscription, comme elle appartenait au même ordre d'idées que les sources de Lousi (Soudéna) et d'Alyssos, qui guérissaient, l'une de la démence, l'autre de la rage. Au fond de cette plaine, vers le nord, sont situés deux villages, le haut et le bas Soudena, l'ancien Lousi, au milieu desquels prend sa source une rivière nommée autrefois, comme celle de Phénée, *Aroanios*, et aujourd'hui *rivière de Catzana*. Au-dessus, on voit s'élever la double

[1] Paus. l. VIII, c. XIX, § 3.

[2] *Hist. nat.* l. XXX, c. XI.

[3] *Φύλαρχος δέ φησιν ἐν Κλείτορι εἶναι κρήνην ἀφ' ἧς τοὺς πιόντας οὐκ ἀνέχεσθαι τὴν τοῦ οἴνου ὀδμήν.* (Athen. II, 19.) Cf. Vitr. VIII, 3; Hesych.

[4] Passage cité.

cime de Chulmos (les monts Aroaniens), derrière laquelle coule le Styx. L'Aroanios, qui sort en bouillonnant d'une gorge des plus pittoresques, poursuit son cours vers le sud, en longeant la plaine à l'est, et il est bientôt masqué par une branche du Chelmos, qui finit par resserrer la plaine et la transformer en un vallon étroit. Le village de Carnési, auquel nous arrivâmes après avoir traversé ce vallon, est situé sur le flanc oriental de la colline et domine la plaine de Cleitor, qui est traversée dans tout sa longueur, de l'est à l'ouest, par la rivière de Zougra, le Cleitor d'autrefois[1], affluent de l'Aroanios. La plaine est presque tout entière couverte des débris épars et peu apparents de la ville de Cleitor. Une ruine plus considérable, que nous rencontrâmes la première, présente encore quatre fûts de colonnes à cannelures doriques, qui paraissent occuper leur emplacement primitif. En avançant vers l'orient, nous rencontrâmes un chêne majestueux, qui couvre de son ombre et étreint de ses puissantes racines, comme d'autant de replis, des tambours de colonnes et des chapiteaux ayant appartenu à un édifice dorique, dont plusieurs fragments en marbre, ornés de moulures, sont dispersés sur le sol. Un peu plus au sud, sur le bord de la rivière, est la ruine d'une petite église, toute composée de fragments antiques. Ces trois positions sont sans doute celles des trois principaux temples de Cérès, d'Esculape et d'Ilythie, que Pausanias a vus à Cleitor.

De ce point nous suivîmes les traces du mur d'enceinte, qui, se dirigeant vers l'ouest, monte sur une petite colline longitudinale, en suit la crête, et, à son extrémité occidentale, tourne à angle droit vers le nord, jusqu'au point où ses traces se perdent de nouveau dans la plaine. Ce mur est flanqué de belles tours rondes, construites en grands blocs carrés, dont la sur-

[1] Paus. l. VIII, c. XXI.

face extérieure est arrondie. Il est conservé jusqu'à la hauteur de la troisième ou de la quatrième assise. (Voy. pl. VI, 1.)

Quand nous eûmes traversé le Cleitor, nous nous arrêtames *sous un beau platane*, d'où *jaillit une source limpide*[1]. A notre droite, nous voyons une haute colline isolée, d'une forme particulière, couronnée par la ruine d'un fort franc, et, plus loin, le sommet de Tartari. C'est probablement là qu'était situé le temple de *Minerve Corie*, que Pausanias[2] place à trente stades de la ville, sur le sommet de la montagne. Au pied de Tartari, nous découvrions un village qui, à quelque époque reculée, pendant l'un des bouleversements successifs de la Péninsule, recueillit la population ainsi que le nom de Cleitor, qu'elle venait d'abandonner : il s'appelle Cleitoura.

De ce lieu nous montâmes les jolies collines qui bordent le Cleitor au midi, et, dans les forêts dont elles sont couvertes, nous fîmes la rencontre de longues processions d'habitants de Vityna, qui, comme presque tous ceux de l'intérieur de l'Arcadie, descendaient vers les villes maritimes de l'Élide, pour y chercher, pendant l'hiver, un climat plus doux et l'occasion d'exercer leurs industries respectives.

Sur le versant opposé, laissant à notre droite, dans la montagne, le village de Cocova, nous descendîmes sur les bords du Ladon. Limpide et profond, après avoir reçu du nord les eaux de l'Aroanios, du sud celles du Tragos (rivière de Dara), le Ladon, chéri des bergers, serpente avec grâce à travers sa double bordure de platanes, et mêle enfin, à peu de distance de la mer, ses flots d'émeraude à ceux de l'Alphée, dont il usurpe aujourd'hui le nom; car c'est lui qui, jusqu'à leur jonction, est appelé *Roufia*[3], tandis que le véritable Alphée doit

[1] *Il.* II, 308. — [2] L. VIII, c. XXI. — [3] Corruption du mot Alphée, Arphée, comme *ἀδελφός*, gr. mod. *ἀδερφός*; *ἔλθη*, gr. mod. *ἔρθη*.

se contenter, pendant la plus longue partie de son cours, du nom modeste de rivière de Carytène.

Après avoir admiré les riants coteaux du Ladon, où paissent de nombreux troupeaux, et ses bosquets égayés par le chant de mille oiseaux, comme nous ne partagions pas les illusions de Pausanias sur la voix mélodieuse des poissons de ces lieux[1], nous traversâmes la rivière sur le pont de Tzérétabey, tout près des hameaux d'hiver des Philiotes, dont le village, Philia, situé plus haut dans la montagne, est, suivant Leake[2], l'ancien *Leucasion* de Pausanias[3].

Le ravin que, sur le bord opposé, nous suivîmes à l'ouest du Tragos, se dirige vers le sud. Après deux heures et demie de marche, ayant laissé, sur le flanc oriental, les villages de Toporista et de Glogova, nous traversâmes celui de Kerpini, et, quittant le ravin pour suivre une petite plaine à notre droite, nous passâmes à cinq minutes au delà du village, devant une très-ancienne église en ruines, construite en grandes pierres, et ombragée par des arbres séculaires, un de ces édifices qui appartiennent aux premiers temps du christianisme. Un quart d'heure plus loin, nous arrivâmes de nouveau au bord du Ladon, qui, dans sa course tortueuse, revient sur lui-même. Son lit est ici encaissé dans une gorge profonde qui le cachait à notre vue et ne nous laissait apercevoir que le village de Glanitsa à nos pieds, et ceux de Podogòra et de Strézova sur la montagne opposée.

Plus loin, après un quart d'heure de marche, nous rencontrâmes un mur antique du plus beau style polygonal, qui

[1] Εἰσὶ δὲ ἰχθῦς ἐν τῷ Ἀροανίῳ καὶ ἄλλοι, καὶ οἱ ποικιλίαι καλούμενοι· τούτους λέγουσι τοὺς ποικιλίας, φθέγγεσθαι κίχλῃ τῇ ὄρνιθι ἐοικός. Ἐγὼ δὲ, ἀγρευθέντας μὲν εἶδον, φθεγγομένων δὲ ἤκουσα οὐδὲν, καταμείνας πρὸς τῷ ποταμῷ καὶ ἐς ἡλίου δυσμὰς, ὅτε δὴ φθέγγεσθαι μάλιστα ἐλέγοντο οἱ ἰχθῦς. (Paus. l. VIII, c. XXI.)

[2] Leake, *Pelopon.* p. 228.

[3] Paus. l. VIII, c. XXV.

courait parallèlement au ravin, sur une longueur de soixante et dix pas à peu près, et une hauteur de quinze pieds. Il formait le côté occidental d'un fort carré qui est entouré de tas de pierres, indiquant d'anciennes habitations. Au centre de son aire, on voit aujourd'hui les ruines d'une église de Sainte-Parascévi, construite tout entière de pierres enlevées à des édifices antiques. Nous y trouvâmes, entre autres, le fût et la base d'une colonne de tuf grossièrement travaillée. Il est difficile de donner un nom à cette ruine. Pausanias[1] nomme plusieurs lieux habités le long du Ladon, sans en préciser la position, Leucasion, Mésoboa, Nasi, Oryx ou Halunte, et Thaliades. C'est sans doute à l'une de ces villes qu'appartenait ce mur. Dominant une grande étendue du cours de la rivière, ce point devait avoir de l'importance aux yeux des anciens, et l'on conçoit qu'ils l'aient habité et fortifié. Les collines, couvertes de pins sur les deux côtés de notre route, continuèrent, pendant quelque temps encore, à nous offrir des traces d'habitations antiques.

Deux heures et demie après le mur polygonal, nous arrivâmes à une belle fontaine, ombragée par de grands peupliers, qui donnent à ce lieu le nom de *Lefkæ*. Là trois routes se séparent : l'une mène à l'ouest vers Langadia, l'autre à l'est vers Magouliana et Vytina. Nous suivîmes la troisième, qui se dirige vers le sud, et, ayant franchi quelques collines dénudées, nous passâmes devant une autre source peu importante d'abord, mais qui, coulant vers le sud, devient bientôt la rivière de Dimitzana.

Nous avions atteint cette pertie de l'Arcadie qui, dans les temps les plus anciens, paraît avoir eu beaucoup de rapports avec la Crète. La principale ville du ravin dans lequel nous nous engagions en suivant le cours de la source, s'appelait

[1] Liv. VIII, ch. xxv.

Gortys, comme la ville de Crète, qui était une colonie de Tégée[1]. L'un et l'autre pays réclamaient l'honneur d'avoir vu naître Jupiter; le lieu de sa naissance était montré, en Arcadie, sur le mont Lycée, et s'appelait *Cretea*[2]; et le cours d'eau que nous suivions, ayant servi à la première ablution du dieu enfant, en reçut le nom de *Lousios*[3]. Plus loin, elle prenait celui de *Gortynios*, et contenait, au jugement de Pausanias, une eau plus fraîche que celle d'aucune rivière de l'univers. Cette eau, d'abord rare, s'augmente rapidement, et coule avec impétuosité à travers des platanes, dans un ravin étroit et escarpé, jusqu'à une petite plaine dite *le champ de Dimitzana*, où se trouvent les moulins de cette ville, sur le bord oriental que longe la route. Plus haut, dans la montagne, un torrent, qui se jette en cet endroit dans le Gortynios, fait tourner d'autres moulins, qui, situés sur le chemin de Dimitzana à Vytina (l'ancien *Méthydrion*), portent le nom de *moulins de Carcalon*. On ne les aperçoit pas de la route, et ce n'est qu'après les avoir passés que nous sûmes qu'on y voit des murs et des tombeaux antiques, et qu'on nous montra des objets de poterie trouvés en cet endroit. Cette position me paraît correspondre exactement à l'emplacement de l'ancienne *Theisoa*. C'est aussi l'opinion de la commission qui a dressé la carte française. En effet, Pausanias décrit Thisoa comme étant située près des sources du Gortynios, et dans le voisinage de Méthydrion[4]. Or, Carcalon est le point où viennent se réunir les trois principales branches de la rivière de Dimitzana. Une source qui jaillit non loin de là, et qui est dirigée vers cette ville pour en alimenter les eaux, porte aujourd'hui le nom de

[1] Paus. l. VIII, c. LIII.

[2] *Id.* VIII, c. XXXVIII.

[3] *Ἐπὶ λουτροῖς δὴ τοῖς Διὸς τεχθέντος.* (Paus. l. VIII, c. XXVIII.)

[4] *Ἔχει μὲν δὴ (ὁ Γορτύνιος) τὰς πηγὰς ἐν Θεισόᾳ, τῇ Μεθυδριεῦσιν ὁμόρῳ.* (Paus. l. VIII, c. XXVIII.)

Louméni, dont elle a probablement hérité du Lousios de Pausanias. Carcalon est, de plus, à peu de distance de Méthydrion; car il est situé au pied oriental de la montagne de Madara, dont Méthydrion occupe le pied occidental.

De ce point, le ravin se resserre et forme une gorge étroite et sauvage. Quittant le bord de la rivière, nous gravîmes de là le flanc escarpé de la montagne; et, après une heure de marche par un sentier étroit et sinueux, nous arrivâmes à Dimitzana, une des villes les plus remarquables de l'Arcadie par sa position imposante. Suspendue sur le bord d'un abîme, elle occupe le sommet et les trois côtés d'un promontoire de rochers au pied duquel le Gortynios roule avec grand fracas son onde écumante. Au nord, elle est bordée par un ravin latéral et profond, qu'on est obligé de tourner à une grande hauteur pour arriver à la ville. Au midi, la montagne descend par une pente plus douce, et des terrasses couvertes de riches plantations et arrosées d'un torrent qui fait tourner quelques moulins à poudre, les seuls qui aient fourni des munitions au Péloponnèse pendant la guerre de l'indépendance. A l'est, on aperçoit au loin quelques maisons du bourg de Zygovisti, sur la partie la plus élevée de la montagne à laquelle le promontoire de Dimitzana tient par un col. Dans plusieurs endroits de la ville, on voit encore des pans d'un beau mur polygonal qui formait une enceinte à quelque distance au-dessous du sommet. On y a trouvé aussi quelques tombeaux antiques et un lion en marbre dont je n'ai pas pu apprécier l'âge, les sculpteurs du pays ayant eu la malheureuse idée de le tailler à neuf, pour le faire servir à l'embellissement de l'entrée de l'église. Dimitzana est donc située sur la position d'une ville antique. Je me déclare, avec Leake[1], pour Teuthis, que la

[1] *Mor.* t. II, p. 63.

carte française place à Acovæs. Pausanias se rendit d'Héræa, qui est à l'ouest de Dimitzana, à Gortys, qui est au sud. Après avoir parlé de cette ville et de la rivière qui y passe pour se jeter presque aussitôt après dans l'Alphée, il remonte aux sources de cette rivière, parle de Thisoa, qui y était située, et ajoute : « Teuthis est une ville voisine de la terre de Thisoa[1]; » il continue ensuite à décrire la route qui va de Gortys à Mégalopolis. Il me paraît évident que le périégète a eu ici en vue de citer les principaux points du cours du Gortynios, et qu'après avoir parlé de Gortys, qui était près de son embouchure; de Thisoa (Carcalon), qui était à sa source, il mentionne aussi Teuthis (Dimitzana), qui était située entre les deux. Ailleurs[2], il cite, dans l'ordre suivant, les trois villes : Thisoa, Méthydrion, Teuthis; ce qui paraît indiquer que la dernière était dans le voisinage des deux autres, et ne permet pas de penser à Acovæs, situé assez loin, au nord-ouest. Teuthis était, d'après lui, une ville homérique, où existaient, de son temps, la statue de Minerve blessée par le héros Teuthis, et les sanctuaires de Vénus et de Diane. Le sommet des rochers de Dimitzana est couronné par un fort de l'époque franque; et la place principale de la ville porte le nom français, mais grécisé, de *Platza;* on serait même tenté de voir dans le mot *Dimitzana* une corruption de *Dame Jeanne,* le nom de quelque châtelaine, peut-être de la famille de Brienne, qui possédait ce fort. Mais ce nom de *Dimitzana* se trouve déjà dans une lettre patriarcale de l'année 6472 de la création, ou 963 après J. C.; d'où il devient probable que, de même que *Catzena,* et quelques autres noms de lieu ayant la même terminaison, il appartient à la langue slave. Par cette lettre, le patriarche, sous

[1] Τῇ δὴ χώρᾳ τῇ Θεισόᾳ προσεχὴς κώμη Τευθίς. (Paus. l. VIII, c. XXVIII.) — [2] L. VIII, c. XXVII.

l'empereur Nicéphore Phocas, autorise le protosecrétaire Jean Lampardopoulos, surnommé le Philosophe, à établir un monastère près de Dimitzana. Le couvent y existe encore, à une heure de distance au midi de la ville, et porte toujours le nom *du Philosophe*. Ce nom est encore porté par une des familles de Dimitzana, qui conserve également celui de *Lampardæi*. Cette ville était, du temps des Turcs, le siége d'une école assez importante, dont elle tira un certain lustre, et qui a rendu de grands services en contribuant à l'instruction de la population grecque de la péninsule.

Nous descendîmes de la ville par un sentier rapide, pratiqué dans la partie la moins inaccessible du précipice, et nous traversâmes la rivière sur un pont étroit, qui semble trembler au choc des flots écumants qui se brisent contre les rochers. Les habitants, impressionnés par le bruit et l'impétuosité du torrent, mettent sur le compte de la nature ce qui ne doit être attribué qu'à l'inhabileté de leurs constructeurs, et croient que leur pont, posant sur des rochers constamment ébranlés, ne peut manquer de s'écrouler dans quelques années.

La montée du bord opposé est plus escarpée et plus longue encore que la descente du côté de Dimitzana. Là nous rencontrâmes, pour la première fois, le laurier croissant sans culture; il y est à l'état de buisson, et couvre une grande étendue de la montagne. En suivant encore, pendant un quart d'heure, la route dans laquelle nous étions engagés, nous eussions atteint Zatouna, bourg dont la vue nous était interceptée par d'immenses rochers; mais nous tournâmes à gauche, et nous continuâmes notre pénible ascension, en nous écartant du cours du Gortynios. Là le lit de la rivière est encaissé dans une gorge fort étroite dont le côté droit est formé de rochers à pic, le côté gauche, de collines de forme conique, d'une

hauteur démesurée et presque perpendiculaire, ce qui ne les empêche pas d'être plantées de vignes depuis leur sommet jusqu'à leur base. Le point culminant, que nous atteignîmes après une heure et demie de marche, est consacré à saint Élie, qui a donné son nom à la plupart des montagnes les plus élevées de Grèce. De ce point notre vue embrassait un immense horizon. A gauche, nous découvrions la vaste plaine de Mégalopolis; vis-à-vis de nous, le Lycée se développait dans toute sa longueur. Sur ses flancs, couverts de leur noir manteau de chênes[1], nous voyions se détacher en blanc les villages de Lavda et de Matési, et, sur les collines les plus élevées, la ville d'Andritzéna. L'Alphée, qui nous en séparait, débouchant des montagnes, serpentait gracieusement, à notre droite, à travers la plaine et des collines blanches et vertes, parmi lesquelles nous distinguions la position d'Héræa et celle d'Olympie. Près de l'embouchure du fleuve, le promontoire Catacolon, l'ancien *Ichthys,* s'avançait dans la mer, où les sommets lointains de Zante s'élevaient à l'horizon comme des nuages d'un bleu vaporeux.

Nous passâmes au-dessus de la source d'un ruisseau qui se jette dans l'Alphée, et que la carte française nomme, à tort je crois, le *Bouphagos;* et, laissant à notre droite le village Marcoï, nous gagnâmes de nouveau, par une descente très-longue et très-rapide, mais peu escarpée, le bord du Gortynios, au pied même de la colline de l'ancienne Gortys. Cette position s'appelle *le Moulin de Coccora.* Au bord même de la rivière, un rocher perpendiculaire supporte une jolie petite chapelle byzantine, si ancienne, que des arbres ont poussé dans ses murs, disjoints par la vétusté. Son entrée, s'ouvrant sur le précipice, qui a près de vingt mètres de hauteur, n'est que difficilement

[1] « Nigri colles Arcadiæ. » (Hor. *Od.* IV, XII, 11.)

accessible. La chapelle est en partie construite de fragments antiques; nous y avons trouvé un tambour de colonne non cannelée, dont le diamètre est de $0^{m},6$, et un autre plus petit, ainsi que deux pilastres de marbre. Derrière la chapelle, sont conservées deux longues marches de pierre calcaire. Cette position peut bien être celle du temple d'Esculape imberbe, dont on y voyait la statue, ouvrage de Scopas, et auquel Alexandre avait consacré une cuirasse et une lance[1].

Après avoir franchi un petit cours d'eau qui descend de Marcoï et se jette dans le Gortynios, nous gravîmes la colline, qui est couverte de ruines; ce sont, sans aucun doute, celles de l'ancienne Gortys. La ville à laquelle elles appartenaient était, par sa position, propre à donner son nom à la rivière qu'elle domine; elle est, ainsi que Pausanias le dit de Gortys, située près de l'embouchure de ce cours d'eau, et sur le point où la route d'Héræa à Mégalopolis traverse le Gortynios. Son nom s'est, du reste, conservé jusqu'à nos jours. Les conquérants francs le corrompirent en *Sgorta*[2], et nommaient ainsi les défilés dont elle était le lieu principal. Plus tard, les habitants grecs, ayant abandonné cette position pour occuper une colline à une lieue environ plus bas, sur le cours de l'Alphée, y ont transféré l'ancien nom de *Gortyna,* l'ayant légèrement altéré en *Carytæna.* Déjà, du temps de Pausanias, Gortys n'était plus une ville, mais une simple bourgade.

La colline est entourée d'une enceinte cyclopéenne du plus beau style. (Voy. pl. VI, 2.) Les blocs, ayant souvent 6 à 7 mètres de longueur et 4 à 5 mètres de haut, sont presque bruts en dehors; mais leurs côtés sont travaillés de telle sorte, que leurs saillies s'adaptent avec la plus grande exactitude aux angles

[1] Paus. l. VIII, c. XXVIII.

[2] Buchon, *Chron. de la Morée. Sgorta* pour *εἰς Γόρτυναν*, comme *Stamboul* pour *εἰς τὴν πόλιν.*

rentrants. L'épaisseur de la muraille est, du côté de la rivière, de 2m,7, et du côté opposé, de 3m,6. Au sud-est, le précipice est perpendiculaire, et cette partie paraît n'avoir jamais été fortifiée. En plusieurs endroits, le mur est conservé jusqu'à la hauteur de 5 mètres; mais, du côté du sud, il est entièrement détruit. A l'est, il est disposé en crémaillère, avec une seule tour carrée. Le côté de l'ouest a aussi des tours carrées; mais le côté septentrional est flanqué de tours semi-circulaires. Leur jonction avec les courtines est faite avec beaucoup d'habileté et de soin. On y voit deux petites poternes; mais la porte principale s'ouvre sur la face orientale. La disposition en est toute particulière : son axe fait un angle aigu avec le mur qui vient du nord, et ses deux parois, se prolongeant vers l'intérieur de la forteresse, la font précéder d'une espèce de chemin couvert qui ajoute à sa sûreté. Dans l'intérieur de l'enceinte, on voit, au milieu d'une riche végétation de lauriers, plusieurs traces d'anciens édifices; entre autres, vers le sud-ouest, non loin du mur, les fondations d'un temple de marbre blanc. Peut-être est-ce plutôt ici qu'il conviendrait de placer le temple d'Esculape; car Pausanias dit qu'il était de marbre pentélique[1].

A côté du temple, j'ai observé un enfoncement horizontal taillé dans le roc et peu élevé, avec un trou vers l'une des extrémités. C'était probablement le *σφαγεῖον*, destiné à recevoir le sang des victimes[2].

De Gortys, nous nous dirigeâmes, à l'ouest, vers le village d'Atzicholo, dont le nom est slave ou franc; nous y achetâmes des médailles de différentes villes de la Grèce, et particulière-

[1] Ἔστι δὲ αὐτόθι ναὸς Ἀσκληπιοῦ, λίθου πεντελησίου· καὶ αὐτός γε οὐκ ἔχων πω γένεια καὶ Ὑγείας ἄγαλμα. Σκόπα δὲ ἦν ἔργα. A moins qu'on ne doive lire : Ἀσκληπιοῦ· λίθου πεντελησιου, καὶ αὐτός γε, etc.

[2] Σφαγεῖον, εἰς ὃ τὸ αἷμα τῶν σφαζομένων ἱερείων ἐδέχοντο. (*Etymol. magn.* p. 737.)

ment de l'Arcadie. Continuant toujours vers l'ouest, nous arrivâmes devant une haute colline, portant à son sommet un petit fort que nous n'eûmes pas le loisir de visiter de près, mais dont nous pûmes très-bien distinguer la construction hellénique, ainsi qu'une tour qui s'avance vers l'est. Cette colline est celle qui, sur la carte française, est marquée, à l'ouest d'Atzicholo et au nord de Vlachoraphti, du nombre 941. Ce fort peut bien être celui de Maratha. Pausanias, venant d'Héræa et se rendant à Gortys, rencontre d'abord Méléneæ, lieu qui, de son temps, était désert et couvert d'eau; à quarante stades de là, Bouphagion, vers la source de la rivière Bouphagos; plus loin, Maratha, et enfin Gortys[1]. En allant de Saint-Jean (l'ancienne Héræa) à Atzicholo (Gortys), on rencontre une rivière qui prend sa source près de Palomba, et va se jeter dans l'Alphee, près du village de Lagafti. Un peu au delà, à droite du village de Cacouréica; une fontaine abondante jaillit au milieu de ruines antiques, et, après avoir changé toute la plaine environnante en un profond marais, va également se décharger dans l'Alphée. C'est là, selon toute probabilité, la position de Méléneæ. On nous a assuré que le village de Papadæs, situé à droite des sources de la rivière Lagafti, et à près de deux heures du marais dont je viens de parler, contient les ruines d'un fort antique, avec les fondements d'un temple. C'est là qu'on devrait placer Bouphagion, que Pausanias indique comme etant situé à quarante stades *plus haut* que Méléneæ, sans doute vers les montagnes. Le ruisseau qui en descend serait donc le Bouphagos. Il formait, d'après Pausanias, les limites entre le

[1] Κατὰ δὲ τὴν ἐξ Ἡραίας ἄγουσαν εἰς Μεγάλην πόλιν εἰσὶ Μελενεαί... Ἔρημον δὲ ἦν ἐφ' ἡμῶν· ὕδατι δὲ καταῤῥεῖται. Μελενεῶν τεσσαρακοντά ἐσΊιν ἀνωτέρω σΊαδίους Βουφάγιον, καὶ ὁ ποταμος ἐνταῦθα ἔχει πηγὰς ὁ Βουφάγος κατιὼν εἰς τὸν Ἀλφειόν. (Paus. VIII, XXVI.) — Ἰόντι δὲ ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ τῶν πηγῶν, πρῶτα μὲν σε ἐκδέξεται Μαραθα χωρίον, μετα δὲ αὐτο Γορτυς. (*Id. ibid.*)

territoire d'Héræa et celui de Mégalopolis, c'est-à-dire celui de Gortys, qui, plus tard, fut compris dans la Mégalopolitide. Ce cours d'eau est, en effet, celui qui divise le plus naturellement le district montagneux de la Gortynie du pays comparativement plat qui s'étend autour d'Héræa. Leake[1], placé sur la montagne qui domine Zatouna, vit, à deux ou trois milles au sud-ouest, vis-à-vis et un peu plus bas (*a little bellow*) que le village de Matési, mais au nord (*due north*) de Lafda, un sommet couronné d'une construction polygonale, et le prend pour Méléneæ. Ce sommet est celui-là même que la carte française désigne par les lettres *P K H*, à l'ouest de Zoula-Sarakini. Les habitants du pays, chez lesquels nous prîmes des informations, ne connaissaient pas cette ruine, et il est probable que la commission de la carte s'est trompée de sommet, ayant été induite en erreur par les indications de M. Leake, qui n'avait observé les lieux que de loin. Le chemin coupe la rivière que j'ai indiquée comme le Bouphagos, beaucoup au-dessous de sa source, au pied de la montagne; et Pausanias s'en est sans doute écarté pour monter à Bouphagion. De Papadæs, ou il sera retourné sur ses pas pour regagner le chemin, ou, ce qui est plus probable, il aura suivi le côté, sans doute peu habité de la montagne, jusqu'à Trypæs de la carte française; et de là, continuant sa route par-dessus Sarakini, il sera passé devant notre colline, qui doit être Maratha, d'où, dans une heure, il aurait gagné Gortys.

Nous tournâmes la colline du côté du nord, et nous descendîmes vers l'Alphée, passant par le petit village de Sarakini, en suivant le côté gauche du ravin qui y prend naissance, et qui n'a de remarquable qu'une fontaine ombragée de beaux platanes. La descente est très-rapide, et entièrement nue jusqu'à

[1] *Mor.* Liv II, ch. LXVI.

une certaine distance des bords du fleuve, qui sont couverts de la végétation la plus riche. L'un des arbres qui les ombragent est le chêne liége (*quercus ilex*), qui s'appelle aujourd'hui *ἀραιά*, épithète que Pausanias attribue à son écorce[1].

L'Alphée dans ce lieu avait cinquante pieds de largeur; mais à cette époque de l'année sa profondeur n'était pas de plus de deux à trois pieds. Pendant l'hiver, au contraire, elle est de sept ou huit. Le bord opposé s'élève en ondulations gracieuses. Le laurier y croît encore à côté du figuier cultivé, et les troupeaux y paissaient sur les vertes collines. Une demi-heure après nous traversions le village considérable de Lavda, qui, agréablement situé au milieu de bosquets touffus, est tourné vers l'Alphée. Ses abords sont couverts de ces petits monceaux de pierres qui désignent des habitations antiques, et au sud-ouest il est surmonté d'une haute colline, dite de Sainte-Hélène, et qui contient une forteresse antique. Leake[2], Gell[3] et Buchon[4] ont décrit cette ruine. Un mur polygonal entoure le sommet de la montagne. Il est flanqué de tours, et l'on y distingue deux portes. Une enceinte intérieure contient les ruines d'un temple dorique, et une partie des restes de la ville ancienne s'étend du côté méridional de la forteresse.

Cette position doit être celle de l'une des trois villes que Pausanias attribue, outre Gortys, à la province de Cynurie, sur la rive gauche de l'Alphée, et qui sont Thisoa près du Lycée (ainsi nommée pour la distinguer de celle qui était baignée par le Gortynios), Lycoa et Aliphéra[5]. La situation de cette dernière

[1] Ἀραιὸν τὸν φλοιὸν καὶ οὕτω δὴ παρέχονται κοῦφον, ὥστε ἀπ' αὐτοῦ καὶ ἐν θαλάσσῃ ποιοῦνται σημεῖα ἀγκύραις καὶ δικτύοις. Ταύτης τῆς δρυὸς τὸν φλοιὸν. . . . φελλὸν ὀνομάζουσι. (Paus. l. VIII, c. XII.)

[2] *Mor.* II, 315

[3] *Journ.* 121; *Itin.* 87.

[4] *Voy.* p. 474.

[5] Ἐκ δὲ Κυνουραίων τῶν ἐν Ἀρκαδίᾳ, Γόρτυς, καὶ Θεισόα ἡ πρὸς Λυκαίῳ, καὶ Λυκοᾶται καὶ Ἀλίφηρα. (Pausan. l. VIII c. XXVII.)

ville à Nérovitza, près de Phanari, a été prouvée par Leake[1]. Lavda doit donc être Thisoa ou Lycoa. Le district de Thisoa était situé, d'après Pausanias, au nord du mont Lycée[2], et la position de Lavda correspond exactement à cette indication. Dans ce cas Lycoa devrait être placée non loin des ruines qu'on aperçoit au-dessous d'Andritzéna, et cette détermination du site des villes de la Cynurie justifierait l'ordre dans lequel elles sont énumérées par Pausanias (Gortys, Thisoa, Lycoa, Aliphéra). Cependant Lycoa est citée par Polybe[3] comme une ville située au bord de l'Alphée, à deux cents stades de sa source. A partir de cette ville le fleuve cessait d'être guéable, et on devait le passer sur un pont. Toutes ces circonstances, et entre autres celle de la distance, s'appliquent exactement à Lavda, ce qui ferait qu'Andritzéna serait Thisoa. Pausanias, dans un autre passage, attribue cette ville à la Parrhasie, qui comprenait Lycosure, au sud-est du mont Lycée[4]. Andritzéna pouvait être comprise dans cette province plutôt que Lavda, comme étant situé plus au sud. Le ruisseau de Servata (nom qui manque sur la carte française), et les autres cours d'eau qui prennent leurs sources dans les ravins profonds environnant cette ville, sont sans doute les cinq rivières qui arrosaient le territoire de Thisoa[5]. Cette ville tirait son nom de la nymphe Θεισόα, qui avait nourri Jupiter avec Néda et Agno[6], fable qui répond à cette circonstance que la rivière de Néda prend sa source dans la montagne à laquelle Andritzéna est adossée. Or cette montagne contenait une source qui portait le nom d'*Agno*.

[1] *Mor.* II, 71. Voy. aussi Ross. p. 102.

[2] Τοῦ Λυκαίου δὲ τὰ πρὸς τῆς ἄρκτου γῆ τε ἡ Θεισοαία. (Paus. l. VIII, c. XXXVIII.)

[3] Liv. XVI, ch. XVII.

[4] Καὶ ἀπὸ μὲν τῆς Θεισόας (νύμφης) πόλις ᾠκεῖτο ἐν τῇ Παῤῥασίᾳ. (P. l. VIII, c. XXXVIII.)

[5] Δια δε τῆς χώρας τῆς Θεισοαίας ῥέοντες ἐμβάλλουσιν εἰς τὸν Ἀλφειὸν Μυλάων· ἐπὶ δὲ αὐτῷ Νοῦς καὶ Ἀχελῶος καὶ Κέλαδος τε καὶ Ναφιλος. (Paus. l. VIII, c. XXXVIII.)

[6] *Id. ib.*

De Lavda nous continuâmes à nous élever vers le sud-ouest sur la montagne, qui, escarpée d'abord, s'aplanit bientôt, et se couvre de la plus belle végétation. Une route, bordée d'églantiers en fleurs, d'arbousiers et de myrtes, nous mena en deux heures et demi à Andritzéna. Ce bourg est à peu près de l'importance de Dimitzana. Il a une position des plus pittoresques et des plus riantes de l'Arcadie; à ses pieds sont étagées des collines cultivées et couvertes de vignes. Vers le nord, le ravin de Servata lui ouvre une longue échappée, où la vue ne s'arrête qu'aux sommets lointains de l'Olénos.

D'Andritzéna, marchant vers l'ouest, nous nous engageâmes dans des vallons qui, tournant au sud, nous conduisirent au pied du mont Cotylion, qui porte aujourd'hui le nom de *Palæo-Castro*. Nous eûmes bientôt à traverser d'épaisses forêts de chênes, premiers abris des Arcadiens qui firent donner aux Azanes de Phigalie la réputation de mangeurs de glands [1].

Deux heures après avoir quitté Andritzéna, nous franchîmes un sommet assez peu élevé et nous nous trouvâmes dans une clairière, au milieu de laquelle s'élève le temple d'Apollon Epicurios, qui, après le Parthénon, est le plus beau des monuments que le temps ait conservés à la Grèce, et qui honorent le génie de l'homme. Sublime dans sa solitude, il règne sur le désert, où rien ne vient troubler l'image du passé, qu'il réveille. Depuis la guerre du Péloponnèse jusqu'à celle de l'indépendance, que d'orages ont passé sur ce monument sans courber son front, et il voit la Grèce telle qu'il la voyait le jour où Ictinos montra, d'un geste triomphant, qu'il pouvait encore étonner et charmer, même après avoir produit le Parthénon; car il la voit dans l'arrière-fond lointain, toujours belle de ses contours, toujours

[1] *Ἀρκάδες Ἀζᾶνες βαλανηφάγοι, οἱ Φιγάλειαν νάσσασθε.* Oracle, cité par Pausanias (l. VIII, c. XLII).

baignée de lumière, et parée de l'harmonie de ses couleurs. Au delà du ravin profond qu'il domine, et au fond duquel coule la Néda, les montagnes, qui à gauche se terminent par les pics dentelés du Taygète, s'écartant des deux côtés comme des coulisses de théâtre, laissent apercevoir, au milieu de leurs masses étagées, la plaine de Sténiclaros, arrosée par le Pamisos, et au centre de cette plaine l'Ithôme, au sommet plat, aux flancs réguliers, et offrant de loin l'aspect d'une magnifique tente déployée. Au delà de la plaine s'étend le miroir resplendissant du golfe de Calames, avec la pointe de Coron, qui le borde à l'ouest. Enfin les montagnes, s'abaissant vers l'ouest, ouvrent une perspective sur les côtes de la Triphylie et sur la mer Ionienne, au point où la Néda vient s'y jeter.

Je ne m'arrêterai pas à la description de ce temple, qui a été l'objet d'investigations savantes. La pierre dont il est construit est un calcaire bleuâtre, et c'est moins à sa qualité, qu'à la grande perfection avec laquelle les blocs sont travaillés et joints que s'applique l'éloge qu'en fait Pausanias[1]. Il ne manque au péristyle que trois colonnes. Les belles demi-colonnes intérieures, dont les dispositions et la forme sont uniques dans l'architecture grecque, et dont les cannelures plates indiquent l'ordre ionien, existent jusqu'à une certaine hauteur, et autour du temple sont épars des caissons carrés ou en losanges, de cinq formes différentes. On y voit encore une partie du fût d'une colonne corinthienne, qui, à ce qu'on croit, occupait le milieu de l'opisthodome, et nous avons cru reconnaître, vers l'angle nord-est du mur une porte latérale dont parlent Stackelberg[2] et Donaldson[3]. Les caissons et les blocs de la frise,

[1] *Ναῶν δὲ ὅσοι Πελοποννησίοις εἰσί, μετά γε τὸν ἐν Τεγέᾳ, προτιμῷτο οὗτος ἂν τοῦ λίθου τε ἐς κάλλος καὶ τῆς ἁρμονίας ἕνεκα.* (Pausan. l. VIII, c. XLI.) —

[2] *Temple d'Apollon à Bassæ.*

[3] *Antiq. of Athen.* Suppl.

que j'ai dernièrement examinés au Musée britannique, sont en marbre de Paros, ce qui prouve qu'Ictinus fit sculpter cette frise sur les lieux. Mais il l'orna de représentations tirées de mythes athéniens qui revenaient souvent dans la sculpture décorative d'Athènes, soit que, par vanité patriotique, il eût voulu imprimer à ce monument du Péloponnèse le cachet de sa ville natale, soit qu'il n'eût voulu confier à ses ouvriers que des sujets qui leur étaient familiers. Cependant il les rattacha au culte des divinités auxquelles le temple était consacré, en faisant assister Apollon et Diane, comme dieux auxiliaires (ἐπικούρους), aux combats des Centaures et des Amazones.

Au nord-ouest du temple, je gravis une hauteur peu élevée où un petit enfoncement s'ouvre vers le sud, et est entouré de trois côtés de rochers disposés en fer à cheval. Je découvris au milieu quelques blocs taillés, qui sont les restes d'un temple. Cette petite plaine est évidemment Cotylon, qui a donné son nom à la montagne *Cotylion,* et qui contenait un temple de Vénus[1]. Leake n'a pas vu ces restes. « Some romains of the « temple of Venus may perhaps be concealed in the recesses « of the forest, and these would determine the site of Cotylum[2]. »

Du temple, nous nous dirigeâmes au sud-ouest; notre route descendait à travers une forêt de chênes, où nous rencontrâmes un grand nombre de tas de pierres, indiquant des habitations antiques. C'est là que devait être situé l'ancien village de Bassæ, dont la position est cependant indiquée par la carte française beaucoup plus à l'est, au-dessous du village de Sklérou. En continuant de descendre, nous atteignîmes le village Dragoï, et, un peu au delà, un torrent qui, prenant sa source non loin de ce lieu, coule dans un profond ravin, et débouche

[1] Ἔστι δὲ ὑπερ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἐπικουρίου Κότυλον μὲν ἐπίκλησιν. Ἀφροδίτη δέ ἐστιν ἐν Κοτύλῳ. (Paus. l. VIII, c. XLI.) — [2] *Mor.* t. II, p. 12

dans la Néda, tout auprès de la ville de Phigalie. C'est sans aucun doute la rivière que Pausanias appelle du nom de *Lymax* [1]. Un pont est jeté sur le torrent, et tout à côté, sur le bord occidental, s'élève une petite église ombragée par un platane. De ses fondements mêmes jaillit une fontaine très-abondante. Si c'est celle que Pausanias dit avoir vue dans le mont Cotylion [2], il a tort de vouloir réfuter ceux qui la prenaient pour une source du Lymax, dont il avoue ne pas connaître la position [3]. Mais, d'après sa description, la fontaine dont il parle était absorbée par la terre à peu de distance de sa source [4]. La carte française indique une autre *fontaine* un peu plus à l'est, entre Dragoï et l'endroit où elle place Bassæ; elle était hors de notre route, et je ne l'ai pas visitée.

Après avoir traversé le petit village de Boïca, et suivi pendant quelque temps le bord élevé du Lymax, nous tournâmes enfin à droite, et longeant le cours de la Néda, nous arrivâmes à Pavlitza, l'ancienne Phigalie, deux heures après avoir quitté le temple, ce qui correspond exactement à la distance des quarante stades, à laquelle Pausanias place Phigalie du mont Cotylion [5]. Le même auteur nous apprend [6] que les murs de Phigalie étaient en grande partie construits sur des rochers escarpés, mais qu'une partie de la ville, plus unie et formant une petite plaine, contenait le temple de Diane *Soteira*, le gymnase, le temple de Bacchus Acratophore, dont la statue était à demi cachée sous les lauriers; la statue archaïque du pancratiaste

[1] Ποταμὸς δὲ ὁ καλούμενος Λύμαξ ἐκδίδωσι μὲν εἰς τὴν Νέδαν, παρ' αὐτὴν ῥέων Φιγαλίαν. (Paus. l. VIII, c. XLI.)

[2] Ἔστι δὲ ὕδατος ἐν τῷ ὄρει τῷ Κωτυλίῳ πηγή. (*Id. ibid.*)

[3] Οὐ μὴν οὐδὲ ὅπου τῆς Ἀρκάδων ἐστὶν ἡ πηγὴ τῷ Λύμακι ἐπῆλθε πολυπραγμονῆσαί μοι (*Id. ibid.*)

[4] Τῆς δὲ ἐν Κωτυλίῳ πηγῆς οὐκ ἐπὶ πολὺ ἐξικνούμενον τὸ ὕδωρ, ἀλλὰ ἐντὸς ὀλίγου παντάπασιν ἀφανὲς γινόμενον. (Pausan. l. VIII, c. XLI.)

[5] Ἀπέχει δὲ τῆς πόλεως ἐς τεσσαράκοντα τὸ Κωτύλιον μάλιστα σταδίους. (*Id. ibid.*)

[6] L. VIII, c. XXXIX.

Arrachion, et le tombeau des Oresthasiens. Les murs anciens sont conservés sur presque toute leur étendue. Ils sont, en effet, construits sur des rochers, qui, du côté de la Néda, descendent en précipices. Leur système de construction est polygonal, mais de styles divers; à l'ouest, la taille de la pierre est plus régulière et se rapproche de la construction isodome, tandis qu'à l'orient et au nord les formes des pierres sont plus variées, et leur habile agencement est du plus bel effet. Au midi, les fortifications ont été en grande partie entraînées dans le précipice. Les murs ont, plus ou moins, l'épaisseur de huit pieds, et sont flanqués de tours rondes assez rapprochées, mais placées à des distances inégales, d'environ une quarantaine de pas plus ou moins; sur le côté oriental s'ouvrent deux grandes portes et trois petites, dont les linteaux sont composés de trois assises de pierres, qui, s'avançant des deux côtés, affectent la forme pyramidale (Voy. pl. VII, 1). On peut distinguer l'emplacement d'une autre porte à l'ouest, et de deux portes au sud. L'enceinte est fort étendue; on ne saurait en faire le tour en moins d'une heure. Phigalie, l'une des plus anciennes cités du Péloponnèse, point de communication entre l'Arcadie, la Messénie et l'Élide était une place forte capable, par sa position et par ses fortifications, de résister aux invasions et aux coups de main. Elle a donc pu avoir une population assez considérable; mais peut-on croire que tout l'espace renfermé entre ses murs ait été occupé? Même hors des murs, vers l'orient, on rencontre beaucoup de ces tas de pierres, qui indiquent des habitations anciennes; mais ce sont probablement les restes de quelque établissement qui y aura été fait dans quelque circonstance où les habitants auront abandonné leurs anciens foyers. Quant au village de Pavlitza, une partie en est située à l'angle sud-est de l'ancienne enceinte, une autre sur les précipices qui descendent vers la Néda.

L'espace entouré par les murs n'est pas uni; au nord, il s'élève en plate-forme, et cette partie est aujourd'hui ceinte d'une muraille oblongue, d'une construction postérieure; vers le sud, il s'abaisse en terrasses formées par le rocher, dont le dernier, au-dessus de Pavlitza, est taillé au ciseau, et présente un mur à pic, espèce de monument colossal, entouré d'un superbe bosquet de lauriers. C'est probablement là le tombeau des cent Oresthasiens, qui, liés de parenté avec les Phigaliens, se sacrifièrent pour eux, en les aidant à reconquérir leur ville sur les Lacédémoniens. La plaine qui s'étend autour serait alors le *marché* de Phigalie. Un peu plus bas on rencontre un autre bouquet de grands lauriers, qui peut bien être l'emplacement du temple de Bacchus Acratophore, dont la statue *était cachee par des lauriers.* Ce dieu était l'un des principaux du lieu, qui cependant est peu propre à la culture de la vigne. Son culte était plutôt commandé par l'âpreté de ce climat de montagnes, et il y a tout lieu d'examiner si ce n'est pas à son culte qu'il faut rattacher le nom même de la ville, qui était aussi prononcé sans le Γ ou le F (*digamma*). Pausanias considére cette forme comme la plus récente; mais il n'en dit pas moins qu'elle dérivait du nom d'un héros particulier[1]. Les noms Φιαλία et Κοτύλιον peuvent bien avoir tiré leur origine du culte de la divinité du *vin non trempé,* à moins, toutefois, que ce ne soit précisément le contraire qui soit arrivé. Devant ce bosquet s'étend un espace arrondi, qui peut bien être le gymnase. Plus bas encore, tout à côté du village moderne, une église de la Vierge, contenant beaucoup de restes d'un ancien édifice, s'élève sous de grands oliviers. Je crois qu'on peut la considérer

[1] Φιγαλίαν δὲ οἰκίζει Φίγαλος.... Φιγαλία δὲ καὶ Ὀρεσθάσιον χρόνῳ μεταβάλλουσι τὰ ὀνόματα..... Καὶ Φιαλία ἀπὸ τοῦ Βουκολίωνος παιδὸς Φιάλου. (Paus. l. VIII, c. III et XXXIX.) Plusieurs médailles de Phigalie portent la forme ΦΙΑΛ.

comme ayant succédé au temple de Diane Soteira, qui, comme nous l'avons vu, est le premier que Pausanias cite en montant à la partie unie de la ville, et tout près du marché.

A l'ouest du village, nous vîmes dans les vignes un marbre couvert d'un beau méandre (voy. pl. VII, 2), un peu plus loin une mesure antique en pierre, sans doute un métrète, pouvant contenir environ soixante livres d'huile (voy. pl. VII, 3), et plus vers le sud, à un endroit appelé *Stavrouli*, et tout entouré de lauriers, une chapelle composée de fragments antiques, parmi lesquels nous avons remarqué un petit autel à parfums, plusieurs fûts de colonnes sans cannelures, une colonne ayant une inscription sépulcrale d'une belle époque, et dans le mur un bloc carré, portant en relief un bouclier rond du diamètre de $0^{m},8$. Il n'y a rien qui empêche que le monument des Oresthasiens n'ait été plutôt en cet endroit. Peut-être est-il devenu plus tard le lieu commun de sépulture des Phigaliens. Au moins le bouclier sculpté a très-probablement été tiré de l'ancien polyandrion (voy. pl. VII, 4).

De Phigalie nous suivîmes, vers l'est, le cours de la Néda, qui porte aujourdhui, apparemment à cause de la température de ses eaux alimentées par les neiges du Lycée et du Cérausion [1], le nom turc de *Bouzi*, qui signifie *glace*. Pausanias prétend que cette rivière a un cours si tortueux, qu'il ne saurait la comparer qu'au Méandre [2]. Ce n'est cependant pas le cas, pour sa direction générale depuis Phigalie jusqu'à l'une de ses sources, où nous l'avons suivie; de Phigalie, elle paraît encore suivre une ligne presque droite jusqu'à la mer. Il est vrai que les rochers à travers lesquels elle se précipite, dans son cours impétueux, la forcent fréquemment à de petits detours et à mille sinuosités que Pausanias aura voulu indiquer

[1] Pausan. l. VIII, ch. XLI. — [2] *Id. ibid.*

en parlant du Méandre, et qui l'auront aussi fait nommer *la Tortueuse* par l'oracle de Delphes[1]. Elle est profondément encaissée entre deux hautes montagnes, qu'elle déchire de ses flots rapides, et dont les flancs, très-rapprochés et souvent perpendiculaires, forment des précipices inaccessibles, ou s'élèvent en murs de verdure d'où descendent des torrents bordés de frais platanes, et viennent lui porter le tribut de leurs eaux. A quelque distance au-dessous de Phigalie, la rivière entière se précipite en cascade, à un endroit où les rochers de ses deux bords se rapprochent, et où leurs arbres s'entrelacent en une voûte impénétrable aux rayons du soleil. L'obscurité mystérieuse qui y règne est de l'effet le plus saisissant.

La route que nous suivions sur la rive droite du fleuve, fort étroite et suspendue à une assez grande hauteur, était souvent rendue presque impraticable par les branches des arbres qui s'avançaient des deux côtés et l'interceptaient entièrement. Quarante minutes après avoir quitté Pavlitza, nous traversâmes un ruisseau qui, coulant du nord au midi, vient se jeter dans la Néda. C'est la rivière de Dragoï, que je prends, ainsi que Kiepert, pour le Lymax. Il est vrai que, d'après Pausanias, le Lymax passait *tout près* de Phigalie[2]; mais le petit torrent qui borde la ville à l'est est trop peu considérable, et contient si rarement de l'eau, que ce ne peut être la rivière dont le périégète fait plus d'une fois mention. Du reste, Pausanias ajoute qu'il y avait des bains chauds à douze stades au-dessus de Phigalie, non loin de l'endroit où le Lymax se jette dans la Néda[3]. L'embouchure du Lymax était donc à douze stades (trente-quatre minutes) de Phigalie; car c'est de son embou-

[1] Paus. l. IV, c. xx: Νέδης ἑλικόῤῥοον ὕδωρ.

[2] Παρ' αὐτην ῥέων Φιγαλίαν. (*Id.* l. VIII. c. xli.)

[3] Σταδίοις δὲ ὅσον δώδεκα ἀνωτέρω Φιγαλίας θερμά τέ ἐσ7ι λουτρὰ, καὶ τούτων οὐ πόῤῥω κάτεισιν ὁ Λύμαξ εἰς τὴν Νέδαν. (Paus. l. VIII, c. xli.)

chure qu'il parle ici, et non de sa source, qu'il déclare, comme nous l'avons vu, ne pas connaître. La source elle-même du torrent qui baigne le mur de Phigalie n'est pas à douze stades de distance, et il est impossible que Pausanias ait dit, en en parlant, qu'il ignorait dans quelle partie de l'Arcadie elle se trouvait. Les bains chauds existent à un endroit nommé *Bardaraki*, au-dessous de Dragoï. Ce lieu est, en effet, tout aussi près de la source que de l'embouchure du Lymax; et si Pausanias ne parle pas de la première, c'est qu'il ne la connaissait pas.

Une demi-heure après, nous traversâmes un autre ruisseau qui est ombragé de platanes et descend du village de Sclérou, et que Leake[1] prend à tort pour le Plataniston de Pausanias[2]. Un peu plus loin, des tas de pierres, indiquant des habitations antiques, se succèdent pendant plus de vingt minutes. La route devient de plus en plus difficile, et, après avoir franchi trois autres cours d'eau bordés de platanes, descend enfin, à deux heures et demie de Phigalie, dans le lit de la Néda, également ombragé par les mêmes arbres.

Ici, la rive droite de la Néda cessant d'être praticable, nous dûmes traverser la rivière et faire une pointe en Messénie. Le bord opposé, que nous commençâmes à gravir, est un pan de la montagne appelée *Saint-Élie*, nom qui, comme nous l'avons dit, est souvent donné, en Grèce, aux montagnes élevées, et doit être regardé, ainsi que l'observe Leake[3], comme une corruption du mot *Elaïon*. Pausanias[4] dit que cette montagne était à quarante stades sur sa droite. Douze minutes après avoir franchi la Néda, et suivant son cours vers l'est à une certaine hauteur, nous arrivâmes au misérable village de Cacaletri, qui tire probablement son nom (*mauvaise charrue*) de la nature

[1] *Mor.* t. II, p. 10 et 313.
[2] L. VIII, c. XXXIX.
[3] *Mor.* t. I, p. 499.
[4] L. VIII, c. XLII.

ingrate du terrain. Il est composé d'une trentaine de cabanes que décimaient alors des fièvres pernicieuses; mais sa situation, au milieu de jardins et sur une crête qui domine le fleuve, est des plus pittoresques.

De là, nous gravîmes à pied, pendant près d'une heure, un sommet isolé, qui s'élève au-dessus du village, et qui, entouré de trois côtés par la Néda et par deux de ses affluents, ne tient que vers le sud au prolongement du mont Élaïon, par des collines qui s'abaissent graduellement. Il était entouré d'un mur polygonal, dont il ne reste que des débris peu considérables, mais qui suffisent pour faire voir que la construction en avait été négligée et faite à la hâte. L'intérieur de l'enceinte est aussi couvert de tas informes de pierres, de restes d'édifices qui paraissent avoir été élevés sans fondations solides. Tout y porte l'empreinte d'une forteresse très-ancienne, mise à la hâte en état de défense, et, pour ainsi dire, improvisée, mais abandonnée depuis la plus haute antiquité. On y trouve cependant encore des monnaies byzantines, qui prouvent qu'elle a été de nouveau utilisée dans les siècles postérieurs. Malgré les hésitations de M. Leake [1], il est impossible de ne pas voir dans cette position Ira, le dernier refuge de la liberté agonisante des Messéniens, le théâtre immortel des hauts faits d'Aristomène, le plus chevaleresque des héros de l'antiquité. Quelques-unes des habitations d'Ira étaient situées, au témoignage de Pausanias, hors des murs [2], probablement sur le pan de la colline, au nord et au nord-ouest, où l'on voit encore sur une langue qui s'avance vers la rivière, les ruines de l'église de Sainte-Paraskévi, qui paraît avoir été bâtie sur les fondations d'un temple.

La position de ces ruines explique parfaitement pourquoi les Messéniens avaient des appréhensions surtout pour la citadelle,

[1] *Mor.* I, p. 468; II. p. 14. — [2] *Ἦσαν δὲ οἰκήσεις καὶ ἔξω πυλῶν ἐπίσης.*

et croyaient que c'était par là que les ennemis essayeraient de pénétrer dans leur ville : c'est que la partie de la ville située hors des murs couvrait le flanc de la colline qui était appuyée sur la rivière et les précipices du bord opposé, lesquels, du reste, appartenaient déjà aux Arcadiens, alliés des Messéniens. Les Lacédémoniens ne pouvaient donc pas approcher de ce côté. C'est au contraire au sud de la ville qu'ils étaient campés, vers le mont Élaïon, qui leur appartenait, sur la crête même qui joignait cette montagne à Ira, et d'où la citadelle était facilement accessible.

Du haut d'Ira nous apercevions, sur le flanc de la montagne opposée, qui s'étend comme un mur immense de calcaire gris, le temple de Bassæ, qui se dessinait d'une manière peu distincte, attendu que, ses matériaux ayant été tirés des carrières de la montagne, sa couleur ne saurait trancher sur celle du fond. A notre gauche nous avions le profond ravin qui débouche dans la Néda et au fond duquel, ainsi que je l'ai su plus tard, se trouve une grotte profonde, sans doute celle de Cérès Déo, *la noire*, ou *Despœna*. Elle serait facile à reconnaître; d'après la description de Pausanias[1] : une source doit jaillir à l'entrée de cette grotte, et la voûte doit en être endommagée.

Nous descendîmes de nouveau au bord de la Néda. Un éboulement ayant eu lieu quelque temps auparavant à la montagne opposée, le cours de la rivière était en partie intercepté, et formait deux lacs. Les arbres des deux bords, parmi lesquels se trouvaient aussi des figuiers, y plongeaient leurs branches, comme pour illustrer l'oracle qui présagea la destruction de l'héroïque cité. Une demi-heure, après nous passâmes devant les restes peu considérables d'un petit temple, et ayant traversé un bosquet des plus gracieux, à l'ombre duquel la Néda bondit

[1] L. VIII, c. XLII.

sur les rochers, nous rencontrâmes des tas de pierres appartenant à un village antique.

Trois quarts d'heure après avoir quitté Cacalétri, nous arrivâmes au bas de la montagne qui ferme au sud-est la vallée de la Néda, et nous traversâmes celle des sources de cette rivière qui, sur la carte française, est représentée comme le second cours d'eau venant du sud-est à partir de Cacalétri. La montée se présentait à nous roide, et sans aucune route tracée. Nos chevaux avaient la plus grande difficulté à s'en frayer une sur un sol qui cédait sous leurs pieds. Nous gagnâmes enfin un sentier raboteux qui serpente au bord oriental d'un précipice, au fond duquel coule la source dont j'ai parlé. Après une heure d'une ascension fatigante, nous parvînmes au point culminant de la montagne, d'où notre vue s'étendait, non sans charme, sur la vaste plaine de Mégalapolis. Une aire à blé, pavée de pierres, se trouve dans ce lieu. Cette montagne est le Cérausion des anciens. Pausanias[1] dit que c'était une partie du Lycee, et qu'il renfermait les sources de la Néda. Ailleurs[2], il affirme que les sources de cette rivière étaient dans le mont Lycée. Ce n'est ni une contradiction ni une répétition. Ses deux assertions sont également justes; la Néda a des sources qui descendent du Lycée (le Diaphosti), de Sclérou et d'Hagios Sostis; elle en a d'autres qui viennent de ces hauteurs, lesquelles, en effet, ne sont qu'un bras du Lycée. Pausanias s'est rendu de Lycosoura à Phigalie; il a donc fait exactement la même route que nous, mais à rebours; il n'est donc pas étonnant qu'en parlant des sources de la rivière, il ait eu principalement en vue celles qu'il a traversées, bien qu'elles soient les moins considérables. Enfin, ce qui est décisif, c'est que cette montagne, que nous venions de gravir, porte aujourd'hui

[1] L. VIII, c. XLI — [2] L. IV, c. XX.

encore le nom de *Cérasi* (Κεράσι), qu'elle ne doit ni à sa forme, ni à des cerisiers, qui n'ont jamais pu croître sur ces hauteurs arides. C'est une altération légère de l'ancien Κεραύσιον.

Après avoir, pendant quelque temps, suivi vers l'orient le flanc de l'autre versant de la montagne, nous arrivâmes par une descente aussi longue, mais moins difficile que ne l'était la montée, au village de Stala. Il est agréablement situé au milieu de forêts de chênes et de platanes, et sur les bords d'une belle rivière nommée *Plataniston*, qui coulait à l'ouest de Lycosoura, et devait être nécessairement traversée par ceux qui de cette ville allaient à Phigalie. C'était indubitablement la rivière de Stala. Après l'avoir passée, on avait à gravir une montée de plus de trente stades, d'après le même auteur, qui, de là, passe immédiatement à la ville de Phigalie. C'est ce qui induisit M. Leake[1] à penser que le Plataniston est la rivière qui descend de Sclérou, et qui coule à trente stades à l'est de Phigalie. Pausanias, après avoir quitté Lycosoura, pour se diriger vers l'ouest, n'eût pas manqué de citer la rivière de Stala, qui est très-remarquable. La montée qui conduit de Stala à Cérasi est d'une heure et demie, tout juste les trente stades que lui attribue Pausanias. La raison pour laquelle le périégète saute du sommet de la montagne à la ville de Phigalie me paraît facile à expliquer. Son huitième livre est consacré à la description de l'Arcadie; et comme pour aller de Lycosoura à Phigalie il est forcé de traverser une partie de la Messénie, il passe sous silence tout le pays qui appartient à cette province, et dont il fait mention ailleurs.

Un sentier étroit, qui longe le cours de la rivière, nous conduisit à peu de minutes de Stala vers une colline isolée, assez élevée, et entourée d'un mur antique. Elle porte aujourd'hui

[1] *Mor.* t. II, p. 11

le nom de *Sidéro-Castro* (Pl. VII, 5). C'est l'emplacement de Lycosoura, la plus ancienne des villes de la terre, la première que le soleil ait saluée dans son cours[1] Le côté occidental de la colline est hérissé de rochers escarpés; la pente orientale, qui est plus accessible, est la seule qui conserve des restes de l'enceinte, avec une tour carrée au milieu. Ce mur ne se fait remarquer ni par la grandeur des pierres qui le composent, ni par la régularité de leur construction, qui passe par tous les styles, et approche même quelquefois de la structure rectangulaire. Le mur du coin sud-est (*d* de la planche) est d'une époque postérieure, et probablement byzantine. Le terrain qui descend en talus sous le mur oriental, est jonché de ruines antiques. L'une d'elles, à une petite distance de la tour (*b*), est un carré long, dont le mur de fond ou occidental, long de 7^{m},8, est conservé jusqu'à une hauteur assez considérable. Il est en calcaire gris, du plus beau style polygonal, et des pierres en saillie y forment une espèce d'escalier, comme on le voit sur le plan B, et sur l'élévation B'. Cette ruine est peut-être celle du temple de Mars, qui, d'après Pausanias[2] précédait immédiatement le mur de la citadelle. Les ruines *c, e, f* sont probablement des restes du temple de Despœna, du Mégaron, et du temple de Diane Hégémone; *g* est une base carrée d'assez grandes dimensions. A dix minutes à peu près à l'est de la citadelle s'élève une colline isolée et pointue, qui porte une chapelle de Saint-Élie, avec plusieurs blocs antiques, et quatre fûts de colonnes sans cannelures. Ce doit être la position du temple de Mercure Acacésios. D'après Pausanias, il était à quatre stades de Lycosoura, et dominait, du haut d'une colline, la ville d'Acacésion. Au nord-ouest de la colline nous passâmes devant une vaste citerne ayant seize pas de long et sept pas de large, construite de

[1] Paus. l. VIII, c. XXXIX. — [2] L. VIII, c. XXXIX.

grandes pierres de forme irrégulière, et couverte d'un enduit; elle était remplie d'eau.

Par de jolies collines plantées de vignes et ombragées de bosquets de chênes, nous gagnâmes d'abord le petit village de Delihassan, où commence la vaste plaine de Mégalopolis, et une heure et dix minutes après avoir quitté Lycosoura, nous traversâmes l'Alphée, qui a peu d'eau à cet endroit, et qui, d'après Pausanias [1], est en effet à vingt stades de Lycosoura. Le voyageur dit que la même distance sépare le fleuve de Mégalopolis; mais nous mîmes une heure et demie pour atteindre Sinano, village de mesquine apparence, qui occupe un petit coin au sud de la ville ancienne, et qu'on ne distingue, à plusieurs lieues de distance, que par un grand cyprès qui semble s'élever seul au-dessus de la plaine déserte.

Pausanias [2] représente Mégalopolis comme *dépouillée de son ancienne opulence et de ses anciens ornements, et n'offrant plus qu'un tas de ruines.* Si, du temps de Strabon [3], et même du temps du poëte comique qu'il cite, *la grande ville n'était qu'un grand désert,* il n'y a pas lieu de s'étonner qu'aujourd'hui tout y soit dévasté, et qu'il reste à peine quelques pierres éparses sur le sol, pour indiquer la position d'une ville qui faisait l'orgueil d'Épaminondas; aussi est-il très-difficile de s'y orienter; et, malgré les efforts de M. Ross [4] et de M. Curtius [5], pour en restaurer la topographie, je ne crois pas inutile d'indiquer ici les observations que j'y ai pu faire moi-même, et qui m'ont souvent conduit à des résultats différents de ceux qu'ont obtenus les savants voyageurs.

Dans le village de Sinano, je n'ai vu d'autres restes de l'an-

[1] L. VIII, c. XXXVI.
[2] L. VIII, c. XXXIII.
[3] P. 388.
[4] Ross, *Reisen und Reiser*, p. 74 et suiv.
[5] Curtius, *Peloponnesos*, t. I, p. 281 et suiv. et pl. V.

tiquité qu'un torse de femme et l'inscription bilingue publiée dans le *Corpus inscriptionum græcarum*, sous le n° 1537[1]. Elle est employée comme dalle devant la porte de la petite église du village.

Une demi-heure de marche dans la plaine, en remontant vers le nord, nous conduisit au théâtre, qui, au milieu de cette grande dévastation, offre, de la position de l'ancienne ville, un indice incontestable autour duquel se groupent le peu de ruines visibles qui en restent. Je joins ici une esquisse de la position de toutes celles que nous avons pu observer (Pl. VIII).

M. Ross et, avec lui, M. Curtius, font pénétrer Pausanias dans la ville par une porte à l'ouest. Je crois le contraire. L'auteur commence sa description par la rivière d'Hélisson (aujourd'hui la Davia), qui traversait la ville, et dont il suit le cours depuis sa source jusqu'à son embouchure. Il cite, aussitôt après, le temple de *Neptune épopte*, comme situé déjà tout près de la ville (πλησίον δὲ ἤδη τῆς πόλεως). De là il passe au *marché*, et dit qu'il occupait la rive septentrionale de la rivière, ou qu'il était situé à droite, non pas *en remontant le fleuve*, comme a traduit Clavier, mais, au contraire, en le descendant (ἐν μέρει τῷ πρὸς ἄρκτους, δεξιῷ δὲ κατὰ τὸ μετέωρον τοῦ ποταμοῦ). Il me paraît évident, d'après ce passage, que Pausanias traverse la ville en suivant la même direction que l'Hélisson.

D'après cela, on pourrait peut-être voir le temple de Neptune à la position *i*, qui est une église en ruines, construite de blocs antiques. Quelques-uns, reconnaissables à leur forme et creusés jusqu'à une certaine profondeur, avec un rebord en arrière (▙▬), ne sont autre chose que des gradins du théâtre; d'autres appartenaient à une frise. Nous y vîmes aussi

[1] Voy. aussi Le Bas, *Inscr. de Morée*, t. I, n° 10, p. 43 et suiv.

une stèle sépulcrale, surmontée d'un fronton, avec une inscription effacée. Quelques-uns de ces fragments peuvent cependant aussi provenir d'une ruine qu'on voit un peu plus à l'est (au point *u*). Le temple peut avoir été dans l'une ou l'autre de ces deux positions, à moins qu'on ne préfère le placer à μ, colline régulièrement circulaire, très-probablement artificielle, que nous avons rencontrée aussitôt après avoir traversé la rivière à λ. M. Curtius veut y voir la colline Scoleitas, qui avait sur son sommet la statue de Pan; mais le Scoleitas, aussi bien que la fontaine qui y prenait sa source, était en dedans des murs (*καὶ ὁ λόφος οὗτος τοῦ τείχους ἐστὶν ἐντός*); nous avons, au contraire, rencontré des traces assez considérables du mur d'enceinte, avec une tour carrée, à l'ouest de la colline, aussi bien que du petit ravin *w*, que M. Ross croit être le Scoleitas. Ces traces sont à *w*, et se prolongent aussi, à l'autre bord du ruisseau, à ζ.

Le premier objet que Pausanias décrit aussitôt après avoir penétré dans la ville, est le marché, et, dans le marche, le temple de Jupiter Lycien. M. Curtius propose une disposition très-régulière de l'Agora. Pour ma part, je me bornerai à signaler les traces qu'on voit sur le sol. En nous dirigeant du mur *w* vers l'ouest, nous rencontrâmes tout d'abord, à *o*, des monceaux de pierres qui indiquent des habitations antiques, et au-dessous, à ξ, un fût de colonne cannelée. Un peu plus loin, à π, nous vîmes une ruine avec beaucoup de grandes colonnes, les unes cannelées, les autres sans cannelures. C'est peut-être celles du sanctuaire sans portes de Jupiter[1]. A côté, à ρ, est une architrave dorique, ornée d'un filet et de gouttes.

Un peu vers le nord-ouest, à σ, est un monceau de ruines

[1] Περίβολος δέ ἐστιν ἐν ταύτῃ [τῇ ἀγορᾷ] λίθων καὶ ἱερὸν Λυκαίου Διός. Ἔσοδος δ' ἐς αὐτὸ οὐκ ἔστι. Τὰ γὰρ ἐντὸς ἐστι συνοπτά. (Paus. l. VIII, c. XXXI.)

composé de grands blocs, de beaucoup de colonnes, cannelées ou non cannelées, ayant de diamètre 0m,74. Cette ruine correspondrait assez à la position du temple de la mère des dieux, dont il ne restait que les colonnes du temps de Pausanias. Il était situé à droite (ἐν δεξιᾷ, vers le nord) de la statue d'Apollon, qui, elle-même, était érigée devant le temple de Jupiter (πρὸ τοῦ τεμένους), vers l'ouest.

A τ, vis-à-vis de σ, des murs de substruction, régulièrement bâtis et conservés à toute la hauteur de la rive, qui est ici assez élevée, indiqueraient assez la position d'un pont exactement en face du théâtre, auquel il était probablement uni par un portique. Dans ce mur, on voit une pierre creuse, en forme de gouttière, qui servait probablement à faire couler dans la rivière les eaux pluviales du pont et des édifices qui environnaient le marché.

Un peu au nord-ouest du pont, à φ, un tas de colonnes, ayant aussi 0m,74 de diamètre, et dont quelques-unes sont éparses au bord de la rivière, appartenaient peut-être au portique Myrrhopolis, qui, d'après Pausanias, dépendait aussi du marché, mais qui avait été construit après les autres édifices qui composaient ce quartier, lors de la victoire du tyran Aristodème sur Acrotate, fils de Cléomène.

A partir de la ruine σ, le terrain forme une terrasse qui s'étend parallèlement à la rivière pendant un certain espace; elle tourne ensuite droit au nord, et puis à l'ouest. Au milieu de cette terrasse, à χ, sont quelques colonnes cannelées en place, et à côté, à ψ, plusieurs colonnes d'un grand édifice, couchées en ligne, et ayant évidemment servi à quelque usage différent de leur destination primitive. Je voudrais placer là le portique de Philippe, avec le temple d'Hermès Acacésios, le dieu de Lycosoura, dont il ne restait presque aucune

trace du temps de Pausanias. Ce portique est situé immédiatement après le temple de la Mère des dieux.

A ω, où elle continue en retraite dans son ancienne direction, la terrasse est soutenue par un mur de substruction, devant lequel on voit plusieurs fûts de colonnes, dont les unes, non cannelées, ont o^{m},3 de diamètre, les autres, cannelées, et ayant, jusqu'au milieu de leur hauteur, des baguettes rondes entre les cannelures; enfin, un chapiteau dorique et une base ionique. Cette position était, selon toute probalité, celle du *petit portique*, qui était contigu à celui de Philippe, et qui contenait les archives déposées dans six chambres[1].

Les autres édifices dont parle Pausanias, après avoir cité les archives, doivent être cherchés entre Θ et K. On n'en voit aujourd'hui aucune trace; mais des fouilles pourraient ne pas y être sans résultat. En effet, derrière le temple de Jupiter Lycien était la colonne qui portait la statue de Polybe, et, à gauche, vers Θ, la maison du sénat.

Aussitôt après, Pausanias cite le portique d'Aristandre, ayant à son extrémité orientale le sanctuaire de Jupiter Sauveur, à l'autre extrémité une enceinte consacrée aux Grandes Déesses. Ce portique était probablement parallèle à celui de Philippe, formant le côté septentrional de l'Agora.

A l'ouest de ω il y a deux collines (E et Δ), du milieu desquelles sort un filet d'eau qui se jette dans l'Hélisson. Ce sont sans doute celles que Pausanias place *derrière*, probablement au nord-ouest du portique de Philippe, et dont l'une portait le temple de Minerve Polias, l'autre celui de Junon Téléia[2]. Le ruisseau qui coulait au pied de ces collines était le Bathyl-

[1] Ταύτης ἔχεται τῆς Φιλιππείου μέγεθος ἀποδέουσα ἑτέρα σῖοά. Μεγαλοπολίταις δὲ αὐτόθι ᾠκοδομημένα ἐσῖὶ τὰ ἀρχεῖα, ἀριθμὸν οἰκήματα ἕξ. (Paus. l. VIII, c. XXXI.)

[2] Τῆς σῖοᾶς δὲ ἣν ἀπὸ τοῦ Μακεδόνος Φιλίππου καλοῦσι, ταύτης εἰσὶ δύω ὄπισθεν λόφοι, οὐκ ἐς ὕψος ἀνήκοντες. (Paus. l. VIII, c. XXXI.)

los [1]. Ces collines ont, sur leurs sommets, des ruines que M. Ross [2] a aussi vues.

Le long de la rivière, à gauche du Bathyllos, il existe un pan de mur antique (Z) qui pouvait bien faire partie du portique des archives ou du temple de la Fortune, situé derrière les archives [3].

Au delà du Bathyllos, nous avons rencontré une autre ruine, ombragée par un grand arbre, à H. Elle indique peut-être la position du gymnase, qui était contigu à l'Agora, mais situé plus à l'occident [4].

Parvenus à ce point, nous passâmes la rivière. La première ruine que nous rencontrâmes sur la rive gauche est une église (α') toute construite de degrés arrachés au théâtre. De là jusqu'au théâtre nous ne vîmes rien qui fût digne de fixer notre attention. Pausanias, qui, à mon avis, suivit la même route que nous, ne cite non plus aucun monument depuis le point où il passa du quartier septentrional à la partie méridionale de la ville, jusqu'au moment où il arriva au théâtre, dont il dit que c'était le plus grand de la Grèce (Λ). D'après Leake, le petit diamètre de ce monument est de 480'. La cavéa, tournée vers le nord, et ayant son diamètre parallèle à l'Hélisson, s'appuie sur une élévation qui paraît être naturelle. Son revêtement de gradins a été arraché pour servir à la construction de plusieurs édifices des temps byzantins, et toute sa surface inclinee est couverte d'épaisses broussailles. Les deux extrémités de la cavéa sont soutenues par des murailles en grandes pierres de taille, formant deux étages, dont le plus élevé est en retraite de quelques pieds sur l'étage inférieur. Sur les prolon-

[1] Ὑπὸ τουτῳ τῷ λόφῳ Βάθυλλος καλουμένη πηγη. (Paus. l. VIII, c. XXXI.)

[2] Ouvr. cité, p. 77.

[3] Τῶν ἀρχείων δε ὄπισθεν ναος Τύχης. (Paus. l. VIII, c. XXX.)

[4] Τῇ ἀγορᾷ συνεχὴς, καθ' ἡλίου δυσμας.

gements de ses deux côtés nous avons vu deux pans de murs antiques (Ϲ et Ϲ′) faisant sans doute partie de l'enceinte de l'édifice, et particulièrement des constructions de la scène. Pausanias vit, dans l'intérieur du théâtre, une fontaine. On ne la voit plus; mais le sol de l'orchestre est marécageux, et M. Ross le trouva aussi dans cette position au mois de mai[1].

Au-dessous du théâtre, vers la rivière, s'ouvre, à B, un espace creux semi-circulaire, ressemblant lui-même à un théâtre. Ce doit être le Thersilion, lieu disposé pour les séances du conseil des dix mille Arcadiens. Il était tout près (*οὐ πόῤῥω*) du théâtre, et Pausanias n'en vit plus que les fondations. Leake, qui n'avait pas aperçu cette position, croit que les dix mille s'assemblaient dans le théâtre, parce que le lieu de leur réunion devait être *a theatre shaped edifice*. A son avis, le Thersilion n'était qu'un appendice du théâtre, et il croit en reconnaître les restes dans les ruines qui, en réalité, appartenaient à la scène.

A environ cent pas à l'est du théâtre, une fontaine jaillit du fond d'un petit ravin qui se termine en demi-cercle (à Γ). Ce ravin doit être l'emplacement d'un stade, dont il a complétement la forme. Après le théâtre, et tout près du Thersilion, Pausanias cite d'abord la maison construite pour Alexandre, ensuite quelques restes peu apparents d'un sanctuaire d'Apollon et des Muses, les ruines d'un temple de Vénus, et, à peu de distance, un autre dédié à Mars. *Au-dessus* de ce temple, et près du théâtre, était, dit-il, le stade, où jaillit une fontaine consacrée à Bacchus[2]. M. Ross a observé cette position; mais Leake dit[3] : « Nor could I discover any vestiges of the stadium. » Une ruine qu'on voit un peu plus loin et au delà du stade, à α, pro-

[1] Ouvr. cité, p. 74.

[2] *Πεποίηται δὲ καὶ σΊάδιον ὑπὲρ τῆς Ἀφροδίτης, τῇ μὲν ἐπὶ τὸ θέατρον καθῆκον· καὶ κρήνη σφίσιν ἐσΊὶν αὐτόθι, ἣν ἱερὰν Διονύσου νομίζουσι.* (Paus. l. VIII, c. XXXII.)

[3] *Mor.* t. II, p. 39.

vient peut-être du temple de Vénus. A l'autre extrémité du stade. Pausanias aperçut quelques restes d'un temple de Bacchus, que la foudre avait détruit deux générations avant lui. Il n'en reste aucune trace; cependant M. Ross dit avoir observé, entre l'extrémité septentrionale du stade et le théâtre, un piédestal carré, qu'il attribue au temple de Vénus, et plus près de la rivière, au-dessous du stade, un autre piédestal rond, qu'il prend pour l'autel de Mars, et qu'on pourrait, avec plus de raison, je crois, attribuer au temple de Bacchus.

Pausanias, avançant toujours vers l'orient, dit que, *plus à l'est*[1], il y a une colline avec un temple de Diane Agrotère. Cette colline existe en effet à ϐ; elle est isolée, et il est facile de voir qu'elle portait un édifice.

A droite du temple d'Agrotère, dit Pausanias[2], il y a un temple d'Esculape. Si, pour s'orienter, il se tournait vers le cours de la rivière ou vers l'entrée du temple, la droite était tournée vers le nord, et le temple d'Esculape pouvait être à la position occupée par la ruine assez apparente γ. Plus à l'est, et plus vers la rive du ruisseau, une autre petite ruine δ pourrait être le sanctuaire d'Apollon et de Minerve qu'on rencontrait en descendant[3], à moins qu'on ne doive plutôt chercher ce monument sur la colline même. Un peu plus loin, à ε, on voit une autre ruine, peut-être une enceinte, qui embrassait ces deux édifices.

Immédiatement après nous arrivâmes sur le mur de la ville, à ζ, qui conserve encore en cet endroit une tour carrée. Leake dit avoir vu une partie du mur et du fossé à Sinano, et ne connaît pas d'autre trace d'enceinte ancienne. Aussitôt après le mur, à η, s'offre une ruine que je prendrais volontiers pour le temple de Neptune Enfant. Pausanias dit qu'il est situé au-

[1] Πρὸς ἀνισχοντα ἥλιον. (L. VIII, c. XXXII.) — [2] Τῆς δε Ἀγροτέρας ἐστὶν ἐν δεξιᾷ. (*Ibid.*) — [3] Εστὶ δὲ ὑποκαταβαίνοντι. (*Ibid.*)

dessus de la colline[1], au bord d'une fontaine[2]. La ruine en question est en effet sur le bord du ravin M.

C'est là que Pausanias finit sa tournée, car il était revenu, d'après ma manière de le comprendre, à son point de départ. C'est ce que nous fîmes à notre tour. Excepté une ruine romaine, à ϑ, nous ne vîmes plus rien de digne de remarque sur cette rive, et nous passâmes la rivière à sec au point λ.

Des médailles byzantines, qui sont souvent recueillies dans ces ruines, prouvent que Mégalopolis, malgré sa décadence, n'avait pas cessé d'être habitée jusqu'au temps du bas empire.

Nous partîmes de Mégalopolis dans l'intention de nous rendre à Méthydrion, par la route que Pausanias trace avec tant de détails[3]. Il lui attribue une longueur de cent soixante et dix stades (pl. IX, 1).

A treize stades de la ville, il cite un endroit dit *Sciatis*.

A la distance de dix stades encore, il passa par la position de la ville de Tricolônes, dont il ne restait plus qu'un temple de Neptune, sur une colline, au milieu d'un bosquet. Là, le chemin se bifurque : à gauche[4], il menait à Hypsos; à droite[5], une montée roide, qui, d'après la distance générale, devait être de quarante-cinq stades, mena le voyageur à une fontaine appelée *Crounes* (Κρουνοί).

De là, après une distance de trente stades, il parvint au tumulus de Callisto, planté d'arbres, tant sauvages que cultivés, et portant à son sommet un temple de Diane Calliste.

A vingt-cinq stades au delà, il rencontra l'endroit appelé *Anémosa* et la montagne Phalanthos, avec les ruines d'une ville du même nom.

[1] Ὑπὸ τὸν λόφον τοῦτον. (Paus. l. VIII, c. XXXII.)

[2] Τούτου δέ ἐστι πηγὴ τοῦ ἱεροῦ πλησίον, καὶ ἀπ' αὐτῆς ὁ Ἐλισσων τὸ ὕδωρ δέχεται κατερχόμενον. (L. VIII, c. XXXII.)

[3] L. VIII, c. XXXV.

[4] Εἰς ἀριστεράν. (*Ibid.*)

[5] Τρικολώνων ἐν δεξιᾷ. (*Ibid.*)

Au-dessous de la montagne s'étendait une plaine qui portait le nom de *Polos,* et ensuite venait l'endroit appelé *Schœnunte,* et, tout près, un autre portant le nom de *Carrière d'Atalante.*

De là Pausanias arriva à Méthydrion, situé entre deux rivières, le Malætas et le Mylaon. Cette ville était à la distance de cent trente-sept stades de Tricolônes.

La plaine de Mégalopolis est un large bassin, entouré de tous les côtés de montagnes. La route qui mène à Vytina, l'endroit le plus proche de l'ancienne position de Méthydrion, doit traverser celles qui bordent ce bassin vers le nord. Un peu plus d'une demi-heure après avoir quitté Sinano, nous franchîmes l'Hélisson et nous passâmes devant la ruine de l'église de Saint-Athanase, construite de matériaux antiques et ombragée de deux chênes vénérables (pl. IX, 2).

Dix minutes après, nous traversâmes un petit ruisseau ombragé de platanes. C'est l'Aminios, qui, d'après Pausanias[1], se jetait dans l'Hélisson, peu avant la jonction de celui-ci avec l'Alphée. Il baigne le pied d'une colline qui porte à son sommet le village de Kerkeri, au lieu sans doute qu'occupait autrefois la ville de Thœnos, car Pausanias nous apprend qu'elle était située sur le sommet d'une colline, au pied de laquelle passait l'Aminios.

Une demi-heure après, nous passâmes un autre cours d'eau appelé *Langadia,* et également coulant sous des platanes. C'est le Brenthéates, qui traversait la route de Gortys à Mégalopolis, et, un quart d'heure après, se jetait dans l'Alphée, à la distance de trois heures de Gortys[2].

Après un quart d'heure de marche, nous vîmes, à notre gauche, le village de Zounati, et, vingt minutes plus tard, nous rencontrâmes, à droite de la route, une vaste enceinte carrée,

[1] L. VIII, c. XXIX. — [2] Paus. l. VIII, c. XXVIII.

composée de deux assises de grandes pierres. Pendant vingt minutes à partir de ce point, le sol paraît tout couvert de tas de pierres provenant d'habitations antiques et jonché de briques. On pourrait prendre ce site pour celui de l'ancienne ville de Charisie, car les soixante et quinze minutes depuis l'Hélisson jusqu'ici répondent assez aux vingt-trois stades que Pausanias compte entre cette ville et Mégalopolis. Mais si la porte septentrionale de Mégalopolis était à dix stades encore au delà de la rivière, ce soubassement pourrait bien être celui du temple de Diane Sciatis. Une demi-heure plus loin, nous arrivâmes au pied d'une haute colline, un prolongement de la montagne Rapouni. Elle est surmontée du village Péristéri, d'où l'on jouit de la plus belle vue sur la plaine de Mégalopolis, la vallée et la ville de Caryténa, et toutes les montagnes qui entourent le bassin. Au nord-ouest de cette colline, nous en gravîmes une autre qui porte à son sommet une petite église byzantine du style le plus ancien, et, plus encore vers l'ouest, une troisième colline est couverte d'un grand nombre de tas de pierres antiques. Cette position devrait être celle de Tricolônes, tirant son nom des trois collines.

Nous aperçûmes bientôt, dans le rocher, des traces évidentes d'une route ancienne, et, ayant laissé à gauche le village de Syrna, qui n'est pas indiqué sur la carte française, et, sur une hauteur, les ruines d'une église construite de matériaux antiques, nous arrivâmes, une demi-heure après Péristéri, à un endroit où les sentiers de la montagne se divisent. Celui à droite mène à Vytina, celui à gauche s'engage dans un ravin et conduit à Stemnitza, qui occupe peut-être la position de l'ancienne Hypsunte. Les traces des roues, sur le rocher horizontal, continuent jusqu'à ce point, et notre guide nous assura qu'on peut les suivre sur la route de Stemnitza.

Nous continuâmes encore à monter pendant une demi-heure. Nous nous engageâmes ensuite dans un vallon étroit et entouré de tous côtés de montagnes, mais dont les eaux coulaient encore au sud. A un peu plus d'une demi-heure de cet endroit, le vallon s'élargit et forme une plaine. On a trouvé à l'entrée un puits dont les flancs sont revêtus d'une maçonnerie antique. De ce point, la route continue à monter doucement pendant trois quarts d'heure.

Cinq minutes après avoir atteint le point culminant, un embranchement du chemin se dirige à gauche, entre les montagnes Rapouni et Roudia, vers Stemnitza; un autre, à droite, serpente sur les hauteurs et vient aboutir à Nemnitza.

Dix minutes plus loin, nous passâmes devant une fontaine qui jaillit du flanc de la montagne, à droite de la route.

Une demi-heure après, nous vîmes à notre gauche deux ou trois collines coniques, qui pourraient être prises pour des tumulus, et où nous espérions reconnaître celui de Callisto; mais une inspection attentive nous convainquit que c'étaient des hauteurs naturelles.

A un quart d'heure au delà nous vîmes une fontaine jaillissant du rocher à notre gauche, et bientôt après nous atteignîmes une position dite *Hepta Psomia* (les sept pains), d'où une route à gauche se dirige droit sur Stemnitza. Nous voyions devant nous se dresser à l'horizon le sommet de Cyllène.

Dix minutes plus loin, nous passâmes devant quelques ruines d'habitations antiques, et, un quart d'heure après, nous vîmes à notre gauche, sur une colline boisée, au haut d'un rocher escarpé, le village de Voulsinico, que la carte française nomme *Garsénico*. De ce point, nous commençâmes à suivre le cours d'une rivière qui passe devant Méthydrion, et, dix minutes après, nous passâmes sous le village de Pyrgaki, qui, pendant

l'automne et l'hiver, est abandonné par ses habitants; puis devant une fontaine abondante, qui coule par cinq bouches au-dessous du village. Sur l'autre côté du ravin s'élève, au milieu de belles plantations, le monastère de Saint-Théodore. Vingt minutes après nous étions à Méthydrion.

De tous ces détails, minutieusement observés depuis Mégalopolis jusqu'à Méthydrion, il résulte clairement que nous n'avions pas suivi la même route que Pausanias. Tricolônes était à trente-trois stades de Mégalopolis, et de Sinano à Palamari nous avons mis vingt et une heures et demie, qui correspondent à soixante et quinze stades. Depuis Tricolônes, Pausanias monte jusqu'à Crouni et descend ensuite de l'autre côté jusqu'au tumulus de Callisto. La montée devait être de quarante-cinq stades, car, d'après son itinéraire, il parcourut cent stades de Tricolônes jusqu'à la ville d'Anémose, tandis qu'il y en avait trente de Crouni au tumulus de Callisto, et vingt-cinq de ce tumulus jusqu'à Anémose. Nous mîmes, au contraire, trois heures, ce qui correspond à soixante stades, depuis Péristéri jusqu'au point où nous cessâmes de monter pour suivre la pente opposée de la montagne. La phrase de Pausanias est conçue ainsi : *Σταδίους δὲ αὐτόθεν* [*ἐκ τοῦ σωροῦ*] *μὲν πέντε καὶ εἴκοσι, Τρικολώνων δὲ ἑκατὸν τοὺς σύμπαντας* [*Ἀνεμῶσα*] *ἐπί γε τοῦ Ἑλισσῶντος, κατὰ δὲ τὴν εὐθεῖαν Μεθυδρίου (αὕτη γὰρ δὲ ἐκ Τρικολώνων ἔτι λείπεται) Ἀνεμῶσά τέ ἐστι χωρίον.* Quelques commentateurs ont compris l'expression un peu embarrassante de *ἐπί γε τοῦ Ἑλισσῶντος*, comme indiquant une distance de cent stades depuis Mégalopolis jusqu'à Anémose; mais cette interprétation nous serait encore plus désavantageuse, car elle ne laisserait que douze stades entre Tricolônes et Crouni. Elle est, du reste, également inadmissible, par la raison que, sur aucun point de la montagne,

la descente ne saurait commencer à une demi-heure à peine de son pied. Nous ne rencontrâmes nulle part une fontaine qui pût être celle que le périégète appelle *Crouni*, et le guide nous assura que ce n'est que près de Stemnitza, à un endroit appelé *Livadia*, qu'on voit une fontaine très-abondante. Nous ne vîmes non plus, sur toute la route, rien qui indiquât un tumulus. Enfin Pausanias compte quatre-vingt-douze stades depuis Crouni jusqu'à Méthydrion, et du point où nous commençâmes à descendre, jusqu'aux ruines de cette ville, nous ne mîmes que deux heures, qui n'équivalent pas à plus de quarante stades.

Pausanias a donc évidemment suivi une autre route plus à l'est. Il aura passé, par exemple, par Hagia Moni. Sa direction ne pouvait pas être à l'ouest de la nôtre; car, dans ce cas, au lieu de passer à l'est de la montagne de Rapouni, il eût été forcé d'en suivre le pied occidental, ce qui, le menant à Stemnitza, l'éloignait trop de son chemin et rejetait en même temps Hypsunte au delà du Gortynios, que Pausanias n'a pas traversé pour s'y rendre. Dans la division actuelle du royaume de Grèce, c'est à Stemnitza qu'on a donné le nom de *dème de Tricolônes*, à cause d'une ruine antique qui existe en cet endroit. Mais cette dénomination est évidemment fausse, et ne répond ni à la position de Tricolônes, ni à sa distance de Mégalopolis, telle que Pausanias nous la donne. Stemnitza, nous l'avons dit, serait plutôt Hypsunte. A quinze stades de Tricolônes, le périégète, se dirigeant vers le nord-ouest, rencontre les ruines de Zœtie. Si nous plaçons Tricolônes à Hagia Moni, Zœtie serait plus haut que Caratoula. Dix stades après, il indique les ruines de Parorie, vers Palamari, et quinze stades au delà de celles de Thyræon, peut-être à Psari, d'où il pénètre dans les montagnes, et arrive à Hypsunte à travers une contrée montueuse

et hantée par les bêtes sauvages[1]. Les anciennes ornières que nous avons rencontrées, jusqu'à une demi-heure au delà de Péristéri, appartiennent peut-être à la route qui menait de Tricolônes à Hypsunte, et que la nôtre aura traversée et suivie pendant quelque temps.

Tricolônes étant à Hagia Moni, la fontaine Crouni, distante de quarante-cinq stades, serait située vers le point culminant de la montagne Rhenissa, d'où une descente de trente stades mènerait à peu près à Chrysovitzi. C'est vers cet endroit qu'on devrait chercher le tumulus de Callisto. Vingt-cinq stades encore mèneraient à Zibovisi, où devrait être située la ville d'Anémose, sur la rive de l'Hélisson, à moins, toutefois, qu'il n'en faille chercher la position sur le sommet de Piana, qui s'élève au-dessus de cette rivière. Dans la phrase que j'ai citée plus haut[2], on a voulu voir une autre route que Pausanias traçait entre Tricolônes et Méthydrion. Ce n'est point mon avis. Ce qu'il a voulu exprimer c'est qu'Anémose était la seule ville qui restât encore entre ces deux endroits, qu'elle était située sur l'Hélisson et sur la ligne droite entre Tricolônes et Méthydrion, c'est-à-dire au point où cette rivière, qui fait de grands détours, se rapproche de cette ligne. D'Anémose enfin on atteindrait Méthydrion, soit par Alonisténa, soit par le ravin de Nemnitza. La ligne droite, à partir du point où je place Tricolônes, jusqu'à Méthydrion, est de cent trente stades. Les sept stades de plus que Pausanias donne à sa route peuvent être attribués aux sinuosités.

Méthydrion est une colline peu élevée, quoique Pausanias la nomme *κολωνὸς ὑψηλός*. Elle s'avance vers le nord et descend en précipices vers l'endroit où se joignent les deux rivières qui en baignent les flancs et auxquelles elle emprunte

[1] *Ἡ δε Θυραίου τε καὶ Ὑψοῦντος μεταξὺ ὀρεινὴ πᾶσά ἐσ7ι καὶ Ͽηριώδης.* (Pausanias l. VIII, c. XXXV.) — [2] *Σ7αδίος δὲ..... ἐσ7ι χωρίον.* (Ci-dessus, p. 385.)

son nom. L'une vient du vallon de Pyrgaki, l'autre sort du vallon sauvage et aride de Nemnitza. Celle-ci est, à mon avis, le Molottos ou Malætas, que Pausanias nomme avant l'autre, par la raison que, comme j'ai essayé de le montrer, c'est de l'est qu'il arrive à Méthydrion. Le cours d'eau le plus occidental serait le Mylaôn, et, en effet, c'est celui des deux qui est le plus propre à faire tourner des moulins. Pausanias parle de la montagne Thaumasion, qui s'élevait au-dessus de la rivière Molottos[1], et où il y avait une grotte consacrée à Rhéa. Je crois que c'est Saint-Élie qui s'élève au-dessus de Nemnitza, et où, au témoignage des habitants, il y a une grotte profonde.

La ville de Méthydrion ayant été abandonnée par ses habitants, qu'Épaminondas fit passer à Mégalopolis, ne conserve que peu de ruines. Les parties de ses murs qui sont encore debout, avec une tour carrée vers le sud et le sud-ouest, sont d'un très-beau style polygonal. (Voy. pl. X, 1.) Dans l'intérieur de l'enceinte, on ne voit aucun reste, pas même ces fragments de briques, qui indiquent toujours les lieux anciennement habités. Seulement, vers le milieu du côté occidental, au-dessus du Mylaôn, la colline s'exhausse et paraît recouvrir un tas de ruines. Une fouille en cet endroit mettrait peut-être au jour quelques traces du temple de Neptune Hippios, qui, d'après Pausanias, était en effet situé sur le Mylaôn[2].

De Méthydrion, nous nous dirigeâmes vers le nord (pl. X, 2); et, ayant traversé les deux rivières qui baignent la ville au point de leur jonction, nous arrivâmes, après une heure de marche, à Vytina, ville moderne sans intérêt, et située, partie sur le haut d'une colline aride, partie au fond d'un vallon également dépourvu de végétation. A cette époque de l'année,

[1] Τὸ δὲ ὄρος τὸ Θαυμασιον καλούμενον, κεῖται μεν ὑπερ τον ποταμον τὸν Μολοττόν. (L. VIII, c. xxxvi.) — [2] Ἐπι τῷ Μυλάονι. (*Ibid.*)

Vytina est abandonnée par ses habitants; ils émigrent tous en masse, pour exercer, pendant l'hiver, leur industrie de menuisier sous les climats plus tempérés du littoral.

De Vytina, en marchant vers le nord, nous laissâmes, à quelques centaines de pas sur notre droite, une belle fontaine en marbre, construite pour l'usage de la ville. Ce ne peut pas être la Nymphasie, qui, d'après Pausanias, était à trente stades de Méthydrion. Une demi-heure plus loin, nous passâmes près du village de Granitza, arrosé par une fontaine abondante, qui correspond mieux à la distance de Nymphasie.

Devant nous, la vue s'ouvrait sur les monts Aroaniens. Notre but immédiat était de visiter Caphyæ; mais attirés par l'indication PK de la carte française, et pensant qu'à ce point nous pourrions reconnaître la limite des trois contrées de Mégalopolis, de Caphyæ et d'Orchomène, que Pausanias place à trente stades de Nymphasie, nous continuâmes vers le nord, le long du flanc occidental de la montagne d'Angélo-Castro, qui porte, sur son sommet élevé, la ruine d'un de ces castels d'où les barons français dominaient le pays.

A une heure et demie de Vytina, nous rencontrâmes une autre fontaine, jaillissant à droite de la route; mais elle est trop éloignée de Méthydrion pour être prise pour la Nymphasie. Une demi-heure au delà, après avoir traversé le Mylaôn, qui est, sur ce point, ombragé de platanes, nous gravîmes une petite hauteur et visitâmes la ruine indiquée par la carte française. C'est celle d'un château fort du temps de la domination des seigneurs français, probablement d'un fief d'Angélo-Castro. Il conserve ses murs et ses souterrains, mais n'offre aucun intérêt pour la topographie.

De là, au lieu de continuer à remonter la vallée vers le nord, nous nous dirigeâmes vers l'ouest, et, ayant tourné le pied

septentrional d'Angélo-Castro, nous entrâmes dans une vallée un peu plus élevée, qui se dirige d'abord vers le sud, et puis vers l'est, ayant à notre gauche le pan septentrional de Saint-Élie, le Thaumasion, ou plutôt le Phalanthos des anciens. Au point où nous vîmes, à notre droite, le village de Bézénico, au fond d'un ravin, la route se divise : celle qui continue vers le sud-est mène à Lévidi et à la plaine d'Orchomène; l'autre tourne au nord, et débouche bientôt dans la plaine Caphyatique. C'est à Bézénico que je crois devoir placer la triple limite mentionnée par Pausanias[1]. La province de Mégalopolis ne touchait aux deux autres qu'en tant qu'elle comprenait aussi Méthydrion, qui était borné à l'est, sans doute, par les sommets de Saint-Élie (Phalanthos) et de Castaniæ. La Caphyatide comprenait la plaine qui entourait immédiatement la ville de Caphyæ, et s'étendait, à l'ouest, jusqu'au sommet de Castaniæ; au sud, jusqu'aux hauteurs de Plésia et de Roussi, qui la séparaient de l'Orchoménie. Enfin celle-ci, comprenant les deux plaines d'Orchomène, renfermait, à l'ouest, le versant oriental de Saint-Élie, et sa division méridionale s'étendait, au nord, jusqu'au versant méridional de la montagne de Plesia et de Roussi. Le petit plan topographique joint à ce mémoire (pl. VI, 2) fera comprendre comment le point de Bézénico est le seul auquel les trois provinces puissent se toucher. Ce village est nommé, par Chalcondyle, *Pazéniké*. La distance de ce point à la fontaine de Granitza est tout juste de trente stades.

Quatre heures et vingt minutes après avoir quitté Vytina, nous entrâmes dans la plaine Caphyatique par son extrémité sud-ouest. Non loin de l'entrée, nous rencontrâmes un rocher

[1] Μεθυδρίου δὲ ὡς τριάκοντα ἀπέχει σ7αδίους Νυμφασία πηγή· τοσοῦτοι δὲ ἀπὸ Νυμφασίας ἕτεροι πρὸς τοὺς Μεγαλοπολιτῶν εἰσι καὶ Ὀρχομενίων τε κοινοὺς καὶ Καφυατῶν ὅρους. (L. VIII, c. XXXVI.)

isolé dans la plaine. Le pied de ce rocher était entouré d'un mur cyclopéen dont il reste des traces, et ses flancs avaient été taillés en niche et aplanis pour recevoir des statues. C'était, sans doute, un ouvrage avancé, à l'aide duquel les Caphyates défendaient le défilé important de Bézénico, l'une des portes de leur pays; c'était peut-être en même temps un sanctuaire. Je ne saurais cependant y voir, comme on l'a fait, le temple de Diane Cnacalésie; car Pausanias parle d'une *montagne Cnacalos*, et il ne pouvait donner un pareil nom à ce rocher.

La plaine de Caphyæ est un carré long qui se dirige du sud-ouest au nord-ouest. A l'ouest, elle est bordée par la montagne de Castania, qui est peut-être le Cnacalos; à l'est, par le mont Ologyrtos (mont Caroumbalo); au sud, par les hauteurs d'Orchomène (Plésia et Roussi); et au nord, par le mont Sciathis, qui la sépare du lac Phénée, et qui, s'avançant par une langue vers le sud, coupe la plaine en deux. Une grande partie de son étendue est souvent sous l'eau; mais, au moment de l'année où nous la traversions, elle était cultivée et couverte de riches pâturages. Dans l'angle formé par les deux montagnes Castania et Sciathis, le village Chotousa est situé sur une élévation.

M. Leake[1] dit : « At Khotusa, which stands near the edge of « the lake, there is a small insulated height, upon which are « some remains of the walls of Caphyæ. » Sur cette indication, nous nous dirigeâmes vers la seule colline qui se détache du flanc des montagnes vers la partie septentrionale, et s'avance dans la plaine. Nous vîmes, au pied de cette colline, un grand bassin circulaire, et quelques saules qui croissent dans un marais. Le sommet est couronné par une église en ruines; mais, sur ses flancs pierreux, on ne voit pas la moindre

[1] *Mor.* t. III, p. 103.

trace de constructions antiques. Toutefois, de ce point, nous pûmes distinguer, avec la longue-vue, des ruines éparses, non sur une hauteur, mais dans la plaine même, immédiatement au-dessous de Chotousa. Nous nous y rendîmes, et nous y trouvâmes des fondations de murs, des colonnes, des chapiteaux en assez grand nombre, pour ne nous laisser aucun doute que nous étions sur l'emplacement même de la ville de Caphyæ, et qu'une fouille en cet endroit pourrait être des plus fructueuses. Cette position de Caphyæ répond exactement à la description de Pausanias : *Τὸ μὲν δὴ πόλισμα ἐπὶ τοῦ πεδίου τῷ πέρατι ὀρῶν οὐκ ἄγαν ὑψηλῶν παρὰ τοῖς ποσίν ἐσῖιν.*

De Caphyæ nous voulions nous rendre à Orchomène; mais la plaine est traversée dans toute sa longueur par un ruisseau dont les bords sont marécageux et le plus souvent infranchissables. Pendant la guerre de l'indépendance, ils arrêtèrent toute l'armée égyptienne. Nous dûmes donc rebrousser chemin jusqu'au rocher fortifié, et nous gagnâmes le pied de la hauteur de Plésia, au point ou l'eau du ruisseau s'engloutit, tout contre le rocher, dans des trous qui ressemblent à des puits naturels. Un de mes compagnons, ayant voulu passer plus haut que l'un de ces puits, faillit périr dans ce sol perfide. Force nous fut donc de suivre le sentier étroit et peu sûr qui monte sur le rocher. L'eau absorbée par ces gouffres coule souterrainement sous la montagne de Castania, et jaillit de nouveau, à l'ouest, pour former la rivière anciennement nommée *Tragos*, à l'endroit que Pausanias nomme *Rheunos*, au-dessous de Guiosi, village situé au sud-est de Chotousa, et qui a remplacé à peu près l'ancien Nasi[1]. Nasi, suivant le pé-

[1] *Ὕδωρ..... πλήθει μεν ὅσον τε εἶναι ποταμον, κατερχόμενον δὲ εἰς χασμα γῆς, ανεισιν αὖθις παρὰ Νασους καλουμένας. Το δὲ χωρίον ἔνθα ἄνεισιν, ὀνομαζεται Ῥεῦνος. Ἀνατειλαντος δὲ ἐνταῦθα, τὸ ὕδωρ τὸ ἀπο τούτου παρέχεται ποταμὸν ἀέναον Τράγον.* (Paus. l. VIII, c. XXIII.)

riégète, était à cinquante stades du Ladon[1]. C'est, en effet, à deux heures et demie de Guiosi, vers le nord-ouest, que sont situés les *Calyvia Philiotica,* sur la rivière de Dara, ou le Ladon, dont le Tragos était la source la plus occidentale.

Les fables italiques, qui font venir Énée à Orchomène, et lui font bâtir Caphyæ[2], lui attribuent aussi de l'autorité sur Nasi[3], et supposent qu'il y ensevelit ses filles[4].

Après avoir dépassé le catabothron, nous continuâmes à cheminer tout près de la montagne, dont le pied plonge dans le marais. Deux heures après avoir quitté Caphyæ, et traversé le village de Rousi, nous atteignîmes Calpaki, village qui, situé sur le flanc méridional de la colline d'Orchomène, en domine la plaine supérieure. Cette colline était ceinte, à son sommet, d'un mur, dont il reste plusieurs pans, de construction régulière, et qui entourait la ville primitive[5]. Au milieu de cette enceinte, sur le point le plus élevé, il existe une tour d'une date postérieure, mais reposant sur des fondations helléniques. Sur le flanc occidental de la colline, nous vîmes une église entièrement construite de grandes pierres de taille, enlevées, probablement, aux murs de la ville. Autour d'une autre église, qui est au milieu du village, sont épars plusieurs débris de grands édifices en marbre, entre autres six chapiteaux doriques, qui ont le côté de l'abacus de plus d'un mètre de long. Ces restes sont ceux que Dodwel a aussi remarqués[6]. C'est là, et plus bas encore, et surtout sur le versant oriental, où l'on

[1] *Ἀνελθὼν δὲ ἐκ Καφυῶν ὅσον σταδίους ἑπτὰ* [jusqu'au sommet de la montagne], *ἐπι Νάσους καλουμένους καταβήσῃ. Πεντήκοντα δὲ προελθόντι αὐτόθι σταδίους, ἐστὶν ὁ Λάδων.* (L. VIII, c. XXXIII.)

[2] *Τὰς καλουμένος Καπύας.*

[3] *Καὶ τῇ νήσῳ λεγομένῃ, καίπερ οὔσῃ μεσόχθονι, ὑπὸ τελμάτων καὶ ποταμοῦ.* (Den. d'Halic. p. 123.) — [4] *Ἵκετο δ' Ἀρκαδίην, Νήσῳ δ' ἐγκάτθετο παῖδας.* (Agathyll. *Ibid.*)

[5] *Ὀρχομενίοις δὲ ἡ προτέρα πόλις ἐπὶ ὄρους ἦν ἄκρᾳ τῇ κορυφῇ, καὶ ἀγορᾶς τε καὶ τειχῶν ἐρείπια λείπεται.* (Paus l. VIII, c. XIII.)

[6] T. II, p. 426.

voit beaucoup de débris de briques et des tombeaux creusés dans le roc, que la ville s'était retirée du temps de Pausanias, qui cite sa fontaine remarquable et ses deux temples de Neptune et de Vénus[1]. La fontaine existe, encore aujourd'hui, au pied sud-est de la colline, et les ruines autour de l'église sont probablement celles de l'un de ces temples. La plaine qui s'étend devant le village est bordée, au nord, par la hauteur même d'Orchomène; à l'ouest, par une branche du Saint-Élie, qui porte le village de Lévidi; au sud, par un prolongement de cette même montagne, appelée anciennement *Anchisie*, d'Anchise, père d'Énée, qui avait été enterré à Orchomène[2].

Dans l'une des vallées de cette partie de la montagne, peut-être à l'endroit où existe une chapelle de la Vierge, devait se trouver le temple de Diane Hymnie, que les Orchoméniens possédaient en commun avec les Mantinéens[3]. A l'est, la plaine est bordée par la montagne Arméni, l'ancien Trachy.

Entre la colline d'Orchomène et le mont Trachy, il ne reste qu'un défilé étroit, qui a toute l'apparence d'avoir été violemment déchiré par l'eau qui, de la plaine supérieure, s'est frayé un passage vers l'*autre plaine* d'Orchomène, qui est de cent pieds plus basse[4]. Des moulins, construits aux flancs de ce ravin, aujourd'hui, à la vérité, abandonnés, prouvent que l'eau y passe toujours, comme du temps de Pausanias, dans la saison pluvieuse. Cette *autre plaine*, qui s'étend au nord d'Orchomène, est vaste, mais, en grande partie, convertie en

[1] *Την δὲ ἐφ' ἡμῶν πολιν ὑπὸ τὸν περίβολον οἰκοῦσι τοῦ ἀρχαίου τείχους. Θέας δὲ αὐτόθι αξια πηγή τε, ἀφ' ἧς ὑδρεύονται, και Ποσειδῶνος ἐστι καὶ Ἀφροδίτης ἱερα, λιθου δε τα ἀγαλματα.* (L. VIII, c. XIII.)

[2] Den. d'Halic. passage cité.

[3] *Ἐν δε χωρα τῇ Ὀρχομενίων, ἐν ἀριστερᾷ τῆς οδοῦ τῆς ἀπ' Ἀγχισιων, ἐν ὑπτίῳ τοῦ ὄρους, τὸ ἱερὸν ἐστι τῆς Ὑμνίας Ἀρτεμιδος. Μέτεστι δε αὐτοῦ καὶ Μαντινεῦσι.* (Paus. l. VIII, c. XIII.)

[4] *Ἐστι δὲ ἀπαντικρὺ τῆς πόλεως ὄρος Τραχύ. Τὸ δε ὕδωρ τὸ ἐκ τοῦ θεοῦ διὰ χαράδρας ῥέον κοίλης μεταξὺ τῆς πόλεως καὶ Τραχέος ὄρους, κάτεισιν εἰς ἄλλο Ὀρχομένιον πεδίον.* (*Id. ibid.*)

marais[1]. Vers l'ouest, à l'endroit où les montagnes se rapprochent le plus, les Caphyates, dans leur sollicitude un peu égoïste pour la conservation de leur propre territoire, construisirent une digue qui refoulait, vers leur source, les eaux qui leur venaient de cette plaine des Orchoméniens. Aussi, l'eau que leur catabothron absorbait, et qui reparaissait à Nasi, avait-elle sa source en dehors de la digue[2]. Les habitants du pays m'ont, en effet, assuré que la plaine de Caphyæ n'est, aujourd'hui, submergée que lorsque les sources principales d'Orchomène coulent avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Ces sources étaient les Tenies.

Descendus dans la plaine inférieure par le ravin ou lit de torrent dont je viens de parler, nous longeâmes le pied du mont Trachy à notre gauche pour éviter le marais. Nous arrivâmes bientôt à un large espace entouré d'un petit mur, et où, sur plusieurs points, l'eau jaillit avec grande force de la terre; ce sont là les Ténies[3]. Comme la partie de la plaine au-dessus de ce point se trouve dégagée de l'eau, nous quittâmes le mont Trachy pour nous diriger vers le nord-est, et, après une demi-heure de marche, nous rencontrâmes de ces tas de pierres qui indiquent des habitations antiques. C'est, peut-être, la position d'Amilos, village situé à sept stades des Ténies, lequel existait du temps de Pausanias, et avait été anciennement une ville. Nous vîmes aussi dans la plaine, à notre gauche, un tumulus, qui est peut-être le tombeau du

[1] Τὸ δὲ πεδίον τοῦτο μεγέθει μεν μέγα, τὰ πλειω δέ ἐσ7ιν αὐτοῦ λίμνη. (Pausan. l. VIII, c. XIII.)

[2] Ἐν τῳ πεδίῳ τῷ Καφυῶν πεποίηται γῆς χῶμα, δι' οὗ ἀπείργεται τὸ ὕδωρ τὸ ἐκ τῆς Ὀρχομενίας μὴ εἶναι Καφυέων βλάβος τῇ ἐνεργῷ. Κατὰ δὲ τὸ ἐκτὸς τοῦ χώματος παρέξεισιν ὕδωρ ἄλλο, κ. τ. λ. (Pausan. l. VIII, c. XXIII.)

[3] Ἡ δὲ ἑτέρα τῶν ὁδῶν, διαβάντι το ὕδωρ τὸ διὰ τῆς χαράδρας ῥέον ὑπὸ Τραχὺ ἐσ7ιν ὄρος. Κατὰ δὲ τὴν ὁδὸν ταύτην..... πηγαί τέ εἰσι καλούμεναι Τενίαι (*Id. ibid.* c. XIII

tyran Aristocrate, le premier objet que Pausanias rencontra sur sa route.

De cette plaine, nous entrâmes dans la vallée étroite et longue de Candyla, qu'arrose une rivière aux bords ombragés. Laissant à notre droite le monastère du même nom, bâti à une hauteur considérable, dans le creux d'un rocher à pic, nous atteignîmes, une heure et demie après avoir quitté Orchomène, le village considérable de Candyli, situé au fond de la vallée, au-dessous de précipices effrayants, qui la bordent de deux côtés. A l'est, s'élève l'Ologyrtos comme un mur gigantesque. Il n'est traversé que de trois défilés, dont l'un, le Lycorrheuma ou *ravin des loups,* passant au nord, entre cette montagne et le Sciathis, conduit à Stymphale; l'autre tourne à l'est et descend dans la vallée de Scotini; et le troisième, après avoir franchi les escarpements vers le sud, gagne, par une route des plus rudes et des plus difficiles, le village de Boujati. Un quatrième défilé traverse, enfin, les précipices du mont Saïta, qui ferme la vallée vers le nord-ouest et aboutit au lac Phénée, vers le village de Guioza, l'ancienne *Caryæ.* Candyli est situé exactement à l'endroit que Polybe[1] nomme *le pied de la Parorie*[2], et où Philippe de Macédoine fut battu par les Étoliens. M. Leake[3] a tort de soutenir que l'aspect des lieux ne répond pas à la description de l'historien.

Nous suivîmes le défilé moyen de l'Ologyrtos entre ses deux sommets les plus élevés, dont l'un porte le nom de Saint-Élie, l'autre, plus au sud, celui de Saint-Constantin. Gell décrit cette route comme très-difficile, et prétend même qu'elle cesse au haut de la montée. La route est escarpée, il est vrai, mais moins qu'en d'autres parties de la Grèce, et nullement dangereuse. Nous en atteignîmes le point culminant après une heure

[1] Liv. IV, ch. VI et LVII. — [2] Πρόποὺς τῆς Παρωρείας. — [3] *Mor.* t. III, p. 125 et suiv.

de marche. A notre droite s'élevait le sommet du Saint-Constantin, couronné, au dire des habitants, d'un castel franc, occupant peut-être la position de l'ancien fort d'Ologyrtos, dont Cléomène se rendit maître au rapport de Plutarque [1]. De ce point nous découvrions, au loin, les montagnes de l'Attique, le Pentélique et l'Hymète, et, sous nos pieds, s'ouvrait le vallon étroit et profond de Scotini, qui rappelle le nom de la montagne Sciathis et la fête des Sciéries, célébrée à Alée en l'honneur de Bacchus [2].

Trois quarts d'heure d'une route ombragée de grands arbres nous conduisirent au fond de la vallée, où la rivière de Scotini est engloutie par une catabothron, pour reparaître probablement aux Ténies. Au bord de cette rivière, et sur le flanc méridional du mont Skipietza, est situé le village de Scotini, dans une position très-agréable, au milieu de vergers d'arbres fruitiers. Vingt minutes plus loin, au pied de la même montagne, nous observâmes des substructions antiques composées de très-grands blocs irréguliers. Gell les désigne comme des *ruines homériques*. C'étaient, ou de gigantesques enclos de champs, ou des substructions de terrasses qui soutenaient, sur le flanc de la montagne, le terrain arable, ou, enfin, les restes de quelque village antique des plus considérables. Ces ruines, alternant avec des tas de pierres antiques, continuent jusqu'à l'endroit où cette vallée, qui se dirige de l'ouest à l'est, débouche dans une autre, qui va du nord au midi.

Notre premier soin fut de visiter les ruines d'Alée, que la commission française a été la première à indiquer, et que Gell place à une heure un quart de Scotini. Sortis de la vallée à laquelle ce village donne son nom, nous tournâmes à droite ou vers le sud. A notre droite, nous avions l'Ologyrtos; à notre

[1] *Vie de Cléom.* ch. XXVI. — [2] Paus. l. VIII, c. XXIII.

gauche, la montagne qui borde à l'ouest la Phliasie. Cette vallée est dénuée de végétation, et également traversée par un ruisseau. Une heure après qu'on y est entré, elle s'élargit et forme une petite plaine marécageuse. A gauche s'offre le village de Saint-Nicolas, situé au milieu d'un bouquet d'arbres, au haut d'un petit ravin qui descend de la montagne.

Un peu au delà, la montagne opposée, l'Ologyrtos, s'avance dans la plaine comme un promontoire sur lequel la ville d'Alée était construite. La plaine s'élargit ensuite vers l'ouest, et, au fond, sur le flanc escarpé de l'Arménia (le mont Trachy, dont l'autre flanc descend vers Orchomène), est situé le grand village Boujati. Enfin, la vallée, se rétrécissant de nouveau, continue vers le sud-ouest et aboutit au village de Phrosyna, situé dans un ravin escarpé du Trachy. En se rendant de Candyli à Stymphale, M. Leake, arrivé au point culminant du défilé que nous avons passé, vit de loin la vallée d'Alée et la prit pour la plaine de la Phliasie; il crut, au contraire, qu'Alée devait se trouver dans le vallon de Scotini, qu'il apercevait à ses pieds [1]. Pausanias [2], après avoir décrit la route qui mène d'Orchomène à Caphyæ, et puis celle qui va à Phénée et à Stymphale, ajoute, avant d'arriver à Orchomène. *Après Stymphale est Alée, qui fait aussi partie de la fédération argolique.* Elle est donc évidemment située non loin de Stymphale et près de la frontière argolique. En effet, derrière Saint-Nicolas est le village Gymnon, situé à la source de l'Inachos, qui descend droit à Argos.

L'enceinte d'Alée, ayant la forme d'un segment de cercle, est adossée à la colline élevée qui s'avance vers l'est. Ses deux côtés en gravissent les flancs, et vont se réunir en un angle

[1] « Of which some remains might perhaps be found in it. » (*Mor.* t. III, p. 107.) — [2] L. VIII, c. XXIII

aigu au sommet. Ils sont de la plus magnifique construction polygonale, souvent conservés jusqu'à une hauteur de 15m, et flanqués de plusieurs tours carrées. (Pl. XI.) Le côté à droite de celui qui va vers le sommet en a seize et une porte près de la dixième tour, à compter d'en bas. Cette tour avance beaucoup plus que les autres à droite de l'entrée, conformément aux règles de fortification communément suivies par les anciens. Le sommet est fortifié de deux grandes tours carrées, et l'autre côté, faisant bientôt une forte retraite, se dirige vers le sud-est; il contient dix-neufs tours. Le troisième côté, enfin, qui fortifiait le pied circulaire de la colline, a disparu en entier, et ce n'est que sur le rocher, taillé pour en recevoir les premières assises, qu'on en peut quelquefois reconnaître la direction. Deux autres murs intérieurs, qui partent, l'un derrière la septième, l'autre derrière la sixième tour de chacun des deux côtés, s'unissent en une tour qui s'avance fortement vers l'intérieur de la ville, et enveloppent le sommet d'un *réduit* de forme rectangulaire et irrégulière. Celui qui se dirige de l'ouest à l'est est légèrement recourbé en arc rentrant, et contient deux tours carrées, outre celle du coin; l'autre contient une tour et une porte dont l'axe est oblique, et qui est défendue par une tour de chaque côté. Toutes les tours ont leur entrée à l'intérieur, à l'un des coins, et le linteau des portes est formé de deux pierres penchées, et se servant mutuellement d'appui. Dans quelques pierres on voit encore les joints en fer qui les unissent et qui ont la même forme qu'au Parthénon (⊢⊣). Sur l'une des tours j'ai trouvé une médaille antique, entièrement fruste, mais probablement byzantine, car on en découvre souvent dans ces ruines et aux environs, ce qui prouve qu'Alée, bien qu'elle eût envoyé ses habitants peupler Mégalopolis[1], ne fut cepen-

[1] Paus. l. VIII, c. XXVII.

dant pas entièrement abandonnée, et que, non-seulement elle faisait partie du Synédrion argolique sous les empereurs romains[1], mais qu'elle continua aussi à être habitée pendant le Bas-Empire.

Un peu au-dessous de la ville on voit, dans la plaine, une petite église, dans les murs de laquelle sont encastrés un fût de colonne cannelée, et une architrave. Ces restes appartiennent, sans doute, à l'un des trois temples de Minerve Aléa, de Diane Éphésienne ou de Bacchus, que Pausanias vit dans cette ville. Un autre de ces temples était peut-être situé dans le réduit de la citadelle, là où se trouvent aujourd'hui les ruines d'une chapelle.

D'Alée, nous retournâmes sur nos pas. Laissant à notre droite un catabothron qui absorbe une partie des eaux de cette vallée, ainsi que la route des montagnes qui mène à Phliunte, et à notre gauche la vallée de Scotini, nous continuâmes à nous diriger vers le nord. Une heure trois quarts après avoir quitté Alée, nous vîmes au pied de la montagne Apélaure, qui élevait, sur notre gauche, ses précipices à pic, des fragments de murs cyclopéens, composés de blocs gigantesques. C'est évidemment la position d'une forteresse très-considérable, qui servait dans les temps les plus reculés à défendre de ce côté l'accès de la Stymphalie.

Vingt minutes plus loin, nous gravîmes une petite montée à notre gauche, et notre vue s'étendit tout à coup sur la plaine marécageuse de Stymphale, qui va du nord-ouest au sud-est. Au nord, elle est bordée, sur toute sa longueur, par le mont Cyllène[2], qui, de ce côté, est dépourvu de végétation; à l'ouest elle est séparée du lac Phénée par le mont GéronLion et par le mont Sciathis. La descente vers cette plaine est beaucoup

[1] Paus. VIII, XXIII. — [2] Τὸ Στυμφαλὸν Κυλλήνῃ ὑπόκειται. (Schol. Pind. *Ol.* VI, 129.)

plus longue que la montée de l'autre côté. A deux pieds du sol, une ligne blanche, qu'on distingue sur les rochers qui enceignent la plaine, indique la hauteur que l'inondation y atteint souvent. Sur les rochers, du côté méridionnal de la citadelle de Stymphale, cette ligne est à $1^{m},70$ du sol.

La position de la ville, qui porta le plus anciennement le nom de Stymphale, n'était plus connue du temps de Pausanias. Celle que vit ce voyageur, et dont les ruines subsistent encore aujourd'hui, était située sur une colline qui, se détachant vers le milieu de la plaine du côté opposé à celui par lequel nous sommes arrivés, s'avance de l'est à l'ouest. La plaine étant à peu près à sec dans cette saison, nous voulûmes nous rendre directement aux ruines; mais on nous en dissuada, en nous objectant que le ruisseau fangeux et profond qui la traverse n'est nullement guéable. Ce ruisseau, uni à d'autres sources, forme autour de la ville un lac, qui, souvent, n'est qu'un marais. Force nous fut donc de suivre les traces d'une chaussée antique, qui côtoye la montagne, et qui s'élève au-dessus de la ligne d'inondation.

Après une demi-heure de marche, nous traversâmes, sur un pont, la rivière, qui portait probablement dans l'antiquité le nom de *Métopé*. Le scholiaste de Callimaque[1] dit que *Métopé était une rivière de l'Arcadie*, et Élien[2], que les Stymphaliens représentaient leurs deux rivières, l'*Érasinos* et la *Métopé*, sous la figure de deux bœufs. Le premier nom, qui appartient à la rivière d'Argos, est aussi donné à la source de Stymphale, parce que, à tort ou à raison, on croyait qu'après avoir disparu dans un gouffre, cette source reparaissait à Argos, et y alimentait la rivière du même nom. Quant à Métopé, c'était la fille de Ladon et la femme de l'Asopos, de Thèbes, suivant Pindare,

[1] *Hym. a Jup.* 26. — [2] *V. H.* II, 33.

qui appelle Métopé Στυμφαλὶς Μετώπη[1], mais, sans doute, suivant la tradition primitive, de l'Asopos de Sycione. Il paraît donc évident que Métopé était une rivière voisine de Stymphale, et autre que la source qui portait le nom de la ville. Mais des deux rivières qui traversent cette plaine, et dont l'une coule du nord-est, l'autre du sud-est, c'est la première qui est la plus considérable. Elle aura, du reste, emprunté ce nom au précipice élevé et perpendiculaire (Μέτωπον) du mont Apélauron[2], dont elle baigne à peu près le pied.

Au delà du pont nous suivîmes, vers le sud-ouest, le pied des dernières collines du Cyllène. Laissant à notre droite, dans une vallée latérale, le village de Caliani, et sur le flanc de la colline celui de Zaraca, qui donne aujourd'hui son nom au lac, nous rencontrâmes, une heure après avoir pénétré dans la plaine, à gauche de notre route, les fondations d'un temple antique.

Suivant toujours le pied de la montagne, où nous n'avons pas cessé de reconnaître des traces de l'ancienne chaussée, nous arrivâmes bientôt aux sources de Stymphale. Elles jaillissent en bouillonnant de la terre, et forment plusieurs petits filets d'eau limpide, qui coulent en tous sens avec une grande impétuosité. En hiver, dit Pausanias[3], cette source forme un petit lac, d'où sort ensuite une rivière; mais en été elle n'alimente qu'une rivière, laquelle va se jeter dans un gouffre béant sous les rochers de l'Apélauron, qui ferment la vallée au midi. Nous visitions Stymphale avant la saison des pluies; mais le cours de la rivière, n'étant pas réglé, n'en convertissait pas moins en marais une partie de la plaine, tandis que le reste était couvert de riches plantations de maïs. Au-dessus des sources, sur le flanc de la montagne, est situé un petit village. Il est étrange

[1] *Ol.* VI, 84. — [2] T. Liv. XXXIII, 14; Polyb. IV, 69. — [3] L. VIII, c. XXII.

qu'il porte la dénomination antique de *Kionia*[1], due à une ruine qui ne date cependant que de la domination franque, ou à quelque édifice antique, dont les matériaux auront servi à la construction du château franc. Cette ruine est un carré long, de très-belle apparence, tout construit de grandes pierres de taille, avec trois fenêtres cintrées de chaque côté, et cinq demi-colonnes entre les fenêtres, dont les chapiteaux sont de formes irrégulières. Cette salle magnifique faisait partie d'un plus grand édifice, ainsi qu'on peut le voir par plusieurs restes des murs de ses autres compartiments. Un peu en arrière, il reste encore debout une tour, qui formait l'entrée principale de l'enclos. Elle était également construite en blocs antiques, avec deux fenêtres et deux grandes portes en ogive.

De ce point, nous tournâmes au sud, vers la colline isolée, qui contenait la forteresse de Stymphale. (Pl. XII.) Elle est plate et allongée, et se dirige de l'ouest à l'est. Nous passâmes d'abord dans la plaine près de quelques restes d'anciens édifices, et d'un puits antique. Un peu à notre droite, nous vîmes les fondations d'une tour carrée (*b*), d'où part un mur polygonal. Il a peu de hauteur, une largeur de $3^{m},02$, et se dirige en ligne droite vers le sommet de la colline, où il aboutit à une autre tour carrée (*a*), ayant 20 mètres de long sur 8 mètres de largeur. Au-dessous de ce sommet jaillit une source limpide (*x*), qui va bientôt déboucher dans le marais. De cette tour, le mur, toujours du style polygonal le plus pur, tourne en angle droit, et suit la crête méridionale de la colline. Elle est fortifiée de frequentes tours semi-circulaires, dont le diamètre est de $4^{m},05$. Depuis la tour angulaire, jusqu'à la seconde des tours rondes, la colline est extérieurement taillée à pic (*y*) l'espace de soixante et quinze pas.

[1] Κιόνια « les petites colonnes ».

La colline est naturellement divisée en trois terrasses. La cinquième tour ronde (*g*), à l'extrémité de la première terrasse, est plus grande que les autres, et a un diamètre de 6 mètres. De ce point, des marches (*l*) sont taillées dans le roc, et continuent, le long de deux tours encore, jusqu'à une entrée (*t*), pratiquée au milieu de la courtine. En dedans de cette entrée, on voit quelques restes d'un édifice (*g*), probablement une fortification intérieure pour la défense de la porte. Après une tour encore, le mur tourne (*m*) en angle droit vers le sud, et se continue jusque dans la plaine, où le marais empêche d'en suivre les traces. Mais au nord de la colline on en aperçoit quelques traces (*u*), qui indiquent que la ville entourait la hauteur de presque tous les côtés, à l'exception des portions les plus escarpées, dont on avait tiré parti pour la défense.

Au delà de ce mur, le rocher, qui n'a plus ici une grande hauteur, est de nouveau taillé à pic (*v*), et au-dessous on voit les fondations de plusieurs édifices. Cette partie étant déjà comprise dans la ville, on peut croire qu'elle contenait l'Agora. Sur la droite, un escalier taillé dans le roc (*f*) mène sur la colline, et aboutit à une route qui, tracée dans le rocher, longe la crête vers l'est jusqu'à la porte précédente, et vers l'ouest jusqu'à l'extrémité de la seconde terrasse, dont elle suit l'escarpement, tournant en angle droit (*ooo*).

Le côté de la colline, toujours taillé à pic, fait ensuite une saillie vers la plaine, et se retire de nouveau. Au commencement de la troisième terrasse, il paraît y avoir une large entrée, devant laquelle un grand piédestal (*p*), entouré de marches, est taillé dans le roc; il est long de $3^{m},06$ sur une largeur de $2^{m},26$. Tout à côté est un autre piédestal plus petit. Aussitôt après, le côté de la colline, taillé également à pic, rentre de nouveau. Il faut qu'il y ait eu ici un temple, car on y voit beaucoup de

ruines, et, entre autres, un triglyphe (*u*). Enfin le rocher est encore une fois taillé régulièrement, pour former le cavéa d'un théâtre ou le fond d'un stade(*r*).

Sur la terrasse supérieure, derrière la grande tour carree, existent (*d*) les fondations d'un temple de construction presque polygonale, long de 11^{m},03, large de 5^{m},73, et ayant une division intérieure qui laisse au parvis une longueur de 4 mètres. Une autre ruine, qu'on voit tout à côté (*e*), a 15 pas de long. Sur la seconde terrasse, tout près de la fortification qui défend la porte, sont les fondations d'un autre temple (*n*), long de 21 pas, large de 10. La longueur du parvis est de 9 pas. Il existe aussi diverses traces d'édifices sur la troisième terrasse qui est la plus basse et la plus étroite. Toutes ces ruines de Stymphale méritent d'être examinées avec attention, et une fouille en ce lieu ne manquerait pas de mettre au jour des détails fort intéressants.

En quittant cette colline, nous retournâmes sur nos pas; mais au lieu de remonter la vallée jusqu'à son extrémité septentrionale, où est situé le village de Doussa, nous prîmes à droite, et passâmes, une heure après avoir quitté Stymphale, sous le village d'Aspro-Campo, qui domine une petite plaine. Un peu au sud du village et au pied du mont Gravia, qui s'élève à l'est d'Aspro-Campo, nous vîmes dans la plaine un monument des plus curieux. C'est un rocher de 12 pieds de haut, taillé en forme de pilier rond et massif, dont la base, haute de 6 pieds, et plus volumineuse que le fût, est aplatie à ses deux côtés, à l'ouest et au sud; sur le côté méridional sont tracées sept lettres (pl. XIII, n° 1), dont la première est longue de 0^{m},27, les autres de 0^{m},12, plus ou moins. Cette inscription me paraît d'autant plus énigmatique, que, sur le fragment d'une pierre, dont l'une des surfaces est ronde, les

autres équarries, on a reproduit les quatre dernières lettres. Je ne vois pas quel mot grec peut être exprimé par ces lettres etranges. En désespoir de cause, je serais presque tenté de les prendres pour une inscription slave, la seule de cette langue qui se trouverait dans toute la Grèce. Les dernières lettres exprimeraient peut-être, tant bien que mal, en caractères grecs, le mot slave *Gorod*, qui signifie ville. Que la vallée de Stymphale ait été occupée par des Slaves, son nom de *Zaraca* en fait foi. Nous savons d'un autre côté que, même à l'époque de la plus grande extension et de la plus grande force de ces colons dans le Péloponnèse, Corinthe et, sans doute, le pays environnant ne furent jamais envahis par eux. C'est ce que prouve encore l'absence de tout nom slave à l'est de Stymphale.

Il serait donc peut-être permis de croire que les Slaves élevèrent dans cet endroit ces grossiers monuments, pour indiquer les limites de leurs domaines ou de leur ville, ou mieux encore la ligne de démarcation entre leur territoire et *la ville,* qui, pour eux, devait être Corinthe. C'est peut-être une partie du nom de Corinthe, altéré dans leur bouche, qu'on doit reconnaître dans les trois premiers signes de la première inscription, et même dans les deux derniers de la seconde.

Parvenus à ce point, nous sortîmes de l'Arcadie. Au bout de trois quarts d'heure, au delà du village Mazi, et au bord d'une fontaine limpide, qui jaillit entre deux blocs antiques, et porte le tribut de son eau à l'Asopos de Sicyone, nous rencontrâmes plusieurs restes d'une construction ancienne. Nous trouvant si rapprochés de la vallée de l'Asopos, nous voulûmes y pousser une pointe, et nous nous dirigeâmes vers le nord-est, sur le village de Voïvoda, que nous atteignîmes une heure trois quarts plus tard. Situé sur la crête élevée du côté occidental de la vallée, ce village la domine sur une grande étendue, et de ce

point la vue embrasse les deux montagnes, richement boisées, qui encaissent le cours de la rivière. Au nord-est du village s'avance une colline qui, vers le nord et surtout vers l'est, descend en précipices inaccessibles. Les deux autres côtés, qui ne sont pas fortifiés par la nature, l'ont été au moyen d'un mur de construction presque polygonale, et de deux tours carrées à assises horizontales, mais dont les lignes verticales dévient de la perpendiculaire (pl. XIII, 2). Elles sont longues de $6^{m},25$, larges de $5^{m},04$. Les courtines, dont l'une, celle du milieu, a 20 pas de long, ont la forme d'arcs rentrants, et plusieurs de leurs parties, réparées à l'aide de chaux et de briques, prouvent que cette fortification a encore servi, dans les temps postérieurs, pour la défense de la vallée de l'Asopos. Dans l'intérieur de ce fort, près du coin le plus méridional, une petite église de Saint-Tryphon (pl. XIV [*a*]) contient deux fragments de colonnes dont l'un est cannelé.

Près de l'angle septentrional du fort, on voit quelques traces d'enceinte (*b*), et même d'une tour (*c*), qui suivent la langue de terre existant entre cette colline et la montagne qui la domine, et se dirigent vers l'ouest. D'autres traces semblables sont distinctes près du village de Voïvoda (*h*), d'où il faut conclure que le petit fort n'était que la citadelle d'un lieu habité, occupant cette langue de terre, et également entouré d'un mur. A l'est et au-dessous de l'Acropole, nous rencontrâmes les fondations massives d'un édifice de construction polygonale (*d*), long de 26 pas, large de 15; et devant, plus à l'est, les traces d'un mur d'enclos (*e*). A l'ouest de la citadelle, et dans l'intérieur de la ville inférieure, nous visitâmes un tombeau curieux (*f*). Tout le sol est ici couvert de rochers. La partie supérieure de l'un d'eux, qui était rapportée, ayant été enlevée, on y observa un enfoncement taillé en sarcophage, et les habi-

tants du village m'assurèrent y avoir trouvé, avec des ossements, des parures d'or et des pierres gravées.

Des tombeaux disposés d'après le même système, et non moins remarquables, se voient aussi sous le pied septentrional de la colline (*g*). L'un d'eux (*G*) est taillé dans le flanc d'un rocher, qui a été d'abord travaillé au ciseau. Il forme un sarcophage protégé par une petite voûte. L'autre (*G'*) est plus extraordinaire encore. C'est un très-grand rocher détaché des montagnes. Le sarcophage est creusé dans une position inclinée près du sommet presque inaccessible du rocher.

Ces ruines ne sont pas marquées sur la carte française. Je crois qu'on peut, avec confiance, les attribuer, comme le fait aussi M. Ross, à l'ancienne *Titane*. Pausanias dit qu'à soixante stades de Sicyone et à quarante de Phliunte, sur la rive gauche de l'Asopos, et sur une colline non éloignée du sommet de la montagne[1], Alexanor, fils de Machaon et petit-fils d'Esculape, fit construire un temple, où ce dieu était adoré avec Hygie, et aussi sous le surnom et sous la forme d'Esculape Gortynios. Ce sanctuaire était en grande vénération chez les Sicyoniens, et ses alentours étaient habités aussi par ceux qui venaient implorer le dieu pour le rétablissement de leur santé. Le temple et un portique, l'un et l'autre ornés de statues, étaient construits sur la colline, et au-dessous, vers la rivière, se trouvait l'autel des Vents.

La distance de Voïvoda à Sicyone est celle que Pausanias indique pour Titane; de Voïvoda à Phliunte, elle est un peu plus considérable, mais elle ne dépasse que de cinq stades la

[1] Ἡ δὲ εἰς τὴν Τιτάνην (ἐκ Σικυῶνος) ὁδὸς σταδίων μέν ἐστιν ἑξήκοντα (Paus. l. II, c. XI). — Καὶ Τιτάνης μὲν τεσσαράκοντα σταδίους μάλιστα ἡ πόλις (Φλιοῦς). (*Ibid.* c. XII). — Ἐκ Σικυῶνος..... ἐν ἀριστερᾷ, διαβᾶσι τὸν Ἀσωπὸν..... ἀναστρέψασι δὲ εἰς τὴν ὁδὸν, διαβᾶσί τε αὖθις τὸν Ἀσωπόν. (*Ibid.* c. XI.) — Ὠκοδόμηται γὰρ ἐπὶ τῷ λόφῳ. (*Ibid.*) — Καὶ εἰς κορυφὴν ὄρους ἥξασιν, ἐνταῦθα λέγουσιν οἱ ἐπιχώριοι Τιτᾶνα οἰκῆσαι πρῶτον..... καὶ ἀπὸ τούτου κληθῆναι Τιτάνην τὸ χωρίον. (*Ibid.*)

supputation de Pausanias. L'enceinte fortifiée à l'est de l'Acropole était sans doute le lieu habité par les gens du pays (les *περίοικοι* de Pausanias) et les pèlerins (*οἱ οἰκέται τοῦ θεοῦ*). L'église de Saint-Tryphon occupe peut-être la position du temple d'Esculape, et la substruction polygonale (*d*) au-dessous de la colline, celle de l'autel des Vents. Les tombeaux si remarquables, enfin, seront ceux des riches pèlerins que le dieu de la santé n'aura pas daigné exaucer.

Cependant il y a encore dans cette vallée une ruine qu'on pourrait, à la rigueur, attribuer aussi à Titane. De Voïvoda, nous dirigeant vers le nord, par un terrain entrecoupé de ravins fréquents et profonds, nous rencontrâmes d'abord, à dix minutes du village, un mur de construction polygonale, à un endroit où la montagne se retirait, sur notre gauche, en amphithéâtre. Un quart d'heure plus loin, au-dessus et un peu au sud du village Liopési, un promontoire, tout formé d'immenses rochers entassés dans un désordre sauvage, s'avance vers la vallée (pl. XIII, 3). De ce point, la vue embrasse une de ces vues magnifiques, dont la Grèce offre souvent le panorama saisissant. Le golfe de Corinthe apparaît comme un lac d'azur, entouré au nord par la chaîne, non interrompue, de l'Hélicon, du Cithéron, et du Géranion, avec le promontoire Héræon, dont la masse sombre s'avance vers le centre de ce disque argenté; au sud il est bordé par le ruban toujours vert de la côte de Corinthe, à l'est par l'isthme, étroit comme un pont, au delà duquel on voit les montagnes de l'Attique, le golfe Saronique avec Salamine et Égine, le cap Sunium, et jusqu'à la mer d'Eubée. Ce superbe belvéder est fortifié d'un mur, qui est interrompu partout où les escarpements de la colline rendent inutile cette défense artificielle. L'enceinte a, de l'ouest à l'est, une longueur de 140 pas sur une largeur de 40. Le mur est d'un style presque po-

lygonal, mais d'une construction assez négligée. Son épaisseur est de 1^{m},06. Son entrée suit la diagonale d'une tour carrée, non loin de l'angle sud-ouest. A l'autre extrémité (sud-est), se trouve une autre tour, en avant de laquelle on voit un ouvrage détaché, ayant aussi la forme d'une tour carrée, dont chaque côté a 8 mètres de long, et est conservé jusqu'à une hauteur de 2 mètres.

Les masses vraiment *titaniques*, dont l'accumulation forme cette colline, pourraient bien faire penser à Titane et à son premier fondateur. Mais il y a ici beaucoup moins d'espace qu'à Voïvoda pour un lieu habité, et la distance de Liopési à Sicyone, et surtout à Phliunte, diffère encore plus de celle qu'indique Pausanias. Si, cependant, il était prouvé que Titane doit être placée près de Liopési, Voïvoda occuperait peut-être l'emplacement de Thyamie[1]?

De Voïvoda nous mîmes deux heures et demie pour parcourir les soixante stades qui, d'après Pausanias et d'après la carte française, sont la distance directe entre ce point et Phliunte; car la marche est entravée par de nombreux ravins dont les pentes sont très-abruptes, quoique couvertes d'arbousiers et de myrtes. Deux heures et un quart après avoir quitté Voïvoda, nous descendîmes de la vallée de l'Asopos au bord de la rivière même, qui, coulant à travers une plaine argileuse, s'y est creusé un lit profond, et nous laissâmes, à notre droite, une église entièrement construite de matériaux antiques. La plaine est vaste et belle, et entourée de montagnes. De l'Asopos, nous nous dirigeâmes vers la haute montagne qui borde la plaine à l'orient, et, un quart d'heure après, nous atteignîmes une colline assez élevée, qui, de cette montagne, s'avance vers l'ouest[2]. Elle est longue de plus de 800 pas; sa largeur

[1] Xén. *H. G.* l. VII, c. 11, § 1. — [2] Voy. pl. XV, 1.

moyenne est de 155, et elle est divisée en cinq terrasses. La première, peut-être les deux premières, contenaient probablement la citadelle; les autres, une partie de la ville, qui s'étendait sans doute aussi dans la plaine. Quelques parties conservées du mur d'enceinte, les unes au sud des terrasses supérieures (*a a a*), les autres au sud-ouest de la terrasse inférieure (*á á á*), sont en conglomérat, et de style polygonal. La citadelle n'était pas tout habitée, et contenait aussi des champs arables (*i*).

Vers le point le plus oriental de la terrasse supérieure, il existe une tour (*b*) dont chaque côté a 8^{m},55. Elle n'a été remarquée ni par le colonel Leake, ni par M. Ross. C'est là, sans doute, qu'était la porte qui menait à Corinthe[1]. A deux cent soixante-huit pas plus bas, sur la seconde terrasse, nous avons découvert sous les herbes quelques blocs antiques dans leur ancienne position[2]. Il y en a qui portent la marque des joints de fer qui les réunissaient (pl. XV, 2). Ce sont probablement les restes du temple d'Hébé, le plus ancien et le plus respecté des sanctuaires de la Phliasie[3]. Un peu plus au nord, dans une position plus basse (*d*), j'ai remarqué le fût d'une colonne cannelée, de 0^{m},55 de diamètre. Aussitôt après le temple d'Hébé, Pausanias cite celui de Junon; mais je ne pense pas que cette colonne en marque la place. Elle aura plutôt roulé de celui d'Hébé, car elle paraît être encore contenue dans l'enceinte de la citadelle, ce qui, je crois, n'était pas le cas pour le temple de Junon. Pausanias dit en effet : *Ἔστι τῆς γε Ἥρας ἐξιόντων ἐν ἀριστερᾷ ναός*, et il entend par là, *en sortant de l'Acropole*, et non *en sortant du sanctuaire d'Hébé;* car aussitôt après, et comme par opposition,

[1] Αἱ εἰς Κορίνθου Φέρουσαι πύλαι ἐπὶ τοῦ ακρου. (Xénoph. *H. G.* I. VII, c. II § 11.)

[2] Τὸν δραγμάτων ἃ ἔτυχον ἐξ αὐτῆς τῆς πόλεως τεθερισμέναι. (Xénoph. *H G* I. VII, c. II, § 7.)

[3] Ἱερὸν ἁγιωτατον ἐκ παλαιοῦ (Paus. I. II, c. XIII.)

il ajoute : *ἐν δὲ τῇ ἀκροπόλει.* De même je crois que par les mots *ἐν ἀρισΊερᾷ*, il entend parler du côté gauche de l'Acropole, lorsqu'on regarde vers la plaine, c'est-à-dire du côté méridional.

La montagne qui se dresse derrière la citadelle et l'Héræon est sans doute le Tricaranon, qui s'élevait, en effet, au-dessus du temple de Junon [1]. Lorsque, en 367 avant J. C., les Thébains tentèrent de s'emparer de Phliunte, les sentinelles placées sur le Tricaranon virent les premières les assiégeants qui s'approchaient furtivement de la ville [2]. Les ennemis venant de Sicyone, franchirent le Tricaranon, et descendirent à l'Héræon, pour ravager de là la campagne. Cependant, en passant devant la porte qui menait à Corinthe, ils y laissèrent un détachement, de peur que les Phliasiens, en faisant une sortie, ne vinssent les attaquer par derrière à l'Héræon. Alors les Sicyoniens abandonnèrent aussi cette position, pour courir au secours du détachement qu'ils avaient laissé devant la porte; mais empêchés par le fossé qui entourait le mur (peut-être le petit ruisseau (*o o*) qui descend du sud-est pour se jeter dans l'Asopos), ils ne purent pas prendre le chemin le plus court pour venir à eux, et furent forcés de tourner le Tricaranon [3]. Sur l'un des bords de ce ruisseau, il reste un pan de mur polygonal, qui lui servait de revêtement.

Sur la dernière terrasse, la ruine de l'église de la Panaghia Rachiotissa (*e*) est toute construite de matériaux antiques. Elle

[1] Το ὑπερ τοῦ Ἡραίου Τρικάρανον. (Xén. *H. G.* l. VIII, c. II. § 1.)

[2] *Ibid.* § 5.

[3] Δια τοῦ Τρικαρανου κατέβαινον ἐπὶ τὸ Ἡραῖον..... Κατα δὲ τὰς εἰς Κόρινθον φερουσας πυλας ἐπι τοῦ ακρου κατέλιπε Σικυωνιους τε καὶ Πελληνέας, ὅπος μὴ ταύτῃ περιελθόντες οἱ Φλιάσιοι κατὰ κεφαλὴν αὐτῶν γένοιντο ὑπὲρ τοῦ Ἡραίου..... Οἱ περὶ τὸν Εὔφρονα ἐπιδιώκονται μέχρι τοῦ ἱππασίμου, οἱ δὲ ἔνδοθεν μέχρι τοῦ Ἡραίου ..... Ἀπήεσαν οἱ πολέμιοι κύκλῳ τοῦ Τρικαράνου..... ἡ πρὸ τοῦ τείχους φάραγξ εἶργε, κ. τ. λ. (Xén. *ibid.* §§ 11 et 12.)

contient, entre autres, un fût de colonne et deux chapiteaux doriques, dont le diamètre est de 0m,47. C'est, sans doute, là qu'était situé le temple d'Esculape, car Pausanias dit : Κατιόντων δὲ ἐκ τῆς Ἀκροπόλεώς ἐσ7ι Ἀσκληπιοῦ ναὸς ἐν δεξιᾷ. S'il dit *à droite,* c'est que probablement la route venant de la citadelle tournait vers le sud (*f*), avant d'atteindre ce temple, pour aboutir à un endroit taillé dans le roc (*q*), et qui pouvait être le théâtre. Pausanias ajoute, en effet, que le théâtre était situé au-dessous du temple[1]. Cette entaille dans le rocher est profonde et assez étendue; mais elle n'est pas circulaire. Elle est en tout semblable à la partie du roc taillé que nous avons vu à Stymphale, et que nous avons aussi prise pour le théâtre. Devant cet endroit, on voit un édifice antique (*k*), ayant vingt-sept pas de long sur vingt-cinq de large, construit en blocs réguliers, et conservé jusqu'à la hauteur de trois assises. C'est probablement le temple de Cérès, qui était tout près du théâtre[2]. Le sol est, tout autour, couvert de plusieurs ruines plus ou moins considérables, appartenant sans doute au marché, que Pausanias nomme aussitôt après[3]. A l'est de l'endroit où je suppose qu'était placé le théâtre, se trouve, taillée dans le roc, une chambre souterraine (*m*), ayant la forme d'un entonnoir (*M*). Peut-être est-ce celle où Amphiaraos commença sa carrière prophétique[4]. C'est tout près de là que les Phliasiens plaçaient le *nombril,* ou le centre du Péloponnèse. D'autres ruines, qui couvrent le terrain environnant (*v, p, s*), indiquent peut-être les emplacements des temples de Bacchus, d'Apollon, d'Isis, tandis que celles qu'on distingue au delà du ruis-

[1] Ὑπὸ τοῦτον τὸν ναὸν θέατρον πεποίηται.

[2] ..... τούτου δὲ οὐ πόῤῥω Δήμητρος ἐσ7ὶν ἱερόν.

[3] Ἀνάκειται δὲ ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς.

[4] Ὄπισθεν δὲ τῆς ἀγορᾶς ἐσ7ὶν οἶκος ὀνομαζόμενος ὑπὸ Φλιασίων Μαντικόν.

seau (l, y), représenteraient le village Célées, qui était à cinq stades de la ville.

A une demi-heure au sud de Phliunte, sur les derniers pans au sud-ouest du mont Tricaranon, est situé Saint-Georges, village tres-considérable, divisé en plusieurs quartiers. Il ne contient aucune ruine, mais des fragments sculptés ou inscrits, sans doute transportés de Phliunte et des environs, se voient souvent encastrés dans les murs de ses maisons et de ses églises.

De là, nous prîmes la route d'Argos, et, laissant à notre gauche la vallée de Némée, nous passâmes, un quart d'heure après, par le chemin creux que forment, d'un côté, la montagne de Saint-Élie, de l'autre, les précipices perpendiculaires du Polyphengos, sur les flancs desquels on voit, comme suspendu, le monastère de la Vierge du rocher (pl. XVI). Cette montagne, ou plutôt ce précipice, est la *Célousa* (Κηλοῦσα) de Xenophon[1], ou *Céglousa* (Κηγλοῦσα), comme Pausanias[2] nomme la mère du fleuve Asopos, laquelle donnait son nom à cette localité, où le fleuve prend sa source; ou enfin, plus correctement, *Cœlousa* (Κοιλοῦσα), comme Strabon la nomme[3], peut-être à cause du grand nombre de cavernes que la nature a creusées dans ses flancs. Toutefois, il y a lieu de se demander si le nom de Κοιλοῦσα n'était pas plutôt donné au défilé, dont il indique, en effet, la forme toute particulière; car, d'après Pausanias, la montagne Polyphengos était appelée mont Arantin[4], et porte encore les ruines de la ville homérique Arathyrée, que l'autochthone Aras y avait fondée. Ces ruines étant situées sur la partie occidentale du sommet de la montagne, nous n'avons pas pu les apercevoir. C'est à tort que M. Ross accuse le colo-

[1] Xén. *H. G.* l. IV, c. VII. § 7.
[2] L. II, c. XII.
[3] VIII, p. 382
[4] Ἀραντῖνος βουνός, οὐ πολὺ ἑτέρου διεστηκὼς ἐφ' οὗ Φλιασίοις ἡ ἀκρόπολις

nel Leake d'avoir méconnu la position de Phliunte, et de l'avoir cherchée sur le mont Polyphengos[1]. M. Leake assigne à Phliunte sa véritable position[2], et sa description des ruines répond tout à fait à l'aspect des lieux. C'est, au contraire, sur le nom de Polyphengos qu'il s'est trompé, en ce qu'il l'attribue, non à la montagne, mais à une maison de campagne entourée d'arbres, et qui existe encore dans la plaine à l'ouest de Phliunte[3]; tandis qu'il donne à la montagne même le nom de *Gravia,* qui appartient aux monts qui séparent la Phliasie de la Stymphalie.

Dans la petite plaine qui s'ouvre apèrs le défilé, viennent s'unir les trois sources de l'Asopos, qui, de cette manière, est en effet le fils de Cœlousa, que ce soit la montagne ou le défilé qui ait porté ce nom. Là, nous rencontrâmes des traces d'un mur antique, qui fermait peut-être l'entrée de la Phliasie aux Argiens, ses ennemis constants.

Deux heures après avoir quitté Saint-Georges, nous atteignîmes la crête du Mégalo-Vouno (le *Carneatis* des anciens[4]), d'où la vue s'étend sur la plaine et sur le golfe d'Argos, ainsi que sur les montagnes, aux formes les plus variées, qui s'étagent des deux côtés. Une forte descente nous conduisit au khan de Mylioticon. Avant de déboucher dans la plaine, nous pénétrâmes dans une petite vallée latérale, qui en est séparée par une colline longitudinale, et se dirige à l'est vers le mont Eubée, qui domine Mycènes. Vers l'extrémité orientale de cette vallée, nous aperçûmes un édifice antique, qui n'est cité par aucun voyageur, ni indiqué sur la carte. Quand nous nous en fûmes approchés, nous trouvâmes que c'était une construction des plus

[1] « Hielt die Ruinen auf Polyphengos irriger Weise für Phlius selbst. » (XXVIII, 7.)

[2] « Half an hour to the nordward of Saint-Georges. »

[3] « The name Polyphengo is now attached to a tjiftlik surrounded with large poplars in the plain below the hill of the acropolis, and within the inclosure of the ancient city. » p. 342.

[4] Strab. VIII, p. 382.

remarquables (pl. XVII, 2 et 3), une tour carrée, du style polygonal le plus parfait, dont chaque côté avait 11^{m},04 de long, et était conservé jusqu'au sommet, à la hauteur de 3^{m},01, avec une porte au sud-ouest, et trois divisions à l'intérieur, qui ne sont conservées qu'en partie. Cette ruine, si précieuse pour son état de conservation et pour l'époque reculée à laquelle elle appartient, est le seul édifice des temps héroïques, autre que les murs d'enceinte ou tombeaux, qui existe encore dans toute la Grèce. Je crois que c'est une tour qui défendait les approches de la ville d'Agamemnon. Peut-être y peut-on reconnaître celle de Polygnote, où Aratos, parti d'Argos pour surprendre Sicyone, donna rendez-vous à ses affidés, et d'où il continua avec eux sa route par Némée. La position de cette construction correspond exactement à ces détails, que Plutarque donne dans la Vie d'Aratos[1].

A l'entrée même de la plaine d'Argos, nous rencontrâmes, au sud du village Epano-Phykia, et à l'ouest de Cato-Phykia, à l'endroit où la carte française indique une *ruine de temple,* un autre édifice, exactement de même espèce, mais conservé seulement jusqu'à deux ou trois assises (pl. XVII, 3 et 4). Il a 12^{m},04 de long, il est divisé intérieurement en deux compartiments, et entouré d'un mur d'enceinte, dont il ne reste que quelques parties. Il est aussi en conglomérat, et du style polygonal le plus pur. Il en est de même d'une autre ruine, que nous avons rencontrée un peu plus loin, à l'ouest de Cato-Phykia, à droite de la route qui mène à Mycènes. Cet édifice plus petit, dont chaque côté a 9 mètres, est sans séparation intérieure. Il n'est conservé que jusqu'à le hauteur de deux assises. Ces constructions appartenaient peut-être à un système de fortifications élevées pour défendre la plaine d'Argos contre ses

[1] Plut. *V. Arat.* 55, 56 et 57.

voisins du nord. Cependant, si telle était leur destination, il y a lieu de s'étonner qu'on les ait élevées dans la plaine et non sur les hauteurs environnantes.

Les ruines de Mycènes ont été si souvent et si minutieusement décrites, que je ne veux m'y arrêter qu'un instant. Une petite excavation, dans l'intérieur de l'édifice qui porte le nom de tombeau d'Agamemnon ou Trésor des Atrides, en a découvert le sol, qui est formé d'un stuc rouge et solide. On sait que, sur la colline qui contient cet édifice, il existe encore quelques autres ruines qui paraissent appartenir à des constructions semblables. On voit le linteau monolithe des uns, et des autres un cercle de pierres, qui paraît avoir formé l'orifice supérieur, ou une partie de la voûte qui s'est écroulée. L'un de ces édifices, mal choisi à la vérité, fut fouillé, dans l'espoir qu'il donnerait un second point de comparaison pour mieux connaître l'architecture souterraine des temps archaïques. La fouille montra bientôt que le monument qu'on examinait n'était qu'un grand cercle de blocs irréguliers, placés sur le rocher à vif, rappelant presque par leur forme les cercles druidiques du nord. Quel pouvait-être ce monument, et à quel usage était-il affecté? J'y crois reconnaître la base d'un de ces tombeaux, qui consistaient en un grand tumulus, soutenu par une substruction en pierres. Tel était le monument que les Grecs élevèrent à Patrocle :

> *Τορνώσαντο δὲ σῆμα, θεμείλιά τε προβάλοντο*
> *Ἀμφὶ πυρὴν, εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν*[1].

Tel était aussi le tombeau d'Œnomaüs, à Olympie, décrit par Pausanias[2], et qui existe encore aujourd'hui. Ces pierres seraient donc la base d'un tumulus, dont la terre aura été dis-

[1] *Il.* XXIII, 225 — [2] *Γῆς χῶμα περιῳκοδομημένον λίθοις ἐστί.* (Paus. l. VI, c. XXI.)

persée. Des restes de mur d'enceinte, observés au nord-ouest du Trésor des Atrides, ont fait penser que la colline fortifiée de Mycènes n'en était que la citadelle, et que la ville même s'étendait à ses pieds vers l'ouest. S'il en était ainsi, le monument en question était situé *en dedans* des murs de la ville, et pouvait, par conséquent, être le tombeau d'Agamemnon, que Pausanias dit avoir été dans la ville[1], et Sophocle sur une hauteur[2]. Si, au contraire, la ville de Mycènes ne dépassait pas la porte des Lions, on peut voir dans ce tombeau celui de Clytemnestre et d'Égisthe, qui ont été enterrés hors des murs.

A l'endroit où la route qui mène à Nauplie traverse le ravin au sud-est de Mycènes, la rive gauche du torrent est revêtue d'un mur pélasgique très-massif (pl. XVIII, 1), et il y avait probablement là un pont, auquel le principe de la voûte devait nécessairement être appliqué.

De ce lieu, nous nous dirigeâmes au sud, le long des collines, à la recherche des restes du fameux temple de Junon, le plus ancien sanctuaire de l'Argolide, si magnifiquement orné par Polyclète, après avoir été consumé par le feu dans la 92e olympiade. Les ruines de ce monument ne sont pas indiquées sur la carte française. Nous finîmes, après une assez longue recherche, par les retrouver sur le flanc septentrional d'un profond ravin, au nord-est du village *Phonica*. La colline qui les contient a quatre degrés. Sur le sommet (pl. XVIII, 2, *a*), qui est assez élevé, est conservé le soubassement de l'ancien temple, formé d'immenses blocs polygonaux, qui, surtout vers l'angle nord-ouest, où il en reste deux ou trois assises, sont

[1] L. II, c. XV.

[2] *Ἐπεὶ γὰρ ἦλθον πατρὸς ἀρχαῖον τάφον, ὁρῶ*
Κολώνης ἐξ ἄκρας, κ. τ. λ.

Soph. *Electr.* v, 876 et suiv. ed. Wunder.

d'une grandeur sans exemple, et d'un effet des plus imposants (pl. XVIII, 3). Un prolongement (*b*), vers l'ouest du côté méridional de ce carré, faisait probablement partie du mur d'enceinte de ce temple primitif, et paraît avoir embrassé une portion de la terrasse inférieure. Des restes d'une autre construction de style polygonal existent sur la seconde terrasse (*e*), et faisaient peut-être partie d'un propylée du temple. Sur la crête méridionale de cette terrasse, un pan de mur d'une longueur assez considérable, et conservé jusqu'à une hauteur de plusieurs pieds, fait face au midi, et tourne aussi vers l'ouest. Sa construction est *anisodome,* et d'une disposition toute particulière. Après deux assises d'égale hauteur, se trouvent toujours une assise plus étroite, et un trou, sans doute destiné à l'écoulement des eaux, est partout pratiqué au coin supérieur où deux pierres se joignent (*c*). C'est sans doute une partie du mur d'enceinte construit dans l'olympiade 92, et il paraît qu'il embrassait les trois terrasses inférieures, car le temple même était construit sur la troisième, ainsi que l'a prouvé une fouille superficielle qui y a été faite. Elle a mis à découvert des murs à assises droites, construits d'une pierre blanchâtre et molle, de la consistance à peu près de la pierre lithographique (pl. XVIII, 4). Je crois que ces pierres étaient recouvertes d'un stuc très-dur, composé de chaux et de briques pilées, épais de 0^{m},08, et dont j'ai recueilli plusieurs fragments sur les lieux. J'y ai trouvé, parmi les décombres, une pierre de la même espèce que les autres, avec cette inscription :

ΠΡΟΣΑΥΛΑΝ
ΗΕFΟΙΚΙΑ

[Π]*ρὸς αὐλά*[*ν*] *ἡ οἰκί*[*α*] « La maison est près de la cour », probablement désignant la limite entre la cour du temple et une maison attenante. Il y a, à mon avis, peu de localités

en Grèce où une fouille promettrait de plus importants résultats.

Tyrinthe, où nous passâmes ensuite pour arriver à Nauplie, le dernier terme de notre excursion, est peut-être encore mieux connue que Mycènes. J'y dois cependant signaler une découverte que fit sous mes yeux mon savant ami M. Thiersch, lorsque je l'y accompagnai, en 1832, et qui est restée peu connue jusqu'ici. Ayant fait fouiller sur la crête sud-ouest de la colline, il y mit à découvert un espace aplani, couvert d'un stuc blanc et très-dur. A l'extrémité occidentale de cette terrasse, il trouva des traces de colonnes, placées à des distances égales les unes des autres. Cette position mérite une étude et une attention toutes particulières. Elle présente, selon toute probabilité, un spécimen de l'architecture civile ou religieuse, les restes d'un temple ou d'un palais de cette grande époque des Ἄνακτες, dont nous venions de visiter les constructions militaires dans l'Arcadie et dans une partie de l'Argolide, les deux provinces de la Grèce où leurs traces ont été le mieux conservées.

FIN DU VOLUME

CORRECTIONS

POUR LE MÉMOIRE DE M. RANGABÉ.

Page 281, ligne 10 : Thraisienne, *lis.* Thriasienne.

282, note 1 : τῷ Κνιδίῳ καὶ Μ. *lis.* τῷ Κνιδίῳ, καὶ Μ.

294, note 2, ligne 6 : τοῦ βουλευτηρίον, *lis.* τοῦ βουλευτηρίου

311, note 1 : *Sonne remains*, lis. *Some remains*.

315, ligne 7 : (Pl. II, 3), *lis.* (Paus. l. II, c. III).

ligne 22 : elle était, *lis.* était d'une époque

note 1 : Ch. Prokesch, *lis.* M. Prokesch.

316, ligne 15 : κεκριδες, *lis.* κερκίδες.

note 2, ligne 2 : χαραδα, *lis.* χαράδρα.

317, ligne 14 : Zeugalatio, *lis.* Zeugolatio.

318, ligne 11 : Langopotamo, *lis.* Longopotamo.

ligne 18 : Langopotamo, *lis.* le Longopotamo

319, note 1 : ἐν τω πεδίῳ, *lis.* ἐν τῷ πεδίῳ.

320, ligne 7 : Élisson, *lis.* Hélisson.

ligne 20 : quatre cents mètres, *lis.* quatre cents pieds anglais

ibid. cent mètres, *effacez* mètres.

321, note 1 : ἀκροπόλιν, *lis.* ἀκρόπολιν.

322, note 5, ligne 2 : ἐσῖιν, *lis.* ἐσῖίν.

324, pénult. Sicyon, *lis.* Sicyone.

328, note 1, ligne 5 : νότιόν, τε, *lis.* νότιόν τε.

329, ligne 13 : dont ils portent, *lis.* dont elle porte.

ibid. n'a découverts, *lis.* n'a découverte.

331, ligne 2 : Cylene, *lis.* Cyllène.

note 5, ligne 2 : ἱερὸν ἐσῖιν, *lis.* ἱερόν ἐσῖιν

332, lignes 6 et 10 : de Cyllène, *lis.* du Cyllene.

333, ligne 1 : une mer, *lis.* un mur.

334, note 1, ligne 1 : αὐτοὺ, *lis.* αὐτῷ.

336, note 2, ligne 3 : ἐντος τῆς ὁδοῦ, *lis.* ἐντος ἐση τῆς ὁδου.

ligne 4 : ὅρος, *lis.* ὄρος.

337, ligne 9 : Varbara, *lis.* Varvara.

ligne 22 : *après* tout ce qu'on voit du Styx, *ajoutez* (Pl. V).

Page 338, note 3 : *χρονὸς*, *lis.* *χθονὸς*.
339, ligne 16 : du Phénée, *lis.* du lac Phénée.
341, ligne 16 : qui doit être et qui se croit, *lis.* qui aurait dû être et qui se croyait.
344, ligne 1 : de Chulmos, *lis.* du Chelmos.
345, lignes 7 et 10 : de Tartari, *lis.* du Tartari.
note 3. *ἐλθη . . . ἐρθη*, *lis* *ἔλθη . . . ἔρθη*.
346, note 1, ligne 4 : *ἀργευθέντας*, *lis.* *ἀγρευθέντας*.
353, ligne 26 : 6 à 7 mètres de longueur, *lis.* 6 à 7 pieds de long.
ligne 27 : et 4 à 5 mètres, *lis.* et 4 à 5 pieds.
355, note 1, ligne 2 : *ἔρημον*, *lis.* *ἔρημος*.
ligne 3 : *Μενελεῶν*, *lis.* *Μελενεῶν*.
356, ligne 8 : Lafda, *lis.* Lavda.
360, ligne 11 : borde, *lis.* borne.
note 1, ligne 2 : *προετιμῷτο*, *lis.* *προτιμῷτο*.
364, ligne 4 : par le rocher, *lis.* par des rochers.
370, ligne 22 : Diaphosti, *lis.* Diaphorti.
375, ligne 15 : ces traces sont à *w*, *lis.* ces traces sont a *v*, *v'*.
ibid. à l'autre, *lis.* sur l'autre.
377, ligne 6 : $0^m,3$, *lis.* $0^m,80$.
note 2, ligne 2 : *εἰσι δύω*, *lis.* *εἰσι δύω*.
380, note 1 : *ἠλιον*, *lis.* *ἤλιον*.
381, ligne 15 : un endroit dit *Sciatis*, *lis.* un endroit dit *Scias* avec les ruines du temple de Diane *Sciatis*.
ligne 23 : distance, *lis.* descente.
note 2, ligne 2 : *Ἐλισσων*, *lis.* *Ἐλισσων*.
382, ligne 14 : (Pl. IX, 2), *lis.* (Pl. IX, 1).
383, ligne 11 : un prolongement, *lis.* prolongement.
384, ligne 24 : de Cyllene, *lis.* du Cyllene.
385, ligne 10 : vingt et une heures et demie, *lis.* deux heures et demie.
ligne 24 : *γὰρ δὲ*, *lis.* *γὰρ δη*.
386, ligne 13 : Hagia Moni, *ajoutez* (Pl. IX, 2).
ligne 29 : et quinze stades au delà de celles, *lis.* et, quinze stades au delà celles.
387, note 2 : *σΊαδίος*, *lis.* *σΊαδίους*.
390, ligne 21 : (Pl. VI, 2), *lis.* (Pl. X, 2).
note 1 : *ως*, *lis.* *ὡς*.
391, pénult. est, *lis.* en est.
395, note 2 : *ἐν τῳ πεδιῳ*, *lis.* *ἐν τῷ πεδιῳ*.
396, ligne 4 : Candyla, *lis.* Candyli.
397, ligne 12 : une, *lis.* un.
402, ligne 12 : Caliani, *lis.* Galiani.
403, ligne 20 : $3^m,02$, *lis.* $3^m,20$.
ligne 27 : $4^m,05$, *lis.* $4^m,50$.

Page 404, ligne 7 : (g), *lis.* (q).
ligne 12 : (u), *lis.* (c, c).
ligne 28 : 3^m,06, *lis.* 3^m,60.
405, ligne 2 : le cavéa, *lis.* la cavéa.
ligne 6 : 11^m,03, *lis.* 11^m,30.
407, ligne 9 : 5^m,04, *lis.* 5^m,40.
ibid. dont l'une, *lis.* dont une.
408, ligne 4 : sous le pied, *lis.* au pied.
note 1, ligne 6 : ἀναστρέψασι, *lis.* ἀναστρεψασι
409, ligne 3 : τοὺ, *lis.* τοῦ.
ligne 18 : la vue, *lis.* l'œil
410, ligne 2 : 1^m,06, *lis.* 1^m,60.
411, ligne 9 : (1), *lis.* [1] et rapportez la note 2 à ce renvoi
ligne 16 : Corinthe, *lis.* Corinthe[2], et rapportez la note 1 à ce renvoi
ligne 19 : position[2], *lis.* position.
note 2, ligne 2 : τεθερισμέναι, *lis.* τεθερισμένα
412, note 3, ligne 4 : ὅπος, *lis.* ὅπως.
413, note 2, ligne 1 : πορρῶ, *lis.* πόρρω.
note 3, ligne 2 : Μαντικόν, *lis* Μαντικος.
414, note 4, ligne 1 : ἑτέρου, *lis.* ἑτέρου λόφου.
415, ligne 10 : apèrs, *lis.* après.
note 2 : nordward, *lis.* northward.
416, ligne 1 : (Pl. XVII, 2 et 3), *lis* (Pl. XVIII, 1 et 2)
ligne 2 : 11^m,04, *lis.* 11^m,40.
ligne 3 : 3^m,01, *lis.* 3^m,10.
ligne 16 et 24 : *Cato-Phykia*, lis. *Kato Phykia.*
ligne 19 : 12^m,04, *lis.* 12^m,40.
ligne 24 : à l'ouest, *lis.* à l'est.
417, ligne 18 : le rocher à vif, *lis.* la roche vive.
ligne 19 : leur, *lis.* sa.
419, ligne 21 : supprimez (Pl. XVII, 4) et reportez cette indication ligne 15 après *c*.

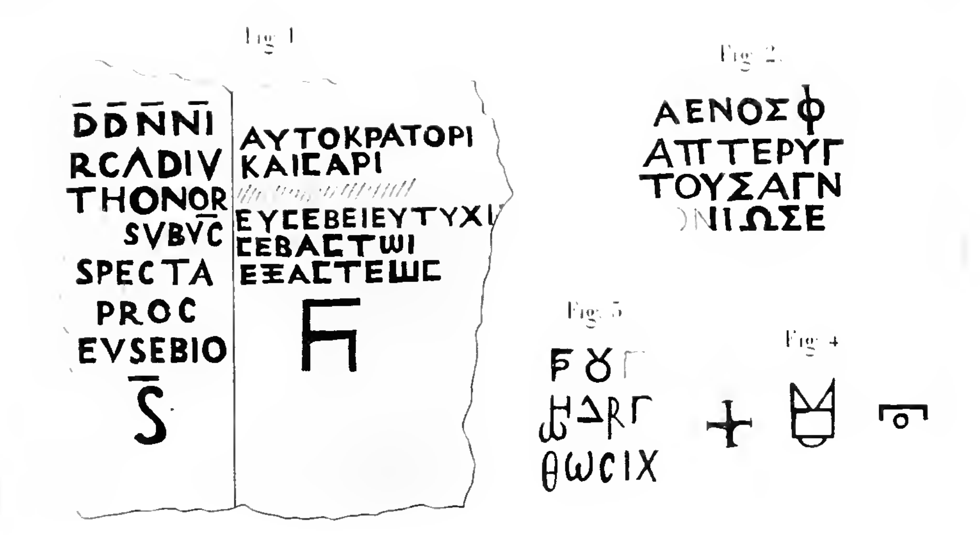


Fig. 5.

M É G A R E S

Ῥοῦς

Παναγίας

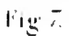


Fig 7.



Fig 8.

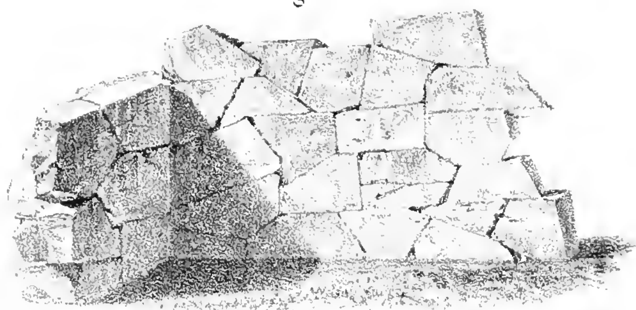


Fig 9.



Fig 6.

ΤΙΤΟΝΣ
ΑΡΕΤΗ
ΚΑΙ ΕΥΕ

Fig 10.

ΛΟϹΤΡΑΤΑΒΕΒΗΚΑΠΗΓΑϹΕΙϹΕΜΑϹ
ΕΙΠΟΥϹΑΔΕϹΗΟΝωΦΥϹΙϹϹΥΝΕΙΧΕΜΕ
ΕΠΙΤΟΙϹΔΕΚΑΓΑΡΤΕϹϹΑΡΕΚΠΛΗϹΑϹΕΤΗ
ΠΕΜΠΤωΤΟϹωΜΑΚΑΤΑΛΕΛΟΙΠΑΠΑΡΘΕΝΟϹ
ΑΠΑΙϹΑΝΥΜΦΟϹΗΙΘΕ∘ϹΟΤωΔΕΡωϹ
ΖωΗϹΕΝΕϹΤΙΝΑΦΘΟΝωϹΓΗΡΑϹΚΕΤω

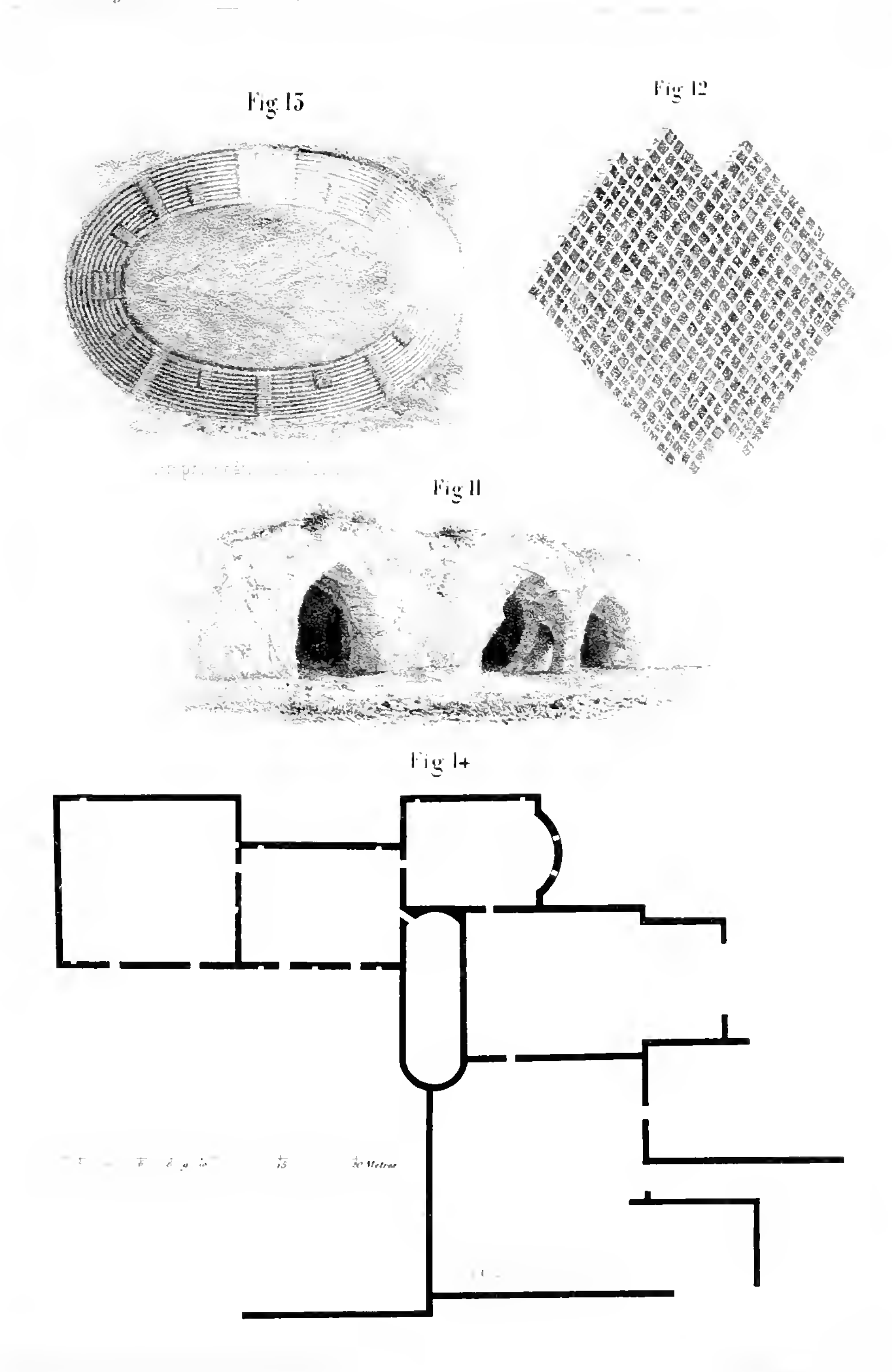

Fig 13
Fig 12
Fig 11
Fig 14
30 Metres

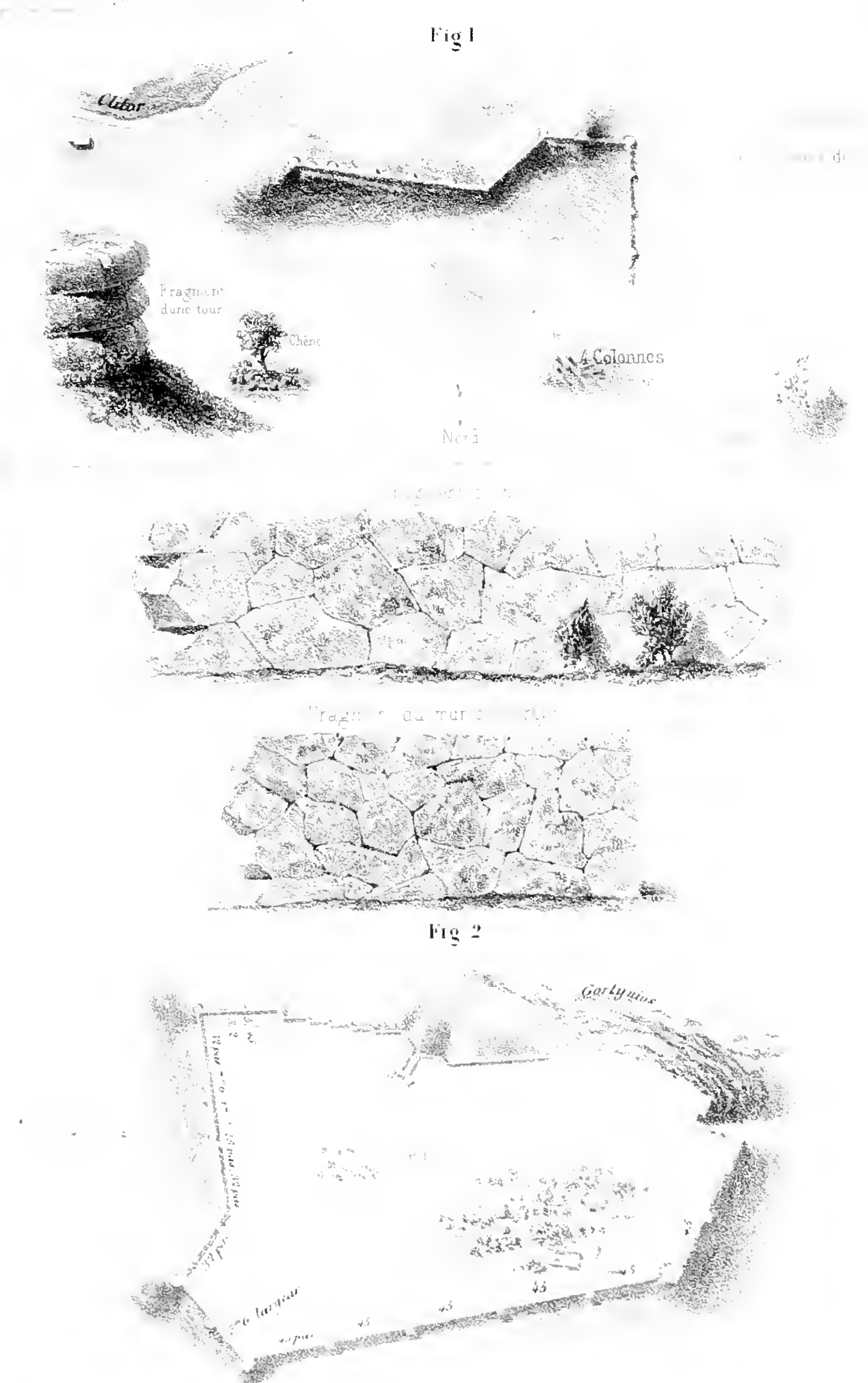
Fig 15

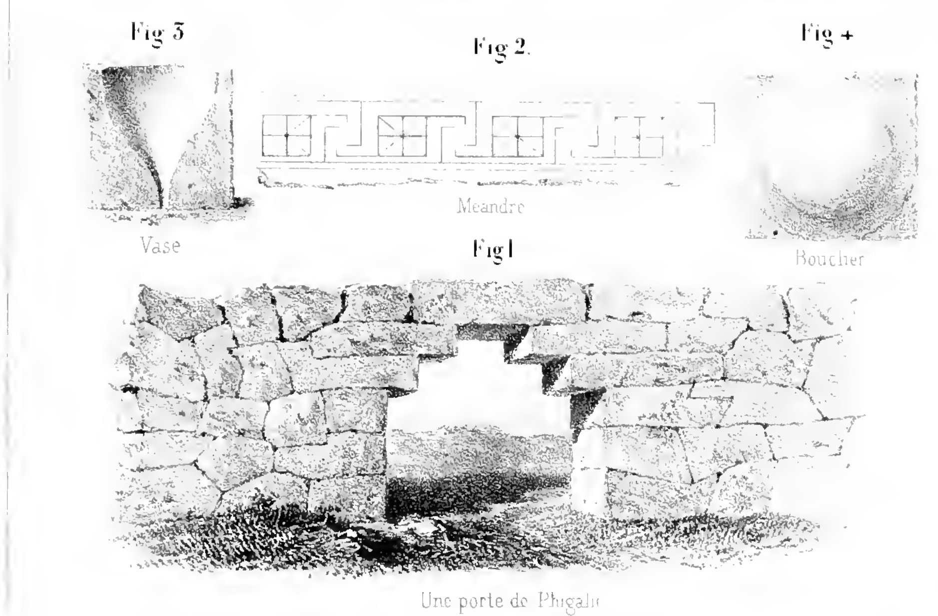


Fig 16

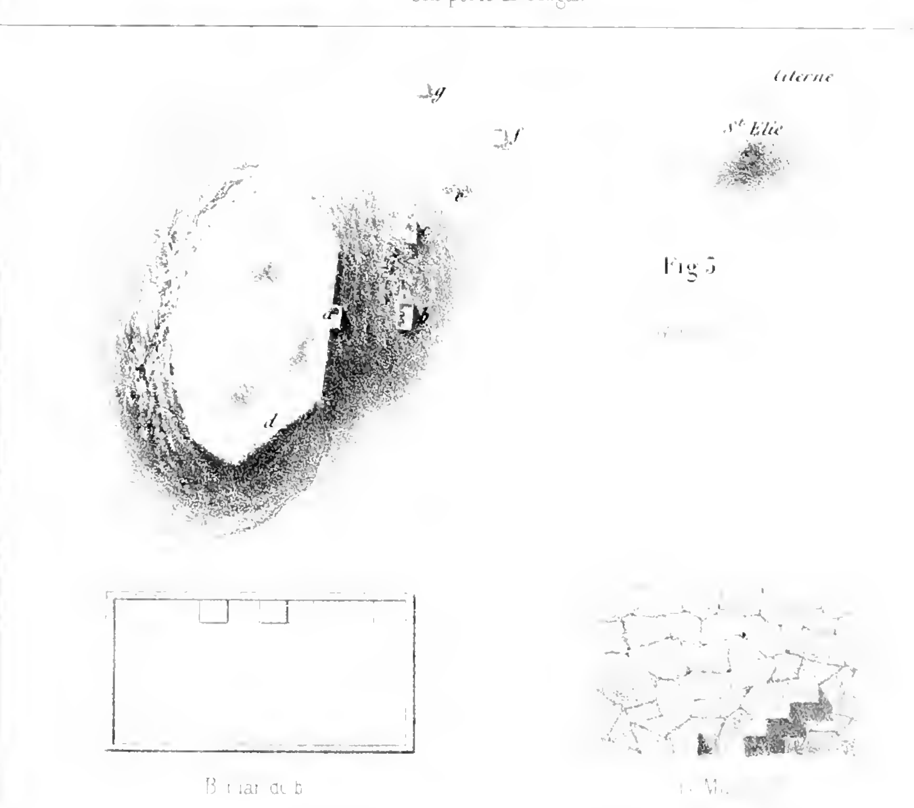
A
a
B
b
f
d
c
g Ruine romaine
n Ruines dun quartier
l
u
t

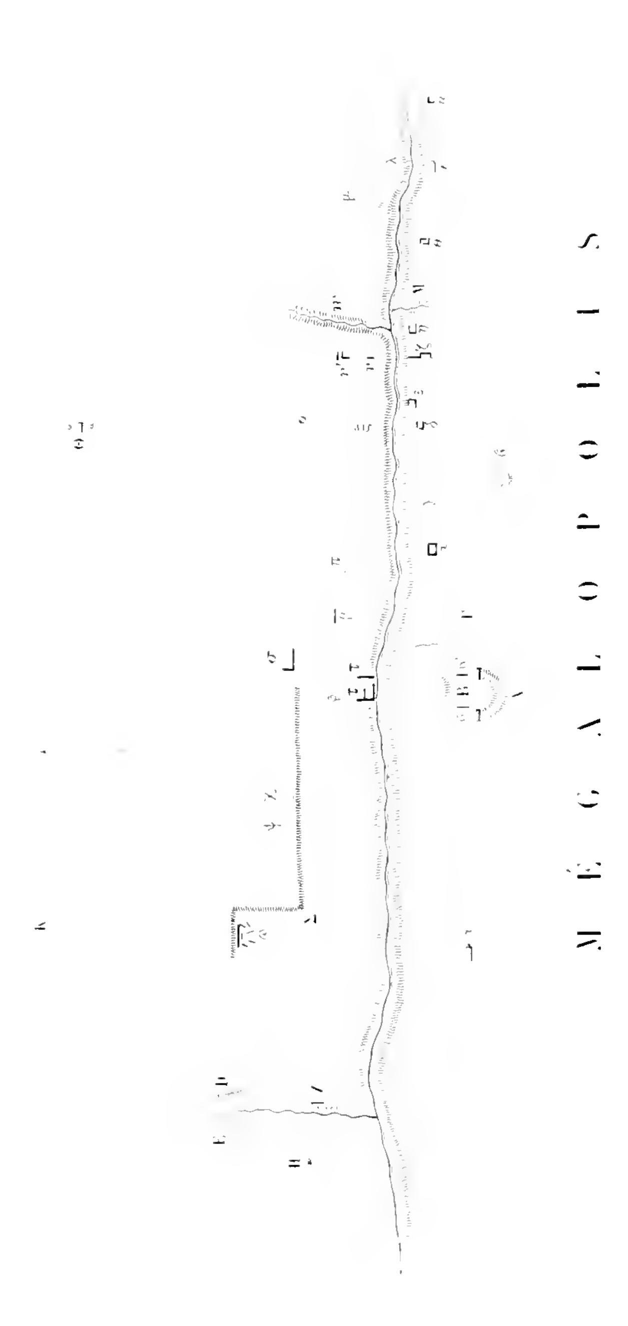



Fig I
Clitor
Fragment d'une tour
Chêne
4 Colonnes
Fig 2
Gortynios



Une porte de Phigalie




MÉGALOPOLIS

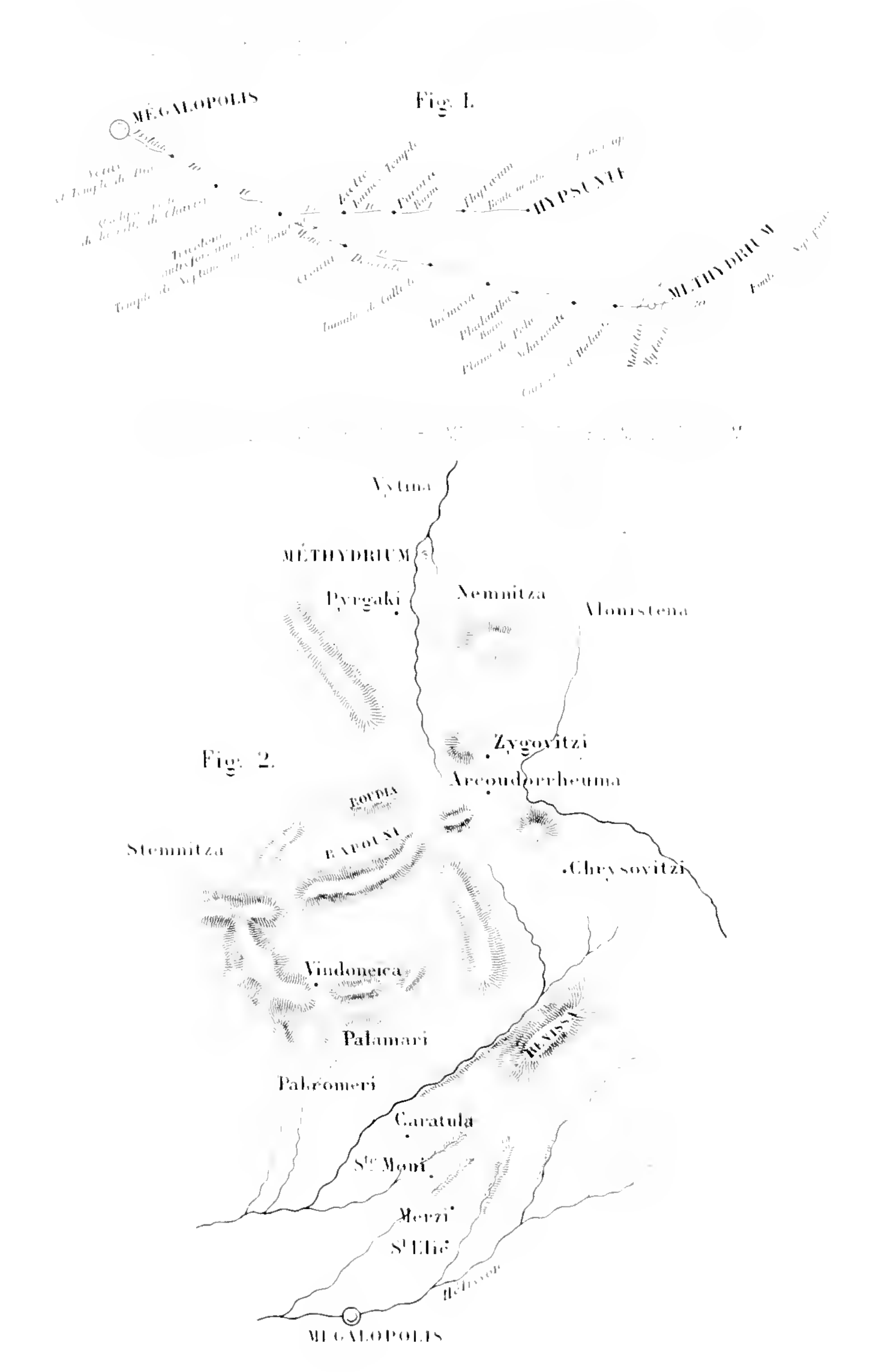

Fig. 1.
MÉGALOPOLIS
HYPSUNTE
METHYDRIUM
Fig. 2.
Vytina
MÉTHYDRIUM
Pyrgaki
Nemnitza
Zygovitzi
Areoudorrheuma
Chrysovitzi
Stemnitza
Vindonica
Palamari
Paléomeri
Caratula
Ste Moni
Merzi
St Elie
MEGALOPOLIS

Fig. 1

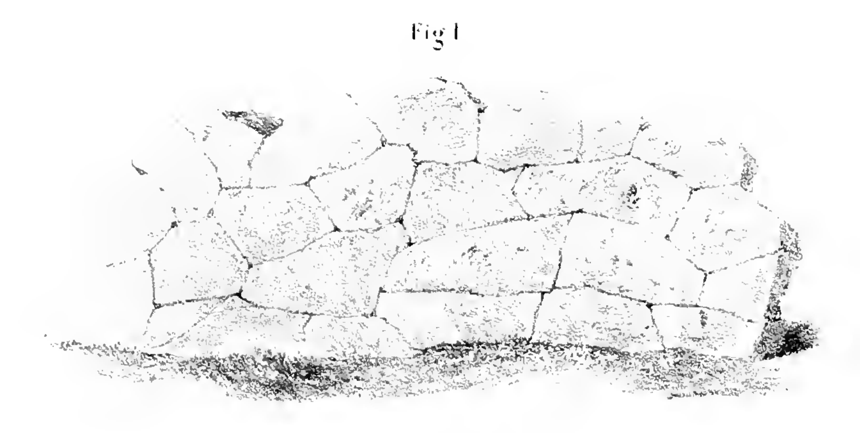
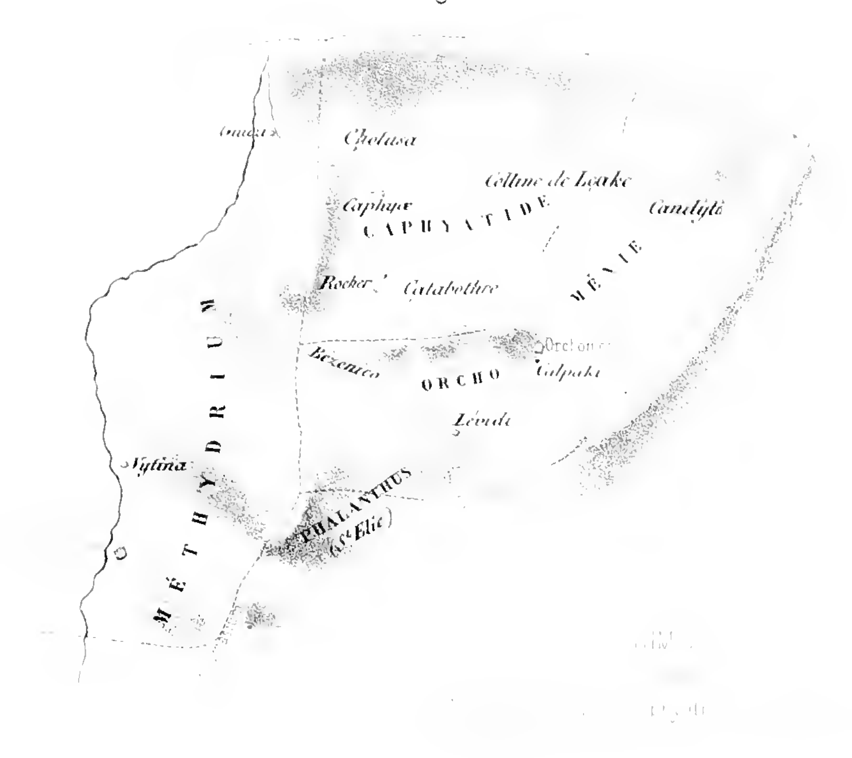
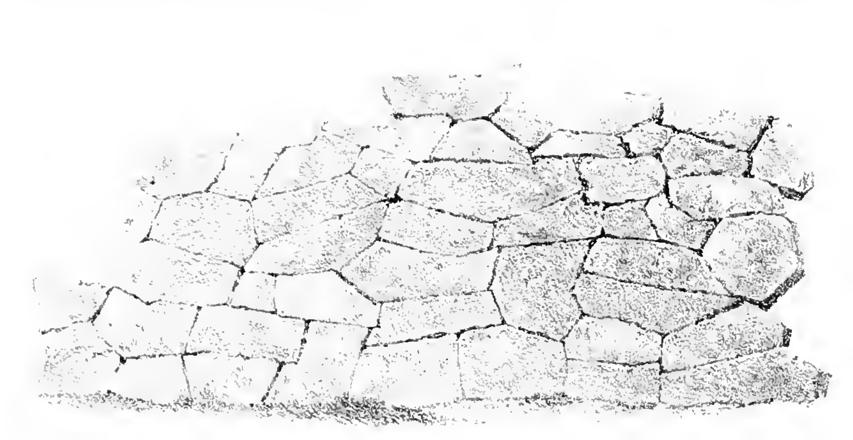


Fig. 2


Cholasa
Colline de Leake
Caphyæ
Candyla
CAPHYATIDE
Rocher
Catabothre
MÉNIE
Bezenico
ORCHO
Orchomène
Calpaki
Lévidi
Vytina
MÉTHYDRIUM
PHALANTHUS
(St Élie)



Mur d'Alba

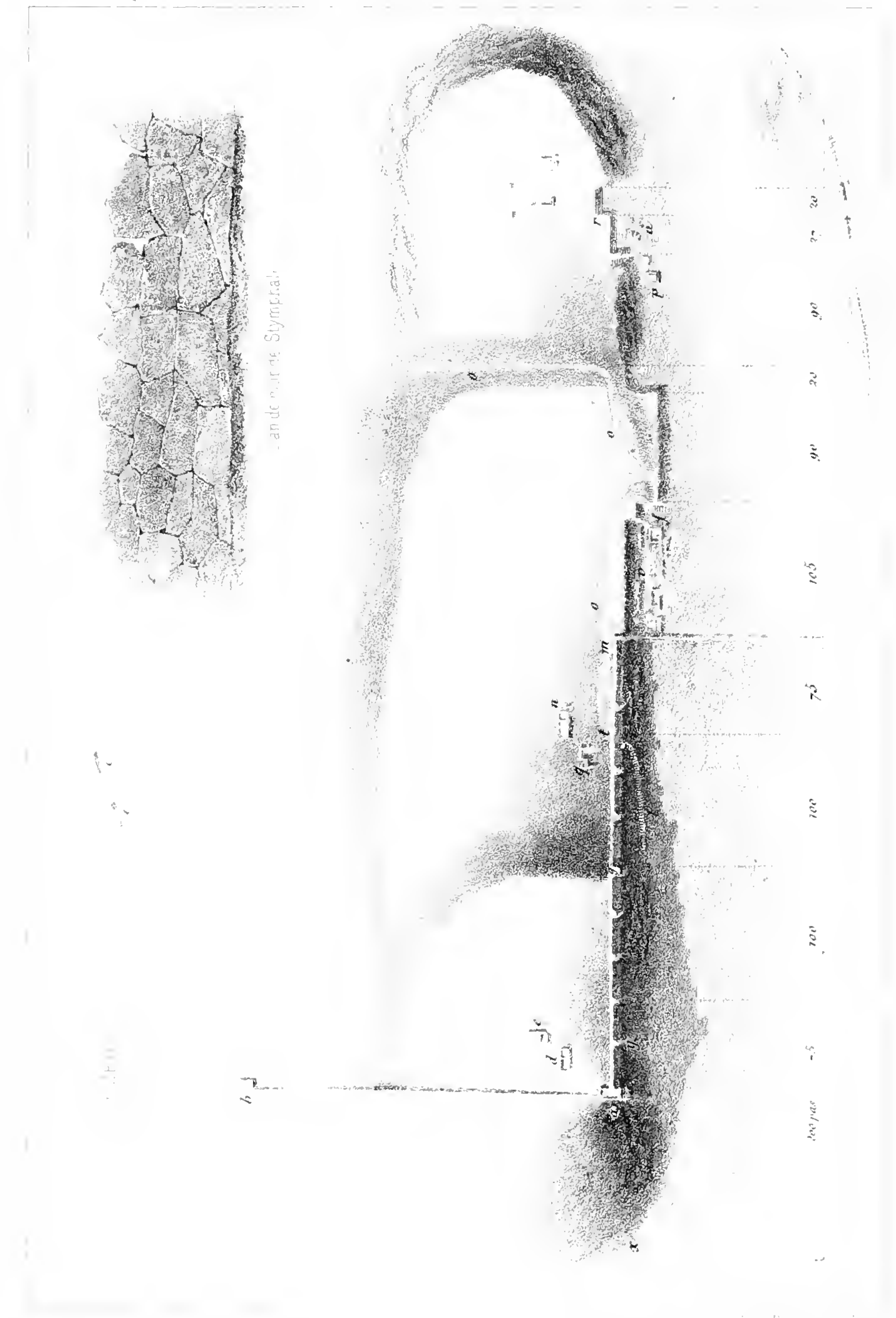


Fig 1

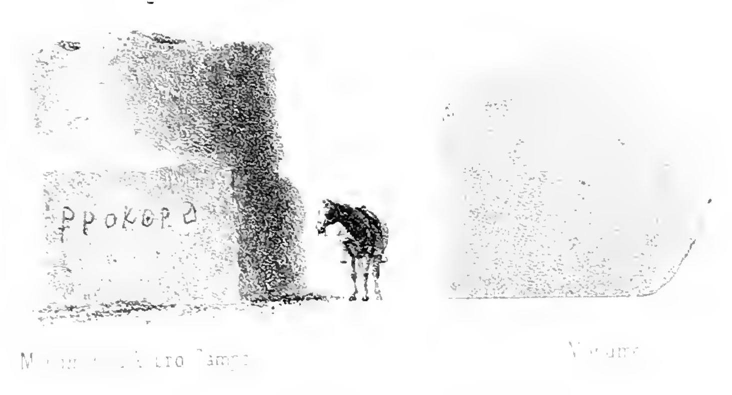


Fig 2

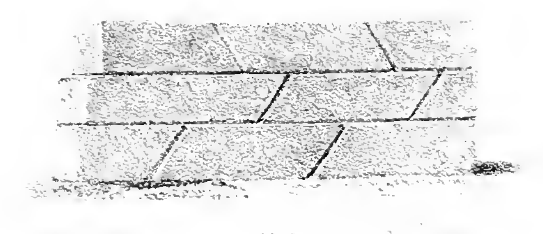


Fig 3

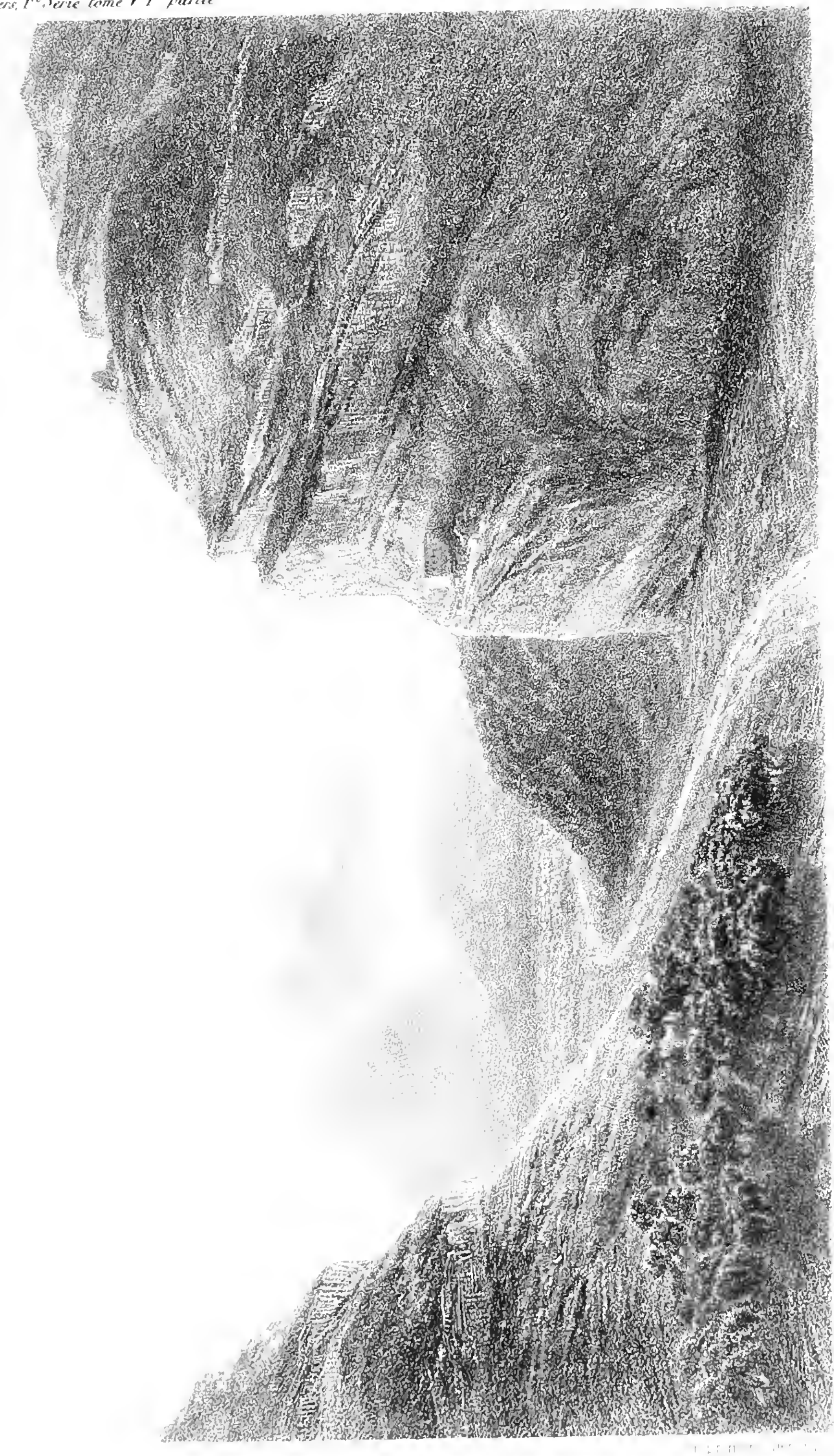


f
g g
c b b
d c
a
h
Jowcda
G
f
G'
f
G



Souterrain à Phliunte

Terre d. Temple d'Hébé



Tour près de Mycene

Fig 1

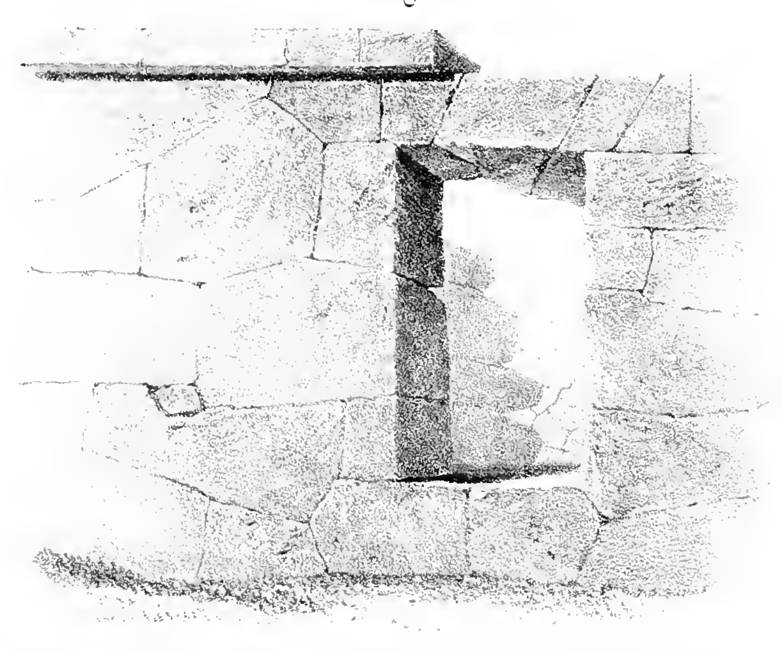


Fig 2

Fig 3

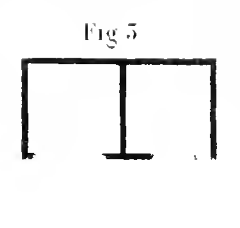


Fig 4

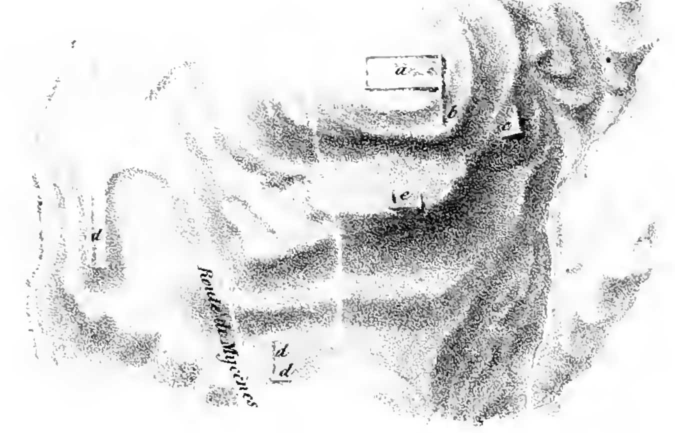


Fig 1



Mur du Pont de Mycènes

Fig 2



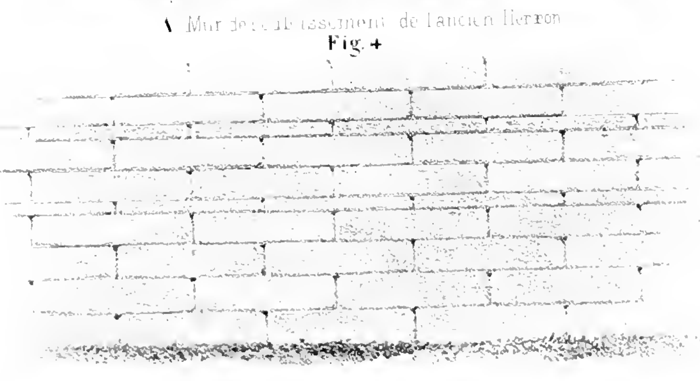
Temple de Junon

Fig 3



A Mur de soubassement de l'ancien Herœon

Fig. 4



C Mur d'encei[illegible]



